PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN
DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

# ES VIEUX M'ONT CONTÉ



15,00

*Autres ouvrages de Germain Lemieux*

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario. 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. III : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IV : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. V : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VI : contes et légendes (Ontario et Manitoba). Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VIII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Chansonnier franco-ontarien 1.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien 2.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1975.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

# LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 9

Contes franco-ontariens

(Répertoire de Maurice Prud'homme
et de Mme Méril Gauthier)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard St-Laurent
Montréal

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

1977

*Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Ontario, Canada.*

Dépôt légal – 4e trimestre 1977 – Bibliothèque Nationale du Québec
Copyright © Centre franco-ontarien de Folklore 1977

ISBN 0-88502-235-1

GR
113.5
05 V53
N.9
D7902068

## *REMERCIEMENTS*

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume.
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec.
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore.
- à la Société historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales.
- à M. Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

# PRÉSENTATION

Ce neuvième tome de notre collection de contes est le troisième et le dernier volume consacré au répertoire de Maurice Prud'homme. Il se termine par une ou deux pièces d'une conteuse dont le style contraste avec celui de notre vieil ami de Sturgeon Falls.

Même si le répertoire de Maurice Prud'homme prend fin avec le présent tome, il ne faut pas croire que c'est la dernière tranche des récits des Prud'homme. Au moins trois autres manuscrits, déjà rédigés, contiennent des contes de Prud'homme, frères ou neveu de Maurice. Du dixième au treizième tome, notre collection pourra fournir l'exemple concret d'une famille de conteurs racés. Les lecteurs pourront aussi se rendre compte du phénomène que nous avons déjà souligné à propos de la multiplicité et de la variété des qualités de conteur populaire à l'intérieur d'une même famille.

Nous venons de constater, au cours de cette dernière année, que la génération des conteurs traditionnels au répertoire de grandes dimensions s'éteint rapidement. Malgré nos regrets d'avoir frappé trop tard à certaines portes, nous nous réjouissons, par contre, du nombre de ces artistes-paysans dont nous avons pu recueillir les récits folkloriques, ces vingt dernières années.

Les journalistes continuent de diffuser des critiques assez sympathiques à l'adresse de notre collection, en soulignant la somme immense de travail qu'elle a exigée et qu'elle exige encore. Nous avons de plus en plus conscience de n'avoir pas reculé devant la tâche depuis près de trente ans, mais nous en sommes heureux, puisque ce travail contribue à une meilleure connaissance de notre littérature orale canadienne-française.

GERMAIN LEMIEUX

## 1 – DAVID
## (ou le paysan devenu prince)

C'était un défricheur, un pauvre habitant qui exploitait une bande de terre en pleine forêt. Vous savez qu'à cette époque, dans ce coin-là, les gens vivaient pauvrement. Notre défricheur vivait dans un rang de campagne avec sa femme et ses trois fils, Pierre, Henri et David.

Pendant l'hiver, les hommes abattaient du bois de chauffage que le père allait vendre au village. Pierre et Henri débitaient les billes de bois au moyen d'une scie formée d'une longue lame dentée munie d'une poignée à chaque extrémité. Ils roulaient le billot sur une sorte de chevalet, et ensuite chacun se balançait alternativement en tirant la scie.

David était paresseux comme un âne ; il ne voulait pas travailler. Pendant que ses deux frères débitaient le bois à la scie, lui, il se contentait de s'asseoir sur la bille pour la tenir solidement sur le chevalet. Il avait tellement froid qu'il en tremblait comme une feuille et que les dents lui claquaient dans la bouche. Ses deux frères lui disaient : « Réchauffe-toi donc en travaillant !

– Non, je ne travaille pas, et je ne travaillerai jamais ! »

Il passait la journée à se souffler dans les mains tellement il avait froid. Les autres le traitaient de paresseux tout en faisant résonner la scie. David rentrait à la maison, le soir, et dévorait le poêle pour se réchauffer et s'empêcher de claquer des dents. Le père lui disait : « Pourquoi ne travailles-tu pas ?

– Ah ! jamais vous m'obligerez à travailler ! Jamais !

– Espèce de paresseux !

– Traitez-moi de paresseux si vous voulez, mais vous ne me ferez pas travailler ! »

Ce phénomène dura trois ou quatre ans. L'été, la vie était plus douce ; pendant que ses frères sciaient, il n'avait pas froid. Mais l'hiver, pendant les froids sibériens... Les deux frères vinrent à se dégoûter de l'attitude de David. Pierre dit, un jour, à son père : « Si vous ne chassez pas David, nous allons tous deux vous quitter ! Nous en avons assez de travailler comme des forçats pour faire vivre ici un tel paresseux !

– Ah ! c'est pénible pour moi de le chasser. Il est mon enfant comme vous autres.

– Votre enfant comme nous autres. . . C'est un paresseux ! Il ne veut rien faire. »

Le père fait venir David près de lui : « Tu as entendu tes frères se plaindre de toi ? Si je ne te chasse pas de la maison, ils menacent tous deux de s'en aller. Tu t'imagines dans quelle situation je serais, s'ils me quittaient. Tu t'entêtes toujours à ne pas travailler ?

– Non, je ne travaillerai pas. Je vous l'ai déjà dit, je ne travaille pas !

– Dans ce cas, tu vas être obligé de quitter la maison. Tu ne veux pas travailler !

– Plutôt que de travailler, je vais m'en aller ! »

Le père n'était pas riche ; il sort de sa poche une pièce de cinquante sous et la tend à son fils : « Prends cette pièce, David ! Avant de dépenser cet argent, pense à en gagner d'autre ! Tu me comprends bien, j'espère. Tâche de gagner une autre pièce de cinquante sous avant de dépenser celle-ci ! Ce qui signifie que, si tu ne penses pas à gagner d'autre pièce avant de dépenser celle-ci, tu n'auras plus rien et tu mangeras de la misère !

– Ah ! je viendrai bien à bout de me tirer d'affaires ! »

Il quitte la maison avec sa pièce de cinquante sous en poche. Il quête quelques repas à droite et à gauche, rejoint la grande route, et marche. Après huit jours, il se retrouve à une assez bonne distance.

À l'entrée d'une ville, il voit, le long de la route, des trottoirs faits d'épaisses planches de bois disposées dans le sens de la longueur. Il commence à marcher sur ces trottoirs ; il remarque que cette route artificielle tremble sous ses pas. Il se sent fatigué et s'installe près du trottoir dans un endroit où abonde l'herbe. Il s'y étend pour se reposer.

Bientôt, s'amènent, bras dessus, bras dessous, un prince et une princesse. Ils s'avancent lentement tout en causant. David les entend se préparer un rendez-vous pour la soirée. La princesse jette les yeux sur le voyageur étendu près du trottoir. « Attention, dit-elle, à ce dormeur ! Il peut nous entendre. . .

– Ah ! C'est un simple voyou. Inutile d'avoir peur ! »

Le prince et la princesse continuent à élaborer leur plan de rendez-vous. « Je vais m'emparer de l'échelle et la dresser de façon qu'elle rejoigne ma fenêtre. Vers dix heures et demie ou onze heures, ce soir, tu grimperas dans l'échelle et je te laisserai entrer par ma fenêtre.

– Entendu, dit le prince.

– N'oublie pas, reprend la princesse ; onze heures ! »

David avait saisi toutes leurs paroles. Le soir, il entre en ville, commence à rôdailler et trouve le château en question. Il se dit à lui-même : « Je vais lui jouer un tour, moi, à ce beau prince ! » Mais pour remédier à son habillement de pauvre, il se rend chez un tailleur. « Es-tu capable, lui demande-t-il, de me fabriquer un habit de prince ? Voici cinquante sous !

– C'est tout l'argent que tu as ? Te faire un habit de prince pour cinquante sous ?

– Oui ; c'est tout ce que j'ai !

– Pourquoi veux-tu te procurer un habit de prince, toi ? »

David lui raconte son aventure du trottoir. Il lui fait part du tête-à-tête de la princesse et du prince. « Et moi, continue David, je voudrais jouer un bon tour à ce prince. Je voudrais, à cette fin, m'habiller en prince et ne pas paraître trop misérable. Faites-moi un habit de papier, un papier assez résistant et souple. Et voici ma pièce de cinquante sous. . . »

Le tailleur lui fabrique son habit de papier assez rapidement. David se dirige furtivement vers le château, s'engage dans l'échelle et grimpe à la fenêtre de la princesse. Celle-ci lui ouvre sa fenêtre et fait entrer le jeune homme sans allumer de lumière qui puisse attirer l'attention. David commence à causer avec la princesse. Au bout de quinze ou vingt minutes, le prince grimpe dans l'échelle et frappe à la fenêtre de la princesse. « Quel est ce visiteur ? demande la fille du roi.

– Je te parie, répond David, que c'est le voyou qui semblait dormir le long du trottoir ! Il a entendu notre conversation et le voilà. . . Ce n'est pas d'autre que lui ! »

David s'exprimait assez bien, et son comportement ne manquait pas d'aisance. Il jette un coup d'oeil sur le vase de nuit de la princesse – à cette époque, les chambres de toilette n'existaient pas : on se servait de pots de chambre – il jette un coup d'oeil sur le vase de nuit et demande à la princesse : « Dis donc ; n'y a-t-il pas quelque chose dans ce vase ?

– Oui, dit-elle. Je vais t'ouvrir la fenêtre et tu vas lui lancer le contenu du vase à la figure ! Il va renoncer à son projet ! »

Elle tire les battants de la fenêtre et vide le vase dans la figure du second visiteur. Le prince descend l'échelle, insulté et bien décidé à ne plus revenir. Quelques minutes plus tard, David fait une déclaration à la princesse : « L'individu que tu as éclaboussé de ton pot de chambre, crois-tu qu'il va revenir ?

– J'espère qu'il ne reviendra pas !

– Sais-tu qui c'était, cet individu ? C'était le prince avec lequel tu avais préparé un rendez-vous ! Et moi, je suis le vagabond qui semblait dormir près du trottoir !

– Eh bien ! Comment as-tu pu me jouer un tour semblable ? »

Elle fait de la lumière et commence à examiner le visiteur. Ah ! elle le trouve bien fait et même assez joli. « De toute façon, pense-t-elle, il me faut changer mes plans ! C'est bien ! dit-elle à David, tu peux continuer à jouer au prince. D'ailleurs, l'autre ne reviendra plus.

– Mais, proteste David, je n'ai pas un sou, pas un seul sou ! J'avais une pièce de cinquante sous et je l'ai donnée au tailleur pour me faire un habit de prince. Regarde ; ce n'est que du papier !

– Un instant ! Je vais mettre de l'ordre dans tes affaires, moi ! »

Elle lui donne cinq cents dollars et lui trace un programme : « Ce soir, va coucher à l'hôtel, et, demain matin, retourne chez ton même tailleur et fais-toi fabriquer un habit de prince, un vrai habit de prince.

– Entendu, j'irai !

– Dans le courant de la journée de demain, tu t'achèteras une longue-vue et tu viendras ici – le château était bâti au bord de la mer – et tu scruteras de ta longue-vue les larges espaces de la mer. Mon père, qui a l'habitude de vouloir tout savoir, va aller te demander ce que tu surveilles ainsi sur la mer. Tu lui diras que tu attends trois bâtiments de nouveautés en vue d'ouvrir un magasin ; que tu attends ces cargaisons depuis huit jours et que tu es inquiet du sort de ces navires. Mon père va te répondre : « Ah ! vous savez, sur la mer parfois, les navires sont retardés ; pour s'abriter des tempêtes et des vents, ils peuvent perdre huit ou dix jours. Une traversée peut parfois se prolonger de deux mois ! » L'échelle est toujours appuyée à ma fenêtre ; tu viendras me visiter, et je te dirai que faire.

– Très bien ! » reprend David.

Le lendemain matin, le faux prince s'installe près du château, longue-vue en main, et scrute l'horizon. Le roi s'approche, s'informe et rassure le jeune homme sur le sort de ses bâtiments. David se rend chez la princesse et en reçoit encore cinq cents dollars, ce qui monte la somme des cadeaux à mille dollars. Le jeune aventurier commence à se croire important. Sans avoir une instruction très poussée, David était loin d'être un ignorant.

Le jour suivant, le soi-disant prince s'amène de nouveau près du château et examine l'horizon au moyen de sa longue-vue. Le roi accourt près de l'étranger : « Les navires sont lents à se montrer, n'est-ce pas ? interroge le monarque.

– Ah ! quel retard, quel retard ! Grand Dieu, voilà un mois que je paie la location d'un édifice en vue de l'arrivée de ma marchandise. Je ne comprends plus la raison d'un tel retard ! »

Le roi cause quelques minutes et se retire. David disparaît à son tour. Le soir, il retourne visiter la princesse ; elle lui verse encore cinq cents dollars, et lui trace une autre partie de programme : « Tu n'as pas encore assez d'argent. Il va te falloir en emprunter. Demain matin, quand tu vas revenir examiner la mer au moyen de ta longue-vue, mon père va aller te trouver de nouveau. Tu lui diras

que tu es fatigué d'attendre tes navires, que ce retard est intolérable. Tu lui demanderas de te prêter cinquante mille dollars pour huit jours : « De l'argent, lui diras-tu, j'en ai en quantité, mais il me faudra le faire transporter, et le temps presse. Dans huit ou dix jours, je serai en mesure de vous remettre votre argent. Pendant ce temps, je vais acheter de la marchandise sur place, en attendant que l'autre me parvienne. Je pourrai ainsi organiser mon magasin plus tôt ! » Je te dis, mon père va te prêter les cinquante mille dollars.

– Comment pourrai-je lui remettre cette somme ?

– Ne t'en fais pas, dit la princesse, nous y verrons ! »

Le lendemain matin, David scrute encore la mer, à l'aide de sa longue-vue. Le vieux roi va le rejoindre : « Et les bâtiments ? Toujours en retard ?

– Savez-vous, Sire, je suis passablement découragé par ce retard inexplicable ! Je désire ouvrir les portes de mon magasin le plus tôt possible. Je perds gros à attendre les marchandises. L'argent commence à faire défaut ; ah ! je pourrais en obtenir facilement, mais il prendrait huit ou neuf jours à me parvenir. Vous ne seriez pas en mesure de me prêter cinquante mille dollars, somme que je vous remettrais dans sept ou huit jours ?

– Certainement, prince ! » répond le roi.

David décampe en possession des cinquante mille dollars. Le soir, il grimpe chez la princesse, et y passe la nuit. Le lendemain, elle lui donne soixante-quinze mille dollars et lui détaille la conduite à suivre : « Tu reviendras au château, cet après-midi, et tu remettras à mon père l'argent qu'il t'a prêté. Dis-lui que tu viens de recevoir, d'une source inespérée, une somme de soixante-quinze mille dollars. Mon père va être content de ce geste, il va te trouver brillant administrateur et il va m'encourager à nouer des liens d'amitié avec toi. Tu comprends ? »

Dans le courant de la journée, David retourne à son observatoire ; le roi l'aborde de nouveau : « Comment vont les affaires, prince ?

– Eh bien ! elles s'améliorent passablement ! J'ai commencé à acheter ma marchandise ; j'en ai une bonne quantité d'entreposée. Et je vous apprendrai que je suis chanceux comme un lièvre !

– Dites-moi en quoi, voyons !

– J'avais demandé de l'argent, mais je ne m'attendais nullement d'en recevoir si tôt. Hier soir, imaginez-vous, j'ai reçu soixante-quinze mille dollars sur lesquels je ne comptais pas immédiatement. Suivez-moi au château ; je vais vous rendre l'argent que vous m'avez prêté hier ! »

Une fois dans le château, David compte cinquante mille dollars sous les yeux du roi et les lui remet : « Maintenant, Sire, je crois être capable d'attendre mes cargaisons de marchandises ! »

David quitte le roi. Aussitôt après ce départ, la princesse interroge son père : « Quel est ce jeune homme, papa ?

– Ah ! c'est un prince, un homme riche et très habile dans les affaires. Hier, il m'a emprunté cinquante mille dollars et il me les a remis ce matin, vu la réception inattendue de soixante-quinze mille dollars. Il m'a remis mon argent sans tarder. Comme tu le vois, c'est un prince très doué, honnête, et joli homme en plus. Tu devrais lui prêter un peu d'attention, ma fille !

– Ah ! ce n'est pas impossible ! Je ne le connais pas encore. Je l'ai vu une couple de fois en votre compagnie, près de la mer, et c'est tout !

– Eh bien ! je vais l'inviter au château pour que tu puisses faire sa connaissance !

– Ça me va ! » dit la princesse.

Le lendemain, David vient de nouveau dans les parages du château ; le vieux roi l'aborde : « Avez-vous un instant à disposer ? demande le roi.

– Ah ! je suis un peu pressé par l'ouvrage, mais j'ai plusieurs hommes de confiance qui s'en occupent. Moi, naturellement, je ne me mêle pas de trop près à leur besogne, je me contente de leur donner un conseil de temps à autre.

– Seriez-vous libre, ce soir ? Je vous invite à veiller au château avec ma reine et moi ; de plus, je vous présenterai ma jeune princesse, une jolie fille, vous verrez !

– Entendu, entendu, Sire, j'y serai ! »

Le soir, David se rend au château pour y passer la veillée. Le roi lui présente sa princesse. Après un brin de conversation, David se retire. La princesse fait part à son père de ses impressions : « C'est un prince gentil et intelligent. À première vue, je n'aurais pas cru qu'il fût si aimable. Il cause facilement et c'est un joli garçon ! »

David vient à bout de fonder son fameux magasin au moyen de l'argent de la princesse. Avec le temps, les affaires deviennent florissantes : le magasin fonctionne à plein rendement. David épouse la princesse. Le roi se félicite du mariage de sa fille avec le prince David. C'était le bonheur et la prospérité.

David demeurait au château depuis environ une quinzaine d'années, à la tête d'un commerce prospère, mais il ne parlait jamais de sa famille ; jamais il n'avait un mot sur ses parents. Un bon jour, la princesse décide de lui parler à ce sujet : « Dis-moi donc ! Ta conduite m'intrigue un peu. Voilà déjà quinze ans que tu vis au château ; tout va bien, mais dis-moi, as-tu des parents, toi ?

– Eh ! oui ; mais je n'y pensais plus. Ils se sont complètement effacés de ma mémoire.

– Pourquoi n'irais-tu pas leur rendre visite, ne serait-ce que pour t'informer d'eux ?

– Oui, mais ce n'est pas à la porte !

– La distance, la distance... Nous avons de bons chevaux dans nos étables. Choisis-toi un beau carrosse, deux beaux chevaux, et mets-toi en route. D'ailleurs tu en as des chevaux ! Va visiter tes parents, et s'ils ne sont pas riches, prends une bonne quantité d'argent et tu leur en feras cadeau. N'aie pas peur de les aider !

– Tu as raison, princesse ! »

David se fait préparer deux bons chevaux, un paquet d'argent de vingt-cinq ou trente mille dollars, et il monte en voiture. En route ! Parvenu au petit village natal, il se dirige vers l'hôtel, le seul hôtel de ce coin-là. Il arrive à l'hôtel dans l'attirail d'un prince. Il entre dans la cour ; des palefreniers détellent les chevaux, les logent dans l'écurie et leur donnent leur nourriture. David entre à l'hôtel et y prend une couple de consommations. C'était une femme qui était la propriétaire de cette maison. Après le dîner, elle demande au princier voyageur s'il aimerait jouer aux cartes. « Avec plaisir, madame ! répond le prince.

– Écoute donc, toi ; à force de te regarder et de t'examiner, je te reconnais. Tu es David ! Comment se fait-il que tu aies réussi de la sorte ? »

Ah ! il la met un peu au courant de son histoire, mais modérément. Il joue aux cartes avec l'hôtelière et perd tout, absolument tout ce qu'il possède sur place : l'argent, les chevaux, la voiture, les habits, tout ! On le coiffe d'une sorte de calotte de paille avariée, et on l'habille d'une vieille paire de salopettes. « Il m'est impossible de retourner au château dans une telle pauvreté ! se dit-il. Il me reste à regagner la maison paternelle ! »

Il se dirige vers la demeure de ses parents. Sa mère l'aperçoit au loin et dit à son mari : « Regarde qui nous arrive ! C'est David ! Il est habillé aussi pauvrement qu'autrefois. Regarde-le venir ! » Il ouvre la porte : « Bonjour, vous autres !

– Bonjour, David ! Comment t'es-tu tiré d'affaire à l'étranger ?

– Ah ! ne m'en parlez pas ! Plus pauvre que lors de mon départ. J'avais alors cinquante sous, mais maintenant, je n'ai plus rien, plus rien ! »

Il passa son temps à préparer du bois de chauffage en compagnie de ses frères. Pendant deux hivers, il se contenta de s'asseoir sur le billot et de claquer des dents dans le froid. Ces deux ans d'absence forcèrent la princesse à s'interroger : « Que fait-il ? Voilà deux ans qu'il est parti, et il n'est pas revenu ! Que peut-il bien faire ? » Le temps avait paru long ; deux ans !

Elle se décide de partir à la recherche de David, pour savoir ce qu'il est devenu. Elle attelle deux beaux chevaux sur un carrosse et prend la route. En arrivant dans le village natal de son mari, elle se dirige vers l'hôtel. Dans la cour, elle reconnaît la voiture de David. « Eh bien ! mon mari est ici ! » se dit-elle. Elle entre à l'hôtel et s'informe de la maison paternelle de David. « Il demeure, lui dit-on, dans la cabane blanche bâtie en billots ronds, sur la côte, là-bas ! »

La princesse prend le dîner à l'hôtel. Elle demande à l'hôtelière de lui expliquer la présence de la voiture de David, dans la cour de l'hôtellerie. « Ah ! le pau-

vre David ! répond l'hôtelière, à l'occasion d'une grande malchance, il a tout perdu, et moi, par hasard, j'ai acheté tous ses biens.

– Ah ! c'est ainsi que les choses se sont passées ?

– Dites donc, princesse ; seriez-vous intéressée à jouer aux cartes ?

– Certainement !

– Avec des paris en argent ?

– Evidemment ! De l'argent, j'en ai en abondance, rétorque la princesse ! Je vais jouer contre vous ! »

Les deux femmes commencent à brasser les cartes. Les gains et les pertes étaient assez ordinaires. Tout à coup, la princesse dit à l'hôtelière : « Maintenant, je vous fais une proposition. Je vais déposer deux cent mille dollars sur la table ; nous allons jouer trois parties, la meilleure devra en gagner deux. Si c'est toi qui perds, tous les biens que tu possèdes ici, y compris la voiture de David et tout le reste des propriétés, me seront acquis. Si je perds, tu empoches cette somme de deux cent mille dollars !

– Proposition acceptée ! s'exclame l'hôtelière. Nous allons nous placer un peu autrement ! »

La princesse tire de sa poche deux pistolets et dit à sa rivale : « Tu vois ces deux armes ?

– Oui, je les vois !

– Eh bien ! Il va falloir que tu joues honnêtement. Si tu triches, tu vas recevoir une décharge en plein front.

– C'est entendu ! Je. . .

– Maintenant, enlève ce miroir placé dans mon dos ! »

Il s'agissait d'un grand miroir de près de deux mètres de longueur et d'un mètre et demi de largeur. L'hôtelière fait déplacer le miroir. « Maintenant, annonce la princesse, tu ne pourras pas lire dans mes cartes ! » On procède à la distribution des cartes, on joue. . . La princesse est gagnante. « A présent, dit la princesse à l'hôtelière, coiffe ce vieux chapeau de paille, habille-toi de cette vieille guenille suspendue au mur et décampe au plus tôt ! Tous tes biens sont à moi ! »

La princesse loue les services d'un employé pour prendre soin de l'hôtellerie, et elle se met en route vers la demeure de la famille de David, au sommet de la colline. C'était vers le milieu de l'été ; la princesse arrête son carrosse devant la masure des paysans et demande à loger. « Ah ! répond la femme du défricheur, pauvres comme nous sommes, nous ne pouvons donner l'hospitalité à des gens de votre classe. Vous m'avez l'air, à première vue, de nager dans l'argent. Pourquoi n'iriez-vous pas vous louer une chambre à l'hôtel ?

– Non ; ce que je recherche, c'est de loger chez des gens simples. S'ils sont dans le besoin, je les aide. Je ne suis pas avare de mes sous, moi. Mon plus grand plaisir est de partager la vie d'humbles gens comme vous !

– Entrez, entrez ! » dit le paysan.

La maison était d'une grande pauvreté ; à un seul étage, elle ne contenait aucune cloison. On prépare une sorte d'alcôve au moyen d'une couverture suspendue, et un lit dans un coin, pour servir de chambre à coucher à l'importante visiteuse. Pendant le souper, cette dernière regardait David et lui faisait des clins d'oeil. La vieille paysanne s'en rend compte et se sent offensée par ce geste. « Ce pauvre David, se dit-elle, c'est la risée des autres ; il faut en avoir pitié un peu, le cher enfant ! »

L'alcôve de la princesse occupait un coin de la pièce, et les trois frères couchaient dans l'autre coin. Pendant la nuit, David forme le projet d'aller rendre visite à sa femme. « Comment je pourrais bien m'y prendre ? » se demande-t-il. Ses deux frères finissent par s'endormir. David se glisse furtivement et gagne l'alcôve de la princesse. « Dis-moi donc, David, ce qui t'est arrivé ? lui demande la princesse. Je suis un peu au courant puisque j'ai gagné tout ce que l'hôtelière t'avait volé ! »

Les deux fils du paysan se réveillent tout à coup et s'aperçoivent de la disparition de leur frère. « Où est passé David ? se demande l'un. Je parie que ce vicieux a gagné l'alcôve de la grande dame ! » La vieille paysanne se réveille à son tour, et partage le souci des autres. « Je suis presque certaine, dit la vieille, que notre visiteuse est une femme de mauvaise vie !

– Tais-toi, tais-toi donc ! Ne t'énerve pas pour rien ! » rétorque le mari.

David avait eu le temps de regagner son lit. Le lendemain matin, la visiteuse et les paysans prennent le déjeuner ensemble. Le repas terminé, la grande dame s'adresse à ses hôtes : « Me permettriez-vous de m'entretenir privément avec David, dans mon alcôve ? » La famille donne son assentiment : David suit la princesse. « Croyez-vous que ce soit convenable ? proteste la vieille.

– Chut, chut... pas un mot, toi ! » de reprendre le vieux paysan.

La princesse, une fois dans sa chambre improvisée, fait revêtir à David les habits princiers retrouvés à l'hôtel. Elle sort dans la pièce, tenant David par le bras. « Vous savez, dit-elle, David, c'est mon mari ! »

Le vieux et la vieille sont heureux de constater que David a réussi à s'organiser une vie honorable. La princesse et David préparent leur bagage, laissent une somme de cinq mille dollars aux paysans pour les aider à se procurer des habits, et reprennent la route du château.

Mais je ne sais trop ce qui s'est passé par la suite...

# DAVID
## (ou le paysan devenu prince)

*Récit folklorique raconté, le 15 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario, qui l'avait appris en 1914, dans les chantiers d'Ontario, d'un monsieur Loranger des Trois-Rivières, P.Q.*

*Enregistrement no 1332. Conte-type 935.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois c'tè' in colon, in p'tit colon, v' sa'ez [ savez ] b'en, qui prend dés lots dans l'boâs, lâ. Te'jours, dans c'plaç'-lâ, c'éta't pâs b'en b'en riche ; v' sa'ez b'en : p'tit villag' de campagne, lâ, et p'i' i' ava't t'oâs garçons : Pierre, Henri p'is Dâvid.

Et p'is l'hiver, i's coupa'ent du boâs d'poêle[1], p'i' i's venda'ent çâ, le pér' venda't çâ au village, v' sa'ez b'en. Et p'is Pierr' p'i' Henri sciè' [ sciaient ], 'és aut'e', avec le galendârd [ godendard ], lâ, i' on amanché que'qu' magniér' de skid[2], lâ. I's roula'ent leu' boâs d'ssu' et p'i' i's gigota'ent[3].

La djob [ job ][4] à Dâvid, lui, i' voula't pâs travailler, lui ; 'ta't par'sseux [ paresseux ] comme in âne. I' s'assisa't su' 'a logu' [ log ][5] p'i' i' qu'nè' [ tenait ] 'a log. P'i' i' trembla't comme enn' feuille, lés dents gu'i petta'ent dan 'a yeule [ gueule ] ; lés aut's : « Travaill' don in peu !

– Non ! j'travaill' pâs ! P'is jamais j' travaill'rai ! »

P'is lâ, i' passè' 'a journée à tricoter : i' avait frett'. L'aut'e : « V'limeux d'par'sseux, quant ça veut pâs travailler ! » L's aut's travailla'ent comm' deux câlins, p'is zign' zign' zign', p'i' on scie, Ti-Pierre ! Arriva't l'soèr, p'i' i' rentra't qués'ment dans l'poêl' tant qu'i' éta't g'lé, lés dents gu'i en petta'ent dans 'a yeule. Le vieux disa't : « Pourquoi c'tu travaill's pâs ?

– Ah ! jama's, i' dit, m'en vâs travailler, jama's !

---

1. *Poêle (bois de)* : Bois de chauffage.
2. *Skid* (angl.) : Sorte de glissoire pour arbres ébranchés et abattus.
3. *Gigoter* : Remuer. Ici, scier, travailler.
4. *Job* (angl.) : Travail, emploi, tâche.
5. *Log* (angl.) : Bûche, billot.

– Ah ! qu' t'és par'sseux, qu' t'és par'sseux !

– Ah b'en c'st âll raït [ all right ][6], par'sseux ! c'correck ! I' dit, j' pâs pour travailler ! »

Te'hours, i' a fait' çâ pour in t'oâs quatre ans. L'été, c'éta't pâs trop pire, i' en sciè' in peu, mé' i' g'la't pâs. Mé', l'hiver, au frett', dés gros frett's noèrs, lâ...

Te'hours, enn' bonn' journée, i' éta't tanné de d'çâ. Pierre i' di' à son pére, i' dit : « Si vous l'en-'oueillez pâs, lui, i' dit, moé, j' m'en vâs. I' dit, ô' ést pâs pour travailler pour fair' viv' c'te par'sseux-lâ, i' dit, icitt' !

– Ah ! l'vieux, i' dit, c'st encôr' câlin, l'en-'oueiller ! C'ést mon enfant, i' dit, pareil comm' vous aut'es.

– Oué ! v't enfant pareil comm' lés aut's, mé', i' dit, c'st in lâche[7] ; i' veut pâs r'guien faire. »

Il l'appelle : « Dâvid, i' dit, viens 'citt' ! Tu 'oés, i' dit, quoi c' qu'i's dise' 'és aut's, lâ ? Si j' t'en-'oueill' pâs, i' dit, i's vont s'en aller tou' 'és deux. I' dit, m'â' êt' b'en amanché, après ! Tu veux pâs travailler ?

– Non, i' dit, j' travaill'rai pâs ! J'vous l'ai dit que j' travaill'ra's pâs, p'is j' travaill' pâs !

– B'en, i' dit, tu vâ êt' ôbligé d' t'en aller, si tu veux pâs travailler.

– M'âs m'en aller, i' dit, d'vant d'travailler, i' dit, m'âs m'en aller ! »

I' était pâs b'en b'en riche eul l'pére. Mè' [ met ] 'a main dans sa poch' p'is prend cinquant' cenn's p'i' i' gu'i denne. « Quiens, i' dit, mon Dâvid ! Devant d' dépenser c'cinquant' cenn's-lâ, i' dit, tâch' d'en fair' v'nir in aut'e. Tu comprends, lâ. Çâ, i' dit, si tu dépens's c'cinquant' cenn's-lâ d'vant qu' t'en eille' [ aies ] in aut'e, b'en, tu 'n n'a'râs p'us, lâ. Tu vâs 'n arracher, i' dit, mon gârs !

– J'viendrai b'en à bout d'pâssé' au travers ! »

Te'jours, i' pâr' avec son cinquant' cennes. I' a bommé [ bum ][8] enn' coupeul de r'pâ' écitte et lâ, p'i' on prend l'chemin, p'i' on marche ! Oh ! à pe' près dan in sept huit jours, i' avait fait' in bon bout'.

I' arriv' cont'e enn' ville, proch' d'enn' ville. I' y ava't dés trottoèrs de madriers, su' l'long, lâ ; marchè' 'à-d'ssus, p'is ça ballotta't, p'i' i' éta't pâs mal fatigué, pâs mal fatiqué. S'tire à côté du trottoèr ; i' y avè' enn' place, lâ, qu'i' y ava't d'la belle harb' lâ, p'i' i' s'couche... pour se r'pôser. Quoi c'qui pâsse ? Enn' fille, enn' princesse avec in prince. I's s'ava'ent tout' 'és deux par dessour du brâs p'i' i's

6. *All right* (angl.) : Très bien, entendu, parfait.
7. *Lâche* : Paresseux.
8. *Bum* [ to ] (angl.) : Fainéanter, vivre au crochet d'autrui.

s'en alla'ent tranquill'ment. I' été' 'près faire enn' dét' [ date ][9] tou' és deux, la princess' p'is l' prince, pour le soèr.

Mon Dâvid i' éta't lâ, lui, i' écouta't tout' çâ. 'A dit : « 'R'gâr' don, c'gârs-lâ, 'a dit, i' attend tout çâ.

– Sh sh sh. C'st in traîneux, çâ, lâ ! On vâ l'laisser faire. » Continusse' à jâser.

La princesse, b'en, 'a dit : « On vâ prend' l'échelle, lâ, p'i' 'a dit, m'en vâs la mâter, 'a dit, su' l'châssis, lâ. P'i' 'a dit, vers dix heure' et d'mie onze heures, tu viendrâs, 'a dit, p'is m'âs t'rouvert le châssis, p'i' 'a dit, tu renteurrâs.

– Ouè ? Ah b'en ! c'st all right !

– Oublie pâs ! à onze heures. »

Mon Dâvid, i' attenda't [ entendait ] tout' çâ, lui. T'jours, le soèr, i' éta't rendu à c' plaç'-lâ, 'mmence à rôdâiller, trouv' la place. I' dit : « M'en vâs gu'i joué' in tour, quiens, i' dit, à c'prinç'-lâ ! » Mé', i' éta't mal habillé. I' pârt, i' s'en vâ su' in tâilleur. « Es-tu capab' de m'faire in habit, t'sé's, i' dit, d'prince ?

– Oué !

– I' dit, j'ai cinquant' cennes.

– C'ést tout c'que c'ést qu'tu m'âs d'or ? Cinquant' cennes, te faire in habit d'prince avec cinquant' cennes ?

– I' dit, oui !

– Pourquoi c' c'ést qu'tu veu' a'oèr in habit d'prince, i' dit, toé ? »

I' gu'i cont' l'histoèr' tell' comm' c'éta't. I' ava't vu c'tte princess'-lâ avec c'te prinç'-lâ, p'is qui ava'ent fait c' complot-lâ. P'i' i' dit : « J' m'en vâs joué' in tour à c'gârs-lâ, i' dit, moé, à c'prinç'-lâ ! I' dit, j'voudra's m'a'oèr in habit d'prinç' pour pâs qu'ça paraiss' trop pire. I' dit, fais-moé in habit d'prince, i' dit, en papier, que'qu' chos' de raide in peu, p'i' i' dit, ça vâ câsser correck. I' dit, quiens ! V'lâ l'cinquant' cennes ! »

I' gu'i amanch' son papier ; ça été vit' fait'. Te'jours, i' pâr' en sniquant [ sneak ] [10] p'is s'en vâ lâ, p'is quand qu'i' ést v'nu lâ, lâ, i' griff' l'échell' p'i' i' monte. 'A gu'i rouv' le châssis, pa' allumé d'lumiér' pour qu' parsonne 'oeill' çâ. Te'jours, pâss' la veillée avec, dans sa chamb'e, et p'is, enn' p'tite escousse après qu'i' fut rentré lâ, à pe' près t'ed b'en quinze à vingt menutes, le prince r'ssou' et p'i' arrive au château au châssis, p'i' i' cogne. « Quo' c'ést çâ, 'a dit ?

– Dâvid, i' dit, m'âs t'gager, i' dit, qu' c'ést l'gârs qu'i' y ava't couché du long du trottoèr, i' â tout attendu [ entendu ] çâ, lâ, c'ést pâs d'aut' que çâ, i' dit ! »

---

9. *Date* (angl.) : Rendez-vous . . .
10. *Sneak* (angl.) : Se glisser, s'en aller furtivement.

I' parla't b'en, p'i' i' paraissa't b'en, lâ. I' dit... dans c'temps-lâ, i' y ava't pâs d'privé null' pârt, v'sa'ez b'en, p'i' i' y ava't dés vâs's cont'e eul l'lit'. « 'Cou' don, i' dit, i' y â r'guien dans l'vâse ?

– 'A dit, oui ! 'A dit, rouv' le châssis, p'i' 'a dit, gorroch's-y don çâ en plein visage. 'A dit, i' vâ r'virer d'bord. »

'A rouv' le châssis, p'i' 'a gu'i en-'oueill' çâ en plein' face. Ah ! v'lâ mon gâ' insulté. On descend de d'lâ, p'i' i' gu'y â p'us r'tourné. Enn' p'tite escousse après, i' s'déclâre. « Sé's-tu, i' dit, le gârs, lâ, que t'âs garroché çâ en plein visag', lâ.... ?

– 'A dit, oui !

– I' dit, sé's-tu, i' dit, qu'i' r'viendrâ p'us !

– B'en, 'a dit, j'pens' pâs qu'i' r'vienne.

– Sé's-tu qui c' que c'ést, çâ, i' dit, c'gârs-lâ ?

– 'A dit, non !

– B'en, i' dit, çâ, c'ést l'prinç' qu' t'étè' après fair' la dét' [ date ] avec, p'i' i' dit, moé, i' dit, j'su's l'gârs qu'éta't couché conteur le tortoèr.

– B'en, 'a dit, ça parl'-tu pâ' au câlin, çâ, me joué' in tour pareil ! »

Alle allum' la lumiére, p'i' 'a commence à l'examiner. Maudit ! i' éta't b'en fait' p'i' i' éta't beau. Oh ! 'a dit : « Câline ! D'minme, 'a di' à ell'-minme, j'su's pri' asteur ! Mé', 'a dit, asteur, t'és t-aussi b'en d'continuer, 'a dit, c'ést féni avec lui, çâ !

– Mé', i' dit, j'ai pâ' enn câlin d'tôl'[11], pâ' enn' cenne ! I' dit, j'ava's cinquant' cennes, p'i' i' dit, j'ai été su' l'tâilleur me fair' faire in habit d'prince. I' dit, r'gârd' quo' c'que c'ést, c'é' 'ienqu' du papier !

– 'A dit, arrête ; m'en vâ' arranger çâ, moé ! »

'A gu'i denn' cinq cents piasses. 'A dit : « Tu vâ' aller couché' à l'hôtel, lâ, p'i' 'a dit, d'main matin, 'a dit, tu gu'irâs su' l'minm' tâilleur, p'is tu t' f'râs faire in habit, in habit d' prince !

– Correck !

– 'A dit, tu viendrâ' écitt', dans l'courant d'la journée, lâ, – p'i' i' éta'ent bâtis drette au râ' 'a mer, drette au râ' 'a mer – p'i' 'a dit, t' t'achè'râ' enn' longu'-vue, 'a dit, tu viendrâs d'vant l'château, écitt', p'i' 'a dit, t'examin'râs su' 'a mer avec ta longu'-vue, partout. 'A dit, t'sé's, 'a dit, mon pére, 'a dit, i' ést b'en curguieux [ curieux ], oh ! i' ést b'en curguieux. 'A dit, i' vâ aller t'trouver, p'i' i' vâ te d'mander de que c' t'explôr's su' 'a mer, partout. P'i' 'a dit, tu gu'i dirâs : « J'attends t'oâs bâtiments de marchandis's chesses [ sèches ] ; j' pâr' in gros magasin d'marchandis's chesses, lâ, p'i' i' dit, j'sé's pâs, ça doè' faire huit jours qu' c'éta't supposé'

11. *Tôle* : Sou.

d'arriver, p'is ça arriv' pâs ! » Ah ! le pére, 'a dit, i' vâ t'dire : « I' dit, v'savez, su' 'a mer, dés fois, i's pard'nt b'en du temps. I's sont pris dans dés tempêtes, p'i' i' dit, i' faut qu'i's s'mettent, i' dit, à abri du vent que'qu' pârt, dés fois, i' dit, sept huit neuf dix jours, i' dit, à abri du vent pour attend' qu'la tempêt' se pâsse. P'is ça peut r'tarder, i' dit, dés fois, i' dit, enn' coupeul de moâs. » P'i' 'a dit, l'échelle est lâ encôre, lâ. T' viendrâs m'trouver ; 'a dit, m'â' arranger çâ avec toé.

– All right ! »

L'lend'main matin, 'a gu'i denne encôr' cinq cents piasses ; ça qu'i faisa't mill' piasses. Mon gâ' i' spôrta't[12] pâs mal. I' ava't pas grand grand t-instruction, mé' i' 'n avè' in peu par 'zamp'e. L'lend'main, i' r'ssou' a'ec sa longu'-vue, p'i' i' commence à 'xaminer çâ partout, partout, partout. Le roi pâsse : « B'en i' dit, ça vient pâs vite, hein ?

– 'Cou' don, i' dit, ça vient pâs vite. I' dit, câlin ! i' dit, ça fa't, i' dit, in moâs d'leyé [ loyer ], i' dit, que j'peill' dans c'bloc-lâ, i' dit, pour attend'e après çâ. C'ést enne affaire curguieuse, i' dit, prend' tant d'temps qu'çâ. »

Te'jours, jâse enn' p'tite escousse avec, après çâ l'vieux roi pârt, p'is lui, s'en vâ. Le soèr, i' gu'y â r'tourné encôre. 'A gu'i â denné encôr' cinq cents piasses, le lend'main matin. Ça gu'i faisa't quinz' cents piasses. Mé', 'a dit : « Asteur, çâ, 'a dit, tu n'âs pâ' assez. Mé', 'a dit, tu vâs 'n emprêter. 'A dit d'main mecqu' tu viennes, 'a dit, i' vâ aller t'trouvé' encôre. P'is, 'a dit, tu gu'i dirâs t'és démonté à attend'e après çâ, c'st effreyant. Tu gu'i d'mand'râs, 'a dit, pour qu'i' t' prêt' cinquant' mill' piasses, 'a dit, pour huit jours. Tu dirâs, d' l'argent, qu' t'en â' en masse, mé' faudrait qu' 'a t'en-'oueille [ soit envoyé ], p'i' i' dit, ça vâ prend in p'tit brin trop d'temps devant qu' tu l'eill's [ l'aies ]. P'is, i' dit, dans huit neuf jours, dix jours, i' dit, b'en, j'pourrai vous r'mett'e, i' dit, vos cinquant' mill' piasses. 'A dit, m'en vâs m'gréyer du stoff [ stuff ][13] neu', 'a dit, en attendant qu'ça arrive, çâ ; i' dit, m'âs 'n a'oèr besoin pareil, mé' i' dit, j' m'en vâs r'partir mon magasin. 'A dit, i' vâ t'prêter cinquant' mill' piasses.

– Comment m'âs fair' pour eur'mettr' çâ, moé ?

– Laiss' faire, 'a dit. On l'arrang'râ b'en, çâ ! »

Te'jours, le lend'main matin, i' r'ssou' encôr' lâ a'ec sés longu's-vues, examiner. L'vieux roi s'en vâ l'trouver. « Ça prend du temps, hein ?

– Oué ! Ça prend du temps. Savez-vous, i' dit, Sir' mon roi, j' pâs mal démonté, i' dit, d'prend' tant d'temps qu'çâ ! I' dit, j'aim'ra's, i' dit, à rouver' au plus vit' que c'possib'e, i' dit, j'perds b'en, i' dit, avec çâ, p'i' i' dit, j'su's d'court d'argen in peu comm' j' su's lâ. I' dit, j'pourra's 'n a'oèr en pâs grand temps, mé' i' dit, ça prendra't te'jours, in huit neu' jour' avant qu' je l'eill' c't argent-lâ. P'i' i' dit, tu

12. *Sport* [ to ] (angl.) : Se divertir, s'amuser, être prodigue.
13. *Stuff* (angl.) : Matériaux, marchandises, tissus.

pourra's pâs, i' dit, me prêter, i' dit, in cinquant' mill' piasses. I' dit, dans sept huit jours, i' dit, j'vous le r'mettrâs ?

– Ouè, i' dit, çartain ! »

I' gu'i prêt' cinquant' mill' piasses. Le soèr, i' r'ssoud, prend l'échell' p'i' i' monte en haut, pâsse 'a nuit' lâ. Le lend'main matin, 'a gu'i denn' soixante et quinze' mill' piasses. 'A dit : « Mecqu'tu r'viennes, 'a dit, après-midi, lâ, 'a dit, tu gu'i denn'râs c't argent-lâ, que t'en âs r'çu de v'où qu'tu n'attenda's pâs d' n'a'oèr. Que t'âs r'çu soixante et quinz' mill' piass's tout d'in coup, t'attenda's pâs d' l'a'oèr si vit' que çâ.

– Ah b'en, i' dit, i' vâ êt' content' !

– P'i' 'a dit, i' vâ t'trouver smatt'. P'i' 'a dit, i' vâ m'pousser, 'a dit, pour j'te faiz' enn' bell' façon, tu comprends ! »

Te'jours, le lend'main i' s'en vâ lâ. Le roi s'en vâ l'trouver. « P'is, i' dit, comment ça vâ ?

– B'en, i' dit, lâ, i' dit, ça vâ pâs trop pire, pâ'-en-tout' ! I' dit, j'ai commencé à rentrer pâs mal de stoff, lâ. P'is, i' dit, savez-vous, i' dit, j' su's chanceux comme in l' guieuv'e [ lièvre ] ?

– Comment çâ ?

– I' dit j' m'attenda's pâs de d'çâ, i' dit, j' m'attenda's d' l'a'oèr, mé' pâs si vit' que çâ, i' dit : Hier à soèr, i' dit, j'ai r'çu soixante et quinz' mille piass's qu'i's m'on en-'oueillés, p'i' i' dit j' m'attenda's pâs d' l'a'oèr si vit' que çâ ; i' dit, m'âs vous denner vot' argent. V'né' a'ec moé au château ! »

Rent'e au château, p'i' i' gu'i compt' cinquant' mill' piasses. B'en, i' dit : « Asteur, i' dit, j'cré's, i' dit, m'â' êt' bon pour attend'e, i' dit, que més bâtiments d' marchandis's chèsse' r'ssoudent ! »

I' pârt. In coup qu'i â 'té parti, la princesse 'a dit : « Qui c' que c'ést çâ, c'gârs-lâ ?

– Mmm ! c'st in prince ; i' ést riche et p'i' in homm' smatt'. I' dit, hier, i' dit, i' â emprêté cinquant' mill' piass's de moé, p'i' i' me l'â r'mis tout' suite, lâ, i' dit ! I' â r'çu soixante-et-quinz' mill' piasses ; i' s'attenda't pâs d' l'a'oèr si vite, p'i' i' dit, i' m'â denné mon argent. C'st in prinç' smatt', tu 'oés, c'ést que'qu' chos' de guéme [ game ][14], c'st in joli homme. I' dit, tu devra's gu'i faire enn' belle façon, hein !

– Ah ! t'ed b'en. 'A dit je l'conna's pâ' encôre. 'A dit, j' l'ai vu 'ienqu'enn' coupeul de fois dehors vous parler, lâ, c'ést toute !

– B'en, i' dit, m'en vâs l'inviter qu'i' vienne. De minme, i' dit, tu pourrâs, i' dit, fair' connaissance avec.

– All right ! »

---

14. *Game* (angl.) : Courageux, qui a du cœur au ventre.

Te'jours, le lend'main, i' vient faire in tour encôre. Le vieux roi, i' dit : « Et's-vous b'en b'en pressé ?

– Non, i' dit, pâ' in affaire effréyant. I' dit, j'ai dés sarvants, i' dit, en masse, qui peuv'nt tout arranger çâ. I' dit, moé, comm' de réson, i' dit, j'me mêl' pâs b'en b'en d'là-d'dans, mé', i' dit, faut j'n eill' [ j'en aie ] d' l'oeil in peu.

– Vous seriez pâs capab' d'v'nir pâsser la veillée, i' dit, avec moé, i' dit, au château, i' dit, a'ec la vieill' reine. P'is j'ai enn' bell' princesse, i' dit, enn' jeun' princesse.

– Oué ! Oué . . . ! »

Te'jours, le soèr, i' vâ pâsser la veillée lâ, p'i' i' a introduit[15] sa princesse. Ah b'en ! in coup qu'i' a été parti, 'a dit : « C'st in prinç' qui ést fin p'is qui ést smatt', hein ! J'pensa's pâs, 'a dit, d'minme, à l'oèr de minme, 'a dit, qu'i' éta't si smatt' que çâ ! 'A dit, i' jâse, p'i' 'a dit, in joli homme !

– All right ! »

Te'jours, pârt c'te câlin d' magasin-lâ, lui, avec c't argent-lâ. Te'hours, d'enne affaire à l'aut'e tout alla't su' 'és roulett's[16], partout. Son magasin marchè' à foul' bléze [ full blaze ][17]. Marie 'a princesse. Ah ! le roi éta't content' de 'oèr qu'sa princesse éta't marguiée avec ce prinç' Dâvid ! Tout alla't su' 'és roulettes.

Te'jours, i' â été lâ pour, on vâ dire, à pe' prè' oh ! enn' quinzain' d'années, lâ, tout' marcha't d'promiér' clâsse. Mé', i' parla't jama's d' chez eux, jama's, jama's, jama's qu'i' parla't d' chez eux. 'N bonn' journée, la princesse attend, 'a dit : « 'Cou' don, 'a dit, c'st in affair' curieux, 'a dit, v'lâ déjà te'jours, 'a dit, déjà i' y â quinze ans que t'és t-écitt', lâ, tout' vâ b'en. 'A dit t'âs dés parents, toé ?

– I' dit, oui. Mé', sé's-tu, i' dit, j' gu'i pensa's p'us. J'y pensa's p'us pâ'-en-toute, i' dit, pareil comm' si qu'i's m'ava'ent parti d' l'idée.

– Pourquoi, 'a dit, qu'tu vâs pâs faire in tour, 'a dit, aller lé' 'oèr ?

– Oué, mé', i' dit, ça fè' in bon bout'.

– Oué ! in bon bout', mé' i' y â dés bons jouau' écitt' ? Pren enn' belle 'oéture, lâ, p'i' a'ec enn' bell' tim' [ team ][18] de jouaux, lâ, p'is, 'a dit, vâs-y ! 'A dit, t'en âs dés jouaux ! Vâs-y faire in tour, p'is, 'a dit, si i's sont pauv'es, 'a dit, emport' d' l'argent 'a dit, pour leu's en donner ; 'a dit, pour lés aider, emport's-en !

– O Ké ! »

Mon gârs s'greille enn' bell' tim' de jouaux p'i' i' pâr' avec in vingt-cinq, trent' mill' piasses. I' embarqu' p'is guett' [ get ] ![19] Quand i' â arrivé au p'tit villag' chez

---

15. *Introduire* : Présenter.
16. *Roulettes (aller sur les)* : Fonctionner sans difficulté, avec succès.
17. *Full blaze* (angl.) : À pleine capacité, à toute vapeur.
18. *Team* (angl.) : Attelage, paire de chevaux.
19. *Get* (angl.) : Va-t-en ! Fiche le camp. Allons !

eux, i' y avè' in hôtel, 'ienqu'in hôtel qu'i' ava't lâ. I' r'ssoud lâ ; ah ! en qualité d' prince, v' sa'ez b'en, lâ, tout' amanché.

Rent' dan 'a cour d' l' hôtel ; i' r'ssoud, l'homm' d'écurie po'gn' lés ch'faux [ chevaux ], p'is lés mett'nt dedans, p'i' i' 'és soègnent. P'is mon gârs rent'e en d'dans, et p'i' i' a pri' enn' coupeul de p'tits coups, p'is. . . C'tè' enn' femm' qui appartena't c't hôtel-lâ. P'is, in coup qui on eu pris l'dîner, 'a gu'i d'mand' si i' aimè' à joué' aux cartes ? « Ah ! i' dit, oui !

– 'Cou' don, 'a dit, sé's-tu, 'a dit, j'te r'gârd', lâ, p'is j' t'examine, 'a dit, j'te conna's, toé ! Dâvid, 'a dit, toé ? Comment ça s'fa't 'a dit, qu' t'as r'ussi d'minme ? »

Ah ! i' gu'i cont' sés affaire' in peu, mé' pâs trop trop. La v'lâ partie à joué' aux carte' avec. I' â tout' pardu à net' de quo' c' qu'i' ava't, tout', l'argent, sés jouaux, sa 'oéture, son habit, toute ! I' gu'i mette' enn' vieill' casquett' de chapeau d' pâill' su' 'a tête, défoncée, 'n vieill' pér' [ paire ] d'ovreâll[20]. I' dit : « J' su's pâs capab'e, i' dit, d' m'en r'tourner comm' çâ, i' dit, amanché d' minme, i' dit, asteur. I' a pâs moyen, i' dit, j' m'en vâs che' nous ! »

Pârt, p'is s'en vâ chez eux. I' r'ssoud ; la vieill' l'aparçoit v'nir. 'A di' au vieux, 'a dit : « R'gâr' Dâvid ! r'gârd', qui s'en vient, 'A dit, i' ést aussi en guénill' comme i étè' avant. R'gârd'-moé-lé ! I' r'ssoud : « Bonjour !

– Bonjour !

– Bonjour !

– P'is comment t'â' été en ton 'oéyage ?

– Ah ! parlez-moé-z-en pâs ! Pâs plus riche, i' dit, qu'quand j'ai parti. Quand j'ai parti, j'ava's cinquant' cennes ; b'en, lâ, i' dit, j'ai p'u' enn' cenne ! Pâ' enn' cenne ! »

Ah b'en ! i' â continué à couper du bois d' poêle avec lés aut's ; passer dés hiver' à quiend' la log ; lés dents gu'i petta'ent dan 'a yeule encôre. Te'jours, i' â été deux ans, parti. « Quo' c' qu'i' fa't ? » p'is « Quo' c' qu'i' fa't qui s'en r'vient pâs ! De quo' c'qu'i' fa't ? » 'A trouva't l'temps long ; deux ans !

« Ah ! 'a dit, m'â' aller 'oèr de quo' c'qu'i' fa't, quiens ! » 'A s'greille enn' tim' de jouau' elle itou,[21] a'ec enn' belle 'oéture, p'i' 'a pârt. En arrivant lâ, 'a rent' dan 'a cour p'i' alle aparçoé'-tu pâs la 'oétur' de son mari, de Dâvid, quand qu'i' ava't parti. « Quiens, 'a dit, Dâvid ést écitte ». 'A rent'e, fa't connaissance, et p'i' 'a d'mand' si i's savaient de v'où c' qu'i' resta't, Dâvid ?

'A dit : « Oui, la méson blanch' su' 'a côte, en logu's, lâ.

– Oué ? »

---

20. *Overalls* (angl.) : Salopettes.
21. *Itou* : Aussi.

Te'hours, pren à dîner lâ. « Comment ça s'fa't, 'a dit, que la 'oéture à Dâvid, 'a dit, 'a ést écitt' ?

— Ah b'en ! 'a dit, pauv' Dâvid, 'a dit, i' avè' eu d'la bad loqu' [ bad luck ][22], p'i' 'a dit, i' a tout' pardu, p'i' 'a dit, moé, 'a dit, j'me su's trouvée, 'a dit, à ach'ter çâ.

— Oué ?

— 'Cou' don, 'a dit, vous aimeriez pâ' à joué' aux cartes, vous ?

— Oué ! 'a dit m'âs joué' aux cartes ! Pour d'l'argent ?

— Ah ! 'a dit, oui, pour d' l'argent !

— Ah ! 'a dit, d' l'argent, j'en ai en masse, moé. C'est pâs l'argent qui manque. 'A dit, j'vâs jouer !

— O Ké ! »

Commence à joué' aux carte' avec. Ça alla't tel que tel.

« Bon, 'a dit, asteur, m'en vâs faire enn' barguine[23] avec vous ! » 'A prend deux cent mill' piasses, p'i' 'a l'met su' 'a tab'e. 'A dit : « J' m'âs jouer c'deux cent mill' piass's-lâ, 'a dit, avec vous, lâ, troâs parties, deux meilleurs. P'i' 'a dit, si vous pardez, tout' que vous avé' écitte, 'a dit, ést à moé ! La 'oéture à Dâvid, p'is t'ute, tout' la hôl' [ whole ] pistraîn' [ bistringue ][24]. P'i' 'a dit, si j' perds, 'a dit, cés deux cent mill'-lâ, 'a dit, ést à vous !

— Ah b'en ! 'a dit, c'ést faite ; 'a était b'en sûr' de son coup. Bon, 'a dit, on vâ s'approcher ! »

Mè' 'a main dans sa poche, sort deux revolvers. 'A dit : « Oés-tu cés deux revolvers-lâ ?

— 'A dit, oui !

— Mé', 'a dit, faut joué' honnête. Si t'és pâ' honnête, 'a dit, tu vâ' a'oèr enn' balle drett' dans l'front, toé !

— Oué ! 'A dit, j'comprends !

— Bon ! ôt'-moé c'miroèr-lâ, lâ, dans l'dos, lâ ! »

In grand miroèr de six pieds d' long, à pe'près quat' pieds d' large. 'A dit : « Lâ, 'a dit, tu 'oèras pâs mon jeu, lâ ! » All' l'â décroché de d'lâ. Alle â gagné. « Bon, 'a dit, asteur, 'a dit, pren in vieux chapeau d' pâille avec enn' vieill' guenill' qui avait d'accrochée lâ, 'a dit, habill'-toé avec. Tout' 't [ est ] à moé ; p'i' 'a dit, pouss'-toé ! »[25]

---

22. *Bad luck* (angl.) : Malchance.
23. *Barguine* : Vieux fr. « bargaigne », angl. « bargain » : marché.
24. *Bastringue* : Attirails, outils, bibelots.
25. *Pousser* (se) : Décamper, disparaître en vitesse.

Te'jours, alle engage in homme, lâ, pour ronner [ to run ][26] c'tte affair'-lâ, lâ, tout', lâ. 'A prend l'chemin. 'A mont' su' l'vieux. En arrivant lâ – c'éta't, çâ, dans l'été, vers le milieu d' l'été – 'a r'ssoud lâ, p'i' 'a d'mande à loger lâ.

Ah ! la vieille, 'a dit : « On l'â pâs d'place, 'a dit, n'us aut'e' écitte, 'a dit pour loger du mond' comme vous aut'es. 'A dit, n'us aut's, on ést du pauveur monde. P'i' 'a dit, vous, 'a dit, d'la magniér' ça d' l'air, 'a dit, vous roulez dans l'argent par d'ssu' 'a tête. 'A dit, pourquoi c'vous allez pâ' à l'hôtel, 'a dit, vous prend' enn' chamb' lâ ?

– Non ! 'a dit, moé, j'aim' mieux, 'a dit, logé' avec le pauvre monde, p'i' 'a dit, j' leu's aide, si i's sont en besoin. J'su's pâs gratteuse[27], 'a dit, moé. Enn' coupeul de mill' piasses, 'a dit, moé, ça m'fa't pâs grand-chose. 'A gu'i a dit, r'guien qu' 'a dit, qu' j'aime à loger, 'a dit, comm' du mond' comm' vous aut's, lâ.

– Ah ! l'vieux dit, c'ést correck, c'ést correck ! »

Te'jour' i' éta't pauvr'e ; c'ta't tout' en plein pied partout, t'sé's b'en. I' gu'i arrange' in lit' dan in coin, lâ, p'i' i's mette' enn' couvarte alentour pour la gross' dame. Et p'is Dâvid, avec sés deux frères, i's coucha'ent tou' 'és t'oâ' ensemb'e. Et p'is temps en temps, le soèr en soupant, lâ, 'a r'gârda't Dâvid, p'i' 'a gu'i faisè' in clin d'oeil. P'is la vieill' l'âs-tu pâs vu faire in clin d'oeil à Dâvid. 'A étè' en câlin. Ah ! 'a dit : « C'ést pâs, 'a dit, j' 'oés b'en, 'a dit, pauv' Dâvid, 'a dit, i' ést barfoué par tout's lés aut'es ! 'A dit faut 'n a'oèr piquié [ pitié ] in p'tit brin, c' pauv' p'tit gârs ! » Ah b'en ! 'a r'vien in peu.

Te'jours, 'a éta't braquée dans l'coin, lâ, p'is lés deux aut's 'ta'ent couché' avec lui dans l'aut' coin. L'aut'e i' dit : « Câlin, i' dit, comment j'arrang'ra's b'en mon affaire ? » Te'jours, lés aut's timbe' endormis. I' chniqu' [ to sneak ] p'i' i' s'en vâ 'a trouver. « Dis-moé don, 'a dit, quo' c' qui t'â arrivé ? 'A dit, je l'sé's, 'a dit, j'ai tout' gâgné que c' qu' 'a â volé. »

Lés aut's s' réveill'nt tout' d'in coup, lâ. « De v'où c' qu'ést Dâvid, lâ ? M'âs t'gager que c'te v'limeux-lâ, qu'i' ést allé trouver c'te gross' dam'-lâ, lâ ! La vieill' se réveille. « M'âs t'gager, 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést que'qu's-enn' de bonne' à r'guien, 'a dit !

– Le vieux : chut, chut, chut ! Té's-toi don, toé, lâ ! I' dit, mât'-toé don pâs pour eur'guien ! »

Te'jours, mon Dâvid s'ést poussé au plus câlin. L'lend'main matin, te'jou's, i's déjeune' ensemb'e. In coup qu'i' on eu féni de déjeuner, 'a dit : « J'pourra's-tu, 'a dit, parlé' à Dâvid parsonnell'ment ? 'A dit, m'âs l'emm'ner, 'a dit, de v'où j'ai couché, lâ...

– La vieille, 'a dit, oui. R'gârd'-moé çâ, 'a dit, encôre !

– Le vieu' i' dit, chut, chut ! Té's-toé, i' dit, toé ! »

---

26. *Run [ to ]* (angl.) : Conduire, administrer, faire fonctionner.
27. *Gratteux -se* : Avare, mesquin.

Alle emmèn' Dâvid lâ, p'i' alle ava't son habit qu'alle ava't gâgné à l'hôtel. All' l'habille en qualité d' prinç' p'i' 'a sor' avec par dessour du brâs. 'A dit : « Vous savez, 'a dit, Dâvid, 'a dit, c'ést mon mari ! »

Ah ! la vieill' p'is l'vieu' éta'ent b'en contents de 'oèr, comment la magniér' qu'i' ava't r'ussi. Te'jours, 'a se greille, p'i' alle â laissé quat' cinq mill' piasse' aux vieux, pour qu'i's s'habillent, p'i' i's s'sont en r'tournés chez eux.

Mé', lâ, j'sé's pâs quo' c'c'ést... comment ça s'ést brâssé ; on vâ dire, c'ést toute !

## 2 – LE MONSTRE
## (La Belle et la Bête)

Un conte commence toujours par « une fois »... Donc, une fois, c'était un marchand qui vivait dans une grande ville et possédait deux importants magasins où affluait une nombreuse clientèle. Soudain, le marchand devient veuf.

Notre homme était père de trois filles et d'un garçon. Malgré la prospérité de son commerce, il constata bientôt un fait : les sommes extraordinaires qu'il lui fallait fournir pour financer le train de vie domestique. Quant aux deux aînées, elles étaient vaniteuses comme des paons ; leurs toilettes devaient rivaliser avec celles des princesses. Elles aimaient les grandeurs, et leurs agissements surprenaient les gens qui les voyaient évoluer.

La cadette des filles était plus jolie que ses sœurs. Sa beauté l'avait fait surnommer La Belle. Elle était un peu plus âgée que le garçon, le dernier de la famille.

En vue de balancer le budget familial, le marchand dut faire de gros emprunts à des tarifs ruineux, ce qui réduisait passablement ses profits. Tout en taisant ses difficultés financières, notre marchand ne changea rien au train de vie de sa famille, et d'une perte à l'autre, il finit, un bon jour, par être acculé à la banqueroute. Toutes ses propriétés lui furent enlevées, sauf une modeste ferme assez pitoyable à une cinquantaine de kilomètres de la ville. Une fois ruiné, il alla s'installer à la campagne.

Quoi qu'il en fût de leur nouvelle situation, les filles aînées ne modifiaient pas leur mode de vie. Leurs toilettes étaient toujours coûteuses et leur travail était nul. C'était La Belle qui voyait à l'entretien de la maison, à la traite et aux soins de cinq ou six vaches laitières, et tirer de la ferme le maximum de rendement. Ses sœurs ignoraient tous ces soucis et vivaient comme dans un rêve.

Le père, bien que propriétaire de sa petite ferme, n'était pas libéré de toute redevance. Il lui fallait trouver à même la terre le paiement de ses obligations. Nous avons vu qu'il demeurait à une cinquantaine de kilomètres de la ville. À cette époque, les fermiers ne disposaient pas de voitures automobiles capables de franchir cinquante kilomètres en une demi-heure. Il leur fallait se déplacer à cheval, et leurs moindres voyages demandaient passablement de temps.

Chaque fois que notre ancien commerçant allait en ville, il avait l'habitude d'apporter un présent à chacune de ses filles. À la veille de son départ, il demandait d'abord aux plus âgées ce qu'elles désiraient comme cadeau. Une désirait une nouvelle robe, l'autre suggérait ci ou ça. En dernier lieu, le père s'adressait à la cadette : « Et toi, La Belle, que désires-tu ?

– Ah ! moi, je n'ai besoin de rien ; j'ai tout ce qui fait mon bonheur ! »

Alors le père entreprenait son voyage et en rapportait toujours des cadeaux pour les aînées, mais rien pour la cadette. Pourtant, vu la fainéantise de ses sœurs, c'est elle qui faisait face à toute la besogne.

Une bonne journée, le père décide de se rendre en ville pour y effectuer son dernier paiement. Il laisse, pour garder la ferme, son garçon, qui lui était d'un grand secours, et la cadette, La Belle. La veille de son départ, le soir, il annonce à la famille qu'il doit se rendre en ville. Il demande à la plus âgée de ses filles : « Quel cadeau désires-tu, toi ?

– Je voudrais que vous m'apportiez une belle robe.

– Et toi, en s'adressant à la seconde des filles, que désires-tu ?

– Moi aussi, je désire une belle robe !

– Et toi, La Belle, quel cadeau me suggères-tu ?

– Ah ! moi, je n'ai besoin de rien ! »

Le lendemain matin, à l'heure du départ, La Belle était déjà levée : « Tu m'intrigues, toi, lui dit son père ; à chacun de mes voyages, je vous demande, à vous trois, de m'indiquer un cadeau ; toi, tu n'as jamais besoin de quoi que ce soit, mais tes sœurs ont toujours un désir à combler !

– Moi, papa, je suis assez différente de mes sœurs. Celles-ci sont trop vaniteuses ; elles veulent paraître partout. Moi, j'ai un tempérament différent. Je n'ai pas le front d'augmenter vos dépenses. Je sais que vous avez des versements à effectuer et j'essaie de vous faciliter la vie de mon mieux !

– Ah ! je sais que tu m'aides tant que tu le peux. Ton frère aussi m'est d'un grand réconfort. Il travaille autant que moi !

– Oui, mon frère me ressemble en ce sens que, comme moi, il a le cœur bien placé. C'est ce qui manque à mes sœurs, le cœur ! Même si elles vous voyaient sur la paille, elles n'en seraient pas émues. Moi, c'est le contraire...

– Tu n'as besoin de rien, La Belle ?

– De rien ! Ah ! si vous pouvez me trouver une belle rose, je me contenterais de cette fleur ! »

Le père monte à cheval, – moyen de locomotion le plus usité, à cette époque – et se dirige vers la ville. Le voyage dura assez longtemps... cinquante kilomètres, ce n'est pas chez le voisin ! Ses affaires le retiennent en ville un certain

temps ; il achète des cadeaux... si bien qu'il reprend la route, la nuit déjà venue. En plus des ténèbres, une tempête vient augmenter les soucis du voyageur. Ne distinguant ni ciel ni terre, détourné de sa direction par la tempête, le père emprunte une route en pleine forêt, et file sans trop savoir où il se dirige. Une heure ou deux après minuit, il aperçoit un édifice tout illuminé dans les moindres pièces : « Diable ! se dit-il, qui demeure ici ? »

Il s'approche de la bâtisse, descend de cheval et va frapper à la porte. Aucune réponse ! Il jette les yeux de tous côtés pour y découvrir un humain ; il ne voit personne. Il se dirige vers l'étable où il a aperçu une lumière. Il inspecte l'étable en tous sens ; personne ! Il y découvre une stalle qui semblait attendre un cheval puisqu'il remarque une certaine quantité d'avoine, de foin et d'eau. Il ne peut souhaiter de meilleures conditions pour son cheval. Il attache sa monture dans la stalle de l'étable, et se rend à l'édifice. C'était un château assez élégant, pourvu de tout le confort possible. Malgré sa répugnance à envahir le domaine d'autrui, le voyageur, pressé par la tempête, finit par pénétrer dans le château, et à l'explorer. Une porte le conduit à une salle ; il y trouve une belle table garnie d'un couvert et d'une abondante quantité de nourriture assez variée pour combler les souhaits de tout gourmet. Le voyageur remarque même une grosse bouteille de boisson fine. « Eh bien ! se dit-il, c'est une situation étonnante ! Je ne vois personne ; pourtant le repas est chaud, sur la table. Je dois conclure qu'on l'a préparé pour moi ! »

Il s'approche de la table et commence à manger, sans toucher à la boisson, selon son habitude. Après le repas, il se retire de la table et fume sa pipe. Il aperçoit une autre porte... une chambre à coucher pourvue d'un beau lit : « Un autre service que l'on a certainement préparé pour moi ! » se dit l'ancien commerçant. Il fonce dans la chambre et se met au lit. Le lendemain matin, à six heures, il se lève et se rend à la salle à manger. Il y trouve de nouveau un couvert et un repas préparé, même une bouteille... Le voyageur s'étonne : « Je ne comprends rien à cette maison. C'est une sorte de mystère pour moi ! »

Il s'approche de la table, prend son déjeuner et décide d'aller nourrir son cheval, à l'étable. Il trouve sa bête en train de manger devant une crèche remplie d'avoine, de foin et d'eau. De plus en plus étonné, le voyageur revient au château, cherche partout, lance des appels pour déceler âme qui vive... Personne ne répond.

Il quitte le château, bien décidé à continuer sa route à cheval. En mettant le pied hors de la porte, il aperçoit ... devinez quoi ? Il aperçoit un beau rosier, un merveilleux rosier chargé de grosses roses d'une beauté extraordinaire ! « Ah ! quelle coïncidence, se dit le père ! La Belle m'a demandé de lui rapporter une rose et je n'y avais pas pensé ! L'occasion est trop favorable ; je vais lui apporter une de ces roses merveilleuses ! »

Il s'approche du rosier, attrape une rose et la cueille. Du fourré de branches sort un monstre, une espèce de bête d'une laideur repoussante ! « Qui t'a donné la permission de cueillir mes roses ? » hurle le monstre.

Ah ! il était laid à faire peur, laid à en crever les yeux ! « J'ai envie, continue la bête, de te réduire en poussière, ici même ! Moi qui ai eu la bonté de te préparer la table en vue d'un bon souper, à ton arrivée, hier soir ; moi qui ai préparé la nourriture de ton cheval, qui t'ai désigné un bon lit pour te coucher, qui t'ai servi un bon déjeuner, ce matin... Après avoir profité de toutes ces bontés, tu viens me voler mes roses ? Je ne sais ce qui m'empêche de te broyer en poussière, à mes pieds !

– Voyons, voyons ! ne sois pas si méchant ! »

Le voyageur sentait ses cheveux se dresser sur sa tête, tellement il était glacé de terreur : « Eh bien ! peux-tu me dire, poursuit la bête, ce qui t'a poussé à cueillir cette rose ? Pour qui as-tu décidé de t'en emparer ?

– C'est pour la cadette de mes filles ; on l'appelle La Belle parce qu'elle est très jolie. C'est la plus charmante fille que j'aie connue dans toute ma vie. Mes autres filles m'ont demandé de leur apporter, à chacune, une belle robe, mais la cadette ne m'a demandé qu'une rose. J'avais complètement oublié de rapporter une rose de la ville. En franchissant la porte du château, il y a quelques instants, j'ai aperçu ce beau rosier ; j'ai tout de suite pensé à la rose promise à ma fille, et j'en ai cueilli une pour la lui apporter.

– Tout de même, tu mériterais une punition exemplaire ! Je ne puis te pardonner ton manque de reconnaissance. J'ai fait mon possible pour te rendre service, et toi, tu essaies de voler mes roses ! Cependant, je vais te proposer une compensation. Tu vas me faire une promesse ; si tu ne la tiens pas, je me charge de te rejoindre peu importe où tu seras ! Ta fille à laquelle tu destinais cette rose, je te donne trois jours pour me l'amener ici. C'est moi dorénavant qui vais prendre soin de ta fille, La Belle ! »

Bien que déconcerté, le voyageur accepte la solution proposée : « C'est entendu, dit-il, puisqu'il le faut, je t'amènerai ma fille dans le délai prévu ! » Il reprend la route et revient à sa ferme. Les deux filles aînées sont les premières à entourer leur père pour recevoir leurs belles robes. La Belle se tenait un peu à l'écart.

Tout à coup, elle s'approche de son père. Ce dernier la regarde, et ne peut retenir ses larmes ! « Mais qu'avez-vous à pleurer, papa ?

– Ah ! ma fille, si tu savais ce que je sais, tu n'aurais pas le cœur à rire ! Si tu savais ce qui m'est arrivé, en voyage, tu aurais autant de chagrin que moi !

– De quelle aventure parlez-vous donc, papa ?

– Tu sais, lui répond le père, tu m'avais demandé de t'apporter une rose ?

– Oui ! Me l'avez-vous apportée ?

– La voici ! Mais cette rose me coûte plus cher que tous mes biens réunis. Je n'ai qu'une petite propriété, et je voudrais en donner dix fois plus en paiement de cette rose.

– Dites-moi, papa, ce qui vous arrive !

– Eh bien ! Je me suis rendu en ville, j'ai acheté des robes à tes sœurs. Toi, tu m'avais demandé une rose. . . C'est un cadeau peu coûteux, une rose !

– Je n'osais pas, continue La Belle, vous demander un cadeau coûteux, c'est pourquoi j'ai suggéré une rose !

– Mais la rose que tu tiens dans ta main, je te l'assure, me coûte très cher !

– Je serais heureuse d'obtenir des explications, mon père !

– Je vais te les donner, les explications ! »

Le vieux commerçant fait revivre encore une fois son voyage en ville, l'achat des cadeaux et son retour en pleine tempête. Son récit retrace son arrivée au château merveilleux, la scène de la surprise à l'étable, dans la salle à manger, au souper et au déjeuner. Au moment de reprendre la route, arrive l'aventure du rosier et la rencontre du monstre repoussant qui le laisse partir moyennant la promesse d'amener au château, avant trois jours, la fille à laquelle était destinée la rose ! « C'est pourquoi, conclut le père, je te le répète, cette rose me coûte très cher ! Il me faut retourner te conduire au château du monstre d'ici trois jours. Autrement, il m'a menacé de me retrouver et de me faire payer de ma vie le manquement à ma promesse !

– Eh bien ! je vais m'y rendre à ce château. J'aime mieux y laisser ma vie que de vous savoir menacé de mort !

– Tu ne sais pas comme ton sacrifice me coûte ! »

À la nouvelle de ces événements, les deux filles aînées ne purent cacher leurs sourires. Elles étaient satisfaites du sort de La Belle qui s'en allait se jeter dans les mains d'un monstre. Leur jalousie y trouvait un certain bonheur ! Le lendemain, le père fait monter La Belle à cheval, la dépose à la porte du château et revient chez lui aussitôt. La jeune fille entre seule au château, s'y installe sans y rencontrer le monstre.

Le soir, vers neuf heures, La Belle, occupée à lire de beaux livres près de la table, voit tout à coup la porte s'ouvrir et la bête entrer. À la vue de ce monstre, la jeune fille tombe par terre comme un sac vide, sans aucune connaissance. L'être hideux tourne le dos et se retire.

À l'heure du coucher, La Belle aperçoit une belle chambre, un beau lit, tout un nécessaire à toilette ; elle se dit : « Cette chambre doit m'être destinée ! » Elle entre se coucher. Le lendemain matin, à son réveil, elle trouve servi, sur la table, un déjeuner auquel il ne manque rien.

Elle prend son déjeuner et commence à se promener dans le château. Partout, elle est émerveillée par le style artistique de cette demeure. La journée s'écoule ; le soir, pour mieux passer le temps, La Belle ouvre un livre et se met à lire. À neuf heures, le monstre fait son entrée. Nouvel évanouissement de la fillette à la vue de

cette laideur vivante. La bête se retire de nouveau, et, la vigueur revenant, La Belle gagne son lit. Mais le souvenir de cette aventure se dissipe comme dans un rêve. Le lendemain matin, elle trouve encore un déjeuner répondant à ses moindres désirs.

La journée se passe sans incident. Le soir, à neuf heures, la bête entre dans la salle où se tient La Belle. Celle-ci se sent glacée de peur, mais ne s'évanouit pas : « Tu as peur de moi, La Belle, intervient le monstre ! Tu n'as pas de raison de craindre ma présence ! Je ne te ferai aucun mal ! N'aie pas peur ! Je suis laid, on me regarde avec dédain. N'est-ce pas, La Belle, que je suis repoussant ? »

Trop décontenancée devant un pareil monstre, La Belle ne trouve rien à répondre. Après une visite d'une quinzaine de minutes, la bête quitte la jeune fille. Le lendemain, la même routine recommence. La Belle se retrouve toute seule ; elle se promène à travers le château, d'une pièce à l'autre. Ce château était tellement vaste que l'on ne pouvait en faire la visite en un seul jour. Surtout, c'était si beau, partout !

Le soir, après le souper, elle s'assoyait et se plongeait dans la lecture. Les livres se renouvelaient constamment ; jamais le même livre n'apparaissait sur la table deux jours de suite. La Belle lisait, dans la soirée ; à neuf heures, la bête se montrait à la jeune fille. Lors de son arrivée, le quatrième soir, le visiteur eut une réception plus sympathique. La Belle se décida à le regarder en face ! « Écoute, lui dit le monstre, tu n'as pas raison d'avoir peur de moi ! Je ne te ferai aucun mal. C'est toi qui es la reine de ce château. Tu es la propriétaire de tout ce que tu vois ici ! N'aie pas peur ! Même si tu me voyais des milliers de fois par jour, tu n'aurais rien à craindre. D'ailleurs, je viens te visiter seulement le soir ! »

Chaque soir, la bête rejoignait La Belle et lui racontait une histoire intéressante. Les visites s'échelonnèrent chaque soir, pendant deux ou trois mois. Une bonne fois, la conversation s'engagea : « Dis donc, La Belle ! Je suis bien laid, tu me trouves hideux, n'est-ce pas ? » La jeune fille maîtrisait maintenant sa peur et pouvait parler à son visiteur : « C'est vrai, dit-elle, tu es laid, mais par contre, tu es bon, très bon ! Je ne puis exiger plus de toi ! Tout ce que je désire, tu me le donnes. Je n'ai même pas à le demander, tu devances ma pensée.

– Oui ! Tout ce que tu souhaites, tu l'obtiens ! »

Un soir, la bête osa faire une déclaration sentimentale : « Si je t'offrais le mariage, La Belle, je me demande si tu accepterais ?

– Ah ! non ; c'est une proposition qu'il m'est impossible d'accepter ! Je n'en suis pas capable. . . tu es beaucoup trop laid !

– C'est bien vrai, je suis laid, je suis laid ! »

La déclaration se termina là. Pendant un certain temps, à tous les deux ou trois soirs, la bête demandait à la Belle : « Écoute-moi ! Tu n'accepterais pas de te marier avec moi ? Tu sais comme je suis attentif à tes moindres désirs !

– Non, répondait-elle ; j'en suis incapable ! »

Il y avait maintenant quatre ans – dans un conte, les événements passent rapidement – il y avait quatre ans que La Belle avait quitté sa famille. Ses parents n'en avaient reçu aucune nouvelle ; personne ne leur avait parlé. Un soir, la bête aborde La Belle : « Sais-tu, dit le monstre, tu es ici depuis un certain temps ?

– Oh ! depuis bientôt quatre ans !

– En effet, il y aura quatre ans, le quinze du prochain mois ! Dis donc ! Penses-tu encore à tes parents ? Tu n'en as jamais parlé !

– À quoi me servirait d'en parler ? C'est tout à fait inutile !

– Oh ! Tu y gagnerais peut-être de penser à eux. Serais-tu heureuse de revoir tes sœurs, ton frère et ton père ?

– Oui, j'en serais très heureuse, mais il m'est impossible de penser à cette visite.

– Que dirais-tu, si demain matin, tu te réveillais dans ton lit, à la maison paternelle ?

– Ah ! je croirais qu'il s'agit d'un miracle !

– Des miracles de cette sorte, il s'en fait encore. Présente-moi ta main ! »

La jeune fille avance la main vers le monstre. Il lui glisse une petite bague dans le doigt, la lui fait retirer, puis remettre pour en vérifier la grandeur : « Ce soir, au coucher, dit le monstre, tu glisseras cette petite bague dans ton doigt. Demain matin, tu te réveilleras dans ton lit, chez ton père. Quand tu voudras revenir... Mais combien de temps veux-tu passer chez ton père ? Un mois, deux, trois mois ?

– Ah ! un mois va me suffire !

– À ton réveil, demain matin, enlève ta bague et place-la en sûreté de façon à ne pas la perdre. Quand tu voudras revenir ici, la veille, au coucher, mets cette bague à ton doigt. Le lendemain, tu te réveilleras, ici, dans le lit de ta chambre.

– Entendu ! j'irai revoir mes parents !

– Mais j'exige de toi une promesse. Tu as choisi d'être absente un mois ? Fais-moi la promesse de revenir exactement dans un mois !

– Dans un mois ; c'est promis ! »

Le soir, en allant au lit, La Belle glisse la petite bague dans son doigt. Elle tombe aussitôt endormie. Le lendemain matin, à quatre heures, elle ouvre les yeux, commence à observer les lieux. « Où suis-je rendue ? » se dit-elle. Elle croyait rêver. Mais avec le temps, en scrutant des yeux les lieux et les objets, elle se rend compte qu'elle est de retour dans la chambre qu'elle occupait autrefois, chez son père.

Elle descend du lit. À ce bruit insolite, son père se lève, va vers l'ancienne chambre de La Belle et y retrouve sa fille. « Comment se fait-il que tu sois rendue ici ? » s'écrie le père. Elle raconte l'histoire de ses aventures, puis elle enlève sa bague, l'enfile dans une chaînette et la suspend à son cou, pour éviter de la perdre. Après une longue conversation avec son père, La Belle s'aperçoit que le jour est levé ; elle va dehors et trouve une immense caisse étiquetée à son nom « La Belle » ! La surprise est grande, mais on transporte ce bagage à l'intérieur. Ah ! des robes, il y en avait à peu près cent cinquante, et dont la beauté était augmentée par quantité de pierres précieuses.

Les deux aînées de la famille s'étaient mariées et étaient absentes de la maison paternelle. À la nouvelle du retour de La Belle, les deux sœurs viennent revoir leur cadette. Ses belles toilettes aiguisent la jalousie des visiteuses. Elles trouvent son trousseau éblouissant de beauté et de richesse. Vient le récit de son bonheur dans le château du monstre, de la bonté de ce dernier pour la jeune fille ; celle-ci déclare qu'elle reçoit tout ce qu'elle souhaite.

La jalousie des deux sœurs augmentait de récit en récit. Pour expliquer les circonstances de sa visite chez son père, La Belle commença par tirer de son cou la chaînette qui retenait la petite bague. En montrant sa bague, La Belle dit à ses sœurs : « Cette petite bague que vous voyez, je n'ai qu'à la mettre à mon petit doigt, le soir, en me couchant, et le lendemain, je me réveille où je désire aller ! »

Les sœurs jalouses s'arrangent pour dérober la bague et la cacher dans la maison. Le soir, au moment où elle veut mettre sa bague à son doigt, La Belle s'aperçoit de la disparition du bijou magique ; elle fouille ici, fouille là... la bague est perdue ! « Eh bien ! se dit La Belle, me voilà dans un beau pétrin ! » Inutile de pleurer et de se plaindre, la bague n'y était plus !

À force de chercher et de fouiller pour retrouver la bague dérobée, La Belle finit par la découvrir. Mais la fillette était en retard d'un jour. Le soir, elle glisse la bague dans son doigt, et s'endort. Elle se retrouve au château de la bête, en pleine nuit. Une heure à peine après son retour dans sa chambre, elle se réveille, regarde tout autour d'elle... elle ne voit rien. Elle se lève et constate que toutes les lumières sont allumées. Sa première préoccupation est de retrouver le monstre. Elle le cherche, le cherche... mais ne peut savoir où il se trouve.

Elle entreprend une série de rondes autour du château, elle ne découvre pas la bête : « Cette absence m'inquiète », pensa La Belle ! Un peu plus bas que le château, dans le flanc d'une pente, on avait aménagé une fontaine protégée par un encerclement de pierres. Une lumière y restait constamment allumée pour faciliter en tout temps le puisage de l'eau.

La Belle se dirige vers cette fontaine et y aperçoit son monstre appuyé au mur de pierres, la langue hors de la bouche... Elle le saisit par la tête et le secoue : « Hé, hé ! crie-t-elle, es-tu en train de mourir ? » Elle l'asperge d'eau, le frictionne. Il n'en sort aucune réponse. Il semble à l'agonie, à la veille de rendre le dernier

soupir : « Moi, dit La Belle en pleurant, moi qui avais pensé t'épouser, et ta mort va m'en empêcher ! »

À l'instant même, un beau prince se présente devant la jeune fille. Elle se retourne, voit le château illuminé de bas en haut, et entend l'harmonie de la musique ! « Que signifie ce changement ? » demande La Belle. Pour toute réponse, le prince l'attrape par le bras et l'accompagne au château, où les attend toute la famille, en plus d'une vieille fée perchée sur le toit du château.

Au moment où le prince et La Belle arrivent à la porte, ils aperçoivent les deux sœurs figées en statues de sel, de chaque côté de l'entrée. La vieille vient à la rencontre du couple princier et s'adresse à La Belle : « Comme tu es chanceuse !

– Comment, chanceuse, reprend La Belle ?

– Oui ! Si tu n'avais pas désiré épouser le monstre, ce prince aurait encore la forme d'une bête repoussante. Parce que tu as voulu épouser le monstre avant sa mort, tu possèdes maintenant un beau prince. Tes sœurs ont forgé leur propre malheur ; jalouses de toi, elles ont tout mis en œuvre pour te nuire. Regarde-les maintenant ; chacune est transformée en statue de sel chaque côté de la porte du château !

Le monstre, c'était le plus beau prince de l'univers. Je l'ai métamorphosé en bête monstrueuse ; pour redevenir prince, il fallait qu'une femme accepte de l'épouser sous sa forme de monstre. Toi, tu lui as montré un certain attachement et tu as consenti à devenir son épouse sur les dernières heures de sa vie. Maintenant, tu es la compagne d'un beau prince, et tout ce qui vous entoure vous appartient à toi et à ton prince. »

Les décorations abondaient partout. Peu après ces événements, on fit venir l'évêque pour bénir le mariage de La Belle et de son prince. Le père et le petit frère de la mariée furent heureux de la réception qu'on leur accorda.

Les noces durèrent trois semaines. Toutes les gens à la ronde, même les boiteux et les bossus, furent invités aux festivités. Moi, je me suis présenté aux noces par hasard, mais j'ai reçu un coup de pied au derrière en même temps que le conseil de venir vous dire ce récit.

## LE MONSTRE
## (La Belle et la Bête)

*Récit populaire raconté, le 17 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme âgé de 72 ans ; le conteur l'a appris vers 1935, d'un jeune homme, qui a affirmé l'avoir lu dans* l'Almanach du Peuple.

*Enregistrement no 1333. Conte-type 425 I c, d (rose) II (acceptant de l'épouser), III b, c*[3] *(ordre différent).*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois – in cont' commenç' te'jours par « enn' fois » – c'étè' in marchand qu'éta't dan enn' bonn' grand' ville. I' ava't deux gros magasins, deux gros magasins qui marchè' en rond steddé foul' [ steady full ] [1] lâ, et p'i' i' ést v'nu veuve. I' ava't t'oâs fille' et p'i' in garçon. Et p'is tout' roula't su' 'és roulettes.[2] Ça gu'i coûta't b'en cher pour quieind' [ tenir ] sa méson aller.

I' y ava't deuss' de sés filles, lés deux plus vieilles, lâ, ah ! c'éta'ent dés vraies pans [ paons ] : folla't qu' ça v'na't s'habiller, lâ, dans c' qu'ô' app'la't dan 'a qualité d'princesses, lâ. P'is ça t'nè' 'és deux mains dan 'és guides, ouatch ât [ watch out ][3] ! C'ta't pâs drôl' d' 'oèr çâ.

P'is l'aut'e, la plus jeun' dés filles, 'a éta't b'en plus bell' qu'lés aut'es. Ils l'app'la'ent La Belle à caus' qu' 'a éta't belle, c'ta't son nom, çâ, La Belle, p'i' 'a éta't b'en jolie. Et p'is son frére i' s'trouva't plus jeun' que elle.

Te'jours, d'enne affaire à l'aut'e, le vieux, ça gu'i coûta't b'en cher d'enteurtenir [ entretenir ] çâ, et p'i' i' a fait' dés emprè' [ emprunts ] et p'i' i' a fa't banquerout' su' sés emprè' p'i' i' a pardu pâs mal[4].

Te'jours d'enne affaire à l'aut'e, i' t'na't tout aller, mé', i' n'en parla't pâs. Bonn' journée, i' a fa't banquerout' pour good [ de bon ] : i' a tout' pardu à net' ; tout' quoi c' qu'i' gu'i resta't, enn' p'tit' terre à trent'-cinq mill's d'la ville, enn' p'tit' terre b'en p'tite. Ah ! quand i' a vu qu'i' ava't tout' pardu, i' s'ést en-allé lâ.

---

1. *Steady full* (angl.) : À plein rendement, à pleine capacité.
2. *Roulettes* (rouler sur les) : Sans rencontrer de difficulté.
3. *Watch out* (angl.) Attention ! Prenez garde ! Surveillez-vous !
4. *Mal (pas)* : Passablement. Ici : *d'assez grosses sommes.*

Mé', ça empêch' pâs que sés deux filles, lés deux plus vieilles, lâ, i's 'n n'ava'ent pâs pardu, 'ta'ent to'jours pareilles. Ça leu' pren'aent to'jours dés bell's toèlettes, p'is ça faisa't r'guien. I' ava't cinq à six vache' à lait, c'éta't la dargniér' d' la famill' qui r'gârdè' à tout', qui r'gârdè' à la maison, qui r'gârdè' à cés vach's-lâ, lés soégner, p'is lés tirer tout', p'i' a'oèr le profit de d'çâ. Lés aut's s'en occupa'ent pâs de d'çâ, pâ'-en-tout', c'éta't pareil comme in rêv' pour eux aut's.

To'hours, le pére, i' ava't c' p'tit' terr'-lâ, mé' i' éta't pâs clair [ clear ][5] i' ava't dés peill'men [ paiements ] à fair' qu'i' folla't qu'i' faiz' là-d'ssus. Te'jours, à pe' près... on vâ dire, in av'rédj' [ average ][6] d'à pe' près trent'-cinq mill's d'la ville... dans c'temps-lâ, i' éta'ent pâs greillés [ greyés ][7] comm' sont te'hou' [ toujours ] aujourd'hui, a'oèr dés étos [ autos ], fair' trent'-cinq mill's dan enn' demi-heure. Folla't qu'i' eill' tout' fait' çâ a'ec dés jouaux [ chevaux ] ; ça gu'i prenè' enne bonne escousse[8].

P'is chaqu' fois qu'i' allè' en ville, folla't qu'i' emporte in cadeau à sés filles. Avant qu'i' part', b'en, i' d'manda't quoi c' qu'i's voulè' a'oèr. Enn' voulè' a'oèr enn' bell' robe, l'aut' voulè' a'oèr ci, 'a voulè' a'oèr çâ. B'en, quant' tout' 'ta't terminé, i' d'mandè' à l'aut'e, la dargniér' quoi c' qu'i' app'la'ent La Belle. « Toé, i' dit, La Belle, quoi... ?

– Ah ! 'a dit, moé, j'ai pâs besoin de r'guien, pâs besoin d' m'emporter r'guien ; j'ai tout' d'quoi c' j'ai besoin ! »

Ah b'en ! parta't p'i' i' gu'i emporta't r'guien. I' emporta't te'jours dés cadeau' aux aut's. Mé' lés aut's faisa'ent r'guien, c'ta't tout' La Bell' qui faisa't tout'.

Te'hours, enn' bonn' journée, i' avè' encôre in peill'men à fair' su' c'terr'-lâ ; c'ta't son dargnier peill'ment qu'i' avè' à faire, qu'i' avè' à denner. « B'en, i' dit, lâ, i' dit, m'âs fair' mon dargnier peill'ment... » Son garçon gu'i éda't [ aidait ] b'en gros. I' y avè' 'ienqu' cés deux-lâ qui aida'ent : son garçon, p'is la dargniére aînée [ la cadette ], La Belle.

Te'hours, le soèr : « B'en, i' dit, fo'èr que j'part' de bon matin, d'main matin, i' di' à la plus vieille. Quoi c'tu veu' a'oèr, toé ?

– B'en, 'a dit, j'veu' a'oèr enn' bell' robe !

– L'aut'e, toé, quoi c'tu veu' a'oèr ?

– Moé 'ssi, j'veu' a'oèr enn' bell' robe !

– Oué, ô Ké ! Te'jours, i' di' à 'a Belle, i' dit : toé, quoi c' tu veu' a'oèr ?

– Ah ! 'a dit, moé, pâs besoin de r'guien ! »

---

5. *Clear* (angl.) : Quitte, libéré de toute dette.
6. *Average* (angl.) : Moyenne.
7. *Gréyer* : Équiper, installer.
8. *Secousse* : Espace de temps, période.

Te'jours, le lend'main matin, quand i' â 'té paré à partir, La Belle éta't d'bout'. « C'ést curguieux, çâ, toé, i' dit, chaqu' fois que j'vâ' en que'qu' pârt, que j'te d'mand' si tu veu' a'oèr que'qu' chose, t'âs pâs besoin de r'guien ? I' dit, lés aut'e' ont to'jours besoin d' que'qu' chose à tout coup !

– Oui, mé', 'a dit, moé, 'a dit, j'su's pâ' eux aut'es. 'És aut'es, 'a dit, i's sont trop fièr's d'eux aut'es, i's veule' s' montrer partout, mé', 'a dit, moé, j' su's pâs d'minme. Pâs c' cœur-lâ, moé. J'sé's, 'a dit, vous êt's... vous avez dés peill'men à faire, p'is, 'a dit, j'vous aid' tant que j'peux !

– Oué ! i' dit, j'eul l'sé's qu'tu m'aid's tant qu'tu peux. I' dit, ton frér' m'aide autant qu' moé.

– Mon frére, 'a dit, i' â in cœur dans l'corps, p'is, 'a dit, moé, j'in cœur dans l'corps, mé' 'a dit, eux aut's n'ont pâs d' cœur dans l'corps. Co' minm' qu'i's vous voèra'ent pâ' enn' cenn' dans vot' poche, p'is, 'a dit, dans l'chemin, i's s'ra'ent content's. Mé', a dit, moé, j'su's pâs d'minme !

– B'en, d'minme, i' dit, t'âs pâs besoin de r'guien ?

– 'A dit, non ! 'A dit, tout' quoi j'voudrè' a'oèr, 'a dit, j' voudrè' a'oèr enn' bell' rose, si vous êt's capab' m'en a'oèr eunne ; enn' bell' rose !

– B'en, i' dit, c'ést correck i' dit, m'âs gu'i penser. M'âs t' en emm'né' enn' bell' rose ».

Te'jours, i' pâr' à joual. Dans c'temps-lâ, la plus fort' partie s'faisè' à joual. I' pârt. I' â été longtem en ville, trent'-cinq milles, ça faisè' in bon bout' à faire. I' s'ést en-v'nu de noèrceur[9], le soèr. P'is le temps qu'i' s'ést en-v'nu, lâ, s' trouv' dan enn' tempête, ann' [ une ] tempêt' qu'i' 'oeilla't pâs ni ciel ni terr' null' pârt. I' sava't pâs d'é' où c' qu'i' alla't. I' s'ést écarté [10]. I' a pri' in aut' rain-d'-vent[11] dan in ch'min d'boâs. Et p'is, on vâ dire, vers lé' in heure, deux heur's du matin, i' aparçoè' enn' bâtiss' tout éclairée partout. « Câlin ! i' dit, quoi c' que c'ést, çâ ? »

I' pârt, i' s'en vâ lâ. I' arriv' lâ, i' débarque, frappe à 'a porte ; pâs d'réponse, r'guien, pâ' aucun' réponse. I' r'gârd' partou' 'oèr si i' 'oèra't pâs que'qu's-in ? Parsonne ! I' y avè' enn' lumiére à l'étab'e. I' pârt, s'en vâ à l'étab'e. R'gârd' dans l'étab'e, partout, i' y ava't r'guien. I' avè' enn' place lâ, pour mett'e in animal, in joual, lâ. I' avè' enn' portion d'a'oèn' [ avoine ] dan enn' p'tit' boête, lâ. I' y ava't du foin p'is d' l'a'oèn' p'is d' l'eau, lâ.

« B'en, pâ' 'pab' de d'mander mieux ! » I' rent' son joual p'i' i' l'attache, et p'i' i' ava't d'quoi mangé' en masse. I' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ. C'tè' in château, c'ta't que'qu' chos' de beau ; i' y ava't r'guien qui manquè' 'à-d'dans. S'en vâ lâ, mé' ça gu'i coûta't ; mé' i' éta't pris dan enn' tempêt' du câlin. I' rent'e... i' s'met

9. *Noirceur* (de) : La nuit venue, dans l'obscurité.
10. *Écarter* (s') : S'égarer, se perdre.
11. *Rain-de-vent* : Direction.

r'gârder. I' aparçoé'... i' rent' dan enn' porte, i' avè' enn' salle, lâ, enn' tab'e. Enn' bell' tab'e ; i' y avè' in couvert, du mangé' en masse[12], n'importe quoi c' qu'i' voulè' a'oèr, i' ava't tout à souhait' su' 'a tab'e. Enn' bell' gross' bouteill' p' prend' in p'tit coup.

« B'en, i' dit, c'curguieux, çâ ! Parsonne écitt' ! » Tout' 'ta't chaud su' 'a tab'e. « Faut crèr' qu'i' ont mis çâ lâ pour moé. » S'approch' d'la tab'e et p'is c'ta't pâ' un gârs qui buva't, i' a pâs touché 'a bouteille, pâs pri' in p'tit coup seur'ment [ seulement ]. Approche, i' a mangé. Après qu'i' â eu mangé, i' s'ést r'tiré d'la tab'e, p'i' i' a fumé enne escousse.

Commence à r'gârder... in aut' porte. I' s'en vâ lâ p'i' i' r'gârde. In beau lit'. « Câlin ! i' dit ; ça a dû êt' amanché' esprès [ exprès ] pour moé, écitte ! » I' rent' p'i' i' s'couche. Le lend'main matin, i' s'réveill' vers six heures, s'en vient dan 'a salle. La tab' 'ta't mis pour lui, couvert pour lui, p'is d'quoi manger, p'is d'quoi boére. I' dit : « Çâ, i' dit, t'parl's d'enn' méson ! I' dit, in affair' qu' j'ai jama's vue encôre ! »

To'jour' all raït [ all right ][13]. S'approch' d'la tab'e, p'i' i' mange, p'i' i' pârt, i' s'en vâ à l'étab' faire enne... son joual 'tè' [ était ] après manger... après mangé' enn' bell' portion d'a'oène, p'i' i' ava't d' l'eau d'vant lui p'is du foin. « C'st enne affair' curguieuse, çâ ! » i' dit. I' r'vir' de bord p'i' i' s'en r'tourne à méson.

R'gârd' partout, p'is d'mand' si i' ava't que'qu's-in lâ ; pâs d'réponse ! I' sort dehors pour s'en r'tourné' à l'étab' pour prend' son joual pour continuer sa route. En sortant dohors, quoi c' qu'i' aparçoé ? In beau rosier ; oh ! in tannant[14] d'beau rosier, p'i' i' y ava't dés bell's roses, lâ, dés bell's roses, dés bell's gross's roses. « B'en, i' dit, ça parle au pépére ! I' dit, La Bell' m'â d'mandé enn' rose, d' gu'i emporté' enn' rose, p'is j' gu'i ai pâs r'pensé. I' dit, tandis qu' j'en 'oé's dés belles, i' dit, m'âs gu'i en apporté' enne ! »

I' s'approch' du rosier, p'is griffe enn' ros' p'i' i' 'a câsse. Sor' in monss' [ monstre ] au travers de d'çâ. Ah ! in bétail effrayant, c'ta't pâs r'gârdab'e. « Qui c'ést, i' dit, qui t'â denné la parmission, i' dit, toé, i' dit, d'câsser més roses, lâ ? » Ah ! i' éta't lai' [ laid ] enne affaire effreyant, c'tait pâ' eur'gârdab' qués'ment. I' dit : « J'envie, i' dit, d' te mett'e en poussiére écitt', toé, i' dit ! Moé, i' dit, qui â' été si bon qu'toé, i' dit, quand qu' t'â' arrivé hier soèr, i' dit, j'ai arrangé la tab'e, i' dit, j'ai denné enn' bonn' portion d'a'oène à ton joual, du foin, p'is d' l'eau, p'i' i' dit, t'denné in bon souper, p'i' i' dit, enn' bonn' plass' pour te coucher p'i' i' dit, in bon déjeûné' à matin, p'i' i' dit, tu viens voler més roses ? I' dit, ça m'tent' b'en, i' dit, d'te mett'e en poussiér' drette écitt' !

– Oégnon 'oégnons [ voyons ] ! I' dit, sois pâs si mauvais ! »

---

12. *Masse (en)* : En abondance, en grande quantité.
13. *All right* (angl.) : C'est bien !
14. *Tannant de* : Extraordinaire, remarquable.

I' 'n avè' enn' pêur du câlin, i' avè' 'és jueux [ cheveux ] drett' su' 'a tête. « B'en, i' [ le monstre ] dit, tu vâs m'dir' pourquoi c'que c'ést, i' dit, qu'tu câssa's c'rôs'-lâ ? Pour qui c' que c'ést qu'tu voulè' a'oèr çâ ?

– Ah b'en ! i' dit, çâ, i' dit, c'ést pour la plus jeun' de més... de més filles, i' dit, la jeune, la plus jeun' d'eux aut'es. On l'appell' La Belle, i' dit, parç' qu'alle ést b'en belle. C'ést la plus bell' que j'ai jama's vue dans ma vie encôre. P'is, i' dit, 'a m'ava't d'mandé... i' dit, lés aut's, d'mandé' aux aut's p'i' i's m'ont dit d'chaquin leu's emporter chequin enn' bell' robe... p'i' i' dit, elle, i' dit, 'ienqu'enn' ros' qu' 'a voulè' a'oèr. P'is, i' dit, j'avè' ô'blié. I' dit, en pâs... en sortant d'la porte, j'aparçois çâ, i' dit, ça m'â fait' pensé' à câ, la rose. C'ést pour çâ, i' dit, qu' j'ai câssé la ros' pour gu'i emporter !

– Oué ! Mmhm...Mé' tu sé's pâs, i' dit, quoi c' qui m'quient, i' dit, toé, i' dit ! Effronté comm' t'és, i' dit, après t'a'oèr rendu 'és sarvic's que j' t'ai rendus, p'is, i' dit, m'faire in affair' comm' çâ, i' dit, asseillé' à voler més roses ! B'en, i' dit, m'âs t'dire enne affaire, i' dit, p'i' i' dit, faut tu quienn's [ tiennes ] ta promesse. S'tu quiens pâs ta promesse, i' dit, m'âs te r'joind' n'importe v'où. I' dit la ceuss' [ celle ] qu'éta't pour a'oèr c'ros'-lâ, i' dit, j'te denn' t'oâs jour' à l'emm'né' écitte, i' dit ! C'ést moé, i' dit, qui vâs 'n a'oèr soin, i' dit, de c'tte Bell'-lâ. »

Ah ! le vieux b'en démonté. « B'en, i' dit, c'st â' raït [ all right ] puisqu'il faut, i' dit, m'âs l'emm'ner ! »

Te'jours, all right ! I' pârt, i' s'en vâ. I' arriv' chez eux. Ah ! lés aut' i' étè' 'és promiére' à r'ce'oèr le vieux pour a'oèr leu's bell's robes. I' leu' donn' leu's robes. La Bell' parla't pâs de r'guien. Te'jours, la Belle r'ssout, le vieux la r'gârda't ; dés gross's larm's qui roula'ent chaqu' bord, lâ ; lés gross' larm's timba'ent. 'A dit : « Que c'vous avez, 'a dit, pepà 'a dit, à pleurer ?

– Ah ! i' dit, ma fille ! Si tu sava's, i' dit, de quoi c'que j' sé's, i' dit, t'a'ra's pâ' envie d'rire, toé !

– 'A dit, j'ris pâs, pepà !

– Non, j'sé's b'en qu'tu ris pâs. Mé', i' dit, si tu sava's de quoi c'qui m'â arrivé, i' dit, tu s'ra's p'ted b'en aussi en pein' comm' que j'su's, moé.

– Oué ?

– I' dit, tu sé's, tu m'ava's d'mandé enn' bell' rose ?

– Oué ! 'A dit, l'avez-vou' emportée ?

– I' dit, oui ! Ti'ns, la v'lâ ! P'is c'tte ros'-lâ, i' dit, à m'coût' b'en cher, b'en plus cher, i' dit, de tout' quo' c'que j'appartiens, i' dit. J'ai 'ienqu' c' 'tite affair'-lâ à moé, p'i' i' dit, j'denn'ra's pâs, i' dit... p'i' i' dit, j'denn'ra's, i' dit, cent fois de pluss' que j'ai, i' dit, pour m'en clairer [ clear ] de c'ros'-lâ !

– B'en, 'oéyons, 'a dit pepà, 'a dit, quoi c' qui a arrivé ?

– B'en, i' dit, t'sé's, i' dit, j'ai 'té en ville, p'is, i' dit, j' leu's ai ach'té, i' dit chequin enn' robe à 'és aut's. P'is, i' dit, toé, tu m'ava's d'mandé enn' rose, c'ta't pâs grand-chose, i' dit, enn' rose, hein ?

– 'A dit non, c'pâs grand-chose. P'i' 'a dit, j'ôsa's pâs, 'a dit, vous d'mander grand-chos' non plus. J' sava's, 'a dit, qu'enn' rose, 'a dit, vous a'ra't pâs coûté b'en cher.

– Non ! Mé' i' dit, j' t'assure, i' dit, qu' c'tte all'-lâ m' coût' b'en cher !

– Ouè ? B'en, 'a dit, vous allez m'expliquer çâ.

– Oué, m'âs te l'expliquer, i' dit, b'en çartain ! J'étè' en ville, p'is j'ai ach'té chequin enn' rob' pour 'és aut's, p'is, i' dit, toé, i' dit, j'ai pâs pensé à toé pâ'-entout'. P'is, i' dit, en m'en r'venant, j'étè' pris dan enn' tempête, p'is j'me su's t-écarté. P'is, i' dit, j'arrivé à enn' place, i' dit, en plein boâs, i' dit, à in beau château qu'éta't tout éclairé partout, partout, partout, p'is, i' dit, à in étab' qui étè' éclairée pour mett' mon joual dedans. I' dit, mon joual soégné, enn' bonn' portion d'a'oenne, du foin, d' l'eau, tout quoi c' qu'i' ava't d'besoin.

P'is moé, j'ai rentré lâ, p'i' i' dit, in bon souper chaud su' 'a tab' pour moé. I' dit, j'oeilla's pâs parsonne. J'ai jama's vu parsonne. P'is dit j'me su's trouvé enn' bell' place, i' dit, pour coucher, enn' bell' chamb' b'en nett', in beau lit', i' y ava't r'guien d'plus beau. P'i' i' dit, j'me su's couché lâ p'is j'ai dormi tout' la nuit' comme in prince.

P'is, l'lend'main matin, j'me su's réveillé vers six heures. J'me su's l'vé. Mon déjeuné' éta't su' 'a tab' tout chaud. J'ai déjeuné, j'ai été 'oèr à mon joual à l'étab' p'is, i' dit, i' éta't soégné, lui, i' dit, pareil comm' moé, i' dit, d'quoi c' qu'i' ava't d'besoin, du foin d' avoènn' p'is d' l'eau. P'is j'm'su's t-en r'venu au château, p'i' en sortant, j'ai aparçu c'tte beau rosier-lâ, i' dit, c'tte bell' ros'-lâ 'ta't d'dans. I' y ava't pâ' 'ienqu'elle, i' 'n ava't b'en. P'is, i' dit, en câssan 'a rose, lâ, j'ai pensé à toé, i' dit, pour te l'emporter. I' dit, i' y â in monss' [ monstre ] effrayant, i' dit, ça peut fair' pêur, i' dit, à j'sé's pâs qui ; c'ést pâs r'gârdab'e ! C'ést pour çâ, i' dit, j'te dis qu' c'tte ros'-lâ m'coût' b'en cher. I' dit, faut qu' j'y ell' [ aille ] te m'ner lâ, i' dit, à c'monss'-lâ, lâ, pâs plus târd que t'oâs jours, ou b'en don, i' a dit, qu'i' m' trouvèra't. I' dit ma vie ést au bout' si j'vâs pâs te m'ner lâ !

– Bon, b'en, 'a dit j' m'en vâs qu'y eller [ aller ]. J'aim' mieux pard' ma vie, 'a dit, moé, que vous, pard' vot' vie.

– B'en, ça m'coût' b'en ! »

Lés aut' hein, in coup qu'i' ont su çâ, i's r'guia'ent [ riaient ] de d'çâ. I' éta'ent content's de c'coup-lâ, de 'oèr que La Belle éta't pour partir, aller s'braquer[15] dans lés mains d'in monstre. Ah ! i' éta'ent fières. All right !

---

15. *Braquer (se)* : Se poster, s'installer.

Te'jours, le pér' l'a pri' à joual, p'i' i' â été 'a m'ner lâ. En arrivant lâ, il l'â mis lâ, i' s'ést en-r'tourné. 'A éta't t'ut seule, lâ, le monss' 'ta't pâs lâ ; i' s'ést pâs montré.

A neuf heures, le soèr, la port' se rouv'e. La Belle été' à la tab'e, alle ava't dés beaux liv's, tout's sort's de beaux liv'e' à lire. I' rent'e. Ah ! alle â pardu connaissance, 'a â timbé à terr' comme enn' poche, comme enn' mitaine, sans connaissance. I' â r'viré d'bord p'i' i' s'ést en-r'tourné. Le soèr, alle avè' enn' bell' chamb' à elle, lâ, beau lit', tout' quo' c'qu'alle ava't d' besoin, lâ, b'en gréyée. 'A a vu çâ, b'en 'a dit : « Çâ, 'a dit, ça doé' êt' pour moé ! » Alle a parti p'i' 'a â été s'coucher.

L'lend'main matin, 'a s'ést réveillée, beau déjeuner sarvi su' 'a tab' pour elle, lâ ; i' y ava't r'guien qui gu'i manqua't. A a déjeûné, après çâ, rodâillé dans l'château partout, c'ta't b'en beau, que'qu' chos' de b'en beau ! Coup qu'alle â eu pâssé 'a journée, l'soèr, pour pâsser l'temps, commence à lir' dan in liv'e encôre. A neuf heures, le monss' rent'e. Ah ! 'a â timbé encôre en défaillance, trop surpri' d' 'oèr c't agrès[16] si laid.

Ah ! i' a r'viré d'bord p'is s'st en-r'tourné. In coup ça eu pâssé, b'en, 'a ést r'tournée se r'coucher. P'is c'éta't comme in rêv' pour elle, ça s'ést pâssé. Lend'main matin, 'a s'lev' tout 'ta't servi encôr' pour elle, tout' quoi ç' 'a désira't d'a'oèr. L'courant d'la journée s'pâss' de premiér' clâsse. Le soèr, à neuf heures, i' r'ssou' encôre. Ah ! 'a a 'ienqu' restée saisie. « T'âs pêur de moé, i' dit, La Belle ? T'âs pâs b'soin d'a'oèr pêur de moé, i' dit, j'te f'rai r'guien ! T'âs pâs b'soin d'a'oèr pêur. J'su's b'en laid, hein ? Pâs r'gârdab'e ! C'ést vrai, hein, La Belle, j'su's laid, hein ? »

Pâs d'réponse, 'a parla't pâs. Trop surpri' d'oèr in bétail pareil !

Te'jours, i' a été à pe' prè' enn' quinzain' de menute' avec, p'i' i' a parti ; good-bye ![17] I' s'ést en-r'tourné. Le lend'main encôr' pareil. Alle â pâssé encôr' la journée tout seule. Promèn' dan enn' plass' [ place ] p'is dans l'aut'e, au château. C'château-lâ éta't grand, ça i' prena't pâs mal de temps, tout' vésiter çâ partout ; tout' 'ta't beau partout.

Le soèr, in coup qu' 'a a eu soupé, c'st encôr' la minme histoère : 'a s'assisa't p'i' 'a po'gna't dés liv'es. I' y ava't te'hours dés liv's fra's, to'jours dés liv's neu's, jama's jama's dés minm's liv'es ; 'a lisa't çâ. Neuf heures, i' r'ssouda't lâ. Ah b'en ! le quatrièm' soèr quand qu'i' â r'ssout, b'en, c'été' in p'tit brin mieux. Lâ, 'a a vu l'temps de l'envisagé' in peu. « 'Coute, i' dit, La Belle, t'âs pâs besoin d'a'oèr pêur de moé. I' dit jama's j'te f'rai r'guien, jama's, jama's, jama's. I' dit, 'citte, i' dit, t'és la rein' du château. Tout' quoi c' qu'i' y a écitte, i' dit, c'st à toé ! T'és la maîtress' de d'çâ ! P'is t'âs pâs besoin d'a'oèr pêur de moé, aie pâs pêur de moé, i' dit. Co' minm' qu'tu m'oèra's, i' dit, mill' fois par jour, mé', i' a 'ienqu' le soèr, i' dit, que j'me vâs v'nir te 'oèr ! »

16. *Agrès* : Personne mal accoutrée, de piètre mine.
17. *Good-bye* (angl.) : Au revoir, adieu.

Te'hours, i' v'nè' à tou' 'és soèrs, p'i' i' ava't te'jour' enn' bell' p'tite histoère à gu'i conter. Te'jours, in coup qu' 'a fut lâ, on vâ dire, à pe' près, oh ! in deux moâs, t'oâs moâs, p'i' à tou' 'és soèrs, i' v'na't. « 'Cou' don, i' dit, La Belle, i' dit, j' su's b'en laid, b'en laid, hein ? Ouè, j'su's b'en laid !

– T'és laid, c'ést vrai, 'a dit. »

Lâ, 'a r'venè' à lui in peu, 'a pouva't gu'i parler. « Oui, c'ést vrai, 'a dit, t'és laid, mé', 'a dit, t'és b'en bon, 'a dit, par 'zamp', b'en bon. 'A dit, j' peux pâs d'mander mieux de toé, t'és b'en bon ! P'is, 'a dit, tout c'que j' désire a'oèr, 'a dit, j'eul l'ai. J'te le d'mand' pâs, mé' 'a dit, j' pens' que tu l'âs lâ, par 'zamp' [ en montrant le cœur ] ; quoi j' pens' d'a'oèr, 'a dit, j'eul l'ai.

– Oué. I' dit, n'importe quoi tu pens'râs d'a'oèr, i' ést à toé ! »

Te'jours, in bon soèr, i' dit : « J' pens' b'en, i' dit, par 'zamp', i' dit, si j'te d'mandè' en mariage, tu dira's non.

– Hâ ! 'a dit, non, 'a dit. . .hâ 'a dit, non, 'a dit, j' pâs capab'e, 'a dit. J'pâs capab' te raconter çâ, 'a dit, t'és b'en trop laid !

– Oué, c'ést, vrai, i' dit, j'su's laid, c'ést vrai ! »

To'hours, i' s'en-r'tourna't. I' â été pour enne escousse, à tout's lés deux t'oâs soèrs. « B'en, i' disa't, 'cou' don, ça t' tent'ra't pâs de t'marié' avec moé ? Tu sé's, j'su's b'en bon pour toé !

– Hâ, 'a disa't, non, j'pâs capab'e, pâs capab'e ! »

Te'hours, ça fesè' à pe' près, – dan in cont' ça vâ pâs mal vite – ça faisè' à pe' près t'oâ' ou quatre ans qu' 'a éta't lâ. I's 'n n'attenda'ent [ entendaient ] pâs parler, 'és aut's, mé', ni sacre ni r'guien, ni nouvell's d'aucun' magniére. B'en, le soèr, i' rent'e. « 'Cou' don, i' dit, La Belle, i' dit, sé's-tu, i' dit, ça fè' enn' bonne escouss' t'és t-icitt', toé ?

– Oué ?

– Comment ça fa't b'en longtemps qu' t'és t-écitte ?

– Oh ! 'a dit, ça doé' fair' proch' de quatre ans !

– Oué, i' dit, ça vâ fair' proch' de quatre ans. Ça vâ fair' quatre ans, i' dit, le quinz' d' l'aut' moâs qu' t'és t-icitt' ! Sé's-tu, i' dit, tu pens's pâ' à tés parents b'en b'en. T'en parl's pâs !

– Quoi ça m'sert, 'a dit, d'en parler ? Ça m'ser' à r'guien !

– Oh ! i' dit, ça s'ra't que'qu' chose, i' dit, d'en parler. Ça t'tent'ra't pâs, i' dit, allé' 'oèr tés sœurs p'is ton frèr' p'is ton pére ?

– Oué, ça m'tent'ra't b'en, mé' 'a dit, j'su's pâs capab' de gu'y aller !

– Oui, i' dit, t'és capab' de gu'y aller !

– J'su's capab' d' gu'y aller ?

– I' dit, oui. Quoi c'tu dira's, i' dit, d'main matin, i' dit, tu t'réveill'ra's, lâ, p'i' i' dit, êt' rendue che' vou' à ton lit', che' vous ?

– Ah b'en ! j'dira's, 'a dit, ça s'rè' in mirâk' [ miracle ] !

– I' dit, i' s'en fa't dés mirâk's de minme, tu sé's ! I' s'en vâ à elle ; i' dit, mont' ta main ! »

A mont' sa main. I' gu'i mè' enn' p'tit' bagu' dans l'doigt. « Bon, i' dit, 'oés-tu c' p'tit' bagu'-lâ, lâ ?

– Ouè ?

– I' dit, ôt'-lâ. »

All' l'ôté. I' dit : « Mets-lâ.

– Bon, b'en, 'a dit, j'pâs d'misère à 'a mett'e.

– I' dit non. Mecqu' tu gu'y ell' [ ailles ] te coucher, à soèr, lâ, i' dit, mets c' p'tit' bagu'-lâ dans ton doigt, p'is, i' dit, d'main matin, i' dit, tu vâ' êt' couchée dans ton lit', che' vous. P'i' i' dit, mecqu' tu veul's t'en r'venir, lâ... comment c'tu vâ' êt' de temps partie ? In moâs, deux moâs, t'oâs moâs ?

– Oh ! 'a dit, non ! In moâs, 'a dit, m'â 'n a'oèr assez.

– B'en, quand qu' tu voudrâs t'en r'venir, i' dit, mecqu' tu t'réveill's, lâ, i' dit, t'ôt'râs ta bague, p'i' i' dit, ser'-lâ en que'qu' pârt, pour pâ' 'a parde. P'i' i' dit, mecqu' tu veul's t'en r'venir, i' dit, le soèr, mecqu' tu t'couches, lâ, i' dit, mets c' 'tit' bagu'-lâ dans ton doigt p'is, i' dit, mecqu' tu t'réveill's le lend'main matin, i' dit, tu s'râ' écitt' dans ton lit' à toé, lâ !

– Oué ? B'en, 'a dit, c'st okay, d'minme, d'promiér' clâsse !

– Mé', i' dit, j'veux qu'tu m'promesse', lâ, tu viens de m'dire au bout d'in moâs. Mé', i' dit, si tu m'promets, i' dit, in moâs, vâ pâs fair' t'oâs moâs, deux moâs, ni t'oâs moâs. I' dit, au bout' d'in moâs, i' dit, vâ fo'èr qu'tu soeille' écitt' ! Tu me l'promets, çâ ?

– 'A dit, oui. J'te l'promets, au bout d'in moâs !

– Âl raït [ all right ] ! »

Te'jours le soèr, quand 'a s'ést couchée, prend sa p'tit' bague, p'i' 'a se l'met dans l'doigt, p'is, en s'couchant, bang ! On dort !

Le lend'main matin, vers quatre heures, 'a s'réveille ; commence à r'gârder partout. « De v'où c'que j'su's rendue, écitt' ? » C'ta't pareil comme in rêve. « De v'où c'que j'su's rendue, écitt' ? » Te'hours, à forç' d'examiner partout, pour eur-gârder partout, lâ, 'a s'ést r'connue, qu' 'a éta't rendue chez eux, dans sa chamb'e !

Te'jours, 'a s'leve. I' on entendu que'qu' chose. Son pér' s'ést l'vé. P'i' i' â été 'oèr. « Comment ça s'fa't, i' dit, toé, qu' t'és rendue écitte ? » Alle a conté à son

pére, tel comm' c'éta't. P'i' alle a ôté sa bagu' dans son doigt p'i' all' l'a mis, on vâ dir' comm' d'in. . .enn' p'tit' chaîne ou in cordon p'i' 'a se l'ést mis dans l'cou pour pâ' 'a pard'e. Te'jours, parle enne escousse avec son pére. In coup qu' 'a a eu parlé enne escousse a'ec son pér' p'is le matin, la clair'té [ clarté ] a pris pour tout d'bon, sort dehors, i' y avè' enn' gross' valise, oh ! enn' grosse, grosse valis' dehors. 'Ta't marqué son nom d'ssus : « La Belle ». « Comment ça s'fa't, 'a dit, çâ, que ça soeille écitt' ? » Prenn'nt la valis' p'i' i' 'a rent'ent.

Dés robes. . . ah câlin ! I' y en ava't 'ted b'en à pe' près cent cinquant' là-d'dans, dés bell's robes, p'i' i' y a r'guien qui manqua't, tout's garnies d'diamants partout, i' y ava't r'guien d'plus beau.

Te'hours, sés deux sœur' éta'ent mariées, p'i' i's resta'ent pâs lâ. Quand qu'i' ont su qu' 'a éta't r'venue, i' on été 'a 'oèr. Lés v'lâ d'enn' jalous'rie du câlin, 'oèr comment c' qu' 'a été' amanchée, si b'en habillée. I' y ava't r'guien d'plus beau d'oèr çâ. Alle â commencé à leu' conter comment c' qu'alle été' avec c'monss'-lâ, qu' 'a éta't portée sur la main, qu'alle ava't tout' à souhait'.

Ah ! lés v'lâ. . .enn' jalousie du tord brûle. « Comment ça s'fa't, 'a dit, qu' t'és v'nue écitt' ? » Lâ, 'a commence à leu' dire, 'a a sorti sa bagu' qu'alle ava't mi' à la p'tit' chaîne ou dans l'cordon, lâ, p'i' all' l'a montrée. « T'â' 'ienqu' la pein' de mett' ma p'tit' bagu'-lâ dans mon p'tit doigt, l'soèr, quand j'me couche, p'is, 'a dit, l'lend'main matin, j'su's rendue de v'où c' que j'su's. »

I's gu'i vol'nt-i's pâs sa bague ? La v'lâ rendue p'us d'bague ! Le soèr, quand alle a voulu partir, 'a fouill' pour sa bague. P'us d'bague ! La bagu' 'ta't volée. « B'en, 'a dit, me v'lâ b'en amanchée, lâ ! » A brâilla't 'a faisa't tout', mé' sa bagu' 'ta't partie.

Te'jours, d'enne affaire à l'aut'e, fouille écitte, fouill' lâ. I' ava'ent volé sa bague, p'i' i's l'ava'ent cachée. 'A met-tu pâs la main su' sa bague ! Fa't qu'le lend'main soèr, 'a a mis sa bagu' dans son doigt, p'is good-bye ! Alle â r'ssout lâ, dans la nuit'.

En arrivant lâ, la promiér' dés chos's qu'alle a fait', in coup qu' 'a s'ést sur-veillée dans son lit', 'a a pâs 'té à peu prè' in heur' dans son lit'. 'A s'réveill' p'i' 'a r'gârd' partout : 'a 'oya't r'guien. 'A s'ést l'vée. Lés lumiére' éta'ent toute' allumées partout. Commence à r'gârder pour son monss', pâs d'monss'. « E v'où c' qu'il ést ? » 'A peut pâ' 'oèr de v'où c' qu'il ést !

'A commence à rôdâillé alentour du château, partout, eur'guien ! « B'en, 'a dit, c'ést enne affair' curguieux, çâ ! » I' y ava't, oh ! à pe' prè' enn' coupeul d'arpen en bâs du château, in flanc d'côte, i' y avè' enn' fontaine, lâ, in tour de roch's qu'i' y ava't lâ. Et p'i' à c'fontain'-lâ, i' y avè' enn' lumiére, lâ. Quand i' ava't besoin d'charger d' l'eau à n'import' quel temps, b'en, i's 'oéya'ent clair pour y aller.

'A pârt, p'i' 'a s'en vâ lâ. 'A r'ssout lâ ; son monss' 'tè' accoté, lâ, su' le mur de pierre, d'la fontaine, lâ, p'is la langu' tirée long d'minme. 'A l'po'gn' par le cou : « Heille, heille, 'a dit, és-tu après mourir ? » A po'gn' d' l'eau p'i' 'a l' lavè' avec d'

l'eau p'i' 'a l'frotta't. Ah ! pâs d'réponse ! I' éta't, pour b'en dire, comme à l'agonie ; lés dargniér's soupirs s'en v'na'ent.

'A dit : « Moé, 'a dit, qu'ava's te'hour' eu dans l'idée d' t'épouser, p'is, 'a dit, asteur, tu vâs mourir ! » Bagn' ! In beau prinç' devan elle. Ah ! 'a se r'vir' de bord, le château tout allumé partout, lés mésiqu's [ musiques ], tout' marcha't. « Quoi ça veut dire, çâ ? » I' a po'gn' par le brâs p'i' i' s'en vâ au château avec. I' arrive' au château, sés deux sœurs 'ta'ent lâ, son pér' 'ta't lâ, son frér' 'ta't lâ, et p'i' enn' vieill' qu'éta't su' l'château, qui 'és attenda't, lâ, qui arrivè' à la porte. Sés deux sœur' éta'ent chaqu' bord d'la porte, en stâtues, p'is d'sel, emmorphosées, lâ.

La vieille 'a r'ssout : « B'en, 'a dit, t'és chanceuse, 'a dit !

– Comment çâ, chanceuse ?

– 'A dit, oui, 'a dit. 'A dit si t'ava's pâs, 'a dit, désiré d' marguier[18] c'mons'-lâ, 'a dit, 'a dit, i' s'rè' en monss' encôre. B'en, 'a dit, t'âs désiré de l'marguier devant qu'i' meure, p'is, 'a dit, r'gârd' le beau prinç' que t'âs. P'is, 'a dit, tés sœurs s'sont coupé l'cou, p'i' 'a dit, éta'ent, 'a dit, enjalousées cont' toé, p'is tout' fair' pour te nuire. 'Gârd'-lés, 'a dit, enn' chaqu' bord d'la porte, lâ, en stâtues d'sel. P'is, 'a dit, çâ, 'a dit, c'te monss'-lâ, 'a dit, c'ta't l'plus beau prinç' qu'i' y ava't pâs, qui pouva't pâs mouvoèr. P'is, 'a dit, j'eul l'ai emmorphosé en prinç' [ en monstre ] jusqu'à temps, 'a dit, qu'i' trouve enn' princesse, enn' créyature, 'a dit, qui (comment qu'i' amanch'nt çâ, lâ, lâ) d'eul l'marguier pour le délivrer de d'çâ. P'is, 'a dit, toé, 'a dit, t'été si b'en aisé avec lui, p'is, 'a dit, t'âs consenti à l'marguier, 'a dit, dans sés dargniére' heur's de vie. P'is, 'a dit, lâ, 'a dit, t'â' in beau prinç' pour toé. 'A dit tout' quoi c' c'é' y â écitte, 'a dit, ça t'apparquient, çâ, 'a dit, avec ton prince ! »

Ah b'en ! tout' 'ta't garni partout, lâ. In coup qu'ça a eu pâssé, çâ, lâ, i's font v'nir l'évêqu', lâ, p'i' i' s'sont marguiés, lâ. Ah câlin ! Lés aut's 'ta'ent content's de 'oèr comment... la magniér' qu' 'a ava't reçu son pér' p'is son frére.

Fa't, lâ, i' ont fa't dés noces, p'is ça duré pourtant t'oâs s'main's de temps. Tout l'mond' 'tè' [ était ] invité en général, tortus, bossus. P'is moé, j' m'adenne à pâsser lâ, p'i' i's m'tape' in coup d'pied dans l'arguiére, p'is « Vâ conter çâ aux aut's ! »

18. *Marier* : Épouser.

## 3 – TI-JEAN-SANS-PEUR
## (Ti-Jean engendré par la force du tonnerre)

Une fois, c'était un enfant du nom de Ti-Jean. Il était venu au monde au cours d'une tempête de tonnerre qui ébranlait toute la nature. On disait partout qu'il avait été engendré par la force du tonnerre.

C'était un garçon très brave et très doué. À l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il décide, un jour, d'aller faire une partie de chasse en forêt. Il part, armé d'un ancien fusil à baguette, et d'une corne chargée de poudre. Il emporte aussi une quantité de gros plombs à fusil.

Il s'enfonce dans la forêt et il file tout droit. Il s'aperçoit bientôt qu'il a perdu sa route. Il marche, marche, marche encore... Il se dirige à droite, tourne à gauche, il lui devient impossible de s'orienter.

Au sortir de la forêt, il aperçoit une belle ferme, une grosse bâtisse de pierre. Il s'approche de la maison ; c'était la demeure de trois géants, de trois êtres effrayants. « Où vas-tu, ver de terre ? crie l'un d'eux.

– Ah ! je suis venu vous visiter dans l'intention d'obtenir un emploi.

– Oui, un emploi ? Qu'est-ce que tu peux faire, toi ? Un emploi ?

– Moi, c'est vrai que je ne suis pas gros, mais j'ai de la force. Vous êtes gros, vous autres, mais je suis capable d'en faire autant que vous tous !

– Ah, oui ! Très bien ! dit un géant. Si tu veux travailler, nous allons te dire quoi faire. Actuellement, nous procédons à la cueillette de notre bois de chauffage pour l'hiver prochain. Si tu t'y connais dans le travail de la forêt, tu vas nous donner un bon coup de main !

– Ah ! comptez sur moi ! Je m'y connais en fait d'exploitation forestière ! »

Le lendemain matin, après le déjeuner, un des géants dit à Ti-Jean : « Eh bien ! nous sommes en train de couper notre bois de chauffage de l'hiver prochain ; tu vas venir avec nous dans la forêt ! » Les géants avaient leur façon de faire : chacun attrapait un arbre en l'entourant de ses bras, l'arrachait et filait à la maison. Ti-Jean les regarde travailler sans lever un doigt. Les géants reviennent une seconde fois pour arracher d'autres arbres. « Comment, crie l'un d'eux au jeu-

ne homme, tu n'as encore rien fait ? Tu n'as pas bougé d'un pouce ! A t'en croire, tu étais aussi fort que nous !

– Hé ! La technique que vous employez, j'aime autant ne pas l'employer du tout. Vous ne faites rien ; c'est un vrai travail de paresseux !

– Comment, un travail de paresseux ? dit le géant.

– Moi, quand il s'agit d'une besogne, je m'en acquitte parfaitement ou bien je ne l'entreprends pas du tout !

– Eh bien, agis d'après tes connaissances ! »

Ti-Jean s'empare d'un câble de soixante mètres de longueur et de la grosseur d'un doigt ; il l'attache à un arbre et déroule le câble dans la forêt à toute vitesse. Il fait une tournée rapide dans la boisé et revient vers les géants : « Qu'est-ce que tu prépares là ? demande l'un d'eux.

– J'ai choisi tous les arbres que je vais apporter dans une brassée. Je ne gaspillerai pas mon temps à transporter un seul arbre à la fois !

– Eh ! détache ce câble-là au plus tôt ! As-tu l'intention de détruire notre forêt ?

– Si vous ne voulez pas que je vous procure du bois, laissez-moi en paix ! Transportez-le vous-mêmes, votre bois de chauffage ! »

Son plan désavoué, Ti-Jean laisse les géants charroyer leurs arbres. Le lendemain matin, le plus solide des géants dit à Ti-Jean : « Tout notre bois de chauffage d'hiver est maintenant transporté. Ce matin, tu vas m'accompagner. Tu te dis très fort ; allons comparer notre force !

– Entendu ! Je te suis ! » réplique Ti-Jean.

Le jeune homme traînait toujours avec lui son fameux fusil à baguette. Les deux compagnons parviennent à un chêne gros comme le corps de deux hommes réunis. « Un arbre superbe, n'est-ce pas ! s'exclame le géant.

– Oui, un bel arbre ! Veux-tu que je le déracine ?

– Non, non ; ne l'arrache pas ! C'est une belle pièce de bois. Nous en avons besoin ! »

Ils parviennent dans une grande prairie où paissait un gros bœuf de cinq ans, d'un caractère irritable. « Nous allons voir, annonce le géant, qui de nous deux est capable de souffler le plus fort !

– Souffler le plus fort ? Explique-toi !

– Nous allons souffler l'un après l'autre ; celui qui soufflera le plus fort fera reculer le bœuf sur une plus grande distance !

– Oui ? Commence le premier, géant ! »

Le géant gonfle les joues et lance une bouffée d'air sur le bœuf ; ce dernier recule de trois ou quatre pas. « Diable ! crie Ti-Jean, tu n'es pas capable de souffler plus fort ?

– Pourtant, rétorque le géant, j'ai bien fait mon possible !

– Moi, dit Ti-Jean, je vais essayer à mon tour ! Mais, pour souffler fort, il faut que je me concentre un certain temps.

– Ah ! tu peux prendre le temps que tu voudras ! »

Ti-Jean charge son fusil à baguette et vise le front du bœuf. Bang ! L'animal tombe mort. « Diable de diable ! tu souffles plus fort que moi, en effet ! Tu l'as tué d'un seul souffle ! Mais attends à demain matin. Tu te rappelles le gros chêne que nous avons vu là-bas ? Nous irons, demain, l'attaquer à coups de poings pour vérifier qui de nous deux frappe le plus fort !

– Ah ! géant, frappe donc aussi fort que tu voudras ; tu ne peux rivaliser avec moi ! »

Pendant la nuit, Ti-Jean se rend au chêne, tarière en main, et perfore trois trous dans le tronc du gros arbre : un à peu près de trente centimètres de profondeur, un autre d'une cinquantaine de centimètres et le dernier de près de soixante centimètres, la longueur de son bras. Il recouvre ces trous de l'écorce du chêne pour camoufler les préparatifs.

Le lendemain matin, les deux hommes se rejoignent au pied de l'arbre : « Maintenant, dit le géant, nous allons constater qui de nous deux est le plus fort !

– Qui de nous est le plus fort ! Ah ! tu sais bien que tu ne peux te mesurer à moi ! Même si tu es gros, pffa. . . ! Des gens comme toi, je n'en ai pas peur. Donne le premier coup pour me donner l'exemple. Frappe de toute ta force ! »

Le géant prend son élan, et entre son poing tout entier dans le tronc du chêne. « C'est passable, juge Ti-Jean ! Mais je suis capable de faire mieux ! » Ti-Jean frappe à l'endroit du premier trou. Il fracasse l'écorce, et rentre son poing jusqu'au milieu de l'avant-bras. « Ah ! bien, diable ! Tu es meilleur que moi ! conclut le géant.

– Essaie une autre fois ! Tu n'as peut-être pas utilisé toute ta force ? »

Le géant s'élance et fait pénétrer son bras jusqu'au coude dans le tronc de l'arbre. « Eh bien ! annonce le géant, je ne suis pas capable de faire mieux !

– Eh bien ! moi, continue Ti-Jean, je me crois capable de rentrer mon poing encore plus profondément ! »

Il perfore l'écorce abritant le troisième trou, et rentre son bras jusqu'à l'épaule dans le tronc de l'arbre. « Ah ! si mon bras avait été plus long, souligne Ti-Jean, j'aurais pu traverser le chêne de part en part ! Malheureusement, mon bras est trop court. . .

– Eh bien ! enchaîne le géant, tu es plus fort que moi, plus fort que moi ! Je tâcherai de me reprendre dans quelques jours ! »

Le géant possédait une grosse canne de fer, un joujou de onze ou douze cents kilos ; une canne de géant ! Deux jours après le concours de force, près du chêne, le géant dit à Ti-Jean : « Rendons-nous au sommet de la montagne ; là, nous mesurerons notre habileté à lancer un poids.

– Lancer quoi ? demande Ti-Jean.

– Lancer ma canne ! Apporte-la au sommet de la montagne !

– Demande plutôt au diable ! C'est toi qui proposes ce concours, porte-la toi-même, ta canne ! » réplique Ti-Jean.

Le géant attrape la canne et file vers le sommet de la montagne. Une fois en place, le géant dit à Ti-Jean : « Holà ! Lance cette canne !

– Pas pour mille diables ! C'est toi qui veux montrer ta force ? Lance-la donc, le premier, ta canne ! »

Le géant met la main sur la canne, lui imprime un mouvement de rotation et la projette vers le pied de la montagne. Ah ! sainte bénite ! Il commande à Ti-Jean : « Va maintenant la chercher !

– Non ; c'est toi qui l'as lancée, va la chercher. Quand je la lancerai, moi, je ne t'enverrai pas la chercher ; j'irai ! »

Le géant dévale la pente de la montagne et revient au lieu du concours, canne en main, au moment où Ti-Jean crie, la figure tournée vers le firmament : « Hou ! hou ! Qu'est-ce que tu veux exactement ? Tu veux du fer. . . ? Eh bien ! sois attentif ; je vais t'en envoyer ! J'ai ici une canne de mille à douze cents kilos, toute en fer ; je vais la lancer près de toi ! » Puis, se tournant vers le géant, Ti-Jean crie : « Dépêche-toi, dépêche-toi ! Mon frère est forgeron, là-haut, et il est à court de fer. Je vais lui lancer ta canne !

– Adresse-toi toi-même au diable ! Ma canne, tu ne la lanceras pas au ciel ! »

Le géant empêche Ti-Jean de mettre la main sur la canne. De retour à la maison, il dit à ses frères : « Ce venimeux de petit homme est à la veille de nous jouer des tours pendables ! Il faut tenter de le supprimer !

– Nous allons le faire coucher près du poêle, propose l'aîné des géants, et pendant la nuit, j'irai lui donner un coup de masse – une masse de sept kilos – sur la tête, et je vais le tuer ! »

Ti-Jean avait entendu le conciliabule des trois frères. Le poêle ! Les anciens poêles sur hautes pattes que l'on remplissait d'érable et de merisier, de grosses bûches de plus d'un mètre de longueur. . . Le soir venu, Ti-Jean dit aux géants : « Cette nuit, je coucherai près du poêle ! » Ti-Jean fait mine de se coucher, puis installe à la place de l'oreiller, une bûche dans le sens de la largeur, et place une

autre bûche en équilibre sur la première, mais dans le sens de la longueur du lit. Il recouvre d'une couverture cet engin original, et se glisse sous le poêle.

Pendant la nuit, le plus vieux géant se lève en silence, et hup ! Il applique un vigoureux coup de masse sur le bout de la bûche qui simule le dormeur. La bûche rebondit dans la figure du géant et lui fracasse toutes les dents. Il déclare à l'un de ses frères : « Regarde avec quelle vigueur il m'a frappé ! »

Le lendemain matin, l'aîné des frères reste au lit. « À quoi pense-t-il, demande Ti-Jean, pour ne pas se lever, ce matin ?

– Ah ! répond l'un des deux autres ; il est malade !

– Eh bien ! je vais aller constater de quelle maladie il souffre ! » rétorque Ti-Jean.

Le jeune homme s'approche de l'aîné des géants : « De quelle maladie souffres-tu, ce matin, toi ?

– Ne m'en parle pas, espèce de bêta que tu es ! Tu m'as administré une forte claque à la figure, hier soir, et tu m'as broyé toutes les dents dans la bouche !

– Ah ! dit Ti-Jean, j'avais l'intention de chasser les mouches qui tournaient autour de moi. J'ai juste levé la main et je t'ai fait tant de mal ? Espèce de grand paresseux, lève-toi donc !

– Ti-Jean, restons-en là, mais tu vas être obligé de nous quitter. Nous ne pouvons plus vivre avec toi ! »

Les géants avaient de longues bottes de feutre, ah ! longues de la hauteur d'un homme. Ti-Jean met la main sur une de ces bottes et la présente au chef des géants : « Remplis-moi cette botte, dit Ti-Jean, d'or et d'argent jusqu'au bord, ou bien je reste ici ! Je n'ai pas travaillé pour rien, moi, ici !

– Très bien, très bien ! nous allons la remplir ! »

Ti-Jean quitte les géants, son riche fardeau sous le bras. Le long de sa route, il croise un paysan qui lui demande : « Tu n'as pas rencontré un troupeau de cochons ?

– Un troupeau de cochons ? Ah ! oui ; j'en ai rencontré tout un groupe il y a quelque temps. Ils ont filé dans le sentier près du petit lac, mais je ne sais pas s'ils se sont enfuis très loin.

– Mais où étaient-ils ?

– Pas très loin d'ici, à deux kilomètres à peine.

– Viens donc m'indiquer l'endroit ! »

Les deux hommes reviennent sur les lieux. Ils n'aperçoivent aucun cochon, mais seulement des bouts d'oreilles et de queues émergeant de la vase. « Que s'est-il passé ? demande le paysan.

– Eh bien ! répond Ti-Jean, ils se sont enfoncés dans la vase. »

Le paysan attrape une oreille et tire... l'oreille seule lui reste dans la main. Il tire une queue... seule la queue sort du bourbier. « Diable ! il est trop tard ! Je ne puis plus les tirer vivants du bourbier ! Mais comment se fait-il...

– Eh bien ! dit Ti-Jean, c'est facile à expliquer : ils se sont enlisés dans la boue, et maintenant, il est trop tard pour les en tirer !

– Ah ! que le diable les emporte ! »

Ti-Jean poursuit sa route. Il parvient à une ville et va droit chez le roi lui demander un emploi. « Comment t'appelles-tu, toi ? demande le roi.

– Je m'appelle Ti-Jean. Je suis venu au monde grâce à la force du tonnerre. Je n'ai peur de rien, et rien ne me résiste !

– Oui ? Tu es exactement l'homme qu'il me faut ! Tu vois le château, juste en avant, ici ?

– Oui, je le vois !

– Depuis vingt ans personne n'habite ce château, et personne ne peut y demeurer. Si tu es capable d'y demeurer trois jours, je te donne ce château. Il est encore plus beau que le mien. En plus du château, je te donnerai ma princesse en mariage.

– Ah ! pour moi, c'est un jeu que d'aller demeurer trois jours dans ce château ! Fournissez-vous la nourriture ?

– Certainement, je vais te nourrir !

– Eh bien ! il suffit de me procurer de la nourriture pour trois jours. Vous rendez-vous, Sire, à ce château de temps en temps ?

– Ah ! non, je n'y vas pas, moi ! Personne n'est capable d'y entrer !

– Eh bien ! je vais y entrer, moi ! » s'écrie Ti-Jean.

Le roi fait donner de la nourriture à Ti-Jean et ce dernier gagne le château hanté. Il avait apporté une marmite et une poêle à frire. Ce château était pourvu d'anciens foyers. Ti-Jean rassemble des débris de bois, et, le soir, venu, il décide de préparer son souper. Il allume un foyer, attache sa poêle à un long manche de bois pour faire rôtir sa viande, dispose des patates dans sa marmite qu'il place près du feu.

Pendant qu'il fait cuire son souper, une jambe d'homme tombe de la cheminée dans le foyer. Un peu surpris, Ti-Jean lance un coup de pied à la jambe ; elle roule dans un coin de la pièce. Il remet sa poêle sur le feu. Peu de temps après, une autre jambe tombe dans le foyer avec fracas. Cet autre incident commence à l'agacer. Il culbute, d'un coup de pied, cette seconde jambe à côté de l'autre. Il continue à faire rôtir sa viande.

Quelques minutes plus tard, un autre tintamarre dans le foyer... un bras humain, cette fois ! « Que diable ! se passe-t-il ? Deux jambes et un bras ! » Il reçoit à coups de pieds, cet autre membre, et l'envoie dans le coin de la pièce à côté des autres membres. Il remet sa poêle dans le feu du foyer.

Quelques instants s'écoulent. Soudain un second bras tombe de la cheminée dans le foyer. « Ah ! pense-t-il, quand va-t-on cesser ce jeu ? Deux jambes, deux bras... » Ce deuxième bras va rejoindre les autres membres sous la violence des coups de pieds. Bientôt un tronc d'homme s'effrondre à son tour dans le feu. Il aboutit lui aussi dans le coin de la pièce. Puis, une tête tombe dans le foyer. « Satanée face, s'écrie Ti-Jean ! C'est vraiment une tête de nègre ! Dans le coin, à ton tour ! »

Peu après, les membres commencent à se rassembler et l'homme se lève. « Comment ? interroge Ti-Jean. J'ai lancé des membres dans le coin, il y a un instant, et maintenant il en sort un homme vivant ? Ah ! tu ressembles au diable, toi ! D'ailleurs, je le sais, c'est toi, le diable ! »

La bataille s'engage. On bûche d'un côté, bûche de l'autre ; on se culbute dans un coin, on se culbute plus loin. Les coups pleuvent. Le diable est blessé : le sang coule abondamment de ses plaies. « Je reviendrai demain soir, crie le diable en s'éloignant !

– Reviens quand tu voudras. Ce n'est pas toi qui vas me faire peur ! Ni toi, ni autre, d'ailleurs ! »

Le lendemain soir, vers la même heure, le diable se présente au château. Nouvelle bataille, nouvelle victoire de Ti-Jean ! Le troisième soir, le diable a peine à se relever. « Maintenant, lui crie Ti-Jean, vas-tu me laisser en paix ? J'espère en avoir fini avec toi ! » Le diable ne se remontre pas le quatrième soir. Cinq, six, sept jours s'écoulent ; plus de diable ! Il ne devait revenir que trois fois. Mais Ti-Jean s'interroge à ce sujet : « Pourquoi n'est-il venu que trois fois ? Mes coups l'ont peut-être découragé ! »

Le roi avait, parmi ses domestiques, un employé de race noire. Le roi lui confie une mission : « Va te promener dans les parages du château hanté ; si tu vois Ti-Jean, dis-le-moi. Je crains qu'il n'ait perdu la vie ! » Le nègre obéit, et va faire le tour du château hanté en mettant le nez à chaque fenêtre. Soudain, Ti-Jean l'aperçoit. « Ah ! lui crie Ti-Jean, mon espèce de batard ! » Ti-Jean sort du lit, et se lance à la poursuite du domestique, l'accable de coups de pieds, le traite durement jusqu'à la porte du roi. « Qu'est-ce qui se passe, Ti-Jean ? demande le roi.

– C'est cet affreux noir ! je l'ai battu à mort, il y a cinq jours, et il revient ce matin ! Je n'ai pas terminé ma tâche ; laissez-moi le tuer !

– Holà, holà ! Ti-Jean, ton travail est terminé ! Le château est libéré, et il t'appartient. Le noir que tu poursuis, c'est un de mes domestiques. Tu as gagné le château et, en plus, ma princesse ! »

La force de Ti-Jean n'a presque plus de limites. Le jeune homme épouse la princesse. Il n'était pas capable de lui donner la main sans risquer de lui broyer les doigts. Il était obligé de surveiller ses gestes à cause de cette force extraordinaire. Par crainte de blesser la princesse, Ti-Jean entreprend un voyage destiné à se trouver un emploi. « Peut-être, se dit-il, qu'avec le temps, cette force va diminuer ! »

Ti-Jean arrive chez un géant et lui loue ses services, pour une certaine période. Il s'est permis de jouer quelques tours au géant, son employeur. Un jour, il dit au géant : « J'ai trop travaillé ; je me sens fatigué, et j'ai décidé de m'en aller. Mais auparavant, tu vas aller à telle ville, dans telle région, et tu vas m'acheter une calèche et un cheval pour faciliter mon voyage de retour. Mais prends bien garde d'abîmer ma voiture ou de malmener mon cheval. Si tu passes outre à mon avertissement, tu auras des comptes à me rendre, à ton retour ! »

Tout tremblant de peur, le géant accepte de faire les emplettes de Ti-Jean. Il se rend dans la ville indiquée ; tout le monde a l'oeil sur ce géant aux dimensions imposantes. « Regarde donc ce monstre ! » se disait-on. Le géant achète la calèche et le cheval. De peur d'avarier la voiture ou de surmener l'animal, le géant reprend la route, la calèche sous un bras et le cheval sous l'autre. « Voyez cet orignal qui s'en va, portant lui-même la voiture et le cheval ! »

De retour chez lui, le géant donne à Ti-Jean la marchandise achetée. Ti-Jean, bien assis dans sa calèche, file sur un tronçon de route tracée dans la forêt. Soudain, une perdrix prend son vol et vient le frapper presque en plein visage. C'était la première peur qu'éprouvait Ti-Jean, mais ce fut aussi la fin de sa force.

Il revint au château et y habita en compagnie de la princesse, le reste de ses jours. Il put désormais lui donner la main sans lui faire de mal.

C'est ainsi que se termine mon récit !

## TI-JEAN-SANS-PEUR
## (Ti-Jean engendré par la force du tonnerre)

*Récit populaire raconté, le 17 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario. Conte appris de son grand-père Alexandre Prud'homme, en 1898.*

*Enregistrement no 1335. Conte-type 325 II e, I, III (perdrix), précédé des motifs-types 1050, var., 1089 (souffler avec un fusil), 1085, 1063, 1115.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'tè' in p'tit gârs ; i' s'app'la't Ti-Jean. I' ést v'nu au mond' par la forç' du tonnerr' dan enn' gross' tempêt' de tonnerr' que tout éclata't partout. C'étè' in... i' ést v'nu in p'tit gârs, b'en brave, b'en smatt' [ smart ][1]. A l'âge, on va dire... de dix-sept, seize à dix-sept ans, i' prend parti d'allé' à 'a chasse, enn' bonn' journée, dan 'a forêt.

I' ava't dés anciens fisi's [ fusils ], lâ, qui chargè' à bayette [ baguette ]. Pârt, i' ava't sa corn' chargée d'poud' et p'is dés poss' [ post ][2]. Prend le boâs p'is le v'lâ parti. I' s'écart'[3] dans son 'oéyage, march' p'is marche, 'tit Pierre ! Vâ écitte et p'is vâ lâ ! Pâs moyen d'se r'trouver !

La promiér' plass' [ place ] qu'i' a frappée[4], i' a arrivé dan enn' place, i' y avè' enn' bell' terre[5], tout' b'en bâtie. Enn' gross' bâtiss' de pierre. I' pârt, i' s'en vâ lâ. C'ta't t'oâs giants qui resta'ent lâ, ah ! t'oâs bétail' effrayant. « Où tu vâs, i' dit, ver de terre ?

– I' dit j'su's v'nu icitte, i' dit, pour a'oèr enn' d'job [ job ][6].

– Ouah ! enn' d'job ! Que c'tu vâs faire, i' dit, toé, enn' djob ?

– Ah ! i' dit, moé, i' dit, j'su's pâs gros, mé', i' dit, j'su's tout' lâ, tout' lâ. I' dit, vous êt's b'en gros vous aut's, mé' i' dit, j'su's capab' d'en faire autant comm' vous aut's !

---

1. *Smart* (angl.) : Intelligent, gentil, aimable, doué.
2. *Post* : Ancienne marque de plomb à fusil.
3. *Écarter* (s') : Se perdre.
4. *Frapper* : Rejoindre, arriver.
5. *Terre* : Ferme.
6. *Job* (angl.) : Emploi, travail, position.

– Oué ? Ah ! i' dit, c'st ôkay [ O.K. ][7] ! I' dit, si tu veu' a'oèr enn' djob, i' dit, on vâ t'denné' enn' djob. I' dit, lâ, i' dit, on ést après, i' dit, rapâiller not' boâs d'hiver.

– Oué ?

– P'is, i' dit, si t'és bon dans l'boâs, b'en, i' dit, ça va nous denné' in bon coup d'main.

– Ah ! i' dit, oui, j'su's bon dans l'boâs ! »

Le lend'main matin, i' s'leve, i' déjenne. Après l'déjenner : « B'en, i' dit, tu vâs v'nir a'ec n'us aut's dans l'boâs ; on coup' not' boâs d'hiver. » Eux aut' arrivè' à in â'b' p'i' i's l'po'gnè' 'à brâss'-corps[8] p'i' i's l'arracha'ent p'i' i's s'en allè' avec. I' r'gârda't faire.

To'jour' i's r'ssoud'nt pour prend' le deuxième 'oéyage : « Comment, i' dit, t'â' encôr' r'guien fait', i' dit, t'âs pâs grouillé ? I' dit, attend' parler qu' t'étè' aussi bon comm' n'us aut's !

– Oué ; b'en, moé, i' dit, heh ! Enne affair' comm' vous fait's lâ, i' dit, j'aime autant pâs l'asseyer pâ'-en-tout'. C'ést bon à r'guien, çâ ! Çâ, i' dit, d'la magniér' qu'vous fait's çâ, c'ést enn' vraie djob de par'sseux qu'vous fait's lâ !

– Comment çâ, i' dit, enn' djob de par'sseux ?

– I' dit, moé, quand j'fa's que'qu' chose, j'fa's que'qu' chose ou b'en don r'guien en tout'.

– Hein, i' dit, fè' à ton goût d'minme !

– C'st â' raït [ all right ][9]. »

I' y avè' in p'tit câb'e à pe' près deux cents pieds d'long, gros comme l' p'tit doigt. I' attach' çâ aprè' in â'b' p'i' i' prend sa cours' dans l'boâs. Ah ! enn' cours' câlin, p'i' i' s'en r'vient. « Quo' c'tu vâs fair' lâ ?

– B'en, i' dit, moé, i' dit, m'âs toute emm'né' çâ dan enn' brassée. I' dit, j'su's pâs pour emm'né' 'ienqu' in â'b'e à 'a fois ! I' dit, ça prend b'en trop d'temps.

– Haïlle, haïlle ! i' dit, tu peux m'démancher çâ, toé, i' dit. T'és pâs pour tou' abîmer not' boâs.

– Ah b'en ! si v'voulez pâs, i' dit, qu' j'vous en remport' du boâs, i' dit, que l'guiâb' vous emporte. I' dit, châriez-lé' [ charroyez-le ] vous-minmes ! »

Ah ! i's l'ont pâs laissé faire. To'hours, i' 'n n'a pâs châri d'boâs.

---

7. *O.K. [ ô ké ]* (angl.) : Façon américaine de dire oui ; formule d'acceptation d'un plan, d'une suggestion.
8. *Brasse-corps* (à) : À bras-le-corps : par le milieu du corps.
9. *All right* (angl.) : Très bien ! Accepté ! Entendu !

Le lend'main matin : « B'en, i' dit, asteur, i' dit, not' boâs, i' dit, ést rendu icitt' pour l'hiver, i' dit, lâ.

– Le plus gros dés giants, i' dit, tu vâs v'nir avec moé, i' dit, puisqu' t'és si bon qu'çâ, i' dit, on vâ s'asseyer [ essayer ].

– Ouè ? O.K. ! »

Mé', i' traîna't to'jours son maudit fusil avec lui, qu'i' ava't, à bayette [ baguette ], lâ. I' r'ssou' à in chên' qu'éta't, oh ! à pe' près gros comm' çâ. « In bel â'b'e, i' dit ?

– Oué, in bel â'b'e ! I' dit, veux-tu je l'arrache ?

– Non, non, non, i' dit. Arrach'-lé pâs, i' dit, on l'â besoin i' dit, c'st in beau morceau d'boâs, çâ ! »

I' arriv' dan enn' plairie [ prairie ], lâ, p'i' i' y avè' in gros boeu' d'cinq ans qui étè' enragé. I' dit : « On vâ 'oèr, i' dit, qui c'que c'ést, i' dit, qu'ést capab' souffler plus fort.

– Souffler plus fort ? Quoi c'tu veux dir' par lâ ?

– B'en, i' dit, m'âs lâché' in souff'e, lâ, fouf ! P'is, i' dit, l'cez' qui va souffler l'plus fort, i' dit, vâ raculer l'boeu' l' plus loin !

– Oué ? B'en, souff' don, i' dit, pour 'oèr. »

I' lâche in souff'e. Le boeu' a fait t'oâs quat' pâ' à raculons. « Câlin ! i' dit, t'és pâ' 'apab' souffler plus fort que çâ ?

– B'en, i' dit, câlin ! i' dit, j'ai fait' mon possib'e.

– B'en, i' dit, m'en vâ' asseyer. Mé', i' dit, moé, par 'zamp'e, i' dit, faut j'me vise, i' dit, pour souffler vite !

– B'en, i' dit, tant qu'tu voudrâs ! »

Prend sa carabin' p'is Bagn' ! dans l'front du boeu', cue [ tue ] l'boeu' frett' ! « B'en, i' dit, maudit câlin ! i' dit, tu souff's plus fort que moé ennéfette[10], i' dit, tu l'âs tué frett' !

– C'ést comm' çâ !

– B'en, i' dit, d'main matin, i' dit, asteur, i' dit, l'gros chên' qu'on l'â vu, b'en, i' dit, on vâ aller s'asseyer d'ssus pour 'oèr qui c'que c'ést qui vâ fesser plus fort. « Ah ! i' dit, fess' don tant qu'tu voudrâs, t'és pâ' 'apab' d'fessé' a'ec moé, toé ! »

I' s'en vâ a'ec in gros targuiér' [ tarière ] de t'oâs pouc's p'is parc' t'oâs trous. In, on vâ dire, à pe' prè' in pied d'creux, l'aut' à pe' prè ' in pié' et d'mi p'is l'aut'e à pe' près deux pieds d'creux, la longueur de son brâs. P'i' i' plaç' lés écorc's com-

10. *Ennéfette* : En effet.

me i' faut là-d'ssus. Lend'main matin, i' arriv' lâ. « Bon, i' dit, asteur, i' dit, on vâ 'oèr qui ç'c'ést qui ést l'plus fort.

– Ah b'en ! ce'ui qu'ést l'plus fort ! Tu sé's b'en, i' dit, qu' t'és pâs capab' d'fessé' a'ec moé, toé ! Co' minm' qu' t'és gros, i' dit, pfah ! I' dit, dés affair's comm' toé, i' dit, moé, j'ai pâs pêur de d'çâ. I' dit, fesse, i' dit, pour 'oèr comment faire, i' dit, l'plus fort que tu vâs fesser. »

I' s'lance. I' rent' son poing jusque lâ dans l'chêne. « B'en, i' dit, c'st encôr' pâs pire, i' dit, mé' moé, j'su's capab' d'fair' mieux qu'çâ. » Fess' dans l'premier trou in pied d'creux, rent' son brâs jusque lâ. « B'en, i' dit, câlin ! i' dit, t'és meilleur que moé !

– I' di' asseill'-toé encôre, i' dit. T'ed b'en qu' t'âs pâs fessé à ta force. »

I' s'lance. Rent' son brâs jusqu'au coude. « Ah b'en, i' dit, lâ, i' dit, par 'zamp'e, i' dit, j' su's fini. J' p'us capab' d'aller p'us loin !

– B'en, i' dit, moé, j'pens' j'su's capab' d'aller plus loin qu' çâ encôre. »

Clair de d'dans l'aut'e. Rent' jusqu'à épaule. « I' dit si mon brâ' aurè' été plus loin, j'a'ra's pâssé right through[11] mé' mon brâ' ést trop court.

– J'cré's, i' dit, qu't'és meilleur que moé, meilleur que moé ! Ah b'en ! i' dit, on vâ attend' que'qu's jour' 'oèr ! »

Enn' coupeul de jour' après, le gian avè' enn' gross' cann' de fer. Ah ! enne affair' qui pesè' à pe' près cinq six cents, gross' canne. I' dit : « On vâ aller su' 'a montagne en haut, lâ, on vâ 'oèr quel est c'qui ést meilleur pour gorrocher.

– Gorrocher ? Gorrocher quoi ?

– B'en, i' dit, gorrocher ma canne !

– Ouè ?

– I' gu'i dit, emport' ma canne.

– Que l'guiâb' t'emporte ! I' dit, c'ést toé qui veu' asseiller çâ. I' dit, emport'-lâ, ta canne ! »

L'giant po'gn' la canne. I' mont' su' 'a montagne avec. In coup rendu en l'air : « I' dit, gorroch' çâ !

– Non ! Pâs pluss' que l'câlin ! I' dit, c'ést toé qui veu' asseiller çâ, i' dit, gorroch'-lâ. »

Le giant griff' la canne. I' gu'i denne in souign' [ swing ][12] I' l'avè' gorroché' in bout' en bâs d'la montagne. Ah ! câlin ! I' di' à Ti-Jean : « Vâ 'a charcher. . .

---

11. *Right through* (angl.) : De part en part.
12. *Swing* (angl.) : Elan, branle, balancement.

– Non ! I' dit, j'vâs pâ' 'a charcher. C'ést toé qui l'âs gorrochée, i' dit, vâ 'a charcher. Mecqu' j'la gorroche, moé, i' dit, j'irai 'a charcher !

– C'st ôkay. J'vâs la charcher. »

I' descend. I' s'en r'venè' avec la canne. Ti-Jean r'gârdè' en l'air : « Hein ? Quo' c'ést qu'tu veux ? I' dit, tu veu' a'oèr du fer ? B'en, i' dit, moé, m'âs t'en en-'oueiller ! J'ai enn' gross' cann' qui pés' cinq cents, cinq six cents liv's, m'âs t'la gorrocher ! I' dit, dépêch'-toé, dépêch'-toé. I' dit, mon frére i' ést forge'on en l'air, p'i' i' veu' a'oèr du fer. I' dit, m'âs gu'i gorrocher. . .

– Que l'guiâb' t'emporte ! i' dit, t'és pâs pour gorrocher ma cann' lâ ! »

I' a pâs gorroché' 'a canne. Lés v'lâ en câlin cont' Ti-Jean. « C'te câlin-lâ, i' dit, i' peut nous jouer que'qu's tours noèrs. I' dit, on vâ asseillé' à s'en débarrasser. »

Le plus vieux dés giants, i' dit : « On va l'fair' coucher cont' le poêle, p'i' i' dit, m'âs me l'ver c'tte nuit', p'is, i' dit, m'âs gu'i maudire in coup d'masse – i' avè' enn' mass' de seiz' liv'es – i' dit, m'âs gu'i sacré' in coup d'mass' su' 'a tête. I' dit, m'âs l'tuer frett' ! »

Ti-Jean, i' ava't tout attendu çâ, cés affair's-lâ, lui ; in poêle. . . lés anciens poêle' a'ec lés grands pattes, lâ. Ti-Jean, i' dit : « M'âs m'coucher cont' le poêle ! » I's chauffa'ent tout' avec d' l'érab' p'is du merisier, du gros boâs, du boâs d'quat' pieds d'long. Pren in morceau d'boâs p'i' i' l'met d'travers de minme, p'i' i' en mè' in aut' morceau comm' çâ en balance in peu, lâ, p'i' i' l'abrille avec la couverte, p'is lui, i' s'fourr' d'ssour le poêle.

Le gros giant s'leve, dan 'a nuit', tranquill'ment. I' arrive, p'i' hup ! I' gu'i maudi' in coup d'mass' su' l'bout'. L'aut' bout' arriv' p'is gu'i câss' la gueule. I' gu'i â tout' câssé 'és dents qu'i' ava't dans gueule. « Maudit ! i' dit, 'gârd' comme i' fesse ! »

Le lend'main matin, i' se l'va't pâs. I' dit : « Quo' c'qu'i' â, lui, à matin, qu'i' s'lev' pâs ?

– Ah ! i' dit, i' ést malade !

– I' dit, m'â' allé' 'oèr quo' c' qu'i' â ! »

Pârt, s'en vâ l'trouver. « Quo' c' que t'âs, toé ?

– Parl'-moé-z-en pâs, i' dit, câlin ! t'és bête, toé ! Tu m'âs sacré enn' claqu' su' 'a yeule [ gueule ] hier à soèr, p'i' i' dit, tu m'âs tout' câssé 'a yeule, tout' câssé 'és dents qu' j'ai dan 'a gueule !

– I' dit, j'pensa's d'ôter lés mouch's qu'i' y avè' à l'entour de moé, p'i' i' dit, j' me su's l' 'inqu' allongé 'a main p'is j' t'ai fait' tant qu'çâ ? Maudit' grand chienne, i' dit, lev'-toé !

– I' dit, Ti-Jean, i' dit, â' raït [ all right ] ! I' dit, tu vâ' êt' ôbligé d' t'en aller de d'citte. Ah ! i' y a pâs moyen d'arrivé' avec toé ! »

Lés giants, i' ava'ent dés grands botte' en feut'e lâ, câlin c'tè' à pe' près long d'minme. Griffe enn' bott' de minme. P'i' i' dit : « Asteur, i' dit, faut tu m'empliss's çâ, i' dit, plein d'or p'is d'argen ou be' don, i' dit, j'ress' icitt'. J'ai pâs travaillé pour eur'guien icitt' moé !

– Oué, oué, i' dit, on vâ l'emplir ! »

Empliss'nt sa botte. I' pârt.

En s'en allant, du long du ch'min, rencont'e in habitant. I' dit : « T'â' pâs rencontré enn' gagn' [ gang ][13] de cochons ?

– Enn' gang de cochons. I' dit, j'en ai rencontré enn' gang, i' dit, t't' à l'heure, lâ, i' dit, i' ont pri' 'a marche, lâ, cont' le p'tit lac.

– I' ont pri' 'a marche ?

– Oué ! P'i' i' dit, j'sé's pâs, i' dit, si i's sont allés b'en loin.

– I' dit de v'où c'ést. . . ?

– B'en i' dit pâs b'en loin de d'citte. A pe' prè' in mill' de icitt'.

– Viens donc m'montrer çâ, i' dit ! »

I' r'ssout lâ. P'us d'cochons ; tout' quo' c' qu'i' 'oéya't, dés bout's d'queu's p'is dés bout's d'areilles. « Câlin ! i' dit, comment ça s'fa't, çâ ?

– B'en, i' dit, i's sont calés dan 'a boue. »

I' en po'gne in par enne areille, i' arrache 'ienqu' l'areille. « B'en, i' dit, pâs moyen dés a'oèr. » Po'gn' l'aut' par la queue, i' ress' 'ienqu' la queue. « B'en, i' dit, câlin ! i' dit, i' y a p'us moyen d's a'oèr. I' dit comment ça s'fa't, çâ ?

– B'en, i' dit, ça s'fa't, i's sont calés dan 'a boue p'i' i's sont pris dan 'a vâse, lâ ! I' y â p'us moyen dés a'oèr !

– Ah b'en ! i' dit, que l'guiâb' 'és emporte ! »

Continue sa route. I' arriv' dan enn' ville ; i' y avè' in roi, lâ. S'en vâ su' le roi p'i' i' d'mand' pour eunn' djob. « Comment c'tu t'appelles, toé ?

– I' dit, moé, j'm'appell' Ti-Jean qu'ést v'nu au mond' par la forç' du tonnerre. Moé, i' dit, j'ai pêur de r'guien ; i' dit, y â r'guien à mon épreuve !

– Oué ? Ah b'en ! justement i' dit, le gârs qu' j'veu' a'oèr.

– Oué ?

– I' dit, 'oés-tu l'château, i' dit, juss' en avant, icitte ?

---

13. *Gang* (angl.) : Troupeau, groupe.

– Oué ?

– B'en, i' dit, ça fa't vingt ans qu'i' y â parsonn' dans c'château-lâ. Parsonne ést capab' de rester lâ. Si t'és capab' de rester lâ, i' dit, toé, pour t'oâs jours, i' dit, c'st à toé, çâ, c'château-lâ ! Le plus beau château, b'en plus beau que c'que le roi ava't. P'i' i' dit, j'te deunn' ma princesse en marguiage [ mariage ].

– Oué ? B'en, i' dit, câlin ! pour moé, c'st in affair' de r'guien aller rester lâ, t'oâs jours. Allez-vous m'denné' à manger ?

– Ah ! i' dit, oui, on vâ t'denné' à manger !

– B'en, i' dit, dennez-moé à manger pour fair' més t'oâs jours. I' dit, gu'y allez-vous, i' dit, vous, lâ ?

– Non ! Ah ! i' dit, non. J'vâs pâs lâ, i' dit, moé. Ah, non ! Parsonn' qu'ést capab' d'rentrer dans c'château-lâ.

– B'en, i' dit, m'en vâs rentrer, moé ! »

I' gu'i denne à manger, p'i' i' s'en vâ lâ. I' y ava't dés anciens foyers, lâ, – i' y ava't pâs d'poêl' là-d'dans – dés anciens foyers, lâ. S'ramâss' dés bouts d'boâs, p'i' i' avè' emm'né enn' marmite et p'i' enn' poêle. Et le soèr, i' dit : « M'âs m' faire à manger. » Fè' in feu au foyer. Et p'i' i' prend sa poêle, i' ava't pri' in manch' de boâs, p'i' i' avè' attaché çâ pour fair' rôtir sa viande. P'i' i' ava't mis dés pataqu's dans sa marmit' p'i' i' és ava't mi' au côté pou' qu'i's cuisent. 'Tè' après fair' cuir' çâ ; tout d'in coup... Bang ! enn' jamb' qui timb' dan 'a chuinée [ cheminée ]. Comment ? I' denne in coup d'pié' à çâ, l'en-'oueille r'voler dan in coin. Fourr' sa poêl' lâ encôre. Enne escousse après, vrang ! in aut' jambe. Câlin d'agrès ! I' gu'i maudi' in coup d'pied, l'en-'oueille r'volé' encôr' dans l'coin. Fourr' sa poêl'-lâ encôre. Enne escousse après, in brâs, vrang ! en bâs. « B'en, i' dit, çâ parle au câlin ! I' dit, deux jamb's p'i' i' di' in brâs ! » L'en-'oueille encôre' dans l'coin. Met sa poêl' lâ encôre : enne escousse après, l'aut' brâs qui timbe !

« B'en, câlin ! i' dit, deux jamb's p'is deux bras » En-'oueill' çâ dans l'coin encôre. Enne escousse après, in corps qui timbe. « Comment, i' dit, lés deux jambes, lés deux brâs, p'is, i' dit, l'corps ! » Griff' çâ p'is garroch' câ dans l'coin. In escousse après, la têt' timbe. « Maudit visag' de câlin ! i' dit, c'st in nègueur, çâ !.. » Gorroch' la têt' dans l'coin.

In escousse après, çâ commence à tout s'ramassé' ensemb'e, çâ. S'leve : « Comment, i' dit, j' t'ai tout' gorroché dans l'coin, i' dit, t't' à l'heure, p'is te v'lâ d'bout', i' dit, asteur ? Sé's-tu, i' dit, tu r'ssemb'e' au guiâb'e, toé ? J'sé's que t'és l'guiâb'e ! »

Lés v'lâ pris tou' 'és deux. Bûche icitt', bûch' lâ, p'is quiens b'en 'citt', p'is quiens b'en lâ, p'is bûche. Le guiâb'e arvina't [ raviner ][14]. I' dit : « Je r'viendrai d'main soèr !

14. *Raviner* : Ravager par une ravine. Creuser des ravins. Sens probable : le diable portait des blessures d'où le sang coulait comme l'eau d'un ravin ...

– Viens tant qu' tu voudrâs, i' dit ! Toé, tu m'f'râs pâs pêur. Ni guiâb'e, ni r'guien qui vâ m'fair' pêur. »

Le lend'main soèr, vers la minme heure, commence encôre ; la minme affaire r'ssout. P'i' à tou' 'és soèrs qu'i' a v'nu, il l'â battu jusqu'à temps qu'i' reste à terre, ques'ment. « Bon ! asteur, i' dit, i' m'laiss' tranquille. » I' ava't t'oâs jours. « J'cré's b'en, i' dit, m'âs b'en a'oèr fini. »

Mé', i' r'vena't p'us. Quat' jours, cinq jours, six jours, sept jours, ça s'pâsse. I' r'vena't p'us. I' ést v'nu 'ienqu' pour t'oâs soèrs. « C'curguieux, çâ, i' dit ! I' ést v'nu pour t'oâs soèrs, p'i' i' â féni. I' dit, faut crèr' que j' gu'i en ai donné' assez ! »

Le roi, i' ava't-tu pâ' in nèg' qui était chô boï [ chores boy ][15] pour lui. I' di' au nègue, i' dit... sans faire... I' dit : « Vâ don faire in tour, p'i' i' dit, vâ don 'oèr pour 'oèr si tu 'oèra's pâs Ti-Jean. I' doè' êt' mort ! »

Le nègu' pârt p'i' i' s'en vâ. P'i' i' rôdâillè'[16] alentour du château p'i' i' stora't [ store ][17] partout. Tout d'in cou' [ coup ] i' [ Ti-Jean ] aparçoit l'nègu'e. « Ah ! i' dit, mon maudi' enfant d'chienne ! » I' s'lev' p'i' i' pâr' après. P'is, à coups d'pied, t'bûch' le nègu' jusque su' le vieux roi. L'vieux roi sort, i' dit : « Quo' c't'âs, i' dit, Ti-Jean ?

– C't enfant d'chienn'-lâ, i' dit, j' l'ai battu, i' dit, à la mort, p'i' i' dit, i' r'vien encôre, i' dit, au bout' d'cinq jours. Heille, i' dit, j'ai pâs fini, je l'tue !

– Heill', heill', heill', Ti-Jean, i' dit, tu n'âs fait' assez, lâ ! Le château ést clair p'i' i' ést à toé. P'i' i' dit, çâ c'ést mon nègu' qu'éta't mon chô' boï [ chores boy ]. I' dit, t'âs gâgné l' château, p'i' i' dit, t'âs gâgné ma princesse. »

Mé', i' éta't for' in affaire effréyant. Marie 'a princesse. Mé' i' éta't pâs capab' d'y denné' 'a main, i' gu'i écrâsa't tout's lés doigts. I' ava't beau faire attention pâs serrer. I' avè' enn' force effrayante.

To'hours, i' pârt pour aller faire in 'oéyage. I' arriv' su' in aut' giant. S'st engagé lâ, encôre enne escousse. I' ava't pêur de fair' mal à 'a princesse. I' dit : « M'âs m'en aller pour enne escousse, p'is t'ed b'en, i' dit, qu' ma forç' vâ s'en aller. S'engag' su' c'giant-lâ encôre. Ah ! i' â joué dés plusieurs tour' à c'te gârs-lâ.

To'hours, d'enne affaire à l'aut'e, i' di' au giant, i' dit : « Moé, lâ, i' dit, faut qu' j'en a'll' p'is, i' dit, j'ai trop travaillé, lâ, p'is j' su's fatiguié. I' dit, tu vâ' allé' à tell' tell' place, lâ, tell' tell' ville. Tu vâ' aller m' charcher, i' dit, in joual p'i' in bogué [ boghei ][18] pour j' m'en r'tourne. P'i' i' dit, fa's b'en n-attention à toé, i' dit, p' pâs maganer[19] mon jual [ cheval ], ni câsser l'boghei ! Mé', i' dit, malheur à toé, i' dit, m'â' a'oèr soin d'toé ! »

---

15. *Chores boy* (angl.) : Serviteur préposé aux menus travaux du ménage.
16. *Rôdailler* : Courir çâ et lâ ; flâner en errant çâ et lâ.
17. *Storer* : Aller d'un store à l'autre ; tenter de voir à l'intérieur à travers les stores.
18. *Boghei* : Voiture légère ; petit cabriolet découvert.
19. *Maganer* : Maltraiter, malmener.

P'i' i' 'n n-avè' enn' pêur du câlin. I' dit : « M'en vâs gu'y aller ! »

I' pârt p'i' i' s'en vâ lâ. In bétail de minme. Tout l'monde r'gârda't çâ. « R'gârd' moé don çâ c'tte bétail effréyant ! » S'en vâ lâ p'i' i' ajète [ achète ] in joual p'i' in boghei. P'i' i' a pâ' osé embarquer non plus. I' avait l'boghei d'ssour in brâs, p'is l'joual par l'aut'e, d'ssous l'aut' brâs. P'i' i' s'en alla't. « R'gârd'-moé don c'maudit fou, i' dit, qui s'en vâ a'ec le boghei en-d'ssour son brâs, p'is l'joual dessour l'aut'e ! »

I' arriv' p'i' i' gu'i a donné son boghei. Quand qu'i' a r'çu son boghei, i' a parti, p'i' i' s'ést adenné à pâssé' in bout d' boâs. Tout d'in coup, i' s'leve enn' pardrix devant lui p'i' 'a i' frapp' quas'men en plein visage. Hopp ! I' â eu pêur, lâ. Ah ! lâ, i' a pardu sés forces.

Lâ, i' s'ést en-r'tourné trouver sa princesse, p'is, lâ, i' a pâssé le restant de sés jour' avec, p'i' i' a pu gu'i denné' 'a main sans gu'i fair' mal.

C'ést tout c'que j'en sé's !

## 4 – JEAN DE CALAIS

Une fois c'était un homme . . . un roi, Jean de Calais. Il avait un prince qui portait le même nom, Jean de Calais.

Le prince Jean passa plusieurs années à faire ses études un peu partout dans des écoles renommées. C'était un homme très instruit, très gentil, mais casanier d'une façon exagérée. Il ne faisait aucune visite ; jamais il n'apparaissait dans une veillée. Il ne quittait pas le château. Jour et nuit, on le retrouvait à sa chambre au milieu de ses nombreux livres, occupé à la lecture.

La reine, sa mère, était inquiète de ce comportement du prince Jean de Calais. Un jour, elle s'adresse au roi au sujet de ce prince : « Écoutez, Sire, nous devrions forcer notre fils à se détendre un peu hors du château. Malheureusement, il ne veut pas s'éloigner.

– Puisqu'il ne veut pas . . .

– Mais voici le danger ! Il ne trouve d'autre occupation que ses livres ; il risque de se fatiguer la tête et peut-être y perdre son intelligence, s'il continue ce régime de lecture intensive, jour et nuit, sans se reposer.

– Mais je ne vois pas ce que nous pouvons faire de plus ! »

Le prince persista pendant plusieurs années à se concentrer sur ses livres. La reine s'inquiétait constamment du genre de vie de son fils. Son seul délassement consistait à prendre ses repas ; aussitôt après, il retournait à ses livres pour se replonger dans une lecture attentive.

Un bon jour, la reine intervint encore auprès du roi à propos du prince Jean : « Sire, il faudrait que nous trouvions un moyen quelconque pour qu'il sorte de ses livres ! C'est très sérieux, vous savez ! Je propose que vous lui appareilliez un bâtiment destiné à rapporter des pays éloignés une cargaison de nouveautés. Ce voyage lui créera une responsabilité et le forcera à abandonner ses lectures. Il sera ainsi forcé à s'intéresser aux affaires matérielles.

– Tu as raison ! En effet, un bon voyage à l'étranger, voilà le remède ! »

Le roi parle à son prince d'un grand projet dont Jean serait la clé maîtresse : organiser un important magasin de nouveautés, et pour corriger la rareté de cette

marchandise dans le pays, aller en chercher à l'étranger. « Cette entreprise, dit le roi, va te donner beaucoup de soucis, mais pourvu d'un bon navire, tu pourras, grâce aux marchandises de l'étranger, mener à bien ce projet !

– J'accepte, dit Jean de Calais, de collaborer à votre entreprise ! »

Une fois le navire appareillé, le prince prend la mer. Quatre ou cinq mois plus tard, il fait escale dans une ville, une grande ville. Il amarre son navire au quai, et commence à arpenter les rues pour visiter les lieux. Tout à coup, il entend un tintamarre incroyable dans une rue. Pour mieux savoir ce qui se passe, il se guide sur le bruit et aperçoit une foule d'environ trois cents personnes qui remuent et semblent grandement se réjouir. Il s'avance et les observe. Cette foule s'amusait à faire rouler dans la rue, à coups de pied, la tête d'un mort. Ce jeu soulevait un grand enthousiasme. Il aborde ces gens. « Voulez-vous me dire, vous autres, quelles mœurs vous avez ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne vois pas comment vous pouvez prendre plaisir à chasser à coups de pied une tête de mort, déclare Jean de Calais !

– Monsieur, répond l'un d'eux, nous voyons bien que vous êtes un étranger arrivant de loin. Nous obéissons à la coutume : quand un citoyen meurt sans avoir payé ses dettes, nous séparons la tête du cadavre, nous la lançons dans la rue et nous la culbutons à coups de pied aussi longtemps qu'il en reste un morceau. C'est de cette façon, ici, qu'un mort paie ses dettes !

– Eh bien ! en voilà une coutume ! »

Il y avait à peu près deux heures que la tête du mort servait de ballon à ce jeu barbare. La tête n'était pas encore trop déchiquetée. Jean de Calais dit à la foule : « Ramassez immédiatement cette tête humaine et allez lui donner la sépulture au même endroit que le cadavre. Quant à ses dettes, c'est moi qui les paierai ! »

Il fait lire une proclamation publique : « Que tous ceux auxquels le défunt devait de l'argent se réunissent pour recevoir le paiement de ses dettes ! » De tout côté, on accourt pour réclamer sa part. Quelques-uns probablement en profitent pour réclamer de fausses sommes. Jean de Calais pacifie cette ville, mais presque tout son argent passe à payer la dette du mort. « Maintenant, dit Jean de Calais, il me faut rentrer chez moi ; comme il ne me reste presque plus d'argent, je ne puis acheter une cargaison de marchandises ! » Il met à la voile et reprend la direction du retour.

En revoyant son prince, le vieux roi lui pose la question toute naturelle : « Quelle sorte de voyage as-tu fait ?

– Un voyage raté !

– Tu veux dire que tu n'as rien rapporté ?

– Rien rapporté ! »

Il raconte à son père l'histoire de son voyage, l'épisode de la tête du mort et de la dette. « Je n'ai pas été capable de supporter la vue de cette scène ; j'ai payé la dette, et l'on a donné la sépulture au mort !

– Tu as au moins fait une bonne action, même si tu n'as pas rapporté de marchandises !

– Non ; en fait de marchandises, absolument rien ! »

Cet insuccès n'eut aucune conséquence. Le prince retourna à ses livres. Il se lança de nouveau dans la lecture, jour et nuit, avec une ardeur encore inégalée. La vieille reine retomba dans ses inquiétudes. « Les sommes d'argent englouties dans ce voyage, disait-elle, n'ont pas amélioré les habitudes de notre prince !

– Il a fait de son mieux, répondait le roi.

– Mais il est retourné à ses livres avec une rage nouvelle. Ces lectures multipliées me font craindre pour sa santé ! »

Au bout d'une couple d'années, le vieux roi équipe un autre bâtiment et envoie son prince chercher une cargaison de marchandises étrangères. Voilà Jean de Calais une fois de plus sur la mer ! Après deux ou trois mois de navigation, il fait la rencontre d'un autre navire et s'en va l'accoster. C'était un bâtiment corsaire. Le prince remarque, sur le pont, deux femmes, deux jolies femmes, les mains ligotées derrière le dos et étroitement attachées aux mâts par les pieds. C'était deux femmes qui avaient été enlevées de force et réduites en esclavage. « Dites-moi donc, demanda le prince, ce que vous voulez faire de ces deux femmes-là ?

–Ce sont deux femmes que nous avons enlevées, et nous nous préparons à les mettre à mort bientôt ! »

Les femmes avaient refusé de se rendre aux désirs des pirates. On les avait donc ligotées aux mâts et elles attendaient la mort. « Combien exiges-tu, demande Jean de Calais au capitaine, pour les libérer ?

– Ah ! dans les circonstances, le prix est très élevé !

– Combien ? » poursuit le prince.

Le pirate lui demande une somme renversante, presque tout l'argent dont disposait le prince. Ce dernier accepte de verser la volumineuse somme d'argent pour racheter ces deux esclaves et leur sauver la vie. Les deux femmes sont transbordées sur le bâtiment de Jean de Calais, et l'on reprend le chemin du retour. L'une des deux esclaves s'appelait Sirbel Constance et l'autre, Elisabeth. C'était deux jolies femmes, mais Sirbel Constance l'emportait en beauté sur sa compagne. Pendant la traversée, Jean de Calais épouse Sirbel Constance.

Le prince revient chez lui en compagnie des deux esclaves rachetées. Le vieux roi, en entendant le récit du voyage de son fils, n'accepte pas de gaieté de cœur le sacrifice d'une si grande somme en échange de ces deux femmes. « Qui nous dit,

demande le roi, que ces esclaves ne sont pas des dévoyées, des vicieuses ? » Le roi était indigné du mariage de son fils avec une étrangère, une inconnue.

Le prince Jean de Calais demeura quelque temps au château de son père, intéressé uniquement aux deux femmes rachetées. Le vieux roi décida donc de chasser son fils et les deux étrangères ; il décida de laisser le prince gagner sa vie à la sueur de son front.

Jean de Calais quitta le château et s'en alla demeurer dans une masure rustique sur le bord de la mer ; il s'adonnait à la pêche pour gagner sa vie et celle des deux femmes. Leur existence était souvent pénible ; ils vivaient pauvrement.

Jean de Calais aimait passionnement sa femme, Sirbel Constance. Cette dernière, depuis son mariage, n'avait jamais dit un mot de ses origines. Bientôt, elle donna naissance à un enfant, un garçon d'une beauté peu ordinaire. Le vieux roi était heureux de la naissance de l'enfant, mais il ne fut pas question d'accepter le prince dans le château.

Un jour, la vieille reine communiqua au roi un projet relatif au jeune Jean de Calais. « Nous devrions, je crois, fréter un autre bâtiment pour notre fils et l'envoyer en voyage sur la mer. Il se détachera peut-être de ces deux femmes et finira par les oublier.

– Il peut bien se faire aussi qu'il revienne encore une fois après avoir raté le but de son voyage . . .

– Même un échec de la part de notre fils pourrait peut-être servir notre cause !

– Tu as probablement raison ! »

Le roi fait appareiller un autre bâtiment et le charge de faire un autre voyage à l'étranger. Un peu avant le départ, Constance dit à son mari : « Va demander au roi qu'il nous envoie un peintre ; dis-lui que tu veux faire reproduire un tableau sur la proue de ton navire. » Jean de Calais obtient le peintre demandé ; ce dernier se rend à la demeure du prince, fait le portrait de Constance, son enfant dans les bras, et, à côté, celui d'Élisabeth. Il fait de ces personnages un tableau placé sur le pont, à la proue du bâtiment. Une fois la peinture terminée, Sirbel Constance dit à son mari : « Maintenant, tu vas mettre à la voile et te diriger sur telle ville.

– Pourquoi me rendre dans cette ville ? demande Jean.

– Je la connais, moi. On y trouve de grosses manufactures et les marchandises y sont à meilleur marché qu'ailleurs. On peut difficilement s'imaginer tout le matériel que cette ville exporte. Des bâtiments chargés à pleine capacité quittent ce port, chaque jour. On y trouve de tout et à meilleur marché que dans les autres contrées. C'est là que ces centres commerciaux vont se ravitailler en marchandises, et ils les revendent après en avoir tiré de gros profits.

– C'est bien ! Je mettrai donc le cap sur cette ville ! »

Jean de Calais monte sur son navire, et à la voile ! Au bout de six mois de navigation, il s'amarre au quai de la ville, une belle ville, décrite par Constance. Son nom, Jean de Calais, apparaissait en évidence sur la coque du bâtiment. Aussitôt, on rapporte au roi qu'un bateau étranger, le « Jean de Calais », venait d'accoster au quai. Selon cet informateur, le portrait de la princesse Sirbel Constance apparaît à la proue du navire. « Vous vous rappelez, Sire, la princesse qui a été enlevée en même temps que la belle Élisabeth ? Elles sont peintes l'une à côté de l'autre sur un tableau, à bord de ce navire étranger !

– Oui, oui, je n'ai rien oublié. Allez dire au capitaine que je veux m'entretenir avec lui, ici, au château ! »

Jean de Calais se rend au château et doit répondre tout de suite à une question du roi : « Où as-tu rencontré les deux femmes dont le portrait apparaît sur le pont de ton bâtiment ?

– Ah ! répond Jean de Calais, ce sont deux femmes réduites en esclavage sur un bâtiment que j'ai croisé en mer, en allant chercher une cargaison de marchandises. Je les ai trouvées pieds et mains liées, attachées aux mâts ; elles devaient être mises à mort le lendemain. Moi, j'ai eu pitié d'elles et j'ai versé tout l'argent que j'avais pour les racheter et leur sauver la vie. Sirbel Constance est aujourd'hui mon épouse . . .

– Tu ne me tromperas pas aussi facilement que tu ne le crois ! C'est toi qui les as enlevées !

– Non, non, ce n'est pas moi qui les ai enlevées. Ce n'est pas moi ! Au contraire, je les ai rachetées et je les ai ramenées dans mon pays. Mon père m'a chassé du château parce que j'avais épousé Constance. Celle-ci ne m'a jamais parlé de ses origines. Si elle m'avait fait quelque révélation à ce sujet, je me serais empressé de rechercher sa famille : mais jamais elle ne m'en a soufflé mot. Quant à l'autre femme, je ne sais rien de son passé ; je l'ai sauvée en même temps que l'autre esclave, devenue mon épouse.

– Ah ! dit le roi, c'est une fille que nous avons adoptée et qui demeurait au château avec nous. Elle accompagnait toujours Sirbel Constance.

– Si je comprends bien, Sirbel Constance est votre princesse !

– Tu as raison ! Mais j'hésite encore à croire tout ce que tu me racontes à propos des esclaves rachetées sur un bâtiment corsaire. Pourtant, tu me sembles honnête. À ce que tu dis, lors de ton premier voyage, tout ton argent est allé au paiement des dettes du mort, et au second voyage, tout ton argent a servi au rachat des deux femmes esclaves ? Ton argent n'a pas fructifié beaucoup !

– En effet, je n'en ai retiré aucun profit !

– Eh bien ! voici, continue le vieux roi ; je te donne cent fois la somme que tu as dépensée et qui appartenait à ton père. Tu vas maintenant reprendre la mer

pour retourner dans ton pays et en ramener Sirbel Constance accompagnée d'Élisabeth. Ensuite, tu t'installeras ici et tu vivras avec nous ! »

Jean de Calais était dorénavant mille et mille fois plus riche que le roi, son père. Il accepte de revenir chez lui en vue de ramener sa femme et son amie dans leur pays natal.

Un prince, du nom de Golo, avait courtisé la princesse Sirbel Constance avant son enlèvement. Il l'aimait beaucoup et il s'attendait à devenir son époux. Quand Golo entendit parler que Jean de Calais se préparait à aller chercher Constance, il conçut le projet de faire partie de l'expédition. Le vieux roi jugea bon de donner un conseil à Jean : « Si tu veux m'en croire, Jean de Calais, tu n'amèneras pas Golo avec toi. S'il fait partie de ton expédition, tu t'en repentiras certainement !

– Pensez-vous qu'il soit dangereux, Sire le roi ?

– Je vais te dire ce que j'en pense. Golo est l'ancien amant de Sirbel Constance. Aujourd'hui, il met tout en œuvre pour aller avec toi, parce qu'il est jaloux de constater que son ancienne amante est devenue ton épouse ! »

Le vieux roi était devenu assez sympathique à la cause de Jean de Calais depuis qu'il avait entendu ce dernier prendre fait et cause pour le mort et raconter le rachat des esclaves condamnées à mort par des pirates. Le vieux roi avait été bien impressionné par l'emploi que Jean avait fait de son argent. Et il se disait : « Si Jean a épousé ma fille, c'est une preuve qu'il l'aime. De plus, un prince ordinaire n'aurait pas épousé une fille sans connaître son ascendance. » C'est pourquoi le vieux roi conseillait charitablement à Jean de ne pas accepter Golo à son bord.

Mais le prince Golo ne cessait de tourner autour de Jean et de lui répéter : « Tout va s'arranger à merveille ; je vais te seconder. Tu sais, sur la mer, les contretemps sont fréquents. Moi, je suis habitué à la marine ! »

Finalement, Jean de Calais permet au prince Golo de faire partie de son expédition sur mer.

Jean de Calais arrive chez son père. Signalons, pour abréger, que le vieux roi de Calais avait envoyé les deux femmes, dont l'épouse de Jean, à une couple de milles, garder les moutons. Il possédait un terrain où il élevait de grands troupeaux de moutons. Les deux femmes avaient été affectées à la garde des troupeaux.

Jean de Calais raconte à son père les faits qu'il vient de découvrir. « Catastrophe ! » s'écrie le roi. Il file vers le champ sans ajouter un mot de discussion avec son fils. Une fois en présence des deux femmes, le roi leur adresse timidement ce reproche : « Pourquoi ne m'avez-vous pas mis au courant de vos origines, vous deux ? » Le vieux roi se trouvait humilié à la pensée que le père de Constance ait versé une si forte somme pour compenser l'argent que Jean avait consacré au rachat des deux esclaves.

Pour toute réponse à son reproche, le vieux roi entend dire à l'une des femmes : « Nous nous comptons bien chanceuses de garder les moutons aujourd'hui ! Si votre fils n'avait pas payé notre rançon sur le bâtiment corsaire, nous serions mortes toutes les deux. Vous comprenez donc pourquoi nous sommes heureuses de garder les moutons ! »

Le vieux roi de Calais ramène les deux bergères-princesses à son château. Pendant la quinzaine de jours que dura le séjour chez le roi de Calais, Golo tourna continuellement autour de Constance en lui faisant des avances, mais la princesse ne lui manifestait aucun intérêt. Au contraire, elle montrait partout une grande réserve à l'adresse de Golo.

Bientôt Jean de Calais remet son bâtiment à neuf en vue du retour. On prend la mer de nouveau. Après un mois ou un mois et demi de navigation, le bâtiment se sent secoué sérieusement par une tempête inquiétante. Jean de Calais surveille la manœuvre et multiplie ses interventions ici et là pour éviter le naufrage ou la perte du navire. Tout à coup, Golo lui lance un cri d'un bout à l'autre du bâtiment : « Jean de Calais, viens ici immédiatement ! Vite, vite ! C'est la fin ! » Jean de Calais file à la course vers Golo. « Regarde ce qui se passe ici ! » lui dit le jaloux, en pointant du doigt un endroit précis. Pendant que Jean concentre son attention sur ce point, Golo le secoue brutalement et le bouscule par-dessus bord. Jean de Calais plonge à la mer en plein cœur de la tempête.

On rapporte à la princesse Constance la malencontreuse nouvelle de la disparition de Jean de Calais. « Il a été jeté à l'eau ! s'écrie la princesse. Seul Golo est capable de ce coup !

– Voyons, voyons ! lui dit-on, il ne faut pas l'accuser de la sorte ! Golo s'affairait à l'aider...

– L'aider ou non ... Golo, je le connais ; c'est un vaurien. C'est lui qui a culbuté Jean de Calais à la mer ! »

Des marins l'empoignent et la transportent dans sa cabine ; des gens de son entourage la consolent ... et le voyage se continue.

Jean de Calais était toujours à la mer. Au cours de cette tempête sauvage, il parvient à s'agripper à une vieille coque de bâtiment qui se déplaçait à fleur d'eau, poussée par la vague. Il se cramponne à cet épave et se laisse aller à la dérive, seul moyen, pense-t-il, de se sauver la vie.

L'épave vient aborder à une île – l'Ile-des-Astres comme on l'appelait – d'environ deux cent cinquante kilomètres de longueur, et en dehors de la course normale de tout navire. Ah ! rarement, rarement ... une voile passait en vue de cette terre lointaine.

Jean de Calais était sur cette île depuis déjà sept ans. Comme c'était un été continuel – cette région ne connaissait pas d'hiver – il s'était nourri de fruits sauvages. Des fruits, sur cette île, il y en avait une grande abondance et une grande variété. Ses habits, après sept ans, n'étaient qu'un amas de haillons.

Il gardait précieusement sur lui un mouchoir de la princesse Constance. C'était un mouchoir qui portait, dans un coin, gravé en lettres d'or, le nom de sa femme. Quand le père de Constance avait demandé à Jean de Calais d'aller chercher la princesse dans son pays, le vieux roi avait envoyé une caisse de lingerie dont un bon nombre de mouchoirs. Jean de Calais en avait gardé un comme souvenir. Après sept ans, il l'avait encore dans sa poche.

La barbe du naufragé s'était développée au cours des ans ; elle lui descendait maintenant à la ceinture. Un jour, il était assis sur un billot, à dix ou douze mètres de l'eau. Immobile sur ce rivage de sable, la tête entre les deux mains, le naufragé rêvassait. Tout à coup, il lève la tête et aperçoit un homme qui se dirige vers lui. « Ah ! voilà sept ans que je suis ici, pense Jean de Calais, sans jamais rencontrer âme qui vive ; il me vient un visiteur, aujourd'hui ! »

L'étranger s'avance en droite ligne jusqu'au naufragé. « Bonjour, Jean de Calais !

– Bonjour ! répond ce dernier. Tu as l'air de me connaître, mais moi, je ne te connais pas !

– Évidemment, tu ne me connais pas ! Mais, une fois, tu m'as rendu un grand service !

– Est-ce vrai ?

– Te souviens-tu, dans telle ville, de la foule de citoyens qui malmenaient à coups de pied une tête de mort ?

– Si, je m'en souviens !

– Tu as payé les dettes de ce mort, et aussitôt, je me suis trouvé purifié, j'ai pu entrer au Ciel sur-le-champ. Les peines occasionnées par mes dettes avaient pris fin.

– Ah ! tu es le mort dont j'ai eu pitié ? Tu me fais plaisir !

– Dis donc, Jean de Calais ! Depuis combien de temps es-tu ici ?

– Exactement sept ans aujourd'hui ; j'ai retenu la date ! Sept ans, aujourd'hui !

– Tu as eu l'air surpris de me voir approcher.

– Écoute ! Sept ans sans voir un humain et tout à coup, tu m'apparais ! Si je t'ai bien compris, tu viens ici seulement dans mon intérêt !

– Certainement ! Je viens commencer à te récompenser du service que tu m'as rendu, et je ferai davantage plus tard ! Tu sais, ta femme doit se remarier dans deux semaines !

– À quoi bon m'apprendre cette nouvelle ? Je ne suis pas capable de m'évader de cette île !

– Ah ! tu peux sortir d'ici et facilement ! Que me donnes-tu si je te transporte dans la cour du roi, ton beau-père, en moins d'un instant ? Vas-tu me dire que je suis lent à agir ?

– Moins d'un instant . . .

– Que m'offres-tu ?

– Que veux-tu que je te donne ? Je n'ai rien !

– Oui, tu possèdes quelque chose. Promets-tu de me donner la moitié de ce que tu as de plus cher au monde ? Si tu me fais cette promesse, tu te retrouveras dans la cour du château royal en moins d'un instant ! »

Jean de Calais baisse la tête, se recueille et répond au visiteur : « Oui, je le promets !

– Tu sais maintenant ce que tu as de plus cher dans ta vie ?

– Oui ! » répond le naufragé.

À l'instant, Jean de Calais s'évanouit. Dix minutes plus tard, il reprend connaissance et reconnaît les lieux : il est dans la cour du château ! « Ah ! soupire-t-il, c'est bien vrai que je me suis déplacé rapidement ! Un vrai rêve ! Et maintenant, comment vais-je procéder ? Sept ans absent, tout barbu et habillé de haillons ! Constance ne me reconnaîtra jamais ! » Il s'aperçoit que le personnel du château s'agite sous les portiques en vue de la préparation des noces. Il se rappelle que Constance doit épouser Golo . . .

Depuis la disparition de Jean de Calais, Golo avait toujours entouré Constance de ses prévenances ; il lui avait montré de l'attention. La princesse avait décidé d'épouser Golo. Son mari s'était noyé sept ans plus tôt, et elle n'y pensait plus du tout. Elle le croyait mort depuis longtemps.

Un plan surgit dans la tête de Jean : « Les cuisinières sont débordées par la besogne ; je vais tenter d'obtenir un emploi auprès des cuisinières ! » Il va frapper à la porte de la cuisine : « Je vous sais très occupées et débordées de travail . . . Vous n'auriez pas besoin des services d'un domestique pour fendre le bois et chauffer le poêle ? Parfois vous désirez un feu vif ; il vous faut utiliser des éclisses de bois sec. Si vous le voulez, je vais prendre charge de ces détails.

– Amène-toi ! Viens travailler ! »

Il obtient l'emploi désiré. Le salaire était dérisoire, mais là n'était pas le problème. Jean de Calais commence à travailler. Il fend quelques éclisses de bois et les approche des poêles. Nourri aux fruits pendant sept ans, il manque de résistance. Bientôt, les sueurs l'aveuglent, ses haillons sont mouillés comme un torchon de lavage. Il tire le mouchoir, ce souvenir de la princesse, le déploie et le secoue en vue de faire voir le nom de Sirbel Constance qui apparait dans un coin, en lettres d'or. Le mouchoir lui servait aussi à essuyer ses sueurs.

Une des cuisinières aperçoit le nom dans le mouchoir et va porter cette nouvelle à la princesse : « Le vieil étranger que l'on a accepté comme domestique à la cuisine, c'est un vieux voleur !

– Comment, un vieux voleur ?

– Il est en possession d'un de vos mouchoirs : votre nom apparaît dans le coin, en lettres d'or !

– Oui ? Demandez-lui donc de m'apporter une petite brassée de bois pour faire du feu dans le foyer de ma chambre ! »

La cuisinière donne ses ordres au vieux domestique. « Enfin, se dit-il, c'est ma chance ! » Il se présente à la porte de Constance, quelques éclisses de bois sur le bras, et frappe. La princesse répond ; Jean entre et referme la porte. En apercevant la princesse, il laisse tomber sa faible quantité de bois par terre et s'écrie : « Sirbel Constance ! Je t'apprendrai que je suis Jean de Calais !

– Il faudrait me donner des preuves !

– C'est moi qui te le dis ; je suis Jean de Calais ! J'ai été culbuté à la mer par Golo ; j'ai vécu sur l'Ile-des-Astres sans voir passer aucun bâtiment. Voilà sept ans aujourd'hui que je . . .

– C'est exact ! Sept ans !

– Ensuite, regarde le mouchoir que j'ai conservé, ton mouchoir, un des mouchoirs que ton père m'avait confiés quand je suis retourné te chercher. C'est un souvenir dont j'ai toujours eu grand soin !

– Eh bien ! je veux bien te croire, mais je ne comprends pas comment tu as pu revenir !

– J'ai été transporté ici comme dans un rêve. Un homme est arrivé à moi, sur mon île, et il m'a appris que tu te remariais dans deux semaines. Je lui ai laissé voir que je n'avais aucun moyen de revenir ici, mais il m'a offert de me ramener au château à condition que je promette de lui donner la moitié de mon plus précieux trésor dans ce monde.

– C'est une promesse qui peut être coûteuse !

– Je le sais, mais je ne pouvais faire autrement ! Aujourd'hui, je suis rendu près de toi, et de grâce ! reconnais-moi !

– Par ce que tu dis et par ce que je comprends, c'est bien toi, Jean de Calais ! »

Elle va trouver le roi, son père, et lui dit : « J'ai enfin retrouvé mon mari, Jean de Calais !

– Ah ! non ; c'est impossible, absolument impossible ! »

Il monte à la chambre de Constance et aperçoit cet homme déguenillé, sale, une barbe tombant à la ceinture . . . « Ah ! non, s'écrie le roi ; ce n'est pas Jean de Calais, ce n'est pas . . .

– Oui, je suis Jean de Calais ! Je vais réchauffer certains vieux souvenirs. Vous souvenez-vous, Sire le roi, quand j'ai quitté ce château pour aller chercher ma femme, Sirbel Constance, vous m'aviez donné un mouchoir portant le nom de ma femme ? Voici ce cadeau ; je l'ai conservé ! Vous souvenez-vous du conseil que vous m'aviez donné de ne pas accepter Golo à mon bord par crainte de trahison ? Je ne vous ai pas obéi, je lui ai permis de m'accompagner, et il m'a trahi. C'est lui qui m'a projeté à la mer !

Autre souvenir. Je vous ai raconté l'aventure où j'avais payé les dettes d'un mort dont on déchiquetait la tête à coups de pied ; vous vous souvenez ? Eh bien ! c'est lui qui m'a transporté ici en un instant pour me récompenser du service que je lui avais rendu en payant ses dettes.

– Tu es bien Jean de Calais ! C'est la vérité ! » conclut le roi.

On fait venir sans tarder un barbier qui lui taille la barbe ; on le lave . . . On rapporte à Golo le retour de Jean de Calais. La surprise de Golo frôle la folie. Le roi demande à Jean : « Que fais-je faire de Golo, maintenant ?

– Mettez-le en prison pour le temps des réjouissances, et je déciderai plus tard de son sort. »

On fit revêtir à Jean de Calais des habits princiers, et l'on procéda à une sorte de noces pour souligner les retrouvailles. Le soir, à peu près cinq cents convives entouraient une immense table. Le vieux roi présidait le banquet, assis au bout de la table ; Jean de Calais venait ensuite avec son fils et la princesse.

Le banquet durait depuis quelque temps, la joie flottait partout, tout se déroulait dans l'harmonie. Tout à coup, un visiteur entre, file vers Jean de Calais et lui met la main sur l'épaule. « Holà ! Jean de Calais » lance le visiteur. Le prince se tourne, et laisse voir une surprise décevante. Le vieux roi intervient : « Qu'est-ce qui se passe, Jean de Calais ?

– Toi, rétorque le visiteur, je ne veux pas entendre un mot de toi ! Il m'est aussi facile de te réduire en poussière, sur place, qu'il m'a été facile de prendre Jean de Calais sur l'Ile-des-Astres, à mille lieues et de l'amener ici en moins d'un instant ! »

Le vieux roi n'osa pas répliquer. Le visiteur dit à Jean de Calais : « Je viens chercher ce que tu m'as promis ! » Il ne reçoit aucune réponse. « Voyons, continue le visiteur, vas-tu obéir, oui ou non ? » Il tire un sabre d'un mètre de longueur. « Tiens, voici un sabre. Tu m'as promis la moitié de ton plus cher trésor au monde . . . » Jean ne profère pas un mot. « Prends ce sabre ! » enchaîne le visiteur. Jean saisit le sabre. Le roi ouvrait de grands yeux. Tous les invités se montraient nerveux autour de la table. Le roi risque une question : « Que lui as-tu promis, Jean de Calais ?

– La moitié de ce que j'avais de plus cher au monde ! »

Le roi comprend alors la situation. « Écoute, dit-il au visiteur, une quantité d'or et d'argent pourrait satisfaire à cette promesse !

– Ah ! silence, toi ! crie le visiteur. Tu n'as rien à voir dans notre entente ! »

Le fils du prince Jean avait à peu près neuf ans ; il commençait à avoir passablement de cran. « Papa, dit-il à Jean de Calais, qu'est-ce que tu as promis exactement ? » À peine capable de parler, Jean répond : « Eh bien ! je lui ai promis la moitié du plus précieux trésor de ma vie ; et ce trésor, c'est toi, mon enfant !

– Ah ! si vous l'avez promis, papa, honorez votre promesse ! »

L'enfant libère une partie de la table de son contenu et se couche sur le dos sous les yeux des convives. Le visiteur agite le sabre dans les mains de Jean et répète sa sommation : « Frappe ! Il faut que tu fasses le partage toi-même !

– Non ! Je ne suis pas capable de le faire !

– Jean de Calais ! dit le visiteur, obéis ! C'est mon dernier mot ! »

Le garçonnet crie à son père : « Frappe, frappe ! N'aie pas peur ! » Jean lève le sabre à bout de bras, et au moment où l'arme prend son élan, le visiteur arrête le bras de Jean en lui disant : « Jean de Calais, je suis au comble du bonheur maintenant, grâce à toi. Tu as payé mes dettes et moi, pour te récompenser, je t'ai redonné à ta famille ! Tu es un homme de parole, sois heureux à ton tour ! »

La fête terminée, le roi se préoccupe du sort de Golo : « Ce traître-là, dit le roi, je ne puis le libérer sans le punir ! » Golo était un prince très riche. Jean de Calais intervint : « Je ne veux pas que vous condamniez Golo à mort. Je suggère qu'on le prive de tous ses biens, qu'on lui enlève jusqu'au dernier sou et qu'il soit forcé de gagner sa vie à la sueur de son front. Qu'on s'arrange pour qu'il n'amasse plus de richesse et qu'il goûte comme moi à la misère !

– Eh bien ! dit le vieux roi, ton verdict sera respecté ! »

On confisqua tous les biens du prince Golo et on le força à travailler au pic et à la pelle pour qu'il connaisse l'effet pénible de la sueur. Toute tâche administrative lui fut interdite pour l'empêcher de prendre ses aises.

Golo a travaillé péniblement le reste de sa vie. Quant à Jean de Calais, il jouit d'une existence heureuse en compagnie de sa femme, et rien ne vint troubler la bonne entente avec le vieux roi aussi longtemps que ce dernier vécut au château.

C'est tout ce que j'ai retenu de cette histoire !

## JEAN DE CALAIS

*Récit raconté, le 18 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans), qui l'avait appris de son père, Maurice, vers 1908.*

*Enregistrement no 1339. Conte-type 506 A Ia, b, II a, b, III, IV c (mouchoir), V.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in homm', p'i' in roi, John Cala's. I' avè' in prinç' qui s'app'la't John Cala's, pareil comm' lui. P'is, John Cala's, i' â été aux étud's b'en dés années dan lés grand's écoles, partout, p'is c'tè' in homm' qu'éta't b'en instruit, b'en smatt' [ smart ][1], mé' b'en tranquille, ah ! tranquille enne affére effrayant. I' sorta't jama's, jamè' i' allè' à aucun' soérée null' pârt ; à la maison steddé [ steady ][2]. P'is dans sa chamb'e, p'is dés liv's, p'is dés liv's, p'i' i' pâssa't son tem [ temps ] à lir' jour et nuit'.

Te'jours, la vieill' reine euma't pâs b'en b'en çâ de l'oèr comm' çâ. 'A dit : « Ecoute, 'a di' à son pére, au vieux roi, 'a dit on devra't, 'a dit, le fair' sortir ; 'a dit, seul'ment, i' veut pâs, 'a dit, sortir !

– Bon ! b'en, i' veut pâs !

– Oui, mé', 'a dit, i' pâss' sés temps dans cés liv's-lâ, lâ, i' vâ s'troublé'[3] 'a tête a'ec çâ, lâ, p'i' i' vâ 'ted b'en[4] v'nir fou avec cés agrès[5]-lâ ! Lit, p'is lit, p'is lit, p'is lit jour et nuit', steddé !

– Ah b'en ! écoute, que c'tu veux faire ? »

Te'jours, i' â fait çâ pour plusieurs années. La vieill' 'ta't b'en en pein' d'eul l''oèr comm' çâ. C'ta't juss' pour prend' sés r'pâs, p'is dan 'és liv's, p'is lit steddé. Te'hours, enn' bonn' journée, la vieille 'a di' au vieux roi, 'a dit : « 'Cout' don 'a dit, fau' 'oèr [ il faut voir, ou il va falloir ] asseyé' amancher[6] çâ de que'qu' ma-

---

1. *Smart* (angl) : Habile, fin, gentil, actif.
2. *Steady* (angl.) : Continuellement, sans interruption, de façon constante et ferme.
3. *Troubler (se)* (angl.) : Fatiguer, user.
4. *'Ted b'en* : Peut-être bien.
5. *Agrès* : Sens vague de choses importunes, désagréables.
6. *Amancher* : Prendre des dispositions, s'y prendre, s'arranger.

gniére, 'a dit, pour qu'i' lâch' çâ, cés liv's-lâ. 'A dit, i' y a pâs moyen, pâs moyen ! Tu vâs gu'i gréyer d'in bâtiment, p'is tu vâs l'en-'oeillé' en dehors, dans dés plasse' [ places ] étrangers, au loin, aller charché' in 'oéyag' [ voyage ] de marchandis's chesses [sèches ] ; p'is son 'oéyage, ça vâ l'quiend' accupé, p'is, 'a dit, sés affaires, 'a dit, lés liv'es, 'a dit, i' vâ êt' ôbligé d'lés lâcher, parç' qu' 'a dit, vâ fo'èr qu'i' r'gârde à son affaire !

— L'vieux roi, b'en, i' dit, c'ést b'en correck, c'ést b'en vrè' ennéfette[7], i' dit... »

Te'jours, i' gu'i racont' çâ qu'i' éta't pour aller dan 'és place' éloègnées, a'ec in bâtiment, charché' in bâtiment de marchandis's chesses ; qu'i' éta't pour partir in gros magasin de marchandis's chesses, p'i' i' dit, ça vâ t'prend' tout' de quoi, i' dit, pour t'accuper ; tu vâs t'prend' du stoff [ stuff ][8] p'i' i' dit, icitte, i' dit, le stoff ést pas mal[9] râre, mé', i' dit, tu vâ' allé' en dehors pour allé' en charcher.

— C'ést correck ! »

Quand ça 'té tout' paré, c'fa't qu'i' pâr' en plein' [ pleine ] mer. Te'hours, i' â été quat' à cinq moâs [ mois ] su' 'a mer. Enn' bonn' journée, i' r'ssout dan enn' ville, enn' gross' vill' qu'i' y ava't. I' accoss' [ accoste ] au quai, p'is prend[10] la ville, commence à rôdâiller partout, 'oèr la place, comment c' que c'éta't. I' aparçoè' in train[11] du câlin, dan enn' rue. « Quo' c'qu'i's font lâ, 'és aut's ? » I' s'mè' à r'gârder : i' 'n n-avè' enn' gagn [ gang ][12], i' y ava't 'ted b'en à pe' près deux t'oâs cents homm's dan 'a rue. P'is ça avè' in fonn' [ fun ][13] du câlin. I' pârt, i' s'en vâ lâ, i' s'mè' à r'gârder c' qu'i' y ava't. I' y avè' 'a têt' d'in mort dan 'a rue, p'i' i's boula'ent la têt' chequin leu' tour à coups d'pied p'i' i's l'en-'oya'ent [ envoyaient ] r'voler[14], p'i' i' avè' in fonn' [ fun ] du câlin avec çâ.

I' arrive à 'és aut's : « Dis-moé don, i' dit, vous aut'es, i' dit, quell' sort' de roul' [ rule ][15] qu'vous avé' écitt' ?

— Comment çâ ?

— B'en, i' dit, joué' [ jouer ] a'ec la têt' de c'mort-lâ, i' dit, à coups d'pied, d'minme.

— I' dit, j'voé's b'en, i' dit, mecieu', i' dit, vous êt' étrang' [ étranger ] dan 'a place, i' dit. Not' roul' [ rule ], i' dit, écitte, i' dit, in homm' qui meur' avec dés dettes, b'en, i' dit, on gu'i ôt' la têt' d'ssu' 'és épaules, p'i' i' dit, on l'en-'oeill' dan 'a rue, p'i' i' dit, lâ, ô' 'a boul' à coups d' pied tant qu' 'a peut résister. Quand qu'i' 'n

---

7. *Ennéfette* : En effet.
8. *Stuff* (angl.) : Marchandises, effets, produits.
9. *Mal (pas)* : Passablement.
10. *Prendre* : S'aventurer dans.
11. *Train* : Tapage, vacarme, grand bruit.
12. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, foule.
13. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
14. *Revoler* : Jaillir, être projeté.
15. *Rule* (angl.) : Coutume, loi, habitude. Vx fr. : *Rieule* : règle.

n'â p'us, b'en, i' dit, on ést ôbligé d' lâcher ; i' dit, c'ést d'minme, i' dit, qu' faut qu'i' peill [ paie ] sés dettes !

– Ouè ! I' dit, ça en fè' enn' magniére, çâ ! »

C'tte all'-lâ, ça faisa't pâs b'en b'en longtemps, çâ faisa't 'ted b'en enn' coupell [ couple ] d'heur's qu'i's jouè' avec. 'A éta't pâs b'en b'en b'en abîmée encôre. I' dit : « Vous allez ramâsser c' têt'-lâ, p'is, i' dit, vous allez l'enterré' avec son corps, p'is, i' dit, m'âs payer lés dett's que c't homm'-lâ doé' [ doit ], moé ! »

Fa't batt'e au ban[16] que tout' le monde, en général, qui gu'i d'va't p'is qu'i' éta't pour payer sés dettes. Ça v'na't d' tous bords d'tous côtés ; i' y en ava't, j'cré's b'en, 'ted b'en qui gu'i d'va't r'guien, p'i' i' alla'ent pareil pour avoèr in mâgô' 'és aut' itou. B'en, i' â payé la dett' du mort. Lâ, tout éta't tranquille, mé' ça qués'ment tout' pris l'argent qu'i' ava't pour payer la dett' de c'mort-lâ.

« Ah b'en, asteur, i' dit, vâ fo'èr [ falloir ] qu' je r'vir' de bord, p'is m'en r'tourner, i' dit, avecque r'guien ! I' dit, j'ai p'us d'argent, i' dit, quasiment r'guien ; i' dit, j'su's p'us capab' de charger mon bâtiment de marchandis's chesses ! »

I' s'ést en-r'tourné chez eux. En arrivant chez eux, l' pér' gu'i d'mande, le vieux John Cala's – p'is, lui, s'app'la't John Cala's pareil comm' son pére – « 'P'is quell' sort' de 'oéyage ?

– I' dit, in 'oéyag' blanc !

– Ouè ! I' dit, t'âs r'guien emm'né ?

– Non ; i' dit, j'ai r'guien emm'né. »

I' cont' çâ à son pér' qu'i' avè' été à 'n telle et tell' place, telle et tell' ville, p'is qu'i's boula'ent la têt' de c' mort-lâ, d'minme à coups d'pied. I' dit, in homm' qui mourè' avec dés dettes, i' dit, i's jouè' avec sa tête à coups de pied jusqu'à qu'i' 'n n'eill' [ ait ] p'us. P'is, i' y en avè' enn' gagn [ gang ] 'ted b'en deux t'oâs cents, p'is lâ, in coup d'pié' à in, p'i' in coup d'pied lâ, p'is la tête écitt', p'is la têt' lâ : 'a r'vola't comme enn' mitain' partout. P'is, i' dit, j'ai pâ' été capab' de stann'der [ to stand ][17] çâ, d''oèr çâ ; i' dit, j'ai payé sés dettes, p'i' i' dit, i' on enterré sa tête avec son corps.

– Ah... b'en ! te'jours, enn' bonn' chose, i' dit, mé' d'in aut' magniére, t'âs r'guien remporté !

– Ah ! i' dit, non ; j'ai r'guien r'porté ! »

Ah b'en... ! Tout ést resté mort, tranquille. Le v'lâ encôr' rendu dans sés liv's, p'is tap' dans sés liv's, jour et nuit', pir' que jama's ! Ah ! lâ, la vieille, pas mal démontée de d'çâ. 'A dit : « Ça gu'i a pâs fa't grand bien d'avoèr... d'haler b'en gros d'argent !

16. *Ban* : Proclamation publique.
17. *Stand* [ to ] (angl.) : Supporter, endurer.

– L'vieux roi : 'Cou' don, i' dit, i' a fa't, i' dit, pour b'en faire.

– Ouè, mé', 'a dit, ça empêch' pâs qu'i' eill' [ ait ] encôr' le nez dans sés liv's, steddé foul' [ full ][18]. 'A dit, j'ai pêur, moé, 'a dit, qu'i' gu'i arriv' que'qu' chose, 'a dit, à forç' de lir' de minme ! »

Ah ! pour enn' coupel d'année' encôre. Lâ, i' r'greill' in aut' bâtiment, p'is l'en-'oeill encôr' pour aller charché' in aut' 'oéyag' de marchandis's chesses. Le v'lâ parti encôr' su' 'a mer.

Au bout' de deu' ou t'oâs moâs qu'i' â 'té parti su' 'a mer, fait rencont' d'in aut' bâtiment. Coll' du long ; c'tè' in bâtiment voleur. I' y ava't deux créyatur's[19] su' c'bâtiment-lâ, attachée' après lés mâts du bôt [ boat ][20], lâ, lés deux mains darguièr' le dos, p'is lés deux pié' [ pieds ] attachés taït [ tight ][21] ! Deux bell's créyatures ! « Dis-moé don, i' dit, qu'vous avé' envie d' faire, i' dit, avec cés deux créyatur's-lâ ? I' ava'ent 'té pri' esclâves, i' ava'ent 'té volées p'is pri' esclâves.

– B'en, i' dit, c'ést deux créyatures, i' dit, qu'on l'â ramâssées, p'is, i' dit, on vâ lés mett' à mort, i' dit, b'en vite, lâ ! »

I' éta'ent pâs capab's de fair' de quoi c' qu'i's désira'ent d'a'oèr p'is d'faire, p'is tout'... P'is, i' 'és avè' attachées lâ, p'i' i' éta'ent pour lés mett' à mort. « Comment c'tu d'mand's pour çâ, i' dit, pour lés lâcher ?

– Ah ! éci', i' dit, i' y â quésiment pâs d'prix !

– Comment c'que c'ést ? »

I' gu'i nomme in montan effréyant, qués'ment tout' l'argent qu'i' ava't. « B'en, i' dit, m'en vâs payer, moé, i' dit, pour lés avoèr, p'is, i' dit, m'âs leu' sauver la vie ! »

Te'jours, i' a pris cés deux créyatur's-lâ, i' â payé quoi c' qu'i's voulè' a'oèr pour, le bâtiment voleur, lâ, p'i' i' 'és emmèn' chez eux. P'is, i' y en avè' enn' qui s'app'la't Sirbel Constance, p'is l'aut' 'Lisabeth. Sirbel Constance éta't b'en p'us bell' que l'aut' encôre ; i' éta'ent bell's tou' 'és deux. Mé', Sirbel Constance éta't b'en p'us belle.

I' arriv' chez eu' avec çâ. Ah ! le vieux 'ta't pâs b'en b'en content de d'çâ, de 'oèr qu'i' ava't denné tout son argent qu'i' ava't pour sauver la vie d'cés deux créyatur's-lâ. I' dit : « Ça... charch' de quo' c'que c'ést, çâ, cés deux créyatur's-lâ ? 'Ted b'en dés traîneuses, i' dit, dés affair's de r'guien ! »

I' éta't pâs b'en b'en content' ! Te'jour' i' ont resté que'qu' tem [ temps ] avec, lâ, p'i' i' â marguié Sirbel Constanç' devant qu'i' arriv' chez eux. Ah ! l'vieux roi, c'éta't pâs d'son goût pâ'-en-tout'. Quand qu'i' a vu qu'i' éta't te'jour' avec cés

18. *Full* (angl.) : A plein rendement, à capacité.
19. *Créature* : Femme ou fille ; personne du sexe féminin.
20. *Boat* (angl.) : Bateau, navire, bâtiment. Vx fr. *bot*.
21. *Tight* (angl.) : De façon serrée, qui ne laisse aucune liberté.

créyatur's-lâ, p'is qu'i' ava't pâs l'idée à d'aut's choses, i' dit, m'âs l'mett' dehors. I' dit, i' vâ gâgner la vie à la sueur de son front. Te'jours qu'il l'â mis dehors, p'i' i' s'ést en-allé du long d'la mer, p'i' i' s'ést bâti in p'tit chanquier[22] d'logu's [ logs ][23] su' l'bord d'la mer, lâ, p'i' i' faisa't sa vie à pêcher, su' l'bord d'la mer. P'is, i' 'n n-arracha't b'en : i' éta't b'en pauv'e.

B'en, i' aima't b'en Sirbel Constance ; l'aut'e, il l'eumè' itou, mé', i' éta't marguié a'ec Sirbel Constance. Mé', 'a gu'i en â jama's parlé in mot de sa lignée, jama's, jamè' in mot qu' 'a a parlé d' sa lignée. Mé', i'ést v'nu... alle a resté malade, p'i' 'a a eu in beau p'tit gars ; ah ! que'qu' chos' de beau ! Câlin ! in beau p'tit gârs. Le vieux roi 'ta't b'en content de 'oèr c'te beau p'tit gârs, mé', i' voula't p'us lé' [ les ] 'oèr au château.

Te'jours, la vieille 'a dit : « Sé's-tu, 'a dit, on devra't gu'i r'greiller d'in aut' bâtiment, p'is, 'a dit, l'en-'oeillé' encôr' su' 'a mer ; 'ted b'en, 'a dit, en 'oéyage, l'idée d'cés créyatur's-lâ vâ p'ted b'en gu'i partir d'la tête, p'is, 'a dit, i' s'en r'viendrâ, p'is p'ted b'en qu'i' en f'râ p'us d'câs.

– Ah b'en ! i' dit, ça vâ t'ed b'en arriver comme autrement, i' dit, comm' lés aut's fois, i' dit, lâ, arvenir encôre avecque r'guien.

– B'en oui ! Mé', 'a dit, moé, 'a dit, ça s'ra't mon idée, çâ !

– B'en, i' dit, c'ést correck ! »

I' gu'i r'greill' d'in aut' bâtiment. P'is, devant qu'i' parte, elle, 'a â été l'trouver ; 'a dit : « Tu vâs d'mander, 'a dit, au vieux roi de t' a'oèr in peint'e, que tu veux fair' dessiner, 'a dit, que'qu' chos' su' 'a coup' [ poupe ? ] de ton bâtiment, su' l'devant d' son bâtiment, lâ.

– Â' raït [ all right ] [24] ! l'vieux roi dit, j' m'âs t'en a'oèr in ! »

'A fa't prend' son portra't, elle, en peinture, su' la coup' de son bâtiment avec son p'tit gârs dans sés bras ; p'is, d' l'aut' bord, 'Lisabeth pri' en peinture. « B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, tu vâ' aller dans telle et tell' ville.

– Pourquoi 'ller lâ ?

– B'en, 'a dit, lâ, 'a dit, çâ, c'st enn' gross' ville ; moé, j'conna's çâ ! 'A dit, c'st enn' gross' ville. P'is, 'a dit, toutést à meilleur marché lâ que n'importe v-où alguieurs. C'ést pâs créab' [ croyable ] tout' le stoff qui sort de d'lâ, 'a dit, dés bâtimen effréyants, chargés, 'a dit, à tou' 'és jours. I' y â dés gross's manufactures, lâ, de tout's sortes, 'a dit, dans c'plass' [ place ]-lâ, 'a dit, i's font n'importe quoi, p'i' i's vont qués'ment tout' lâ, 'a dit, pour aller charcher de quo' c'qu'i' ont d'besoin, p'is, 'a dit, b'en meilleur marché que n'importe v-où alguieurs [ ailleurs ], parç' que lés aut's pays, ça vient quas'ment tout' de d'lâ, 'a dit, de quo' c'qu'i' ont. P'is, 'a dit, 'és aut's fon in parcentag' dessus : i's vend'nt p'us cher.

---

22. *Chantier* : Demeure rustique érigée pour loger les travailleurs en forêt.
23. *Log*(angl.) : Billot, bille de bois en grume.
24. *All right* (angl.) : Entendu, très bien, accepté.

– Â' raït [ all right ] ! i' dit, c'ést fait' ! »

Embarqu' p'is guett [ get ][25] ! Au bout d'six moâs, i' r'ssout lâ, à c'vill'-lâ. Enn' bell' place ! Accoste au quai. Le nom... son nom été' écrit « John Cala's » su' son bôt' [ boat ]. Ça été rapporté au roi teut' suit' qu'i' y avè' in bâtimen étrang' [ étranger ] lâ, d'entré au quai, lâ. Le nom du capitaine, c'était John Cala's. P'is, i' dit : « I' y â deux portra'ts : i' di' au roi, i' dit, l'portra't d'Sirbel Constance, i' dit, vot' princesse, lâ, qui â 'té volée, lâ, i' dit, 'a ést su' le coup' de son bâtiment ; su' l'aut' bord, i' dit, bell' 'Lisabeth ést pris l'aut' bord. I' ont disparu tou' 'és deusse' ensemb'e, qu'i' ont 'té volées. V's vous en rapp'lez ?

– Oué, oué, oué, i' dit, j' m'en rappelle, i' dit... I' dit, allez dire à c'capitain'-lâ qu'i' vienne icitte ! »

Pârt p'i' i' gu'i d'mande... M'en vâs rend' vésite au vieux roi. L'vieux roi dit : « V-où c'que t'as pris, i' dit, cés deux créyatur's-lâ, i' dit, toé, lâ ? C'ést leu's portraits su' la coup' de ton bâtiment, lâ !

– Ah ! i' dit, çâ, i' dit, c'ést deux créyatur's qu'éta'ent pri' esclâves, i' dit, su' in bâtiment voleur que j'ai rencontré su' 'a mer. P'is, j'ta's parti, i' dit, pour aller charché' in 'oéyag' de marchandis's chesses [ sèches ] ; p'is, i' dit, i' éta'ent pris [ prises ], i' dit, pour êt' mi' à mort : i' été' attachées, lés mains p'is lés pieds, i' dit, après lés mâts du bâtiment, p'i' i' éta'ent pour êt' mi' à mort. P'is, i' dit, moé, j'aima's pâs çâ : j'ava's pitié du monde, p'is, i' dit, j'ai denné presque tout' l'argent qu' j'ava's, i' dit, pour leu' sauver la vie. Aujo'rd'hui, i' dit, i' y en â enne, Sirbel Constance, i' dit, çâ, i' dit, c'ést ma femme aujo'rd'hui.

– Ha ! L'vieux roi : toé, i' dit, tu m'amanch'râs pâ' avec çâ, i' dit, c'ést toé, i' dit, qui 'és âs volées !

– Non, non, non ! I' dit, c'ést pâs moé qui 'és â' volées ! Pâs moé... qui 'és ai volées ! I' dit, j'lés ai sauvé la vie, p'i' après çâ, j'me su's t-en-r'tourné che' nous, p'i' i' dit, mon pér' m'â mis dehors, i' dit, en caus' que j'éta's marguié à Sirbel Constance. I' dit, alle â jama's voulu déclârer, i' dit, la lignée qu' 'a éta't, jama's, jama's. Si 'a m'en ava't parlé, b'en, i' dit, j'a'ra's pu arranger l's affaires, mé', 'a me 'n n'â jama's parlé in mot. I' dit, l'aut'e, i' dit, j'sé's pâs queul lignée qu'alle est ; alle été' avec vot' princesse.

– L'aut'e, i' dit, c'ést enn' fille, i' dit, qu'ava't te'jours resté a'ec n'us aut'e : on l'ava't pri' en éleuve [ élève ][26], p'i' i' dit, 'a éta't te'jour' a'ec Sirbel Constance.

– I' dit, d'minme, çâ, i' dit, c'ést vot' princesse ?

– Oué ! P'is, i' dit, j'ai b'en d'la misère à crèr' çâ, toé, i' dit, de quoi c'tu m'dis, qu' t"és â' ach'tées su' in bâtiment voleur, qu' éta'ent pri' esclâves ; b'en d'la misère ! Mé', i' dit, d'la magniér' que tu parles, i' dit, t'és t-in homme honnête, all right ; mé' pu'ss' [ puisque ] c'ést comm' çâ, i' dit, ton promié' 'oéyage, i' dit, t'âs,

25. *Get* [ to ] (angl.) : Va ; va-t-en !
26. *Élève* (prendre quelqu'un en) : Adopter, ou assurer l'éducation de quelqu'un.

en fait', enterré la têt' de c'mort-lâ, lâ ; le deuxième, t'â' ach'té cés deux esclâv'-lâ qu'éta'ent pri' esclâv's su' l'bâtiment, pour leu' sauver la vie ; ton argen étè' à r'guien !

– I' dit, non ; mon argen étè' à r'guien !

– B'en, i' dit, quiens [ tiens ], en v'lâ cinquant' fois le r'doub' que t'âs dépensé, qu'ton pér' t'â deunné. P'is, i' dit, tu vâs r'virer d'bord, p'is tu vâ' aller charcher, i' dit, cés deux créyatur's-lâ, Sirbel Constance, p'is, i' dit, 'Lisabeth, p'is tu vâs resté' écitte avec n'us aut'e. »

I' éta't cent, p'is dés cents, p'is dés cents, p'is dés mill' fois plus rich' que son pére, que l'vieux John Cala's lui-minme. « Ah ! b'en, â' raït [ all right ] ! »

I' y avè' in homme, in Gôlô[27], qui sortè avec la princesse, le temps qu' 'a éta't lâ, elle, lâ, avant qu' 'a soeill' pri' esclâve. Ah ! p'i' il l'aima't b'en gros, p'is, i' éta'ent supposés de s'marguier. C'tè' in prince, çâ, c'Gôlô-lâ. Quand i' â attendu [ entendu ] parler de d'çâ, que John Cala' alla't charcher la princesse, i' voulè' allé' avec lui. Le vieux roi i' dit : « John Cala's, i' dit, emmèn' pâs c' prinç'-lâ avec toé ! Si t'emmèn's c'prinç'-lâ avec toé, i' dit, i' vâ t'arriver malheur.

– Ah ! i' dit, j'pens' pâs, i' dit, Sir' mon roi. . .

– Oué, i d'i dit ! I' dit, m'âs t'avartir. I' dit, c'prinç-lâ, i' dit, quant' Sirbel Constance étè' écitte, i' dit, c'prinç'-lâ sortè' avec. P'is, i' dit, i' force à allé' a'ec toé ; i' dit, c'ést enn' jalou'srie qu'i' â, i' dit, d' 'oèr que c'ést toé qui l' l'âs ! »

Lâ, le vieux roi éta't su' l'bord du jeun' John Cala's pâs mal. I' ava't vu le cœur qu'i' avè' eu d'faire enterrer la têt' de c'mort-lâ p'i' ach'ter cés deux esclâv's-lâ qui éta'ent pris su' l'bâtiment pour êt' mi' à mort ; p'is, i' dit, i' â tout' deunné son argent. Si, aujo'rd'hui, qu'i' ést marguié avec, i' s'ést dit, il l'eume ! S'il l'eu-ma't pâs, i' dit, il l'a'ra't pâs marguiée[28], sans savoèr la lignée qu' 'a éta't ; p'is, i' dit, in prince. . . I' dit « Emmèn'-lé pâs !

– All right ! »

Te'jours, Gôlô i' éta't te'jour' à l'entour de lui, p'is « Tout' vâ b'en aller, i' dit, m'âs t'éder [ aider ] ! I' dit, su' 'a mer, dés fois, i' dit, on â pas mal de troub's[29], p'is, i' dit, j' t'accoutumé su' 'a mer. . . »

Te'jours qu'i' s'décid' de l'emm'né' avec lui. I' â parti p'i' i' â emm'né Gôlô avec lui.

I' arriv' chez eux ; te'hours, pour piqué' au plus court, le vieux roi, i' ava't pris cés deux créyatur's-lâ, p'i' i' 'és avè' en-'oeillé dans l'champ. . .oh ! à enn' coup'

27. *Golo* : Le nom de ce traître a certainement été emprunté au roman du chanoine allemand Christophe Schmid, *Geneviève*, traduit en français par Louis Friedel. Plusieurs éditions ont circulé chez nous après 1870.
28. *Marier* : Épouser.
29. *Troubles* (angl.) : Difficultés, soucis, ennuis, tracas.

[ couple ] de mill's de d'lâ, su' du terrain qu'i' ava't, i' y ava't b'en dés moutons, dés gros troupeaux d'moutons, p'i' i' 'és avè' en-'oeillées [ envoyées ] gardé' 'és moutons. I' r'ssout, lui, p'i' i' gu'i cont' çâ. « Ah ! câlin ! » i' dit ! Pâss' [ Le roi passe ] la porte. Pâs d'parlage[30], p'is get su' leu' bord, p'i' i' s'en vâ lés trouver, p'is : « Pourquoi c'que c'ést qu'vous m'avez pâs dit, i' dit, la lignée qu'vous étiez, i' dit, vous aut's ? » I' ava't tout' deunné l'argent qu'i' ava't, tout' dépensé, p'i' encôr' 'ted b'en cinquant' fois d'pluss' de quoi c'qu'i' ava't dépensé. Ah ! l'vieux roi était fou, fou...

— Ah b'en ! 'a dit, Sir' mon roi, 'a dit, ô' éta't b'en bien aise, 'a dit, aujo'rd'hui, 'a dit, d'garder lés moutons. 'A dit, si ça ava't pâ' été d'vot' garçon qui nous a'rè' ach'tées su' l'bâtiment voleur, lâ, 'a dit, on s'ra't pâ' écitte aujo'rd'hui ; 'a dit, on s'ra't mort's tou' 'és deux ! 'A dit, on ést b'en content's de gardé' 'és moutons.

— Ouè ? B'en, i' dit, c'é' âll right ! »

Le roi lés â r-emm'nées, i' ont pâssé enn' quinzain' de jours lâ, p'is Gôlô s'tenè' alentour, p'i' i' asseillè' [ essayait ] à gu'i faire enn' façon, mé' pâs d'façon pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' ! Pâs d'façon d'aucun' magniére.

Te'jours, i's s'sont r-agréyé' en neu' [ neuf ], leu' bâtimen en neu', pour s'en r'tourner. Enn' hournée [ journée ], i' éta'ent pris su' 'a mer ; ça faisè' à pe' prè' in moâ' in moâ' et d'mi qu'i' éta'ent partis. Enn' tempête effrayante ! John Cala's qui étè' en têt' de d'çâ, p'i' i' ouatcha't [ to watch ][31] tout' partout ; ah ! i' éta't fou, fou, fou : vâ écitt', p'is vâ lâ, p'i' ouatch écitt', p'i' ouatch lâ, p'i' ouatch partout, pour pâs fér' naufrage en queuqu' pârt, pour pâs qu'i's v'nè' à périr dans que'qu' trou !

Gôlô étè' à l'aut' bout' du bâtiment, p'i' i' lâche in cri : « John Cala's, vite, vite, vite, viens 'citt', vite... b'en, i' dit, o' ést féni ! » Prend sa course, i' allè' à 'a course, p'i' arriv' lâ. « R'gâr' don quoi c' qu'i' y â lâ ! » P'i' i' gu'i maudi' enn' poussée, p'is floukch ! à l'eau ! V'lâ John Calai' à l'eau, à la mer, dan enn' tempête effréyante !

'A rapporte à la princesse, à Sirbel Constance, la femm' de John Cala's, que i' ava't timbé à l'eau. « Ah ! b'en, 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést pâs d'aut' que Gôlô, 'a dit, qui l'â j'té à l'eau ! » Ouégnons, lâ ! Lés aut's gu'i dit : « Faut pâ' a'oèr dés pensées d'minme, 'a dit, i' étè' avec lui, i' dit, pour gu'i éder [ aider ] !

— 'A dit, tu 'oés, 'a dit, qu'i' soeill' avec lui, co' minm' qu'i' a'ra't pâs 'té avec lui, p'is co' minm' qu'i' s'rè' avec lui, 'a dit, Gôlô, 'a dit, c'st in homm' de r'guien ! B'en, 'a dit, c'ést lui qui l' l'â transporté à la mer ! »

Ah ! b'en, i' 'a po'gn'nt p'i' i' 'a rent'nt dans sa chamb'e, p'i' ils l'ont consolée, p'is continue' 'a route. John Calai' étè' en plein' mer. Dans c' tempêt'-lâ, lâ. qu'é-

30. *Parlage* : Action de parler ; conversation, discussion ...
31. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, faire le guet.

ta't si' ouèll [ wild ][32] lâ, s'adeunne à driffé' [ to drift ][33] in vieux fond d'cal' de bâtimen à l'enteur [ entre ] deux eaux, qui s'en allè' enteur deux eaux su' 'a houle. I' s'adeunn'-tu pâ' à griffer[34] c't agrès-lâ. Le v'lâ parti, p'i' à la driff' [ drift ], p'i' i' s' t'nè' après çâ pour v'nir à bout' de s'sauver la vie, d' pâs s'neyer.

Driff' su' in île. I' app'la'ent çâ l'îl'-dés-ass' [ astres ]. Çâ, ça avè' à pe' près 'ted b'en cent cinquant' mill's de long, c'tte îl'-lâ. Pâs d'bâtiments qui pâssa'ent lâ, ques'ment... ah ! b'en râre, b'en râr' qu'i' a'ra't pâssé in bâtiment proch' de c'tte îl'-lâ ; c'ta't b'en éloègné. V'lâ mon John Cala's su' c'tte îl'-lâ. I' a pâssé sept ans su' c'tte îl'-lâ, à manger dés fruits ; dans c'plaç'-lâ, i' y ava't pâs d'hiver : c'éta't te'hours... i' y â enn' saison d'été quas'ment tout l'temps. Dés fruits, i' y en ava't su' c'tte îl'-lâ de tout's lés sortes, et p'is, i' ést v'nu, comm' de raison... sept ans ! p'us r'guien su' l'dos ques'ment, tout' déchirâillé partout.

I' avè' in mouchoèr d'la princess' que son pére... le pér' d'la princesse, lâ, quand qu'il l'â en-'oeillé charcher sa femm' p'is l'aut'e i' gu'i ava't denné du linge, p'i' i' gu'i â emm'né pour qu' 'a s'habille. P'i' alle ava't b'en dés mouchoèrs, dés beaux mouchoèr' avec son nom écrit, on vâ dire, en gross's letteurs [ lettres ] d'or, en coin, su' sés mouchoèrs. P'is, i' en avè' in, p'i' il l'ava't dans sa poche, p'i' il l'â te'jours conservé b'en propre. Et p'is, au bout d' sept ans qu'i' fut rendu lâ, lâ, John Cala's, i' ava't d'la grand barb' qui gu'i v'nè' écitt' [ hauteur de la ceinture ], lâ, grand barbe.

I' étè' assis su' l'bord de l'île, lâ, su' enn' vieill' logu' [ log ], lâ, à pe' près 'ted b'en, oh ! enn' trentaine, quarantain' de pieds d' l'eau, enn' battur' de sâb' [ sable ] qu'i' y ava't lâ. I' étè' assis, lés deux brâs comm' çâ [ tête entre les deux mains ] p'i' i' jongla't[35].

Tout d'in coup, i's'lev' la tête, i' aparçoé' v'nir in homme. « Quiens, v'lâ sept ans que j'su's t-écitte, i' dit ; j'ai jama's vu âm' qui vive, p'i' i' dit, en v'lâ in au-jo'rd'hui ! » I' s'en vient drett' à lui : « Bonjour, John Cala's !

– Bonjour ! I' dit, t'âs d' l'air à m'connaît'e ? I' dit, moé, j'te conna's pâs !

– Non, i' dit, tu m'conna's pâs, mé', i' dit, t'âs fait' que'qu' chos' de b'en, enn' fois, pour moé !

– Ouè ?

– T'en rappell's-tu, i' dit, quant' t'â' été, i' dit, dans telle et tell' ville, lâ ?

– Oué !

– T'en rappell's-tu, i' dit, la gagn' [ gang ] d'hommes, lâ, qui boula'ent la têt' de c'mort, i' dit, à coups d'pied, lâ ?

---

32. *Wild* (angl.) : Farouche, désordonné, déréglé.
33. *Drift* (angl.) : Flotter, dériver, aller en dérive.
34. *Griffer* : Agripper, empoigner, saisir vivement.
35. *Jongler* : Réfléchir, penser sérieusement, se concentrer.

– Oué !

– I' dit, t'âs payé sés dettes, p'i' aussitôt qu' t'a' eu payé sés dettes, i' dit, moé, j'me su's trouvé fri' [ free ][36]. I' dit, j'ai rentré dans l'Ciel t'sutt' suite [ tout de suite ], i' dit. Mon troub' été' féni par rappor' à toé : tu m'âs délivré, i' dit, dés dett's que je d'va's.

– Ouè ! Ah ! c'ést toé ! Bon !

– 'Cou' don, i' dit, John Cala's, i' dit, comment v'lâ longtemps qu' t'és t-écitt' ?

– Ça fa't sept ans, i' dit ! J'ai r'marqué la date, i' dit, ça fa't juss' sept an aujo'rd'hui, j'su's t-écitt' !

– T'â' été surpris, i' dit, de m' 'oèr v'nir ?

– Oui ! I' dit, ça f'sa't sept ans qu' j'étè' écitt', p'is j'ava's jama's vu âm' qui vive. Mé', i' dit, d'la magniér' qu'tu parles, i' dit, toé, i' dit, tu vien écitte 'ienqu' pour me porter main-forte.

– I' dit, oui ! I' dit, j' m'en viens te r'mette, i' dit, de quoi c'que c'ést qu'tu m'âs fait', p'is, i' dit, m'âs t'en r'mett' encor' pluss', plus târd. Ta femme, i' dit, 'a vâ s'marguier, i' dit, dans deux s'maines !

– Ah ! quoi ç'c'ést qu'ça m'fa't, çâ, moé ? Ça fa't r'guien, i' dit, j'pâs capab' grouiller de d'citte !

– I' dit, oui, i' dit, t'és capab' grouiller de d'citt' !

Quoi c'tu m'dannes [ donnes ], i' dit, si j'te transporte, i' dit, dans la cour du roi, i' dit, en moins d'in instant ? I' dit, c'ést vit' fait', çâ !

– Oué !

– Quoi c'tu m'dannes, i' dit. . .

– 'Oégnons, quoi j'te deunne ? I' dit, j'ai r'guien ! Quoi c'tu veux que j'te deunne ?

– Oué ! Ah ! i' dit, oué ! I' dit, t'âs que'qu' chose ! 'Cou' don, i' dit, John Cala's, i' dit, me deunn's-tu, i' dit, la mo'quié [ moitié ] de quoi c' t'as d'plus cher au monde, pour te transporter dan 'a cour du roi', lâ, i' dit, en moins d'in instant ?

– Pench' la tête . . .Oué !

– Bon ! i' dit, tu comprends, asteur, tu sé's quoi c'que c'ést, i' dit, que c't'âs d'plus cher au monde ?

– I' dit, oué ! »

I' â timbé à l'envers. . .sans connaissance. A pe' près dix menute' après, i' r'prend sa connaissance, i' éta't rendu dan 'a cour du roi. « Ah ! b'en, i' dit, c'ést

36. *Free* (angl.) : Libéré de toute servitude, libre.

vit' fait' ennéfett' [ en effet ] ! Pareil, pareil comme in p'tit rêve... Comment j' m'âs m'amancher mon affaire, i' dit, asteur ? Sept ans ! P'is, i' dit, amanché d'minme ! D'la barb' comm' çâ, tout en guénille. I' dit, 'a me r'connaîtrâ jama's ! » P'is, i' étè' après brâsser dés affaires, lâ, en avant, lâ, pour fair' lés noces : 'a s'marguiè' [ mariait ] avec Gôlô.

Gôlô, i' s'ava't te'jours t'nu alentour, p'is te'jours fait enn' bell' façon, p'is lâ, 'a éta't décidée de s'marguié' avec Gôlô. Ça faisa't sept ans qu'son mari éta't transporté à la mer. Alle ava't p'us l'idée su' lui pâ'-en-tout'. 'A l'pensa't mort, ça faisa't b'en longtemps.

« B'en, i' dit, lés cuisigniéres, i' dit, sont b'en pressées, lâ, i' dit, m'â' asseyé' à po'gné' enn' djob [ job ][37]. » I' rent' dan 'a cuisine, i' dit : « Vous a'riez pâs besoin, i' dit, dans l'temps pressé comm' çâ – i' dit, vous avez b'en d' l'ouvrage – i' dit, d'in chô' boï [ chores boy ][38], i' dit, pour vous fend' du boâs, i' dit, pour chauffer vot' poêle ; dés fois, i' dit, v's avez besoin, i' dit, d'in attisée[39] d'boâs, i' dit, du bon bois chess' [ sèche-sec ] ça fait dés attisées vite, p'is, i' dit, m'âs vous fend' çâ, i' dit, moé ; m'âs vous arranger çâ.

– Chour' [ sure ][40] ! »

Ils l'engagent. I' ava't pas grand-chose [ salaire ], mé', c'st égal ! Te'hours, mon John Cala's, qu' c'éta't sept ans su' c'tte îl'-lâ à viv' aux fruits ; i' éta't pas b'en b'en fort. Commence à fend' dés p'tit's éclats[41], p'i' i' rentra't çâ, p'is lés sueurs l'avêugla'ent : tout trempe[42] en lavette ! I' prena't c'mouchoèr-lâ qu'i' ava't consarvé, l'mouchoèr d'la princesse, p'i' il l'étenda't p'i' il l'escoua't pour leu' montrer le nom « Sirbel Constance » qu'éta't marqué en gross's lett's comm' d' l'or, t'sé's, dan in coin.

Te'jours, i' s'essuya't, p'i' i' ont vu çâ, i' ont... 'a a rapporté çâ à la princesse : « 'A dit, l'vieux, 'a dit, qu' on l'â engagé chô' boï [ chores boy ], lâ, 'a dit, pour nous éder [ aider ], 'a dit, c'st in vieux voleur, çâ !

– Oué ! Comment çâ ?

– B'en, 'a dit, i' â in d'vos mouchoèrs, p'is vot' nom ést écrit dans l'coin, lâ, en lett's d'or !

– Oué ? 'A dit, dit's-y qu'i' fende enn' p'tit' brassée, 'a dit, de bois, p'tite, lâ, p'is qu'i' m'eul l'emport' dans ma chamb' écitte, 'a dit, pour faire enn' p'tite attisée, 'a dit, dans mon foyer.

– C'st âll raït [ all right ] ! »

---

37. *Job* (angl.) : Emploi, tâche, travail.
38. *Chores boy* (angl.) : Domestique préposé aux travaux secondaires dans une cuisine, surtout dans les chantiers.
39. *Attisée* : Bon feu produit par une quantité de bois qu'on met en une seule fois.
40. *Sure* (angl) : Certainement, évidemment.
41. *Éclats* : Fragments.
42. *Trempe* : Trempé, mouillé.

'A descend p'i' 'a gu'i dit çâ. Ah, boïss [ boys ] ! « Lâ, i' dit, j'su's correck ! » I' arriv' lâ a'ec sa p'tit' brassée d'éclats, frappe à 'a porte... 'a dit : « Rentrez ! » I' rent'e, farm' la porte, p'is vragn' ! La brassée d'boâ' à terre ! I' 'n n'ava't pâs gros, 'ted b'en enn' po'gnée. I' dit : « Sirbel Constance, i' dit, t'apprendrâs j'su's John Cala's !

– Ah ! 'a dit, c'ést pâs prouvé que tu soeill's John Cala's !

– B'en, i' dit, j' t'eul l'dis, moé, que j' su's John Cala's. J'ai été transporté à la mer, i' dit, par Gôlô, p'i' i' dit, ça fa't sept an aujo'rd'hui, i' dit, que j'éta's su' l'Il'-dés-ass' [ astres ], lâ, i' dit, de v'-où qu'i' pâssa't pâ' auquin bôt' [ boat ].

– Oui, 'a dit, ça fa't sept ans !

– P'is, i' dit, r'gâr' le mouchoèr que j'ai consarvé, i' dit, ton mouchoèr, in dés mouchoèrs que ton pér' m'ava't denné, i' dit, quand j' me su's t-en-allé t'charcher. Je l'ai te'jours conservé.

– B'en, 'a dit, j'peux pâs comprend' çâ ! Mé', 'a dit, comment ça s' fa't ?

– B'en, i' dit, j'ai 'té transporté écitte, i' dit, moé, i' dit, c'ést pareil comme in rêve. C'st in homm' qui â r'ssou'[43] à moé, p'i' i' dit, i' m'â dit qu'tu t'marguia's dans deux s'maines. J' gu'i ai dit : « Quoi c'tu veux que j'fèz' [ fasse ] ? » P'is, i' dit, i' m'â d'mandé de quoi j' gu'i denn'ra's. I' m'â d'mandé, i' dit, la mo'quié de quoi c' j'ava's d'plus cher au monde.

– B'en, çâ, c'st enn' b'en grosse affaire, 'a dit, çâ, oué !

– B'en, i' dit, que c'vous voulez que j'fes' [ fasse ] ? P'is, i' dit, lâ, aujo'rd'hui, j'su's rendu écitt' ! P'is, i' dit, pour l'amour du bon Dieu, i' dit, r'conna's-moé !

– 'A dit, tout' quoi c'tu dis, p'is tout' quoi j' peu' 'oèr, 'a dit, c'ést toé, âll raït [ all right ] ! »

'A pârt, p'i' 'a s'en vâ charcher le roi, le roi, son pére. 'A dit : « J'ai trouvé, 'a dit, mon John Cala's !

– Ah ! i' dit, non ; ça peut pâ' arriver, çâ, pâ'-en-tout', pâ'-en-tout ! pâ'-en-tout' ! »

Te'jours, lâ, i' monte. D'la grand barb' qui gu'i v'na't jusqu'à 'a ceinture, p'is sale, tout en guénille ! « Ah ! i' dit, non ; ah ! i' dit, çâ, c'ést pâs John Cala's, çâ, i' dit !

– I' dit, oui ! I' dit, j' su's John Cala's ! I' dit, m'âs vous rapp'ler dés choses. Vous rapp'lez-vous, i' dit, quand j'ai parti d'édcitt', i' dit, pour aller charcher ma femme, Sirbel Constance, i' dit, j'ava's 'té deunné l'nom, v'lâ in mouchoèr que j'ai consarvé ; i' dit, son nom ést d'ssus. I' dit, vous rapp'lez-vous, i' dit, quand vous m' disiez, i' dit, de pâ' emm'ner Gôlô avec moé, que Gôlô m'trahira't ? Mé', i' dit, j'vous ai pâ' écouté : j'eul l'ai emm'né, p'i' i' dit, i' m'â trahi. C'ést lui qui m'â

43. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

transporté à la mer, p'is, i' dit, j'ai 'té sept ans su' l'Il'-dés-astres, lâ ; p'is j'ai 'té transporté écitte, i' dit... Vous rapp'lez-vous d' l'homme, i' dit, j'ai payé sés dettes, lâ, qu'i's boula'ent ? I' dit, c'ést lui qui m'â transporté écitte, i' dit, en moins d'in instant, in sarviç' qu'i' m'â rendu par rapport que j' gu'i en ava's rendu in ! »

Tout est resté d'minme. « B'en, i' dit [ le roi ], c'ést vrai, çâ ! » En-'oeill' charché' in barbier au plus câlin, p'i' i's gu'i font la barbe, p'i' i's l'netteill'nt [ nettoient ] b'en net, p'i' i's rapporte' à Gôlô que John d'Calai' éta't r'venu. Ah ! Gôlô 'ta't fou, fou, fou, fou ! Ah ! i' éta't fou ! Le roi dit : « Que j' m'âs faire a'ec Gôlô ? i' dit.

– I' dit, vous allez l'mett'e en prison, i' dit, le temps qu'on vâ fair' lés noces, lâ, p'i' i' dit, mecqu' tout' soeill' féni, i' dit, j'vous dirai que ç'c'ést faire avec.

– Ah ! O Ké ! »

Te'jours, lâ, ils l'on habillé en qualité d'prince, et p'i' i' ont fait' lés noces. Le soèr dés noces, lâ, i' y avè' enn' grand tab'e, ah ! enn' tab' qui t'na't 'ted b'en cinq cents parsonnes ; i' éta'ent tout' assi' alentour de c'tab'-lâ. L'vieux roi 'tè' assi' au bout' d'la tab'e, John Calai' étè' assi' au bout', dans l'coin, p'is son p'tit gârs dans l'milguieu [ milieu ], p'is sa femme, l'aut' bord de lui.

Lés v'lâ tout' à tab'e ç'avait du fonn' [ fun ] tout alla't b'en. Quoi c' qu'i' rent'e ? C'te gârs-lâ ! I' arrive à John Cala's, i' gu'i met lés deux mains su' 'és épaules : « Heille ! i' dit, John Cala's ! » I' se r'vir' de bord... Lés deux brâs gu'i ont timbé ! L'vieux roi dit : « Que c' qu'i' y â, i' dit, John Cala's ?

– Toé, i' dit [ le visiteur ], chutt' ! pâs l'mot, i' dit, au roi, pâs l'mot ! I' m'ést aussi impossib'e [ possible ] i' dit, moé, i' dit, de t'mett'e en poussiér' drett' écitt', lâ, en l'disant, qu'i' m'â été possib' de prend' c't homm'-lâ, i' dit, à mille l'guieues [ lieues] d'édcitt', su' l'Il'-dés-ass' [ astres ], p'is l'emm'né' écitte en moins d'in instant ! »

I' â farmé sa gueule, net'. I' dit : « John Cala's, i' dit, j'viens m'charcher, i' dit, que c'tu m'âs promis ! »

Pâs l'mot !

« Voignons ! Vâs-tu l'faire ou b'en si tu l' f'râs pâs ? »

Sor' [ sort ] in sâb' [ sabre ] d'à pe' près t'oâs pieds d'long. « Quiens, i' dit, v'lâ l'sâb' écitt' ! Tu m'âs promis d' la mo'quié de quoi c' t'ava's d'plus cher au monde...

Pâs l'môt...

« Prends l'sâb'e ! » Il [ John ] l'â pris. Le roi r'gârda't ; tout' le monde r'gârda't tout excité, tout partout. Le roi dit : « Quo' c'que c'ést qu'tu gu'i âs promis, i' dit, John Cala's ?

– I' dit, j' gu'i ai promis, i' dit, d'la mo'quié de quo' c'que j'ava's d' plus cher au monde ! »

Le vieux roi l'â compris t'et' suite : « Ah ! i' dit, écoute, i' dit, d' l'or p'is d' l'argent, i' dit, ça s'rè' aussi b'en qu'çâ !

– T'et ! Té'-toé, i' dit [ dit le visiteur ], toé ! T'as pâs d'affair' là-d'dans ! »

Son p'tit gârs, i' avè' à pe' près dan 'és neuf ans, i' ava't d' l'idée dan 'a tête, in peu. I' dit : « P'pâ, i' dit, quoi c'que c'ést qu'tu gu'i âs promis ? »

B'en, i' éta't pâ' 'apab' parler. « B'en, i' dit, j' gu'i ai promis, i' dit, d'la mo'quié de quoi c'que j'ava's d' plus cher au monde, p'i' i' dit, la moquié, i' dit, de quoi c'que j'ava's d'plus cher au monde, i' dit, c'ést la mo'quié d'toé, mon p'tit gârs !

– Oué ! B'en, i' dit, si vous l'avez promis, i' dit, fait's-lé ! »

Netteill' [ nettoie ] enn' plass' [ place ] su' 'a tab'e, lâ, p'i' i' s'couch' su' 'a tab'e. I' po'gn' le. . . l'moribond gu'i r'griff' le sâb'e encôre, p'i' i' dit : « Fesse ! I' dit, faut qu'tu fes's [ fasses ] le partag' toé-minme !

– Non ! J'pâs capab' d'fér' çâ.

– John Cala's, i' dit, j'teul l'dirai p'us ! » i' dit.

L' p'tit gârs disa't : « Fesse ! Fesse ! Aie pâs pêur ! »

I' s'lev' le brâs pour fesser, p'is quand qu'i' a v'nu pour abatt' la main, i' gu'i â griffé l'brâs, le moribond, lâ. « John Cala's, i' dit, j'ai enn' bonn' place aujo'rdhui par rappor' à toé ! I' dit, t'âs payé més dettes, p'i' i' dit, j'viens te rend' le minm' sarviss' [ service ] que tu m'âs rendu, lâ ! »

Lâ, lâ, après çâ, le temps dés noce' éta't féni, lâ. Arvenon à mon Gôlô. Ah ! le roi, i' dit : « C'Gôlô-lâ, i' dit, moé, i' dit, j' su's pâ' 'apab' de l'lâcher d'minme ! » C'tè' in homm' qu'éta't b'en riche. John Cala's dit : « J'veux pâs, i' dit, qu'vous mettez Gôlô à mort. Tout' que c'que j'veux, i' dit, que vous gu'i ôtiez tout's sés bien à net' ; tout ôter, i' dit, j'qu'à [ jusqu'à ] la dargniér' cenne ; i' dit, qu'i' gâgn' sa vie, i' dit, à la sueur de son front, pour le restant d'sés jours ! Qu'i' d'vienne à jama's ramâsser r'guien ! Te'jour' être au bout' de tout', p'is qu'i' gâgn' sa vie, i' dit, d'sa'oèr de que c'que c'ést, i' dit, d'a'oèr eu d'la misère !

– B'en, l'vieux roi dit : Si c'ést ton goût, c'ést correck ! »

I' gu'i a tout' ôté sés biens, p'i' il l'â mi' à travaillé' à la journée, au pic p'i' 'a pelle – pâ' a'ec le criguion [ crayon ] pour avoèr la bonne aise ! – a'ec le pic p'i' 'a pelle, qu'i' vin à j'ter dés sueurs.

Gôlô a travaillé tout l'restant d'sa vie, p'is John Cala's s'ést te'jours b'en arrangé avec sa femme, p'is le temps que l'vieux roi â été avec lui, ça a to'jour' été su' 'és roulettes[44]. Çâ, c'ést tout' quoi j'en sé's [ sais ] !

---

44. *Roulettes* (aller sur les) : Aller sans difficulté, sans contretemps.

## 5 – LE SERPENT VERT

C'était un cultivateur qui avait une grosse famille : dix-neuf enfants, dix-neuf garçons ! Vous pouvez imaginer le nombre de parrains et de marraines qu'il a fallu choisir pour faire baptiser un tel nombre d'enfants ! Presque tous les gens de la région comptaient un filleul dans cette famille. Lors de la naissance du dernier bébé, le père se demandait bien où trouver un parrain.

Le papa dit à sa femme : « Il faut que je trouve un parrain pour notre enfant ! Je prends la route, et le premier voyageur que je vais croiser, peu importe son nom ou sa qualité, je lui demande de devenir parrain de notre fils !

– Ah ! répond la maman, ce sera difficile de trouver un parrain ! Nous n'avons pas une famille ordinaire ! Tous nos concitoyens des alentours ont déjà porté un de nos enfants au baptême ! »

À cette époque, le système de transport était plus lent qu'aujourd'hui. On n'allait pas à toute vitesse ; on prenait son temps. Le premier homme que notre cultivateur croise sur sa route, c'est le roi. « Ah ! Sire le roi, dit le cultivateur en abordant le voyageur, je suis un peu mal à l'aise . . .

– Qu'est-ce qui se passe, mon ami ?

– Eh bien ! répond le paysan, j'ai dix-neuf enfants, dix-neuf garçons. Pour trouver des parrains aux dix-huit premiers, j'ai dû faire appel à tous les hommes des alentours. Je ne savais plus où trouver un parrain à mon dix-neuvième fils ; alors, j'ai pris la route en me promettant de demander au premier homme que je croiserais en route d'être le parrain de mon enfant.

– Il n'y a rien de mal là-dedans, dit le roi. Je serai parrain de ton garçon ! »

Le père revient sur ses pas en compagnie du roi, va chercher l'enfant et le fait baptiser. On lui donne le nom de Ti-Jean. Le roi laisse une bonne somme d'argent au papa qui avait à soutenir une grosse famille malgré sa pauvreté. Le roi donne, de plus, au père, un avis au sujet du nouveau-né : « Prends-en bien soin. Quand il sera d'âge scolaire, envoie-le à l'école primaire, et plus tard, je viendrai le chercher, et je le ferai étudier dans les institutions de haut savoir. »

De temps en temps, disons tous les deux ou trois ans, le vieux roi revenait visiter son filleul. Dans un conte, le temps passe rapidement ; voilà Ti-Jean rendu à

six ou sept ans. Il commence à fréquenter l'école. Le roi se fait un devoir de rendre visite à son filleul, tous les ans, pendant une certaine période, pour s'informer des progrès de Ti-Jean. Les résultats étaient encourageants.

Un bon jour, le roi vient visiter son filleul et dit au cultivateur : «Le temps est venu d'amener Ti-Jean avec moi ; je lui ferai poursuivre ses études dans des écoles spécialisées.

– Très bien, très bien ! dit le père.

– Je vais l'envoyer dans un milieu très éloigné d'ici, de sorte que tu ne le verras pas souvent. Cependant, il va acquérir une excellente formation ; il va nous revenir très instruit ! »

Pendant les dix ans qui suivirent, ni la mère, ni le père, ni le roi ne revit Ti-Jean. En quittant son milieu académique, le jeune filleul du roi revint dans sa famille. À la nouvelle du retour de Ti-Jean, le roi lui adressa une lettre l'invitant à aller visiter son parrain désireux de lui donner un cadeau. Ti-Jean lit la lettre et prend le parti de se rendre chez le roi, à vingt kilomètres de la ferme paternelle.

Chemin faisant, Ti-Jean croise un jeune homme, une sorte de mauvais plaisant, un peu plus âgé que lui. « Où vas-tu, toi ? lui demande l'étranger.

– Ah ! répond Ti-Jean, je m'en vais rendre visite à mon parrain !

– Ton parrain ? Qui est ton parrain ?

– Mon parrain, c'est le roi ! Il m'a écrit une lettre pour m'annoncer qu'il voulait me faire un beau cadeau.

– Oui ? »

L'étranger, plus robuste que Ti-Jean, saute à la gorge de ce dernier en lui criant : « Donne-moi cette lettre du roi ; tu vas me conduire au roi et tu vas me promettre de dire à ton parrain que c'est moi son filleul et non toi ! »

Ti-Jean, plutôt que de perdre la vie, remet la lettre à son agresseur, et, après lui avoir fait la promesse exigée, il l'accompagne au château du roi. Lors de la première entrevue avec le monarque, le jeune impertinent se présente comme le filleul attendu. « Ah ! dit le roi, comme tu as changé ! Il y a tellement longtemps, au moins une dizaine d'années, que je ne t'ai pas vu ! On change rapidement dans son bas âge !

– Oui, reprend le faux Ti-Jean, c'est moi votre filleul ! C'est moi, n'est-ce pas, qui suis le filleul du roi ? demande-t-il à son compagnon, le vrai Ti-Jean.

– Assurément ! Du moins c'est ce qu'on m'a toujours dit ! »

Voilà notre jeune homme installé au château comme filleul du roi. Ti-Jean y demeurait, lui aussi. Le roi était veuf depuis plusieurs années et vivait dans la solitude. Il avait entendu parler d'une princesse censément la plus belle de l'univers. Il aurait désiré épouser cette princesse, mais il appréhendait les difficultés qui con-

trarieraient son projet. Très peu de gens connaissaient le lieu de résidence de cette personne.

Le faux filleul va dire au roi que son compagnon – le vrai Ti-Jean – s'était vanté de pouvoir aller chercher la plus belle princesse de l'univers. Le roi fait demander Ti-Jean : « Tu t'es vanté, paraît-il, que tu pouvais m'amener ici la plus belle princesse de l'univers ?

– Aucunement, Sire le roi ! Des princesses, je n'en connais pas. Je n'ai jamais vu de princesses étrangères ; j'en vois ici, de temps en temps ... Mais quant à la plus belle princesse de l'univers, je ne sais pas du tout où elle se trouve.

– Foi de roi que je suis, reprend le roi, si, d'ici un an, tu ne me ramènes pas la plus belle princesse de l'univers, tu auras de mes nouvelles ! »

Ah ! Ti-Jean était passablement troublé par cette menace du roi. Il s'adonnait aux travaux de la ferme royale, et il avait rencontré, à trois ou quatre reprises, une vieille, ah ! une très vieille dame qui demeurait à une faible distance. Elle lui avait promis son aide : « Ti-Jean, quand tu ne sauras comment te tirer d'embarras, viens me voir. Je te donnerai des conseils et je pourrai peut-être t'apporter une aide précieuse ! »

Ti-Jean tournait et retournait en rond, depuis quatre ou cinq jours, sans trop savoir quelle décision prendre. « Diable, se disait-il, je ne pourrai satisfaire le roi et je serai mis à mort certainement ! » Tout à coup, il pense à la vieille et va la trouver. « Bonjour, Ti-Jean ! s'exclame la vieille, en le voyant.

– Bonjour, grand-mère !

– Ti-Jean, mais qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas, habituellement, cet air songeur ! Tu me fais penser à un homme perdu qui ne sait pas quelle direction adopter ...

– C'est vrai ! Je ne sais pas de quel côté me tourner ! »

Ti-Jean raconte sa visite au roi : « Eh bien ! riposte la vieille, tu vas entreprendre ce voyage, tu vas la ramener, la plus belle princesse de l'univers ! Mais, écoute bien ; je vais te dire comment procéder !

Va trouver le vieux roi et dis-lui que ce sera une entreprise difficile et très coûteuse que d'aller chercher la plus belle princesse de l'univers. Exige de lui d'abord un bâtiment, un gros bâtiment chargé de sept à huit cents tonneaux de vin, de gros tonneaux. Ensuite, demande-lui un bâtiment chargé de blé et un troisième navire chargé de bœuf, et un autre chargé de têtes de bêtes à cornes. Précise que ces cargaisons doivent être parées d'ici quinze jours. J'ai mis le délai assez bref pour le décourager, mais de toute façon tu entreprendras ce voyage ! »

Ti-Jean se rend chez le roi et lui énumère ses conditions : « Vous savez, Sire le roi, commence Ti-Jean, cette expédition destinée à ramener la princesse, elle va vous être coûteuse !

– Voyage coûteux ou non, je veux que tu me ramènes cette princesse !

– Ah ! si vous tenez absolument à cette princesse, je vais aller vous la chercher. Mais il me faut un bâtiment chargé de huit à neuf cents gros tonneaux de vin ; il me faut un bâtiment chargé de blé, un autre chargé de viande de bœuf et un dernier chargé de têtes de bêtes à cornes.

– Toutes ces cargaisons ?

– Et elles doivent être prêtes d'ici quinze jours !

– Eh bien ! tu les auras ! »

L'argent facilite bien des tâches et accélère le travail ! Au bout de quinze jours, toutes les cargaisons exigées étaient préparées. Au moment du départ, Ti-Jean rend visite à la vieille : « Mon Ti-Jean, lui dit-elle, tu vas mettre à la voile bientôt. Dans un mois environ, tu vas arriver à une balise, une sorte de phare, comme pour indiquer le chenal à suivre. Ce phare abrite un géant. Ce dernier, je ne sais comment il s'arrange, s'il se déplace dans les airs ou non ; tu vas lui donner ta cargaison de viande pour nourrir ses semblables. Il n'en a pas seulement un, deux, trois ou quatre à nourrir ; il en a des millions. En récompense de ce cadeau, le géant va te promettre son aide, si, en cas de besoin, tu penses à lui.

Tu vas continuer ta route, et tu vas rejoindre une autre balise où demeure le chef des aigles. À lui tu feras cadeau de ta cargaison de blé. Tu en recevras la même promesse d'aide, advenant de ta part un besoin urgent qui te fasse penser aux aigles.

File encore sur la mer ; tu arriveras à une autre balise où demeurent des fourmis par milliers et par milliers. Tu leur abandonneras ta cargaison de têtes de bêtes à cornes. Par temps maussade, les fourmis mangeront à l'intérieur des têtes ; par beau temps, elles se nourriront à la surface. Elles te promettront de courir à ton secours quand, en cas de besoin, tu penseras à elles.

À une faible distance de cette balise, sur le bord de la mer, tu verras une clôture de tiges de fer derrière laquelle habite un Serpent Vert. Tu rendras visite à ce monstre, tu te feras passer pour un parent et tu lui laisseras ta cargaison de vin ; lui aussi va te promettre de te venir en aide. Et tu vas la ramener, la princesse. »

Ti-Jean met à la voile et suit à la lettre les conseils de la vieille. Il fait cadeau de sa cargaison de viande au géant, de son blé aux aigles ; il fait don aux fourmis de son bâtiment rempli de têtes de bestiaux. De tous ces amis, Ti-Jean reçoit la promesse d'une aide rapide et efficace.

Il parvient enfin à la terre ferme, chez le Serpent Vert. Ce dernier commence à se trémousser et à se débattre. Ti-Jean lui crie : « Arrête, arrête, ne t'emporte pas ! Tu es mon oncle !

– Ton oncle ? Tu es bien trop chétif pour être mon neveu, toi !

– Ah ! de famille en famille, de génération en génération, la race dépérit. J'ai quitté mon pays pour faire un voyage et je ne t'ai pas oublié. Je t'ai apporté un présent.

– Oui ? Quel cadeau m'as-tu apporté ?

– Ah ! reprend Ti-Jean, un cadeau de sept à huit cents tonneaux de vin. Aimes-tu le vin, toi ?

– Oui, oui ! Du vin ! Ah ! quelle bamboche on peut organiser ! »

Ti-Jean tire de ses cales les nombreux tonneaux de vin et les arrime sur le terrain du Serpent Vert, oh ! un monstre de quarante-cinq mètres de longueur, et dont le corps atteignait la grosseur d'une grosse tonne. « Tu vas passer quelques jours avec moi ! » supplie le Serpent Vert.

Ti-Jean prend quelques jours de repos chez ce nouvel ami, et décide de continuer son voyage. « À ton retour, Ti-Jean, lui dit le Serpent Vert, je t'invite à me rendre visite.

– Merci ! dit Ti-Jean

– Et où vas-tu, dans cette direction ?

– Je ne sais trop. De toute façon, je n'irai pas très loin. Je suis à la recherche de la plus belle princesse de l'univers.

– En effet, elle ne demeure pas loin d'ici, mais tu pourrais rencontrer des difficultés. Quoi qu'il en soit, si tu as besoin de mes services, tu n'auras qu'à penser à moi, et je serai à tes côtés !

– Ah ! j'en suis très rassuré ! »

Ti-Jean continue sa course et parvient à un château, sur le bord de la mer. Il débarque et monte au château. Une petite vieille le reçoit : « Bonjour, Ti-Jean !

– Bonjour, bonne vieille !

– Ah ! ne m'appelle pas « bonne vieille » !

– Comment ? Vous n'aimez pas ce terme ?

– Pas du tout ! Et que viens-tu faire ici ?

– Je viens chercher la princesse ! répond Ti-Jean.

– La princesse, mon jeune, n'est pas à donner ni à vendre, elle est à gagner.

– À gagner ?

– Si tu la mérites, elle est à toi !

– Oui ? Qu'est-ce qu'il faut faire pour la gagner ?

– Eh bien ! répond la vieille, à partir de demain matin, je t'indiquerai les quatre tâches que tu devras accomplir en vue de te mériter la princesse.

– Diable ! quatre tâches !

– Et il faut qu'elles soient accomplies d'une façon parfaite, d'après les procédés que je préfère ! »

Le lendemain matin, après le déjeuner, la vieille dit à Ti-Jean : « Suis-moi ! » Elle l'amène devant deux grands compartiments contenant chacun sept à huit cents boisseaux de grain, un mélange d'avoine, d'orge et de blé. « Maintenant, Ti-Jean, tu vas, dans ta journée, séparer ces trois sortes de graines et les déposer chacune dans un compartiment, l'orge, l'avoine et le blé triés jusqu'au dernier grain.

– Ah ! pense Ti-Jean, en voilà une terrible besogne ! »

Il se met à la tâche, commence à séparer l'orge du blé, l'avoine de l'orge . . . Il travaille pendant une heure, mais ô désespoir ! Il n'avait pas encore rempli un seau ! « Ah ! quelle tâche ! s'écrie le filleul du roi. Mais . . . mes fourmis, ne pourraient-elles pas opérer ce triage ? À moi, mes fourmis !

– Qu'est-ce qu'il y a, Ti-Jean ? demandent les fourmis accourues par millions.

– Eh bien ! j'ai entrepris la tâche de séparer l'une de l'autre les différentes sortes de graines. Pendant une heure de travail, je n'ai pas réussi à trier le contenu d'un seau.

– Ah ! dit l'une des fourmis, assieds-toi ! Nous allons accomplir cette tâche à ta place ! »

Toutes les fourmis se placent en rangs, et pioup, pioup, pioup ! En quelques minutes, chaque catégorie de graines était parfaitement isolée de l'autre. « Ah, diable ! s'exclame Ti-Jean, que c'est donc commode d'avoir des amis !

– Oui, mais pense, dit une fourmi, que tu as été charitable pour nous ! »

Vers quatre heures, l'après-midi, la tâche était terminée depuis longtemps ; Ti-Jean va rejoindre la vieille : « Venez inspecter mon travail, et vous me direz s'il est à votre goût ! » La vieille arrive dans la grainerie et jette un coup d'œil sur les compartiments fraîchement triés. « Ah ! vraiment, lance la vieille, c'est un travail parfait ! Viens avec moi, Ti-Jean ! »

La princesse avait été métamorphosée. La vieille amène Ti-Jean la visiter. Seulement la tête apparaissait dans toute sa beauté. Le reste ressemblait à une sorte d'amas de guenilles ; rien n'accusait une forme précise. « Demain matin, dit la vieille, une autre tâche t'attend, Ti-Jean ! »

Le lendemain matin, la vieille amène le filleul du roi en vue d'une immense grange, ah ! une bâtisse énorme de dix-huit à vingt mètres de largeur et de près de cent mètres de longueur. « Eh bien ! Ti-Jean, il faut que tu recouvres en entier le toit de cette grange au moyen de plumes, pas deux de la même couleur ! Vois à ce que ce toit soit à l'épreuve de l'eau ; aucune goutte de pluie ne doit traverser cette toiture !

– Oui ! ce n'est pas facile, mais quoi qu'il en soit, je vais tâcher de vous satisfaire ! »

La vieille s'éloigne. Ti-Jean commence à réfléchir : « Ah ! sainte bénite ! Combien de temps vais-je prendre pour compléter la toiture de cette bâtisse au moyen de plumes de diverses couleurs ? Quel long travail ! Je désespère d'en venir à bout. Inutile d'essayer ! »

Il s'assoit, et tout à coup, en se grattant la tête : « Diable ! j'ai des amis, moi ! Mes aigles, à mon secours ! » Les aigles accourent aussitôt, et Ti-Jean les met au courant de la tâche à accomplir. « Oui ! dit le chef des aigles, tu sais que c'est un travail extraordinaire !

– Je m'en rends bien compte ; c'est pourquoi je ne sais pas comment procéder.

– Eh bien ! continue le porte-parole des aigles, nous allons essayer d'y voir, à ta toiture !

– N'oubliez pas, souligne Ti-Jean, n'oubliez pas que le toit doit être entièrement recouvert de plumes, mais de plumes de couleurs différentes !

– Entendu ! »

Il s'agissait d'une surface immense. À trois heures ou trois heures et demie, la toiture de la grange était toute revêtue de plumes. Le chef des aigles remet une plume d'oiseau à Ti-Jean : « Tiens, dit-il, garde bien cette plume dans ta main. Dans quelques instants, la vieille va se présenter à toi et va inspecter la toiture de long en large. Elle va remarquer qu'il manque une plume. Tu lui remettras celle-ci et tu lui diras d'aller elle-même la placer. Après cette entrevue, tu n'auras rien à craindre de la part de la vieille.»

La gardienne du château vient faire son inspection, et tout arrive tel qu'annoncé. « Viens avec moi, maintenant. Viens voir la princesse ; elle est délivrée de la tête à la ceinture !

– Les choses s'arrangent bien ! » de remarquer Ti-Jean.

Il restait tout de même deux tâches à accomplir. Le soir, Ti-Jean soupe et prend son repos. Le lendemain matin, la vieille dit à Ti-Jean : « Suis-moi ! » Elle le conduit au bord de la mer et lui indique une île à l'horizon, ah ! elle était à peine perceptible à l'œil nu. « Il faut, commande la vieille, que tu me construises un pont, de cette rive jusqu'à l'île, assez solide pour que je puisse y rouler en carrosse tiré par deux chevaux, quand je voudrai visiter l'île. J'ai bien des propriétés, entre autres, plusieurs maisonnettes sur cette île. Il me faut utiliser un bateau pour me rendre là-bas. Eh bien ! tu vas me construire un pont, et je pourrai dorénavant me rendre à l'île en carrosse.

– C'est toute une tâche ! » pense Ti-Jean.

Le jeune homme s'assoit et commence à s'interroger : « Quelle quantité de bois va être nécessaire à cette entreprise ? Où vais-je me procurer ce bois ? Ah ! . . .

mes géants, venez à mon aide ! » Une armée de géants entourent Ti-Jean : « Que veux-tu ? Quelle tâche . . .

– Ah ! si vous saviez comme je suis embêté !

– Mais quelle tâche dois-tu accomplir, demande le chef des géants ?

– Il me faut construire un pont entre cette rive et l'île, à l'horizon, de façon que la vieille gardienne du château puisse s'y rendre, en carrosse tiré par deux chevaux.

– Ne t'en fais pas, Ti-Jean ! Nous allons exécuter ce petit travail en un tournemain ! »

Diable de diable ! deux ou trois heures plus tard, le pont était construit. Le Serpent Vert s'amène au chantier, sans bruit, et commence à regarder le pont. Ti-Jean va à sa rencontre. « Qu'est-ce qui ne fonctionne pas ici ? demande le monstre. Tu te donnes bien de la misère ! Pourquoi as-tu bâti ce pont-là ?

– C'est pour la vieille ; elle veut aller se promener sur l'île en carrosse.

– Je comprends. Mais est-ce qu'elle te réserve d'autres nouvelles tâches ?

– Je n'en sais rien ; je crois bien qu'elle va m'en imposer une autre.

– Si elle te confie un travail trop pénible, ajoute le Serpent Vert, dis-le-moi, du moins pense à moi ! »

Le monstre se retire ; la vieille s'approche de Ti-Jean. Le pont était terminé et construit à la perfection. « C'est du beau travail. J'en suis satisfaite ! À présent, suis-moi ! » dit la vieille. Tous les deux retournent au château. La princesse était maintenant délivrée jusqu'aux jambes. Seuls ses pieds n'étaient pas encore de forme normale. « Demain matin, annonce la vieille, je te confierai une autre tâche, une tâche assez facile. Je te donnerai des précisions demain ! »

Le lendemain matin, la vieille gardienne du château entraîne Ti-Jean vers l'écurie et lui indique deux petits chevaux inabordables ; de vrais diables. « Il va te falloir atteler ces deux poneys à mon carrosse ! Je veux aller me promener sur l'île ! » Ti-Jean se demande que faire. Il n'avait aucun moyen d'approcher ces petits chevaux indomptés. Il pense à ses amis les géants. Ceux-ci se présentent en grand nombre : « Que pouvons-nous faire pour t'aider, Ti-Jean ?

– Il faut que j'attelle ces deux tisons de poneys, et je ne peux même pas les approcher !

– Ne crains rien ; nous allons les attraper ! »

Les géants saisissent les poneys, les immobilisent, chaque géant tenant son bout, leur imposant le harnais. Ils les attellent au carrosse et les conduisent devant la porte du château. Les géants s'empressent de disparaître, laissant Ti-Jean à la garde des poneys. Bientôt, la vieille annonce qu'elle va monter en carrosse.

Au moment où la vieille s'installe dans la voiture, le Serpent Vert va prendre place sous le pont. Le carrosse s'engage sur le pont pendant que le Serpent Vert se

tortille dans l'eau et se dit : « Tu ne parviendras pas à l'autre bout, toi, ma vieille vilaine ! » Le monstre enroule ses anneaux et applique un vigoureux coup de queue au pont, qu'il réduit en aiguillettes. La vieille tombe à l'eau avec ses poneys et se noie. Le Serpent Vert monte au château en compagnie de Ti-Jean et constate que la princesse est entièrement délivrée. « Maintenant, dit-il à Ti-Jean, tu vas monter en carrosse avec la princesse et tu vas venir passer quelques jours chez moi. J'ai encore plusieurs tonneaux de vin, nous allons festoyer ! »

Au cours de son séjour chez le Serpent Vert, Ti-Jean raconte à cet ami comment il a été menacé par le jeune imposteur et trahi par lui pour satisfaire l'ambition du roi. « Eh bien ! le vieux roi n'épousera pas cette princesse, affirme le Serpent Vert. Je vais y voir, moi ! »

Après quelques jours de congé au château du Serpent Vert, Ti-Jean revient chez le vieux roi. Quelle joie pour ce dernier de contempler cette jolie fille ! Le roi décide d'épouser la princesse, et hâte les préparatifs du mariage. Sur les entrefaites, le Serpent Vert se présente au château. «Écoute, lui dit le monstre, c'est Ti-Jean qui est allé chercher cette princesse. Elle était amorphosée ; il a fallu qu'il mérite sa délivrance. C'est lui qui l'a gagnée, et c'est toi qui veux l'épouser ?

– La princesse m'appartient. C'est Ti-Jean qui est allé la chercher, mais c'est moi qui lui ai confié cette mission !

– Non, non, tu n'épouseras pas cette princesse ! Et puis, ce bouffon-là, continue le Serpent Vert, ce n'est pas ton filleul, c'est un égorgeur. C'est celui-ci – en désignant Ti-Jean – c'est celui-ci qui est ton filleul ! L'autre, ton faux filleul, lui a enlevé de force la lettre que tu lui avais envoyée. Il s'est fait passer pour ton filleul. Ti-Jean n'a pas déclaré cette fraude, par crainte de se faire tuer par l'usurpateur.

– Ah ! c'est ainsi que les choses se sont passées ? Qu'en penses-tu, toi, demande le roi à son faux filleul ?

– Non, c'est faux !

– C'est vrai, reprend le Serpent Vert ! Et toi, le roi, fais bien attention à ce que tu vas faire ! Je puis te détruire de part en part en un clin d'œil. C'est Ti-Jean qui va épouser la princesse et c'est lui qui est ton filleul ! »

Pressé de questions, le faux filleul finit par avouer que le Serpent Vert avait révélé la vérité à propos de sa conduite à l'égard de Ti-Jean. « Eh bien ! conclut le Serpent Vert, tu as donc tout fait pour nuire à Ti-Jean ! » Le monstre imprime à son corps une sorte de mouvement de vrille, attrape le faux filleul dans un anneau de sa queue et lance le malfaiteur si loin qu'il n'est jamais revenu.

Les noces de Ti-Jean et de la princesse ont duré trois semaines. Tous les citoyens de l'entourage, sans excepter les boiteux et les bossus, prirent part aux divertissements. Moi, je n'ai pas reçu d'invitation. Je me suis présenté au château, par hasard, mais le Serpent Vert m'a bousculé d'un coup de queue, en me disant : « Va raconter cette histoire aux autres ! »

## LE SERPENT VERT

*Récit folklorique raconté, le 20 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans), qui l'avait appris d'un M. Loranger des Trois-Rivières, Québec, dans les chantiers d'Ontario, vers 1910.*

*Enregistrement no 1341. Conte-type 531 (filleul du roi), II a, b, III a, b, (conseil de la marraine), c, (3 tâches : fée tuée, aidé du Serpent Vert), IV (épouse princesse, traître tué.)*

C'ést bon d'vous dire, c'étè' in cultivateur. I' avè' enn' gross' famille, dix-neuf garçons, tout's dés garçons, pâs d'aut' chos' que dés garçons. Et p'is, enn' famill' de minme, m'âs dir' comm' ce gârs, ça prena't b'en dés pârrains p'is dés mârraines ! Ah ! b'en i' éta'ent qués'ment tout' emplèyés partout, i' pouva't pâ' 'oèr quoi ç'c'ést qu'i' éta't pour prend pour pârrain.

B'en, i' di' à sa femme, i' dit : « Faut j'me trouve in pârrain ! I' dit, l'promier homme, i' dit, que m'âs rencontrer, qu'ça sœill' [ soit ] qui qu'ça voudrâ, je le d'mand' pour pârrain !

– Ah b'en, 'a dit, 'cou' don, 'a dit, c'ést malaisé à trouvé', 'a dit, enn' famill' comme on a lâ, p'i' 'a dit, tout du mond' d'alentour, 'a dit, qu'on l'â pris pour parrain ! »

P'is dans c'temps-lâ c'ta't pâs greyé comme asteur : i' alla'ent pâ' à la course ; i' alla'ent tranquill'ment. L'promier homm' qu'i' rencont' c'ést le roi. « Ah b'en ! Sir' mon roi, i' dit, j'su's pâs mal démanché ![1]

– Comment çâ, i' dit, mon ami ?

– B'en, i' dit, j'ai dix-neu' z-enfants, tous dés garçons d'file, p'i' i' dit, j'ai tout' pris dan 'és alentours, partout lâ, pour pârrains, p'is c'ui-lâ, i' dit, j'sava's pâs, i' dit, qui c'ést prend' ; p'i' i' dit, j'ai parti, i' dit, en disant que l'promier homm' que j'rencontra's j'éta's pour le prend' pour parrain.

– B'en, i' dit, c'é' 'ienqu' b'en, çâ ! »

---

1. *Démanché* : Désemparé, à bout de moyen, perplexe.

Vir' de bord, s'en vâ charcher l'enfant, p'i' i's vont l'fair' baptiser ; p'i' i' gu'i â deunné in gros montant d'argen à c'te gârs-lâ : enn' famill' de minme, i' éta't pâs b'en b'en riche. I' gu'i â deunné in gros montant d'argent, p'i' i' dit : « Aies-en b'en soin ; p'is, i' dit, mecqu'i' sœille [soit ] assez vieux pour allé' à école, mets-lé aux p'tit's écoles, p'i' i' dit, plus târd, i' dit, j'viendrai l'charcher p'is je l'mettrai aux grand's écoles, moé. I' dit, m'âs l'fére instruir' 'mme i' faut !

– All right ![2] »

Te'jours, temps en temps, i' alla't faire in tour, l'vieux roi ; on vâ dire à pe' près tout's lés deux t'oâs ans, i' alla't faire in tour, voèr son fillot[3] : i' s'app'la't Ti-Jean.

Te'jours, dan in conte, ça vâ pâs mal vite, le v'lâ rendu à l'âg' de six sept ans ; commence à allé' à école. À tous l's ans, pour enne escousse,[4] le vieux roi alla't l''oèr, comment ça alla't. Ça gu'y alla't b'en ! Quant' i' â été rendu assez haut, lâ, b'en, i' dit : « Asteur, lâ, i' di' à son pére, i' dit, m'âs l'emm'né a'ec moé, p'i' i' dit, m'âs l'mett' aux grand's écoles, lâ.

– O Ké !

– B'en, lâ, i' dit, i' vâ êt' à enn' place, lâ, i' dit, assé' éloègnée, i' dit, tu l''oèras pâs souvent. Mé', i' dit, i' vâ êt'e instruit ; i' vâ s'faire instruir' comme i' faut. »

Ni son pére, ni sa mére, ni l'vieux roi l'ont pâs vu, le temps qu'i' â été lâ. I' â été enn' dizain' d'années, lâ ; p'is quand qu'i' â parti de d'lâ, i' s'ést en-allé chez eux, p'is l'vieux roi â attendu [ entendu ] dir' qu'i' étè' arrivé. I' gu'i â en-'oeillé enn' lett' de v'nir 'oèr son pârrain, qu'i' éta't pour gu'i faire in présent. « O Ké ! » Prend la lett' p'is : « M'â' aller l''oèr ! »

Oh ! i' ava't 'ted b'en, oh ! enn' quinzain' de milles. Pârt. Du long d'son ch'min, fa't rencont' d'in aut' jeune, in p'tit brin plus vieux qu'lui. C'tè' in plein d'plans[5] : « 'Cou' don [ écoute donc ], i' dit, où c'tu vâs, toé ?

– I' dit, moé, i' dit, j'm'en vâ's, i' dit, faire in tour, i' dit, su' mon pârrain !

– Ton pârrain ?

– I' dit, oui !

– Qui c'que c'ést qu'ést ton pârrain ?

– Mon pârrain, i' dit, moé, i' dit, c'ést le roi !

– Ouè ?

---

2. *All right* (angl.) : Entendu, très bien !
3. *Fillot* : Filleul.
4. *Secousse* : Espace de temps, période de temps.
5. *Plans (plein de)* : Qui fait habituellement des badinages, des plaisanteries ; habile, adroit, qui a de mauvais desseins.

– P'is, i' dit, i' m'â envoyé in mot, i' dit, d'aller l''oèr, qu'i avè' in gros présen à m'faire.

– Oué ? »

I' éta't plus capab' que l'aut'e. Il l'griffe à la gorge, i' dit : « Tu vâs m'denner çâ, i' dit, toé, i' dit, c' lett'-lâ ; p'i' i' dit, tu vâs v'nir avec moé, p'is, i' dit, tu vâs dir' qu' c'ést moé qu'ést le fillot du roi, que c'ést pâs toé !

– Oué ! »

Ah ! i' éta't mal pris, lâ. Te'jours, i' pâr' avec, p'i' i' s'en vâ lâ. En arrivant lâ, i' s'fè' acconaît'e. I' di' au roi, i' dit : « C'moé qu'ést vot' fillot !

– Ah b'en ! i' dit, v'lâ assez longtemps, i' dit, t'âs changé ; i' dit, tu sé's, v'lâ assez longtemps que j' t'ai pâs vu. I' dit, dan enn' dizain' d'années, i' dit, in jeun' ça chang' vite !

– I' dit, oui, c'ést moé qu'ést vot' fillot ! I' di' à l'aut'e, i' dit, c'ést moé qu'ést son fillot ?

– B'en, i' dit, oui ; c'ést çâ qu'i's m'ont te'jours dit ! »

Ah ! le v'lâ rentré lâ comm' le fillot du roi. L'aut' 'ta't lâ, lui 'ssi ; in plein d'plans ! Le vieux roi, ça faisa't plusieurs années qu'i' éta't t'ut seul, qu'i' éta't veuve, et p'is, i' avè' attendu [ entendu ] dir' qu'i' y avè' enn' princesse, oh ! la plus bell' princess' d' l'univers. P'is, i' a'ra't b'en aimé à l'a'oèr pour se marguié' a'ec c'tte princess'-lâ. Mé', c'éta't malaisé d' l'a'oèr : c'éta't pâs tout' à chaquin qui sava't de v'où c'qu' 'a éta't.

Te'jours, le fillot du roi, i' s'en vâ dire au roi que Ti-Jean s'ava't vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher la plus bell' princess' d' l'univers. « Ouè ? » Fa't d'mander Ti-Jean. Ti-Jean gu'y vâ. « 'Cou'don, [ écoute donc ], i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu t'és vanté, i' dit, qu' t'éta's capab' d'aller charcher la plus bell' princess' de l'univers ?

– Ah ! i' dit, non ; j'conna's pas çâ, i' dit, moé, dés princesses ! J'ai jama's vu çâ ; i' dit, j'en voés d'temps en temps, mé', i' dit, j'sé's pâs d' v'où c'que c'ést, çâ, moé, i' dit, la plus bell' princess' d' l'univers.

– Le roi dit, foi de roi que j'suis, i' dit, Ti-Jean, si tu vâs pâs charcher la princess', la plus bell' princess' de tout l'univers, i' dit, enteur 'ci in an, i' dit, m'â' a'oèr affére à toé, lâ ! »

Ah ! Ti-Jean éta't pâs mal en peine. I' travailla't su' 'a ferm' du roi. Ça faisa't t'oâs quat' fois qu'i' rencontrè' enn' vieille, b'en vieille. 'A disa't qu' 'a resta't pâs b'en loin de d'lâ. « Ti-Jean, 'a dit, quand tu s'râs mal pris, viens m' trouver ! J'te denn'rai, 'a dit, dés conseils, p'i' 'a dit, 'ted b'en, 'a dit, t'éder [ aider ] b'en gros ! »

Oh ! ça faisa't quat' cinq jours qu'i' rôdaillè'[6] à l'entour, lâ, p'i' i' sava't pâs,

6. *Rôdailler* : Fréquentatif de rôder : aller çà et là.

l'guiab' ! commen amancher son affaire, p'is « Câlin ! m'â' êt' pris, p'is m'â' êt' mi' à mort, çartain ! » I' pense-tu pâ' à 'a vieille ! Pârt, s'en vâ trouvé' 'a vieille. I' arriv' lâ. « Bonjour, Ti-Jean !

– Bonjour, memére, i' dit !

– Ti-Jean, 'a dit, que c'que t'âs ? 'A dit, t'âs . . . 'a dit, t'as pâs coutume, 'a dit, êt' de minme : jongleux[7], p'i' 'a dit, on dira't, 'a dit, que t'és qués'ment comme écarté[8] que tu sé's pâs quel bord prend'e !

– C'ést vrai, i' dit, çâ : j'sé's pâs quel bord prend'e. »

I' gu'i cont' çâ. « Ouè ! B'en, 'a dit, tu vâs gu'y aller, p'is tu vâs l'a'oèr la plus bell' princess' d' l'univers, mé', 'a dit . . . 'A dit, asteur, 'a dit, m'âs t'conter comment t'prend'e. 'A dit, tu vâ' aller trouver l'vieux roi, p'is tu vâs gu'i dir' que c'ést pâs mal difficil' d'aller charcher la plus bell' princess' de tout' l'univers, que ça vâ gu'i coûter cher. Tu vâs gu'i dir' que ça t'pren in bâtiment, in gros bâtiment chargé d' tonn's de vin, oh ! 'a dit, in sept à huit cents tonn's de vin, p'is dés gross's tonnes. P'is, ça vâ t'prend' in bâtiment chargé d'blé et p'i' in aut' bâtiment chargé d'bœuf, in aut' bâtiment chargé de têt's de bœuf, p'is qu'ça sœill' [ soit ] paré, çâ, 'a dit, à pe' près, 'a dit, enteur 'ci enn' quinzain' de jours. 'A dit, on vâ mett' le temps court, 'a dit, i' vâ 'ted b'en s'décourager ; mé', 'a dit, tu vâs gu'y aller quand minme. »

Pârt, p'is s'en vâ trouver le roi, p'i' i' gu'i cont' çâ : « V's savez, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, ça vâ vous coûter cher, i' dit, aller charcher c'princess'-lâ !

– Coûte, ça coûte, i' dit, m'la faut !

– Ah b'en ! i' dit, si vous voulez l'a'oèr apusul'ment [ absolument ], i' dit, m'â' aller vous la charcher ! Mé', i' dit, ça m'pren in bâtiment chargé d'tonn's de vin, huit à neuf cents tonn's de vin, dés gross's tonnes, lâ ; p'is ça vâ m'prend in bâtiment chargé d'bœuf, p'i' in chargé d'blé, p'is l'aut' chargé d'têt's de bœuf.

– Ouè ?

– P'i' êt' paré enteur 'ci quinz' jours.

– B'en, i' dit, ça vâ s'faire ! »

Te'jours, avec d'l'argent, on fait tout' ; ça vâ vite. Au bout d'quinz' jours, tout était paré. Avant d'partir, i' vâ, s'en vâ trouvé' 'a vieille. 'A dit : « Mon Ti-Jean, 'a dit, tu vâs prend' la mer, lâ ; p'is, 'a dit, à pe' près, oh ! 'a dit, dan in moâs, tu vâ' arrivé' à enn' bouée dan 'a mer, comm' magniér' de lumiére, lâ, montrer, comme on vâ dire, lés ch'nails, pour pâsser. 'A dit, lâ, 'a dit, i' vâ avoèr in giant. Ce giant-lâ, 'a dit, j'sé's pâs comment c' qu'i' ést amanché ; moé, j' sé's pâs si i' vâ dan 'és airs, partout, mé', tu vâs gu'i denner ton bâtiment d'boeuf pour soégner sés giants.

---

7. *Jongleux* : Songeur, rêveur, distrait.
8. *Écarté* : Perdu, préoccupé, distrait.

P'i' i' en â dés giants, pâ' 'ienqu'in, ni deux, ni t'oâs, ni quat'e, 'a dit, i' y en â dés milguions [ millions ].

P'is, après çâ, 'a dit, tu vâs continuer ta route encôre, p'is lâ, lui, lâ, mecqu' tu gu'i denn's çâ, i' dit : « Ti-Jean, si t'ava's besoin d' que'qu' chos' t'â' 'ienqu'à pein' d'pensé' à moé, i' dit, j' s'rai lâ. »

– O Ké !

– Tu vâs continuer ta route, p'is tu vâ' arrivé' à in aut' bouée. 'A dit, lâ, c'ést dés aigles ; p'is tu vâs leu' denner, lâ, ton bâtiment d'blé. 'A dit, elle, 'a vâ t'dire, si t'as besoin d' n'us aut's, t'a' 'ienqu' 'a peine à pensé' à n'us aut's. Lâ, 'a dit, tu r'continueras ta route.

Tu vâ' arrivé' à in aut' bouée ; 'a dit, lâ c'é' 'ienqu' dés frémilles. I' y en â dés frémilles. Tu gu'ieu [ leur ] denn'râs ton bâtiment chargé d'têt's de bœuf. 'Es aut's, 'a dit, quand qu'i' f'râ beau, pourront mangé' en dehors, p'is quand qu'i' f'râ méchant, b'en pourront mangé' en d'dans. Lâ, i's vont t'dire : si t'as besoin d'és aut's, t'a' 'ienqu''a pein' de pensé' à 'és aut's ; i' s'râ lâ.

Tu vâ' arrivé' à in aut' place, à terre, su' l'bord d'la mer, lâ. T'a' encore in p'tit bou' à aller, mé', 'a dit, pâs b'en b'en b'en loin ; 'a dit, i' y â enn' gross' cletur' de fer, lâ, p'i' i y â in sarpent là-d'dans. P'is tu vâ' aller trouver l'sarpent. Oh ! 'a dit, i' vâ s'tortiller. Tu gu'i dirâs whô whô, 'a dit, choqu'-toé pâs ! T'és mon onk'e [ oncle ], toé !

– Ton onk'e ? I' vâ dir' t'és b'en trop p'tit pour êt' mon n'veu, toé !

– B'en, i' dit, de famille en famille, de générâtion en générâtion, i' dit, on vient qu'on rap'tisse. I' dit, j'ai parti d'che' nous, lâ, i' dit, pour faire in voyage, p'is, i' dit, j'ai pensé à toé, p'is j' t'ai emm'né in présent.

– Oué ? Que ç'c'ést qu'tu m'â' emm'né ?

– I' dit, j' t'ai emm'né sept à huit cents tonn's de vin. T'aim's çâ, l'vin ?

– Oh ! oui ; çâ, i' dit, ça vâ fair' mon affaire. On va-t-i' n'en r'viré' enn' brosse[9], hein ? »

Décharg' tout' le vin, lâ, su' l'terrain du Sarpent Vert, oh ! in bétail : i' ava't l'corps comme enn' gross' tonne, p'i' i' avè' à pe' près cent cinquant' pieds d'long.

« T'jours, i' dit, tu vâs passer que'qu's jour' a'ec moé, écitte ? »

Pâss' que'qu's jour' avec lui. « B'en, i' dit, asteur, i' dit, vâ fo'èr que je r'continuss' mon 'oéyage !

– Mé', i' dit, mecqu' tu t'en r'viennes, i' dit, t'arrêt'râs m''oèr [ me voir ] !

– I' dit, oui.

---

9. *Brosse* : Cuite, bamboche, état d'ivresse.

– P'i' où c'tu vâs lâ ?

– Ah b'en ! i' dit, sé's-tu, i' dit, j'ai pâs b'en b'en loin à aller. I' dit, j' m'en vâs, i' dit, pour charcher, i' dit, la plus bell' princess' de l'univers !

– Oué ! Ah ! 'a ést pâs loin, mé', i' dit, tu vâ' a'oèr d'la misère. I' dit, en tous lés câs, i' dit, si tu vien à a'oèr besoin d'moé, t'â' 'ienqu' 'a pein' de pensé' à moé, i' dit, j' s'rai à toé !

– Ah b'en ! i' dit, me v'lâ b'en amanché ! »

Te'hours, continue sa route ; i' arrive à in château su' l' bord d'la mer. Débarqu' p'is s'en vâ au château : enn' p'tit' vieill' qui sort de d'lâ. 'A dit : « Bonjour, Ti-Jean !

– Bonjour, i' dit, bonn' vieille !

– 'A dit, appell'-moé pâs « bonn' vieille » !

– Comment, i' dit, vous aimez pâs çâ vous faire app'ler « bonn' vieille » ?

– 'A dit, non ! Quoi c'tu viens faire écitte ?

– I' dit, j' m'en viens charcher la princesse.

– Ah ! non ; 'a dit, la princesse, 'a dit, 'a ést pâ' à donner ni à vend'e, 'a dit, 'a ést à gâgner !

– 'A ést à gagner?

– Oué ! d'abord qu'tu 'a gâgn'râs, 'a vâ êt' à toé !

– Oué ? B'en, i' dit, quoi c' qu'i' faut fair' pour la gâgner ?

– Ah b'en ! 'a dit, d'main matin, 'a dit, j'te dirai quoi ç' c'ést faire ! 'A dit, t'as quat' djob' [ job ][10] à faire.

– Câlin !

– Oué, p'is, 'a dit, faut qu'i's sœill'nt [ soient ] b'en fait's, d'la magniér' que j' désir' de l'a'oèr ! »

L'lend'main matin, i' s'leve, déjeune, 'a dit : « Asteur, vien a'ec moé ! »

I' y avait deux cârrés[11] d'grain, d'l'a'oenne [ avoine ], du blé p'is d' l'org' tout' mêlé' ensembe, dans lés deux cârrés. 'A dit : « Asteur, 'a dit, j'veux, 'a dit, qu'tu m'trill's [ tries ] c'te grain-lâ aujo'rd'hui, 'a dit, sépârer l'a'œnne' dan in cârré, le blé dans l'aut'e, p'is, 'a dit, l'org' dans l'aut' cârré, lâ ; tout' sépâré, lâ, jusqu'au dargnier grain ». P'is, i' y avè' à pe' près sept à huit cents minots, chaqu' cârré. « B'en, i' dit, me v'lâ b'en amanché, lâ ! Lâ, i' dit, j'en ai enn' djob ! »

---

10. *Job* (angl.) : Tâche, travail.
11. *Carré* : Compartiment d'un hangar à grain, d'un grenier.

I' commence à 'n en trier ; i' 'n ava't trié 'ted b'en pour in heure, p'is câlin ! J'cré's b'en qu'i' en n'ava't pâs la valeur d'in siau [ seau ]. I' dit : « Me v'lâ b'en amanché ! 'Cou' don, câlin ! i' dit, més frémill's me trill'ra'ent çâ ! » Pense aux frémilles, i's r'ssoudent : « Quoi c' qu'i' y â ?

– B'en, i' dit, j'ai c'djob-lâ, i' dit, à fére. P'is, i' dit, j'en ai trié à pe' près pendan in heure, p'is j'en n'ai 'ienqu' in siau !

– Ah ! m'âs t'arranger çâ ! Assis-toé, lâ ! »

Ah ! pioup, pioup, pioup, pioup, pioup . . . p'is dans l'temps de l'dir' tout était trié net' partout. « B'en, i' dit, câlin ! C'ést c'mmode, i' dit, d'a'oèr dés amis !

– Oui ! Mé', i' dit, t'â' été bon pour n'us aut's, toé ! »

Te'hours, vers quatre heures, i' pârt, s'en vâ trouvé' 'a vieille ; ça faisè' enne escouss' tout' était trié. I' dit : « V'né' 'oèr çâ, pour' 'oèr si toutést amanché à vot' goût ? »

La vieille arriv' p'i' 'a r'gârd' çâ : « B'en, 'a dit, câline ! c'ést b'en amanché, çâ ! 'A dit, vien a'ec moé ! »

La princess' 'tè emmorphôsée[12]. Alle ava't juss' la têt' démorphôsée ; tout' le ress' i' l'oéya't pas : c'éta't pareil comme in – on vâ dire – in paquet d'guénille. 'A dit : « D'main matin, i' y en â in aut' ! » Le lend'main matin, 'a dit : « Vien a'ec moé ». All' l'emmène ; i' y avè' enn' gross' grange, oh ! enn' grange effréyante, à pe' près dans lés t'oâs cents pieds d'long, à pe' près soixant' pieds d' large, oh ! enn' tannant' de gross' grange. « Quiens, 'a dit, faut qu'tu m'couv's [ couvres ] c'tte grang'-lâ tout en plumes, p'is, 'a dit, pâ' enn' plum' d'la minm' couleur ! Étanche ! Faut qu'ça seill' couvert, 'a dit, pour pâs qu'i' rent' de pluie.

– Ah ! en tou' 'és câs, ô ké ! I' dit, m'en vâs l'faire ! »

La vieill' pârt. « Câline ! i' dit, comment c'vâ prend' de temps, i' dit, à couver' [ couvrir ] çâ a'ec dés plumes, pâ' enn' plum' d'la minm' couleur ? Ah b'en ! i' dit, lâ, j'ai pâs féni, lâ ! J'pens' pâs qu' j'en vienne à bout. Ça m'ser' [ sert ] à r'guien d'asseyer ! »

S'assit p'i' i' s'gratta't dan 'a tête : « Câlin ! i' dit, j'ai dés amis, i' dit, moé ! Més aigle' à moé ! » Lés aigl's qui r'ssoudent. I' gu'ieu cont' çâ. « Oué, mé', 'a dit, c'ést enn' tannant' de djob [ job ], t'sé's !

– Oué ; c'st enn' tannant' de djob, mé', j' sé's pâs comment m'prend'e.

–B'en, 'a dit, on vâ asseyé' à t'la couvert [ couvrir ] !

– Mé', i' dit, ça prend tout' couver' en plum' p'is pâ' enn' plum' d'la minm' couleur !

---

12. *Emmorphoser* : Donner une autre forme à un être, v.g. emmorphoser un homme en cheval.
*Démorphoser* : Redonner à un être sa forme première, v.g. démorphoser un homme (de cheval qu'il était).

P'is c'ta't grand . . .

– All right ! »

Vers t'oâs heures, t'oâs heure et d'mie, la grang' 'ta't tout' couvarte. La maît' dés aigl's s'en vient p'i' 'a gu'i deunne enn' plume : « Quiens, 'a dit, gard' c'tte plum'-lâ dans ta main, lâ ; p'is, 'a dit, t't à l'heur' la vieill' vâ r'ssoud'e, 'a dit, 'a vâ r'gârder çâ partout d'in bout à laut'e, partout. 'A dit, 'a vâ dire, i' t'manque enn' plume, lâ ! Tu diras : « Quiens, la v'lâ, p'is vâ 'a pôser ! 'A dit, après çâ, 'a dit, tu t'arrang'râ' avec ».

Après qu'i' on eu féni çâ, lâ, 'a dit : « Vien avec moé ! 'A dit, la princesse ést découvarte, 'a dit, jusqu'à 'a ceinture !

– Ça vâ b'en, ça vâ b'en ! »

I' avè' encôr' deux djob' à faire. Te'jours, le soèr, i's gu'i denne' à souper, p'i' i' s'couche. Le lend'main matin, 'a dit : « Tu vâs v'nir avec moé ! » All' l'emmèn' su' l'bord d'la mer. I' y avè' in île, c'ta't juss'e juss'e, juss' pour v'nir à bout d'la 'oèr. 'A dit : « Me fau' in pon écitt', partir d'écitte, 'a dit, à allé' à l'île, lâ, que j'peuve allé' à l'île, a'ec enn' tim' [ team ][13] de jouaux, a'ec in carross' quant' j'voudrai gu'y aller ! 'A dit, çâ, 'a dit, j'ai b'en du stoff [ stuff ], 'a dit, plusieurs cabines, 'a dit, lâ-d'ssus : p'is faut que j'prenne in bôt' [ boat ][14] pour aller lâ. B'en, 'a dit, tu vâs m'faire in pont pour aller lâ : 'a dit, j'vâ' aller lâ en carrosse a'cc enn' tim' de jouaux !

– Ouè ! C'ést plus qu'la djob ! »

S'assit, p'is commence à jonglé' à çâ. I' dit : « Comment d'boâs ça vâ prend' pour çâ ? D' v'où c' m'âs prend' çâ, c' boâs-lâ ? Câlin ! i' dit, més giants, à moé ! » Lés v'lâ qui arriv'nt tout' la gagn' [ gang ][15] : « Quo' c' t'âs, i' dit, Ti-Jean ?

– Ah ! i' dit, lâ, i' dit, j'su's pâs mal en peine !

– Quo' c'que c'ést qu' t'â' à faire ?

– B'en, i' dit, faut que j'bâtisse in pont partir d'éd'citte à allé' à l'île, lâ, pour qu' 'a peuv' pâssé' a'ec in carross' p'i' enn' tim' de jouaux.

– Ah ! i' dit, on vâ t'arranger çâ, ça prendra pâs d'temps ! »

Câlin ! dans deux t'oâs heures, le pont 'ta't fait'. Le Sarpent Vert, lui, lâ, lâ, i' s'en vient tranquill'men à la soul'pinn' [ sourdine ? ] p'i' i' r'gârd' çâ. Ti-Jean s'prom'na't, s'en vâ l'trouver. « Quo' ç' c'ést qu'i' y â écitt' qui march' pâs, don ? I' dit, t'as b'en d'la misère ! Pourquoi c'ést qu' t'as bâti çâ, c'pont-lâ ?

– I' dit, pour la vieille : 'a veu' aller s'prom'né' à l'île, lâ, a'ec in carross' p'i' enn' tim' de jouaux.

---

13. *Team* (angl.) : Attelage à deux chevaux, paire de chevaux.
14. *Boat* (angl.) : Bateau, chaloupe.
15. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, troupe, foule.

– Oué. I' dit, i' y en â-tu d'aut' djob ?

– I' dit, je l'sé's pâs. J'pens' b'en que j' m'âs 'n a'oèr in aut'e.

– I' dit, si t'en â' enn' qu'ést trop difficile, i' dit, tu me l'dirâs. Pense à moé ! »

I' s'en r'tourne. La vieille, 'a r'ssoud ; le pon éta't fait', tout' b'en. « B'en, 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést b'en correck ! 'A dit, asteur, 'a dit, tu vâs v'nir a'ec moé ! »

I's rentent : la princess' 'ta't découvart' jusqu'aux g'noux : i' y ava't p'u' 'ienqu' sés pieds. « B'en, 'a dit, asteur, j'ai in aut' djob, 'a dit, à faire. 'A dit, c'ést pâs b'en b'en mal'isé à faire. 'A dit, d'main matin, 'a dit, j'te dirai quoi c'que c'ést. »

L' lend'main matin, i' s'leve ; 'a dit : « Vien a'ec moé ! » All' l'emmène à l'étab'e. I' y avè' enn' p'tit' tim' de jouaux, lâ, dés vrais guiâb's : c'éta't qués'ment pâ' approchab' ! « Câlin ! i' dit . . . » Folla't qu'i' attell' çâ su' l' carrosse. « Comment j'vâs m'prend' pour att'ler çâ ? » C'ta't pâ' approchab'e. « Quiens, i' dit, j'ai dés tchomm's [ chums ][16], moé ! 'És giants, à moé ! » 'És giants r'ssoudent : « Quoi c' qu'i' y â ?

– I' dit, faut qu' j'attell' c'tte tim' de crapauds-lâ, p'i' i' dit, j'pâs capab' de l'approcher.

– I' dit, on vâ te l'po'gner. »

I' arriv'nt p'i' ils l'po'gnent : in l'po'gn' chaqu' bout, met l'att'lag' dessus, p'is l'attellent, p'is l'emmèn'nt devan 'a port' d'la vieille, p'i' i's s'poussent[17], p'is Ti-Jean 'és t'na't. 'A dit : « On vâ 'llé' embarquer, lâ ! »

Quo' c'qui r'ssoud ? Le Sarpent Vert ! La vieille embarqua't ; i' s'coule en d'ssour du pont. La vieill' qui embarqu' p'is le v'lâ parti : glign', glagn', glagn' . . . I' dit : « On vâ 'oèr si 'a gâgne à l'aut' bout ! »

Le Sarpent Vert s'tortill' p'i' i' en maudi' in coup d' travers, câss' tout' le pon en morceaux, p'is la vieill' timbe à l'eau a'ec sés pônés [ poneys ] p'i' 'a s'neill' [ noie ]. S'en vient, la princess' 'ta't tout' délivrée d'in bout à l'aut'e. « B'en, i' dit, asteur, tu vâ' embarquer p'is, i' dit, tu vâs v'nir pâsser que'qu's jour' avec moé. I' dit, j'ai encor' b'en du vin ; i' dit, j'en ai plusieurs tonn's de vin ! »

B'en, i' â pâssé enn' coupeul de jours du long du ch'min, mé' i' s'ést en-r'tourné. Le vieux roi, ah ! i' éta't content de 'oèr la princesse. Et p'i' i' ava't tout' conté au Sarpent Vert le tour que l'aut' gu'i ava't joué. Ah ! le vieux roi, éta't pour s'marguié' avec la princesse. L'Sarpent Vert, i' dit : « Il l'a'râ pâs, la princesse ! I' dit, m'âs l'arranger ! »

Tout' 'tè' arrangé pour qu'i' v'nè' à s'marguier, le Sarpent Ver' eur'ssout. I' dit : « Écoute, c'ést Ti-Jean qui â été charcher la princess' p'i' i' dit, qui l'â déli-

16. *Chum* (angl.) : Ami intime, camarade.
17. *Pousser (se)* : Déguerpir, détaler en vitesse.

vrée de v'où c' qu' 'a éta't. I' dit, 'a été' emmorphosée, p'is c'ést lui qui â tout' gâgné ! Penses-tu qu'tu vâs l'a'oèr, toé ?

– B'en, i' dit, c'st à moé, i' dit, i' â été 'a charcher pour moé !

– Tu l'a'râs pâs ! P'is, i' dit, çâ, i' dit, lâ c'tte affair'-lâ, lâ, c'ést pâs ton fillot ; c'st in coup'-cou, çâ ! C'ést c'ui-lâ, c'ést Ti-Jean qui ést ton fillot. I' dit, i' gu'i â ôté sa lett' que tu avè' en-'œillée, p'is, i' dit, i' s'fa't pâsser pour ton fillot. P'is, i' dit, si Ti-Jean ava't pâs dit, i' dit, qu' c'éta't ton fillot, i' dit, il l'a'ra't tué, i' dit, il l'a'ra't mi' à mort !

– Ouè ? Ah ! c'ést d'minme ? »

I' di' à l'aut ' : « C'st-u vrai, çâ ?

– Non, non, non, c'pâs vrai ?

– I' dit, oué, i' dit, c'ést vrai ! P'is, i' dit, fa's b'en attention à toé quoi c'tu vâs faire, parç' qu'i' dit, moé, i' dit, j'peux te r'viré' à l'envers, i' dit, écitt', dans l'temps de l'dire. C'ést Ti-Jean qui vâ marguié' 'a princesse, p'is c'ést lui qu'ést ton fillot ! »

P'is l'aut' â 'té obligé de dir' que c'étè' 'a vérité.

« B'en, i' dit, toé, i' dit, t'as tout' fait, i' dit pour nuire à Ti-Jean ! » I' fè' 'ienqu' s'tortiller, p'i' il l'griffe au bout d'sa queue p'i' il l'en-'œille r'volé' assez loin qu'i' ést jama's r'venu.

Lâ, i' ont fait' dés noces, lâ, qui ont duré pendant t'oâs s'main's de temps. Tortus, bossus, tout l'monde y étè' en général ; 'ienqu' moé qui éta's pâs lâ, p'is j'me su's t-adeunné à pâsser, p'i' i' m'â deunné in coup d'queue, p'i' i' dit : « Vâs-y conter çâ aux aut's ! »

## 6 – LE CONTE DE CORBEIL

Il y avait autrefois une vieille dame, veuve depuis plusieurs années, mère de trois garçons : Baptiste, Pierre et Corbeil. Ce dernier était loin d'être un génie ; il passait pour faible d'esprit. En été comme en hiver, Corbeil se coiffait invariablement d'un vieux chapeau de paille dont la calotte était défoncée. La saison importait peu ; la coiffure de Corbeil offrait toujours le même aspect d'originalité.

Cette famille résidait dans une région pauvre, pauvre au point d'annoncer la misère. Un soir, après le coucher, Baptiste dit à Pierre : « Il m'est venu une idée : nous devrions quitter notre milieu et nous trouver à l'extérieur un emploi qui rapporte de l'argent. Ici, nous ne gagnons jamais un sou ! Mais, lors de notre départ, il nous faudra agir à la cachette pour tromper l'attention de Corbeil. Si notre cadet nous voit partir, il va vouloir nous suivre. Il va nous falloir déjouer sa vigilance.

– Ta proposition est pleine de bon sens ! »

À tous les matins, après le déjeuner, Corbeil se rendait à l'étable pour veiller à l'entretien d'un petit cheval et d'une toute petite vache ; la vie de la famille tenait en grande partie au revenu de ce petit animal. Un bon matin, après le déjeuner en commun, Corbeil se rend à l'étable pour y faire son travail coutumier. Pendant ce temps, Baptiste et Pierre s'enfuient de la maison paternelle.

C'était tard dans l'automne, à la veille de la saison des neiges. Corbeil revient de son travail d'écurie, toujours coiffé de sa calotte de paille sans fond, et pressent la disparition de ses frères. Il les avait vaguement entendus, la nuit, préparer leur départ ; il avait saisi des bribes de discussion : aller travailler ailleurs, gagner de l'argent . . . Ce dernier détail l'avait intéressé. Il était faible d'esprit, mais il avait une vraie passion pour l'argent.

Corbeil revient donc à la maison et interroge instinctivement sa mère : « Où sont passés Baptiste et Pierre ?

– Je ne sais trop ! répond-elle.

– Ils nous ont quittés, n'est-ce pas ?

– Il n'a pas été question de départ définitif, mais, en effet, ils sont partis.

– Ils en ont discuté, l'autre soir, continue Corbeil. Ils ont décidé de quitter la maison et d'aller gagner de l'argent à l'étranger. Moi aussi je veux en gagner de l'argent ! Moi aussi j'aime l'argent, et je veux aller rejoindre mes frères ! »

Sur cette réflexion, Corbeil prend ses jambes à son cou et file sur la route. Il rattrape bientôt ses frères. Les protestations pleuvent dru : « Va-t-en, Corbeil ! Retourne à la maison ! Disparais, Corbeil !

– Retourner ? Non, non ! » répond le cadet.

Vu sa grande force physique, Corbeil leur inspirait une sorte de crainte. « Rien ne nous sert d'élever le ton, dit l'un des deux aînés, nous risquons de nous faire rosser. Trop de rigueur va nous apporter seulement la bataille ! »

Et voilà les trois frères partis ensemble vers l'inconnu. Ils parviennent à une route qui décrivait une immense courbe d'une quarantaine de milles de longueur ; un raccourci de sept ou huit milles permettait aux voyageurs d'économiser du temps et des forces.

Avant d'emprunter le long circuit que tous connaissaient, Pierre y alla de sa proposition : « Que diriez-vous si nous suivions une ligne droite dans la forêt pour rejoindre l'autre bout du circuit ? Notre route en serait considérablement abrégée !

– Eh bien ! de dire les autres ; c'est à toi de décider ! Nous te suivrons ! »

Les trois frères s'élancent à toute jambe dans la forêt. Le parcours de sept ou huit milles prenait un temps assez minime : une journée, une demi-journée, ou trois quarts de jour. Mais les voilà perdus ! Au lieu de se diriger en ligne droite, ils tournent en rond dans la forêt. Tout l'hiver, ils prolongent leur existence, en plein bois, à gratter la neige pour découvrir certaines racines propres à entretenir la vie. Une misère noire tout l'hiver !

Au printemps, au moment de la fonte des neiges en forêt, le déplacement redevient un peu plus facile ; ils reprennent leur marche. Les trois frères marchent, marchent, marchent . . . une quinzaine de jours. Tout à coup, ils parviennent à une sorte de plaine défrichée. « Tiens, s'écrie l'un des voyageurs, nous voici en pays colonisé ! Voyez-vous, là-bas, la maison ? »

Quelques instants plus tard, les trois frères aperçoivent une maison, une grosse habitation de pierre. Au lieu d'arriver chez un fermier, comme ils s'y attendaient, les voyageurs font le tour d'une immense bâtisse privée de portes et de fenêtres. Corbeil y va de sa remarque : « Avez-vous déjà vu, vous autres, une maison semblable ? Chez nous, la maison était pourvue d'une porte d'entrée et de fenêtres. Ah ! les fenêtres étaient assez étroites, mais suffisantes pour laisser pénétrer la lumière ! »

Sa remarque était à peine terminée qu'une porte se rouvre et une dizaine de belles fenêtres apparaissent dans les murs. « Eh bien ! s'écrie Corbeil, nous n'avons qu'à exprimer nos désirs pour être exaucés, ici ! » Les trois voyageurs s'introduisent dans la maison mais n'y trouvent aucun meuble, pas même une chaise. « A-t-

on jamais vu une maison de cette sorte ? Pas une chaise en vue, aucune table, rien ! » Aussitôt, une belle table entourée de trois chaises apparaît. « Savez-vous, continue Corbeil, qu'il s'agit seulement d'exposer ses demandes pour être bien servis ! » Les deux aînés n'osaient pas dire un mot, mais Corbeil se sentait loquace.

La table et la chaise attendaient les visiteurs. Corbeil s'écrie : « J'ai faim, moi ! Ah ! si j'avais de la nourriture, je mangerais ! » Il se trouve en face d'une table toute garnie de mets, une belle table. « Ça parle au vieux Baptiste ! de reprendre le cadet ; Corbeil a toujours été Corbeil et il le sera toujours ! Partout le succès lui sourit ! Approchez, mes frères ; venez manger ! N'ayez pas peur, approchez, approchez ! » Les deux aînés ne savaient trop que faire. « Mais allez-vous finir par approcher de la table ! » leur crie Corbeil. Par crainte de leur jeune frère, les deux aînés prennent place à la table. Corbeil continue ses commentaires : « Nous ne souffrirons pas de la faim, ici. Nous allons être à notre aise. Il y a près d'un an que nous crevons de faim ; ici, nous allons nous remplir le ventre ! »

Corbeil jette un coup d'œil sur la table. Il trouve matière à commentaires. « Chez nous, dit-il, quand nous organisions une belle table, elle n'était pas aussi belle que celle-ci, je l'avoue, mais nous disposions toujours d'une bouteille pour lever le verre ! » À cet instant, un bruit sec annonce l'arrivée d'une grosse bouteille. Ah ! Corbeil qui aimait la bonne liqueur ! Il saisit la bouteille, se verse une rasade, et vide son verre. Il présente la bouteille à ses frères en les invitant à l'imiter. Les deux aînés refusent. « Prenez un coup, tas d'imbéciles ! Servez-vous ! criait Corbeil, c'est pour nous cette bouteille ! »

On prend un verre, on mange, la journée tire à sa fin. Le crépuscule avance rapidement. Corbeil émet une remarque, encore avant les autres : « Il commence à faire sombre dans la pièce ! Nous n'avons aucune lampe ni autre source de lumière ! » Soudain, apparaissent trois belles lampes dont deux sur la table, à chaque bout ; des lampes préparées avec soin. « Ah ! répète Corbeil, on obtient tout, ici, pourvu que l'on en fasse la demande ! Corbeil a toujours été Corbeil et il le sera toujours ! Vous autres, vous êtes trop timides pour exposer vos demandes. Si vous demandiez quelque chose, vous l'obtiendriez tout comme moi. Abandonnez donc cette timidité ! »

Quand arriva l'heure du coucher, les deux aînés s'étendent sur le parquet. Corbeil regarde autour de la pièce et commence à épiloguer de nouveau sur la situation : « Vous dormez par terre, vous autres ? Chez nous, nous avions au moins des lits pour nous coucher ! » À ces mots, trois portes s'entrouvent et donnent accès à trois chambres pourvues chacune d'un beau lit. « Maintenant, annonce Corbeil, allez vous coucher dans les lits. Allez vous coucher ! » Mais les deux aînés hésitaient à gagner les chambres. « Ah ! levez-vous, crie de nouveau Corbeil, et allez occuper les chambres ! » Malgré la fatigue les deux aînés obéissent et vont se jeter dans les lits. Ils ne tardent pas à sombrer dans le sommeil.

Corbeil, assis au bout de la table, se versait un verre de temps en temps et chantait :

« La ritintin de ritaine
La ritintin de rité ! »

Il n'oubliait pas de lancer aussi la sentence qui flattait un peu sa vanité : « Corbeil a toujours été Corbeil et il le sera toujours ! »

Tout d'un coup, vers neuf heures ou neuf heures et quart, la porte de la maison s'ouvre. Corbeil tourne un œil attentif vers la porte ; il voit entrer une immense couleuvre de vingt pieds de longueur et d'un corps de quatre à cinq pouces de diamètre. Le reptile s'enroule sur lui-même d'un côté de la pièce. Une autre couleuvre s'amène et s'enroule à côté de la première, et bientôt une troisième s'enroule près des deux autres ; toutes les trois lèvent leurs têtes. Celle du milieu s'adresse au visiteur : « Corbeil !

– Comment, riposte Corbeil, tu parles, belle couleuvre ?

– Oui, je parle ! Vous trois, vous êtes des garçons du même lit !

– Certainement, belle couleuvre !

– Nous trois, nous sommes aussi trois princesses du même lit. Nous avons été amorphosées en couleuvres et seuls trois garçons du même lit peuvent nous délivrer !

– Oui ; je comprends !

– Pouvez-vous essayer de nous délivrer ? Ce bel édifice est notre ancien château ; il ne contient plus rien, mais vous n'avez qu'à exprimer vos désirs . . .

– Je me suis rendu compte de ce phénomène à notre arrivée. Il n'y avait ni porte ni fenêtres, aucune chaise, aucune table ; et maintenant le château est joli avec sa porte et ses fenêtres. J'ai obtenu des chaises et une table, après en avoir exprimé le souhait.

– Eh bien ! il en sera toujours ainsi pourvu que vous acceptiez d'obéir à mes recommandations.

– Nous respecterons vos exigences, belle couleuvre ! »

Les deux autres frères, profondément endormis, n'entendaient rien de ce qui se disait. « Eh bien ! continue la couleuvre, nous allons rester ici avec vous chaque nuit, pendant l'espace d'un an. Nous viendrons partager votre lit, sous formes de princesses, tous les soirs ; mais vous ne devrez faire aucun cas de nous, pas plus que d'une bûche de bois. Si vous êtes fidèles à cette promesse, dans exactement un an, jour pour jour, nous serons délivrées de notre condition de couleuvres et nous redeviendrons princesses. D'ici là, nous passerons la journée dans des trous souterrains ; le soir, vers neuf heures, nous reviendrons ici dans ce château.

– Marché conclu ! J'en suis diablement heureux ! »

Les deux aînés n'ont aucune connaissance de cette conversation, complètement envahis par le sommeil. L'une des trois couleuvres se glisse dans la chambre de Baptiste, une autre dans celle de Pierre ; sous formes de belles princesses, elles

se couchent dans le lit des deux voyageurs. Ces derniers ne s'en aperçoivent même pas. La troisième couleuvre entre dans la chambre destinée à Corbeil et, sous forme de princesse, se couche dans le lit. Pendant ce temps, Corbeil, toujours au bout de la table, vidait son verre de temps en temps, en chantant :

« La ritintin de ritaine,
La ritintin de rité ! »

Ou bien, il revenait à l'éloge de sa propre personne : « Corbeil a toujours été Corbeil, et personne ne peut le jouer ! »

La princesse qui occupait le lit de Corbeil se garde bien de dormir ; elle attend que le jeune homme vienne se coucher. Vers trois heures du matin, Corbeil se décide d'aller dormir dans son lit. Aux premières lueurs de l'aurore, les princesses sautent à bas du lit, rentrent dans leurs peaux de couleuvres et disparaissent.

Bientôt les dormeurs se réveillent et demandent à Corbeil : « Veux-tu nous dire ce qui se passe ici ?

– Ah ! vous n'avez pas vu, dormeurs invétérés, les belles princesses qui ont couché avec vous autres, cette nuit !

– Cesse de blaguer, Corbeil !

– Je ne blague pas ; vous allez les voir, ce soir. J'ai fait une promesse : rester ici pendant un an, coucher avec elles chaque soir sans n'en faire aucun cas. J'ai fait cette promesse au nom de notre groupe ; il va nous falloir respecter cet engagement !

– Entendu, Corbeil ! Si tu es fidèle à ce contrat, nous le serons également ! »

Le soir, un peu avant neuf heures, les couleuvres font leur apparition. Les deux aînés, qui avaient bien dormi, la veille, étaient encore debout. Quelle surprise de leur part à la vue des couleuvres ! Celles-ci filent dans les chambres, se transforment en princesses et se mettent au lit. Baptiste et Pierre n'osent retourner à leurs chambres. « Holà, holà ! crie Corbeil ; allez vous coucher ! Ce sont vos chambres, ce sont vos princesses ! Allez ! »

Les deux frères finissent par obéir à Corbeil. La compagne de ce dernier lui réitère ses avances : « Maintenant, Corbeil, demande tout ce que tu désireras et il te sera accordé ! » Le jeune homme ne se gêna pas pour exiger les faveurs les plus diverses ; tous ses souhaits furent exaucés.

Voilà un an moins un jour que Corbeil et ses frères tiennent leur promesse. Chaque nuit, Corbeil, assis au bout de la table, le verre en main, veille jusqu'à une heure ou deux heures après minuit. La princesse l'attend dans sa chambre : il lui est impossible de dormir avant le coucher de Corbeil.

En cette dernière soirée, la lune répand une clarté peu ordinaire. Corbeil, comme d'habitude, avant de se coucher, s'assoit sur le bord du lit pour enlever ses chaussures ; la princesse, assise de l'autre côté du lit, en face de Corbeil, reçoit la lumière de la lune en plein visage. Le jeune homme ne peut résister à une si gran-

de beauté : il s'avance, prend la princesse par le cou et l'embrasse. Aussitôt la princesse devient couleuvre, saute bruyamment à bas du lit sans mot dire et disparaît suivie des deux autres. « Maudite couleuvre du diable ! s'écrie Corbeil. Il n'y a pas moyen d'y toucher ; elle considère ce geste comme une insulte ! »

Pendant ce temps, les trois couleuvres s'enfuient par la porte. Le lendemain matin, les deux frères aînés se lèvent et s'adressent tout bonnement à Corbeil : « Tu en as commis une moyenne maladresse, toi, Corbeil !

– Laissez-moi la paix ! Ah ! vos satanées couleuvres ! »

À neuf heures, dans la soirée, les trois couleuvres reviennent et s'introduisent dans le château : « Corbeil, dit l'une d'elles, je pourrais te pulvériser, mais je te fais grâce ! Tes frères sont honnêtes ; ils ont tenu leur promesse. Toi, tu y as manqué alors qu'il te restait une seule journée de patience pour nous délivrer. Tu n'as pas pu faire honneur à ta promesse !

– Disparais de cette pièce, espèce de vermine ! »

À ce moment, l'atmosphère du château était toute changée ; tous les meubles s'étaient évanouis. On avait beau faire des souhaits, rien n'apparaissait, ni bouteille, ni autre douceur. Toute trace de merveilleux était disparue. « Quitte cette demeure, Corbeil ! crie la couleuvre. Tu n'obtiendras rien !

– Ah ! me voilà dans une piteuse situation, reprend Corbeil. Puisse le diable s'emparer de vous, malheureuses couleuvres ! »

Mais la princesse qui avait partagé la chambre de Pierre dit à ce dernier : « Pauvre Pierre ! Tu as été gentil pour moi ; ton départ précipité me chagrine. Je vais te souhaiter un manteau qui a la vertu de te rendre invisible ; tu pourras utiliser ce manteau où tu voudras et personne ne pourra te voir quand tu porteras ce vêtement.

– Si tu fais un cadeau à Pierre, dit l'autre couleuvre, j'en fais un, moi aussi, à Baptiste ! Tiens, jeune homme, je te donne une bourse qui contiendra toujours cinquante dollars, même si tu la vides cinq mille fois par jour ! »

La compagne de Corbeil se tourne, elle aussi, vers ce dernier : « Même si tu as été infidèle à la promesse, tu me fais pitié. Je vais te faire cadeau, espèce d'ivrogne, d'un flacon inépuisable dans lequel tu pourras déguster toutes les sortes de liqueurs que tu désireras. C'est un flacon magique ; il sera toujours plein, même si tu en retires une quantité abondante ! »

Les couleuvres regagnent la forêt, les trois frères continuent leur route. Après deux jours de marche, ils parviennent à une ville. En utilisant la bourse magique, ils ont tous les trois de quoi vivre largement. Ils se louent une petite maison et s'organisent une vie assez agréable. Corbeil commence à arpenter la ville, va ici, va là. Soudain il arrive à un château ; au-dessus de la porte il lit cette inscription : « Princesse qui joue aux cartes sur pari d'argent ! » Corbeil se dit à lui-même : « Diable ! je vais aller emprunter la bourse magique de Baptiste et je vais venir jouer aux cartes avec la princesse ! »

Il retourne sur ses pas et va demander à emprunter sa bourse magique. « Je te la prête, mais fais bien attention de ne pas la risquer dans un pari malchanceux !

– Ne crains rien ! » répond Corbeil avec assurance.

Corbeil va trouver la princesse et commence à jouer aux cartes avec elle. Tout va passablement bien ; les gains compensent les pertes. Après quelques heures de jeu, Corbeil se retire. Il retourne jouer aux cartes trois ou quatre jours de suite. La princesse s'aperçoit bientôt que Corbeil ne puise pas dans une bourse normale. Il lui déclare son secret : « C'est une bourse magique qui contient toujours cinquante dollars.

– En effet, se dit la princesse, combien de billets n'a-t-il pas tirés de cette bourse ? Et elle en contient toujours un autre de cinquante dollars ! Je vais essayer de tendre un piège à ce joueur ! Il faut que je mette la main sur cette bourse magique ! Écoute, dit-elle à Corbeil ! Tu me sembles avoir de l'argent ?

– Oui j'en ai en abondance, de l'argent !

– Eh bien ! nous allons jouer trois parties ; si tu en gagnes deux, tu hériteras de tous mes biens. Si c'est moi qui en gagne deux, je deviendrai propriétaire de ta bourse magique !

– Oh, oh ! Eh bien ! Soit ! »

On brasse les cartes, on joue ; la princesse gagne deux parties sur trois. Elle s'empare de la bourse et jette Corbeil à la porte. Corbeil retourne vers ses frères en maugréant. Il aborde Baptiste et lui fait part de la situation : « J'ai engagé ta bourse dans un pari, et je l'ai perdue !

– Je le savais, je le savais bien que tu la perdrais ! s'écrie Baptiste.

– Mais je retourne voir la princesse ! »

Corbeil aborde la princesse et propose un plan : « Je possède un flacon magique. Nous allons jouer trois parties de cartes. Si j'en gagne deux, tu me redonneras ma bourse magique. C'est le seul bien que j'exige ! Si tu gagnes les deux parties, tu prendras mon flacon. C'est une bouteille magique. On peut y puiser toutes sortes de liqueurs, et elle est toujours pleine.

– Le marché me va ! » dit la princesse.

On joue trois parties ; Corbeil en perd deux ! Le voilà dans de beaux draps. Plus de flacon, plus de bourse ! Corbeil pense à son frère Pierre et surtout à son manteau capable d'assurer l'invisibilité. Il adresse sa demande à Pierre. « Ah ! non, répond ce dernier, je ne te prête pas mon vêtement magique ! » Puis, peu après, par crainte de la force physique de Corbeil, il lui abandonne son manteau. Corbeil reprend la route du château.

En son absence, la princesse prépare un stratagème, à la pensée que le joueur de cartes va revenir. « Il se peut, se dit-elle, qu'à force d'exercice, il en arrive à gagner le pari ! Je vais faire préparer une machine qui me permette de le jeter à la

mer, s'il revient ! » En effet, elle fait bâtir une sorte de glissoire, composée de toiles soutenues par une charpente de colombages légers, laquelle glissoire aboutissait à l'eau. Le château donnait sur la mer.

Corbeil se présente chez la princesse, le manteau magique sur son bras. « Je veux regagner mes biens ! annonce-t-il à la joueuse de cartes. Vous voyez ce manteau, et vous me voyez ?

– Assurément, dit la princesse.

– Voici ! Je revêts ce manteau . . . Vous ne me voyez plus ?

– C'est bien vrai !

– C'est un manteau qui procure l'invisibilité. Nous allons jouer trois parties de cartes ; si j'en gagne deux, vous me redonnez ma bourse et mon flacon. Si vous les gagnez, vous gardez le vêtement magique !

– Accepté ! » dit la princesse.

On distribue les cartes, on fait les jeux. Corbeil perd les deux parties ! Il perd aussi le manteau de Pierre. Il devient furieux, il montre de l'aigreur. La princesse pousse un bouton ; trois hommes accourent. « Prenez-moi cet individu, leur commande la princesse, et jetez-le dans la glissoire ! »

En un clin d'œil, Corbeil dégringole dans la glissoire et flouchchch ! Il tombe à la mer dans une obscurité de prison souterraine. Il se décide à nager. Il nage, nage, nage sans arrêt toute la nuit. Le matin, à la barre du jour, il met le pied sur une île. Il s'assoit sur une légère élévation et regarde derrière l'île ; il ne voit que le ciel et l'eau. Il se félicite d'avoir pu nager si longtemps et répète son refrain optimiste : « Diable de diable ! Corbeil a toujours été Corbeil, et il le sera toujours ! »

Bientôt, Corbeil se sent tenaillé par la faim. Il commence à parcourir l'île, et y découvre un pommier, rempli de belles pommes pas très grosses, mais d'un beau rouge appétissant. Il juge qu'elles doivent être bonnes. Il en cueille une douzaine et s'en régale. Il les trouve délicieuses.

Une fois rassasié, il reprend sa marche pour quelques minutes ; il aperçoit un autre pommier rempli de grosses pommes blanches – sans exagération ! grosses comme des pamplemousses – de belles pommes transparentes au point d'en voir les pépins à travers la pulpe. « Ah ! quelles belles pommes ! » se dit-il. Il en attrape une et y mord à belles dents. Oh ! oh ! . . . il lui pousse une corne sur la tête, une immense corne qui rejoint les branches d'arbres. « Eh bien ! s'écrie-t-il, Corbeil a toujours été Corbeil, mais le voilà dans une situation embarrassante ! Mais puisque j'ai une corne, pourquoi refuser d'en avoir une paire ? » Il prend une autre bouchée de pomme, il lui pousse une corne immense de l'autre côté de la tête. Il s'écrie : « Eh bien ! Voilà Corbeil dans de beaux draps ! Brrr . . . je suis perdu ! »

Il s'élance à travers les arbres, court dans un sens, court dans l'autre. Il frôle un pommetier chargé de pommettes rouges comme du sang et d'apparence allé-

chante. Corbeil ne peut que s'extasier devant ces fruits. Il en saisit une et en croque un quartier. À l'instant, une des cornes tombe de sa tête avec grand bruit. Tout étonné de l'aventure, Corbeil croque une seconde bouchée dans la pommette ... l'autre corne tombe par terre. « Ah ! se dit le jeune homme, Corbeil a toujours été Corbeil, et il le sera toujours ! Personne ne pourra jamais venir à bout de Corbeil ! »

Corbeil revient à la plage et jette les yeux du côté d'où il était venu. « C'est une distance décourageante ! commence Corbeil. On ne voit que le ciel et la mer. Qui pourra me dire à quelle distance se trouve la côte ? Corbeil ne sera jamais capable d'atteindre cette côte. Il a traversé ce bras de mer à la nage, la nuit dernière, mais je me demande s'il pourrait répéter l'exploit ! »

Sur la plage de l'île, la vague avait apporté des tronçons de billots, des débris de planches garnies de clous. Corbeil arrache des clous, fixe les planches sur des billots qu'il lie ensemble au moyen de harts. Une fois son radeau préparé, Corbeil va cueillir trois belles grosses pommes transparentes et les dépose sur son radeau ; il emplit ses poches de pommettes rouges, se choisit une pièce de bois pour lui servir d'aviron et se fait un siège composé de petits blocs de bois. Il lance le radeau à la mer, prend place sur le siège et s'éloigne, l'aviron à la main, en chantant :

« La ritintin la ritaine,
La ritintin de rité ! »

Il s'encourage en se disant qu'il va atteindre la terre ferme, même s'il ne sait pas de quel côté il se dirige. Rame donc, Corbeil, et chante :

« La ritintin la ritaine,
La ritintin de rité ! »

Tout à coup, une petite brise vient frapper le radeau ; Corbeil sent que l'embarcation prend une vitesse inaccoutumée. Raison de plus pour chanter avec cœur ! Bientôt, Corbeil descend sur le rivage, non loin du château où il avait été projeté à la mer. Il se réjouit de cette chance. Il enserre les grosses pommes de ses bras et commence à marcher sur la route. Il croise un homme qui s'exclame : « Diable ! que tu as de belles pommes !

– Très très belles, en effet ! »

Corbeil était obligé de se servir de ses deux bras pour transporter les trois pommes. « Sais-tu, lui dit l'étranger, que tu pourrais faire une excellente affaire, ce matin, en exploitant ces beaux fruits ?

– Crois-tu ? répond Corbeil.

– La princesse se marie, ce matin, à neuf heures. Elle se laisse tenter par toutes sortes de nouveautés. Va t'asseoir sur le perron de l'église, place une grosse pomme chaque côté de toi et tiens la troisième dans tes mains. Quand la princesse va voir tes pommes, elle va désirer en avoir certainement une, peut-être deux. Tu sais, c'est le jour de ses noces ...

– Diable ! se dit Corbeil. J'ai une belle chance de me venger d'elle ! »

Corbeil va s'asseoir sous le portique de l'église, dispose deux pommes à ses côtés et en tient une autre dans ses mains. La princesse se présente dans le portique, au bras de son père, et jette un coup d'œil sur les pommes sans rien dire, et file dans l'église pour le mariage. Peu de temps après, elle sort de l'église au bras de son prince et dit à ce dernier : « Regardez donc ces belles pommes ! Ce serait un ornement original pour notre table ! Achetons-les toutes les trois, voulez-vous ?

– Évidemment, princesse ! »

Corbeil lui cède les trois pommes pour six dollars. « Ah ! ma diablesse ! pense Corbeil, je vais te jouer un tour qui compensera le tien ! » La princesse se rend au château ; on apporte les pommes, on en dispose une à chaque bout de la table dans d'immenses plateaux. Ah ! la princesse ne pensait qu'à goûter à ces fruits. En s'affairant autour de la table, elle dit à sa mère la reine : « J'ai donc hâte de goûter à ces pommes ! Il me semble qu'elles doivent être savoureuses. J'ai l'intention de demander à une servante de soulever lentement d'un côté la base de la pomme qui repose au centre de la table, de façon que je puisse, au moyen d'un canif, m'en tailler une bouchée ou deux. Ce trou n'y paraîtra pas une fois que la pomme aura repris sa position normale. Ah ! le goût de cette pomme doit être exquis !

– Oui, ma fille, répond la reine ; goûtes-y, goûtes-y ! »

La princesse fait venir une servante ; celle-ci soulève un bord de la pomme. La mariée s'empresse d'en tailler un morceau, et y mord gloutonnement. À l'instant, il lui pousse une corne qui monte jusqu'au plafond. « Oh ! crie la princesse, me voilà dans un piteux état !

– Aussi bien avoir deux cornes qu'une seule ! dit la reine. Mange le reste du morceau ! »

La princesse croque une deuxième bouchée de pomme . . . Elle se voit affublée d'une sorte de panache d'orignal. La mère et la fille sont atterrées. La reine attrape la princesse le plus rapidement possible, l'entraîne dans sa chambre et la couche dans son lit, le panache appuyé au mur de la chambre. Une scène effrayante ! « Te voilà dans un état lamentable, ma fille ! » s'écrie la reine. Ni la mère ni la fille ne voulait mettre le prince au courant de cette infirmité subite. On tenait à ne pas ébruiter l'événement.

Corbeil se fait fabriquer une pancarte portant ce texte : « Bon docteur de père en fils : guérit toute maladie. » Il se suspend cette pancarte dans le dos et passe devant le château du roi. Ce dernier, mis au courant de l'état de sa fille, voit bientôt passer le jeune homme à la pancarte. Il lui fait demander d'arrêter au château. « Que désirez-vous de moi, monsieur ? demande Corbeil.

– L'annonce que tu affiches est-elle véridique ?

– Tout à fait véridique, monsieur ! Si c'était une supercherie, je ne porterais pas la tête si haute !

– Eh bien ! Notre fille, notre princesse s'est mariée, ce matin. Je ne sais comment la chose est arrivée ; subitement la mariée a été frappée d'une maladie effrayante. Elle a une sorte de machine sur la tête ; je ne sais trop comment on pourrait appeler ce genre d'ornement. Il serait préférable que le marié ne voie pas ma princesse en cet état. C'est un accident tout à fait imprévu !

– Est-ce que je pourrais visiter la malade ?

– Certainement ! »

Corbeil suit le roi dans la chambre de la princesse. Il aperçoit ce panache semblable à celui d'un orignal, un bois de douze pieds d'envergure. « Eh bien ! docteur, dit le roi, pensez-vous pouvoir la libérer de ces cornes, sans lui faire trop mal ?

– Non ; aucun danger de lui faire mal, et je vais la guérir. Toutefois, j'y mets une condition. Je veux rester tout seul, tout seul avec elle ! Même si vous l'entendez se lamenter, crier, pleurer, ou faire du tapage, je ne veux pas que vous veniez m'importuner ! Et soyez sans inquiétude, je vais lui enlever ses cornes sans lui faire mal ! »

Le roi accepte la condition et se retire. Corbeil s'empresse de fermer la porte à clé et laisse la clé dans la serrure pour empêcher toute personne d'entrer. Il jette les yeux sur la princesse : « Ah ! dit-il, tu m'as joué plusieurs tours graves, toi, ma diablesse ! » La princesse ne pouvait être très loquace, affublée qu'elle était de ces immenses cornes. « Ah ! je ne t'ai jamais joué de tours, moi, docteur !

– Ah ! non ; pas joué de tours ! Si je te libère de ce panache sans te faire de mal, vas-tu me rendre mon flacon inépuisable, ma bourse magique et mon manteau d'invisibilité ?

– Non ! Ah ! non.

– Eh bien ! reste comme tu es, sale diablesse ! Crève de ton mal ! »

Il s'avance vers la porte comme pour la quitter. « Viens ici ! » lui crie-t-elle. Elle tourne un peu la tête et continue : « Je consens à te remettre ton manteau !

– Non ! Je veux tout ! Tu m'entends, je veux récupérer tous mes biens ! »

Devant le refus de la princesse, Corbeil s'approche de la porte en disant : « Tire-toi d'affaire en gardant tes cornes ! » Elle le rappelle de nouveau, fait un mouvement et lui dit : « C'est bien ! J'accepte de te rendre tes biens !

– Où sont-ils, mes biens ? Il me faut vérifier si ce sont vraiment les miens !

– Tiens, prends la clé que voici et ouvre ma valise ! »

Corbeil obéit ; il en tire son flacon et avale une couple de bonnes gorgées. Le flacon reste intact. « C'est bien le mien ! » s'écrie Corbeil, en glissant la bouteille dans sa poche. Il ouvre la bourse, et y trouve deux billets de cinquante dollars. Il essaie son manteau, constate sa vertu et en est satisfait. « Ce sont mes biens, à moi, je n'en doute plus !

Maintenant, continue le jeune homme, avant de te guérir, ma petite, je veux me venger du fait que tu m'as ridiculisé après m'avoir dépouillé de mes biens ! » Il commence à la bousculer d'une façon assez cavalière, et, en lui servant des pommettes, fait disparaître ses cornes. Au moment où Corbeil se prépare à quitter la chambre, la princesse lui dit : « Hé ! Tu sais, je suis mariée, mais mon époux ne s'est pas encore approché de moi. Toi, au contraire, tu as partagé mon lit. Pourquoi ne pas continuer notre vie ensemble ? Nous allons demander à l'évêque de venir bénir notre mariage ! »

Peu après, Corbeil épousait la princesse. Il redonna à ses frères leurs objets magiques, la bourse et le manteau ; il garda son flacon inépuisable, avec la certitude de boire à satiété.

Je me suis trouvé à passer par ce château, mais on m'a donné un coup de pied au derrière et l'on ma conseillé de venir vous raconter cette histoire.

# LE CONTE DE CORBEIL

*Récit folklorique raconté à Sturgeon Falls, Ontario, le 20 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans, qui l'avait appris de son oncle, Joseph Saint-Louis (45 à 50 ans), vers 1898.*

*Enregistrement no 1343. Contes-types 401, 401 A, 401 A* (trois couleuvres dont il ne faut pas s'occuper). 566 I b (bourse toujours garnie, manteau qui rend invisible et bouteille inépuisable), II a (objets volés par une princesse, jeu de cartes), III (cornes), IV (objets récupérés grâce à la vertu magique des pommes).*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'tè' enn' vieille ; alle ava't t'oâs garçons. 'A éta't veuv' depu's plusieurs années. I' y en avè' in qui s'app'la't Baptiss', l'aut' Pierre, p'is l'aut'e, Corbeil.

Mé', Corbeil, i' éta't pâs b'en b'en fin, lui. I' avè' in gros bardeau d'parti. Et p'i' i's restè' dan enn' plaç' b'en pauv'e, ah ! b'en pauv'e : i' y ava't d'la misère. Et p'is, mon Corbeil, lui, i' ava't te'jour' enn' calott' de chapeau d'pâill' su' 'a tête, pâs d'fon [ fond ] après ; d'abord[1] qu'i' ava't çâ su' 'a tête, qu'ça sœill' [ soit ] l'été, ça sœill' l'hiver, ça gu'i faisa't pâs d'diffarence. I' ava't te'jours çâ su' 'a tête.

Te'hours, in soèr, lés deux aut' éta'ent couchés : « Sé's-tu, i' dit, on devra't partir d'éd'citte, i' dit, s'en allé' alguieurs [ ailleurs ], i' dit, on pourra't te' b'en trouver dés bonn's djobs [ jobs ][2] p'is, i' dit, s'fair' d'l'argent ! Ecitte, i' dit, on gâgn' jamè' enn' cenne. P'i' i' dit, faut faire attention à n'us aut's : partir à 'a cachett' pour pâs qu' Corbeil nou' 'œill' [ voie ] partir ; parç' si i' nou' 'oé' partir, i' dit, i' vâ vouloèr nous suir' ! Vâ fo'èr gu'i joué' in tour.

– All right ! »[3]

Te'jours, in bon matin, i's s'levent, déjennent, p'i' après déjeuner . . . Corbeil faisa't l'train[4], lui. I' avè' in p'tit joual p'i' enn' p'tit' vach' b'en p'tite : c'éta't juss'

1. *D'abord que* : Il suffisait que, pourvu que.
2. *Job* (angl.) : Position, emploi, travail, occupation.
3. *All right* (angl.) : C'est très bien, entendu !
4. *Train* : Faire le train : S'occuper des travaux de l'étable.

pour leu' quieind' [ tenir ] la vie. Corbeil s'en vâ à écurie pour fair' le train, tandiss' c'temps-lâ, 'és aut's, good-bye ![5]

C'ta't dans l'automn' pâs mal târd, vers cés tem [ temps ] écitt', p'i' i' étè' à 'a veuille [ veille ] à 'a veuill' d'a'oèr d'la nége [ neige ]. Corbeil, i' r'ssoud d' l'écurie a'ec sa calott' de chapeau d'pâille – c'ta't pâ' enn' calotte, c'tè' 'ienqu'in bord : i' y ava't r'guien d'ssus – i' 'és ava't 'ttendu [ entendu ] parler dan 'a nuit' in peu, mé', i' éta't pâs sûr que ç'c'éta't ; i's parla'ent d'alguieurs p'i' alguieurs, fair' d' l'argent. P'is, lui, i' euma't çâ d' l'argent ; i' éta't pâs b'en fin p'i' i' euma't çâ 'mme in fou.

I' r'ssou' à méson, i' dit : « D'v'où c'qu'ést Baptiss' p'is Pierre ?

– Ah ! 'a dit, j'sé's pâs !

– I' dit, i's sont partis, hein ?

– B'en, 'a dit, i's 'n n'ont pâs parlé. Oui, 'a dit, i's sont partis !

– I' dit, i's 'n ont parlé, l'aut' soèr, lâ, qu'i' éta'ent pour s'en allé' alguieurs pour s'fair' d' l'argent. P'is, i' dit, moé, i' dit, m'en faut d' l'argent, p'is, i' dit, j'eum' çâ d' l'argent, p'is, i' dit, m'en vâ' aller lés r'joind'e ! »

I' pârt, r'joint Baptiss' p'is Pierre. « Heille, Corbeil, i' dit, toé, vâ-t-en ! En-r'tourn'-toé don ; vâ-t-en !

– Non ; i' dit, j' m'en r'tourn' pâs ! »

P'is les aut's 'n ava'ent pêur : i' éta't b'en p'us capab' qu' 'és aut's. I' dit : « Ça ser' [ sert ] à r'guien d' gu'i montrer trop trô' 'és gross's dents, i' dit, on vâ manger not' rince[6]. C'ést tout' c' qu'on vâ a'oèr ! »

Te'jours, lés v'lâ partis tou' 'és t'oâs. I' y avè' in ch'min, oh ! qui éta't b'en long : i' faisè' enn' tournée, enn' Méré go round' [ Merry-go-round ][7] du câlin ! Ah ! dans... on vâ dire, i' a'ra'ent pu pâssé' au travers, dans sept, huit milles, i's passè' au travers ; tandiss' que ça gu'ieu dennè' enn' quarantain' de mille' à fair' le tour.

I' arriv'nt lâ, i's connaissa'ent çâ pas mal, 'és aut's. Pierre i' dit : « Comment ça s'ra't, i' dit, si on coupè' enn' chort' cott' [ short cut ][8] d'éd'citte, i' dit, ça nous f'ra't b'en moins lon [ long ] à faire !

– B'en, i' dit, c'ést à ton goût, çâ. On vâ l'asseyer ! »

Partent, prenn'nt le boâs : sept à huit milles, ça prena't pas d'tem à fair' çâ au travers du boâs : enn' journée, enn' demi-journée, t'oâs quarts de jour, i' ara'ent pâssé au travers. I's s'écartent. I's faisa'ent r'guien qu' tournâillé' à minm' place. Lés v'lâ dans l'boâs. I' ont 'té in an dans l'boâs. I' ont pâssé l'hiver là-d'dans ; fol-

5. *Good-bye* (angl.) : Adieu, au revoir !
6. *Rince* : Volée de coups.
7. *Merry-go-round* (angl.) : Piste circulaire de chevaux de bois. Ici, immense circuit.
8. *Short cut* (angl.) : Chemin de raccourci, un raccourci...

la't qu'i's v'na'ent gratter dan 'a nég' pour joind' dés racinag's pour sauver leu' vie, d'dans l'fond. I' on eu enn' misér' du câlin tout' l'hiver !

Dans l'printemps, quand qu'la nég' commencè' à fond' dans l'boâs, b'en, i' éta'ent mieu' in peu ; commence' à marcher, p'is marchent p'is marchent, p'is marchent, p'is marchent. Tout d'in coup, au bout d'enn' quinzain' de jours qu'i's fur'nt r'partis, ar'ssoude' à enn' plaç' dans l'boâs, i' y avè' in grand d'sert [ désert ][9]. « Quiens, i' dit, i' y â du monde écitt', dés habitants, i' dit, écitt' quiens, voés-tu, lâ ? »

I' avancent, i' aparçoève' enn' maison, gross' maison d'pierre. « Quiens, i' dit, c'st in gros habitant çâ ? 'Gârde, i' dit, c'gross' maison qu'i' â ! » I' arrive à la maison, fa't l'tour d'la maison, pâs d'porte, pâs d'châssis[10], r'guien ! Corbeil, i' dit : « As-tu déjà vu çâ, toé, i' dit, ann' maison d'minme ? Che' nous, i' dit, on avè' enn' port' pour entrer, p'is, i' dit, on 'va't dés châssis, in peu, pâs gros, mé', i' dit, pour 'oèr ! »

En disant çâ, enn' port' qui s'rouv'e, enn' dizain' de beaux châssis ! « Quiens, i' dit, on â 'ienqu' la pein' de d'mandé' écitte ! I' di' on l'â de quoi c'qu'on â d'besoin ! »

I's rent'ent ; i' y ava't r'guien dan 'a maison, r'guien en tout', pâ' enn' chais' seul'ment ! « Heuh ! i' dit, as-tu d'jà vu enn' maison comm' çâ, i' dit, toé ? I' dit, pâ' enn' chais' null' pârt, pâs d'tab'e, pâs d'chaise' eur' guien ! » En l'disant, t'oâs chais's qui arrivent, enn' bell' tab'e ! « Sé's-tu, i' dit, 'ienqu' la pein' de d'mandé' écitte ; on ést b'en sarvi ! » Lés aut's disa'ent pâs grand-chose ; i' y avè' 'ienqu' Corbeil qui parla't.

Bell' tab'e, bell's chais's p' s'assir'. S'assis'nt cont' la tab'e. I' dit : « Moé, i' dit, j'ai faim. Si j'ava's d'quoi manger, i' dit, on mang'ra't ! » V'lâ 'a tab' gréyée ! Ah ! enn' bell' tab'e. Pâs pire ! « Quiens, i' dit, b'en, i' dit, ça parle au vieux Baptiss' ! Corbeil a te'jour' été Corbeil, p'is, i' dit, i' s'râ te'jours Corbeil ! Vainqueur partout ! Approchez ; v'nez manger ! V'nez manger, approchez-vous ! »

Lés aut's, ça 'ieu' coûta't. « Approchez, i' dit, écitte ! » I's 'n avè' enn' pêur. I' approchent. I' dit : « On vâ 'n a'oèr de quoi mangé' écitte ! I' dit, on vâ êt' b'en, écitte ! I' dit, ça fè' in an qu'on pâtit, qu'on crev' de faim, mé', i' dit, lâ, on vâ 'n en manger ! »

Commence à r'gârder par dessu' 'a tab'e. « Che' nous, i' dit, quand qu'on l'avè' enn' bell tab'e, on ava't jama's si beau qu'çâ, mé', c'st égal, i' dit, on ava't te'hour' enn' bouteill' su' 'a tab' p'prend in coup ! » Bagn' ! Bell' gross bouteill' su' 'a tab'e. P'is, lui qui euma't çâ ! Pren 'a bouteille, p'i' i' 'n enfile in coup. Deunne 'a bouteille à l'aut'e : « Pren in coup ! » Ah ! i's voula'ent pas. « Prené' in coup, tâs d'câlins, prenez-en ! Ça vâ êt' pour nous aut's, çâ ! »

---

9. *Désert* : Lieu défriché.
10. *Châssis* : Fenêtres.

Pren in coup, p'is mange. Te'jours, pâss' le ress' d'la journée lâ. L'soèr, la breunant' commencè' à v'nir. « Fa't noèr écitt'-'dans, hein ! Pâs d'lampe r'guien ! » T't d'in coup, t'oâs bell's lamp's su' 'a tab'e : enn' chaqu' bout', p'is dés bell's lamp's tout's b'en amanchées. « Ah ! on â 'ienqu' 'a pein' de d'mander, écitte, i' dit, on â d'quoi c'qu'on veut ! Corbeil, i' â te'jour' été Corbeil, p'is, i' s'râ te'jours Corbeil ! Vous aut's, i' dit, vous êt's b'en trop gênés pour d'mander que'qu' chose, i' dit ! Si vous d'mandiez que'qu' chose, i' dit, vous l'a'riez pareil comm' moé ! Mé', i' dit, vous êt's trop gênés ! »

Te'jours, i' ava'ent pâs d' lit's pour s'coucher. L's aut's 'ta'ent couché' à terre ; commence à r'gârder : « Vous dormez, i' dit, vous aut's ? Che' nous, i' dit, on ava't dés lit's pour s'coucher ! » T'oâs bell's port's de chamb's qui s'rouve' a'ec chequin in beau lit' dedans. Quiens ! Le v'lâ : « Allez vous coucher dan 'és lit's, lâ ! Allez vous coucher ! » Bon ! ça 'ieu' coûtè' 'és aut's. « Alvez-vous [ levez-vous ] p'i' allez vous coucher dan 'és lit's ! » 'És aut's, i' éta'ent fatiqués ; i's partent, p'i' i's s'en vont p'i' i's s'couchent. En s'couchant, bagne ! on dort !

S'assi' au bout d'la tab'e, lâ, p'i' i' chanta't : « La ri-tin-tin de ritain' ! La ri-tin-tin de rité !




Corbeil a te'jour' été Corbeil, p'i' i' s'râ te'jours Corbeil ! » I' prenè' in p'tit coup d'temps en temps.

Tout d'in coup, vers neuf heures, neuf heure' et quârt, la port' se r'ouv'e. Commence à r'gârder çâ : enn' gross' couleuv' qui rent'e. Ah ! enne affaire à pe' près vingt pieds d' long ; alle ava't l'corps çâ d'gros. 'A rent'e, p'i' 'a s'en vient lâ, p'i' 'a s'roul' d'in paquet, tout' entortillée. En rent'e in aut'e ; s'en vient drè' [ droit ] à côté d' l'aut' côté. En rent'e in aut' à côté d' l'aut'e, tout' d'in paquet. La têt' sortie tou' 'és t'oâss'.

La cell' du milguieu, 'a dit : « Corbeil !

– Comment, i' dit, tu parles, toé, i' dit, bell' couleuv'e ?

– Oui, 'a dit, j'parle. 'A dit, vous aut's, 'a dit, vous êt's t'oâs garçons du minm' lit !

– I' dit, oui, 'a dit, bell' coulev'e, oui !

– 'A dit, n'us aut's, 'a di' ô' ést t'oâs princess's du minm' lit, emmorphosée' en couleuv's, p'i' 'a dit, ça prend t'oâs garçons du minm' lit pour nous démorphoser.

–Oué ? All right !

– 'A dit, allez-vou' asseyer, 'a dit, à nous démorphoser ? 'A dit, n'us aut's, çâ écitt' c'st in beau château. I' y â r'guien d'dans, mé', 'a dit, vous avé' 'ienqu' à pein' de d'mander . . .

– J' 'oé' b'en çâ ! I' dit, arrivé' écitte, i' y avait pâs ni port's ni châssis, p'is lâ on â enn' jolie maison, i' dit, i' y â enn' porte ouvarte, p'is dés châssis, p'i' i' y ava't pâs d'chaises, i' y ava't pâs d'tab'e, p'is, i' dit, j'en ai eu ; 'ienqu' la pein' d'le d'mander !

– B'en, 'a dit, ça vâ l'êt' de minme, 'a dit, d'abord qu' vous allez fair' tel que j' m'en vâs vous dire.

– C'ést b'en correck, i' dit, bell' couleuv'e ! »

Lés aut's 'ta'ent couchés p'i' i's dorma'ent comm' dés bûches ; i' attenda'ent r'guien. « B'en, 'a dit, on vâ resté' a'ec vous aut' écitt' ; tout's lés nuit's, on vâ v'nir couché' a'ec vous aut's tou' 'és soèrs, 'a dit, en bell's princesses. Mé', 'a dit, faut pâs vous fait's plus d'câs d' n'us aut's que d'fair' de câs d'in morceau d'boâs, lâ, pour in an juss'e, jour pour jour ! 'A dit, après çâ, 'a dit, on vâ êt' délivré de quoi c' qu'o' é' emmorphosé en couleuv'e. 'A dit, dans l' jour, 'a dit, on s'en vâ passer la journée dan 'a terre, dans dés trous qu'on l'â dan 'a terre. On vâ passé' 'a journée lâ. La nuit', 'a dit, à neuf heures, neuf heur's moins quârt, 'a dit, on s'râ écitt'.

– Te'jours, ah b'en ! i' dit, c'ést correck ! C'ést fait', i' dit, câlin ! »

Lés aut's dormaient : i's s'sont pâ' aparçus de d'çâ. Enn' pârt p'i' 'a s'en vâ dan 'a chamb' de Baptiss', l'aut' pârt, s'en vâ dan 'a chamb' à Pierre, p'i' 'a s'couch' p'i' 'a été' en bell' princesse. I's s'en sont pâ' aperçus, 'és aut's.

Elle, l'aut'e, 'a pârt p'i' 'a s'en vâ coucher dans son lit' de v'où c'que Corbeil éta't supposé d'aller s'coucher. Mé', Corbeil, to'hour' au bout' d'la tab'e, p'i' i' prena't son p'tit coup, p'i' chanta't :

« La ritintin de ritain',
La ritintin de rité !

Corbeil a te'jour' été Corbeil, i' dit, câlin !
I' dit, i' ést pâ' amanchab'e[11], Corbeil ! »

Elle, 'a dorma't pâs, lâ ; 'a attenda't qu'Corbeil a'll' [ aille ] s'coucher. T'oâs heur's du matin, Corbeil s'décid' d'aller s'coucher. Te'hours, l'lend'main matin, au p'tit jour, i's sort'nt du lit', 'és aut's, p'i' i' embarqu'nt dans leu' peau d'couleuv'e, p'is s'en vont. L'aut' se réveille. « C' qu'i' y a lâ ?

– Ah ! vous avez pâs vu, i' dit, lés bell's princesses, i' dit, vous aut's, hein, câlins d'endormis, i' dit, qui ont couché a'ec vous aut's, hier à soèr, hein !

– Vâ don t'assir, Corbeil !

11. *Amanchable* : Apte à se laisser tromper ; que l'on peut rouler, dont on peut abuser.

– Ouè ! I' dit, à soèr, vous allez lés voèr ! I' dit, faut resté' a'ec 'és aut's ; i' dit, j'ai fait' eul l'marché : i' dit, faut resté' a'ec 'és aut's pour in an, i' dit, sans n'en fair' de câs, pâs s'accuper d'és aut's pâ'-en-tout'. P'is, i' dit, i's vont couché' a'ec n'us aut's tou' 'és soèrs. P'is, i' dit, fait's b'en attention, més câlins, i' dit, vous aut's, i' dit, d'pâs câsser not' promesse. I' dit, j'ai promis, i' dit, pour tou' 'és t'oâs.

– C'st ô Ké, i' dit, Corbeil ! D'abord qu'tu quieindrâs ton bout', on quieindrâ b'en l'not'e, n'us aut's. »

Te'jours, le soèr, vers neuf heur's moins quârt, i's r'ssoudent. Lés aut' ava'ent b'en dormi : i' éta'ent lâ. I' ont resté surpris. 'És aut' arrivent, lâ, p'i' i's rent'nt dans leu' chambres, en couleuv's, p'i' i's s'couchent, i' étè' en princesse. Ça leu' coûta't d'aller s'coucher lâ, après, Baptiss' p'is Pierre. « Horâ, horâ ! allez vous coucher ! C'est vos chamb's, çâ, c'ést vos princesses, çâ ! »

Te'jours, i's gu'y allent. « B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, Corbeil, 'a dit, n'importe quoi qu'tu désir'râs d'a'oèr, t'â' 'ienqu' à le d'mander, 'a dit, tu vâs l'a'oèr. »

Ah'! tout's sort's d'affair's qu'i' d'mande, il l'ava't. I' ont fait' in an moin [ moins ] enn' journée. Mon Corbeil, à tou' 'és soèrs, mainnuit, in heure, deux heur's du matin, assi' au bout d'la tab'e a'ec sa bouteille, p'i' i' prenè' in coup. L'aut' 'ta't lâ qui l'attenda't, lâ ; 'a éta't pâ' 'apab' dormir sans qu'i' gu'y a'lle.

Te'jours, le dargnier [ dernier ] soèr de tout', lâ, i' y ava't p'u' [ plus ] 'ienqu'in aut' journée à pâsser, p'i' i' faisè' in beau clair de lune – oh ! in tannant[12] d'beau clair de lune ! – p'is quant' Corbeil arriva't p'i' i' alla't pour s'coucher, i' s'assisa't [ assoyait ] su' l'bord du lit' pour s'déchausser, elle éta't l'aut' bord p'i' 'a s'assisa't pareil comm' lui. Et p'is la clairté d'la lun' frappa't dans l'châssis ; p'i' i' éta'ent, p'b'en dire, fégure à fégure. Oh ! 'a éta't belle. I' 'a po'gn' par le cou, p'i' il l'embrasse. Bagn' ! saute en bâs, c'ést tout' ! P'is good-bye ! P'is lés aut's pa' [ par ] darguiére, p'is s'en r'tournent. « Maudit' couleuv' de câlin ! i' dit, pâs moyen d'touché' à çâ ! I' dit, c'st insulté t'ut suite ! »

Ah ! 'a dit ! Po'gn' la port' p'is s'en vâ ! L'lend'main matin, lés aut's se levent : « T'as fait' in maudit beau coup, lâ, i' dit, toé, Corbeil !

– Que l'guiâb' vous emporte avec vos maudit's couleuv's de câlin ! »

À neuf heures, i's r'ssoud'nt tou' 'és t'oâss', i's rent'nt tou' 'és t'oass' : « Corbeil, 'a dit, j'sé's pâs, 'a dit, de quo' c'qui m' quient, 'a dit, moé, 'a dit, de t'mett' en poussiére. 'A dit, tés frér's sont honnêtes : i' ont t'nu jusqu'au bout', mé', 'a dit, toé, t'as pâs 'té capab' de quiend' ta promesse ; t'ava's p'u' 'ienqu'enn' journée. 'A dit, t'a' pâ' été capab' d' quieind' ta promesse !

– Vâ don d' l'aut' bord, i' dit, câlin d'couleuv'e ! »

Lâ, i' y ava't p'us r'guien dan 'a maison : i' y ava't p'us d'chaises, i' y ava't p'us d'tab'e ; i' d'manda't ci, i' d'manda't çâ. I' y ava't p'us d'bouteille, i' y ava't

12. *Tannant de* : Extraordinaire, magnifique.

r'guien ! Tout éta't parti à nett'. 'A dit : « Allez-vous-en ! 'A di' à Corbeil, 'a dit, t'a'râs jama's r'guien !

– Ah ! asteur, j'su's b'en amanché ! Ah ! que l'guiâb' vous emporte, ah ! bonguienn' de couleuv's ! »

Te'jours, 'n a enn' dés aut' 'a di' à Pierre, 'a dit : «'Pauv' Pierre, 'a dit, t'és b'en bon pour moé ; 'a dit, ça m'coûte, 'a dit, de t'laisser d'minme ! Quiens, 'a dit, j'te souhaite in mâ'teau [ manteau ] ; tu pourrâs t'mett' en invisib'e, p'i' 'a dit, n'importe v'où, parsonn' vâ t' 'oèr, in coup c' mâ'teau su' toé ! »

B'en, l'aut' 'a a dit : « Si tu gu'i fè' in présent, 'a dit, m'âs gu'i en fére in présent, moé 'ssi ! 'A dit, quiens, 'a dit, j'te denne enn' bourse, toé : cinquant' piass's dedans, 'a dit ! Sors le cinquant' piasses, 'a dit, co' minm' tu l'sortira's cinq mill' fois par jour, tu vâs te'jours a'oèr cinquant'piass's dedans ! »

L'aut'e, b'en, 'a dit : « C'ést pas mal câlin, 'a dit, margré [ malgré ] qu't'as pâs t'nu ta promesse. 'A dit, m'âs t'en faire in, ivrogn' que t'es ! 'A dit, j'te souhaite in flass' [ flasque ][13] qu'i' soeill' [ soit ] plein qu'tu peuv's boére, 'a dit, cinquant' sort's de boésson, si i'y en â, dans l'minm' flass', p'is te'jours plein. C'st in flass' de vartu, p'i' i' ést te'jours plein, p'is tu vâs 'n a'oèr de quoi à boér' tant qu'tu voudrâs ! »

In coup qu'i' ont pri' 'a porte, p'i' 'és aut' itou sont en-allés. Prenn'nt le ch'min, p'is marchent. Coupeul de jours, i' arriv'nt dan enn' ville. Ah ! i' éta'ent tou' 'és t'oâ' ensemb'e. P'i' a'ec in portefeuille, cinquant' piass's dedans i' ava'ent d'quoi viv' en mass' tou' 'és t'oâs p'is faire enn' bell' vie. I's s't'na'ent tou' 'és t'oâ' ensemb'e, p'i' i's s'louze' [ louent ] enn' p'tit' maison, p'is s'arrang'nt b'en.

Mon Corbeil commence à s'prom'né' écitte et lâ : i' vâ écitt', vâ la, p'i' i' arrive à enn' place où c' qu'i' y avè' in château, c'éta't marqué au d'ssus d'la porte : « Enn' princess' qui joue aux cart's pour d' l'argent. » « Ah ! câlin ! i' dit, m'a' vâ' emprêter [ emprunter ], i' dit, le portefeuille à François [ Baptiste ], p'is, i' dit, m'âs v'nir joué' aux cartes ! »

S'en vâ lâ . . . fa't qu' 'mand' le portefeuille à François : « Mon câlin, i' dit, fè' attention à toé, i' dit, d'pâs jouer mon portefeuille, par 'zamp' !

– Crains pâs ! »

S'en vâ lâ, p'is commence à joué' aux carte' avec l' princesse. I' éta't pâs pire : i' parda't p'i' i' gâgna't. Te'hours, i' â joué enne escousse, p'i' après çâ, i' â parti. L'lend'main, i' ést r'tourné encôr' t'oâs quat' jours de file. La princess' s'est-tu pâ' aparçue qu' c'étè' in portefeuille' de vartu, çâ ! I' dit : « I' y â te'jours cinquant' piass's dedans !

– En v'lâ b'en dés cinquant' piass's ! P'is, chaqu' fois, 'a dit, qu'i' rouv' son portefeuille, i' â cinquant' piass's dedans. 'A dit, faut qu' j'asseill' [ essaie ] gu'i

13. *Flasque* : Vx fr., flacon, gourde.

joué' in tour ! Faut qu' je l'eill [ aie ], moé ! Écoute, 'a dit, Corbeil. 'A dit, t'âs b'en d' l'argent.

– Oué ! i' dit, j'en ai d' l'argen en masse. Lots 'a money ![14]

– B'en, 'a dit, on vâ jouer, 'a dit, t'oâs parties, lés deux meilleures ! Si tu gagn's deux parties, t'a'râs tout' quoi c'que j'ai ; p'is, si j'gâgne, b'en, 'a dit, m'â' a'oèr ton portefeuille !

– Ohhhh . . . ah b'en, i' dit, c'ést correck ! »

Joue, gâgn' le portefeuille. 'A sacr' Corbeil dehors. S'en vâ. « Maudit câlin ! i' dit . . . » I' arrive à Pierre [ à Baptiste ] p'i' i' gu'i cont' çâ : « J'ai pardu ton portefeuille !

– Je l'sava's b'en, i' dit, qu'ça arriv'ra't d'minme !

– I' dit, m'âs gu'y aller faire in tour, i' dit. »

C'fa't qu'pârt p'is vâ trouvé' 'a princesse : «'Cou' don, i' dit, j'ai in flass' de vartu, écitte ; i' dit, on vâ joué' aux cartes, t'oâs parties, 'és deux meilleures, i' dit, pour le flass'. Si j'gâgne, b'en, i' dit, j'a'rai mon portefeuille. C'ést tout' quoi j'te d'mande ; p'is si j'perds b'en, t'a'râs mon flass' ! C'st enn' bouteill' de vartu : tu peux boér' n'importe quell' sort de boésson, d'dans ; i' ést te'jours plein !

– Correck ! »

Joue ! T'oâs parties, deux meilleures ! Per' [ perd ] encôre ! Ah ! le v'lâ b'en amanché, lâ. P'us d'flass', pâs d'portefeuille ! I' y avè' 'ienqu' l'aut'e, qui ava't l'mâ'teau invisib'e. I' du'i d'mand' son mâ'teau. « Ah ! i' dit, non, j'te prêt' pâs mon mâ'teau ! » Mé', i' avè' enn' pêur du câlin ! I' gu'i prêt' son mâ'teau. I' pârt, p'i' i' s'en vâ lâ a'ec le mâ'teau. « J'vâs r'prend' mon pôt d'argent, i' dit ! T'oâs parties, deux meilleures ! C' mâ'teau-lâ, i' dit, r'gârdez-lé ! Voyez-vous lâ, i' dit, vous m'voyez ! »

Met l'mâ'teau su' l'dos, p'is lâ, i' voya't p'us r'guien. « C'st in mâ'teau grôss'men [ ? ] invisib'e, çâ ! I' dit, on vâ jouer t'oâs parties, deux meilleures ! Si j'gâgne, vous me r'denn'rez mon flass' p'is mon porte-monnaie !

– C'st ô Ké ! »

Per' [ perd ] encôre ! Le v'lâ p'us r'guien ! 'A t'eul l'â amanché. 'A s'attenda't qu'i' éta't pour eur'venir. 'A dit : « M'âs gu'i joué' in tour, 'a dit, qui . . . I' vâ 'ted b'en v'nir à bout, 'a dit, à forç' de jouer, 'a dit, v'nir à bout d'gâgner. 'A dit, j' m'âs gu'i amanché' in tour ; 'a dit, m'âs l'sacré' à 'a mer, c'tte nuit' mecqu'i' r'vienne. »

Alle amanche enn' slaïd' [ slide ][15] i' été' au râs l' bord d'la mer – 'a gu'i amanche enn' slaïde avec dés grands toelles, lâ, p'is comm' dés deux-par-quat'[16]

14. *Lots of money*. (angl.) : Beaucoup d'argent.
15. *Slide* (angl.) : Glissoire.
16. *Deux-par-quatre* : Colombage de deux pouces par quatre pouces.

chaqu' bord qui allè' en descendant, i' alla't drett' à 'a mer. Et p'is, i' joue p'i' i' perd son mâ'teau. Ah ! i' étè' en câlin ! Commence à s'ostiner[17] ; 'a pés' su' in piton, r'ssoud t'oâs hommes, 'a dit : « Prenez-moé c'gârs-lâ, p'is, 'a dit, sacrez-moé-lé dan 'a slaïd' ! » Flouch, dan 'a slaïd' ! I' arrive à 'a mer, flouch, dans l'eau ! P'i' i' faisa't noèr comm' su' l' guiâb'e.

Le v'lâ parti à nâger, pis nâge, p'is nâge. Câlin ! I' â nâgé tout' la bell' nuit', steddé [ steady ][18]. Le matin, au p'tit jour, i' arrive à in anse, à terre. Mont' su' l'île, p'i' i' s'assit, p'is r'gârd' d' l'aut' bord. « Câlin ! i' dit – i' voyè' 'ienqu' le ciel et l'eau – câlin ! i' dit, Corbeil, i' ést bon, i' dit, d'a'oèr nâgé tout' çâ ! Corbeil â te'jours 'té Corbeil p'is, i' dit, i' s'râ te'jours Corbeil ! »

Mont' su' l'île, s'assit. I' avè' enn' faim du câlin. Mont' su' l'îl' p'i' i' arrive à in pommier. Dés bell's pommes, pâs b'en b'en b'en grosses, mé', ah ! rouges ! Dés bell's pommes ! « Câlin ! i's devrè' êt' bonnes ! » I' en câsse enn' dizaine, p'is, i' s'assit, p'i' i' mang' dés pommes. P'i' i' éta'ent bonnes !

In coup qu'i' â en mangé enne escousse, bon ! marche in p'tit bout', arrive à enn' place, i' y ava't dés pommes – que l'guiâb' t'emporte ! – c'éta't gros d'minme, dés bell's gross's pomm's claires : i' voya't les pépin au travers tant qu'i' éta'ent belles, claires, lâ. « Maudit ! tu parl's dés bell's pommes, i' dit ! »

Griffe enn' pomme, p'i' i' t'en po'gne enn' bouchée de d'-dans. Booouu . . . ! i' gu'i pousse enn' corne, oh ! enn' corn' po'gnée dan 'és â'b's. « B'en, i' dit, Corbeil, i' â te'jour' été Corbeil, mé', i' dit, i' ést b'en amanché, lâ ! C'ést pâs pire, i' dit, co'me minm' j'a'rè' l'panache ! »

Griffe in aut' bouchée, v'lâ in aut' su' l'aut' bord. « B'en, i' dit, Corbeil ést b'en amanché lâ ! Brooo . . . ! B'en, i' dit, ça parle au câlin ! » Le v'lâ parti au travers dés branches, court su' in bord, court su' l'aut'e. I' arrive à in â'b' de pommier, dés bell's p'tit's pommett's roug's comm' du sang, p'is dés belles . . . Po'gne enn' pommette. « Tu parles ! dés bell's p'tit's pommettes ! » Po'gne enn' bouchée, vragne, enn' corne à terre ! « Câlin, i' dit. . . » Po'gne in aut' bouchée, vragn', l'aut' corne à terre ! « Ah ! Corbeil a te'jours 'té Corbeil p'i' il l's'râ te'jours ! Câlin ! i's sont pâs capab's d' l'amancher, Corbeil ! »

Te'hours, i' s'en vient su' l'bord de l'île, r'gârda't su' l'bord qu'i' ava't v'nu. « C'st in câlin d'bout', i' dit ! Tu 'oé' 'ienqu' le ciel et l'eau, i' dit, charch' comment loin ! Corbeil, i' dit, i' s'râ' jama's capable. I' dit, i' â nâgé çâ 'a nuit pâssée, mé', i' dit, charche ! »

Te'hours, su' l'bord de l'île, i' y ava't dés p'tits bouts d'logu' [ log ][19], dés p'tits bouts d'planches, tout's sort's d'affair's qui ava'ent v'nu a'ec la houle. « Câlin ! i' dit, m'a' vâs m'faire in bac[20], p'is, i' dit, m'en vâs gu'y eller l'aut' bord ! »

---

17. *Obstiner* [ ostiner ] (s') : Discuter, s'objecter, soutenir avec entêtement.
18. *Steady* (angl.) : Sans arrêt, d'une façon continue.
19. *Log* (angl.) : Billot, bille de bois en grume.
20. *Bac* : Sorte de bateau plat destiné autrefois à traverser voitures et piétons de l'autre côté d'un cours d'eau.

S'ramâss' dés bouts d'logues, p'i' i' y ava't d'cés bouts d'planch's-lâ qui ava'ent que'qu's clou' après ; i' arrach' çâ, p'is vien à bout d'planter çâ, p'is d'tord' dés hârts, p'i' à snobber [ snob ][21] çâ ensemb'e, p'i' i' pârt, p'is s'en vâ charcher t'oâs bell's gross's pommes, lâ, dés bell's gross's pommes, met çâ su' son bac, p'i' i' emplit sés poch's de bell's p'tit's pommett's rouges, p'i' i' s'griffe in p'tit bout d'planch' pour faire in aviron, p'i' i' embarqu' su' son bac, p'is s'assit, p'i' i' ava't mis dés p'tits blocs qu'i' ava't trouvés, lâ, à pe' près sept huit pouç's cârrés, lâ, i' ava't mis çâ pour s'assir' dessus. Pousse au large, p'is le v'lâ parti ! P'is

« La ritintin de ritain'
La ritintin de rité !

En-'œill' fort, Corbeil ! C'st à sa'oèr d'quel bord Corbeil vâ aller ? Ah ! i' s'rendrâ b'en à terre !

« La ritintin de ritain',
La ritintin de rité ! »

Tout d'in coup, enn' p'tite air de vent qui l'griffe, p'is s'en vâ lâ, s'en alla't.

« La ritintin de ritain',
La ritintin de rité ! »

Corbeil eur'ssou' à terr' de l'aut' bord, pâs loin de v'où c'qu'i' ava't 'té j'té à l'eau dan 'a slaïd. I' r'gâr' l'aut' bord : « Oué, i' dit, pâs trop pire, i' dit, Corbeil ! »

Prend sés t'oâs pommes, p'i' i' pârt, p'is s'en vâ avec. I' rencont' in gârs du long du ch'min, en s'en allant. « Câlin ! qu' t'as dés bell's pommes !

– Oui, dés tannantes, i' dit, lâ ! »

I' 'és t'na't tou' 'és t'ouâss', p'is ça gu'i emplisè' 'és bras. « Sé's-tu, i' dit, tu pourra's faire in câlin d'bon coup, i' dit, a'ec cés pomm's-lâ, à matin ?

– Comment çâ ?

– I' dit, la princesse, icitt', lâ, i' dit, 'a s'marie à matin, i' dit, à la mess' de neuf heures, lâ.

–Oué ?

– I' dit, si tu partè' avec tés pommes, p'is, i' dit, t'assir' su' l'perron d' l'église, lâ, p'is t'en mett' enn' chaqu' bord de toé, p'is, i' dit, quieind' l'aut' dans tés mains ; i' dit, mecqu' 'a 'œill' [ voie ] cés bell's pomm's lâ, i' dit, – 'a tent' su' tout' – i' dit, 'a vâ vouloèr 'n a'oèr enn' ou deuss' çartain ! I' dit, 'a s'marie à matin.

– I' dit, câlin, i' dit, m'âs l'amancher, moé ! »

Pârt, i' s'en va lâ, s'assit, met deux bell's pomm's chaqu' bord de lui, p'is l'aut' i' 'a qu'na't dans sés mains. Lâ, quand qu' 'a arrive avec son pér' par dessour le bras, rendue à l'église, 'a jette in œil aux pommes, mé', 'a a r'guien dit. 'A a rentré

21. *Snob* [ to ] (angl.) : Attacher, relier ensemble.

s'marguier. Quand qu'alle â sorti, 'a â sorti avec son prinç' qu'alle ava't par end'ssous le bras : « Tu parles, 'a dit, dés bell's pommes ! Ça s'ra't-tu beau, çâ, in peu, hein, pour mett' su' 'a tab'e ! Suffit, 'a dit . . . On vâ 'és ach'ter tou' 'és t'oâss', quiens !

– All right ! »

I' gu'i vend lés t'oâs pommes, deux piass's chaque : ça gu'i faisa't six piasses ! « Ah ! i' dit, ma câlin ! i' dit, m'âs t'po'gné' à c'cou' [ coup ] écitt' ! »

'A pârt. I' emmèn' çâ, p'i' 'a 'n en mè' eunn' dans l'milguieu, su' 'a tab'e, p'is l'aut' chaqu' bout' d'la tab'e, su' in beau grand pléteau [ plateau ]. Ah ! p'is ça gu'i tenta't d'goûté' à cés pomm's-lâ. 'A s'rôdâillè' à l'entour d'la tab'e. 'A di' à sa mére, 'a dit, à 'a vieill' reine, 'a dit : « Ça m'tent' don, 'a dit, d' gui goûter, 'a dit, à cés pomm's-lâ. 'A dit, ça devrè' êt' don bon ! 'A dit, m'âs prend' enn' sarvante, lâ, p'is, 'a dit, m'âs la fair' canter[22] tranquill'ment, la cèz' su' l'milguieu d'la tab'e, lâ, p'is, 'a dit, m'âs prend' mon p'tit ganif, p'is, 'a dit, m'âs 'n en tâillé' in trou en d'ssour, 'a dit, ça paraîtrâ pas, enn' bouchée ou deux, p'is, 'a dit, on vâ le remm'ner, ça paraîtra pâs ! Me semb'e, 'a dit, qu' 'a ést don bonne !

– Oué, 'a dit, ma fille, goûtes-y, goûtes-y ! »

'A appelle enn' sarvante, p'i' 'a 'a cante, p'i' 'a 'n en tâille in morceau. 'A 'n en griffe enn' bouchée. Pooouuufff ! Enn' corn' qui touchè' au plafond. « Ah b'en ! me v'lâ b'en amanchée, lâ ! » La vieille : « B'en, 'a dit, tant qu'à 'n a'oèr 'ienqu'enne, 'a dit, t'és t-aussi b'en d' a'oèr le panage ! 'A dit, prends l'ress'e ! »

Prend l'ress'e ; b'en le v'lâ le panage ! B'en, câlin ! Ah ! v'lâ lés deu' en peine ! La vieill' rein' la griffe au plus câlin, p'i' 'a la mont' dans sa chamb'e, p'i' 'a la braqu'[23] dans l'lit'. 'A éta't couchée, lâ, le panage accoté[24] su' l'mur, en l'air[25], lâ. Ah ! ça ava't l'air du guiâb'e !

La vieill' vient : « B'en, 'a dit, t'és b'en amanchée, lâ ! » I's voula'ent pâs l'dire au prinç' la magniér' qu' 'a éta't, comment c' qu' 'a étè' amanchée. I's t'na'ent çâ caché.

Corbeil se mè' in écriteau dans l'dos : « Bon docteur de pére en fi' [ fils ], qu'i' ava't r'guien qu'i' guérissa't pâs ! » Pâss' lâ, et p'is l'vieux roi – la vieill' rein' l'ava't di' au vieux roi – l'vieux roi, i' 'oé' pâsser c'gârs-lâ. « Heill' ! Viens 'citt', viens 'citt' !

– Quoi c' qu'i' y â, i' dit, mecieu' ?

– Quoi c'que t'âs d'écrit dans l'dos, c'ést-i' vrai ?

---

22. *Canter* : Incliner, pencher
23. *Braquer* : Déposer, installer.
24. *Accoter* : Appuyer, soutenir.
25. *Air* ( en l') : En haut.

– Ah ! C'ést b'en qu'trop vrai, i' dit. Si c'éta't pâs vrai, j'me quieindra's pâs l'corps raid' de minm' pour eur'guien !

– B'en, i' dit, i' y â enn' fille, lâ, not' princesse, lâ, i' dit, 'a s'ést marguiée à matin, p'is j'sé's pâs quo' c' qu'i' gu'y â arrivé tout d'in coup, i' dit, alle â enn' machin' su' 'a tête, lâ, i' dit, c'é' in affaire effréyant. J'sé's pâs comment c'qu'i appell'nt çâ c'tte affair'-lâ. I' dit, on veut pâs qu'son mari, qu'son prinç' la 'œill' [ voie ] de minme ; ça a arrivé tout d'in coup.

– I' y a'ra't-i' moyen d'la 'oèr ?

– I' dit, oui ! »

Pârt, i' monte en hau' avec ; il l'aparçoit. C'te panag' qui étè' accoté su' l'mur ! In panag' pareil, à pe' près douz' pieds d'large. Le vieux roi : « B'en, i' dit, pensez-vous qu'vous êt's capab' d'gu'i ôter ? Mé' faudra't pâs gu'i fair' trop mal.

– Non. J'peux pâs gu'i fair' b'en b'en mal ; m'en vâs gu'i ôter ! Mé', i' dit, j'veu' êt' tout seul, tout seul. Quand minm' que vous attendrez lamenter p'is criguier p'is brâiller, tout's lés trains[26], j'veux pâs qu'vous vinssiez[27] v'nir m'achaler[28]. P'is, i' dit, m'âs gu'i ôter, p'is j'gu'i f'rai pâs mal !

– Ah b'en ! C'st ô Ké ! »

Bârr' la port' par en-d'dans, p'is laiss' la clé lâ pour pâs qu'i's vienne' à bout d'l'ouvert. I' 'a r'gârde. « Ah ! i' dit, tu m'en âs joué dés tours noèrs, hein, i' dit, ma câlin, toé ! » 'A éta't lâ, p'i' 'a disa't pâs grand-chose : 'a éta't pri' a'ec c't agrès[29] -lâ, lâ ! 'A dit : « J' t'ai pâs joué d'tours, moé, 'a dit, docteur !

– Ha ! pâs joué d'tours ! I' dit, si j' t'ôt' ton panage, lâ, sans t'fair' mal, i' dit, vas-tu m'donner mon flass', p'is mon portefeuille, p'is, i' dit, mon manteau ?

– Ah ! 'a dit, non !

– B'en, i' dit, ress' lâ, i' dit, câlin ! I' dit, ress' lâ à crever ! »

I' s'en vâ pour prend' la porte, 'a dit : « Viens 'citte ! » 'A s'vir' de bord, 'a dit : « M'âs t'denné', 'a dit, ton manteau.

– Ah ! non, non ; tout'. J'veux tout' a'oèr ! »

Ah ! 'a voula't pâs. « B'en, i' dit, ress' de minme ! » S'en vâ prend' la porte encore. All' l'rappelle encôre. R'vir' de bor' encôre. 'A dit : « C'ést correck !

– V'où c'que c'ést, çâ ? I' dit, faut que j'œill' pou' 'oèr si c'st 'és aut's !

– 'A dit, débârr' la valise ! »

---

26. *Train* : Bruit, tapage, vacarme.
27. *Vinssiez venir* : Veniez.
28. *Achaler* : Fatiguer, incommoder, importuner.
29. *Agrès* : Accoutrement, costume ridicule, équipage risible.

Lâ, 'a gu'i denn' la clé ; sort son flass', pren enn' coup' de coups, p'is te'jours plein. « C'ést lui, çâ ! » Il l'fourr' dans sa poche. 'Gâr' son portefeuille : i' y ava't deux cinquant' piass's dedans. « C'ést lui, çâ ! » L'manteau, met su' l'dos. « All right ! C'ést lui ! »

« Bon, i' dit, asteur, i' dit, ma câlin ! i' dit, avant, i' dit, que j't'ôt' c'tte affair'-lâ, i' dit, t'âs ri d'moé en masse, hein ! Me pleumer comm' çâ ! »

I' commence à la tirâillé' in p'tit brin fort. P'is, to'hours, i' gu'i â oté son panage. I' pârt pour s'en aller : « Heille ! 'a dit, t'as commencé, 'a dit, asteur, j'su' 'ienqu' marguiée, lâ. J'ai pâs couché a'ec c'gârs-lâ ! P'is, 'a dit, toé, lâ. t'âs couché a'ec moé ! 'A dit, ô' ést aussi b'en d'continuer, 'a dit, d'fér' v'nir l'évêque, p'i' 'a dit, s'marguier ! »

I' ont fait v'nir l'évêque, p'i' i's s'marient ; p'i' i' â deunné son manteau à son frére, p'is l'portefeuille à l'aut'e, p'is lui, i' â gardé son flass' pour a'oèr de quoi prend' in coup.

P'is moé, j' m'adeunne à pâsser lâ, p'i' i's m'ont denné in coup d'pied dans l'darguiére, p'i' i' ont dit : « Vâ conter çâ aux aut's ! »

## 7 – LA LAMPE MERVEILLEUSE

Une fois – il me fait plaisir de vous le raconter – une fois, c'était une vieille qui vivait seule avec son jeune garçon alors âgé de douze à treize ans. Dans l'opinion du public, c'était une excellente famille, des gens sympathiques et discrets, des gens qui ne se mêlaient pas des affaires d'autrui sans nécessité.

Le petit garçon allait à l'école, l'école même que fréquentait la princesse du roi de ce pays. Il s'était lié d'amitié avec la petite princesse ; il n'était pas riche, mais c'était la bonté même.

Dans cette région vivait un magicien, une sorte de sorcier. Un jour, il va se promener dans le village qu'habitaient la vieille et son garçon ; il va loger chez ces bonnes gens en faisant appel à une soi-disant parenté. « Aladin, disait-il, c'était un de mes oncles. Ah ! Aladin ! » Il finit même par demeurer dans cette famille pendant un certain temps. Il faisait de beaux cadeaux à la vieille et au garçonnet, tout en se montrant mielleux.

Après une couple de semaines, le visiteur se décide à partir. Au moment de quitter ses hôtes, il dit à la mère : « Je vais garder le jeune Aladin avec moi pendant une couple de mois, le temps des vacances. Il pourra ainsi visiter la région et en connaître les beautés.

– Je le permets volontiers ! » dit la vieille maman.

Une fois la décision prise, le garçon commence à vouloir préparer un peu de bagages, mais le visiteur intervient : « N'emporte pas tant de vêtements. Nous en trouverons des quantités ailleurs. J'ai de l'argent en abondance et je t'en achèterai quand tu en auras besoin ! »

Les deux compagnons se mettent en route, marchent ici, marchent là ; partout, le long de la route, c'est l'émerveillement. En traversant villes et villages, ils constatent que les fleurs des parterres embaument l'atmosphère. Tout est splendide. Le garçonnet s'écrie parfois : « Quelle beauté ! Quel parfum !

– Ah ! Tu n'as encore rien vu ! réplique le magicien. Tu ne sais pas ce qui nous attend, plus loin ! »

Les deux compagnons continuent leur marche encore quelque temps. Les parterres embaumés disparaissent ; bientôt c'est la forêt. Ils avancent sur un sentier

qui traverse montagnes, coulées, ravins et autres accidents de terrain. Parfois ils avancent en rampant, parfois en marchant à travers les branches qui déchirent les habits. Le petit garçon commence à pleurer. Le magicien lui crie en hurlant : « Ne pleurniche pas ! » Puis il lui applique une taloche à la figure : « Espèce de braillard ! Ah ! si tu m'appartenais . . . ! Tu vas avoir encore plus de misère dans quelque temps ! »

D'un obstacle à l'autre, les voyageurs finissent par arriver, dans la forêt, au flanc d'une longue pente. Le magicien s'arrête près d'une grande roche plate de quatre à cinq pieds de côté et de sept à huit pouces d'épaisseur. « Tiens, dit-il au garçon en lui indiquant le quartier de roche, il va te falloir déplacer cette pierre et la rouler à côté !

– Eh ! Je n'en suis pas capable ! C'est beaucoup trop pesant pour moi ! réplique le jeune Aladin.

– Déplace-la au plus tôt ! » hurle le magicien.

En même temps, ce dernier assène une forte claque sur l'oreille du jeune compagnon en criant : « Vas-tu la déplacer, oui ou non ? Demande à ton Dieu de te donner la force de renverser cette pierre ; fais-lui cette demande au nom de ton père et de ta mère ! » Le jeune homme obéit au magicien et parvient à rouler la pierre. Il aperçoit un trou conduisant à un souterrain. « Maintenant, dit le magicien, ne perds pas de temps ! Descends dans l'ouverture, et à quelques pas d'ici, tu vas aboutir à une pièce où tout est beau et qui contient une multitude d'objets d'art. Au milieu de la pièce, tu verras une table remplie de toutes sortes de bibelots. Vers le milieu de la table, tu trouveras une vieille lampe. Rapporte-moi cette lampe le plus rapidement possible, et ne touche à aucun autre objet. Dépêche-toi ! »

Le jeune homme descend dans ce couloir ténébreux en tâtant à droite et à gauche. Après quelques minutes de marche, il commence à percevoir la beauté des lieux. Tout était illuminé, tout était merveilleux. Il admirait toutes ces pièces d'art. « Espèce de vieux fou, pense le jeune homme, pourquoi veut-il mettre la main sur cette vieille lampe ? » En effet, la lampe était dégoûtante de poussière et annonçait la misère. Mais tant d'autres lampes reluisaient de richesse et de propreté.

Une multitude d'objets d'art s'offraient à la vue : des assiettes, des couteaux, des fourchettes, des bagues et d'autres bijoux, tous en or. Lui qui n'avait jamais contemplé tant de richesses, il commence à examiner et à palper tous ces objets. Il en attrape un et le cache dans sa chemise ; un autre le tente ? Encore en dedans de la chemise ! Sans trop le vouloir, le jeune Aladin se rend compte que sa chemise est gonflée de toutes sortes de bibelots précieux. C'était grandement le temps de retourner. Il s'empare de la vieille lampe, en gromelant une remarque pessimiste : « Maudit fou que je suis d'apporter une si pitoyable lampe ! » Il reprend le couloir sombre, lampe en main.

Le magicien l'attendait à l'entrée du souterrain. « Que fait-il là-dedans pour tellement s'attarder ? À cause de ce retard, je vais me faire punir, moi ! » Il con-

naissait, lui, le secret de ces lampes ! Incapable de maîtriser ses craintes, il roule la pierre sur l'entrée et se dit à lui-même : « Qu'il reste dans le souterrain ! » Il quitte les lieux.

Le jeune garçon marche péniblement dans les ténèbres, le long de ce corridor souterrain. Il parvient à l'entrée du corridor, la pierre bloque le passage. Sa chemise est bourrée d'une foule de petits objets, il se sent comprimé par cette étroite excavation, et il porte la lampe dans sa main. Il commence à pleurer. « Comment vais-je m'y prendre pour sortir d'ici ? L'issue est bloquée ; il va me falloir mourir dans ce trou. Ah ! le misérable qui m'y a enfermé ! »

En se tournant et se trémoussant dans l'excavation de la montagne, le jeune Aladin en vient inconsciemment à frotter la lampe de sa main. Sept petits bonshommes blancs sortent de la lampe et disent au garçonnet : « Jeune maître, ce que vous allez souhaiter, vous allez l'obtenir !

– Hein ? s'écrie le porteur de la lampe. Comment se fait-il que vous soyez ici, vous autres ?

– Eh bien ! la lampe que tu as en main, tu n'as qu'à la frotter, et nous accourons pour obéir à tes désirs.

– S'il en est ainsi, je me souhaite hors de ce trou ! »

À l'instant même, le jeune Aladin se trouve hors du souterrain. Il aperçoit le magicien qui fuit à toute jambe dans la montagne, comme s'il avait le diable au derrière. La peur de se faire attraper lui donne des ailes. Le jeune homme frotte la lampe merveilleuse ; les sept petits génies apparaissent aussitôt en débitant leur formule de soumission : « Jeune maître, souhaitez ce qui vous plaira et vous serez exaucé !

– Je souhaite, répond le garçonnet, que ce misérable magicien soit réduit en poussière, dans cette montagne ! »

Sans tarder, le magicien disparaît à jamais. Le jeune Aladin commence à réfléchir sur son sort : « Je me rends compte que ce secret est très précieux. Tout ce que je désire, je puis l'obtenir par la vertu de cette lampe ! » La journée arrivait à son déclin ; il était à peu près cinq heures de l'après-midi. Les jours se faisaient courts, la brunante approchait rapidement. « Diable de diable ! pense le jeune homme, je ne pourrai jamais sortir de la forêt à la nuit tombante ! » Mais soudain, il pense à son secret. Il frotte sa vieille lampe et voit apparaître les sept petits génies dévoués : « Jeune maître, vos désirs seront exaucés !

– Je me souhaite chez moi ! »

Il se trouve tout à coup près de sa mère ; ses habits en guenille, déchirés en tous sens, attirent l'attention de la vieille maman : « Comment peux-tu me revenir dans cet accoutrement ?

– Ne m'en parlez pas, maman ! J'ai été maltraité par ce brutal magicien. Mais, au fond, je suis heureux de mes aventures. J'ai fait l'acquisition d'une lampe

merveilleuse qui a la vertu de me procurer tout ce que je désire. Vous verrez que, bientôt, maman, nous allons sortir de notre médiocre condition. »

La nuit était déjà arrivée ; le fils et la mère prennent leur repos. Le lendemain matin, au lever, ils se contentent d'un pauvre déjeuner. La mère ne connaissait pas le secret de la lampe merveilleuse. Le jeune Aladin, la veille, avait vidé sa chemise de tout son contenu : plusieurs belles petites assiettes en or, des soucoupes, des tasses, des couteaux, des fourchettes et beaucoup d'autres petits objets. Il avait rapporté, entre autres bijoux, une quinzaine de petites bagues de grand éclat, toutes en or, mais de valeur inégale. Le garçonnet choisit plusieurs pièces en or, une assiette, une soucoupe et une tasse, un couteau, une fourchette et une cuillère ; il enveloppe ces ustensiles et les confie à sa mère, en lui disant : « Allez porter ce colis au roi et demandez-lui de le remettre à la petite princesse ; dites-lui que c'est moi qui lui envoie ce cadeau ! »

La mère part à l'instant et va remettre le paquet au roi avec le message du jeune Aladin. Le roi remet ce cadeau à la princesse sans vérifier le contenu du paquet. La princesse, le cadeau en main, aborde bientôt le roi : « Papa, regardez donc le cadeau qu'Aladin m'a envoyé ; de l'or pur !

– Mille diables ! Comment expliquer cette situation ? La valeur de ce seul cadeau équivaut à tout l'argent que j'ai accumulé, moi ! »

De temps en temps, Aladin envoyait un petit cadeau à la princesse. Il avançait toujours en âge. Souvent, le jeune Aladin demandait à sa mère si elle manquait de quelque chose. Quand elle n'osait répondre, le garçonnet précisait ses questions : « Avez-vous assez de nourriture, avez-vous assez de ci ou de ça . . . ? Vous n'avez qu'à me le dire, je vous le procurerai facilement ! »

Dès que la mère manifestait un besoin quelconque, Aladin, encore peu au courant de son secret, frottait sa lampe et adressait la demande de sa mère aux petits génies qui apparaissaient. Aussitôt, la demande était exaucée. La vieille mère prenait peu à peu connaissance du secret de son fils, mais ce dernier cachait ses gestes le plus possible.

Dans un conte, le temps s'écoule assez rapidement . . . La petite princesse se sentait amoureuse d'Aladin, et le roi l'appréciait énormément. C'était un jeune homme très doué. Un bon matin, Aladin va trouver le roi et commence à se balader en sa compagnie. « Sire, dit Aladin, vous ne vous irritez pas de me voir courtiser votre princesse ?

– Nullement, nullement ! répond le roi. Au contraire, j'en suis heureux. Tu es un jeune homme très sérieux et je me flatte de voir ma fille amoureuse de toi ! »

Aladin continue de fréquenter la fille du roi. À peu près un an plus tard, Aladin demande au monarque la main de sa fille. « Je te l'accorde volontiers ! » répond le père de la princesse. On célèbre le mariage, on fête les noces, et les jeunes époux quittent le château royal pour fonder leur propre foyer.

Aladin s'était fait ériger un château d'une richesse peu ordinaire et pourvu de tout le confort possible. Un poêle assurait le chauffage du salon ; une tablette servait de support à la lampe merveilleuse disposée derrière des fleurs. Aladin ne parlait jamais à la princesse du secret de la lampe. Il avait insisté, auprès de sa femme, sur un seul point : il lui avait bien recommandé de bien surveiller cette lampe pour l'empêcher de disparaître. « Si un acheteur se présente pour acquérir la lampe – un pauvre sans doute, puisque la lampe a mauvaise apparence – même s'il t'offre cinq cents fois sa valeur, refuse carrément ! Je ne veux pas que l'on touche à cette lampe ! »

La vie à deux au château s'écoulait sans nuage. Rien de ce qu'ils souhaitaient ne leur était refusé. Un bon jour, en l'absence d'Aladin, arrive au château un colporteur portant, à bout de bras, trois ou quatre cassettes remplies de lampes. Il entre et commence à exposer ses lampes sur la table. « Ce sont des lampes à vendre », explique l'étranger. Ah ! la princesse se laissait impressionner par la beauté de ces lampes. Par contre, le vendeur savait que la lampe merveilleuse était disposée dans cette pièce. « Tenez, princesse, dit le colporteur, je vais faire un marché avec vous. Les lampes que je vous offre varient entre soixante-quinze et cent dollars. Je vais vous laisser trois de mes plus belles pour la vieille lampe que je vois ici. Je pourrai la réparer et en faire un objet d'une certaine valeur marchande.

– Ah ! non ; je ne suis pas capable de vous vendre cette lampe, j'en ai reçu la défense formelle.

– Eh bien ! Une pareille lampe délâbrée, une vieillerie, à quoi peut-elle bien vous servir ? Vous avez bien fait de la dissimuler derrière les fleurs ! »

La princesse décide de céder la vieille lampe en échange des trois plus coûteuses du colporteur. Elle se félicitait de l'acquisition de si jolies pièces . . . Une heure à peine après le départ de l'étranger, Aladin revient au château. « Regarde, lui dit sa femme, les belles lampes que j'ai acquises !

– Quoi ? Je parie que tu as sacrifié ma vieille lampe ! »

La lampe était bel et bien partie ! Aladin dit à la princesse : « Je ne t'ai jamais parlé de la vertu de cette lampe. Je puis te dire maintenant que nous sommes dans de beaux draps. Par l'entremise de cette lampe, je pouvais obtenir tout ce que je voulais. C'est une lampe merveilleuse. Quand j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à frotter cette lampe de ma main pour en voir sortir sept petits génies blancs : ce que je demandais à ces petits bonshommes, ils me l'accordaient. Mais maintenant, où vais-je retrouver cet objet merveilleux ? Je vais te quitter aussi longtemps que je ne l'aurai pas repéré : je parcourrai toute la terre, s'il le faut, mais il me faut retrouver ma lampe ! »

Quelques jours avant d'entreprendre son voyage de recherche, Aladin va fouiller dans l'amas de bibelots qu'il a rapportés du souterrain. Il trouve une jolie petite bague à diamant rouge et la glisse dans son petit doigt. Comme elle était

ternie et crasseuse, il la frotte au moyen d'un linge. Un petit génie blanc apparaît : « Jeune maître, ce que vous souhaiterez deviendra réalité !

– As-tu autant de pouvoir, toi, que les petits génies de ma lampe merveilleuse ?

– Ah ! non, répond le génie. Moi, je suis seul ; eux, ils sont sept ! Leur pouvoir dépasse de beaucoup le mien. Je ne puis me comparer à eux, mais mon pouvoir est parfois utile.

– C'est une bonne nouvelle pour moi ! »

Aladin prend la route et marche pendant quelque temps. Il lui vient à l'esprit de frotter de nouveau sa bague ; il en sort un petit génie blanc : « Jeune maître, vous savez que je suis à votre service !

– Écoute donc ! Es-tu capable de me dire où se trouve ma lampe merveilleuse ?

– Certainement que j'en suis capable ! Mais il t'est inutile de tenter de la rejoindre. Tu ne la rattraperas jamais !

– J'ai quitté mon château pour la retrouver et je suis déterminé à la trouver, coûte que coûte. Aussi longtemps que j'aurai un bout de terre sous les pieds, je marcherai en vue de retrouver ma lampe !

– Ta lampe, dit le petit génie, se trouve à dix mille lieues d'ici. Elle est aux mains d'un magicien qui vit dans une forêt. Tu ne pourras jamais le découvrir. Il vit avec une vieille tante beaucoup plus âgée que lui, pourtant passablement vieux. Ta lampe ne le quitte pas une minute ; elle le suit partout dans ses courses à l'extérieur. Le soir, quand il se couche, il la place sur une petite table à la tête de son lit.

– Oui ? Puisque tu es si bien renseigné, je souhaite que tu me transportes près de la demeure du magicien !

– Tu exiges de moi une tâche difficile, mais je vais t'exaucer !

– Une fois près du magicien, je verrai à trouver d'autres plans ! »

L'instant d'après, Aladin était en vue du château du vieux magicien. « Maintenant, petit génie, je ne puis pénétrer dans ce château. Tu vas me gratifier du pouvoir de me transformer en petit oiseau et de reprendre ma forme d'homme quand je le voudrai. Es-tu capable de me transmettre ce pouvoir ?

– Ah bien ! oui ; je t'accorde le pouvoir que tu demandes. Tu pourras l'exercer des milliers de fois !

– Merci, génie ! »

Aladin s'approche du château, en explore les abords de côté et d'autre. Bientôt, il voit la vieille se promener sur la galerie. Il faisait chaud ; la vieille s'assoit et commence à se bercer. Aladin se souhaite en petit oiseau et va se percher devant la chaise. Il inonde l'espace de ses plus belles trilles. La vieille ne peut rester in-

sensible à tant de gentillesse. Elle s'écrie : « Quel beau petit oiseau ! » Elle tend la main vers le frêle volatile qui s'y réfugie aussitôt en chantant de sa plus belle voix. « Ah ! que tu es gentil ! Le sais-tu au moins ? » Elle franchit la porte du château, portant l'oiseau dans sa main. « Regarde donc, dit-elle au magicien, regarde donc ce pauvre petit oiseau ; vois comme il est gentil et comme il chante bien ! » Je vais le placer dans une cage, mais je vais en laisser la porte ouverte pour lui permettre de voltiger et de revenir dans sa cage à volonté ! »

Aladin surveillait tout dans le château. Il aperçoit sa lampe et l'endroit où le magicien la plaçait le soir. « Je vais rentrer en possession de ma lampe, pense-t-il, dans un avenir rapproché ! »

Pendant une quinzaine de jours, Aladin vécut sous la forme d'un oiseau dans le château, pour savoir comment tout s'y passait. Quand le magicien sortait, il tenait la lampe dans sa main ; le soir, il la déposait près de son lit, à trois pieds de sa tête. Le garçonnet, déguisé en oiseau, épiait tous les faits et gestes du magicien. Un bon soir, il s'approche de la lampe, en silence, et subitement reprend sa forme d'homme. Il s'empare de la lampe, la frotte de sa main, et froupp ! Les sept petits génies l'entourent : « Jeune maître, formulez un souhait, nous sommes à votre service ! »

Le magicien était encore dans son lit et ne pouvait s'échapper. Aladin crie aux génies : « Je veux que ce misérable et la vieille tante soient tous deux réduits en poussière comme le magicien du souterrain, jadis ! »

Une fois la lampe merveilleuse récupérée, Aladin se retrouve chez lui, après en avoir exprimé le souhait. Il donne donc à sa femme cet avertissement : « Dorénavant, je ne veux plus que tu touches à la lampe merveilleuse. Même si quelqu'un venait t'offrir un million, je te défends de toucher à cette lampe ! Tu m'entends ?

– Très bien, très bien, c'est promis ! »

Un ou deux mois plus tard, un autre étranger se présente au château alors que Aladin y est en compagnie de sa femme. Sans faire aucune allusion à la lampe, le visiteur émet un commentaire : « Mes enfants, dit-il, vous avez une installation magnifique ; vous ne manquez de rien. Tout est décoré richement et avec un grand art. Cependant, à bien y penser, il semble vous manquer un seul chef-d'œuvre. Si vous pouviez obtenir les sept cœurs de roc, là, dans une niche, ce serait le comble des merveilles.

– Ah ! oui ? Nous y réfléchirons ! » répond Aladin.

On cause un certain temps, et le visiteur se retire. Aladin saisit sa lampe, la frotte, et fait apparaître les sept génies : « J'ai un renseignement à vous demander, commence Aladin ; je ne sais si mon intervention est censée ou sotte. Vous voudrez bien en juger vous-mêmes !

– Eh bien ! que désirez-vous ?

– Je voudrais posséder les sept cœurs de roc.

– Les sept cœurs de roc ? dit l'un des génies. Ah ! maître, vous pouviez bien douter de l'état de votre esprit au moment de votre demande ! Savez-vous ce que vous exigez en demandant les sept cœurs de roc ?

– Je n'en ai aucune idée !

– Il s'agit de nos cœurs, à nous, les sept génies ! En obtenant nos cœurs, vous nous détruisez. Vous détruisez également le pouvoir magique de la lampe merveilleuse !

– En somme, je suis heureux d'avoir procédé de cette façon ; je sais maintenant à quoi m'en tenir avec les sept cœurs de roc. C'est votre vie même ! »

Peu de temps après, arrive un autre inconnu au château. Il se comporte avec grande discrétion ; il ne fait aucune allusion à la lampe merveilleuse. Une couple de semaines s'écoulent. Un bon jour – Aladin était absent – le visiteur attrape la lampe et disparaît avec le château et la princesse, sans laisser aucune trace.

À son retour, le soir, Aladin constate la disparition de son château, de sa femme et de toutes ses richesses. « Eh bien ! pense Aladin, le diable s'en mêle ! Me voilà encore devant rien ! Où s'est enfui le voleur avec mes biens ? »

Il fait appel à la vertu de sa petite bague. Le génie apparaît aussitôt en disant : « Jeune maître, me voici !

– Ce que je vais te demander dépasse peut-être tes forces, mais je vais tout de même te poser ma question. Sais-tu où sont allés mon château, ma princesse et ma lampe ?

– Ah ! oui, je le sais, répond le génie. Mais c'est inutile d'essayer de les rejoindre. C'est tellement loin que, même si tu uses la terre sous tes pieds, tu ne pourras jamais t'y rendre !

– Dans quel coin, de grâce ! s'est-il enfui ?

– Même si je te le disais, ce serait inutile. Tu essaierais peut-être de faire ce voyage, et tu courrais à ta perte, cette fois ! Diable ! c'est environ à cent mille milles de l'autre côté de la mer ! Comment vas-tu t'y prendre pour te rendre là ?

– Oui ! La situation est passablement désespérée ; mais te rappelles-tu quand tu m'as donné le pouvoir de me changer en oiseau pour retrouver ma lampe dans le château où demeurait une vieille . . . c'était un pays éloigné !

– C'était très loin, en effet !

– Eh bien ! tu ne serais pas capable de reproduire ce tour de force encore aujourd'hui, et me transporter là-bas instantanément ?

– Je ne me crois pas capable de répéter cet exploit, mais je puis essayer sans qu'il m'en coûte beaucoup !

– Si tu pouvais me transporter là, du moins. . . ! »

Pendant sept ou huit ans, on tente de repérer le château recherché. On va d'une ville à l'autre, de région en région, et finalement on découvre de nouveau le

château de la lampe merveilleuse. Ce château donnait asile à une vieille dame, au magicien et à deux servantes. Aladin commence à faire quelques visites pour nouer des relations avec les domestiques. Il entreprend même de courtiser les filles. Ces dernières étaient au courant de tout ce qui se passait au château sous la direction de cet unique magicien. Aladin commença à soutirer des renseignements sans intérêt, puis il vint à apprendre que le magicien possédait une lampe dont la vertu pouvait satisfaire ses moindres désirs. « Ah ! de dire Aladin, que ce serait utile de posséder une telle lampe pour satisfaire tous ses caprices !

– Mais ce ne serait pas facile, reprend la servante, de mettre la main sur celle du magicien ; ce ne serait pas facile ! »

À force de questionner, Aladin parvient à savoir où le magicien cache sa lampe. « Eh bien ! se dit-il à lui-même, je suis capable de la lui enlever ! » Il se transforme en petit oiseau, à la suite d'un souhait, et les gens du château le renferment dans une cage. Le soir, on ouvrait la porte de la cage et l'oiseau explorait le château. Le lendemain matin, Aladin reprenait sa forme humaine et se faisait voir des domestiques.

Bientôt, Aladin adopta une sorte de routine : le soir, à la tombée du jour, il se transformait en petit oiseau, puis il pénétrait dans le château et trouvait refuge dans sa cage. Une bonne fois, il découvrit enfin où le magicien cachait la lampe merveilleuse. Elle était enfouie dans une valise de grandes dimensions ; la valise ne s'ouvrait qu'au moyen d'une clé. Aladin apprit, par les servantes, que le magicien tenait toujours sa clé dans la poche droite de sa veste. Le soir, le magicien, en se déshabillant, observait toujours le même rite pour déposer ses habits. Il enlevait sa veste, puis sa chemise, qu'il disposait sur le dossier d'une chaise ; il recouvrait ensuite sa chemise au moyen de sa veste. Finalement, il suspendait ses pantalons à l'un des poteaux du dossier de la chaise.

Le soir, Aladin, en petit oiseau, observe le magicien. Dès que, à son avis, le magicien a sombré profondément dans le sommeil, il juge que le temps est venu d'agir. Il s'approche de la chaise, se change en homme et s'empare de la clé. L'instant d'après, il ouvre la valise et attrape la lampe. Le magicien se réveille, mais trop tard ; Aladin a déjà la lampe dans les mains. Les sept génies sortent de la lampe et réduisent le magicien en poussière. Un autre souhait, et Aladin se retrouve avec sa femme, dans son château transporté dans son propre pays.

À leur demande, l'évêque accourut bénir de nouveau leur mariage. Pour fêter la noce, on invita une grande foule de citoyens, parmi lesquels on remarquait des boiteux, des bossus, des spécialistes en préparation de routes principales de chantiers, en abattage d'arbres, en charroyage et en arrimage de piles de billots, tout un monde.

Quant à moi, en passant, j'ai voulu tendre l'oreille pour écouter ce qui se disait, mais Aladin m'a crié : « Holà ! File tout droit. Aucun survenant, ici ! Va conter ton aventure aux autres ! »

## LA LAMPE MERVEILLEUSE

*Récit populaire raconté, le 22 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme âgé de 72 ans ; conte qu'il avait appris de son oncle, Jos St-Louis, vers 1899.*

*Enregistrement no 1344. Conte-type 561 I a, b (magicien), II, III b, IV b (développé en trois épisodes), c.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' enn' vieille. 'A éta't tout seule a'ec son garçon, in jeune homm' de douze à treize ans. Et p'is ça a te'jours pâssé pour enn' bonn' famille, du bon monde, du mond' b'en, qu'i's s'mêla'ent d'leu's affaires, lâ, p'is qu'i's s'ra'ra'ent pâs mêlés dans l'affair' d'un aut' pour n'importe quoi.

Et p'is, l' p'tit gâ' allè' aux écoles, p'i' i' allè' aux école' avec la p'tit' princess' du roi qu'i' y ava't lâ. I' éta'ent b'en tchomm' [ chum ][1] tou' 'és deu' ensemb'e. C'éta't du bon monde, c'éta't pâs riche, mé' c'éta't du bon monde.

Te'jours, i' y avè' in homme, in menicien [ magicien ] comme on dira't, comme enn' sort' de sorcier, lâ. P'i' i' vâ s'prom'ner dans c'plass'-lâ, lâ, lui, p'i' i' s'en vâ lâ, p'i' en disant qu'i' éta't paren a'ec 'és aut'es. « Anadin [ Aladin ], i' dit, çâ, i' dit, c'tè' in d'més onk'es [ oncles] ! Anadin ! » Te'hour' i' ést v'nu, p'i' i' a resté in escousse[2] et p'i' i' faisa't dés beaux présen à la vieille, p'is dés beaux présen au p'tit gârs. P'i' i' 'és licha't pâs mal.

Te'jours, i' a pâssé enn' coupeul de s'maines, lâ, p'is quand qu'i' ést v'nu pour partir, b'en, i' di' à la mère, i' dit : « M'en vâ' emm'ner, i' dit, l'jeune avec moé, i' dit, pour enne escousse, pour qu'i' pâsse enn' coupeul de moâs, i' dit, avec moé, l' temps dés vacances. P'i' i' vâ voèr du pays, p'is, i' dit, i' vâ 'oèr que'qu' chos' de beau !

– Âll raït [ all right ][3] ! »

---

1. *Chum* (angl.) : Ami, camarade, compagnon.
2. *Secousse* : Période de temps.
3. *All right* (angl.) : Très bien, accepté !

Te'jours, la mèr' se décid' de l'laissé' allé' avec. « Ah ! i' dit, emmèn' pâs grand linge, i' dit, i' y en â en mass'[4] du linge. P'is moé, i' dit, j'ai d' l'argen en mass' p'is m'âs t'en ach'ter, i' dit, quo' c' t'a'râ' d'besoin ! »

Te'hours qu'i's partent. Vâ écitt', vâ lâ, partout du long d'son 'oéyage [ voyage ], ah ! c'éta't beau ! I' ava't pâssé dans dés bell's places, ah ! dés bell's places, i' y ava't r'guien d'plus beau. Pâssa'ent dans lés parterres, lâ, ça embauma't, lés fleurs partout. Oh ! i' y ava't r'guien d'plus beau. I' dit : « C'ést beau, c'ést beau ! R'gârd'-moé don si ça sent bon !

– Ah ! C'ést r'guien, çâ, c'ést r'guien, çâ, i' dit. Tu vâ' 'oèr, plus loin, i' dit, c'ést b'en plus beau qu'çâ ! »

En-'oueille, p'is marche, marche ! Te'jours, lâch' ce beau parterr'-lâ ; i' prend l'boâs, au travers dés montagnes, dés coulées, dés ravines, p'is tout's sort's de . . . Bon ! à quat' pattes, p'is d' bout', tout' déchirâillé au travers du boâs. L' p'tit gârs s'mè' à brâiller. « Ah ! brâill' pâs ! » P'i' i' gu'i sacre enn' tape en plein visage : « Câlin d'brâillard ! si qu' t'étais . . . Tu vâs 'n n-arracher b'en pluss' que çâ t't à l'heure ! »

Te'jours, d'in affaire à l'aut'e, le v'lâ qu'i' arriv' dans l'boâs, dan in flanc d'côte, b'en de d' long. Arrive à enn' grand roch' plate. Ah ! la roche a'ra't dû avoèr t'ed b'en à pe' près quat' à cinq pieds cârrés enn' roch' qui avè' à pe' près sept, huit pouc's d'épa's. I' arriv' lâ : « Quiens, i' dit, vâ fo'oèr qu'tu cant's[5] ce roch'-lâ de d'lâ, i' dit, l'en-'oueillé' lâ, lâ !

– Pâs capab'e, b'en trop pésant pour moé, çâ !

– Ot'-lâ de d'lâ, i' dit, parç' . . . »

I' gu'i en denne in tapin[6] du long d'in areille ; i' dit : « Vâs-tu l'ôter ? I' dit, d'mande au bon Guieu, i' dit, qu'i' t'denn' la forç' de ôter c'tte roch'-lâ de d'lâ, i' dit, en nommant l'nom d' ton pèr' p'is ta mère. » I' â fait' çâ, p'i' i' ' canté 'a roche. In trou en d'ssour, in souterrain ! I' dit : « Lâ, i' dit, vite, p'is dépêch'-toé, p'i' i' dit, tât' pâs ! Vâ-t-en, p'i' i' dit, tu vâs trouvé' enn' place, lâ, i' dit, pâs b'en b'en loin, i' dit, dans c'trou-lâ. C'ést beau en d'dans, i' y â tout's sort's de bell' affaires. I' dit, i' y â enn' tab'e, i' dit, dans l'milguieu [ milieu ], lâ, p'is c'ést garni de tout's sort's de choses. P'is, i' dit, su' l'mi'ieu [ milieu ] d'la tab'e, i' â enn' vieill' lampe, lâ. Emport'-moé c'lamp'-lâ écitt' au plus vite, i' dit, dépêch'-toé ! P'is, i' dit, touch' pâ' à r'guien d'aut's choses. «

I' descen en tâtant là-d'dans, i' faisa't noèr, câlin ! Tout d'in coup qu'i' a eu fait' in bout', ah ! b'en, lâ c'ta't beau par 'zamp'e. C'ta't tout' b'en éclairé partout ! Ah ! i' ava't r'guien d'plus beau ! I' voéya't tout's cés bell's affaires, lâ. « C'te maudit fou-lâ ! i' dit, pourquoi c' qu'i' veu' a'oèr çâ, c'vieill' lamp'-lâ ? » 'A éta't sale,

4. *Masse* (en) : En quantité, beaucoup.
5. *Canter* : Incliner, pencher.
6. *Tapin* : Taloche, tape.

alle ava't d'l'air du guiâb'e. I' 'n n-ava't dés aut's lampe' ah ! dés bell's lampes, ah ! i' y ava't r'guien d'plus beau, ça shaïna't [to shine ],[7] ça r'luisa't.

P'i' i' y ava't tout's sort's d'affaires, dés assiettes, dés couteaux, dés fourchettes, dés baïes [ bagues ], tout's sort's d'affaire' imaginab's. Tout's dés affaire' en or. Lui, qui ava't jama's vu dés affair's de minme, i' commence à examiner çâ p'i' à tâter. I' po'gn' dés morceaux, fourr' çâ dans sa ch'mise. I' r'gârde encôr' po'gne in aut' p'i' i' fourr' dans sa ch'mise.

La promièr' chos' qu'i' a sue, i' éta't tout rentouré, a'ec sa ch'mis' b'en pleine, tout's sort's d'affaires. « B'en, i' dit, j' m' âs m'en aller ! » I' po'gn' la lampe. « Maudit fou ! i' dit, emm'ner c' vieill' lamp'-lâ ! » Po'gn' la lamp' p'i' i' pârt.

P'is, lui, il l'attendè' en dehors, lâ. « Quo' c' qu'i' fè' i' dit, l'câlin ! qui ést si longtemps, i' dit, me vâs m'fair' po'gné' a'ec çâ, moé ! » I' sava't le segret [ secret ] dés lampes, lui. La pêur gu'i prend, en-'oeill' la roch' su' l'trou p'is « Qu'i' ress' lâ ! » I' pârt. Lui, i' en vient pour sortir, lâ, à 'a noèrceur, dans c'trou-lâ. I' arriv' lâ, la roch' 'ta't su' l'trou, et p'i' i' éta't bourré d'tout's sort's d'affaires, sa ch'mis' pleine, i' ava't d'la misère à s'grouiller, p'is c'ta't pâs b'en b'en b'en large, p'i' i' ava't la lampe . . . P'i' i' s'mè' à brâiller, p'is « Comment m'â' vâs faire asteur pour sortir d'écitt' ? M'en vâ mourir écitt' ! P'is le trou ést bouché. Ça prend-i' pâ' in câlin d' m'a'oèr enfarmé dans c'trou-lâ ! »

Te'hours, à forç' de s'tirâiller su' in bord p'is su' l'aut' dans l'trou, s'adeunn'-tu pâ' à pâsser 'a main su' 'a lampe. I' sort sept p'tits bonhomm's blancs : « P'is, 'tit maît'e, i' dit, que c'vous allez souhaiter vâ arriver !

– Hein ? Comment ça s'fa't, çâ, i' dit, vous êt'e' écitt', i' dit, vous aut's ?

– B'en, i' dit, 'oés-tu, la lamp' qu' t'âs lâ, i' dit, t'â' 'ienqu' à pein' de frotter p'is n'us aut' on vâ à ton s'cours. Quo' c'tu voudrâ' a'oèr, tu vâs l'a'oèr !

– B'en, i' dit, j'me souhait' sorti du trou ! »

Le v'lâ en dehors du trou. I' aparçoit mon gârs qui dans' dans la montagne, p'is l'guiâb' le châarguia't. Lés talons gu'i touchè' aux fess's tant qu'i' s'dépêcha't pour se sauver. I' ava't pêur de s'fair' po'gner. Frott' la lampe, lés sept 'tits bonhommes 'ssoudent ! « P'is, p'tit maît'e, quoi c'-tu souhait'râ' arriv'râ !

– I' dit, j'souhait' que c't enfant d' chienn'-lâ, dan 'a côte, lâ, i' dit, en poussière ! »

I' 'n n'ava't p'us : i' â disparu. Te'hours, b'en, i' dit : « Sé's-tu, i' dit, en luiminme, i' dit, c'tte affair'-lâ, i' dit, c'st in affair' b'en c'mmode. On l'â quo' c'qu'on veut, i' dit, avec çâ ! » I' s'trouvè' à pe' près vers lés quatre heure' et d'mie, cinq heur's du soèr : lés journées 'ta'ent courtes la noèrceur v'na't vite. « Câlin ! i' dit, j'su's jama's capab' d'sortir de d'citt', i' dit, moé, à 'a noèrceur comm' çâ ! »

---

7. *Shine* [ to ] (angl.) : Reluire, briller.

Tout d'in coup, i' gu'i pense. Frott' sa lampe, p'is lés sept 'tits bonhomme' r'ssoud'nt. « P'is, 'tit maît', quo' c'tu souhait'râ' arriv'râ !

– I' dit, j'me souhait' rendu chez nous, i' dit, câlin ! »

Bagn' ! Le v'lâ rendu chu' z-eux ! I' éta't tout' en guenille, tout' déchirâillé. La mère 'a dit : « Dis-moé don, 'a dit, comment t'és t-amanché lâ ?

– I' dit, parlez-moé-z-en pâs, i' dit j'en ai arraché, i' dit, avec c'te gârs-lâ. Mé', i' dit, j'su's b'en content' pareil. I' dit, j'ai la lamp' marveilleuse. J'peu' a'oèr n'importe quoi que j'désir' d'a'oèr, i' dit, avec c'tte lamp'-lâ. P'i' i' dit, vous allé' 'oèr, i' dit, qu'on vâ parvenir t't à l'heure ! »

Te'jours, le soèr, i's sont couchés p'is l'lend'main matin, i's s'leve' et p'i' i' ont mangé in p'tit brin. P'is la vieille 'a connaissa't pâs l'secret d'la lampe. Te'jours, i' avè' ôté çâ d'dans sa ch'mise ; i' ava't dés bell's p'tit's assiette' en or grand d'minme, i' 'n n-ava't plusieurs, dés secoupes, dés tâsses, p'is dés coûteaux, dés fourchettes, de tout's sort's d'affaires. I' ava't 'ted b'en enn' quinzain' dés bell's p'tit's bagues, que'qu' chos' de beau, lâ. Mé', i' éta'ent pâs tout's d'la minm' valeur, i' étè' en or, mé', c'ta't pâs tout' pareil. Te'jours, i' pren in assiette en or p'i' enn' secoup' p'i' enn' tâss' p'i' in couteau p'i' enn' fourchett' p'i' enn' cuiller et p'i' i' di' à sa mère, i' gu'i env'lopp' çâ, p'i' i' dit : « Vous allé' aller porter çâ au roi, qu'i' deunn' çâ, i' dit, à la p'tit' princesse. Vous gu'i direz qu' c'st in cadeau que j' gu'i en-'oueille.

– All right ! »

La vieill' pâr' avec çâ p'i' 'a s'en vâ, p'i' 'a denn' çâ au roi. 'A dit : « C'ést l'jeune Anadin, 'a dit, qui m'â denné çâ pour v'nir vous l'porter, à vous, pour qu'vous donn'ez çâ à la p'tit' princesse. C'ést in cadeau qu'i' gu'i en-'oueille.

– Oué ? »

I' denn' çâ à 'a p'tit' princesse, mé', il l'â pâs r'gârdé, lui, quo' c'que c'éta't, su' l' coup. 'A r'ssou' avec çâ : « P'pâ, 'a dit, r'gârd'-moé don çâ, quoi c' qu'i' m'en-'oueille ! D' l'or pur !

– Câlin ! i' dit, comment ça s'fa't, çâ ? I' dit, de quo' c'qu'i' t' en-'oueill' lâ, lâ, i' dit, ça vau' autant d'argent, i' dit, comm' j'en ai, moé ! »

To'hours, d'temps en tem [ temps ] i' gu'i en-'oueillè' in cadeau, p'tit cadeau. P'is mon gârs, i' commencè' à vieillir tranquill'ment, comment ... Et p'is d'temps en temps, quand qu'i' ava't besoin d'que'qu' chose, i' d'mandè' à sa mèr' si' 'a éta't b'en d'minme, p'is si 'a voulè' a'oèr que'qu' chose. « Ah ! b'en, 'cou' don ...

– 'Cou' don, avez-vous d'quoi à mangé' en masse, av'-vous ci, av'vous çâ ?

– Oué, b'en ...

– Si vous 'n n-avez d'besoin, r'guien qu'la pein' me l'dire ! »

To'hou's, dés fois : « J'voudra's b'en a'oèr tell' telle affaire, à faire ! » Ah ! i' connaissa't pâs b'en b'en le segret de d'çâ, mé', i' frotta't sa lamp' p'is l' p'tit génie

arriva't. P'i' i' gu'i d'manda't telle et telle affair' que la mère gu'i ava't d'mandée. En l'disant, il l'ava't. La vieille, 'a ést v'nue qu''a 'a connu l'segret de d'çâ. Mé', i' gu'i laissa't pâs trop trô' aconnaît' le segret, lâ. I' s' t'na't çâ pâs mal caché en lui-minme.

Te'hours, dan in conte, ça vâ pâs mal vite. V'lâ la p'tit' princesse en amour avec lui ; l'vieux roi, il l'aimè' en batèche[8]. I' éta't . . . c'tè' in jeune homm' qu'éta't b'en smatt' [ smart ][9]. Te'hours, l'matin, i' vâ trouver le roi, enn' bonn' journée ; i's rôdaillè' ensemb'e, p'is tout' çâ. « Comment, i' dit, vous trouvez pâ' à r'dire, i' dit, en cause, i' dit, que j'sor' avec vot' princesse ?

– Ah ! le roi dit, non, i' dit pâ'-en-tout', i' dit, j'su's b'en contente. T'é' in bon jeune homme, p'i' in jeune homm' b'en smatt'. I' dit j'su's b'en content' qu'tu sorte' avec lui [ elle ] ! »

Te'hours, i' ont continué à sortir ensemb' p'is tout'. À pe' prè' in an après çâ, i' d'mande au vieux roi pour a'oèr sa princesse en mariage. « Oui, shour [ sure ][10] i' dit, j' t'la denne ! » Lâ, i' ont fait' dés noc's p'i' i's sont marguiés, [ mariés ] p'i' i's s'sont en-allé' à leu's apârts[11].

P'is lâ, Anadin s'ést fait' faire in château, i' y ava't r'guien d'plus beau. I' y â r'guien qui manqua't d'dans. I' avè' in poêl' dans son salon, i' ava't fait' faire enn' tablette, i' metta't c'lamp'-lâ lâ-d'ssu' a'ec d'aut's 'tits bouquè' en avant, dés fleurs, juss' pour garnir la tablette. Mé' i' a jama's dit l'segret d'sa lampe à 'a princesse. Jama's, jamè' i' 'n n-â jama's parlé. I' y â 'ienqu' in affair' qu'i' gu'i ava't dit, de fair' b'en attention à c'tte lamp'-lâ, qu''a disparaiss' pâs. « Si i' v'na't que'qu's-in pour asseyé' à a'oèr la lampe, i' dit, du mond' pauv' p'i' i' dit, tu 'oés, 'a r'gârd' b'en mal. Mé', i' dit, co' minm' qu'i' t'offrira't i' dit, cinq cents fois, i' dit, de quo' c' ça vaut. Pâ'-en-tout', i' dit ! Touch' pâ' à c'lamp'-lâ ! »

To'hours, tout alla't b'en su' 'és roulett's[12] tou' 'és deu' ensemb'e. Lâ, i' ava'ent tout à souhait' quo' c' qu'i's voula'ent. Enn' journée, i' r'ssou' in gârs lâ, avec t'oâs quat' p'tit's valise' à brâs, lâ, dés lamp's qu'i' ava't 'à-d'dans. I' rent'e, commence à mett' lés lamp's su' 'a tab'e. I' dit : « Çâ, c'ést dés lampe' à vend'e. » Ah ! 'a 'és trouva't b'en belles . . . dés bell's lampes ! Mé', i' sava't, lui, que la lamp' marveilleuse éta't lâ. « Quiens, i' dit, m'âs faire enn' barguine[13] a'ec vous. Çâ, i' dit, c'ést dés lampes, i' dit, çâ, lâ, c'ést dés lamp's de soixante et quinz', quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent piasses. B'en, i' dit, m'âs vous en denner, i' dit, t'oâs dés p'us bell's qu'i' y â 'à-d'dans, i' dit, pour c'tte all'-lâ. I' dit, c'tte all'-lâ, m'en vâ' à répârer, m'â' en faire enn' lamp' d'in gros prix.

---

8. *Batêche* : Sorte de juron.
9. *Smart* (angl.) : Doué, intelligent, débrouillard.
10. *Sure* (angl.) : Certainement.
11. *Apart* (être à son) : Travailler à son compte, vivre séparément.
12. *Roulettes (aller sur les)* : Aller sans difficulté, heureusement.
13. *Barguine* : Marché.

– Ah ! 'a dit, non, pâs capab'e. Pâs capab'e, 'a dit, c'ést défendu d'touché' à c'lamp'-lâ.

– Quiens, enn' vieill' lamp' de minme, 'a dit quo' ça vous denn' çâ, c'st enn' vieill'rie. Ah ! p'i' enn' chance, i' dit, i' y â dés fleur' en avant pour la caché' in peu ! »

To'hours, 'a s'décide, p'i' 'a chang' la lamp' pour t'oâs lampes. Dés bell's lampes, que'qu' chos' de beau. In coup qu'i' a été parti, 'ted b'en à pe' prè' in heure après, i' r'ssoud, lui. « Quiens, 'a dit, 'gârde, 'a dit, lés bell's lamp's que j'ai.

– Quoi ? M'âs gager, i' dit, qu' t'â' été changer ma lampe ! »

'Ta't parti. I' dit : « J' t'ai jama's dit de quo' c'que c'éta't c'tte lamp'-lâ. I' dit, tu nous v'lâ b'en amanchés, i' dit, asteur ! Çâ, i' dit, c'tte lamp'-lâ, i' dit, j'pouvè' a'oèr n'importe quoi a'ec c'lamp'-lâ. C'ést enn' lamp' marveilleuse, i' dit, çâ. Quand j'ava's besoin de que'qu' chose, i' dit, j'avè' 'ienqu' la pein' de pâssé' 'a main su' 'a lamp' p'is, i' dit, i' sorta't sept p'tits bonhomm's blancs, p'is quo' j'leu' d'manda's, i' dit, j'eul l'ava's. Mé', i' dit, asteur, charch' de v'où m'âs prend' çâ, moé ! B'en, i' dit, j' m'en vâs, p'i' i' dit, j' m'en vâs la trouver ma lampe. J'march'rai, i' dit, tant qu'terr' s'râ terre, p'i' i' dit, m'en vâs la trouver ! »

Te'jours, que'qu's jour' avant, i' avè' encôr' pâs mal de stoff' [ stuff ][14] lâ, lâ, qu'i' avè' emm'né dans l'souterrain, lâ. Commence à fouillé' à-d'dans, que'qu's jour' avant çâ. P'i' i' s'trouve enn' bell' p'tit' baill' [ bague ] ; il l'â rentré dans l' p'tit doigt. I' avè' in beau p'tit diamant d'ssus, p'tit diamant rouge, que'qu' chos' de beau. Ah ! enn' bell' 'tit' bague, i' a met dans son doigt. 'A éta't sale ; i' pren in p'tit ling' p'is pâss' dessus. In p'tit bonhomm' blanc ! I' dit : « P'tit maît'e, c'vous souhait'ré' arriv'râ !

– I' dit, âs-tu autant d'pou'oèr, i' dit, toé, comm' lés p'tits génies, i' dit, d'ma lamp' marveilleuse ?

– Ah ! i' dit, non ! I' dit, n'us aut's . . . Moé, i' dit, j'su's t'ut seul. 'És aut'es, i's sont sept, i' dit. I' ont b'en plus d'pouvoèr que moé. I' dit, j'pâs capab' d'arrivé' a'ec 'és aut's. Mé', i' dit, dés fois, c'ést c'mmode.

– All right ! »

Te'jou's, i' pârt. I' a fait' in bout'. I' frott' sa p'tit' bague. In p'tit bonhomm' blanc r'ssort. « Petit maît'e, i' dit, vous m'savé' arrivé !

– 'Cou' don, i' dit, és-tu capab' me dire, toé, de v-où c'que ma lamp' marveilleuse ést rendue ?

– Oui, j'su's capab' te l'dire. Mé', i' dit, ça t'ser' [ sert ] à r'guien, i' dit, d'asseyé' à 'a trouver, i' dit, tu 'a trouvèrâs jama's !

---

14. *Stuff* (angl.) : Bagage, marchandises.

– P'is, i' dit, j'ai parti, i' dit, pour la trouver, p'i' i' dit, j' m'en vâs la trouver. Tant qu'terr' s'râ terre, i' dit, m'en vâs t'marcher tant . . . jusqu'à temps j'la trouve.

– B'en, i' dit, ça s'pourra't 'ted b'en qu'tu peuves [ puisses ] v'nir à bout d'la trouver, mé', i' dit, tu vâs 'n en fair' dés pâs !

– Oué ?

– I' dit, je l'sé's ! Ta lampe, i' dit, alle ést à dix mille l'guieues [ lieues ] de d'citt'. 'A ést b'en loin et p'is, i' dit, c'st in mugichien [ magicien ] qu'il l'â, p'is, i' dit, i' ést en plein boâs. Tu s'râs jama's capab' de l'trouver, jama's. I' dit, i' â enn' vieille avec lui. Lui, i' dit, i' ést pâs mal vieux, mé', la vieille ést b'en plus vieill' qu'il ést. P'is, i' dit, ta lampe, i' dit, i' a laiss' pâ' enn' menute. Si i' vâ en que'qu' pârt, sa lamp' le suit. I' 'a lâch' pâ' enn' menute, 'ienqu' le soèr, quand i' s'couche, i' dit, i' 'a mè' à 'a têt' d'son lit', i' dit, su enn' p'tit' tab'e. Ce vieill'-lâ, i' dit, c'ést sa tante, çâ.

– Oué ? Bon, i' dit, 'cou' don, toé, i' dit, tu sé's si b'en de v-où c'que c'ést, çâ, i' dit, j'souhaite, i' dit, qu'tu m'mèn's drett' lâ !

– Ah ! V'lâ enn' djob [ job ][15] pâs mal dure, mé', i' dit, m'âs l'fére.

– I' dit, j'couch'rai lâ, i' dit, j'arrang'rai b'en més affaires, moé ! »

Il l'emmèn' drett' lâ. Le v'lâ rendu lâ. « Mé', i' dit, asteur, i' dit, j'su's pâs capab' de rentrer lâ. I' dit, tu vâs m'donner l'pou'oèr de m ' souhaité' en p'tit oéseau, p'i' i' dit, d'me r'mett'e en homme, quand j'voudrai. T'és-tu capab' fèr' çâ ?

– B'en, i' dit, oui. Tu peux t'souhaité' en p'tit oéseau, p'i' i' dit, te r'souhaité' en homm' dés mill' p'is dés mille p'is dés mill' fois.

– B'en, i' dit, asteur, c'ést correck ! »

I' s'prom'nè' alentour du château, i' vâ lâ, écitt' et lâ. I' 'oé' la vieill' rodâiller su' 'a gal'rie ; faisa't pâs mal chaud. S' souhaite en beau p'tit oéseau, in beau p'tit oéseau, p'i' i' pârt. La vieille étè' assis p'i' 'a s'barça't, p'i' i' vient s'braquer drett' devant la vieille. P'i' i' chantait, i' y avait r'guien d'plus beau. La vieille 'a dit : « Tu parl's d'in beau p'tit oéseau, 'a dit, toé ! » 'A s'étend la main, saut' dans sa main, p'i' i' chanta't : « Sé's-tu qu' t'és fin, pauv' p'tit, t'és don fin ! » 'A rent' dans méson [ maison ] a'ec l' p'tit oéseau. « R'gârd' don, 'a dit, c'pauv' p'tit oéseau, si i' ést don fin, p'i' i' chant' b'en. »

Alle â enn' cage ; 'a l'met dan 'a cage. « Mé', 'a dit, j' su's pâs pour le laisser renfarmé là-d'dans. 'A dit, m'âs l'mett' dans cage, m'âs laissé' 'a porte ouvarte. P'is, 'a dit, quand qu'i' voudrâ rodâiller, i' pourrâ rodâiller p'is s'en r'venir dans sa cage. »

P'i' i' ouatcha't [ to watch ][16] t'ut' çâ. I' a aparçu sa lamp' de où c' qu''a éta't, l'soèr, quand qu'i' s'coucha't. « M'âs l'a'oèr, i' dit, ça s'ra pâs long ! »

---

15. *Job* (angl.) : Tâche, fonction, ouvrage.
16. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter, observer.

Te'hours, i' a pâssé enn' quinzain' de jours lâ, pour tout' trouvé, tout' déclârer comme i' faut. Mon gârs, quand qu'i' sorta't, la lamp' le suiva't ; quand qu'i' s'coucha't, i' a metta't lâ, drette au râs d'sa têt' pâs pluss' que t'oâs pieds d'sa tête. Mon p'tit gârs qui étè' en p'tit oéseau, lâ, i' snick [ sneak ][17] écitt', snick lâ. Te'jours, i' arrive à 'a lampe. I' s'souhaite en homm' p'i' il t' l'agrafe. Frou ou ou oup' ! Lés sept p'tit bonhommes r'ssoud'nt p'is : « L'p'tit maît'e, souhait'râ, arriv'râ ! » B'en, mon gâ' i' éta't lâ, lui, i' éta't pris. « Ah ! j'souhait' c't enfant d'chienn'-lâ en poussière, i' dit, pareil comm' l'aut'e. Le vieux p'i' 'a vieille avec ! »

Lâ, i' s'ést souhaité rendu chez eux. P'is lâ, i' dit : « Asteur, j' t'avartis de pâs touché' à c'lamp'-lâ, quand minm' qu'i' en viendra't p'is t'offert cent millions, i' dit, pour c'lamp'-lâ. Pâ'-en-tout' ! Touch's-y p'us !

– B'en, c'ést all right, 'a dit, j'te l'promets ! »

Oh ! T'ed b'en à pe' prè' in moâs, deux moâ' après çâ, i' en r'ssou' in aut'e. Anadin éta't lâ. Mé', i' a pâs fait' 'oèr eur'guien eur'guien d'la lampe. « Més enfants, i' dit, vous êt's b'en greillé' écitt', vous aut's, b'en amanché, i' dit, i' y â r'guien qui vous manque. C'ést greillé, i' dit, i' y a r'guien d'plus beau. I' dit, quoi j'peu' 'oèr, i' dit, i' y â 'ienqu'in affair' qui vous manque. I' dit, si vous aviez, i' dit, lés sept cœurs de roc, i' dit, lâ, i' dit, dan enn' niche, lâ, i' dit, çâ, c'ést beau ! C'ést la plus belle affair' que vous pourrié' a'oèr.

– Oué ? C'ést bon ! »

Te'hours ça jâse enne escousse. Mon gârs s'en vâ. Po'gn' la lampe, frott' la lampe, lés sept génies sortent. I' dit : « J'ai que'qu' chose à vous d'mander, i' dit, j'sé's pâs si j'su's b'en o' b'en don j'su's pâs b'en, mé' si j'su's pâs b'en, i' dit, vous me l'direz.

– Oué ? Quo' ç' c'ést vous désirez d'a'oèr ?

– J'désir'ra's, i' dit, d'a'oèr lés sept cœurs de roc.

– Lés sept cœurs de roc ? Ah ! maît'e, i' dit, vous pouvez dir' qu' vous filez pour 'mander que' chose, qu'vous saviez pâs, si vous étiez b'en oui ou non. Savez-vous de quo' c'que c'ést, i' dit, lés sept cœurs de roc ?

– Non.

– I' dit, c'ést nos cœur' à n'us aut'es. I' dit, en prenant nos cœurs, on ést détruit ! I' dit, l'affair' d'la lampe, 'a ést fénie . . .

– Ah ! b'en, i' dit, j'su's b'en content d' m'a'oèr pris de c'magniér'-lâ !

– B'en, i' dit, oui. Lés sept cœurs de roc c'ést nos cœur' à n'us aut's !

– All right ! »

17. *Sneak* [ to ] (angl.) : Fureter, sentir, se glisser furtivement.

Te'jou' dan in aut'e affaire, que'qu' tem [ temps ] après, i' en r'ssou' encôre in aut'e, et p'i' i' â resté' enn' coupeul de s'maine' avec eux aut's. Tout' 'ta't tranquille, p'i' i' faisa't pâ' 'oèr qu'i' connaissa't l'affair' de c'lamp'-lâ pâ'-en-tout' ; pâ'-en-tout', pâ'-en-tout'. P'i' 'a promiér' chos' qu'i' a sue, i' ava't griffé la lamp' p'i' i' éta't disparu a'ec le château p'i' 'a princesse avec. Goud baïe [ good-bye ][18] !

Mon gârs r'ssoud l'soèr, p'us rien, p'us d'château, p'us d'princesse, p'us r'guien. « B'en, i' dit, ça parle au câlin, j'su's b'en amanché, lâ ! Charch' de v-où c'ést rendu, çâ ? »

B'en, i' ava't sa p'tit' baille [ bague ]. « Tu m'âs app'lé éci, 'tit maît'e, me v'lâ arrivé !

– Oui, mé' i' dit, j'cré's qu' c'st in p'tit brin trop fort pour toé. Mé', i' dit, c'st égal ; i' dit, m'âs te d'mander que'qu' chose. Sé's-tu, i' dit, de v-où c'mon château, p'is ma princesse, p'is ma lampe ést allée ?

– Ah ! i' dit, oui, je l'sé's. Mé' i' dit, ça t'ser' à r'guien d'essayer, i' dit, asteur, i' dit, c'ést trop loin, i' dit. T'en viendra's jama's, jamè' à bout, co' minm' que tu us'ra's la terre, i' dit, cinq mill' fois, tu la r'joindrâs jama's.

– Oué, mé', de v-où c'que c'ést, çâ ?

– Ah ! Te l'dire, i' dit, ça t'ser' [ sert ] à r'guien ! 'Ted b'en qu' tu vâ' asseyer, p'is ça f'râ pâs, i' dit, tu vâs t'fair' détruire, i' dit, à c'cou' [ coup ] écitt' . . .

– Oui, mé', dis-moé, i' dit, où c'qu'alle ést ?

– Ah ! câlin ! 'a ést 'ted b'en, i' dit, cent mill' mill's l'aut' bord d'la mer. Comment c'qu'tu vâs faire, i' dit, pour aller lâ ?

– Ah b'en ! lâ, i' dit, j'pâs mal en peine, lâ, all right !

– 'Cou' don, i' dit, quand j'été charcher ma lampe, lâ, lâ, qu'avè enn' p'tit' vieille, lâ, qui s'ést mi' en oéseau, lâ, c'ta't pâs mal loin, çâ.

– Oué ! c'ta't pâs mal loin . . .

– Mé', i' dit, tu s'ra's pâs capab'e, i' dit, d'fair' pareil, i' dit, à c'cou' écitt', i' dit, me transporter lâ tout d'in coup, lâ ?

– Non, j'pens' pâs, i' dit. Mé', i' dit, on peu' asseiller ! I' dit, in n-asseill' [ essai ] coût' pâs cher. »

Te'jours, i' dit : « Asseille l'transporter lâ ! » Ah ! lâ, i' a été enn' bonne escousse, devant d'en v'nir à bout de coller lâ, du long. I' a été sept à huit ans, lâ, à fourgâiller[19] d'in bord p'is dans l'aut'e avant de v'nir à bout d'frappé'[20] à 'a bonn' place. I' en trouva't b'en dés places, mé' c'ta't pâ' 'a bonn' place. V'lâ à la fin, vien à bou' à trouvé' encôre.

---

18. *Good-bye* (angl.) : Adieu.
19. *Fourgailler* : Chercher partout, fureter, se déplacer sans plan précis.
20. *Frapper* : Découvrir, trouver.

Lâ, i' y ava't deux fille' engagér's[21] p'i' enn' vieill' p'is l'vieux menisien [ magicien ]. B'en, i' commence à rôdâillé' alentour, lâ p'is s'faire aconnaît' dés fille' in peu ; commencè' à sortir avec, lâ. P'is lés fill's connaissa'ent tout' çâ, c'tte affair'-lâ, 'és aut's, i' éta't t'ut seul, lui, lâ. I' a commencé' à leu' tirer lés vers du nez tranquill'ment d'in affaire à l'aut'e, et p'is, lâ, i' ont commencé à gu'i dir' que ce gârslâ, i' faisa't quo' c'qu'i' voulè' avec çâ. « Ah ! i' dit, ça s'ra't commode, i' dit, a'oèr enne affair' de minme, hein ! a'oèr enn' lamp' pareil à çâ, i' dit, faire, i' dit, tout c'qu'on veu' a'oèr avec.

– Oui, mé' 'a dit, c'ést pâs isé [ easy ][22] 'a dit, d'mett' la main d'ssus, c'ést pâ' isé [ easy ] ! »

Te'hours, i' a v'nu à bout d'sa'oèr de v-où c'qu'alle éta't. « B'en, i' dit, j' m'en vâs l'a'oèr, en lui-minme ». I' s'souhaite en p'tit oéseau, pareil comm' l'aut'e, lâ, p'i' ils l'mett'nt dan enn' cage. Et p'is l'soèr i' rouvrè' 'a porte, p'i' i' s'prom'na't. Le lend'main matin, quand qu'i' avè' enn' chance, i' s'en alla't, i' se r'souhaité' en homme encôr' p'i' i' rencontra't sés fille' et p'is . . . Après çâ, le soèr, lâ, devant la brenante, i' s'faisè' en p'tit oéseau, p'i' i' rentra't, p'i' i' allè' s'braquer dans sa cage . . . Te'jou' i' a v'nu à bout d'trouver de v-où c'qu'i' éta't, la lamp' marveilleuse. Elle étè' au bout d'son lit dan enn' gross' valise d'à pe' près quat' pieds d'larg' p'is six ou sept pieds d'long, lâ, çâ d'haut. Ça prenè' enn' clé spéciale esprès pour rouvert c'tte câlin d'valis'-lâ p'is lés filles, i' ont dit de v-où c' qu'i' t'na't sa clé, p'is tout'.

I' s'ést faufilé, p'i' i' a volé sa clé ; i' s'déshabilla't l'soèr p'i' i' ava't sa veste, lâ ; i' ôta't sa ch'mise, metta't çâ su' l'dossier d'enn' chaise, lâ, ôta't sa vest' p'is metta't çâ par-dessus ; après çâ, i' accrocha't sés pantalons su' l'pôteau d'la chaise. Sa clé éta't toujours dans la poche, dans sa poch' de veste, la poche à drett'.

I' s'coule en p'tit oéseau p'is s'en vâ lâ, p'i' i' s'approch' lâ. Te'hours qu'mon gârs quand qu'i' a vu qu'i' dorma't comme i' faut, i' dit c'ést l'temps, çâ. Lâ, i' s'ést souhaité en homme, i' a po'gné 'a clé, i' a rouvert la valis' p'is vrang ! i' po'gn' la lampe !

Mon gârs s'réveill, mé', i' éta't trop târd, i' avè' 'a lamp' dans 'és mains. Lés sept p'tits bonhomme' r'ssoud'nt p'i' ils l'ont mi' en poussiére. Lâ, i' â r'souhaité son château, rendu à 'a minm' plass' v-où c'qu''a étè' avec la princesse.

Lâ, i' ont fait' v'nir l'évêque, lâ, i' ont r'nouv'lé leu's noc's de nouveau, lâ. Tout l'monde en général étè' invité : tortus, bossus, coupeux d'grands ch'mins, faiseu's d'billots, châarquiers, rouleurs, tout'. P'is moé, en pâssant lâ, j'éta's lâ, j'écouta's, i' dit : « Heille heille ! i' dit, écitt' on fil' tout drett ! P'is non ! Vâ conter çâ aux aut's ! »

---

21. *Engagères* : Servantes, domestiques.
22. *Easy* (angl.) : Facile.

## 8 – LES TROIS CONSEILS DE LA TIREUSE DE CARTES

Une fois, c'était un cultivateur qui s'était acheté une nouvelle ferme. L'argent se faisait rare et pourtant le fermier devait faire face à des versements assez lourds. Arriva le moment où, incapable de payer ses versements, il fit un emprunt pour acquitter d'un coup toute sa dette. Mais il lui fallait rembourser le dernier argent emprunté.

Il proposa un plan à sa femme : « J'ai l'intention de te quitter quelques années pour gagner l'argent nécessaire au remboursement de notre emprunt. À ce moment, notre ferme sera à nous, libérée de toute dette, et nous pourrons y vivre en paix.

– Fais comme tu l'entends, répond l'épouse. Seule ici, j'espère pouvoir répondre aux nécessités de la vie et, en surveillant les dépenses, en arriver à boucler le budget.

– Tu as raison, ma femme ! »

Le fermier fait ses adieux à son épouse, à son enfant, et prend la route. Il marcha longtemps, longtemps avant de trouver une position stable et rémunératrice. Il arrive enfin chez un gros cultivateur bien outillé, propriétaire de troupeaux, de vaches laitières, en plus d'autres sources de revenus. Le gros cultivateur employa le voyageur pendant douze ans. Les salaires n'étaient pas exorbitants, à cette époque, mais notre employé réussit en douze ans à économiser quatorze à quinze mille dollars. L'employé dit au gros cultivateur : « Maintenant, je me crois capable d'administrer mes propres affaires : je vais vous quitter ! »

L'employé reçoit son salaire, argent comptant, des mains de son employeur. « Je vais m'acheter quelques pièces de vêtements, pensa le fermier démissionnaire, et je vais reprendre la route de mon foyer ! » Il entre dans un magasin ; sur les entrefaites, arrive une vieille dame accompagnée d'une femme. Cette dernière dit à la vieille : « Ce soir, je vais aller vous visiter et vous tirerez les cartes à mon sujet. Il y a longtemps que vous n'avez pas étudié mon avenir de cette façon, mais la dernière fois que vous avez tiré les cartes, vous m'avez prédit la vérité !

– Ah ! diable, pense le fermier, elle lui a dévoilé la vérité en tirant les cartes ! »

Il demande à la cartomancienne de tirer les cartes pour lui, et elle accepte volontiers, moyennant la somme de vingt-cinq sous. « Voici votre pièce de monnaie, dit le fermier, et maintenant tirez les cartes à mon sujet ! »

La cartomancienne saisit un paquet de cartes et les lui fait mêler. « Monsieur, dit-elle pour débuter, vous partez en voyage. Il y a bien longtemps que vous avez quitté votre foyer ; je ne puis savoir à combien d'années remonte votre départ, mais vous retournez chez vous, en autant que je puisse le constater. Maintenant, je vais vous donner un conseil. Pendant votre voyage, filez droit votre chemin. N'arrêtez pas causer avec le premier venu. Continuez votre route et ne prenez conseil de personne ! »

La cartomancienne fait battre ses cartes de nouveau et entame une autre tranche de renseignements : « Le long de votre route, vous allez loger à plusieurs endroits. Je vous conseille de vous occuper seulement de vos propres affaires. N'intervenez pas là où vous n'êtes pas directement intéressé.

– Je vais suivre votre conseil ! »

La tireuse de cartes consulte une troisième fois son jeu après l'avoir fait mêler. « Un autre conseil, ajoute la cartomancienne : Je vous recommande de remettre votre colère au lendemain, et d'y penser deux fois avant de passer aux actes ! »

Le fermier prend la route et marche quelque temps ; bientôt, il rejoint deux voyageurs qui avancent lentement dans la même direction. Ces deux piétons lui demandent où il se dirige. Notre voyageur solitaire répond : « Je vais vaquer à mes affaires. Je ne puis ralentir le cours de mon voyage ! » Sans se soucier des deux flâneurs, il continue sa marche.

Pour abréger le récit, disons que, le soir, il arrête à un hôtel et demande à l'hôtelier une chambre pour loger. « Oui, répond l'hôtelier ; avez-vous de l'argent ?

– Oui ! fait le voyageur.

– Ah ! avec de l'argent, on pénètre partout ! »

À l'heure du souper, le voyageur s'approche de la table pour prendre son repas. L'hôtelier apporte bientôt une grande chaise berçante où était assise une femme. « Voici mon épouse, souligne l'hôtelier ! » La femme était tellement maigre qu'on aurait pu presque observer la lumière du soleil à travers son squelette. Elle se berce lentement pendant que le voyageur mange sous la surveillance d'une serveuse. Le souper terminé, le voyageur se retire en se disant intérieurement : « Je n'ai jamais vu, dans ma vie, une femme si décharnée ! J'en suis tout troublé : elle n'a que les os et la peau ! »

Le lendemain matin, après sa toilette, le voyageur s'approche de la table. La serveuse rapporte la même berçante et y installe la femme de la veille. L'hôtelier répète la même remarque : « Voici mon épouse ! » Le voyageur risque un coup d'œil ; il ne peut s'empêcher de se faire cette réflexion : « Diable ! elle a pris de

l'embonpoint, cette nuit, la dame ! » Il l'a reconnue à certains traits de physionomie malgré la maigreur de la veille.

Pendant son repas, le voyageur, trois ou quatre fois, vint à un cheveu de demander l'explication du phénomène chez cette femme si maigre et devenue si grasse à un jour d'intervalle. Il se retint de poser sa question au souvenir du conseil de la cartomancienne : ne jamais se mêler des affaires d'autrui ! Sans dire un mot, le repas terminé, il se lève de table et file dans une autre pièce. Peu après, l'hôtelier frappe à la porte et dit au voyageur : « Viens de ce côté-ci ! Tu vois ma femme, tu vois dans quel état elle est ?

– Si, je la vois !

– Tu te rappelles son état, hier soir ?

– Exactement.

– C'est la même femme qu'hier. Maintenant elle est guérie pour le reste de sa vie ; dorénavant elle va vivre en bonne santé. Seul un homme capable de se mêler de ses propres affaires pouvait la guérir. Tu as été cet homme rare qui as su refréner sa curiosité. Plusieurs autres visiteurs, après l'avoir vue si maigre, le soir, demandaient le lendemain matin une explication relative à son changement. Elle retombait encore dans son état de maigreur. Toi, pour t'être mêlé de tes affaires, tu as guéri ma femme ; tu ne me dois rien pour avoir logé et mangé chez moi. De plus, je te fais cadeau de cinq cents dollars. Regrettes-tu d'avoir maîtrisé ta curiosité ?

– Évidemment, je ne regrette rien ! Tous les deux souhaits m'ont porté chance ! Je ne sais si le troisième aura le même effet ! »

Ce problème le préoccupait.

Le voyageur arrive en vue de sa demeure, le soir, vers dix heures et demie ou onze heures. En son absence, son garçon avait grandi et avait été ordonné prêtre deux jours plus tôt. La mère, heureuse de la vocation de son fils, jouissait, au salon, de l'intimité de son enfant devenu prêtre. Ce dernier était assis sur les genoux de sa mère et la tenait par le cou. Ah ! la maman revivait avec bonheur les événements qui avaient conduit son fils à l'autel.

Le voyageur jette un coup d'œil dans le salon à travers la fenêtre et porte la main à son pistolet pour se venger de cette trahison. Il pense au conseil de la tireuse de cartes. Il remet le pistolet en place en se disant : « Non, je ne puis croire à ce comportement de mon épouse ! » Il tourne les talons et s'en va coucher à l'hôtel du village.

Le lendemain matin, entre huit et neuf heures, il approche de nouveau de sa demeure. Il revoit le visiteur du soir précédent ; il remarque qu'il est habillé en prêtre. Après un coup d'œil rapide, le voyageur frappe à la porte. Sa femme vient lui ouvrir et lui saute au cou pour lui manifester sa joie de le revoir. « Et ce prêtre, d'enchaîner le voyageur, il m'a l'air passablement jeune !

– Oui ; c'est notre fils ! Il a été ordonné prêtre, il y a deux jours. Hier soir, nous avons passé la veillée, au salon, seuls dans l'intimité ».

Le fermier, une fois de plus, se livre à ses réflexions : « La tireuse de cartes m'avait bien dit la vérité ! Si je n'avais pas tenu compte de ses trois conseils, de ne pas me joindre aux flâneurs de la route, de me mêler seulement de mes affaires et de remettre ma colère au lendemain, où en serais-je maintenant ? Si je m'étais servi de mon pistolet, à mon arrivée, hier soir, ah ! quelle catastrophe ! »

Et c'est tout ce que je sais de l'histoire des trois conseils !

## LES TROIS CONSEILS DE LA TIREUSE DE CARTES

*Conte populaire raconté, le 23 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario. Conte appris en 1899, de son père, Maurice, natif de Saint-Jérôme, Qué., en 1862.*

*Enregistrement no 1346. Conte-type 910 B (ne prendre conseil de personne, sur la route ; ne pas se mêler des affaires des autres ; remettre sa colère au lendemain).*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'été' in cultivateur. I' avè' ach'té enn' place, enn' farme et p'i' i' ava't b'en dés peill'men [ paiements ] à faire, p'is le tem [ temps ] éta't pâs mal[1] dur. P'i' i' ést v'nu, qu'i' éta't plus capab' de rencontrer sés peill'ments qués'ment. P'is quand qu'i' a vu çâ, i' a remprêté [ emprunté ] d'nouveau, et p'i' i' s'ést clairé [ to clear ][2] d'sés peill'ments. Mé' folla't qu'i' peill' [ paie ] 'a dargnière emprêt.

B'en, i' di' à sa femme, i' dit : « J'cré's b'en, i' dit, m'â' vâs t'laisser pour que'que' années. M'â' aller m'fair' d'l'argent pour v'nir à bout d'rencontrer c't emprêt-lâ, p'i' après çâ, i' dit, on vâ s'trouver che' nous, on vâ s'trouver clair[3], i' dit, on pourra viv' tranquille.

– B'en, c'st à ton goût ; 'a dit, moé, 'a dit, j'pense, 'a dit, v'nir à bout d'pâssé' au travers, écitte, p'is, 'a dit, tranquill'ment, j'pens' d' 'n avoèr assez pour v'nir à bout d'viv'e, 'a dit, en r'gârdan à tout'.

– O ké ! »

Te'jours, i' dit bonjour à sa femm' p'i' i' pârt. I' a fait' b'en du ch'min d'van à bout de s'trouvé' enn' place, on vâ dire, pour 'nir [ venir ] à bout d'resté' enne escousse, pour s'fair' d' l'argent.

Te'jours, la dargnièr' plaç' qu'i' â frappé[4] c'été' in cultivateur, in gros cultivateur. I' ava't b'en . . . in gros stock[5], b'en dés animaux, b'en dés vache' à lait. I'

---

1. *Mal (pas)* : Passablement, assez.
2. *Clear* [ to ] (angl.) : Acquitter, se libérer de.
3. *Clear* (angl.) : Se trouver clair : Être libre, quitte.
4. *Frapper* : Rejoindre, parvenir à, arriver à.
5. *Stock* (angl.) : Troupeau, variété d'animaux.

ava't tout's sort's de choses. I' â travaillé lâ, lâ, partant douze ans d'temps. Lés salair's s'ta'ent pâ' à tout' câsser dans cés années-lâ, mé', i' s'ést gagné, dans douze ans d'temps, quatorze à quinz' mill' piasses, clair [ clear ][6] à lui.

« B'en, i' di' au cultivateur, j'cré's b'en, i' dit, asteur, i' dit, j'pense, i' dit, d'êt' capab' d'rem'ner lés deux bout' ensemb'e, i' dit, asteur, j' m'en vâs. » Il l'a payé cash down[7]. « Ah b'en ! i' dit, asteur, i' dit, m'âs m'greiller que'qu's morceaux d'linge et p'i' i' dit, j' m'en r'tourne. »

I' arrête au magasin. I' y â enn' vieill' qui rent' lâ avec in aut' femme, p'is l'aut' femm' s'mè' 'à dire à 'a vieille, 'a dit : « A soèr, 'a dit, m'â' aller vous trouver p'i' 'a dit, vous allez m'tiré' aux cartes, 'a dit ! V'lâ longtemps que j'me su's pâs fait' tiré' aux cartes, p'i' 'a dit, la dargnièr' fois qu'vous m'avez tiré' aux cartes, vous m'avez dit la vérité.

– Ah ! câlin ! Tiré' aux cartes, p'i' 'a gu'i â dit la vérité ! »

D'mande [ demande ] à 'a vieill' pour gu'i er'tiré' aux cartes ! 'A dit : « C'ést correck, 'a dit, mon ami ! J'peux b'en vous tiré' aux cartes ! »

La vieill' chargea't [ to charge ][8] vingt-cinq cenn's pour tiré' aux cartes. « Quiens ! » i' gu'i denn' le vingt-cinq cennes. I' dit : « Vous allez m'tiré' aux cartes !

– La vieille, 'a di' oui ! »

Pren 'és cartes, 'a gu'i fa't brâssé' 'és cartes. Le premier coup, 'a dit : « Mecieu', 'a dit, vous, 'a dit, vous parté' en 'oéyage, lâ. 'A dit, v'lâ b'en longtemps, 'a dit, vous êt's parti d'che' vous. 'A dit, j'peux pâs dir' comment longtemps, mé', 'a dit, lâ, vous en r'tournez che' vous, ma'iér' [ manière ] j'peu' 'oèr. P'is, 'a dit, asteur, j'in conseil à vous denner. Vous parté' aller che' vous, 'a dit, suivez vot' ch'min drette. Arrêtez pâs, 'a dit, pour jâsé' avec n'importe qui. Continuez vot' route. Prenez pâs d'conseil de parsonne ! Bon ! »

Eurbrâss' lés cart's de nouveau. 'A dit : « Asteur, 'a dit, du long d'vot' ch'min, 'a dit, vous allez loger, 'a dit, à que'qu' place. 'A dit, mêlez-vous d'vos affaires. Mêlez-vous pâs, 'a dit, de quoi c'qui vous r'gârde pâs !

– Oué ! c'st ô ké ! »

Fait r'brâsser lés cart's de nouveau pour la t'oâsièm' fois. R'gârd' dan 'és cartes. « B'en, 'a dit, lâ, 'a dit, j'te d'mand' mett' la colère au lend'main, de penser devant d'aller plus loin !

– O ké ! »

Te'hours, mon gârs pârt. In coup qu'i' fut parti enne escousse, eur'join enn' coupeul de gârs qui s'en alla'ent, i' alla'ent pâs b'en b'en vite. I's d'mande' où c'

---

6. *Clear* (angl.) : Mis de côté (argent), économisé.
7. *Cash down* (angl.) : Argent comptant.
8. *Charge* [ to ] (angl.) : Demander, exiger en paiement.

qu'i' alla't. I' dit : « Moé, i' dit, j' m'en vâs, i' dit, à mon affaire. J' continue ma route, moé ! »

Continue sa route. I' a pâs fait' de câs d'és aut's. Té'hours, pour piqué' au plus court, le soèr, arrive à in hôtel. 'Mande à l'hôtelier si i' pouvè' a'oèr à loger lâ. I' dit : « Oui, i' dit, avez-vous d' l'argent ?

– I' dit, oui.

– I' dit, avec de l'argent, i' dit, on vâ partout. »

Te'jours, le soèr, i' s'mè' à tab' pour souper. Prenne' enn' grand chais' barçant', vient s'braqué' en coin, lâ, avec enn' femme. I' dit : « Çâ, i' dit, c'ést ma femme ! »

'Ta't maig'e ; tu pouvè' 'oèr, on vâ dire, b'en proch' le soleil au travers. 'A s'barça't tranquill'ment, mon gârs mangea't. La sarvant' l'â servi. In coup qu'i' a eu féni d' souper, i' s'ést r'tiré. I' di' en lui-minme, i' dit : « J'ai jama's vu enn' créyatur'[9] si maig' de ma vie ! C'st effréyant, i' dit, 'a â 'ienqu' lés os p'i' 'a peau, juss'e ! »

L'lend'main matin, i' s'leuve, i' s'lave, s'en vient, s'approch' d'la tab'e. 'A remmèn' la minm' chaise, mèn' la femm' lâ. Lui : « Çâ, i' dit, c'ést ma femme ! » I' a j'té in œil. « Câlin, i' dit, alle â engraissé, i' dit, c'tte nuit ! »

Il l'â r'connue par sa r'ssemblance. La hournée avant, 'a éta't b'en maig'e. Mé' i' 'oéya't sa r'ssemblance.

Te'hours, en mangeant, i' a rouvert la yeul' [ gueule ] t'oâs quat' fois, pour gu'i d'mander quoi ça voula't dire, çâ, que hier à soèr, qu' 'a éta't si maig'e, p'is qu'à matin, qu''a éta't si grâsse ? I' dit : « 'A m'â dit, i' dit, de m'mêler d'més affaires ! » I' a farmé sa yeule. I' s'ést l'vé. In coup qu'i' a eu féni d'manger, i' s'st en r'tourné l'aut' bord.

L'hôtelier, i' r'vien à lui. Toc, toc, toc, toc ! « Viens 'citte. 'Oés-tu ma femme, lâ, i' dit, comment c' qu'alle est, lâ ?

– I' dit, oui !

– Hier à soèr, tu sé's comment c' qu''a éta't ?

– I' dit, oui !

– C'é' 'a minme. I' dit, ça prenè' in homm' comm' toé, i' dit, pour la rem'ner. P'is lâ, 'a ést guérie pour le restant d'sés jours. I' di' 'a vâ to'jour' êt' de minme, i' dit, asteur. Ça prenè' in homm' qui vîn [ vint ] à s'mêler d'sés affaires, p'i' i' dit, tu t'és mêlé d'tés affaires. I' y en â b'en, i' dit, i' arriva'ent p'i' i's gu'i d'manda'ent, i' 'a 'oéya'ent l'soèr, l'lend'main matin : « Oué ! . . . b'en, comment ça s'fa't, çâ ? » 'Cou' don, 'a éta't pri' encôre, pareil. Mé' i' dit, toé, tu t'és mêlé d'tés affaires. I' dit

9. *Créature* : Femme ou fille.

ça t'coût' pâ' enn' cenne, pour a'oèr resté écitte, loger, a'oèr ton souper, ton déjeûner, toute ! »

I' prend cinq cents piasses p'i' i' gu'i denne. « Quiens ! Es-tu content de d'çâ, i' dit, d' t'a'oèr mêlé d'tés affaires ?

– I' dit, oui ! B'en, i' dit, câlin ! i' dit, en v'lâ deuss' de bonnes ! J'sé's pâs, i' dit, si l'aut' vâ 'virer pareil. » B'en, i' gu'i pensa't.

I' arriv' chez eux, l'soèr, vers dix heure' et d'mie à onze heures. Son garçon, i' éta't grand. La journée avant, i' ava't 'té r'çu prêt'e. Ah ! p'i' 'a éta't content' de son garçon, elle, de 'oèr qu'i' éta't prêt'e. I' été' au salon, tou' 'és deux, p'i' i' été' assis su' lés g'noux d'sa mère, p'i' ava't sa mèr' par le cou. Ah ! sa mère éta't b'en content' de voèr comment c'que c'ava't r'viré. Mon gâ' arriv' p'i' i' aparçoit çâ.

Mè' 'a main dans sa poch' pour prend' son revolver pour tirer. Ah ! ah ! serr' çâ encô'e ! I' dit : « Non, j'cré's pâs çâ ! » I' a r'viré d'bord, p'i' i' s'ést en-allé à l'hôtel qu'i' y ava't lâ, p'i' i' a couché lâ.

L'lend'main matin, vers huit heures, huit heure' et d'mie, neuf heures, i' s'ést en-allé chez eux. L'minm' gârs 'ta't lâ, i' été' habillé en prêt'e, tout' çâ. I' r'gârd' çâ. Frappe à 'a porte, toc, toc, toc ! 'A vient gu'i rouvrir la porte. Ah ! 'a éta't b'en content' de l'oèr. 'A gu'i saute au cou. P'i' i' dit : « C'prêt'-lâ, i' dit, ç'a m'â d' l'air, i' dit, d'in jeun' prêt'e ?

– Oui ! 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést not' garçon, 'a dit. I' a été r'çu prêt'e, 'a dit, avant z-hier. P'i' 'a dit, hier à soèr, 'a dit, o' a pâssé la veillée ensemb'e, 'a dit, au salon.

– Oué ? B'en, i' di' en lui-minme, c'ést b'en vrai, çâ ! Més t'oâs souhaites, 'a dit, qu' 'a a faite, lâ, d'pâsser tout drette, me dir' de suir' mon ch'min, p'is l'aut'e, de m'mêler d'més affaires, p'is r'mett' ma colère au lend'main. Si j'ava's tiré, hein ! J'a'rè' été fin, lâ ? »

Çâ, c'ést tout' j'en sé's !

## 9 – LA JOLIE FEMME MARIÉE À UN BOSSU

Il était une fois un vieux et une vieille qui avaient une fille unique, mais un modèle de beauté, d'une allure rondelette. Elle avait deux amis ; le premier était un joli jeune homme, bien planté, élégant, et l'autre peut-être un peu plus intelligent, mais affublé d'une bosse dans le dos. Elle n'aimait pas le bossu. Elle le recevait poliment, mais avec froideur. Ses parents étaient toute prévenance pour le bossu. Par contre, le joli jeune homme l'attirait beaucoup. C'était un ami très plaisant, un employé de la ville qui gagnait un faible salaire. Le bossu avait beaucoup d'argent, il était très riche.

Les parents, dans l'espoir de recevoir plus tard une aide financière de leur gendre, suggèrent donc à leur fille d'épouser le bossu, mais la jeune fille le prenait sur un autre ton. Autant elle était indifférente au bossu, autant elle aimait le petit employé municipal.

Quand elle se rendit compte que ses parents la poussaient à épouser le bossu, elle commença à raisonner autrement : « Peut-être serait-il plus sage d'épouser le bossu ? Il est riche, tandis que l'autre n'est qu'un pauvre salarié ! »

Pour abréger notre récit, disons que la jeune fille épouse le bossu. Après le mariage, le bossu se fait construire une belle maison, mais il en éloigne tous les visiteurs, parents ou amis. Même le beau-père et la belle-mère n'avaient plus le droit de visiter leur fille après son mariage. Ils se sentaient désappointés, eux qui avaient poussé leur enfant à épouser le bossu. Et le sacripant de bossu leur tournait le dos ! Ils regrettaient maintenant leur conduite.

L'ancien ami de la jolie fille unique continuait son travail quotidien tout en maudissant la jalousie du bossu qui tenait sa femme enfermée du matin au soir. Personne ne pénétrait chez le bossu ; les parents ignoraient ce qui arrivait à leur fille.

Un bon samedi soir, le bossu voit arriver chez lui deux de ses frères, bossus eux aussi. Les trois frères se ressemblaient d'une façon étonnante. Les deux visiteurs ne purent voir leur belle-sœur tellement le mari tenait sa femme à l'écart ! Le lendemain matin, le bossu prépare le déjeuner de ses frères, et tous trois partent entendre la messe. Le bossu possédait un banc dans l'église. Il laisse ses deux frères à l'arrière du temple et va s'asseoir dans son banc. Assis sur le bord du

banc, il laissait sa bosse dépasser à l'extérieur. Il faisait son homme important. Ses frères le regardent et se sentent humiliés. « Il nous laisse à l'arrière de l'église, dit l'un d'eux ; il aurait pu nous faire asseoir dans son banc ! Il ne manque pas de place : il est tout seul dans un banc destiné à trois paroissiens. J'ai entendu dire qu'il avait une femme d'une beauté rare. Allons-nous-en chez lui pour vérifier si elle est aussi belle qu'on le dit ! »

Les deux frères reprennent le chemin de la maison du bossu pendant que ce dernier, de son banc, assiste à la messe sans soupçonner quoi que ce soit. Les deux bossus reviennent chez leur frère et frappent à la porte. La femme vient leur ouvrir mais se montre assez peu accueillante : « Que venez-vous faire ici, vous autres ?

– Eh bien ! répond l'un, nous avions entendu dire que notre frère avait épousé une jolie femme . . . vous savez, c'est notre frère !

– Je le sais, mais que venez-vous faire ici ? Je vous conseille de déguerpir au plus tôt ! Mon mari est jaloux au dernier degré. S'il vous trouve ici, je crois qu'il peut me tuer !

– Ah ! s'il en est ainsi, nous allons nous retirer.

– Passez plutôt par ici ! »

Elle les entraîne à l'arrière de la maison, près d'une immense caisse haute et longue, munie d'un cadenas. « Glissez-vous rapidement dans cette caisse pour empêcher mon mari de vous voir ! Vous en sortirez un peu plus tard ! »

Les deux frères entrent dans la boîte ; la femme prend soin de la fermer solidement au moyen du cadenas. « Vilains bossus, se dit-elle, votre frère m'a causé assez de tracas ; je ne veux pas que vous m'en causiez à votre tour ! »

Elle perce sept ou huit trous de tarière dans le couvercle de la caisse et y déverse une grande quantité d'eau bouillante sur les deux bossus. Ceux-ci ne tardent pas à trépasser.

L'ancien amant de la jeune femme du bossu était toujours au service de la municipalité, et faisait sa tournée, le dimanche, dans l'avant-midi. Il faisait le tour des quartiers avec un tombereau tiré par un cheval, et il recueillait tous les objects abandonnés, et même les cadavres. Dans ce pays-là, on n'enterrait pas les morts ; les chiens, les chats ou tout autre cadavre étaient recueillis dans le tombereau et jetés à la mer.

Un peu avant le passage du boueur, vers onze heures, la jeune femme tire un des bossus de la caisse et le place près de la route. L'employé se présente : « Combien exiges-tu, lui demande-t-elle, pour me débarrasser de ce cadavre à tout jamais ?

– Nous y verrons plus tard ; le prix ne sera pas exagéré ! »

Le boueur s'éloigne et va jeter le cadavre à la mer. Il revient chez la jeune femme pour y recevoir sa récompense. Entretemps, l'épouse du bossu avait placé l'autre cadavre près de la route. « Comment, sale bossu, tu es revenu ici avant moi ? » Il le culbute dans sa voiture et va le lancer à la mer.

Il revient sur ses pas dans l'intention de réclamer ses quelques sous. Le boueur arrive à la maison de la jolie femme juste au moment où son mari bossu, de retour de la messe, franchit la porte de la cour. « Comment, s'écrie l'employé, mon saligaud, tu m'as encore devancé ? » Il attrape le bossu et se prépare à le terrasser. « Lâche-moi, crie le bossu, laisse-moi tranquille ! » Le boueur lui assène un coup de talon à la figure et l'abat. De la voiture, le bossu tombe à la mer.

L'employé municipal revient percevoir sa récompense. D'ordinaire il réclamait cinquante sous par course à la mer ; cette fois, il en avait fait trois. La femme s'informe de la somme à verser : « Cinquante sous, répond le boueur, c'est suffisant ! »

Une fois libérée du bossu, la jolie femme épousa le boueur, son amant d'autrefois. En plus d'être débarrassée du bossu, elle hérita de sa fortune, et ne manqua jamais d'argent !

Voilà tout ce que je sais de cette histoire !

## LA JOLIE FEMME MARIÉE À UN BOSSU

*Récit folklorique raconté, le 26 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario. Le conteur est né à Ottawa, a émigré à Warren vers 1904 et demeure à Sturgeon Falls depuis près de 50 ans. Il a appris ce conte de son père, Maurice Prud'homme, vers 1899.*

*Enregistrement no 1351. Conte-type 1536 B.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in vieux p'i' enn' vieille. I' avè' 'ienque enn' fille, p'is de quo' c'qu'on appelle enn' bell' fille, pareil comm' cell'-là, lâ, b'en fait', tâillée au couteau croche[1], que' qu' chos' de beau !

Alle ava't deux amis, in beau joli jeune homme, b'en fait', b'en planté su' deux pattes, lâ. P'is l'aut'e, i' éta't pâs trop, trop, trop câlin, mé' i' avè' enn' gross' boss' dans l'dos ; c'tè' in bossu.

Mé', all' l'aima't pâs, l'bossu ! Alle aima't b'en mieux l'aut'e, in joli jeune homme, p'is smatt' [ smart ][2]. Le bossu lui, all' le r'ceva't, mé', c'ta't pâs d'sés goûts, çâ. Mé' son pèr' p'is sa mère . . .

L'aut'e, lâ, qui éta't si joli, p'is si smatt', lâ, c'tè' in homm' qui travaillè' à 'a journée pour la ville, et p'i' i' gâgna't pâs dés gross's gages. Mé', l'bossu éta't riche, lui, b'en riche, i' ava't b'en d'l'argent. P'is son pèr' p'is sa mère à 'a fille, i' aima'ent mieux l'bossu par rappor' à son argent. I' ava't d' l'argent ! « Si 'a mariera't l'bossu, 'ted b'en, i' dit, ça nous aid'ra't, çâ, plus târd ? 'Ted b'en qu'i' nous aid'ra't, lui ? » I' conseillè' à 'a fill' de marier l'bossu. Ah ! mé' c'ta't pâs d'sés goûts, çâ, pâ'-en-toute, pâ'-en-toute. 'A aima't b'en l'aut'e.

B'en, quand qu'alle a vu qu'sés parents la poussa'ent pour marguier l'bossu, 'a dit : « 'Ted b'en c'ést vrai. 'Ted b'en j' s'ra's mieux d'marguier l'bossu, parç' qu'i' â b'en d'l'argent, i' ést riche. L'aut'e, i' a r'guien ! I' a juss' sa journée d'ouvrage en avant d'lui ! »

To'hours, pour piqué' au plus court, d'in affaire à l'aut'e, marie l'bossu. In coup qu' 'a a eu marguié l'bossu i' gu'i bâti' enn' bell' méson, lâ. « Parsonn' dans

---

1. Vraie sculpture sortie d'un ciseau recourbé.
2. *Smart* (angl.) : Habile, plaisant, fin, actif.

la maison, écitt' ! Dehors vous aut's ! moé, j'su's che' nous, icitte ; vous aut's, che' vous ! » Le vieux p'i' 'a vieille i' ava'ent pâs l'droit d'aller lâ pâ'-en-toute. Ah ! i' éta'ent chagrinés de d'çâ. 'Oèr qu'ils l'ava'ent poussée à marguier l'bossu-lâ, p'is le câlin d'bossu, i' voula't p'us lé' 'oèr pâ'-en-toute ! Ah ! i' éta'ent pâs mal chagrinés de d'çâ.

Te'hours ce gârs-lâ, lâ, l'aut'e, lâ, son ami, lâ, i' travailla't pour la ville, lui, i' travailla't steddé [ steady ][3]. « Maudit bossu, lâ ! » I' éta't jaloux comme in câlin. Parsonne alla't lâ ; i' a qu'na't [ tenait ] renfarmée steddé du matin au soèr.

To'hours, toute alla't pâs trop pire, mé' i' 'n n'attenda't pâs parler, i' attenda'ent pâs parler d' leu' fille, ni r'guien, comment c'que ça alla't, r'guien.

Te'hours, enn' bonn' journée, in sam'di soèr, que c'qui r'ssoud ? Deux d'sés frères, au bossu, bossus pareils comm' lui. Ah ! pareil, pareil, la minme affaire, mé' i' ont pâs vu leu' femme, la femm' de l'aut' bossu. I's l'ont pâs vue pâ'-en-toute. I' 'a qu'na't [ tenait ] cachée, i' voula't pâs qu'parsonn' la 'oeille.

Te'hours, le dimanche au matin, i' ont fait' leu' déjeûner, p'is lui, i' a fait' à déjeûner pour sés frères. I' ont parti, p'i' i's sont en-allé' à messe. Et p'is mon bossu, i' avè' in banc pour lui à église. Laiss' sés deux frère' en arguière, lâ, p'is lui, i' vâ s'assir dans son banc, p'i' i' s'en faisè' accrère. I' étè' assis su' l'bord du banc, p'i' i' s'sorta't la bosse en dehors du banc. I' faisa't son câlin.

Te'hours, i's s'mette' à le r'gârder. I' dit : « R'gârd'-moé don, i' dit, ce câlin-lâ. I' s'en fè' accrère ! I' dit, i' nous laisse en arguière écitt', p'i' i' nous a'ra't pâ' emm'né' assir dans son banc. I' a d'la place en mass' dans son banc, i' ést t'ut seul. I' dit, c'st enn' plaç' pour t'oâs ! » P'is lâ, i's s'mette' à dire enteur leu' deux : « 'Cou' don, i' dit . . . Oué, j'attendu dire, moé, qu'i' avè' enn' câlin d'bell' femme, enn' bell' femme. I' dit, on vâ s'en aller, i' dit, on vâ gu'y eller. P'i' i' dit, on vâ 'oèr si i' â enn' bell' femm' comm' qu'i' dit, 'a attend' [ entendre ] parler !

– L'aut'e, i' dit, c'ést correck ! »

I's part'nt tou' 'és deux, p'i' i's s'en vont. P'is l'aut'e, mon gârs, lâ, i' étè' assi' et p'i' attendè' 'a messe. I' s'attenda't pâs de d'çâ. I's pârt tou' 'és deux, p'i' i's s'en vont lâ. I' arriv'nt, p'i' i's cogne' à 'a porte. 'A s'en vient rouvert la porte. « Quoi c'vous faisé' écitte, 'a dit, vous aut's ?

– B'en, i' dit, o' avè' [ avait ] attendu dir' qu'i' avè' enn' bell' femme ! C'ést not' frère, çâ !

– Oui, je l'sé's, 'a dit, c'ést vot' frère ! Mé' quoi c'vous v'nez faire écitte ? 'A dit, allez-vous-en ! Allez-vous-en au plus vite ! I' ést jaloux comme in câlin ! Si i' vous po'gne écitte, 'a dit, j'cré's b'en, 'a dit, j'su's morte, 'a dit, moé !

– Ah b'en ! 'Cou' don, i' dit, on vâ s'en aller d'minme !

– B'en, 'a dit, v'nez 'citte ! »

---

3. *Steady* (angl.) : De façon régulière, continue, constante.

'A 'és emmène en arguière ; i' y avè' enn' grand boête, oh ! à pe' près quat' pieds, cinq pieds, six pieds d'long, 'ted b'en. Enn' boêt' 'tè' haut de minme. P'i' 'a bârra't, la câlin d'boête, a'ec in carnâs [ cadenas ]. 'A dit : « Rentrez là-d'dan au plus vit' pour pâs qu'i' vou' 'oeill' [ voie ] ! 'A dit, vous sortirez plus târd. »

I's rent'nt dan 'a boête, p'i' 'a rabât l'couvert, p'i' 'a l'bârre. P'is, 'a dit : « Més câlins ! 'a dit, j'en ai assé' arraché d'in bossu, 'a dit, sans 'n arracher d'vous aut'es ! »

'A parç' [ percer ] sept, huit trous d'targuièr' [ tarière ] su' 'a boête, p'i' 'a fait bouillir b'en d' l'eau bouillante, p'i' 'a 'és ébouillant' tou' 'és deux. I's sont morts. P'is son ancien tchomm' [ chum ][4] lâ, qui travailla't pour la ville, le dimanche avant-médi, avant l'médi, i' faisa't l'tour dan 'a ville avec in . . . oh ! on vâ dire in joual p'i' in tomb'reau, d's anciens tomb'reaux, p'is de quoi c'qui traîna't dan 'a vill' partout, lâ, n'importe quoi, i' enterra'ent pâs parsonne, lâ. Quand que'qu'in i' mourè' i' 'és ram'na'ent p'i' i' 'és j'tè' à 'a mer. In chien, in chat, n'importe quoi, i's po'gna'ent çâ, p'i' i' alla'ent j'ter çâ à 'a mer.

Te'hours, i' pâssa't lâ ver' [ vers ] onze heures. A pren un d' 'és bossus-lâ, qui éta't mort dan 'a boête, p'i' all' l'braque[5] au ch'min. 'A dit : « Comment c'tu me d'mand's pour j'ter çâ à 'a mer, 'a dit, pour pâs qu'ça r'vienne ?

– Ah ! i' dit, on s'arrang'râ b'en ! »

Pârt, p'i' arrive à 'a mer, vrouch' ! gorroche[6] çâ à 'a mer. I' s'en r'vient pour s'fair' payer ; alle ava't mis l'aut' lâ. « Comment, i' dit, mon maudit câlin ? T'és rendu écitte aussi, plus vit' que moé, toé ? » Il l'grimpe encôr' p'i' i' l'met dans son tomb'reau, p'i' i' pârt. Il l'gorroche à 'a mer.

I' s'en r'vient s'fair' payer. L'aut'e eur'ssouda't d'la messe. I' rentra't dans la p'tit' bârguiér' pour rentré' à 'a méson. « Comment, i' dit, mon maudit ! T'és plus vit' que moé ! » L'graffe.

« Lâch'-moé, lâch'-moé . . . lâch'-moé ! » P'i' i' gu'i maudi' in coup d'talon su' 'a gueule, p'i' il l'griffe. En-'oueill' dan 'a mer !

Te'hours, i' s'en r'vient, p'is, lâ, all' l'â payé. C'ta't cinquant' cenn's pour faire in 'oéyage, mé' i' 'n ava't fait' t'oâs. « Bon, i' dit, cinquant' cennes, c'st assez ! »

Bon, b'en ! 'A s'ést trouvée débarrassée du bossu, p'i' 'a r'marguié [ remarié ][7] son ancien ami qu'alle euma't b'en, lâ. P'i' 'a s'ést trouvée débarrassée du bossu, p'is d' l'argen en masse.

P'is, asteur, c'ést tout' c'que j'en sé's !

---

4. *Chum* (angl) : Ami intime, camarade, compagnon.
5. *Braquer* : Planter, déposer.
6. *Garrocher* : Jeter, lancer.
7. *Remarier* : Épouser en secondes noces.

## 10 – LA JOLIE PETITE FEMME

Une fois, – vous serez intéressés de le savoir – vivait dans un village très pauvre un jeune couple marié depuis sept ou huit mois. La femme était toute menue mais très jolie ; on ne l'avait certainement pas battue sur la tête : elle était d'une beauté peu ordinaire.

Dans la région de ce jeune couple sévissait une misère inquiétante. Il fallait économiser d'un bord, économiser de l'autre, pour arriver à joindre les deux bouts. Pierre, le chef du nouveau ménage, commence à perdre courage. Un bon jour, il dit à sa femme : « Il nous faudrait fuir notre village ; la misère y est trop grande. Regarde les gens de notre entourage. Ils tentent de dépenser le moins possible, mais finalement ils sont ruinés. Nous, nous devrions aller nous installer ailleurs pour y gagner notre subsistance plus facilement. »

Pierre était timide, et d'une timidité maladive. Passe d'être craintif, mais il y a une limite. Pierre frôlait l'excès du manque de confiance en lui-même.

Le jeune couple écoule ses quelques bribes de biens, au cours d'un encan, et prend la route, le sac au dos. À cette époque, il n'y avait pas d'automobiles ; le seul moyen de transport se résumait à la marche. Les deux voyageurs avancent à pied toute la journée. C'était en automne. La température était pluvieuse. Après une longue journée de marche, ils s'arrêtent, tout trempés de sueur et de pluie, obligés de coucher dehors par une nuit très fraîche.

Le lendemain matin, la jeune femme constate qu'elle est passablement enrhumée. « Écoute, Pierre, dit-elle à son mari, j'ai couché dehors pour la dernière fois. Ma santé, tu le sais, n'est pas très forte ; je suis d'une constitution prédisposée à la maladie ; si je couche encore à la belle étoile, je ne me rendrai pas au bout du voyage, je vais laisser mes os en route.

– Eh bien ! répond le mari, ce soir, nous tâcherons de coucher à l'abri ! »

Les voyageurs entreprennent une autre journée de route. Ils marchent jusqu'à cinq heures de l'après-midi, et aperçoivent une maison. « Écoute, Pierre, remarqua la jeune femme, je me sens frileuse ; va donc demander l'hospitalité à cette maison-là !

– Ah ! Il est trop tôt. Il fait encore clair ; nous avons le temps de franchir une autre étape ! »

Quand les deux voyageurs pensèrent à s'arrêter, il n'y avait plus de maison à l'horizon. Il leur fallut coucher une deuxième fois au grand air. Le lendemain, la petite femme était de mauvaise humeur ; elle avait passé une autre nuit à la belle étoile. Ils avaient entretenu un feu, mais même à côté d'un feu, on peut souffrir du froid ! Encore une aventure désagréable pour une chatte !

Les deux voyageurs continuent leur route. Le soir – pour abréger le récit – vers cinq heures, la jeune femme dit à son mari : « Tu vas aller demander l'hospitalité à cette maison !

– Ah ! non ; pas ici ! Il est trop tôt. Attendons à l'autre maison ! »

Ils continuent leur marche et bientôt se voient obligés de coucher une fois de plus à la belle étoile. C'était la troisième nuit qu'ils couchaient dehors. La journée suivante, la jeune femme parla un peu plus tôt – vers quatre heures – de trouver un logis pour la nuit. « Tiens, Pierre ! Regarde la belle maison ; ce sont certainement des gens à l'aise, à en juger par l'art et l'ordre qui y règnent. Va donc demander l'hospitalité !

– Ah ! non ; attendons à l'autre maison ! répond le mari.

– Pas l'autre, mais ici même ! Je n'avance pas d'un pas ; c'est ici que je veux loger, à moins qu'on ne puisse aucunement nous recevoir !

– Eh bien ! Soit ! »

Ils partent tous les deux en direction de la maison. Le mari frappe à la porte. C'était la demeure d'un riche seigneur. Le serviteur, Gros-Pierre, vient ouvrir la porte : « Que désirez-vous, mes deux jeunes gens ?

– Eh bien ! Nous marchons, répond le mari, depuis trois jours ; nous avons passé trois nuits dehors. Ma jeune femme n'a pas une grosse santé, et elle a attrapé un rhume sérieux. Ce soir, elle voudrait bien loger dans une chambre.

– Excusez-moi ! Je ne suis qu'un serviteur, mais je vais transmettre votre demande à mon patron ! »

Il s'éloigne et aborde le seigneur : « Dites donc, patron ; deux jeunes gens viennent de se présenter à la porte. Il semble que ce soit un couple marié tout récemment. Ce mari, je vous le jure, a la plus jolie femme que vous n'ayez jamais rencontrée au cours de votre existence ! C'est un joyau de femme ! Toute petite, mais, grand Dieu, qu'elle est belle !

– Fais-les entrer ! » s'empresse de dire le seigneur.

Gros-Pierre introduit les voyageurs dans le manoir et les fait asseoir. Le seigneur avait servi un ragoût de pattes de porcs à ses douze employés, pour souper. Il en était resté une bonne quantité. Gros-Pierre retourne vers le seigneur. « Je crois bien que ces visiteurs n'ont pas encore soupé.

– Sers-leur les restes du ragoût. S'ils sont affamés, ils vont en manger ! Tu m'as dit que la femme était très jolie, n'est-ce pas ?

– Jolie, très jolie, en effet, reprend le serviteur.

– Eh bien ! au mari sers du ragoût en surabondance, tant qu'il en désirera. Tu lui diras que nous serons obligés de nous débarrasser de ces restes si personne ne les mange. S'il aime le ragoût, qu'il se serve. J'interviendrai un peu plus tard ! »

Le serviteur revient près des voyageurs et leur demande : « Avez-vous soupé ?

– Non, répond le mari, nous n'avons pas soupé.

– Nous allons vous servir à souper, enchaîne le serviteur.

– Une simple collation suffirait, monsieur !

– Ah ! non ; le seigneur a ordonné de vous servir à souper ! »

Gros-Pierre installe les deux voyageurs à table. « Je vous apporte, dit le serviteur, du ragoût frais. Ici, nous avons une douzaine d'employés et, ce soir, nous les avons nourris d'un copieux ragoût ; il en est resté une certaine quantité. Si vous le trouvez de votre goût, mangez-en autant que vous le pourrez. Demain matin, les cuisiniers vont s'en débarrasser. Ici, les jeunes n'acceptent pas de nourriture réchauffée ; nous ne consommons pas les restes, mais nous les orientons vers les déchets qui servent à nourrir les gorets ! »

Le voyageur enrageait de faim ; comme le ragoût était appétissant, il en dévore une bonne quantité. Le serviteur s'approche : « Et puis, comment trouvez-vous notre ragoût ?

– Ah ! il est excellent, excellent ! répond le voyageur.

– Ne vous gênez pas, mangez-en ! Je vous l'ai dit à l'instant, nous allons nous en débarrasser. »

Ah, diable ! le voyageur recommence à dévorer le ragoût de plus belle. Il s'empiffre sans retenue aucune.

Après le souper, une fois la vaisselle lavée et replacée, le serviteur fait un tour ou deux et va prendre les ordres du seigneur. « Quand viendra l'heure du sommeil, fais coucher nos visiteurs dans ma chambre !

– Dans votre lit ? interroge Gros-Pierre.

– Oui, oui, dans mon propre lit ! J'ai tiré des plans. Le voyageur a une belle petite femme, paraît-il ? Je veux me rendre compte de sa beauté !

– Très bien ! »

Les deux voyageurs, assis sur leurs chaises, échangeaient un mot de temps en temps et marquaient, de la tête, la venue rapide du sommeil. Gros-Pierre intervient bientôt : « Dites donc, les jeunes, vous m'avez l'air fatigués ?

– Ah ! oui, répond le mari, nous sommes éreintés par la fatigue !

– Aimeriez-vous aller au lit ?

– Certainement ! Si nous avions un coin pour nous étendre et nous reposer, nous serions comblés ! »

Le domestique les conduit au second étage et leur ouvre la chambre du seigneur. C'était une chambre luxueuse, pleine de confort. Un beau tapis mœlleux, de style oriental, couvrait le parquet. On avait l'impression de mettre le pied sur un matelas à ressort. À cette vue, les voyageurs font un pas en arrière. Ils avaient marché toute la journée sur une route de glaise et leurs chaussures étaient rondes de boue. « Ah ! s'écrie le mari, nous ne pouvons loger dans une chambre si luxueuse !

– Silence ! enchaîne le serviteur. Ne protestez pas ! C'est le seigneur qui vous a assigné cette chambre. S'il entend vos commentaires, vous risquez évidemment d'être punis ! »

Les voyageurs font taire leurs scrupules et foncent dans la chambre. Ils enlèvent leurs chaussures et se mettent à genoux en vue de réciter leur prière du soir. En plein milieu de leur prière, ils voient arriver le domestique avec un plateau portant deux verres de vin. « Tenez, annonce Gros-Pierre ; je vous ai apporté deux verres de vin. C'est une coutume, ici, de prendre un verre de vin au moment du coucher. »

Il présente un verre de vin à la jolie petite femme et un autre à son mari. Les deux voyageurs avalent leur vin et le domestique tourne bientôt les talons. « Diable de diable ! s'écrie le mari en crachant, as-tu déjà bu du vin d'un goût si détestable ?

– Mais non, Pierre ; c'est du vin de haute qualité !

– Eh bien ! je commence à saisir les éléments de son plan ! T'es-tu aperçue, au souper, comme il m'incitait à manger du ragoût ?

– C'est vrai, c'est bien vrai, répond la femme ; moi, il ne m'a pas encouragée à manger beaucoup, tandis qu'il ne cessait de te dire « Mangez-en, mangez-en, ou bien nous allons nous en débarrasser ! »

– Eh, oui ! C'est un piège évident ! Le domestique a remarqué que tu étais jolie et il a décidé de te faire boire du bon vin et, à moi, une médecine laxative pour me forcer à sortir de la chambre et leur permettre de venir te rejoindre. Ils ne me tromperont pas si facilement, ces finauds ! »

Une quinzaine de minutes plus tard, le mari commence à ressentir des coliques accompagnées d'un gargouillement dans les entrailles. La douleur devient intolérable, la colique persiste. Il se plaint de son mal intestinal en se promenant et en se tenant le ventre à deux mains. La crise finit par se calmer et le malade en profite pour se coucher.

Il était au repos depuis à peine deux minutes, quand une autre colique aiguë se déclare soudainement. Le mari ne peut se retenir. Il éclabousse le lit presque à

la grandeur. « Ah ! s'écrie-t-il, quel malheur ! C'est notre ruine ; nous allons payer cet accident par un long séjour en prison ! »

Il saute du lit et aperçoit une paire de bottes de caoutchouc que le seigneur utilisait parfois. Le ragoût et la médecine créant un besoin naturel pressant, le malade se sert de la botte comme d'un pot de chambre ; il remplit la botte à pleine capacité ! Peu après, il remplit la seconde botte du seigneur. Mais le besoin n'était pas entièrement satisfait.

Dans la chambre du seigneur, le voyageur découvre un nécessaire à toilette composé d'un pot à l'eau et d'un grand bassin ; il emplit à pleins bords ces deux contenants. Toute la chambre, on le comprend, était souillée d'excréments de part en part. « Ah ! se dit-il, je suis responsable de ce gâchis ; je vais en être certainement puni et pour combien de temps ! »

Puis, il se rappelle que son épouse, comme toutes les femmes de ce temps-là, portait une longue mante à collerette. Il s'adresse donc à son épouse : « Je viens de penser à un plan : tu portes une longue mante à collerette, toi, et tu es toute petite. Je vais te saisir dans mes bras et courir à toute jambe, entièrement recouvert de ta mante, et en criant : « Vite, vite ! Ouvre-moi la porte, j'ai besoin de sortir le plus tôt possible ! » Et ainsi nous allons échapper tous deux au piège qu'on nous a préparé !

– Tu as raison, en effet ! Ton plan est plein de bon sens ! »

Le mari s'enveloppe de la mante à collerette, saisit sa petite femme dans ses bras, et fonce vers la porte d'extérieure en criant : « Vite, vite, plus vite ! » Le seigneur n'attendait que cette minute pour en être débarrassé ! Le mari franchit la porte à grande allure et file à toute jambe avec sa femme.

Le seigneur monte à la chambre et se rend compte qu'on l'a joué. Il décide de poursuivre les deux voyageurs. Il attrape une des bottes et veut l'enfiler, mais vrouff ! il en reçoit le contenu dans la figure. Il se jette sur l'autre botte ; même résultat ! En mâchonnant un juron, il se dirige vers le bassin en vue de se laver . . . Mais inutile de décrire le liquide dans lequel il se plonge les mains ! Découragé, il hurle : « Que le diable les emporte ! Quant à moi, je renonce à les poursuivre ! »

C'est tout ce que je me rappelle de cette aventure.

## LA JOLIE PETITE FEMME

*Récit folklorique raconté à Sturgeon Falls, Ontario, le 26 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans), qui l'avait appris, en 1899, de son oncle, Joseph Saint-Louis, alors dans la quarantaine.*

*Enregistrement no 1352. Conte-type 1350-1379.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'ta't deux jeun's gens. I's resta'ent dan enn' plaç' b'en pauv'e, i' éta'ent nouvell'ment mariés. Oh ! à peu près, on vâ dire, t'ed b'en à pe' près dans lés sept à huit moâs.

P'i' i' ava't la plus bell' p'tit' femme, 'a éta't pâs grosse, éta't pâs gross' pâ'-en-toute. I' l'ava't pâs battue su' 'a tête, mé', 'a éta't belle. Ah ! câlin ! qu' a éta't bell', que'qu' chos' de râre.

Et puis, c'tè' enn' place, i' y ava't d'la misère. B'en, folla't qu'i's tirent su' in bôrd, p'is tirent su' l'aut' pour v'nir à bout' d'ram'ner lés deux bout' ensemb'e. Et p'is, mon jeune homme i' s'découragea't. I' di' à sa femme, enn' bonn' journée : « Sé's-tu, i' dit, on devra't partir d'éd'citte ! I' dit, on â trop d'misère écitte. R'gârd' tout l'mond' qu'i' y â écitte, i' dit. I's s'tir'nt tout's lés ficell's par lés deux bout's, p'is b'en souvent, i' dit, i' a câssent, p'i' i' ont r'guien. I' dit, on t-'ssi b'en d' s'en aller d'édcitte, asseillé' à s'trouvé' enn' place allieurs [ ailleurs ], i' dit, où c'qu'on pourra fair' not' vie plu' à l'ais' qu'écitt'.

P'is, c'te gârs-lâ, i' éta't gêné, oh ! nom du Bon Guieu qu'i' éta't gêné[1]. Ah ! gêné. C'ést b'en bon d'êt' gêné, dés fois, mé' pâs trop trop trop ! Lui, i' éta't gêné, in affaire effréyant.

Te'hours, i's fon enn' p'tit' encan p'i' i's vende' eul p'tit brin d'stoff [ stuff ][2] qu'i' ava'ent, p'i' i's part'nt tou' 'és deux, avec chequin in p'tit paqu'ton su' l'dos. Prenn'nt le ch'min. Dans c'temps-lâ, c'ta't pâ' 'omme aujourd'hui, i' y ava't pâs lés automobil's pour fair' dés croch's partout, folla't qu'i's marchent.

Te'hours, i' pârt. March' tout' la bell' journée, c'ta't târd dans l'automne, on vâ dire, vers cés tem [ temps ] écitt', 'ta't dés temps, dés journées d'pluie, p'is mar-

1. *Gêné* : Timide.
2. *Stuff* (angl.) : Bien, propriété.

cher tou' la journée. Le soèr, ça arriva't c'ta't tout' trempe, c'ta't b'en frais, lâ, a'oèr chau' a'ec çâ, mé' à marcher.

Le premier soèr, te'hours, in soèr frais, lâ, couch'nt dehors. Ah ! l'lend'main matin, alle avè' attrapé in rhum' du câlin. 'A dit : « Écoute, 'a dit, Pierre, 'a dit.

– Quoi ç'c'ést qu' i' y â ?

– 'A dit, moé, 'a dit, j'couch' p'us d'hors ; 'a dit, tu sé's, 'a dit, j'su's pâs forte, j'su's maladif, p'i' 'a dit, coucher dehors de minme, 'a dit, m'âs m'rend' malade, j'su's çartain, 'a dit, j'pâss' pâ' au travers de d'çâ. 'A dit, j'm'en vâs mourir çartain !

– Ah b'en ! i' dit, on vâ asseillé à couché' en que'qu' pârt ! »

Te'hours, le lend'main, march' tout' la journée encôre. On vâ dire, rendu vers cinq heures, cinq heure' et d'mie : « Écoute, 'a dit, Pierre, 'a dit, j'ai frette. D'mande écitte à c' méson-lâ !

– Ah ! i' dit, on l'â l'temps, i' dit, i' fait clair encôre, l' temps d'en faire in bout'. » March' marche, marche. La promièr' chos' qu'i' ont sue, couch' dehor' encôre ! Ah ! l'lend'main matin 'a éta't pâs b'en b'en content, pâssé' 'a nuit' dehor' encôre. Ont fait' in feu, mé', cont'e in feu, c' pâs chaud. Rand' [ round ][3] mauvais' su' 'a chatte !

Te'hours, d'enne affaire à l'aut'e, continue. Et p'is l' lend'main soèr, pour piqué' au plus court, rendu vers la minme heure, 'a dit : « Tu vâ' arrêté' écitte.

– Ah ! i' dit non, pâ' écitt'. Trop d'bonne heure encôre. L'aut' méson plus loin ! »

Continue. La promiér' chos' qu'i' ont sue, couch' dehor' encôre. Ça faisa't t'oâs soèrs de fil' qu'i's coucha'ent d'hors.

Le lend'main soèr, le quatrièm' soèr, vers la minme heure, 'a a commencé plus d'bonne heure in peu, vers quatre heures. « Quiens, 'a dit, c'ést du monde en moyen, c'st enn' bell' méson, p'is 'gârd' si c'ést b'en amanché, écitt', vâ lâ !

– Oh ! i' dit, non, i' dit, à l'aut'e !

– 'A dit, pâ' à l'aut' pâ'-en-toute ! 'A dit, moé j'fa's pâ' in pouç' plus loin, 'a dit, c'st écitt' que j'vâs. 'A dit, si y â pâs moyen, b'en, 'a dit, on gu'irâ plus loin, si i' y â moyen, b'en, 'a dit, on vâ resté' écitte !

– Ah b'en ! »

La v'lâ, 'a â parti avec lui . . . p'i' i' on arrivé à porte. Frappe à 'a porte. C'tè' in seigneur qui resta't lâ. Son sarvant [ servant ][4] qui a 'nu [ venu ] rouvert la porte, in nommé Gros-Pierre. « Quoi c'qu'i' y a'ra't pour vous, i' dit, més deux jeun's gens ?

3. *Round* (angl.) : Promenade, ronde, excursion.
4. *Servant* (angl.) : Serviteur, domestique.

– 'Coutez don, i' dit, ça fa't, i' dit, t'oâs jours, i' dit, qu'on march' p'i' i' dit, ma femme, i' dit, alle a pâ' enn' gross' santé, p'i' i' di' alle â attrapé in rhume effréyant, p'i' i' dit, alle eum'rè', i' dit, à logé' en que'qu' pârt.

– B'en, i' dit, moé j'su's pâs l'maît'e écitt', mé', i' dit m'â' aller d'mandé' au maît'e. »

I' pârt, s'en vâ trouver l'maît'e, l'gros seigneur : « 'Cou' don, i' dit, seigneur, i' dit, i' y a deux jeun's gen à 'a porte, lâ, ça m'â d'l'air deux nouveaux mariés, v'lâ pâs b'en b'en longtemps. I' dit, j'vous dis, i' â la plus bell' p'tit' femme, i' dit, qu'vous avez pâs vue dans vot' vie encôre, que'qu' chos' de beau. B'en, 'a ést pâs grosse, mé', i' di' alle ést don belle, câlin ! i' dit. 'a ést don belle !

– I' dit, fais-lés rentrer ! »

I' és fait rentrer. S'assit dan enn' chaise, s'assit.

I' pârt, s'en vâ trouver l'seigneur, i' dit : « J'cré's b'en, i' dit, qu'i' ont pâs soupé ». L'seigneur, i' ava't t'ed b'en enn' douzain' d'homm's qui travailla'ent pour lui. Pour souper, i' ava't fait enn' jiblotée d'ragoût, lâ, a'ec dés patt's de cochon, tout's sort's d'affaires, p'i' i' 'n ava't pâs mal. I' dit : « Denn'-leu' du ragoût, lâ ; si i' ont faim, i' dit, i' vont 'n en manger. I' dit, tu dis qu'i' â enn' bell' p'tit' femme ?

– I' dit, oui !

– I' dit, denn's-y du ragoû' à lui en masse[5] ; tâch' d'gu'i en fair' mangé' en masse, tant qu'i' en voudrâ, i' dit. Si il l'aime, qu'i' en mange. Tu gu'i dirâs qu'on ést pour le j'ter d'hors ; i' dit, i' vâ n'en manger. I' dit, on vâ arranger, çâ, i' dit, t't à l'heure.

– All right ! »

Te'hours, i' s'en vâ lés trouver. I' dit : « Vous avez soupé ?

– Ah non ! i' dit, on n'â pâs soupé !

– I' dit, on . . . m'en vâs vous denné' à souper.

– Ah ! ça vâ faire, on pourra't s'prend'e in lonnch [ lunch ][6].

– Non, non, non ! I' dit, le seigneur a dit d'vous denné' à souper. »

Te'hours, i' 'és mè' à tab'e. P'i' i' dit : « Çâ, i' dit, c'ést l'ragoût fra's, i' dit. N'us-aut'es, on â enn' douzain' d'homme' icitt', p'is, i' dit, on â faite in gros ragoût pour souper, p'i' on 'n à eu d'ress'e. Si vous l'aimez, i' dit, mangez-en en masse. I' dit, d'main matin, i' dit, on l'jette, n'us aut's, lés jeunes. Dés affaires, dés vieill's affaires, n'us aut'es, on gard' pâs çâ, i' dit, on jett' çâ. I' dit, on l'â enn' gagn' de gorett's [ gorets ], lâ, p'i' i' dit, on 'és soègne' avec lés 'echets [ déchets ] d'la méson.

– All right ! »

---

5. *Masse (en)* : En grande quantité, beaucoup.
6. *Lunch* (angl.) : Collation

To'hours, mon gârs, i' s'mè' à tab' p'i' i' avè' enn' faim qui enragea't, p'is c'ta't du bon ragoût. Ah ! câlin ! i' timb' là-d'dans. In coup qu'i' â eu mangé enne escousse, p'is, i' dit : « Comment vous l'trouvez ?

– Ah ! i' dit, i' ést b'en bon !

– B'en, i' dit, mangez-en, en masse, i' dit. J'vous l'ai dit t't à l'heure, i' dit, j'éta's pour le j'ter. »

Ah b'en ! câlin ! i' se r'lanç' de nouveau. All right ! I' â mangé du ragoû' en masse.

Te'jours, in coup qu'i' on eu soupé, i's s'sont r'tirés d'la tab'e, i' ont rámassé la tab'e. I' ont tout' serré çâ, p'is fè' enn' coupeul de r'tournées, pâsse au râs l'seigneur. P'i' i' dit : « Mecqu' i's vienn'nt pour s'coucher, lâ, t'és [ tu les ] f'râs coucher dans mon lit' !

– Dans vot' lit' ?

– I' dit, oui, oui, dans mon lit' ! On vâ arranger çâ correck. I' dit, i' â enn' bell' p'tit' femme, i' dit, on vâ 'a 'oèr si 'a ést si bell' que çâ !

– All right ! »

Te'hours, i' étè' assis lâ, tou' 'és deux, i's parlè' in peu, p'i' i's cognè' dés clous[7]. Gros-Pierre, i' dit : « Écoutez don, i' dit, més deux jeun's gens, vous m'avez d' l'air êt' fatiqués, i' dit.

– Oué ! i' dit, on ést fatiqué.

– Aimeriez-vou' à vous coucher ?

– B'en, i' dit, si on avè' enn' plaç' pour s'coucher, i' dit, on pourra't s'coucher, p'is se r'poser, on ést b'en fatiqué. »

I' 'és monte en haut, i' 'és rent' dan 'a chamb' du gros seigneur. Oh ! que'qu' chos' de beau ; b'en, b'en installé. Du beau tapis d'Turquie, câlin ! qu'i's cala'ent[8] cinq six pouç's d'épais là-d'dans, lâ, c'ta't pareil comm' dés sprign' [ springs ][9] Ah ! i's racule' 'és aut'es, i' ava'ent marché tout' la journée dans lés ch'mins glaiseux, lâ. I' ava'ent lés pieds çâ d'gros d'boue. « Ah ! i' dit, on ést pâs pour rentrer là-d'dans !

– Shu-u-utt ! Faut pâs, i' dit, en dire in mot, c'ést l'gros seigneur qui l'a dit. Si i' vous attend [ entend ], i' dit, vous allé' êt' pinis [ punis ] çartain ! »

Ah ! i's disent r'guien. Rent'nt dan 'a chamb'e. I's s'déchaussent. I's s'mette' à g'noux pour dir' leu' priére. In coup commencé à dir' leu' priére, quoi c' qui r'ssoud ? Gros-Pierre, avec in cabaret p'is deux verr's de vin d'dans. « Quiens, i'

7. *Clous (cogner des)* : Dormir assis, la tête oscillant de haut en bas et de bas en haut.
8. *Caler* : Enfoncer.
9. *Springs* (angl.) : Ressorts.

dit, j'vous ai emporté, i' dit, deux verr's de vin, i' dit, devant de s'coucher. I' dit, la façon icitt', c'ést d'prend' chaquin in verr' de vin d'vant de s'coucher !

– Ah ! oui, marci, marci !

– Tcht, cht ! Faut pâs dir' çâ, i' dit ; c'ést l'gros seigneur, i' dit, qui vous l'â en-'oeillé. » Pren in verr' de vin p'is l' denne à 'a p'tit' femm' qui éta't si belle, lâ, p'i' i' gu'i denne in aut' verre, à lui.

I' boé' çâ. Enn' fois qu'i' â été parti : « Maudit câlin ! i' dit. P'ffa, p'ffa, p'ffa, p'ffa ! I' di' âs-tu bu, i' dit, du vin si méchant qu'çâ ?

– 'A dit non ! Câlin ! 'a dit, c'ést du tannant d'bon vin, çâ !

– Ouah, ah, ah, ah, ah ! b'en, i' dit, lâ, asteur, j'ai tout'. I' dit, t'és-tu aparçu, i' dit, au souper, lâ, à soèr, qu'i' m'forçè' à manger du ragoût ?

– 'A dit, oui, 'a dit, c'ést vrai, 'a dit. Moé, 'a dit, i' m'a pâs forcée, mé', 'a dit, toé : « Si vous l'aimez, mangez-en, mangez-en, i' dit, j'pour le j'ter ! »

– Oui ! c'st enne amanchure, çâ !

– I' ont vu, Gros-Pierre, qu' t'étè' enn' bell' p'tit' femme, p'i' i' â amanché çâ, lui, qu' toé, i' vienn' te porté' in verr' de vin, p'is moé, i' dit, i' m'denne in verr' de méd'cine, i' dit, pour m'faire aller d'hors. Mé', i' dit, j'gu'irai pâs dehors ! I' dit, pour a'oèr la chanç' de v'nir te trouver, toé, là. Oué ! pâ'-en. . . arrête in peu : i' dit, i's m'joueront pâs d'minme, 'és aut's ! »

To'jours, oh ! t'ed b'en enn' quinzain' de menute' après, ah ! câlin ! i' commence à a'oèr dés crampes, çâ commence à l'travailler ! Oh ! p'i' i' ava't mal dans l'corps, lés cramp's le manger. « Ah ! j'ai-tu mal au corps ! » Ah ! b'en câlin, i' s' po'gnè' à deux mains, p'is quiens, b'en, p'is quiens b'en lâ ! P'i' i' s'prom'na't. Te'jours, ça s'ést pâssé in peu. I' pârt, s'en vâ s'coucher. tout d'in coup, ça fesa't pâs deux menutes, bouss' ! Ça pârt !

Ah ! i' ava't fleuri' l'lit' comme i' faut ! « Ah b'en ! i' dit, lâ, i' dit, on ést mort, on ést mort drett ! Câlin ! i' dit, on vâ s'fair' mett' dan 'a prison pour enne escousse ! »

To'hours, i' s'leve. I' y avè' enn' pér' [ paire ] de bott's de robbeur [ rubber ][10] que l'seigneur ava't lâ ; la méd'cin' qu'i' avè' eue p'is l'ragoût qu'i' ava't mangé. Griffe enn' botte. I' â dû dir' Brrouu ! remplit la botte, p'is, lâ, enne escousse après, remplit l'aut' botte. L'seigneur, i' avè' in sett' [ set ][11] à l'eau dans sa chamb'e, lâ, pour se laver, l'matin, in gros pot' à l'eau p'i' in grand bol, lâ. Emplit çâ b'en plein. Ah ! p'i' i' ava't tout' bêurré 'a chamb' d'in bout' à l'aut'e. « B'en, i' dit, lâ, on est pris, i' dit, pour çartain, on vâ êt' pini pour charch' comment longtemps. Sé's-tu in affaire, i' dit, t'â' enn' grand coll'rette, toé ». Dans c'temps-lâ, les

10. *Rubber* (angl.) : Caoutchouc.
11. *Set (à l'eau)* (angl.) : Nécessaire à toilette.

créyatur's [ créatures ][12] porta'ent dés grands coll'rettes. « T'és pâs grosse. I' dit, j' m'en vâs t'po'gner dans més brâs, p'is la col'rett' par d'ssus l'dos, p'i' i' dit, m'â' t'quiend' dans mes brâs p'i' i' dit, m'en vâ' aller au plus vite : vite, vite, vite ! rouv'-moé 'a porte, j'envie d'aller dehor' au plus vite ! P'i' ouv'-moé la porte, p'i' i' dit, l'guiâb' [ diable ] vâ nous châreguier !

— 'A dit, c'ést b'en vrai, ennéffett' ! »

Met ce grand coll'rett'-lâ su' lui, p'i' i' 'a po'gn' dans sés bras, p'i' i' r'ssou' à 'a porte, p'is vite ! P'is, lui, qui attendè' 'ienqu' çâ pour le mett' dehors ! I' pren 'a porte au plus câlin, p'i' on gu'y vâ su' c'bord-lâ !

Griffe enn' botte. Vrouff ! çâ gu'i r'vol' su' 'a tête, griff' l'aut' botte, encôr' su' 'a tête !

B'en, i' dit : « Ça parle au câlin ! » S'en vâ dan 'a bol pour s'laver, i' s'lave a'ec çâ. I' dit : « Que l'guiâb' lés emporte, j'cours p'u' après ! »

C'ést tout' c'que j'en sé's, çâ.

12. *Créature* : Femme, fille.

## 11 – DON D'UN OEUF RÉCOMPENSÉ PAR LA VALEUR D'UN BOEUF

Une fois, c'était un prêtre, curé d'une petite paroisse. Il était très pauvre, et travaillait fort pour parvenir péniblement à boucler son budget.

Du haut de la chaire, un bon dimanche, le curé dit, au cours de son sermon : « Ah ! mes amis, si notre récompense, sur la terre, était aussi abondante qu'au Ciel, ce serait le bonheur ! Qui donne un œuf, sur la terre, reçoit, au Ciel, la valeur d'un bœuf !

– Eh oui ! répètent certains paroissiens, qui donne gros comme un œuf reçoit gros comme un bœuf ! »

Le vieux Pierre, un des paroissiens, passablement nerveux et un peu exalté, retourne chez lui avec une interprétation sensiblement différente de celle du curé. C'était un pauvre vieux qui vivait seul avec sa vieille ; ils n'avaient pour tous biens qu'une maigre portion de terre et une toute petite vache. De retour de l'église, le vieux dit à sa femme : « Vieille, sais-tu ce que le curé a affirmé dans son sermon, aujourd'hui ?

– Non ; je n'en sais rien !

– Ceux qui donnent gros comme un œuf, a-t-il dit, reçoivent gros comme un bœuf !

– Est-ce possible ?

– Eh oui ! Moi, je le crois. Je n'ai qu'une petite vache, eh bien ! j'ai décidé de la donner au curé ! »

Le paysan attrape la vache, lui passe une corde au cou et file vers le presbytère. Le curé l'aperçoit : « Où vas-tu de ce pas, Pierre ?

– Dans votre sermon d'aujourd'hui, monsieur le Curé, vous avez dit qu'un œuf donné en cadeau rapportait la valeur d'un bœuf.

– Mais c'est dans l'autre monde, ça, Pierre !

– Je ne vis pas dans l'autre monde, je vis sur terre, et je vous donne ma vache, monsieur le Curé ! »

De peur de contrister le pauvre Pierre, le prêtre accepte le cadeau. Le vieux revient chez lui et continue à mijoter son problème : « Monsieur le Curé a bel et bien accepté ma vache. Je ne sais pas ce que je vais recevoir pour récompense. Il l'a dit en chaire et il me l'a répété : si l'on donne gros comme un œuf, on reçoit gros comme un bœuf. J'ai hâte à demain matin ! J'ai hâte de constater quelle sera ma récompense . . . »

Le lendemain, à son réveil, le paysan court à la fenêtre et jette les yeux dans son champ. Il aperçoit sa vache et deux autres – celles du curé – qui avaient suivi la sienne. « Viens voir, crie le paysan à sa femme, viens voir ! Je ne me suis pas trompé ! Vois-tu, ma vache est revenue accompagnée de deux autres. J'ai maintenant trois vaches ! Ah ! quelle récompense ! »

Bientôt le curé arrive chez Pierre pour réclamer ses deux vaches. « Elles sont à moi, répond le paysan, elles sont à moi, ces vaches-là ! Vous l'avez prêché : ceux qui donnent gros comme un œuf reçoivent gros comme un bœuf ! Je vous ai donné ma vache ; elle en a ramené deux autres avec elle, et elles sont à moi !

– Pierre, je vais t'intenter un procès !

– La balle que vous me lancerez rebondira contre vous ! Je ne suis pas fou ; je sais ce que je dis ; quand j'ai appris quelque chose, je le sais pour toujours. Vous avez enseigné que, en donnant gros comme un œuf, on recevait gros comme un bœuf ! Eh bien ! j'ai donné ma vache, et maintenant j'en suis récompensé. Je garde ce qui est à moi ! »

Le curé envoie à Pierre un avis légal de comparaître au Palais de justice. À la lecture de la lettre, Pierre se dit : « S'il fallait que je n'aie pas droit de garder ces vaches ! » Il va chez un avocat et lui explique son problème. L'avocat avait assisté à la messe du dimanche, lui aussi, et avait entendu le sermon du curé. « Tu te souviens, dit Pierre à l'avocat, quand il a parlé de l'œuf et du bœuf ?

– Certainement ! répond l'avocat.

– J'ai conduit ma vache chez le curé et je la lui ai donnée ; le lendemain matin, j'en avais trois dans mon champ au lieu d'une. Le curé veut que je lui en donne deux. Ne sont-elles pas à moi, ces vaches ?

– Oui, oui, Pierre, elles sont ta propriété ! C'est ta récompense et tu vas la garder !

– Oui, mais il me somme de comparaître à la cour !

– Je vais m'occuper de ton cas et je vais voir à tout. Le jour de la comparution en cour, viens me trouver ici ; je serai ton défenseur auprès du juge. Tu n'auras qu'à répondre ce que je t'indiquerai !

– Entendu ! » répond Pierre.

Le jour du procès, Pierre va rejoindre l'avocat. Le pauvre paysan était mal habillé ; il ne portait pour pantalons que de vieilles salopettes percées et parsemées

de pièces. L'avocat lui rase la barbe et lui fait revêtir un de ses beaux complets, un bel habit noir, une chemise blanche garnie d'un beau col. Pour rendre le personnage plus solennel, l'avocat le coiffe d'un chapeau haut-de-forme, et lui accroche une canne au bras. Habillé comme un vrai millionnaire, Pierre prend le chemin de la cour.

À la toute dernière minute, l'avocat dit à Pierre : « Quand le juge te demandera pour quelle raison tu veux garder les vaches, tu lui répondras : Nix ! S'il répète sa question, réponds-lui : Nox ! Ne donne jamais d'autre réponse que Nix et Nox ! Et tu gagneras ton procès. Le curé sera forcé de payer les frais, et toi, tu pourras garder tes vaches à ton profit ! »

Pierre fait son entrée à la cour dans son habit de grand style. Le juge commence à l'interroger : « Monsieur Pierre, pour quelle raison avez-vous décidé de retenir les vaches du curé ?

– Nix !

– Oui, Nix ! Pour quelle raison ne voulez-vous pas remettre les vaches . . . ?

– Nox !

– Eh bien ! intervient le juge, je ne comprends pas votre réponse !

– Mais, oui ; Nix !

– Quelle est votre raison de . . .

– Nox ! » répète Pierre.

Le juge se tourne vers le curé et lui dit : « Vous voyez que c'est un simple d'esprit, monsieur le Curé ! Il vous reste à payer les frais de cour et à retourner chez vous ! »

Pierre avait donc gagné son procès ! Il quitte le Palais de justice, et passe devant la maison de l'avocat, pour retourner chez lui. L'avocat le voit passer et lui crie : « Hé ! viens ici ; ne te sauve pas avant de m'avoir remis mon habit !

– Nix ! répond Pierre.

– Allons donc ! Tu ne garderas pas mon habit pour retourner chez toi !

– Nox !

– Eh bien ! pense l'avocat, il faut bien se résoudre à le laisser aller ; il ne comprend rien ! »

Pierre revient à la maison, et sa femme s'empresse de lui demander : « Comment s'est déroulé le procès ? As-tu gagné ?

– Nix !

– Mais, dis-moi, as-tu gagné ?

– Nox !

– Dans quel monde vivons-nous ! De nos jours, continue la vieille, dès que les gens passent par la cour, ou font un voyage à l'extérieur, ils ne parlent plus que l'anglais ! »

## DON D'UN OEUF RÉCOMPENSÉ PAR LA VALEUR D'UN BOEUF

*Récit folklorique raconté, le 8 novembre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans), qui l'avait appris dans les chantiers d'Ontario, vers 1918.*

*Enregistrement no 1425. Contes-types 1735 et 1585.*

M'en vâs vous dire, enn' fois, c'étè' in curé, p'i' i' avè' enn' p'tit' paroèsse, p'i' i' éta't b'en pauv'e, et p'is, i' 'n arracha't b'en[1] pour ram'né' 'és deux bout' ensemb'e. I' travailla't pâs mal fort.

L'curé, in dimanche, en chaire : « Més amis, i' dit, si o' éta't récompensé su' 'a terre, i' dit, comme on ést récompensé dans l'Ciel, i' dit, on s'rè' h'ureux ! I' dit, lés ce'z [ ceux ] qui denn'nt gros comme in œu' [ œuf ], i' dit, i' a'ront gros comme in bœu' [ bœuf ].

– Oué ? Gros comme in œu', i' a'râ gros comme in bœu' ! »

I' y avè' in vieux qui éta't lâ, qui éta't pâs mal su' 'és narfs, pas mal excité ; i' a po'gné çâ autrement, lui. Pârt, p'is s'en vâ chez eux. Pauv' vieux, i' éta't t'ut seul a'ec sa vieille, i' avè' 'ienqu' enn' p'tit' terre, tout p'tite, i' avè' 'ienqu' enn' pauv' p'tit' vache. I' di' à sa vieille, i' dit : « Vieille, i' dit, sé's-tu, i' dit, quoi c' que l'curé â annoncé aujo'rd'hui ?

– 'A dit, non !

– I' dit, 'és ce'z qui denna'ent gros comme in bœu', i' a dit, qu'i' ava'ent gros comme in œu' . . . b'en, gros comme in œu' qu'i' ava'ent gros comme in bœu' !

– Oué ? B'en, 'a dit, c'ést pâs créyab'e, çâ, 'a dit, vieux !

– B'en, i' dit, moé, i' dit, je l'cré's [ crois ] ! I' dit, j'ai 'ienqu' enn' pauv' p'tit' vache, p'is, i' dit, moé, j'la denne au curé ! »

Po'gn' sa vache, p'is l'attache, s'en vâ trouver l' curé. L'curé dit : « C'tu vâs ?

---

1. *En arracher* : Éprouver beaucoup de difficultés.

– B'en, i' dit, vous avez dit, à vot' sarmon aujo'rd'hui lâ, les ceuz' qui denna'ent gros comme in œu', i' ava'ent gros comme in bœu' !

– Voignons ! voignons, i' dit, Pierre, i' dit, t'as pâs b'en compris !

– J'ai b'en compris, i' dit ! Vous avez dit çâ d'minme : qui denna't gros comme in œu', ava't gros comme in bœu' !

– Oui ! Mé', i' dit, dans l'autre monde !

– I' dit, o' ést pâs dans l'autre monde, on ést dans c' monde écitt', lâ ! P'is, i' dit, j'vous deunn' ma vache ! »

Ah ! lâ, quand qu'i' â vu çâ, i' l'â acceptée.

S'en vâ chez eux ; i' di' à sa vieille, i' dit : « Mecieu' l'curé â ma vache, ennéoué [ anyway ][2]. I' dit, j'sé's pâs comment qu'ça vâ r'virer, mé', i' m'â dit ... il l'â b'en dit, i' dit, qui denna't gros comme in œu', a'ra't gros comme in bœu' ! I' dit, on vâ 'oèr, demain matin, comment ça vâ r'virer çâ ! J'ai hât' de 'oèr çâ ! »

L'lend'main matin, i' s'réveille, p'is s'en vâ dans l'châssis[3], p'i' i' r'gârde. Le curé ava't deux vaches ; la sienne a sorti p'is lés deux vach's du curé l'ont sui' [ suivie ] p'is s'sont en-allées chez eux. « Quiens, vieille ! i' dit, j' t'eul l'ai dit, hein ! R'gârde, i' dit, j'me su's pâs trompé, i' dit. Voés-tu, lâ, ma vache ést r'venue, p'is, i' dit, deux aut's vache' avec : ça m'en fa't t'oâss' ! Ah ! câlin ! »

L'curé pârt, i' dit : « Pierre !

– Quoi ?

– I' dit, j'm'en viens charcher mes deux vaches. C'st à moé, cés deux vach's-lâ.

– I' dit, c'ést pâ' à vous ! C'ést à moé, cés deux vach's-lâ ! Vous avez dit, i' dit, qu'lés ceuz' qui denna'ent gros comme in œu' ava'ent gros comme in bœu' ; p'is j'vous ai denné ma vache, mé' i' dit, 'a 'n â emm'né deux aut' avec ell' p'i' 'a ést à moé, p'is c'st à moé, 'és vaches !

– I' dit, m'âs t'mett'e en cour, i' dit, Pierre !

– Envoyez-lé vot' balle, i' dit. J'pâ' in fou, i' dit, moé. J'sé's quoi c'que j'sé's, quoi c'que j'dis. I' dit, vous avez dit « qui denna't gros comme in œu', ava't gros comme in bœu' ! » B'en ! i' dit, lâ, j'su's récompensé, p'is, i' dit, m'âs gardé' que c'que j'ai ! »

I' [ le curé ] pousse in action à Pierre. Pierre eurçoit çâ ; i' dit : « Câlin ! i' dit, tout d'in coup, i' dit, j'a'ra's pâs droit, i' dit, d'garder çâ, moé ? »

I' pârt, s'en vâ trouvé' in avôcât, i' gu'i cont' çâ, p'is l'avôcâ' été' à 'a messe, l'dimanche, lâ, lui 'ssi, p'i' i' ava't tout attendu [ entendu ] pareil comm' lui. I' dit :

---

2. *Anyway* (angl.) : De toute façon.
3. *Chassis* : Fenêtre.

« Tu t'en rappelles, i' dit, quand qu'i' â dit çâ, « qui denna't gros comme in œu', ava't gros comme in bœu' ? »

– P'is, i' dit, oué !

– P'is, i' dit, j'ai emporté ma vache, p'is, i' dit, l' lend'main matin, i' dit, i' y en ava't t'oâss' à 'a plaç' de enne ; p'is, i' dit, le curé veut 'n a'oèr deuss'. C'st à moé, c'tés vach's-lâ ?

– Oué, oué, Pierre, i' dit, c'st à toé cés vach's-lâ, i' dit. C'st enn' récompense, p'is, i' dit, tu vâ' 'és garder !

– Oui, mé' i' dit, r'gârde, lâ, i' dit, i' m'actionne.

– Ah ! i' di' on vâ arranger çâ, on vâ arranger çâ. I' dit, mecqu' i' vienn' pour paraître en cour, lâ, i' dit, tu viendras, i' dit, m'trouvé' écitt', lâ. I' dit, moé, i' dit, m'â' êt' ton avôcât ; tu viendras m'trouver, i' dit, m'â' arranger çâ. P'is, i' dit, tu dirâs quoi j'te dirai d'dire !

– All right ![4] »

La journée d'la cour arrive ; i' pârt, s'en vâ trouver l'avôcât. I' éta't mal habillé ; dés vieux ovreâlls [ overall ][5] tout' patchés [ patch ][6] partout, pleins d'trous. « Viens 'citt' ! » I' rent' dan 'a chamb' p'i' il l'habille avec enn' de sés habits ; p'is, ah ! in beau tuyau d'castor[7] su' 'a tête, enn' canne à 'a main, p'is bell' ch'mis' blanche, beau col, enn' belle habit noèr. Ah ! i' ava't l'air spôrt [ sport ][8], lâ ! I' gu'i â fait' la barbe. I' r'ssou' en cour.

L'avôcât gu'i dit : « Asteur, i' dit, mecqu' le jug' te d'mande, lâ, i' dit, pour quell' raison qu'tu veux garder lés vach's du curé, tu dirâs « Nix » P'is si i' te le d'mande encôre, tu dirâs « Nox ! » Dis jama's d'aut' chos' que « Nix » p'is « Nox ! » P'is, i' dit, tu vâs gâgner ton procès ; i' dit, l'curé vâ payer sés fra's, p'is, i' dit, tu vâs garder tout's lés vaches, toé !

– C'st ô Ké ![9] »

Te'jours, i' s'en vâ en cour ; 'ta't b'en habillé. Le jug' gu'i d'mande : « Écoutez don, i' dit, mecieu' Pierre, i' dit, pour quell' raison qu'vous voulez garder lés vach's du curé ?

– I' dit, Nix !

– Oui, mé', i' dit, Nix ... Pour quell' raison qu'vous gardez sés vaches ?

– Nox !

---

4. *All right* (angl.) : Entendu ! Parfait !
5. *Overall* (angl.) : Salopette, blouse.
6. *Patch* [ to ] (angl.) : Rapiécer, raccommoder.
7. *Tuyau de castor* : Chapeau haut-de-forme.
8. *Sport* [ to ] (angl.) : Étaler, faire parade de. Avoir l'air sport : Paraître riche.
9. *O.K.* [ ô ké ] : Forme populaire d'accepter une proposition.

– B'en, i' dit, j'comprends pâs çâ.

– B'en, oui, Nix !

– B'en, i' dit, pour quell' raison . . .

– Nox ! »

I' se r'vir' su' l'bord du curé, i' dit : « Vous voyez b'en qu' c'ést in fou, mecieu' l'Curé ! Payez don vos fra's, p'i' allez-vous-en donc ! »

To'hours, le v'lâ clair[10] ! I' pârt. Folla't qu'i' pâss' devant su' l'avôcât pour s'en aller chez eux. Pârt, p'i' i' pâss' tout drett' ; s'en alla't. L'avôcât : « Heille ! i' dit, vien écitt', vien écitt', viens m'denner mon habit !

– I' dit, Nix !

– Voégnons ! t'és pâs pour t'en aller che' vou' avec mon habit ?

– Nox !

– B'en, i' dit, on ést aussi b'en de l'laissé' aller ! I' dit, l'câlin ! i' dit, i' comprend p'us r'guien ! »

I' arriv' chez eux, sa vieill' gu'i d'mande : « P'is, 'a dit, comment c'que t'as fait' ? As-tu gâgné ?

– Nix !

– Mé', dis-moé don, 'a dit, as-tu gagné ?

– Nox !

– Mé', 'a dit, c'ést b'en curguieux, 'a dit, l'monde asteur, c'ést pâs capab' d'allé' en cour, allé' en dehor' in peu, 'a dit, i's parl'nt p'u' 'ienqu' l'anglais !

10. *Clair* (angl. Clear) : Libéré, exonéré.

## 12 – LE BEAU-FRÈRE PAIERA

Une fois, c'était un homme et une femme qui avaient deux enfants : un garçon et une fille. Ils vivaient dans une région très pauvre.

Rendu à l'âge d'environ quinze ou seize ans, le garçon se rend compte qu'il ne peut s'habiller élégamment, ni manger à sa faim. Dans un moment de découragement, il fait part de sa décision à son père et à sa mère : « Je vais vous quitter. Vous avez déjà assez de misère à vivre sans que j'ajoute à vos soucis ! »

Après quarante-cinq ans d'absence, il se décide, un bon jour, de revenir au village natal. « Voilà tellement longtemps que je n'ai pas revu les miens, » se dit-il. Il n'avait jamais écrit un mot à ses parents ; ces derniers n'avaient jamais reçu la moindre nouvelle concernant leur fils.

Il revient dans son village natal et demande à tout venant s'il connaît telle famille : « Non, non, lui répond-on ; personne de ce nom ! Mais depuis combien de temps as-tu quitté le pays ?

– Ah ! il y a quarante-cinq ans, peut-être plus ; du moins entre quarante-cinq et cinquante ans !

– Ah ! ton père est mort depuis longtemps !

– C'est possible !

– Écoute ; le seul, dans le village, qui puisse te renseigner d'une façon certaine, c'est le curé. Voilà une trentaine d'années qu'il a soin de la paroisse ; il a certainement connu ton père ! »

Le voyageur va visiter le curé : « Bonjour, monsieur le Curé ! Vous rappelez-vous telle famille qui appartenait à cette paroisse, des dizaines d'années passées ? Vous êtes ici depuis longtemps, vous . . .

– Grand Dieu ! non ; je ne me rappelle rien de tel. Mais, un instant ! je vais jeter un coup d'œil dans les registres ! »

Le prêtre attrape un vieux registre et commence à le feuilleter : « Ah ! oui ; ta famille a demeuré longtemps ici. De bons paroissiens ! Tu avais une sœur aussi ?

– Certainement ! j'avais une sœur. Elle avait une douzaine d'années quand je suis parti !

– Ah ! elle a bien réussi, ta sœur ! Elle occupe un haut rang !

– Un haut rang, dites-vous ? Où est-elle ?

– Ta sœur, elle s'est mariée ! Tout le monde se marie, règle générale. C'est bien rare qu'une personne ne se marie pas ; ah ! une de temps en temps . . .

– À qui est-elle mariée, ma sœur ?

– Elle est mariée à Notre-Seigneur !

– À Notre-Seigneur ?

– Eh oui ! Écoute donc ; tu n'as jamais correspondu avec les tiens, depuis ton départ ?

– Je ne leur ai jamais écrit !

– Tu n'as jamais fait chanter une grand' messe, évidemment, pour ton père et ta mère qui sont morts ?

– Non ; jamais ! je n'ai jamais écrit, je n'ai jamais envoyé d'argent . . .

– Ah ! tu devrais faire chanter quelques grand' messes . . .

– C'est pourtant vrai ! À combien s'élèvent les honoraires d'une grand' messe, monsieur le Curé ? »

À cette époque, on exigeait deux dollars pour chanter une grand' messe, et cinquante sous pour dire une basse-messe. « Combien veux-tu en faire chanter ? demande le curé.

– Ah ! une cinquantaine de grand' messes !

– Oui ; entendu ! »

Le curé inscrit, dans un registre, les cinquante messes recommandées par . . . le visiteur. « Eh bien ! dit le pasteur, les honoraires de cinquante grand' messes se chiffrent à cent dollars ?

– Cent dollars ? Ah ! très bien ! Vous les ferez payer par mon beau-frère, Notre Seigneur. Il a beaucoup d'argent, lui ! »

## LE BEAU-FRÈRE PAIERA

*Historiette populaire racontée, le 8 novembre 1959, à Cache Bay, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario, qui l'avait entendu raconter dans les chantiers, vers 1920.*

*Enregistrement no 1426. Motif J1161.5 (le Christ beau-frère).*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in vieux p'i' enn' vieille. I' ava'ent deux enfants : in garçon p'i' enn' fille, p'i' i's resta'ent dan enn' p'tit' plaç' b'en pauv'e.

Te'jours, le garçon éta't rendu, on vâ dire, à l'âge de quinz' seiz' ans, p'is b'en mal habillé, pâs grand-chose à manger ; i' éta't pâs mal découragé. I' di' à sa mér' p'i' à son pére, i' dit : « Moé, i' dit, j' m'en vâs ; i' dit, vous avé' assez d'vous aut's, i' dit, à r'gârder, sans r'gârder pour moé ! »

I' a été quarant'-cinq ans parti d'chez eux sans r'venir. Te'jours, enn' bonn' journée, i' s'décid' d'aller faire in tour chez eux. I' dit : « V'lâ longtemps, i' dit, j'ai pâ' été ! » I' ava't jamè' écrit, ni vent, ni nouvell' d'aucun' magnière, de lui.

Pârt, p'is s'en vâ dans c'plaç'-lâ, où c' qu'i' avè' été él'vé. D'mande à in, d'mande à l'aut' si i' connaissa't pâ' in tel ? Non, non ! Connaissa't pâs parsonne. « Comment c' gu'i y â longtemps qu' t'és parti d'edcitt' ?

– Ah ! i' dit, quarant'-cinq, p't-êt' b'en pluss', te' b'en cinquante ans, i' dit, que j' su's parti, mé', i' dit, j'peux pâs dire au juss'e : alentour dés quarant'-cinq, cinquante ans.

– Ah ! ah, lâ, i' ést mort v'lâ longtemps !

– Ah ! ça s'pourra't b'en ; i' ést mort, v'lâ longtemps.

– Mé', i' dit, l'meilleur qui vâ rev'nir sa'oèr çâ, i' dit, vâ trouver l'curé. I' dit, l'curé, i' dit, ça fa't te'jour' enn' trentain' d'années, i' dit, qu'i' ést écitt', c'ui-lâ. T'ed b'en, i' dit, qu'i' 'n a'rè' attendu [ entendu ] parler.

– Oué ? C'st âll raït [ all right ][1] ! »

---

1. *All right* (angl.) : Parfait ! C'est bon !

Pârt, p'is s'en vâ trouver l'curé : « Bonjour, curé ! Écoutez don, i' dit, vous avez pâs connaissance, i' dit, d'telle et tell' famill' qu'i' y avè' écitt', déjà, i' dit, v'lâ b'en dés années pâssées ? V'lâ enn' bonne escouss' [ secousse ][2] que vous êt' écitte.

– Ah ! câlin ! i' dit, non ; j'me rappell' pâs. B'en, i' dit, écoute ; m'âs r'gârder çâ ! »

Po'gne in liv' qu'i' ava't, qu'i' y ava't b'en dés affair's d'écrit, ça f'sa't longtemps. S'mè' à feuill'ter çâ : I' dit : « Oui, dit, ah ! i' ont resté longtemps, i' dit, c'éta't du bon monde, çâ. I' dit, t'avè' enn' sœur itou ![3]

– Ah ! i' dit, oui, je l'sé's qu' j'avè' enn' sœur itou ! Alle avè' enn' douzain' d'années quant' j'ai parti !

– Ah ! i' dit, ta sœur, i' dit, t'sé's, i' dit, 'a ést b'en placée ta sœur ! Oh ! i' dit, alle â enn' bell' place !

– Oué ?

– Oué !

– V'où c' qu'alle est ?

– B'en, i' dit, ta sœur, i' dit, 'a ést marguiée.

– 'A ést marguiée ?

– Ah ! i' dit, oui ; b'en, 'a peut s'marguier. Le mond' s'marie tout', en partie ! B'en râre, i' dit. I' y en â, d'temps en temps, qui s'mariss'nt pâs.

– B'en, à qui qu'c'ést qu' 'a ést marguiée ?

– Ah ! i' dit, 'a ést marguiée, i' dit, avec Not' Seigneur !

– 'A ést marguiée avec Not' Seigneur ?

– Oué, i' dit, 'a ést marguiée avec Not' Seigneur ! 'Cou' don, i' dit, t'âs jamè' écrit, du temps qu' t'â' été parti ?

– Non, j'ai pâ' écrit.

– T'âs jama's fait, i' dit, chanter d'grand-messe, i' dit, d'minm' pour ton pér' p'is ta mére, i' dit, qui sont morts ?

– Non, i' dit, j'ai jamè' écrit, p'is j'ai jamè' envoyé d'argent.

– Ah b'en ! i' dit, tu devra's, i' dit, fair' chanter que'qu's grand-messes.

– C'ést b'en vrai, i' dit ! Comment c'que c'ést, i' dit, enn' grand-messe ? »

Dans cés années-lâ, enn' grand-mess' c'ta't deux piasses, enn' bâss' messe, cinquant' cennes. « Comment [ combien ] qu'tu veu' en fair' chanter ?

– Ah ! i' dit, enn' cinquantaine, grand-messes.

---

2. *Secousse* : Espace de temps, période.
3. *Itou* : Vx fr. : Pareillement, aussi.

– Oué ; c'st ô Ké ![4] »

Te'jours, i' marqu' çâ : cinquant' mess's chantées par . . . par lui, eurcommandées par lui. « B'en, i' dit, çâ, i' dit, ça monte à tant !

– Ça monte à tant ? Ah ! c'st ô Ké ! I' dit, vous charg'rez [ to charge ][5] çâ à mon beau-frère ! I' dit, i' ést riche, i' dit, lui ! »

4. *O.K.* [ ô ké ] (angl.) : Formule américaine pour dire oui.
5. *Charge* [ to ] : (angl.) : Demander, exiger, réclamer.

## 13 – LE PLUS GROS MENSONGE

Une fois, c'était un roi. Ce roi fait proclamer un ban : il offre sa princesse en mariage et la moitié de son royaume à celui qui lui racontera un mensonge, un mensonge horrible au point de provoquer la colère du roi et l'obliger à dire : « Tu as menti ! »

Les candidats se présentent en grand nombre, chacun avec son mensonge ; mais aucun ne peut proposer une énormité assez choquante ou assez insultante pour entendre dire au roi « Tu as menti ! »

Un jour, un écolier d'une douzaine d'années se dit à lui-même : « Je vais lui en dire un mensonge au roi, moi ! Quelle chance s'il me disait que j'ai menti ! » Il se rend auprès du roi : « Sire, dit-il, je viens vous raconter un fait véridique !

– Une vérité ?

– Oui ; vous savez, je vais à l'école . . .

– Tu vas à l'école ?

– L'autre jour, il n'y a pas longtemps – quatre ou cinq jours peut-être – je trouve une grosse fève noire qui avait bien, ah ! je crois, trois à quatre centimètres de longueur, une superbe fève ! Je regagne la maison et je fais part à ma mère de ma trouvaille et de mon intention de semer cette fève pour satisfaire ma curiosité. Ma mère me dit : « Tu sais bien qu'elle va pousser ! »

Je creuse une petite cavité près du perron de la porte d'entrée et j'y enfouis la fève et je presse la terre autour de cette graine. Le lendemain matin, avant le déjeuner, je sors sur le perron . . . ma fève avait poussé, et à mon grand étonnement, j'avais beau lever les yeux, je n'en voyais pas le sommet.

Je me décide à grimper dans la tige de ma fève ; je grimpe, je monte, je me dirige toujours vers le sommet de la plante. À l'heure du midi, je n'apercevais pas encore la tête de ce plant de fève. Je continue mon ascension, je grimpe, je grimpe . . . Le soir, à la tombée du jour, j'aperçois passer près de moi, à toute allure, savez-vous quoi ? La lune ! Je saute à cheval sur la lune et je vogue dans les airs et à une vitesse incroyable. Il faisait froid, en plein vent, sur une lune qui filait sans jamais ralentir. Diable ! je regarde en bas, sur la terre ; les gros arbres me paraissaient de jeunes arbustes. J'étais assurément très haut !

Tout à coup, je me sens pris de peur, peur de glisser et de tomber sur la terre ; je croyais ma dernière heure venue. La peur me faisait trembler, et ce tremblement provoque soudain un besoin d'uriner. Je satisfais mon besoin ; le liquide coule et forme un long glaçon sur le ventre de la lune. Incommodé par le froid, je me décide à descendre sur terre. Je saisis le glaçon et je me laisse glisser jusqu'à son extrémité. Mais, diable ! j'étais encore bien loin de la terre !

D'une main, je commence à me gratter la chevelure, tout en me cramponnant au glaçon, de l'autre main. Tout à coup, je trouve un gros pou dans mes cheveux. Je l'écorche, et, de sa peau, je me fabrique plus de cinq cents mètres de lanière que je fixe au bout du glaçon. Je me laisse glisser le long de la lanière. Une fois à l'extrémité de cette corde, je m'aperçois que je suis encore très éloigné de la terre.

Soudain, le glaçon se brise, et je plonge vers la terre, tête première. Probablement parce que j'avais la tête plus pesante que le derrière, j'arrive sur la terre brusquement, et je me retrouve, la tête insérée jusqu'aux épaules dans une fissure de rocher. J'ai beau me débattre de tous côtés pour retirer ma tête du rocher, impossible de me libérer ! Je ne savais trop que faire . . .

Une idée me vient. Je tire mon couteau de ma poche et je me coupe le cou ; je puis désormais me déplacer à tâtons pour trouver un levier destiné à retirer ma tête du rocher. Mon intention était de replacer, par la suite, ma tête sur mes épaules.

Je finis par trouver le levier. En me dirigeant vers ma tête, j'aperçois un petit renard occupé à lécher mon sang. Bang ! je lui assène un coup de levier sur le dos ! Sire, le renard chie un billet qui m'apprend un fait authentique : vous avez gardé les pourceaux trois ans en compagnie de mon père !

– Tu as menti ! s'écrie le roi. Je n'ai jamais gardé de porcs en compagnie de ton père ! »

## LE PLUS GROS MENSONGE

*Récit traditionnel raconté, le 8 novembre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans), qui l'avait entendu dans les chantiers, vers 1918.*

*Enregistrement no 1427. Conte-type 852 I, II b, c, III.*

C'ést bon d'vous dire, un' fois, c'tè' in roi. I' â fait' batt' au ban que celui qui gu'i cont'ra't la plus gross' ment'rie pour qu'ça l'choque assez pour qu'i' gu'i dis' qu'i' â menti, qu'i' a'ra't sa fille en marguiag' p'is la mo'quié [ moitié ] d'sa couronne.

I' y en ava't b'en qui gu'y alla'ent p'is gu'i denna'ent dés ment'ries. Mé', i's pouva'ent pâs gu'i denner dés ment'rie' assez choquantes, assé' insultant's pour qu'i' gu'i dis' quel qui ava't menti.

I' y avè' in p'tit bonhomm' qui allè' à école, oh ! à pe' près p't-êt' b'en enn' douzain' d'années. « I' dit, m'âs gu'i en conté' enn' ment'rie, moé ! Si i' m'dit qu' j'ai menti, i' dit, ça vâ êt' curguieux ».

I' pârt, s'en vâ trouver le roi : « Sir' mon roi, i' dit, j'ai enn' vérité à vous conter !

– Enn' vérité ?

– I' dit, oui. I' dit, j'vâ' à école, i' dit, moé !

– Oué ; tu vâ' à école . . .

– I' dit, l'aut' jour, i' dit, en m'en v'nant d' l'école, i' y â pâs longtemps, i' dit, quat'e, cinq jours, lâ, i' dit, en m'en v'nant, j'trouve enn' gross' fèv' noère ; ah ! i' dit, j'cré's b'en, i' dit, qu'alle avè' in pouce, in pouce et quârt de long ; enn' bell' gross' fève. J'arrive à méson a'ec çâ, j' di' à ma mère : « R'gâr' don c' bell' fève ! I' dit, j'la sume [ sème ], i' dit, pour 'oèr si ça vâ pousser, çâ.

– B'en, la vieille 'a dit, tu sé's b'en, ma mére, 'a dit, ça vâ pousser ! »

I' dit, j'gratte in p'tit trou, i' dit, au côté d'la porte, lâ, cont' le perron, p'is, i' dit, j'plant' la fève, i' dit, dan 'a terre, p'is, i' dit, j' l'abrill' [ abrier ] p'is, i' dit, l'lend'main matin, d'vant l'déjeuner, j' m' en vâs dehors, p'is, i' dit, ma fève éta't

l'vée ; p'is j' commence à r'gardé' en l'air, p'is j'voya's p'us l'bout' ! P'is, i' dit, câlin ! i' dit, alle a poussé !

Me v'lâ à grimper dans c'fèv'-lâ, p'is grimpe, p'is grimpe, p'is grimpe. I' dit, j'éta's rendu au médi, i' dit, p'is câlin ! j'voya's pâs l'bout' ! P'is grimpe encôre, p'is grimpe ! I' dit, l'soèr, la breunant' s'en v'na't, p'is, i' dit, j'voya's pâs l'bout' encôre.

Quoi c' qui pâss' cont' moé, i' dit, pas mal vite ? La lune ! Saute à joual su' 'a lune, p'i' i' dit, me v'lâ parti ! P'is ça gu'y alla't su' c'bord[1]-lâ ! I' dit, savez-vous, i' dit, i' faisa't frett' en l'air su' 'a lune, lâ. I' dit, 'a m'na't[2]. Câlin ! i' dit, j'commence à r'gârdé' en bâs, p'is, i' dit, j'voya's ... lés âb's, i' dit, ça m'paraissa't dés p'tits âb's, p'is dés gros gros âb's, ça m'paraissa't dés p'tits âb' enn' coupeul de pied d' haut, i' dit, tant que j'étè' haut.

P'is, i' dit, j'ava's pêur, i' dit, d'glisser, p'is, i' dit, timbé' en bâs, p'is, i' dit, m'câsser l'cou. I' dit, à forç' de trembler, i' dit, i' m'pren in envie d' lâcher d' l'eau[3] ; i' dit, ça coul' du long d'la lun' p'is ça fè' in grand glaçon, i' dit, qui coulè' en bâs ; i' dit, in grand glaçon. I' dit, i' faisa't frett' ; i' dit, quant' j'ai vu çâ, i' dit, j'me coule après l'glaçon, jusqu'au bout', p'is je r'gârdé' en bâs : ah ! calin, i' dit, c'étè' haut, c'étè' haut !

I' dit, j'commence à m'gratter dan enn' main, p'i' i' dit, j'me qu'nè' [ tenais ] après l'glaçon a'ec l'aut'e. P'is, i' dit, je m'po'gne in gros pou. I' dit, j'eul l' pleume, p'i' i' dit, j'fa's cinq cents varg's de cordeau p'is j' l'attache au bout du glaçon, p'is j'me coule au bout' encôre. Ah ! câlin ! i' dit, c'étè' haut. Ah ! i' étè' encor' b'en haut.

Tout d'in coup, i' dit, l'câlin d'glaçon qui câsse, p'is nous v'lâ parti' 'a têt' la promière. I' dit, faut crère, i' dit, qu' j'ava's la têt' plus pésant' que l'darguière ; i' dit, j'arriv' la tête la promièr' dan enn' craqu' de roche, ah ! rentré jusqu'aux épaules, taït [ tight ][4] ! Quiens b'en 'citt', quiens b'en lâ, i' dit, pour m'arracher de d'lâ ! Comment m'âs faire ?

J'mè' 'a main dans ma poche, p'i' i' dit, j'sors mon couteau p'is j'me coup' le cou net'. Quiens, i' dit, j'su's sorti ! I' dit, j'pârs, p'i' i' dit, en tâtons, pour aller m'trouvé' in l'vier pour arracher la tête, ma têt' d'là-d'dans : j'pourrai m'la r'mett' su' 'és 'paul's.

J' m'en trouve in. J' m'en r'viens, p'is tandis qu' j'arriv' lâ, i' dit, i' y ava't-i' pâ' in p'tit r'nârd qui étè' après licher mon sang. J' gu'i maudi' in coup de l'vier su'l'dos, i' dit, i' m'chie in billet. C'ta't marqué su' l'billet, i' dit, qu'vous aviez gardé lés cochons t'oâs an avec mon pére.

– I' dit, t'âs menti ! I' dit, j'ai pâs gardé 'és cochon a'ec ton pére ! »

---

1. *Bord* : Direction.
2. *Mener* : Aller rapidement.
3. *Lâcher de l'eau* : Uriner.
4. *Tight* (angl.) : Clos, bien fermé, étanche, d'une façon serrée.

## 14 – AVENTURES D'UN CÉLIBATAIRE

Une fois, c'était un vieux cultivateur, nommé Pierre. Il habitait près de Montréal, dans un village que l'on appelle Saint-Jérôme. Il vivait en compagnie de sa vieille et de son garçon, Baptiste.

Le garçon, fils unique, assez âgé – il dépassait les trente-cinq ans – avait un tempérament assez bizarre. Il aimait être seul, ne rendait visite à personne, et surtout, il ne se serait jamais présenté dans une veillée pour tout l'or du monde. Il travaillait le lundi, le mardi ... travaillant sans prendre de congé. Parfois son vieux père lui en faisait la remarque : « Baptiste, tu travailles trop ! Prends donc le temps de te reposer ! Tu ne pourras pas toujours tenir le coup si tu ne te détends pas une fois de temps en temps !

– Ah ! répondait Baptiste, l'homme est sur terre pour travailler ! »

La vieille épouse de Pierre, et mère de Baptiste, se sentait vieillir ; elle trouvait son âge de plus en plus difficile à porter. Elle répétait parfois à Pierre : « Si ce pauvre Baptiste pouvait se décider à fréquenter les veillées, les danses, il se ferait des amis, il rencontrerait certainement des belles filles, et l'idée lui viendrait peut-être de se marier ! Ah ! que j'aimerais le voir prendre une épouse ! Je vieillis, et une bru dans la maison ne pourrait que m'aider !

– Eh bien ! tu le sais, il n'y a pas moyen de convaincre Baptiste de se montrer à l'extérieur. Il ne visite personne !

– Oui ; mais tâche de le convaincre ; encourage-le de temps en temps à changer ses habitudes ! »

Le cultivateur conseilla donc quelques fois à Baptiste de se faire des amis dans son milieu. « Ouais ! répondait le vieux célibataire ; à quoi bon se créer des amitiés ? Qu'est-ce que ces relations vont me rapporter ?

– Évidemment, les débuts seront pénibles, mais montre de la bonne volonté ! Va faire une visite, même si elle est brève. Tu viendras à prendre goût à ces sorties et tu t'y plairas bientôt. Il y a une limite au travail continuel. Tu sais, Baptiste, il faut se reposer de temps en temps !

– Ah ! je peux bien essayer d'aller faire des visites ...

– Justement, à tel endroit, ce soir, il se fait une grosse veillée. Il y aura beaucoup de gens, des belles filles. Rends-toi là pour voir comment ils s'amusent . . .

– Ah ! je peux bien y aller faire un tour ! »

Baptiste se rend à la maison où avait lieu la veillée ; il s'assoit et jette un coup d'œil circulaire sur chacun des visiteurs. Il remarque de belles filles, mais ne dit pas un seul mot. Après une demi-heure ou trois quarts d'heure d'observation silencieuse, Baptiste se dit à lui-même : « Quel profit je retire à regarder ces belles poupées ? » Il quitte la veillée.

Il rentre chez lui très tôt ; les vieux parents n'étaient pas encore couchés. « Et puis, lui disent-ils, ta veillée a été courte !

– Je ne suis pas resté longtemps. Je suis mal à l'aise, dans les réunions, devant ces poupées. Ah ! les filles sont belles ; elles sont bien faites, mais elles semblent trop fragiles pour moi !

– Ne parle pas de la sorte, Baptiste ! Si tu en avais une pour toi seul, si elle était ta femme, tu ne chanterais pas la même chanson !

– Ah ! je ferais comme les autres . . .

– Alors, pour en choisir une, il faut que tu ailles vers les filles ; elles ne peuvent pas, tu le sais bien, venir se jeter dans tes bras, à toute jambe ! Il faut que tu causes avec une ou avec l'autre ; il faut les amener faire une promenade, te faire connaître. Le temps se passe et souvent l'amour fait son apparition. Une fois amoureux d'une fille, tu l'épouses. Te voilà compagnon d'une belle femme et qui fait ton bonheur ! Quand tu reviens du travail, le soir, elle te serre par le cou et t'embrasse. Elle te débarbouille rapidement. C'est là l'avantage d'une épouse.

Va ! Retourne faire un tour dans une veillée. Tu vas y prendre goût, tu vas voir ! Tu y es allé, tu n'y es pas resté très longtemps, mais la prochaine fois, prolonge un peu ta visite ! »

Un autre jour, Baptiste retourne prendre part à une veillée ; il s'attarde un peu plus pour causer avec les jeunes gens. Il ne parle pas aux filles, il était trop timide pour causer avec elles. Après une visite d'une heure ou d'une heure et demie, Baptiste quitte la veillée. « Ah ! disent les parents, tu t'es attardé un peu plus que la dernière fois !

– Il me semble que cette fois-ci, le temps a été moins long. Je n'ai pas parlé aux filles, non ! Mais j'ai parlé aux jeunes gens pendant que les filles me guettaient du coin de l'œil. Je suis trop timide, je n'ose pas leur parler !

– Ne te décourage pas, mon Baptiste ! tu vas briser cette timidité et tu vas retourner les visiter ! »

Une autre fois, il s'introduisit dans une veillée et finit par aborder une fille, et lui demande de l'embrasser. La fille se trouve insultée, les autres visiteurs aussi se tournent contre lui. Il revient à la maison bien décidé à ne plus retourner veiller. « Comment ? Tu ne veux plus aller visiter tes amis ? Pourquoi ?

– Eh bien ! J'ai abordé une fille, l'autre soir ; elle m'avait l'air assez aimable. J'ai commencé à la caresser, à la tasser, et je lui ai demandé un baiser. Elle s'est trouvée tellement indignée qu'elle m'a tourné le dos et s'est enfuie ; et j'ai failli attraper une bonne gifle dans la figure.

– Oui, oui ; mais tu as voulu trop en prendre du premier coup !

– Ah ! c'est fini ; je n'y retourne plus ! J'en ai assez ; finies les veillées ! »

Le pauvre Baptiste se remet de plus belle à son travail coutumier. Le vieux lui disait de temps en temps : « Pense donc à tes sorties . . .

– Non ! Je vous l'ai déjà dit, je n'y retourne plus ! »

L'hiver se passe ; quatre ou cinq mois après la déception de Baptiste, la vieille paysanne dit à Pierre : « Tâche donc de décider notre garçon à fréquenter les filles !

– Non ; c'est inutile ! J'ai utilisé en vain tous les moyens . . .

– Mais . . . nous allons lui jouer un tour, à Baptiste !

– Un tour ! En connais-tu un tour, toi ?

– Écoute ! Tu vas lui donner de l'argent – deux ou trois cents dollars – et tu vas l'envoyer à Montréal ; dis-lui d'aller rendre visite à ses tantes et à ses nombreuses cousines, à Montréal ! »

Malheureusement, le pauvre diable de Baptiste, il n'avait ni tante ni cousine, à Montréal. Mais la vieille continue : « Il va te croire, et rendu à Montréal, parmi tant de gens, il va se débattre et prendre un peu d'expérience de la vie ! » Le vieux cultivateur finit par transmettre à Baptiste le plan imaginé par sa femme. « Écoute-moi, mon fils, tu travailles tous les jours comme un esclave, sans jamais t'arrêter. Je voudrais que tu ailles prendre une vacance à Montréal.

– À Montréal ?

– Oui ; tu vas aller visiter tes tantes ; tu en as plusieurs à Montréal et beaucoup de cousin.s, de très jolies filles, dans la même ville. Tu peux passer un mois, deux, trois, quatre mois, si tu désires ; ne crains pas, je vais te donner tout l'argent dont tu as besoin.

– Ah ! Vous ne m'aviez jamais dit que j'avais des tantes à Montréal !

– Pourtant, tu en as des tantes, là-bas ! »

Le vieux paysan donne trois cents dollars à Baptiste ; ce dernier prépare son petit bagage, monte dans le train et arrive à Montréal. Il n'avait jamais mis le pied dans cette ville. Il descend du wagon et commence à regarder autour de lui, en se demandant : « Où restent-elles, mes tantes ? Je n'en sais rien ! Je ne suis jamais venu à Montréal . . . ! »

Il voit venir un homme ; il se dirige vers lui et l'aborde timidement : « Monsieur, pardon ! Un instant . . .

– Que désirez-vous de moi ?

– Savez-vous, monsieur, où demeure ma tante ?

– Ta tante ? Je ne la connais pas, moi, ta tante !

– En voilà un ignorant, pense Baptiste ! Il ne connaît pas ma tante ! »

À quelques pas de là, le voyageur rencontre un autre citadin : « Bonjour, monsieur ! Pourriez-vous me renseigner sur l'endroit où demeure ma tante ?

– Tu crois vraiment, répond l'interlocuteur, en penchant la tête, que je puisse, à Montréal . . . Tu sais bien que je ne sais rien de ta tante ! »

Baptiste continue à marcher ; il croise une dame : « Bonjour, madame ! Vous ne sauriez pas où demeure ma tante ?

– Eh bien ! mon petit voyou ; quand es-tu arrivé ?

– Je viens de descendre du train, ma tante. Je viens d'arriver !

– Ah ! attends-moi un instant ! Je vais à la charcuterie m'acheter de la viande ; ensuite tu viendras avec moi. Je t'assure que tu as de belles cousines !

– Oui ; on me l'a dit ! »

La dame achète une bonne quantité de viande, et se remet en route avec Baptiste. « Tiens, regarde toutes ces belles cousines, » dit la dame, en rentrant chez elle.

Baptiste aperçoit une vingtaine de filles dans ce logis, et des filles d'une beauté assez remarquable. « On me l'avait bien dit que j'avais de belles cousines ! Ah ! qu'elles sont jolies, ma tante ! »

Notre vieux célibataire commence à se laisser caresser par les filles. Une le tient par le cou, l'autre l'embrasse. Baptiste perd peu à peu sa timidité. Au moment du dîner, le visiteur va prendre son repas avec la dame et les filles. Ah ! Baptiste avait un plaisir fou au milieu de ces galantes.

De retour au salon, Baptiste se débat parmi sept ou huit filles qui papillonnent autour de lui, qui le tiennent par le cou ou le culbutent. On lui sert un verre de temps en temps, mais Baptiste ne pense pas à payer une consommation à son tour. Ah ! il était économe à l'excès, le pauvre Baptiste !

Après le souper, il va s'asseoir, mais il en avait toujours trois ou quatre autour de lui. « Laissez-moi donc en paix, disait-il. Ah ! que vous êtes agaçantes, diablesses de cousines ! Laissez-moi le temps de me reposer un brin ! » Baptiste commence à vouloir incliner son siège pour chasser la fatigue et se reposer les nerfs. La dame intervient : « Comment passe-tu ton temps, mon Baptiste ?

– Oh ! ma tante ! Je suis fatigué, je n'en peux plus ! Ces terribles cousines ne cessent de m'agacer ! Elles sont aussi agiles que des sauterelles ; elles ne cessent de remuer !

– Elles ont de la vie, hein !

– Oui, elles sont vigoureuses et bien aimables. Mais, ma tante, si vous pouviez m'indiquer ma chambre à coucher, j'irais me reposer quelques heures. Je commence à avoir mal à la tête !

– Cousine, dit la dame, va conduire Baptiste à sa chambre !

– Très bien, cousin ; suis-moi ! »

La fille précède Baptiste dans l'escalier conduisant au deuxième étage, et ouvre la porte d'une chambre munie d'un beau lit. Il s'assoit sur le bord du lit ; la fille s'assoit sur ses genoux, lui enlace le cou de ses bras, le tire à droite, le tire à gauche. Elle se roule sur le lit en inventant des jeux compliqués et nouveaux pour Baptiste : « Cousine, lui dit-il, va-t-en ! Je veux prendre du repos ; je ne suis pas capable de me reposer quand tu es ici. Tu tournes comme une mouche autour de moi ! Je t'en prie, laisse-moi seul !

– Vas-tu te coucher immédiatement ?

– Assurément !

– Tu n'as besoin de rien, Baptiste ?

– De rien ! Et va te coucher !

– Es-tu certain de n'avoir besoin de rien ?

– Je te le répète ; je n'ai besoin de rien ! Va-t-en, va-t-en ! »

Aussitôt que la fillette est sortie, Baptiste se jette à genoux au pied du lit pour réciter sa prière. Fatigué comme il l'est, la prière n'est pas très longue. Il enlève ses pantalons et les suspend à la tête du lit et bang ! il se lance dans le lit.

Au même moment, il entend un bruit sourd et se sent partir en culbutant. Il aboutit dans une sorte de couloir en dehors de la maison. Le voilà presque nu, vêtu seulement d'une courte chemise descendant jusqu'aux hanches, dehors, par un temps de fine pluie mélangée de neige.

Baptiste fonce dans la porte de la maison, et ta, ta, ta ! Court à une autre porte, et ta, ta, ta ! Aucune réponse ! Soudain, par en arrière, Baptiste entend venir quelqu'un et entend ouack ! ouack et ouack ! C'était une femme portant un bébé emmaillotté dans une simple couverte, et qui pleurait. « Que fais-tu ici, Baptiste, lui demande la femme ?

– Ne m'en parle pas ! J'ai culbuté du haut de cette maison, et j'ai beau frapper dans une porte et dans l'autre, personne ne vient m'ouvrir ! Je ne sais pas, diable ! ce qui se passe ici !

– Prends ce bébé dans tes bras ! Je vais aller te l'ouvrir la porte, moi ! »

Baptiste saisit le bébé dans ses bras, et en un clin d'œil, la femme disparaît. Baptiste se promène dans ce couloir, tenant dans ses bras le bébé tout en larmes.

Il commence à vouloir le pacifier en le tapant légèrement sur les fesses, et en chantonnant : ah, ah, ah, ah ! Hi, hi, hi, hi . . . ! Mais l'enfant continue de hurler.

Soudain, un policier se présente : « Que fais-tu là, toi ? demande-t-il rudement à Baptiste.

– Ne m'en parlez pas ! J'étais en haut, dans cette maison, et je suis tombé dans la rue en basculant dans une espèce de glissoire. J'ai commencé à vouloir faire ouvrir les portes, mais une femme est arrivée avec ce petit bébé-là et m'a demandé d'en avoir soin, pendant qu'elle irait faire ouvrir la porte. Elle s'est enfuie . . . Ah, ah, ah ! le bébé ! Fais dodo . . . !

– Tu ne m'en feras pas avaler autant à propos de ce bébé ! »

Le policier fait demander le fourgon cellulaire, y fait monter notre Baptiste et le conduit à la prison. Voilà mon vieux célibataire derrière les barreaux pour neuf mois. Plus un sou, plus d'habit . . . Il ne savait que faire. Les autorités lui font endosser l'habit des prisonniers, et Baptiste attend patiemment la fin de sa détention.

Mais pendant son séjour en prison, il causa avec des bandits, des hommes intelligents au courant de différentes techniques illégales ; Baptiste apprit d'eux plus d'une ruse louche. Sa peine purgée, Baptiste sort de prison vêtu d'un petit habit de cinquante sous. Baptiste quitte la prison et part à travers la ville, sans trop savoir où se diriger. Il ne connaissait rien de la ville ! Il regardait ici, regardait là. Tout à coup, un homme le rejoint en courant : « Ah ! Baptiste ! Quand es-tu sorti de prison ?

– J'en suis sorti, il y a une heure. Toi, quand as-tu été libéré ?

– Hier ! Dis-moi donc, Baptiste ; as-tu peur des morts, toi ?

– Mille diables, non, je n'en ai pas peur !

– Tu n'as pas peur des morts ! J'ai une bonne affaire pour toi. On vient de déposer la tombe d'un ministre dans la chapelle funéraire du cimetière ; l'enterrement n'aura lieu que demain. Le mort porte au doigt une belle bague de quinze cents dollars, et, dans sa poche, une montre en or retenue par une chaîne précieuse. Ce soir, à la brune, j'irai te conduire au cimetière : cette nuit, tu retireras du cercueil la bague et la montre. Demain nous irons dans un mont-de-piété échanger ces bijoux pour de l'argent que nous séparerons entre nous deux.

– Quelle chance ! Ah ! diable ! tu arrives à temps, je n'ai pas un sou en poche !

– N'oublie pas ! Il faudra diviser le magot ! »

À la tombée de la nuit, les deux copains partent à travers les rues de la ville. Une fois le cimetière repéré, le compagnon de Baptiste reste à la barrière. « Regarde, dit-il à Baptiste ; c'est là la chapelle funéraire. Vas-y, toi. Moi, je resterai ici parce que j'ai trop peur des morts. Tu es chanceux, toi, de n'en pas avoir peur ! »

Baptiste se rend à la chapelle funéraire, repère le cercueil, l'ouvre, et il aperçoit le cadavre du ministre vêtu d'un bel habit de drap noir et coiffé d'un beau chapeau haut-de-forme. Il jette les yeux sur la bague. « Quelle belle pièce ! » se dit-il. Il tente d'enlever la bague du doigt, mais en vain. Baptiste parvient à broyer le doigt du cadavre et s'empare de la bague.

« Que diable ! pense Baptiste, je ne puis laisser ce bel habit dans un cercueil ! Moi, je n'ai qu'un habit mince comme du papier . . . » Il se coiffe du chapeau haut-de-forme, attrape la montre . . . et file vers la barrière du cimetière. Ces différentes opérations avaient été assez rapides.

De la barrière, le compagnon aperçoit venir un personnage dans un drôle d'accoutrement. « Diable ! c'est le ministre qui vient vers moi ! » Mais c'était Baptiste revêtu des nippes du mort. Le compagnon décampe à la vue de l'inconnu, et file à toute jambe pendant que Baptiste lui crie : « Arrête !» Inutile de crier ; le froussard disparaît. « Espèce de craqué ! Que le diable prenne soin de toi, puisque tu es si peu brillant, » pense Baptiste.

Baptiste suit une rue pendant quelques minutes et rentre chez un bijoutier. « Je suis un peu à court d'argent, dit Baptiste ; voici une bague précieuse, un bijou de deux mille dollars. Pourriez-vous m'avancer huit cents dollars pour une semaine ? Dans huit jours, je reviendrai prendre ma bague et vous rendre l'argent, non pas huit cents, mais neuf cents ou peut-être mille dollars. Mais je tiens à ma bague !

– Marché conclu, » fait le bijoutier.

Baptiste empoche les huit cents dollars et reprend la rue. Il entre chez un autre bijoutier et y dépose la montre, une montre de grande valeur, et reçoit deux cent cinquante dollars moyennant la promesse de revenir chercher le bijou dans huit jours.

Ainsi pourvu d'une bonne somme d'argent, Baptiste décide de revenir à la maison paternelle. Il se rend à la gare et monte dans le train. Depuis deux ou trois mois, le vieux paysan et sa femme se rendaient chaque jour à la gare de leur village dans l'espoir d'y voir arriver leur fils. Mais Baptiste . . . jamais de Baptiste !

Ce matin-là, Baptiste descend du train, vêtu d'un bel habit de drap noir, coiffé d'un chapeau haut-de-forme, canne à la main, et traverse la gare. Ses parents le voient passer, sans le reconnaître. Mais tout à coup la vieille paysanne s'écrie : « Pierre, Pierre . . . c'est Baptiste !

– Vieille folle ! C'est un avocat !

– Non ; c'est Baptiste ! »

Elle lance un cri vers cet homme élégant : « Baptiste ! » Le voyageur s'arrête : « Ah ! je ne vous ai pas reconnus !

– Et nous de même, nous ne t'avons pas reconnu ! »

Baptiste retourne chez lui en compagnie de ses parents. Après trois mois de vie à la maison paternelle, il n'a pas encore pensé à retourner à Montréal pour y visiter ses tantes. L'affaire est classée !

Je n'en ai pas su davantage . . .

## AVENTURES D'UN CÉLIBATAIRE

*Conte populaire raconté, le 10 novembre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris de son grand-père Alexandre Prud'homme, avant 1898.*

*Enregistrement no 1429. Conte-type fait de divers motifs appartenant aux types 1684 (le prétendant imbécile), et 990 (bijoux enlevés au mort), etc.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in vieux cultivateur, t't a fait en bâs, dan 'a provinç' de Québec, pâs b'en b'en loin d'Montréal, à l'entour d'enn' place, lâ, qu'i' app'la'ent Saint-Jérôme. Et p'i' i' éta't t'ut seul avec sa vieill' p'i' in garçon. I' avè' 'ienqu' in garçon : i' éta't pâs mal âgé, dan 'és trent'-cinq trent'-six ans. Et p'is c'tè' in gârs, çâ, qui éta't curguieux [ curieux ][1] b'en tranquille, p'is jamè' i' sorta't[2]. I' a'ra't pâs 'té à enn' veillée null' pârt pour tout l'or. Travaille aujo'rd'hui, p'is travaill' demain, p'is travaill' tout l'temps. Dés fois, l'vieux l'chicana't : « Tu travaill's trop, tu travaill's trop ! Prends don ton tem in peu, r'pôs'-toé don ! Tu pourras pâs durer tout l'temps d'minme !

– Ah ! i' dit, o' ést su' 'a terr' pour travailler ! »

Te'jours, la vieille, sa mére, 'a éta't pas mal vieille, pâs mal âgée. 'A disa't souven au vieux : « Si c'pauv' Baptiss' pouva't don sortir in peu, aller dan 'és veillées, lés danses ! I' s'f'ra't dés amis, renconteur'ra't dés bell's filles. Tout d'in coup, 'a dit, i' pourra't p't-êt' b'en gu'i prend l'idée de s'marguier ! 'A dit, moé, 'a dit, j'eum'ra's b'en çâ qu'i' s'mariera't ; 'a dit, moé, j' su's vieille, p'is, 'a dit, çâ m'éd'ra't [ aiderait ] dan 'a maison. Enn' bru dan 'a maison !

– Ah ! le vieux dit, tu sé's b'en, i' dit, Baptisse, i' dit, i' y â pâs moyen d'fér' sortir çâ. I' dit, ça sort pâs !

– Oué. Mé', 'a dit, mets-y dan 'a tête. Asseille ! Parl's-y-en d'temps en temps ! »

D'temps en temps, l'vieux gu'i en parla't. « Ouais ! Quoi c' c'ést bon, çâ ? Ça m'deunne r'guien, çâ !

---

1. *Curieux* : Bizarre, original.
2. *Sortir* : Fréquenter le monde, les lieux de réjouissances.

– B'en oui ! Mé', pour commencer, 'ted b'en ça f'ra't pâs, mé', asseille ! Sor' [ sors ] in peu ! Co' minm' [ quand bien même ] tu s'ra's pâs longtemps ! Tu vâs 'ted b'en prend' çâ à goût, p'i' i' dit, tu gu'iras, p'i' i' dit, ah ! fff... travailler d'minm' tout l'temps. I' y â te'jour' in bout', t'sé's, Baptisse, lâ ! Fau' arrêter d'temps en temps !

– Ah ! J'peux b'en gu'y aller voèr çâ ...

– Quiens, i' dit, tell' place, i' dit, i' y â enn' gross' veillée à soèr, lâ. B'en du mond' qui vâ êt' lâ : dés bell's filles, tu vâ' 'oèr çâ, i' dit !

– B'en ! J'peux p't-êt' b'en aller faire in tour ! »

I' pârt, s'en va lâ ; i' rent'e, s'assit, p'i' i' r'gârda't tout l'mond' tour à tour. I' y ava't dés bell's filles. Pâs l'mot su' 'a guéme [ game ][3]. I' ést resté lâ p't-êt' b'en enn' demi-heure, t'oâs quârts d'heure. « Ah ! quoi ça m'deunn' de r'gârder çâ, i' dit, dés bell's catins d'minme ? »

I' pârt p'is s'en vâ. I' arriv' chez eux, i' éta't pâs b'en b'en târd, les vieu' éta'ent pâs couchés. « P'is ? T'as pâs resté longtemps !

– Ah ! i' dit, non ; pâs 'té longtemps. Savez-vous, cés affair's-lâ, i' dit, moé, ça m'achall'[4] d''oèr çâ dés bell's catins, i' dit, ah ! câlin ! I's sont don b'en faites ! Sont-tu belle' in peu ! Mé', i' dit, me semb'e, i' dit, que c'ést trop beau pour moé, çâ, dés affér's de minme !

– 'Oégnons, 'oégnons, Baptiss'e ! Si t'en avè' enn' de minme, lâ, i' dit, qui s'rè' à toé, lâ, tu s'ra's marguié, lâ, quoi c' t'en dira's ?

– Ah b'en ! J's'ra's comme in aut'e ; j'f'ra's comm' lés aut's font !

– B'en oui ! Mé', i' dit, pour çâ, i' dit, faut qu'tu sortes ! I' dit, i's sont pâs pour v'nir se ch'ter [ jeter ] dans tés brâs, i' dit, à 'a bride abattue, t'sé's ! Faut qu'tu 'és jâse' in peu, p'i' i' dit, sortir avec, p'is faire connaît'e, et p'is le temps s'pâsse ; p'is, i' dit, dans c'temps-lâ, i' dit, 'ted b'en, i' dit, qu'l'amour vient. P'is, i' dit, lâ, b'en i' dit, tu timbe' en amour, p'is tu t'maries. I' dit, t'a'râ' enn' bell' femme, p'is, i' dit, t'a'râs du plésir. Quant' t'arrives, le soèr, de travailler, i' dit, 'a s'en vient, 'a t'po'gn' par le cou p'is, i' dit, 'a t'deunne in beau bec[5]. Ah ! p'is, i' dit, 'a t'lav'ra't comme i' faut. Ah b'en ! i' dit, lâ, lâ, lâ, tu trouv'ra's çâ ... B'en, vâ, vâ, vâ, vâ, faire in tour. Tu vâs t'accoutumer, tu v' 'oèr. Voés-tu lâ, tu gu'y â' été, t'as pâs 'té b'en b'en longtemps, mé' à c' cou' [ coup ] écitt', tu vâ' êt' in p'tit brin plus longtemps ... »

Te'hours, pârt p'i' i' s'en vâ p'i' i' gu'y r'tourne. Ah ! commence à rôdâillé[6] in p'tit brin pluss', et p'i' i' parlè' à que'qu's amis, parla't pâ' aux filles : ça l'gêna't

---

3. *Game* (angl.) : Partie (au jeu). Par extension, toute affaire qui offre de l'intérêt. Pas un mot sur la game : aucun commentaire, aucune remarque...

4. *Achaler* : Agacer, contrarier, confondre.

5. *Bec* : Baiser.

6. *Rôdailler* : Flâner en errant çà et là.

d'parlé' aux filles ! To'hours, i' â été pe' prè' in heure, in heure et d'mie, p'i' i' s'ést en-r'tourné.

« Ah ! i's dis'nt, t'és t-in p'tit brin plus longtemps, i' dit, à c'cou' écitt' !

– B'en, i' dit, me semb'e, i' dit, que le temps s'ést pâssé mieu' à c'cou' écitte. I' dit, j'ai z'és pâs parlé, non. Mé', i' dit, i' y ava't dés gârs, lâ, dés garçons ; j'ai parlé in peu, mé', i' dit, 'és aut's, i' dit, i's m'j'tè' in œil, mé', i' dit, moé, j'su's trop gêné ; i' dit, j'ôsa's pâs, i' dit, à parler.

– Ah ! i' dit, ça fait r'guien, çâ, mon Baptiss'e ! Tu vâs t'dégêner ! Tu vâs gu'y r'tourné' encôre ! »

Te'jours, enne aut' fois, i' gu'y r'tourne, et p'i' i' ést v'nu à bout d'en collé' enne in peu, p'i' i' gu'i â d'mandé pour l'embrasser. Ça l'â insultée. Ah ! lés aut's 'ta'ent choqués cont' lui itou. Ah ! i' s'en r'tourné ; i' s'en r'tourné ; i' dit « J' gu'y vâs p'us !

– Comment, i' dit, tu gu'y vâs p'us ! Pourquoi ?

– B'en, i' dit, i' y en â eunne, lâ, qui m'ava't d'l'air pâs trop trop trop pire. I' dit, j'commence à m'coller ; colle, colle, p'is, i' dit, j'ai d'mandé pour l'embrasser. I' dit, 'a â été assez surpri' qu' 'a â sacré l'camp ; p'is, i' dit, j'ai b'en râsé d'mangé' enn' bonn' tap' dans l' visage.

– Oui ! Mé', i' dit, arrête in peu ! I' dit, on prend pâs çâ tout d'in coup d'min-me !

– Ah ! i' dit, j' gu'y r'tourn' p'us ! J' gu'y r'tourn' p'us ! C'st assez çâ. J' gu'y r'tourn' p'us ! »

Te'jours, v'lâ mon Baptiss' parti à travaillé' encôre, pareil comm' de coutume. L'vieux gu'i disa't d'temps en temps : « Vâ don . . .

– Non, non ! I' dit, j'vous l'ai dit qu' j'y r'tourna's p'us ! »

Te'jours, au bout' à pe' près quat'e, cinq moâs que c't hiver-lâ â 'té passé, la vieille éta't te'jour' après l' vieux, p'is « Côks-lé don [ coax ][7] pour qu'i' gu'y a'lle encôre . . .

– Non ! I' ava't pâs moyen, i' dit, i' y a pâs moyen, i' y a pâs moyen !

– Quiens, 'a dit, on vâ gu'i joué' in tour à Baptiss'e !

– T'â' in tour, toé ?

– 'A dit, tu vâs gu'i denner d' l'argent, in deux t'oâs cents piasses, p'is tu vâs l'en-'œillé' à Mo'rial [ Montréal ] ; tu vâs gu'i dir' qu'i' gu'y ell' 'oèr sés tante' à Mo'rial, p'is qu'i' ava't b'en dés cousines. »

7. *Coax* [ to ] (angl.) : Inciter, cajoler, flatter, amadouer . . .

I' 'n n'ava't pâs, pauv' câlin, i' 'n n'ava't pâs d' tant's ni cousines ! 'A dit : « I' vâ crèr' çâ, lui, p'i' 'a dit, rendu à Mo'rial, 'a dit, parmi tant d'monde, 'a dit, crains pâs, 'a dit, i' vâ v'nir à bout de s'égnèsé' [ se déniaiser ] in p'tit brin ! »

Te'hours, le vieux s'mè' après lui : « Écoute, Baptiss'e, tu travaill's te'jours comme in marcelaire [ mercenaire ], p'is, i' dit, t'arrêt's pâs. P'is, i' dit, tu vâ' aller t' prom'né à Mo'rial . . .

– M'prom'né' à Mo'rial ?

– I' dit, oué ! Tu vâ' allé' 'oèr tés tantes : t'as pâs mal, t'as plusieurs tante' à Mo'rial, lâ, p'is t'as dés cousines, dés câlin d'bell's filles, lâ, 'oés-tu ! Tu vâ' aller faire . . . pâsser, i' dit, in moâs, deux moâs, t'oâs moâs, quat' moâs, si tu veux. I' dit, j'vâs t'denner d' l'argent en masse[8].

– Ah ! i' dit, vous m'aviez jama's dit çâ, i' dit, qu' j'ava's dés tante' à Mo'rial !

– Ah ! i' dit, oui ! T'en âs dés tantes ! »

Le vieux prend t'oâs cents piasse, p'i' i' gu'i denne, p'i' i' se greill' p'i' i' pârt. I' prend l'train, arrive à Mo'rial. Lui qui ava't jamè' été dan 'a ville, i' débarque, p'is lâ, i' commence à r'gârder d'in bord, p'is d' l'aut'e, partout : « J'sé's pâs dé où c'ést qu'i's ress' més tantes ! I' dit, j'ai jama's v'nu écitte à Mo'rial ! »

I' y â in gârs qui s'en v'na't su' son bord. Pâss' cont' le gârs, i' dit : « Mecieu', i' dit, enn' menute !

– Quoi c' qu'i' y â ?

– Savez-vous, i' dit, mecieu' de v'où c'que ress' ma tante ?

– Ta tante ? J'la conna's pâs, i' dit, moé, ta tante !

– In beau fin ! i' dit ! I' conna't pâs ma tante ! »

In p'tit bout' p'us loin, rencont' in aut'e. « Bonjour, mecieu' !

– Bonjour !

– Écoutez don, mecieu', i' dit, vous m'enseigneriez pâs de v'où c'que ress' ma tante ?

– B'en, i' s'penche la tête, ah ! i' dit, vous croyé' écitt' . . . T'sé's b'en, j'la conna's pâs ta tante ! »

Continue. I' rencont' enn' femme : « Bonjour, madame !

– Bonjour.

– Écoutez don, i' dit, madame, i' dit, vous m'enseigneriez pâs, i' dit, de v'où c'que ress' ma tante ?

– Quiens, 'a dit, gueux qu' t'és ! 'A dit, quand est-c' que t'és t-arrivé ?

8. *Masse (en)* : Beaucoup, en grande quantité.

– I' dit, j'arrive, j'arrive, lâ, ma tante ! J'arriv', lâ !

– B'en, 'a dit, attends-moé enn' menute, lâ, 'a dit, j' s'rai pâs longtemps, 'a dit, m'en vâs rentrer, 'a dit, au magasin, la bouch'rie, m'charcher d'la viande, p'i' 'a dit, tu vâs t'en v'nir. P'is, 'a dit, j' t'assur' qu't'âs dés bell's cousine' étou !

– Oui ; i' dit, i's m'ont dit çâ qu' j'ava's dés bell's cousines ! »

'A rent' dans l'magasin, p'i' 'a s'ajète [ achète ] in p'tit paquet d'viande, p'i' 'a pâr' avec. I' arriv' lâ ; rent'e. « Quiens, r'gârd' çâ si t'en âs dés cousines ! » I' y en avè' enn' vingtaine, là-d'dans. Ah ! câlin ! P'is dés bell's filles ! « B'en, i' dit, i's m'disa'ent çâ qu'j'ava's dés bell's cousines, itou ! Dés b'en faites, p'i' i's sont-tu belles, ma tante, hein !

– Oui, oui, i's sont b'en belles ! »

Le v'lâ avec 'és aut's ; vir' écitt', vir' lâ. Enn' le po'gna't par le cou, l'aut' l'embrassa't. Ah b'en ! lâ, i' s'ést dégêné in peu !

T'jours, l'heur' du dîné' arrive, sa tant' gu'i lâche in cri : « Viens dîner, Baptiss'e ! » Baptiss' s'en vâ dîné' a'ec 'és aut's. Ah ! i' avè' in taïm [ time ][9] noèr avec 'és aut's !

Te'jours, i' s'en r'tourne au salon. I' 'n ava't te'jours cinq, six, sept, huit avec lui, p'is par le cou, p'i' ils l'tirâilla'ent ; p'i' i' ava'ent d'quoi à boère. Mé', Baptiss' parla't pâs d'payé' enn' trait'[10] pâ'-en-tout'. Ah ! i' éta't taït [ tight ][11] c'gârs-lâ, serré comme in câlin.

Te'jours, le soèr, i' soupe, p'i' après souper, i' s'assisa't p'i' i' 'n ava't t'oâs, quat' à l'entour de lui. « Lâchez-moé don tranquille, i' disa't ! Vous êt's don tannantes, tâs d'câlin d'cousines, i' disa't, vous êt's don tannantes. Lâchez-moé in p'tit brin que j'me r'pose ! »

Mon Baptiss' s'encante[12], ah ! p'i' i' éta't fatiquié, rendu au bout'. Sa tante eur'ssoud : « Comment c'tu pâss's le temps, mon Baptisse ?

– Oh ! ma tante ! J'su's fatiquié, ma tante, j'su's rendu à bout', rendu au bout' ! Cés v'limeus's de cousines, i' dit, i's sont don agaçantes ! C'ést pareil comm' dés saut'relles, te'jours dans 'és airs !

– Ah ! i's sont smatt'[13] hein !

– Oui ! I's sont smatt', sont b'en fines ! Ma tante, i' dit, si vous voulez m'montrer, i' dit, de v'où c'que ... pour me coucher, i' dit, j' s'ra's b'en content d'me r'posé' enne escousse. I' dit, j'ai mal à 'a tête, lâ !

---

9. *Time* (angl.) : Partie de plaisir. *Have a fine time* : s'en donner.
10. *Traite* (payer une) : Consommation.
11. *Tight* (angl.) : Avare, serré ...
12. *Encanter* : Incliner, pencher.
13. *Smart* (angl.) : Gentil, habile, actif, fin, aimable.

– Cousine, 'a dit, viens 'citte ! 'A dit, vâ montré' à Baptiss' de v'où c'qu'i' vâ coucher.

– All raït [ right ] ! Cousin, vien a'ec moé ! »

Pârt, p'is monte en haut, r'ouv' enn' port' de chamb'e : in beau lit'. Te'jours, s'assit su' l'bord du lit', p'i' 'a s'assit dessus, p'i' 'a l'griff' par le cou, p'is tirâille écitt', p'is tirâill' lâ, p'i' 'a s'roula't dans l'lit, p'i' 'a ava't tout's sort's de câlin d'jeux. « Cousine, i' dit, vâ-t-en, vâ-t-en, i' dit ! J'veux me r'poser, i' dit ! J' m'ai en-v'nu pour me coucher, pour me r'poser, p'is, i' dit, j'su's pâs capab' me reposé' a'ec toé, i' dit, t'és pareill' comme enn' mouche, i' dit, alentour ! I' dit, vâ-t-en !

– 'Cou' don [ écoute donc ], 'a dit, Baptiss'e, 'a dit, tu vâs t'coucher, lâ ?

– Oué !

– T'a'ra's pâs besoin de r'guien, Baptiss'e ?

– Non ! Pâs besoin de r'guien ! Vâ t'coucher !

– Çartain, 'a dit, Baptiss'e, t'âs pâs besoin de . . . ?

– Non ; j'pâs besoin de r'guien. I' dit, vâ-t-en, vâ-t'en !

– All right ! »

Baptiss' s'mè' à g'nou' au pied du lit' pour dir' sa priére : i' di' in p'tit bout d'priére, p'i' i' éta't fatiquié : i' 'n n'a pâs dit b'en b'en b'en long. I' ôt' sés culottes, i' 'és accroche après la têt' du lit', et p'is bagn' dans l'lit' ! En s'sacrant dans l'lit', vrouch ! R'vire à l'envers le v'lâ flambant nu dans l'pâssage à caus' d'enn' p'tit' ch'mis' qui gu'i v'nè' à pe' près jusqu'aux hanches, lâ, p'i' in temps comme à soèr, lâ : i' négeâilla't, i' mouillassa't. Le v'lâ drett' dan 'a porte, tâ, tâ, tâ ! dan enn' porte, p'is tâ, tâ, tâ ! dans l'aut'e ; parsonn' gu'i rouvra't la porte. Tout d'in coup, i' y en â in aut' qui r'ssoud par en arguiére, p'us loin, avec in p'tit bébé innocent roulé dan enn' couvarte, p'i' i' brâilla't : ouak et p'i' ouak et p'i' ouak ! « Que c'tu fè' écitt', Baptiss'e, 'a dit ?

– Parl'-moé-z-en pâs, i' dit ! J' t'ai pris la maudit' culbute, i' dit, d'lâ-d'dans, lâ, p'i' i' dit, j'cogn' dan enn' port' p'is dans l'aut'e, p'i' i' dit, lés câlins, i's veul'nt pâs m'ouvert la porte. J'pâs l'guiâb' quoi ça veut dire !

– Quiens b'en c' p'tit-lâ, 'a dit, m'âs t'la rouvert la porte, moé ! »

I' po'gn' le p'tit dans sés brâs, p'is tchouk' ! Good bye ![14] 'A a disparu. Bon ! Mon Baptiss' se prom'na't dans l'pâssage encôre a'ec l'p'tit bébé, p'i' i' brâilla't : ouak p'i' ouak ! P'is Baptiss' éta't lâ qui gu'i tapa't su' 'és fesses, p'i' ha ha ha ha ! p'i' ha ha ha ha ! p'i' hi hi, hi, hi ! P'i' aaaak' ! P'i' i' brâilla't.

Qui c'qui r'ssoud, tout d'in coup ? Enn' police ![15] « Que c'tu fa's lâ, toé, i' dit ?

---

14. *Good-bye* (angl.) : Au revoir, adieu.
15. *Police* : Policier, agent de police.

– Parl'-moé-z-en pâs, i' dit ! J'ai fait' la culbut' la plus câlin, là-d'dans, lâ : p'i' i' dit, j'cogna's dan 'és portes, p'i' i' 'nn â enn' qui r'ssoud p'i' 'a m'denn' c' 'tit bébé-lâ, i' dit, pour 'n a'oèr soin, qu' 'a éta't pour ouvrir la porte, p'i' i' dit, 'a ést partie. P'is tchiii ! P'is ha, ha, ha . . .

– I' dit, m'âs t'en fair' dés ha ha ha ! » Câll'[16] la patrouille, p'i' il l'fourr' dedans, p'i' emmèn' dedans[17].

Ah ! lâ, v'lâ mon Baptiss' dedans ! Condamné à neuf moâs d'prison ! P'u' enn' cenne, p'us d'linge ! I' étè' en queue d'chemise. « Ah b'en ! i' dit, me v'lâ b'en amanché, lâ ! »

Te'jours, i's gu'i ont mis l'habit d'prisognier [ prisonnier ] su' l'dos, p'i' i' â fait' sés neuf moâs d'dans. Mé', le temps qu'i' éta't en prison, lâ, i' 'nn ava't dés gârs, lâ ; dés smatt' bâll : i' éta'ent pleins d'plans ; i's gu'i ont montré pâs mal de plans.

Te'jours, quand qu'i' â sorti i's gu'i on ach'té enn' p'tite habit, on vâ dir' comm' c'te gârs, enn' p'tite habit d'tapiss'rie de cinquant' cennes, p'is lâch'nt mon Baptiss'e !

Bon ! Mon Baptiss' pârt. Lui, i' ava't pâs vu 'a ville : i' s'en alla't su' in bord p'is su' l'aut'e ; p'i' i' r'gârda't 'citte eurgârda't lâ. Tout d'in coup, i' y â in gârs qui arrive à 'a course à lui : « Comment, Baptiss'e ? Quand est-c' t'és sorti ?

– J'en d'viens d'sortir, lâ ! Quand c' t'és sorti, toé ?

– B'en, j'ai sorti hier, moé !

– Oué ?

– 'Cou' don, i' dit, Baptiss'e ; as-tu pêur dés morts, toé ?

– Non ; câlin ! i' dit, j'ai pâs pêur dés morts !

– T'âs pâs pêur dés morts ? Bon ! Justemen enn' bonne affaire, i' dit ! I' dit, i's vienn'nt de rentré' in méniss' [ ministre ], i' dit, lâ, dans l'charniére,[18] lâ ; i's vont l'enterrer d'main. P'is, i' dit, i' â enn' bell' bagu' de quinz' cents piasses, i' dit, dans l'doigt, p'i' enn' bell' montre en or a'ec enn' bell' chaîne en or. I' dit, m'â' a'ér [ aller ] t'montré' à soèr, i' dit, à 'a breunante,[19] de v'où c' qu'é' 'a chargniére, lâ, p'is tu vâs gu'y eller, toé, p'is tu vâs gu'i ôté' 'a bagu' p'i' 'a mont'e, p'i' i' dit, on vâ pâner [ to pawn ][20] çâ, i' dit,à enn' pân' chop [ pawn shop ][21], lâ, p'i' i' dit, on sépâr'râ l'argen à no's deux.

– Baptiss' dit, c'ést-tu câlin ? C'ést correck ! J'ai pâ' enn' câlin d'taul'[22] !

---

16. *Call* [ to ] (angl.) : Appeler.
17. *Dedans* : En prison.
18. *Charnière* : Charnier.
19. *Brunante (à la)* : A la nuit tombante.
20. *Pawn* [ to ] (angl.) : Mettre en gage dans un bureau de prêt sur gage.
21. *Pawn shop* (angl.) : Mont-de-piété.
22. *Taule* : Un sou.

– B'en, i' dit, on vâ sépârer l'argent ! »

To'hou's, à 'a breunante, i's pârt'nt tou' 'és deux, p'is mon gârs, ress' à 'a bârguiére [ barrière ], lui. « Quiens, i' dit, 'oés-tu 'a chargniére, lâ ? Vâ-t-en lâ ! I' dit, moé, i' dit, j' gu'ira's b'en, mé', i' dit, j'ai trop pêur dés morts. J' gu'y vâs pâs ! I' dit, toé, t'as pâs pêur ?

– Non, non, j'ai pâs pêur. »

I' pârt, s'en vâ à 'a chargniére. Aparçoit l'çarcueil [ cercueil ], rouv' le çarcueil. I' avè' eunn' belle habit d'drâp noèr su' l'dos, p'i' in beau p'tit tuyau d'castor[23]. I' voé' 'a bague. Maudit ! enn' bell' bague ! I' asseille à gu'i arracher su' in bord p'is su' l'aut'e ; pâs moyen d' gu'i arracher ! I' gu'i câss' le doigt, p'is, i' arrach, la bague.

Câlin ! i' dit, j'peux pâs gu'i laisser c't habit-lâ ! Moé, i' dit, j'ai 'ienqu' enn' p'tite habit d'tapiss'rie d'cinquant' cennes ! » I' arrach' çâ d' su' l'dos, p'i' i' s'habille avec l'habit du méniss'e, son p'tit tuyau d' castor, p'i' i' arrach' la mont'e, p'i' i' pârt ; i' ava't pâs pris grand temps. Mon gârs, i' étè' à 'a bârguiére ; i' aparçoé' v'nir c't agrès[24]-lâ. « Câlin, i' dit, c'ést l' méniss' qui s'en vient, çâ ! » I' ava't l'habit du méniss' su' l'dos, p'i' i' pârt, p'is l'guiâbeul l'emporta't, p'i' i' crie après : « Arrête ! »Pâs d'criage. « Good bye ! j'm'en vâs ! Maudit fou, i' dit, qu'eul l'guiâb' t'emport' si t'és si fou qu' çâ ! »

Te'jours, i' fè' in p'tit bout', p'i' i' arriv' su' in orfèv'e, in bijoutier, lâ. I' rent' lâ. « 'Cou' don, i' dit, j' su's pris, lâ, strappé [ to strap ][25], i' dit, j'ai pâs grand argent su' moé, p'i', i' dit, j'ai t-enn' bague, i' dit, écitt', lâ. I' dit, çâ, c'st enn' bagu' de deux mill' piasses ; p'is, i' dit, j'pourra's-tu avoèr, i' dit, cinq cents piasses, i' dit, pour huit jours. Au bout d'huit jours, i' dit, j'viendrai te r'mett' ton argent, p'i' i' dit, allieurs [ au lieu ], i' dit, d'huit cents piasses, b'en, i' dit, j' t'en deunn'rai neuf cents, p't-êt' b'en mille. J'veu' avoèr ma bague !

– B'en, c'st all right ! »

Po'gn' huit cents piass's lâ, p'is, i' file in p'tit bout' plus loin, i' arriv' su' in aut' bijoutier, p'i' i' gu'i pâss' la mont'e, enn' tannant'[26] de bell' mont'e : deux cent cinquant' piasses. « P'is, dans huit jours, j' viendrai 'a charcher ! »

Bon ! lâ, i' ava't pâs mal d'argent. I' dit : « Asteur, i' dit, j' m'en vas che' nous ! » S'en vâ à 'a stâtion[27], p'i' i' prend l'train. P'is l'vieux p'i' 'a vieille, ça faisa't deux moâs, t'oâs moâs ; à tout's lés jours, i's gu'y allè' à 'a stâtion pour 'oèr si Baptiss' a'ra't débarqué du train. Mé', pâs d'Baptiss'e !

---

23. *Tuyau de castor* : Haut-de-forme.
24. *Agrès* : Acoutrement, équipage.
25. *Strap* [ to ] (angl.) : Attacher avec une courroie, être lié étroitement. Ici, à court d'argent.
26. *Tannant de* : Extraordinaire, magnifique.
27. *Station* : (angl.) : Gare.

Te'jours, ce matin-lâ, mon Baptiss' debarqu' du train. In beau tuyau d'castor, bel habit noèr d'en drâp, canne à la main, p'i' i' s'en alla't. Ils l'ont r'gârdé pâsser, ils l'ont pâs r'connu. La vieille, 'a arrête, 'a dit : « Pierre, Pierre !

– De quoi, i' dit ?

– C'ést Baptiss' !

– Tu folle, toé ? I' dit, c'st in avôcât, çâ !

– Non ! 'A dit, c'ést Baptiss'e, çâ ! »

Te'jours, la vieill' gu'i lâche in cri, 'a dit : « Baptiss'e ! » I' arrête.

– Comment, i' dit, j'vous ai pâs r'connu', i' dit, moé !

– 'A dit, n'us aut's, non plus ! »

Te'hours, i' s'en r'tourn' che' z-eu' avec 'és aut's. Ça fa't t'oâs quat' moâs qu'i' ést rendu chez eux, p'i' i' â jama's parlé de r'tourné' 'oèr sés tante' à Mo'rial. C'éta't settlé' [ to settle ][28], çâ !

Çâ, c'ést tout' c'que j'en sé's !

28. *Settle* [ to ] (angl.) : Régler, terminer.

## 15 – LE BON DEVINEUR

Une fois, c'était un roi qui avait une princesse d'une beauté assez rare. Ah ! elle était jolie, bien tournée, taillée comme une statue sculptée au moyen d'un ciseau recourbé. On y avait bien oublié quelques bosses, mais laissons ce détail de côté . . .

La princesse possédait une bague, tout un joyau de bague. Un bon jour, la princesse dépose sa bague sur le rebord de la fenêtre pour se laver les mains, et elle s'éloigne sans penser à ce bijou. L'une des quatre ou cinq domestiques du château passe près de la fenêtre et attrape la bague : « La princesse, se dit-elle, ne la reverra plus, cette bague-là ! »

La fille du roi cherche sa bague partout, regarde ici, regarde là, fouille dans un coin, vide un tiroir, en vide un autre . . . sans pouvoir retracer la bague.

Une bonne journée, le roi voit passer, près du château, un vieux Français portant dans le dos un écriteau original : « Bon devineur de père en fils ! » Le voyageur tenait le buste très droit. En l'apercevant, le roi se dit à lui-même : « Diable ! c'est en plein l'homme dont j'ai besoin ! Hé ! crie-t-il au passant, viens ici ! » Le Français s'approche du roi qui lui dit à brûle-pourpoint : « La pancarte que tu portes indique-t-elle la vérité ?

– Certainement ! S'il s'agissait d'un mensonge, je ne marcherais pas la tête si haute !

– Eh bien ! ma princesse a perdu une bague. Es-tu capable de deviner où se trouve ce bijou ?

– Nom de Dieu ! j'en suis évidemment capable ! Mais je ne puis pas deviner ici sur place. Je prendrai quelques jours, je passerai quelque temps au château et je la retrouverai, la bague, nom de Dieu !

– Marché conclu ! » de rétorquer le roi.

Le devineur passe une semaine, deux, trois semaines au château ; il passe un mois chez le roi sans parler de la bague. Il était bien nourri, bien traité, au château . . . Un bon jour, le roi l'aborde : « Dis donc, bon devineur ! Tu devais résider au château trois ou quatre jours, et m'indiquer l'endroit de la bague ; voilà un mois que tu demeures ici sans jamais m'en dire un mot.

– Nom de Dieu ! Il n'en avait plus été question ; l'ordre semblait rétabli ... Mais, écoutez ; demain matin je serai en mesure de vous indiquer où se trouve la bague de votre princesse !

– Entendu ! » conclut le roi.

Le lendemain matin, le bon devineur se lève et, au moment du déjeuner, il commence à observer les serveuses. Le déjeuner avalé, le Français s'écrie : « Nom de Dieu ! en voilà un de pris ! » Après le dîner, il jette un coup d'œil scrutateur sur chacune des serveuses et dit avec assurance : « Eh bien ! en voilà au moins deux de pris ! » Les serveuses étaient toutes les trois du même complot ; elles s'étaient déclaré, l'une à l'autre, le secret de la bague. « Ce vieux satané de devineur, dit l'une d'elles, va nous vendre. Vous l'avez entendu, ce matin, quand il a dit « Nom de Dieu en voilà un de pris ? » Ce midi, il affirme en avoir découvert un deuxième ; il va falloir le surveiller de près, ce soir, pour savoir ce qu'il va dire ! »

Le soir, au souper, il fouille encore du regard les trois serveuses et répète comme un refrain : « Nom de Dieu ! en voilà maintenant trois de pris ! » Après le souper, les trois serveuses vont faire une promenade au jardin et entraînent le vieux Français dans un coin discret. L'une des filles s'adresse au devineur ! « Écoute, étranger ; ne nous livre pas au roi !

– Mais je suis obligé de vous déclarer. Vous vous êtes déclarées vous-mêmes. Je vous ai averties, ce matin, ce midi et ce soir. Vous êtes toutes les trois coupables ; je ne puis faire autrement que ...

– Mais, il ne vous serait pas possible de nous épargner une condamnation ?

– Nom de Dieu ! le Français a trop de flair pour vous faire condamner ! »

Le roi possédait trois belles oies blanches et un jars merveilleux, des oiseaux de grande beauté. Le devineur entre au château en compagnie des trois filles et leur dit : « Rendez-moi la bague et procurez-moi une mie de pain ; le roi aura sa bague sans vous soupçonner ! » Le Français insère le bijou dans une boulette de mie de pain et se rend à la basse-cour. Les oies se promenaient en criant, piac, piac, piac ! Le devineur lance la boulette de pain au jars, qui l'avale sans hésiter.

Le lendemain matin, le Français prend son déjeuner ; le roi se présente à la chambre du devineur : « Eh bien ! mon ami, c'est ta dernière journée au château ! Si tu ne découvres pas où se trouve la bague de ma princesse, tu n'es bon à rien, et je te renvoie !

– Nom de Dieu, proteste le devineur ! Quand je fais une promesse, je la tiens ! Sire, c'est votre gros jars qui l'a dans son jabot, votre bague !

– Ah, ah, ah ! ne dis pas de bêtises ! Tu ne me feras pas tuer mon jars, toi, pour des paroles en l'air !

– Je suis certain de ce que j'affirme, nom de Dieu ! Je ne suis pas fou ; je sais ce que je dis ! »

Des domestiques attrapent le jars, lui coupent le cou, et retrouvent la bague dans son jabot. Le roi va en porter la nouvelle au devineur : « Tu es bon, tu es bon ! Depuis combien de temps connaissais-tu ce fait ?

– J'étais au courant de ce phénomène depuis la première journée de mon séjour ici. Je n'en ai pas parlé, parce que je jouissais d'un grand confort dans votre château, et je voulais y passer le plus de temps possible.

– Je te comprends ! »

Un peu avant le dîner, tout le monde était à table, et la princesse s'affairait un peu partout ; elle observait un criquet. Elle finit par l'attraper et à l'immobiliser sous une assiette. Elle s'adresse ensuite au Français : « Bon devineur, peux-tu me dire ce que je tiens sous cette assiette ?

– Ah ! nom de Dieu, s'écrie le devineur – dont le nom était Criquet – nom de Dieu ! ce n'est pas difficile de te le dire, mais à ce que je vois, Criquet est pris !

– Ah ! c'est merveilleux ! Il a deviné que je tenais un criquet sous mon assiette ! »

On sort de table, le devineur commence à faire ses adieux au moment du départ. La princesse, qui avait recueilli dans une chaudière un tas d'immondices, crie au devineur : « Français, devine ce que j'ai mis là-dedans !

– Ah ! allez-vous me ficher la paix ! Merde ! »

Une fois de plus, il avait deviné . . . juste !

## LE BON DEVINEUR

*Récit populaire raconté, le 20 novembre 1959, à Cache Bay, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario, qui l'avait appris dans les chantiers de l'Ontario, vers 1914.*

*Enregistrement no 1439. Conte-type 1641 I a, II, III (Criquet, et pot de chambre).*

B'en, on vâ dire, enn' fois, c'tè' in roi. C'te roi-lâ avè' enn' princesse, ah ! enn' câlin d'bell' princesse ; que'qu' chos' de beau, b'en fait', tâillée au couteau croche.[1] I' y ava't dés bosse' in peu, in peu, mé', on vâ laisser lés boss's de côté. P'i' alle avè' enn' bell' bague, oh ! que'qu' chos' de beau, oh que'qu' chose . . .

P'is, enn' bonn' journée, 'a pârt p'i' 'a s'en vâ s'laver, p'i' 'a ôt' sa bague, p'i' 'a 'a met su' 'a f'nêt' du châssi' et p'i' all' l'ô'blie. I' y ava't quat' cinq fille' engagéres[2], lâ. Enn' pâss' p'i' 'a mè' 'a main su' 'a bague. « All' l'a r'ouèrâ p'us c'bagu'-lâ ! »

Te'hour' ah ! charch' la bague icitt' p'is charch' la bagu' lâ, partout, dan in coin p'is dans l'aut'e, p'is vide in tiroèr icitt', p'is vide in aut' lâ. P'is pâs moyen d'trouvé' 'a bague !

Quoi c' qu'i' r'ssoud[3] lâ, enn' bonn' journée ? In vieux França's ; i' ava't mi' in écriteau dans l'dos, p'i' i' s' t'na't l'corps raide. L'vieux roi s'st adenné à le r'gârder. C'tait marqué su' l'écriteau : « Bon devineur de père en fils ». « Câlin, i' dit, justement quoi c' qu'i' m'faut ! Heille ! i' dit, viens 'citt' ! »

Pârt s'en vâ l'trouver. I' dit « Quoi c' t'âs d' marqué dans l'dos, c'tu vrai ?

– Oué ! i' dit, si c'ta't pâs vrai, j'me quindra's [ tiendrais ] pâs l'corps raid' de minm' pour eur'guien ! I' dit, c'ést b'en trop vrai.

– B'en, i' dit, ma princesse, lâ, i' dit, 'a a pardu enn' bague, p'i' i' dit, és-tu capab' déviner de v'où c' qu'alle est ?

---

1. *Couteau croche* (taillée au) : Façon de décrire brièvement une femme rondelette.
2. *Engagère* : Domestique, servante.
3. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

– Nom de Dieu ! i' dit, oui. Mé' i' dit, seul'ment, j'su's pâs capab' deviner çâ d' minm' t'ut' suite[4]. I' dit, ça prend que'qu's jours. I' dit, m'en vâs resté' écitte, i' dit, que'qu's jours, p'i' i' dit, m'âs v'nir à bout d' trouver de v'où c' qu'alle est la bague, nom de Dieu !

– Oué ? C'st ôkay ! »

Te'hours, mon França's pâsse enn' s'maine, pâss' deux s'maines, pâss' t'oâs s'maines, pâsse in moâs lâ. Mé' i' parla't pâs d'la bague ; i' éta't b'en nourri, lui, lâ. Ah ! i' éta't b'en, i' éta't porté su' 'a main !

Bonn' journée, l'vieux roi r'ssou' à lui : « 'Cou' don, i' dit, bon devineur !

– Oué, i' dit, Sir' mon roi, oué ?

– 'Cou' don, i' dit, t'éta's supposé, i' dit, êt' t'oâs quat' jours, p'i' i' dit, ça fè' in moâs t'és t-écitt', lâ, p'is t'âs pâs déviné de v'où c' qu'é' 'a bague, encôre !

– Nom de Dieu ! I' dit, vous m'en n'avez pâs parlé' encôre, i' dit. Vous avez tout' resté tranquille. Mé', i' dit, écoutez, i' dit, demain matin, i' dit, nom de Dieu ! m'âs vous dir' de v'où c' qu'alle est la bague !

– Oué ? C'st okay ! »

Le roi ava't t'oâs gros beaux oies blancs lâ, dés beaux oies. I' y ava't l'jârs, i' ava't que'qu' chose, ah ! de beau ! Le matin, i' s'leve, i' commence à r'gârdé' 'és filles. In coup qu'i' a eu déjeuné : « Nom de Dieu ! i' dit, en v'lâ in d'pris ! » Le médi, i' dîne. In coup qu'i' a eu dîné, i' r'gârd' tout's lés fill's tour à tour. « Nom de Dieu ! i' di' en v'lâ te'hours deux d'pris. » Lés fill's s'mette' à dire enteur eux aut's : « Ce vieux câlin d'França's-lâ – i's s'ava'ent déclârée' enteur eux-aut'es – i' dit, i' vâ nous déclârer ; i' dit, t'âs vu à matin, i' a dit : Nom de Dieu ! en v'lâ in d'pris ! À médi, i' dit, en v'lâ in aut'e, deux d'pris ! I' dit, on va ouatcher [ to watch ][5], lâ, i' dit, 'oèr c' qu'i' vâ dire à soèr ? » I' éta't t'oâss' de complot.

Le soèr, in coup qu'i' a eu soupé, i' r'gârd' lés fill's tour à tour : « Nom de Dieu ! i' dit, en v'lâ t'oâs d'pris ! » Te'hours, après souper, fon [ font ] in tour, enn' tournée, p'i' i's remmèn'nt le vieux França's dan in coin : « Écoute, 'a dit, vieux Françè', 'a dit, déclâr'-nous pâs !

– Comment, nom de Dieu ! i' dit, pâs vous déclârer ! J' su's t-obligé d'vous déclârer, i' dit, nom de Dieu ! I' dit vous êt's pris ! I' dit, j'vous ai t-avarties, i' dit, à matin, à médi, p'i' à soèr, i' dit. Lâ, i' dit, j' vous ai tou' 'és t'oâss'. P'i' i' dit, j' peux pâs faire autrement.

– Mé', 'a dit, asseille à amancher çâ autrement !

– Nom de Dieu ! i' dit, l' França's, i' dit, i' â l'nez b'en trop long, i' dit, pour pâs vous fair' po'gner ! »

---

4. Tout de suite, sur-le-champ.
5. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter.

Pren enn' mie d'pain, enn' gross' mie d' pain : « Dennez-moé la bague ! »Roul' la bagu' dedans. P'is sort dehors, p'is lés oies s' prom'na'ent « Piaqu' piaqu' piaqu', p'is coin coin coin ! » P'i' i' gorroch'[6] çâ au jârs. Le jârs, i' po'gn' çâ p'i' il l'envale.

Te'jours, le lend'main matin, i' s'leve, p'is déjeune. In coup qu'i' a eu déjeuné, l'vieux roi r'ssoud. « B'en, i' dit, França's, i' dit, c'é' 'a dargniér' journée, çâ ! Si tu m'dis pâs de v' où c' qu'é' 'a bague, i' dit, tu vâs t'en aller, t'és bon à r'guien !

– Nom de Dieu ! i' dit, quoi c' que j'dis, c'é' 'a vérité ! I' dit, c'ést l'gros jârs blanc, lâ, i' dit, qui l'â dan 'a fale, i' dit, vot' bague !

– Ah ! ah ! arrête, arrête ! I' dit, t'és pâs pour me fair' cuer [ tuer] mon jârs de minme, toé, i' dit !

– Çartain qu'il l'â ! Nom de Dieu, i' dit, j'pâ' in fou ! I' dit, j' sé's que c' que j'dis. »

Po'gn'nt l'oie p'i' ils l'cuse' [ tuent ] et p'i' i' arrach'nt la bagu' dan 'a fale. « Nom de Dieu ! i' dit, t'és bon, t'és bon ! Ça faisa't-tu longtemps ?

– B'en, i' dit, je l'savè' i' dit, la promiér' journée qu' j'ai arrivé écitt', mé', i' dit, j'voula's passer l'temps, i' dit, j'ta's b'en écitt', moé !

– Bon, âll raït [ all right ][7] ! »

Te'hours, le médi, i' été' assis tout' à 'a tab'e, et p'is la princess' rôdâilla't. I' y avè' in gros criquet, po'gn' le criquet, p'i' a r'vire enne assiette à l'envers dessus, p'i' 'a garda't l'assiette.

Te'hours, devant qu'i's commenc'nt pour dîner : « 'A dit, Françè', 'a dit, bon devineur, 'a dit, és-tu capab' de m'dire, 'a dit, de quoi c' j'ai d'ssour mon assiette ?

– Ah ! nom de Dieu ! i' dit, c'ést pâs mal difficil' de dir' quo' qu'i' a d'ssous ton assiette, mé', i' dit, tout' quoi j'peu' 'oèr, i' dit, l'Criquè' ést pris ! »

C'tait son nom, çâ,Criquet !

« Non ! 'A dit, i' ést-tu pâs trop câlin, 'a dit, i' â déviné de quoi c' qu'i' y ava't d'ssour mon assiette ! »

Te'hours, i' dîne. In coup qui â eu parti, la princesse ava't ramassé in tâs d'salop'ries dehors, p'i' alle ava't mis çâ dan enn' cheguiére [ chaudière ]. « Heille ! 'a dit, França's – i' s'en alla't – que c' que gu'y â, lâ ?

– Nom de Dieu ! merde à présent ! I' dit lâchez-moé ! »

C'ta't çâ qu'i' y ava't d'dans !

---

6. *Garrocher* : Lancer au loin avec la main, jeter.
7. *All right* (angl.) : Très bien ! Ça va ! Parfait !

## 16 – LA FILLE MUETTE

Il y avait une fois trois jeunes filles qui vivaient à la campagne, dans un village à une faible distance de la mer. Toutes trois étaient d'une grande beauté, bien campées sur leurs jambes, comme on dit parfois.

Un bon dimanche après-midi, pendant que les trois sœurs s'en allaient en promenade, bras dessus, bras dessous, une vieille fée, montée dans un antique cabriolet, vient à les dépasser. Cet attirail peu usité attire l'attention des promeneuses : un vieux cheval boiteux à peine capable de se tenir debout, une vieille voiture qui craque de toutes ses jointures, la vieille fée qui s'en va . . . un long éclat de rire s'échappe du groupe des jeunes filles. À l'instant, bang ! Les trois sœurs tombent endormies sur la route, incapables de bouger. Elles gisent un peu en dehors de la limite du petit village.

La vieille fée saisit une des trois fillettes, la dépose dans son vieux cabriolet et continue sa route. Après quelques minutes, la fée tire la fillette de son sommeil ; en même temps, les deux autres retrouvent l'usage de leurs sens. Celles-ci reprennent le chemin du retour sans savoir où leur sœur est allée, sans savoir ce qu'elle est devenue. « Elle est disparue subitement, dit l'une d'elles, et nous ne savons pas quelle direction elle a suivie ! » Pour elles, c'était comme un rêve ; elles ne pouvaient préciser l'endroit où leur sœur avait pu s'enfuir.

De son côté, la vieille fée, après quelques minutes de route, transforme son piteux attelage en un beau carrosse tiré par un cheval fringant. Ah ! ce n'était plus du tout la même allure ! Arrivée à une route tracée en pleine forêt, la voiture s'y engage et y voyage pendant quatre jours. Tout d'un coup, la voiture débouche au bord de la mer, près d'un magnifique château, un château d'une beauté peu ordinaire. « Eh bien ! dit la fée à la fillette, maintenant je vais te donner ton nouveau nom ; je t'appellerai dorénavant ma filleule !

– Très bien !

– Tu vois ce château ? Il est à toi, c'est ta propriété. Moi, j'y apparaîtrai une fois par mois, peut-être une fois par trois mois ; je ne sais trop quand je reviendrai, mais sache bien que c'est toi la maîtresse du château ! »

Dans ce château, la jeune fille disposait d'un grand nombre de servantes qui la traitaient avec grande déférence. Depuis deux ans, la fillette demeurait au châ-

teau où tout lui arrivait à souhait. La vieille fée venait la visiter tous les mois, parfois tous les trois mois ; elle ne manquait pas de lui poser sa question : « Comment t'arranges-tu, ma filleule ?

– Très bien, très bien, grand-mère ! répondait la fillette.

– Ah ! tant mieux ! »

Une bonne journée, la vieille arrive au château : « Eh bien ! ma filleule, j'ai une nouvelle à t'apprendre !

– De quoi s'agit-il, ma grand-mère, questionne la petite ?

– Écoute ; je vais partir pour au moins six mois. J'espère que tu es bien, que tu ne t'ennuies pas. Tu as tout à souhait, ici ; ton bonheur est complet, je crois !

– Ah ! oui, grand-mère ; je suis satisfaite, tout à fait comblée !

– Voici ! continue la vieille ; je te remets les clés du château. Ce château est le tien, tu en es la propriétaire ! Vois-tu cette clé-ci ? C'est la clé destinée à ouvrir telle chambre. Je te défends de te servir de cette clé même pour ouvrir seulement la porte de la chambre. Je ne veux pas que tu ouvres cette porte ! Si tu ne m'obéis pas, je m'en apercevrai !

– Entendu, entendu, ma grand-mère ! Je vous obéirai ! »

Pendant la longue absence de la vieille, aucun incident ne vint troubler la paix de la jeune fille. Il lui restait deux ou trois jours avant le retour de la vieille fée ; heureuse de n'avoir pas visité la chambre interdite. Mais tout à coup, la fillette change d'attitude : « Quel avantage la vieille va-t-elle retirer de ma soumission à son interdiction ? Comment va-t-elle savoir que j'ai visité cette chambre ? Elle ne le saura pas ! »

La jeune fille prend la clé et l'introduit dans la serrure de la porte de la chambre interdite. Par l'entrebaillement de la porte, la fillette aperçoit une immense flamme qui s'agite sous forme de lames enroulées. Une petite vieille tout de blanc vêtue se tient au milieu de cette flamme ondulante. Ah ! elle s'empresse de refermer la porte, mais elle s'aperçoit que la clé est toute inondée de sang. « Comment expliquer ce phénomène ? » pense la fillette. Elle tente à plusieurs reprises de nettoyer la clé au moyen d'un mouchoir. Mais tous ces efforts sont vains ; la clé demeure couverte de sang. « Ah ! diable ! pense la jeune fille, la vieille va s'apercevoir que j'ai désobéi, si je ne puis nettoyer la clé ! » Elle utilise de la cendre et d'autres abrasifs et en frotte la clé en tous sens. Le sang s'y cramponne toujours ! « Me voilà dans une grave situation, » pense la jeune fille !

Un jour ou deux plus tard, la vieille est de retour. « Comment as-tu occupé ton temps, en mon absence, ma filleule ?

– Agréablement, ma grand-mère ! répond la jeune fille.

– Mais qu'est-ce que tu as, toi ? Tu n'as pas du tout ton comportement habituel ; en général, tu es plus joyeuse que présentement. Depuis mon retour, quand

je te parle, tu réponds, mais tu attends que je commence avant de me parler. Tu me sembles triste, même découragée. Je ne puis trouver ce qui ne va pas chez toi . . . mais serait-il possible, ma filleule, que tu aies visité la chambre interdite ?

– Vous n'y êtes pas, ma grand-mère ! Je ne suis pas allée dans cette chambre ; soyez certaine que je n'y suis pas entrée !

– Vraiment ? Fais-moi voir tes clés ! »

La jeune fille présente le paquet de clés à la vieille. « Oui, tu y es allée ! Regarde ! La clé de la chambre interdite est maculée de sang. Tu as essayé de la nettoyer en la polissant au moyen de différents produits, mais tu n'as pas réussi à faire disparaître le sang ! Dis ! Tu es allée visiter la chambre ?

– Non, grand-mère, je n'y suis pas allée !

– Allons donc ! Tête dure, à quoi te sert de le cacher ? Je sais que tu y es allée ! Tu as essayé de faire disparaître le sang sur la clé, mais tu n'as pas réussi. Tu as pénétré dans la chambre !

– Non, grand-mère, je n'ai pas visité cette pièce !

– Eh bien ! j'ai peur pour toi ! Je vais te punir de ce mensonge !

– Punissez-moi, faites de moi ce qui vous plaira, mais je n'avouerai rien ! Je n'y suis pas allée ! »

À une faible distance du château, se trouvait une île, oh ! à environ un mille et demi de la rive. « Tu vois la petite île, là-bas ? demande la vieille. C'est un coin rempli uniquement de broussailles. Si tu ne veux pas m'avouer que tu es allée dans la chambre interdite, je vais t'abandonner, sans vêtements, sur cette île et je vais te priver de l'usage de la parole ! Tu ne pourras pas parler . . . Vite, avoue que tu as ouvert la porte de la chambre interdite !

– Non, grand-mère ; je n'ai rien de tel à avouer ! »

La vieille attrape la fillette, la transporte sur l'île, lui arrache ses habits et lui crie : « Va te cacher dans les broussailles ! » La vieille regagne sa demeure. La nuit suivante, un orage s'abat sur l'île, un orage de pluie froide qui trempe la fillette au point de lui faire claquer les dents dans la bouche. La vieille se dit en elle-même : « Maintenant, elle va peut-être changer d'attitude ! »

La vieille arrive dans l'île, rejoint la fillette et lui rend temporairement l'usage de la parole. « Eh bien ! tu as eu froid, cette nuit, ma filleule ?

– Oui, j'ai eu froid, grand-mère, affreusement froid !

– Vas-tu enfin avouer, petite tête dure, que tu as visité la chambre interdite ? s'écrie la vieille.

– Jamais ! Je n'ai pas ouvert cette porte !

– Très bien ! Reste ici, sur ton île ! »

La vieille quitte l'île. Dans la soirée, un autre orage accompagné de vent froid s'abat sur la région. Ah ! la fillette croit le moment de sa mort arrivé, tellement le froid la pénètre ! Dans le courant de la journée, la vieille retourne dans l'île, espérant toujours que la fillette viendrait à changer d'attitude. Elle lui rend l'usage de la parole et commence à la questionner : « Quelle sorte de nuit as-tu passée, hier soir, ma filleule ?

– Ne m'en parlez pas ! J'ai pensé mourir !

– Même si tu risques de perdre la vie, tu ne veux pas avouer que tu t'es servie de ta clé ?

– Non, non ! Je n'ai pas visité cette chambre !

– Tu es donc entêtée, ma filleule ! Pourtant, j'en suis sûre, tu as bel et bien regardé dans la chambre !

– Non ; je n'ai pas regardé ! »

La vieille se retire de nouveau dans sa demeure. À une distance d'environ quatre ou cinq milles de l'île, un vieux s'adonnait à la pêche. Une journée, il amène dans sa barque un de ses petits-fils, le fils de son garçon. Pendant que les pêcheurs s'intéressaient au poisson, à un peu plus d'un mille de l'île, la jeune fille se déplaçait constamment parmi les broussailes. Tout le monde savait que ce coin de terre était inhabité. Tout à coup, le petit-fils du pêcheur s'écrie : « Grand-père !

– Qu'est-ce que tu veux, mon petit ? dit l'aïeul.

– Sur l'île, là-bas, j'ai vu bouger quelque chose !

– Tu as vu bouger quelque chose ? C'est une illusion ! Il n'y a personne sur l'île ; ce ne sont que des broussailles. Ce que tu vois, ce sont des branches agitées par le vent.

– Non, grand-père ! Je vous le dis ; j'ai vu quelque chose se déplacer . . . »

La discussion tombe, mais tout à coup, l'enfant revient à la charge, après avoir observé l'île : « Voyez, grand-père ; il y a certainement quelqu'un sur cette île !

– Laisse-moi regarder dans cette direction ! Oui . . . on dirait . . . Mais nous n'irons pas vérifier aujourd'hui. Attendons à demain ! »

Le lendemain, le vieux pêcheur retourne sur la mer encore en compagnie de son petit-fils, et pourvu d'une longue-vue. Soudain, le garçonnet aperçoit une personne sur l'île et en avertit le grand-père. Celui-ci observe la côte à l'aide de son instrument. Bientôt il rend compte de sa découverte : « C'est bien trop vrai ! Je ne sais pas s'il s'agit d'une femme ou d'une fille, mais ce n'est certainement pas un homme ! »

La barque aborde à l'île ; la fillette se cache dans les branches, honteuse qu'elle est de sa nudité. Elle ne peut parlementer ni émettre un son. Les deux visiteurs

lui demandent si elle accepterait des vêtements pour s'en couvrir. Elle répond par un signe affirmatif. On lui apporte des habits, et la fillette monte dans la barque des pêcheurs pour les suivre dans leur demeure.

Le vieux pêcheur avait deux garçons dont l'un, marié, exploitait un gros magasin, et l'autre, célibataire, était instituteur. Une fois admise au sein de la famille du pêcheur, la jeune fille se fit remarquer par ses talents de cuisinière et sa propreté insurpassable. Tout ce qu'elle préparait en fait de nourriture était appétissant. Mais elle ne prononçait jamais un seul mot, privée qu'elle était de l'usage de sa langue. Peu à peu l'instituteur s'éprend de la fille muette. Il en vient à l'aimer follement. Un jour, il déclare à son père et à sa mère : « Moi, je veux épouser cette fille-là ! Même si elle est muette, c'est une jolie fille, une excellente cuisinière et d'une propreté peu ordinaire.

– Ah ! non, intervient son frère ; ne va pas épouser cette fille sans connaître sa lignée ! Notre père l'a ramenée après l'avoir trouvée toute nue sur une île. On ne connaît rien des mœurs de cette fille. Ah ! non, non, non ; il ne faut pas que tu en fasses ton épouse. C'est impossible ! Sers-toi un peu plus de ton bon sens. Encore, si elle parlait, tu pourrais jouir de ses conseils, de ses conversations, mais tu n'es pas capable de lui arracher un seul mot !

– Eh bien ! réplique l'instituteur, même si ce n'est pas une perfection, je veux l'épouser, cette fille, moi ! »

Les événements se succèdent ; l'instituteur épouse la fille muette. C'était le début d'une série de tracas. Le pêcheur et sa femme n'étaient pas très heureux de ce mariage, mais ils l'acceptaient. La jeune épouse passait son temps à fricoter à la cuisine. La nourriture que la muette préparait était d'une saveur sans égal. Le beau-père et la belle-mère aimaient bien leur bru à cause de ses talents culinaires. Chaque mets constituait un régal.

Environ un an après son mariage, la muette mit au monde un garçon d'une beauté ravissante. Le grand-père et la grand-mère étaient en admiration à la vue de cet enfant. Leur bonheur n'avait d'égal que l'attention qu'ils portaient à leur petit-fils.

Quand l'enfant eut atteint l'âge de deux ou trois mois, un bon jour, la vieille fée arrive à l'arrière de la demeure du pêcheur, et s'introduit près de la jeune femme muette. Comme d'habitude, elle lui rend la parole. « Bonjour, ma grand-mère ! dit la jeune maman.

– Sais-tu, ma filleule, que tu as un joyau de bébé !

– Oui. C'est un joli petit garçon, en effet !

– Eh bien ! Je ne suis pas venue ici pour rien, ma filleule ! Vas-tu enfin m'avouer que tu as jeté un regard dans la chambre interdite ?

– Non ! Je n'ai pas regardé dans cette chambre ! C'est faux !

– Que tu as la tête dure ! Tu ne veux donc pas avouer ? Eh bien ! Je vais tuer ton enfant, on te croira responsable du crime et tu seras pendue. Es-tu décidée, maintenant, à admettre que tu as visité la chambre interdite ?

– Non ! Je n'y suis pas allée ! »

La vieille visiteuse tue l'enfant et disparaît. Les grands-parents arrivent à l'improviste et trouvent le cadavre du petit garçon tout couvert de sang. Leur tristesse voisine le désespoir. « Elle a été prise de folie, dit l'un, et elle a tué son enfant ! C'est toi qui l'as tué ? » La mère n'émet pas un seul mot, pas un seul geste. Les uns veulent la jeter en prison, les autres parlent de pendaison ou de sévère punition. Le mari s'objecte à toute répression : « Ce n'est pas elle, je vous le dis, ce n'est pas elle qui a commis ce crime ! » soutient l'instituteur pour défendre sa femme ! À force de proclamer l'innocence de la muette, le mari fait peu à peu oublier l'événement.

Un an plus tard, la femme de l'instituteur donne naissance à un autre fils. Les grands-parents se promettent bien de le surveiller de près pour lui éviter le sort de l'aîné. Ah ! les vieux ne quittent pas l'enfant d'un pas. C'était, lui aussi, un enfant admirablement joli.

Un jour, les grands-parents avaient l'attention attirée par une autre besogne ; l'enfant se trouvait dans la cuisine en compagnie de sa mère. Subitement, la vieille fée apparaît à la mère, lui rend la parole et engage de nouveau la conversation : « Je vois que tu as un autre enfant adorable !

– Oui, répond la femme, un autre garçon très joli !

– Tu es venue près d'être condamnée à la prison perpétuelle, ou même à l'échafaud, ma filleule ! Tu l'as échappé belle !

– C'est vrai, grand-mère !

– Vas-tu finir par avouer que tu as ouvert la porte de la chambre interdite ?

– Non ; je ne suis pas entrée dans la chambre !

– Tu es encore entêtée. Je vais être obligée de tuer ton deuxième fils, comme je l'ai fait pour le premier. Cette fois-ci, tu ne t'en tireras pas à si bon compte ! »

La vieille tue l'enfant et disparaît. Ce nouveau meurtre retombe sur le dos de la mère muette. Certains membres de la famille tentent de la faire mettre à l'ombre ou d'exiger qu'elle soit pendue. Mais à l'encontre de ces démarches, le mari combat de toute sa force les moindres mesures punitives. « Ce n'est pas elle qui est coupable ! Cherchez où vous voudrez, mais elle, vous ne la punirez pas ! Ce n'est pas elle qui a tué son enfant ! » Encore cette fois, la femme muette s'en tire sans écoper de punition.

Un autre enfant, une petite fille, naît de la même maman, à peu près un an plus tard, une enfant de beauté angélique. Les grands-parents étaient heureux de voir enfin une petite-fille parmi leurs descendants. Ils ne la quittaient pas de loin

pour mieux la protéger. Mais un bon jour, alors que les grands-parents sont absorbés par une autre tâche, et que l'enfant de deux ou trois mois repose dans la chambre près de sa mère, la vieille fait son apparition. « Ah ! ma filleule, tu as enfin donné naissance à une belle petite fille !

– En effet, grand-mère, une jolie petite fille !

– Vois-tu, ma filleule ! Si tu avais voulu avouer ta visite à la chambre interdite, tu aurais maintenant deux beaux petits garçons et une gentille petite fille. Eh bien ! tu n'as pas voulu avouer . . . Vas-tu confesser que tu as visité cette chambre interdite ? Rappelle-toi que tu as passé proche de la potence, l'an dernier. Cette fois-ci, tu n'y échapperas peut-être pas ! Décide-toi donc enfin de tout avouer !

– Non ; je n'ai pas visité la chambre interdite !

– Ah ! ma filleule, je n'ai jamais rencontré de femme aussi entêtée que toi ! Tu as risqué la pendaison, tu as risqué la prison perpétuelle, et cependant tu n'as jamais avoué que tu avais pénétré dans la chambre ! Pourtant, tu y es allée.

– Non ; je n'y suis pas allée !

– Oui, tu as bel et bien regardé dans cette chambre. Mais seule une personne aussi tenace que toi pouvait me sauver. Tu as vu, en ouvrant la porte, une vieille femme habillée en blanc au milieu de la flamme. C'était l'enfer. C'est moi, c'est mon âme que tu as vue dans ce feu. Aujourd'hui, je suis libérée. Il me fallait trouver une personne qui ait le courage de refuser un aveu même en risquant sa tête. Toi, tu n'as jamais voulu avouer ton intrusion dans la chambre interdite, et tu m'as ainsi sauvée. »

La vieille fée redonne la parole à la jeune maman et lui rend ses deux petits garçons. Les deux petits étaient bruyants et couraient autour de leur mère. Ils étaient plus vieux que la petite fille et prenaient un plaisir fou à s'ébattre. Les autres membres de la famille entendent, d'une autre pièce, ce tapage inusité et accourent en demandant ce qui se passe. Ils aperçoivent les deux petits garçons qui se démènent à travers la chambre et la petite fille dans les bras de la mère. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » demande-t-on à la vieille fée encore sur place. La maman crie aux gens de sa maison en émoi : « Approchez, approchez !

– Comment ! tu parles, toi ! lui demande la belle-mère.

– Oui, je parle, maintenant ! »

La jeune maman raconte à la femme du pêcheur l'histoire de ses aventures. « Nous sommes heureux de voir comment les choses ont tourné. Ton beau-père et moi, nous avions du chagrin de constater que notre fils avait épousé une muette. Maintenant, nous voyons qu'il s'agissait d'une punition à la suite d'un entêtement à ne pas avouer la vérité. Aujourd'hui, tu es revenue à une vie normale. »

Les gens de la maisonnée demandent au curé d'accourir le plus tôt possible. L'instituteur et sa jeune femme renouvelèrent leur mariage avant de fêter une se-

conde fois leurs noces auxquelles assista tout un monde, y compris les bossus, les boiteux, les préposés en forêt, aux routes principales de chantiers, et même les spécialistes de l'abattage des billots.

Quant à moi, j'ai reçu un bon coup de pied au derrière, et l'on m'a envoyé vous raconter ce récit !

## LA FILLE MUETTE

*Conte folklorique raconté, le 20 novembre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario, qui l'avait appris dans un camp de chantier, vers 1916, d'un conteur-bûcheron venu des Trois-Rivières, P.Q., un monsieur Loranger, alors dans la quarantaine.*

*Enregistrement no 1440. Conte-type 710.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, i' y ava't t'oâs filles. I' resta'ent dan in p'tit villag' de campagn' pâs b'en b'en éloégné su' l'bord d'la mer. T'oâs tannant's[1] de bell's filles, que'qu' chos' de beau, lâ, b'en plantées su' leu's pattes, comme on dit b'en dés fois, lâ.

Et p'i' in bon dimanche après midi, i's s'en alla'ent tou' 'és t'oâss' ensemb'e, brâs d'sus, brâs d'ssous. Enn' vieill' qui pâsse à 'és aut' avec in vieux buggy [ boghei ][2], in vieux joual qui s'en alla't, enn' patte écitt' p'i' enn' patt' lâ, p'is c'ta't juss' pour s'quiend [ tenir ] debout'. P'is le vieux buggy s'en alla't, cri' crac ! cri' crac ! cri' crac ! p'is i's commence' à lés r'gârdé' aller, p'i' i's r'guia'ent [ riaient ] d' la vieill' d'la 'oèr aller. Bang ! Lés deux fill's timbent ... lés t'oâs fill's timbe' à terre endormies, p'us capab's d'grouiller ; i' éta'ent timbé' endormis. I's s'trouvè' à sortir en d'hors, in p'tit brin, du p'tit villag' qu'i' y ava't lâ.

La vieille en po'gne anne [ une ] ; à l'embarque dans son vieux buggy p'i' 'a pâr' avec. In coup qu'a a eu fait' in bout', 'a a réveill' p'i' 'a réveill' lés deux aut's. Sont en-allées, mé' i's sava'ent pâs de v'où c' qu"a éta't gâgné[3], de v'où c' qu'éta't fait' de l'aut'e ? « Ah ! on sé' [ sait ] pâs, 'a dit ! 'A a disparu tout' d'in coup, p'i' on sé' pâs su' quel bord qu'a ést pris ! »

P'is c'ta't pareil comme in rêve, i's pouva'ent pâs sa'oèr, d'éoù ... quel bord qu 'a éta't pris. In coup qu' 'a a eu fait' in bout', lâ, la vieille, in beau buggy, enn' belle 'oétur' [ voiture ] que'qu' chos' de beau. P'i' in beau joual à deux mains dan 'és guides. Ah ! c'ta't pâs l'minm' pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' ! Ça part dans l'ch'min d'boâs. 'A a marché à pe' près t'oâs quat' jours dans c'ch'min d'boâs-lâ.

---

1. *Tannant* : Extraordinaire, remarquable, magnifique.
2. *Boghei* (angl.) : Voiture légère, petit cabriolet découvert.
3. *Gagner* : Se diriger vers un endroit.

Tout d'in cou' [ coup ] alle arrive à in beau château su' l' bord d'la mer. Oh ! in tannant d'beau château que'qu' chos' de beau. « Quiens, 'a dit, toé, 'a dit, asteur, 'a dit, j' m'en vâs t'app'ler, 'a dit, ma filleule ! Çâ, 'a dit, ça vâ êt' ton nom. Ma Filleule.

— Âll raït [ all right ][4] !

— Çâ, 'a dit, c'château-lâ, c'st à toé. Ça t'apparquient, çâ. 'A dit, moé, m'âs v'nir faire in tour, 'a dit, t'ed b'en, oh ! . . . enn' fois par moâs, t'ed b'en enn' fois dans t'oâs moâs, je l'sé's pâs. Mé', 'a dit, c' s'ra pâs plus long qu' t'oâs moâs sans que j'vienne. Çâ c'st à toé ! T'é' [ tu es ] 'a maîtress' du château ».

P'i' alle ava't dés filles, dés sarvant's tant qu'a 'n en voula't. 'A éta't portée su' 'a main.

Te'hours, d'in affaire à l'aut'e, v'lâ te'jour' enn' coupeul d'années qu'a ést lâ a'ec la vieille. Alle ava't tout' à souhait'. Tou' 'és moâs, tou' 'és t'oâs moâs, la vieill' v'na't faire in tour. « Comment c'tu t'arranges, ma filleule ?

— Ça vâ b'en, ça vâ b'en, ma grand-mère, ça vâ b'en !

— Ah ! tant mieux ! »

Te'hour' enn' bonn' journée, 'a r'ssoud : « B'en, 'a dit, ma filleule, 'a dit, j'ai enn' nouvelle à t'apprend'e !

— Oué ? Quoi c'ést, 'a dit, ma grand-mére ?

— B'en, 'a dit, lâ, 'a dit, j' m'en vâs partir, 'a dit, pour le moins, 'a dit, six moâs. Mé', 'a dit, t'és b'en, 'a dit, t'és pâs . . . tu t'ennuie pâs, 'a dit, t'âs tout à souhait' écitt, 'a dit, tout' quoi c'tu veux ?

— Ah ! 'a dit, oui, ma grand-mèr' j' su's b'en b'en b'en b'en !

— Quiens, 'a dit, v'lâ, lés clés du château écitt', c'st à toé, çâ. C' château-lâ, c'st à toé ! P'is, 'a dit, quiens, c'tte clé-lâ, 'oés-tu, lâ, alle appartient telle ou tell' chamb'e. J'veux pâs qu' tu mett's le nez dans . . . rouvert la port' de c'chamb'-lâ seur'ment. J'veux pâs qu'tu rouv's la porte ! Si tu 'a rouves, 'a dit, m'en vâs m'en aparce'oèr.

— Oh ! 'a dit, all right, 'a dit, ma grand-mére ! »

Ah ! tout' alla't su' 'és roulettes[5]. Alle ava't p'u' 'ienqu' deux ou t'oâs jour' à pâsser ; p'i' alle ava't pâs r'gârdé dans c'chamb'-lâ. « 'A dit, quoi ça vâ gu'i denner d'pluss' ? 'A dit, comment qu'a vâ sa'oèr que j'ai r'gârdé dans c'chamb-lâ, moé ? 'A l'sa'râ' pâs ! »

'A s'en vâ, met la clé d'dans p'i' 'a rouv' la porte. Enn' flamb' [ flamme ] roulant tout là-d'dans ! P'i' i' y avè' enn' p'tit' vieill' tout' en blanc, tout' habillée en

4. *All right* (angl.) : Entendu, accepté, très bien . . .
5. *Roulettes (aller sur les)* : Sans difficulté, sans contretemps.

blanc dedans c' flamb-lâ, p'i' enn flamb' qui roula't. Ah ! 'a farm' la porte au plus câlin. Bârr' la port' p'i' 'a r'gâr' su' sa clé. 'A éta't tout beurrée d'sang. « Comment ça s'fait çâ ? » Pren in mouchoir p'i' 'a l'essuie p'i' essuie, p'i' essuie, p'i' essuie ! Pâs moyen d'décoller c'sang-lâ d'après c'clé-lâ. 'A éta't tout beurrée d'sang. « B'en, 'a dit, ça parle au câlin ! A dit, 'a vâ b'en s' en aparce'oèr, en ell'-minme ; 'a dit, j'su's pâs capab'e fair' partir çâ. » 'A prend d'la cend'e, tout's sort's d'affair's, p'is frott' p'is frotte. Pâs moyen d'décoller çâ de d'çâ. « B'en lâ, 'a dit, j'su's mal pris ».

Te'jours que, que'qu's jour' après, enn' journée ou deux, la vieille r'ssoud. « B'en, comment c't'as passé l'temps, ma filleule ?

– Ah ! 'a dit, d'promiér' clâsse, ma grand-mére, d'promiér' clâsse !

– 'Cou' don, 'a dit, quo' c'que t'âs, toé ?

– Comment, 'a dit, quo' c'que j'ai ?

– Oué ! 'A dit, t'és pâs comm' de coutum' pâ'-en-tout'. 'A dit t'âs coutum' d'êt' plus joyeus' que çâ, 'a dit. Si j'te parle, 'a dit, tu m'parles, p'i' 'a dit, si j'te parl' pâs, 'a dit, tu parl's pâs. 'A dit, tu m'âs d' l'air, 'a dit, découragée, que'qu' chose. J'peux pâs dir' de quo' c'que t'âs ! Jama's j'crèrai, 'a dit, ma filleule, 'a dit, qu' t'â' été r'gârder dan 'a chamb'e, lâ !

– 'A dit non, 'a dit, j' gu'y ai pâ' été, 'a dit, ma grand-mére, ! J' gu'y ai pâ' été. Çartain, j' gu'y ai pâ' été !

– Çartain ? 'A dit, mont' donc tés clés ? »

Pren 'és clés, p'is, ah ! « Tu gu'y â' été ! 'A dit, r'gâr', 'a dit, ma clé, 'a dit, ést tout beurrée d'sang. 'A dit, t'âs frotté çâ p'is frotté p'is frotté pour asseiller d'fair' partir p'is t'és pas capab'e. T'â' été eur'gârder dan 'a chamb'e, hein ?

– Non, ma grand-mére, j' gu'y ai pâ' été r'gârder dan 'a chamb'e !

– 'Oéyons, têt' dure ! T'és t-aussi b'en d'me l'dire, 'a dit. Je l'sé's qu' t'â' été ! 'A dit, tu â' asseyé' à frotter çâ, p'i' ôter çâ d'aprè' 'a clé, p'is t'és pâs capab'e. Tu gu'y â' été !

– Non, ma grand-mére, j' gu'y ai pâ' été !

– B'en, 'a dit, t'és t-effrayante. 'A dit, j' m'âs t'mett'e en punition.

– Ah b'en ! 'a dit, mettez-moé en punition. Fait's de moé que vous voudrez, mé', 'a dit, j' gu'y ai pâ' été ! »

Pâs b'en b'en loin, lâ, i' y avè' enn' p'tite île, oh ! à pe' près, t'ed b'en in mille, in mille et d'mi d'terre. 'A dit : « Tu 'oé' 'a p'tite îl' qu'i' y â lâ, 'a dit, i' y â 'ienqu' dés p'tit's branch's là-d'ssus. I' y â r'guien, 'à-d'ssus ; c'é' 'ienqu' dés p'tit's branches. Si tu veux pâs me l'dire, si tu veux pâ' avouer qu' t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e, 'a dit, m'â' aller t' m'ner lâ, 'a dit, flambant' nue, p'i' 'a dit, m'âs t'ôter la parole, toute, nette ! 'A dit, tu pourras pâs parler. Vâs-tu avouer qu' t'âs r'gârdé ?

– Non ! 'A dit, ma grand-mére, 'a dit, j'ai pâs r'gârdé ! »

P'i' 'a 'a griffe, p'i' 'a l'emmèn' chez eux, p'i' 'a 'a déshabill' flambant' nue. « Vâ dan 'és p'tit's branches ! » Ah b'en ! la vieill' s'en r'tourne. Le lend'main, 'a a pâssé 'a nuit' lâ. I' ava't mouillé tou' la nuit', in arag' [ orage ] du câlin. P'i' alle avè' eu frett', lés dents gu'i en péta'ent dan 'a yeule [ gueule ].

Ah ! la vieille 'a dit : « 'A vâ t'e' b'en changer d'idée ? » Pârt, 'a vâ 'a trouver : B'en ! Fait qu' quand 'a r'ssoudè' à elle, b'en, 'a gu'i dennè' 'a parole ; 'a parla't. « P'is, t'â' eu frette, hein, c'tte nuit' ?

– Oui, j'ai eu frett', ma grand-mére, b'en frett' !

– B'en, 'a dit, vas-tu avouer qu' t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e ?

– Non, 'a dit ! J' pâs r'gârdé dan 'a chamb'e !

– T'â' [ tu as ] 'a têt' dure ! Tu peux pâs, tu veux pâ' avouer qu' t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e !

– Non, 'a dit, j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e !

– Ah b'en ! â' [ all ] right ! Resse écitt' ! »

'A s'en r'tourne. Le lend'main soèr, enn' pluie du câlin, encôre, p'i' in vent frett'. Ah ! lâ, alle avè' eu frett' ! L'lend'main la vieille a dit : « 'A a t'ed b'en changé d'idée. » 'A gu'y r'tourne encôre. R'donn' la parole. P'is, 'a dit. « Quell' sort' de nuit' t'âs pâssée ?

– Parlez-moé-z-en pâs, 'a dit ! J' pensa's d'mourir !

– Ah ! comm' çâ, 'oés-tu, lâ, 'a dit, tu vâs risquer d'mourir. Tu veux pâs dir' que t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e ?

– Non ! 'a dit, j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e !

– Têt' dure, 'a dit ! Pourtant t'âs b'en r'gârdé !

– Non ! J'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e ! »

Ah ! 'a la laiss' lâ. Pâs b'en b'en loin de d'lâ, à pe' près t'ed b'en quat' cinq mill's du bord d'la mer, i' y avè' in vieux qui faisa't la pêch' su' 'a mer. Enn' journée, i' emporte in d' sés p'tits-enfants, in dés p'tits garçons d'son garçon, avec lui. P'i' i' s'trouva't te'd b'en, à pe' prè' in mille et d'mi de d'lâ, de c'tte îl'-lâ. P'i' 'a rôdâilla't su' l'île, elle. I' ava't parsonne, i' ava't r'guien 'à-d'ssus. L' p'tit gârs, i' dit : « Pepére ?

– Quo' c'ést qu'i' a ?

– I' dit, su' l'île, lâ, i' y â que'qu' chos' qui grouille, lâ.

– I' y â que'qu' chos' qui grouille ? Ah ! i' dit, non. I' dit, tu pens's çâ. I' y â r'guien, i' y â 'ienqu' dés p'tit's branch's qu'i' y â 'à-d'ssus ! C'st t'e' b'en lés branch's qu'tu 'oés grouiller par le vent.

– Non non ! I' dit, çartain, i' dit, j'ai vu que'qu' chose, i' dit, lâ. I' y â que'qu' chose, lâ, qui grouille ! »

D'in cou' [ coup ] i' aparçoit : « Quiens, i' dit, lâ ! 'Oéyez-vous, lâ, i' dit. I' a que'qu's-ins, lâ, çartain !

– I' dit, m'âs r'gârder ! Câlin, i' dit, on gu'ira pâ' aujo'rd'hui, mé', i' dit, d'main, i' dit, on vâ allé' 'oèr ! »

Le lend'main i' s'en r'tourne à 'a pêche encôre. Le p'tit gârs l'oé' encôre. L'vieu' avè' emm'né enne . . . in set[6] de longu'-vue. Il l'aparçoit. « Ah ! i' dit, câlin ! Oui, i' dit. J'sé's pâs, i' dit, si c'st enn' fille ou enn' femme, mé' i' dit, c'st enn' créyature[7] ».

S'en vont lâ, p'i' 'a s'cache. 'A avè' hont' de s'montrer flambant' nue. 'A s'cach' dan 'és branches ; pâs d'parole, pâ' in mot. Te'jours, i' ont vu qu' 'a éta't tout' nue. I's gu'i d'mand'nt si 'a voulè' a'oèr du ling' pour s'mett' su' l'dos. 'A faisa't sign' que oui.

Te'jou's, i' ont parti, p'i' i' ont 'té gu'i charcher du linge, p'i' i' gu'i ont denné du linge, p'i' 'a s'ést habillée, p'i' 'a s'ést en-allée a'ec 'és aut's, a'ec le vieux p'is l' p'tit gârs.

P'is ce vieux-lâ, i' faisè' 'a pêche, p'is son garçon t'nè' in gros magasin. P'i' i' gu'y en avè' in aut' de sés garçons qui enseigna't la clâsse. I' éta't garçon, i' éta't pâs marguié c'ui-lâ.

Et p'i' 'a éta't bonn' cuisigniére, i' y ava't r'guien pour batt' çâ, p'is b'en propre. Ah ! propre à la perfection, lâ. Pour trouver du mond' plus prop'e, i' pouva't pâs s'en faire, p'is bonn' cuisigniére, tout' quoi c' qu' 'a faisa't tou' éta't bon, lâ. Mé' pâ' in mot, pâs d'parole, parla't pâs, pâs capab' d' parler.

Te'jours, le ceuz' [ celui ] qui enseigna't la clâsse, lâ, qui s'trouvè' êt' garçon, lâ, i' timb' t-i' pâ' en amour avec ! Il l'aimè' à la folie. Ah ! i' di' à son pér' p'i' à sa mére, i' dit : « M'âs la marguier[8] c'fill'-lâ, i' dit, moé. Co' minm' [ quand bien même ] qu'a parl' pâs, i' dit, c'st enn' bell' fille, p'is, i' dit, c'é' enn' bonn' cuisigniére, i' y â r'guien d'mieux, p'is, i' dit, i' ést b'en propre.

– Ah ! non, [ la voix du frère ] i' dit, charch' pâs pour marguier çâ, i' dit. Charch' quell' sort' de mond' que c'ést, çâ, i' dit ! Mon pére, i' dit, â ram'né çâ, lâ, su' c'tte îl'-lâ, i' dit, p'is tout' flambant' nue. Charch' quell' sort' de mond' que c'ést ! Ah ! non, non, non, non, i' dit, t'és pâs pour marier çâ. I' dit, non, i' a pâs moyen, i' dit, câlin ! I' dit, fau' a'oèr in p'tit brin plus d'bon sens ! I' dit, si ça parla't, b'en, i' dit, tu pourrè' a'oèr d' l'agrémen avec. Mé' i' dit t'és pâs capab' d'arraché' in mot de d'çâ.

– B'en, i' dit, qu' 'a soeill' comm' qu' 'a voudrâ, i' dit, j'la marie, moé ! »

---

6. *Set* (angl.) : Assortiment, instrument.
7. *Créature* : Être humain de sexe féminin.
8. *Marier* : Épouser.

Te'jours d'enne affaire à l'aut'e, marie 'a fille. Le v'lâ b'en amanché, lâ ![9] Le vieux 'ta't pâs b'en content' ni 'a vieill' non plus, mé' c'st égal ! B'en, 'a travailla't te'hours dan 'a cuisine, elle. Ah, câlin ! 'a f'sa't que'qu' chos' de bon, du bon manger. Le vieux p'is la vieill' l'aima'ent b'en par rappor' à çâ, parc' qu' 'a éta't si bonn' cuisigniére. Tout c' qu' 'a faisa't, ça fonda't dan 'a bouch' tant qu' c'éta't bon !

Te'jours, on vâ dire, à pe' près, on vâ dire, in an, in coup qu'i' fut marguié, i' arrive in beau p'tit gârs, que'qu' chos' de beau. Ah ! le vieux p'i' 'a vieille 'ta'ent contents de 'oèr c' beau p'tit gârs. Ah ! in beau p'tit gârs ! Ah ! i' éta'ent b'en contents. P'i' 'a 'n ava't b'en soin.

Te'jours, quand l' p'tit gâ' a eu à pe' près, on vâ dire, deux moâs, t'oâs moâs qu'est-c'qui r'ssoud ? La vieille, par en arguiére . . . 'A rent'e : « Bonjour ma fillole ! » En rentrant, 'a gu'i donn' la parole.

« Bonjour, ma grand-mére, bonjour !

– Sé's-tu, 'a dit, ma fillole, 'a dit, t'â' in beau p'tit gârs, hein ?

– Oui ! In beau p'tit gârs, ennéfette[10], 'a dit, que'qu' chos' de beau !

– B'en, 'a dit, écoute, 'a dit, ma filleule, j'su's pâs v'nue écitt' pour eurguien, 'a dit, moé ! Vâs-tu avouer que t'âs r'gârdé' dan 'a chamb'e, ma filleule ?

– Non ! J'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e ! J'ai pâs r'gârdé !

– T'â' 'a têt' dure, 'a dit. Tu veux pâ' avouer, hein ? B'en, 'a dit, m'en vâs tuer ton p'tit gârs, lâ ! M'âs l'tuer, p'is, 'a dit, ça vâ t'pâsser su' l'dos, p'i' 'a dit, tu vâ' êt' pendue. Vâs-tu avouer qu' t'as r'gârdé dan 'a chamb'e ?

– Non ! J'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e ! »

Tue l' p'tit gârs, vite, p'i' 'a s'pousse[11]. Lés aut'e' arriv'nt tout d'in coup, l' p'tit gâ' étendu dan 'a plaç' tout' bêurré d'sang, mort ! Ah ! lâ, la vieill' p'is l'vieu' au désespoèr de 'oèr . . . « C'st enn' rag' [ rage ] qui gu'i â pris, p'i' all' l'â tué ! Toé, l'âs tué ? » Mott' ! Pâs d'parlage, pâs d' répondage.

Te'hours, ça s'ést pâssé. I's voula'ent la mett'e en prison, p'i' 'a fair' pend'e, p'is c'ta't comm' ci. P'is lui, i' voula't pâ' attend' parler de d'çâ. « C'ést pâ' elle, p'is c'ést pâ' ell' qui â fait' çâ, p'is . . . » Ah b'en ! te'hours, à forç' de piâiller[12] p'is prend' sa pârt, i' ont pâssé par dessus.

Dans l'année d'ensuite, in aut' beau p'tit gars ! Ah b'en ! la vieill' p'is l'vieux, i' dit : « Lâ, on vâ gu'i en a'oèr l'œil à ç'ui-lâ. 'A dit, 'a l'tuera pâs, ç'ui-lâ ! » Ah ! ils l'ava'ent te'hour' avec 'és aut's, qués'ment. Ah ! p'i' i' éta't beau, que'qu chos' de beau, beau p'tit gârs.

---

9. *Amanché* : Ici, le sens de « bien amanché » est ironique.
10. *Ennéfette* : En effet.
11. *Pousser* (se) : Déguerpir rapidement.
12. *Piailler* : Discuter âprement et souvent.

Te'hours, enn' bonn' journée, i' étè' [ étaient ] accupés. L' p'tit gâ' éta't dan 'a cuisine avec sa mére, la vieille r'ssou' encôre. « Quiens, 'a dit, in aut' beau p'tit gârs !

– Oué ! In aut' beau p'tit gârs !

– 'A dit, t'âs pâssé proche, hein, lâ, 'a dit, d'allé' en prison pour tés jours ou be' don 'a dit, t'fair' pend'e, hein ? T'âs pâssé proche, hein ?

– Oui, c'ést vrai, 'a dit, ma grand-mére.

– Vâs-tu avouer qu' t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e ?

– Non ! J'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e !

– T'â' 'a têt' dure ! 'A dit, m'âs fair' pareil avec ç'ui-â, lâ. M'âs l'tuer, p'is de c'coup-lâ, 'a dit, t'és pâs clair [ clear ][13] ! »

Te'hours, cue [ tue ] l' p'tit gâ' encôre. Ah ! lâ, ça gu'i pâss' su' l'dô' encôre, p'i' i' ont tout' fait' de tout's lés points, tout's lés mesur's pour la fair' mett' dedans[14], la fair' pend'e. Mé', pâs moyen ! Lui, i' éta't te'hour' au d'vant p'is : « C'ta't pâ' elle, p'is c'ta't comm' ci, p'is c'éta't comm' çâ, p'is vou' 'a pénirez [ punirez ] pâs, p'is c'ést pâ' elle ! » 'A s'en claira't.

Dans l'année d'ensuite, en v'lâ in aut' qui arrive. Enn' p'tit' fille. Oh ! p'i' enn' bell' p'tit' fille, que'qu' chos' de beau. Ah b'en ! la vieille éta't b'en content' p'is l'vieux d' 'oèr c'tte bell' p'tit' fille. Oh ! que'qu' chos' de beau, b'en beau. Vers lés minm's temps, lâ, à pe' près deux moâ' à t'oâs moâs, lâ, i' 'a garda't te'hour' a'ec 'és aut's. La minme affaire a arrivé encôre, i's sont trouvé' accupés. V'lâ dan 'a chamb'e, v'lâ encôr' la vieill' qui r'ssout. « Ah ! 'a dit, à c'cou' [ coup ] écitte, 'a dit, t'â' enn' bell' p'tit' fille, hein ?

– Enn' bell' p'tit' fille !

– 'Oés-tu, 'a dit, si t'ava's voulu avouer, lâ, qu' t'âs r'gardé dan 'a chamb'e, lâ, t'a'ra's deux beaux p'tits gârs, p'i' enn' bell' p'tit' fille. Mé', 'a dit, t'âs pâs voulu avouer, hein ? Vâs-tu avouer que t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e. 'A dit, lâ, à c' cou' écitt', t'âs pâssé proche. Ah b'en ! à c'cou' écitt', tu t'en clair's pâs ! Vâs-tu avouer qu' t'âs r'gârdé ?

– Non ! 'a dit, j'ai pâs r'gârdé dan 'a chamb'e !

– Ah ! 'a dit, ma filleule, 'a dit, j'ai jama's rencontré' enn' parsonne, 'a dit, encôre, qui â la têt' dur' comm' toé ! T'âs risqué, 'a dit, d'te fair' pend'e, t'fair' mett'e en prison pour tout l'restant d' tés jours, p'is t'âs jama's voulu alouer [ avouer ] qu' t'âs r'gârdé dan 'a chamb'e, p'is, 'a dit, pourtant t'âs b'en r'gârdé!

– Non ! j'ai pâs r'gârdé !

---

13. *Clear* [ to ] (angl.) : Innocenté, acquitté, absous.
14. *Dedans* (mettre) : Faire emprisonner.

– 'A dit, oui, t'âs r'gârdé ! B'en, 'a dit ça prenè' enn' parsonn' comm' toé, 'a dit, la têt' dur' pareill' comm' toé ! 'A dit, t'âs vu 'a vieille, t'âs r'gârdé, 'a dit, lâ, habillée en blanc qu'éta't dans lés flammes, 'a di' alle éta't dans l'enfer. Çâ, c'ést moé, 'a dit, c'ést mon âm' qu'éta't lâ ! P'i' 'a dit, aujourd'hui, 'a dit, j'me trouv' clair. Folla't que j'trouve enn' parsonne, 'a dit, pour avouer, i' dit, jusqu'à temps, quand minm' qu' 'a s'a'ra't vu la cord' dans l'cou, 'a dit, lâ. T'âs jama's voulu avouer. B'en, 'a dit, lâ, j'trouv' clair ! »

Quo' c' qu'i' arrive ? 'A gu'i denn' la parol' p'is cés deux p'tits gârs qu'alle ava't cués [ tués ], lés v'lâ vite, p'is lâ, lés p'tits gârs, lâ, i' éta'ent pâs mal plus gran [ grands ] 'és aut's, lâ. I's courrodè' alentour d'la mére, p'is ça t'avè' in fonn [ fun ][15] câlin ! Lés aut'e' éta'ent l'aut' bord : « Quoi c'ést çâ ? » I's r'ssoude' à 'a course, p'i' aparçoiv'nt lés deux p'tits gârs, p'is la p'tit' fille. La 'tit' fille éta't jeune, elle, mé' lés deux p'tits gârs, i's courâilla'ent partout. « Comment ça s'fa't, çâ, in affair' de minme ? » Et p'is la vieill' 'ta't lâ, 'a r'gârda't : « T'âs pâs besoin de r'gârder, 'a dit, [ la muette ]. Approchez !

– Comment, 'a dit, tu parles, asteur ?

– 'A dit, oui ! »

Lâ, 'a gu'i â conté l'histoèr' de comment que ça avè' arrivé, p'is tout', lâ. « Ah b'en ! 'a dit, asteur, 'a dit, on ést b'en contente. 'A dit, on ava't b'en du chagrin, 'a dit, d"oèr not' garçon marguié, 'a dit, avec toé, la magniér' qu' t'étè' amanchée lâ. 'A dit, asteur, on 'oé' b'en qu' c'étè' 'ienqu' enn' pénition qu' t'â' eue p'i' 'a dit, in entêt'ment de pâs vouloèr alouer [ avouer ]. P'i' 'a dit, ajourd'hui t'és clair ! »

Lâ, font v'nir le curé au plus câlin, lâ, p'i' i' ont r'bénit leu' mariag' de nouveau, lâ, p'i' i' ont r'nouv'lé leu's noces, lâ. Tout' roula't : tortus, bossus, coupeux d'grands ch'mins[16], faiseux d'billots. P'is moé i's m'denne' in coup d'pied dans l'darguiére : « Vâs-y conter çâ aux aut's ! »

---

15. *Fun* (angl.) : Joie, plaisir.

16. *Coupeurs de grands chemins* : Ouvriers de la forêt adonnés à l'abattage des arbres en vue de frayer une route qui sera l'artère centrale du transport des billots coupés le long des routes secondaires.

## 17 – JANVIER, FÉVRIER ET MARS

Il était une fois un cultivateur qui restait dans un petit village de campagne très pauvre. D'ailleurs, tout le monde était pauvre. Pendant l'été, on élevait trois, quatre ou cinq porcs pour se procurer la viande de toute l'année.

Mais le cultivateur avait une femme – pour dire comme l'histoire – qui avait la tête un peu faible. Aux premiers froids de l'automne, le cultivateur dit à sa femme : « Demain, on va faire boucherie. Il fait froid, donc la chair va se conserver longtemps. Nous pourrons garder un peu de lard frais pour nous, pendant une partie de l'hiver, et nous allons saler le reste. Un cochon pour janvier, l'autre pour février et l'autre pour mars ! Nous salerons la chair des autres ! »

On procède à la boucherie. « Il faut que je parte maintenant, dit le fermier, pour régler une affaire avec un habitant qui demeure à une quinzaine de milles d'ici ; au cours de la journée, la viande va s'égoutter et demain matin elle sera prête à être découpée. »

Une heure, peut-être une heure et demie après le départ du cultivateur, arrive un gars qui frappe à la porte. La femme lui ouvre et lui demande son nom à brûle-pourpoint. « Mon nom, dit le visiteur, c'est Janvier !

– Bon, dit-elle, il m'avait dit aussi qu'il y en avait un pour Janvier !

– Comment ? Un quoi ?

– Oui, dit-elle ; mon mari a fait boucherie ; il m'a dit qu'il avait réservé un porc pour Janvier, un pour Février et l'autre pour Mars !

– Oui ? Eh bien ! je suis venu le chercher. Je m'appelle Janvier !

– Je vous sers immédiatement, » continue la femme.

Elle lui donne un des porcs. Il marche quelques minutes et dépose la chair de l'animal dans une cachette. Il revient chez la femme un peu plus tard, et frappe à la porte. Elle va ouvrir : « Comment vous appelez-vous, vous, monsieur ?

– Mon nom, répond le visiteur, c'est Février !

– Bon ! Monsieur Février ! Vous êtes le deuxième ; mon mari a fait boucherie et il a réservé un porc pour Monsieur Janvier, un pour Monsieur Février, et un troisième pour Monsieur Mars !

– Eh bien ! dit-il, je suis venu chercher le mien ! »

Il prend la route et va cacher cette pièce avec l'autre. Un peu plus tard, il se présente de nouveau chez la fermière et frappe à la porte : « Votre nom, vous, monsieur ?

– Mon nom, dit-il, c'est Mars !

– Ah ! Que le vieux pepère en soit témoin ! dit-elle. Ils sont tous venus chercher leur cadeau, sauf vous ! Mon mari en avait réservé un pour Monsieur Janvier, l'autre pour Monsieur Février et le dernier pour Mars ! »

Le visiteur s'empare du porc et l'emporte chez lui avec les deux précédents. Environ deux heures plus tard, le cultivateur revient de son voyage. Sa femme lui dit : « Tu sais, Monsieur Janvier, Monsieur Février et Monsieur Mars . . .

– Qu'est-ce que tu veux dire, reprend le mari, Monsieur Janvier ?

– Eh bien ! tu m'as dit que tu réservais un porc pour Janvier, un pour Février et un pour Mars !

– Pauvre tête de linotte ! Je parie que tu as donné mes cochons !

– Certainement ! dit-elle. Ils sont tous les trois venus les chercher.

– Diable de diable ! dit-il ; je ne t'aurais jamais cru aussi faible d'esprit ! Tu frôles la folie, pauvre toi ! Dans quelle direction sont-ils partis, les voleurs ?

– Ah ! ils sont tous les trois partis dans cette même direction !

– Eh bien ! Tu vas venir avec moi, et nous allons essayer de rejoindre ces trois beaux finauds ! »

C'était l'automne, juste avant les neiges. Vous le savez, dans ce temps-là, la première neige tombait tard. Le mari et la femme parviennent à une bifurcation du chemin : une route gravissait une pente d'un côté, et une autre gravissait une autre pente dans l'autre direction. C'était du terrain sablonneux. « Toi, dit-il à sa femme, prends cette direction-là et moi, je vais prendre celle-ci. Et ne flâne pas ! Si tu les vois, lance-moi un cri. Je prendrai un raccourci et j'irai te rejoindre ! »

Elle grimpe la pente presque jusqu'au sommet. Elle s'arrête pour reprendre son souffle et il lui prend une envie d'uriner. Elle s'accroupit dans la côte et regarde le liquide dévaler la pente. Elle pousse un cri dans la direction de son mari : « Ah ! pense ce dernier, elle les voit ! » Il file à travers la montagne et il rejoint sa femme en courant. « Tu les as vus ? lui demande-t-il.

– Non !

– Pourquoi m'as-tu crié ?

– Bien, regarde, dit-elle. J'ai monté la côte et j'étais essoufflée. Il m'a pris une envie d'uriner, et regarde l'eau couler jusqu'en bas !

– Satanée imbécile ! dit-il. Que le diable s'arrange avec toi ! Quand j'en trouverai une autre plus folle que toi, je reviendrai te voir ! »

Chacun emprunte son propre chemin. Après plusieurs minutes de marche, la femme trouve une peau de bœuf portant encore la tête de l'animal. « Mon vieux, mon vieux, crie-t-elle, dépêche-toi ! Viens voir ce que j'ai trouvé !

– Ah ! je me demande ce qu'elle a trouvé ? se dit le paysan.

– Viens aussi rapidement que possible, dit-elle ; je vois quelque chose. Je crois que j'ai trouvé ma fortune ! »

Le cultivateur revient sur ses pas et s'approche de sa femme : « Dis-moi donc ce que tu as trouvé ?

– Eh bien ! Regarde ici. Qu'est-ce que c'est ?

– Espèce de sotte, dit-il ! C'est une peau de bœuf reliée à la tête de l'animal.

– Je veux emporter cette peau !

– Es-tu folle, dit-il, de vouloir traîner un pareil fardeau ?

– Folle ou non, je l'emporte ! »

Elle se charge alors de la peau de bœuf et file à travers la forêt. Le mari marche par derrière. Ils arrivent à une clairière dans la forêt, où se réunissaient trois voleurs. Ils aperçoivent une petite table où les trois voleurs venaient manger et compter leur argent. Deux grands arbres surplombaient cette clairière. La vieille dit : « Ces deux arbres nous fourniraient une bonne cachette, pour observer les trois voleurs !

– Oui, dit-il, mais trois voleurs . . . Ne crois-tu pas que nous risquons la mort, en tombant entre les mains de ces voleurs ?

– Non, dit-elle ; aucun danger ! Ils vont venir s'asseoir ici et ne nous verront même pas ! »

La femme grimpe dans un des longs arbres et commence à surveiller. Le soir, les voleurs s'installent au pied de l'arbre : « Eh bien ! déclarent-ils, nous avons raflé un bon magot aujourd'hui ! » Ils se préparent de la soupe aux pois et se mettent à en manger, mais l'un d'eux émet un souhait. « Ah ! si nous avions un peu de sel pour assaisonner notre soupe, elle n'en serait que meilleure ! »

Sur les entrefaites, du haut de son arbre, la paysanne dit à son mari : « J'ai envie d'uriner !

– Attends, ma femme, n'en fais rien ! Autrement, on nous découvre et c'est la mort !

– Ah ! peu m'importe, je me soulage ! »

Elle retrousse sa robe et urine dans la direction des voleurs. Il en tombe quelques gouttes dans la soupe. « Le bon Dieu nous aime, s'écrient-ils, le bon Dieu

nous aime ! Il nous envoie de l'eau salée ! » Les associés brassent leur soupe et constatent qu'elle est salée. Bientôt un autre voleur dit à ses compagnons : « Ah ! il nous manque un peu de muscade ou un autre condiment pour obtenir une soupe parfaite ! » Peu après, la femme souffle à son mari : « J'ai une grosse envie . . .

– Ah ! vieille sotte, garde-toi bien de te soulager ici. Attends !

– Attends . . . attends . . . bla, bla, bla . . . ! »

Elle baisse ses culottes et . . . proutt' ! Dans la soupe des voleurs ! « Ah ! voilà la muscade du bon Dieu ! crient-ils, de la muscade ! » Après le repas, les malfaiteurs décident de compter l'argent qu'ils venaient de voler. L'un d'eux, une fois l'opération terminée, fait part à ses compagnons des résultats concrets : « Notre cambriolage d'aujourd'hui a rapporté trois mille dollars ! Nous sommes trois . . . voici ta part, voilà la tienne, et je garde la mienne ! »

Un membre du trio ne veut rien entendre à cette mathématique. « Je n'accepte pas ce partage !

– Mais, lui crie le secrétaire, j'ai tout compté, j'ai tout divisé en trois. Prends ton lot, voici celui de . . .

– Ah ! non, non !

– Ah ! oui, oui, oui . . .

– Non . . . »

La bisbille fait monter le ton, on veut passer aux coups . . . La paysanne profite de la bagarre pour dire à son mari : « Je lance ma peau de bœuf en bas !

– Tiens-toi tranquille, toi, pauvre sotte ! Ne lance pas cette peau ! Tu vas hâter notre perte !

– Je la lance . . . »

La femme laisse tomber la lourde peau en criant d'une voix mystérieuse : « C'est le diable qui sort de l'Enfer pour vous attraper ! » Ah, bonguienne ! Ils s'élancent tous les trois à toute jambe à travers la forêt, abandonnant au pied de l'arbre les trois paquets d'argent.

Le cultivateur et sa femme descendirent de l'arbre et mirent la main sur le magot des voleurs. Ils sont revenus chez eux, ont fait la paix et ont vécu ensemble le reste de leurs jours. Ils m'ont demandé de venir vous raconter leurs aventures !

## JANVIER, FÉVRIER ET MARS

*Récit populaire raconté, le 22 novembre 1959, à Cache Bay, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario. (Conte terminé par Émile Roy (74 ans) de Cache Bay). Conte appris dans les chantiers vers 1911.*

*Enregistrement no 1442. Conte-type 1541 (Janvier, Février, Mars ; femme étonnée du ruisseau dans la neige).*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'st in cultivateur. I' resta't dan enn' p'tit' plass' [ place ] de campagn' b'en pauv'e. T'sé's b'en, le mond' 'ta't tout' pauv'e. Et p'is, dans l'été, i' s'engraissa't t'oâs, quat'e, cinq cochons pour lés années rondes.

Mé' i' avè' enn' femme, on vâ dir' comm' l'histoère, 'a éta't pâs mal[1], pâs mal craquée, v'savez b'en. To'hours, quand qu' lés frette' [ froids ] ont pris dans l'automne, i' di' à sa femme, i' dit : « Demain, i' dit, on vâ fair' bouch'rie, i' dit, i' fait frett', lâ, ça vâ s'garder, i' dit, enn' bonne escousse[2]. P'i' i' dit, on pourrâ en gardé' in p'tit brin, du lârd frais, i' dit, pour enn' partie d'not' hiver. P'i' i' dit, l'ress'e, b'en, i' dit, on vâ l'saler. I' dit, i' y en â in, lâ, i' dit, c'ést pour janvier, p'is l'aut' pour février, p'i' i' dit, l'aut' pour mars. P'i' i' dit, lés aut's, b'en, i' dit, on vâ lés saler.

Â' raït [ all right ][3] ! Mon gâ' i' dit : « Faut que j' gu'y e'lle [ aille ] i' dit . . . i' y â in habitant, lâ, i' dit, à pe' près, i' dit, enn' quinzain' de mill's d'édcitt', aujo'rd'hui, p'i' i' dit, lâ, aujo'rd'hui, i' dit, i's vont réduire[4]. B'en, i' dit, d'main matin, b'en, i' dit, i's sont bon à travailler. »

In coup qu'i' â 'té parti, oh ! te'd b'en à pe' prè' in heure, in heure et d'mie après qu'i' â 'té parti, i' r'ssou'[5] in gârs. Frappe à porte, v's savez, comm' çâ. 'A gu'i rouv' la porte. P'i' 'a dit : « P'is vot' nom, 'a dit, vous, mecieu' ?

– Mon nom, i' dit, moé c'ést Janvier !

---

1. *Mal (pas)* : Passablement.
2. *Secousse* : Laps de temps, période de temps.
3. *All right* (angl.) : Très bien, entendu.
4. *Réduire* : Vieillir, mûrir. Ici, s'égoutter.
5. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

– Bon 'a dit ! I' me l'ava't di' itou[6], 'a dit, qu'i' 'n n-avè' in pour Janvier !

– Comment, i' dit ?

– Oui, 'a dit, i' a fa't bouch'rie, p'i' a dit, i' m'â dit qu'i' y avè' in cochon pour Janvier. P'is, 'a dit, in pour Février, p'i' 'a dit, l'aut' pour Mars !

– Oué ? B'en, i' dit, j' su's v'nu pour le charcher ! I' dit, moé, mon nom, c'ést Janvier, moé ! »

C'st âll right. 'A gu'i denne in cochon. Fè' in bout' p'i' i' l'cache. S'en vient, in escousse après, frappe à 'a porte. 'A dit : « Vot' nom, à vous, mecieu' ?

– Ah b'en ! i' dit, mon nom, moé, c'ést Février !

– Bon ! 'a dit, ça en fa't deux, çâ ! B'en, 'a dit, mon mari, 'a dit, a fa't bouch'rie, p'i' i' dit, i' y â in cochon, i' 'n n-avè' in pour Mecieu' Janvier, p'i' in pour Mecieu' Février, p'i' i' dit, i' 'n n-â in pour Mecieu' Mars.

– Bon, b'en, i' dit, j'su's v'nu charcher l'mien, moé ! »

I' pârt, p'i' i' l'cache avec l'aut'e. Enne escousse après, i' r'ssou' encôre. Cogne à 'a porte, p'is : « Vot' nom, 'a dit, vous, mecieu' ?

– Mon nom, i' dit, moé, c'ést Mars !

– B'en, ça parle au vieux pepére, 'a dit ! I' ont tout' v'nu charcher leu's cochons, p'i' 'a dit, 'ienqu' vous. I' 'n avè' in pour Mecieu' Janvier, l'aut' pour Mecieu' Février, p'is l'aut' pour Mars. »

I' po'gn' lés t'oâs cochons p'i' i' pâr' avec. À peu près deux heure' après, mon gârs r'ssout. 'A dit : « T'sé's b'en Mecieu' Janvier, p'is Mecieu' Février, lâ, p'is Mecieu' Mars ?

– I' dit, oui. Quo' c'tu veux dire avec çâ, i' dit, Mecieu' Janvier ?

– B'en, oui, tu m'âs dit qu' t'avè' in cochon pour Janvier, Février p'is Mars !

– Maudit' folle, i' dit ! M'âs t'gager que t'â' été denner més cochons !

– 'A dit, oui ! I's sont v'nus tou' 'és t'oâ' 'és charcher !

– B'en, ça parle au câlin, i' dit ! J'te pensa's jama's foll' de minme. Câlin ! i' dit, qu' t'és folle ! Quel bord qu'i' a pris ?

– B'en, 'a dit, i' â parti par lâ tou' 'és t'oâs !

– Tu vâs v'nir a'ec moé. M'â' asseyé' d'lés r'joind' cés gârs-lâ ! »

Et p'is, c'ta't dans l'automne avant lés né'ges [ neiges ], v's savez b'en : dans c'temps-lâ, lés né'g's v'na'ent târd. I' r'ssou' à enn' fourch' de ch'min, à enn' côt' qui monta't su' in bord, enn' côt' qui monta't su' l'aut'e. C'ta't du terrain sâbleu [ sablonneux ]. I' dit : « Toé, i' dit, prends ç'ui-lâ, p'i' i' dit, moé, m'âs prend' ç'ui-

6. *Itou* : Aussi.

lâ ; p'i' i' dit, dépêch'-toé. Si tu 'é' [ les ] 'oés, i' dit, lâch'-moé in cri. I' dit, m'en vâs piqué' à travers, p'is m'â' allé t'trouver ! »

'A pârt, 'a mont' quas'ment la côt' jusqu'en l'air. Alle arrête ; 'a été' essouflée pâs mal. I' gu'i pren in envie d'lâcher d' l'eau[7]. 'A s'accrapoutit [ accroupit ] dan 'a côt' p'is ça coulé' [ coulait ]. 'A gu'i lâche in cri. « Ah ! i' dit, all' l'â ! » I' pâsse au travers, p'i' i' r'ssou' lâ à 'a course. « P'is, lés as-tu vus ?

– Non !

– Quo' c'que t'avè' à crié' après moé ?

– B'en, 'a dit, r'gâr', 'a dit. J'ai monté 'a côte, p'is j'été' essouflée, p'is, 'a dit, i' m'â pri' envie d'lâcher d' l'eau. P'i' 'a dit, r'gârde, 'a dit, l'eau coul' coul' coul' jusqu'en bâs !

– I' dit, maudit' foll' que t'és ! Que l'guiâb' t'emporte. I' dit, mecqu' j'en trouve enn' foll' pareill' comm' toé, i' dit, je r'viendrai avec toé ! »

Te'jours, i' ont parti, p'i' i' ont pris chacun leu' bord. Rendu in p'tit bout', sa vieille, 'a trouve enn' peau d'bœuf avec enn' tête après, tout'. « Mon vieux, mon vieux, 'a dit, viens don vite 'oèr de quoi c'que j'ai trouvé !

– Ah ! charch' quo' c'qu' 'a â trouvé ?

– Viens vite, 'a dit, tandiss' que j'oé' que'qu' chose ; 'a dit, j'cré' b'en qu' j'ai trouvé ma fortune. »

Te'hours que l'vieux r'tourn' de bord, p'is s'en vâ trouvé' 'a vieille : « Dis-moé don quo' c' t'âs trouvé ?

– B'en, 'a dit, r'gâr' [ regarde ] don çâ, écitt', c'tte affair' lâ ; quo' c'que c'ést ?

– Ah ! vieill' folle, i' dit, c'st enn' peau d' bœuf câ, avec la tête après.

– B'en, 'a dit, je l'emporte !

– T'és pâs fou [ folle ], 'a [ il ] dit, emporter çâ ?

– Ah b'en ! 'a dit, j'eul l'emporte ! »

To'hours, qu' 'a po'gn' la peau d'bœuf, p'i' 'a pâr' à travers, le vieux pa' d'a'guiére. I's r'ssoude' à enn' plass' [ place ] dan enn' forê' où c' qu'i' y ava't t'oâs voleurs. I' 'oeille' [ voient ] enn' p'tit' tab'e où c' qu' lés t'oâs voleurs v'na'ent manger p'is, en minm' temps, i's compta'ent leu's argents. To'hours, i' y ava't deux gros arb's, lâ. La vieille a dit : « Ça f're' enn' bell' plass' pour s'caché' icitt', pour ouatcher [ to watch ][8] lés t'oâs voleurs.

– Oué ! Mé', i' dit, t'oâs voleurs, t't d'in coup qu'on s'fa't tuer ?

---

7. *Eau (lâcher de l')* : Uriner.
8. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, faire le guet.

– Ah ! 'a dit non, on s' f'râ pâs tuer ; i's vont v'nir 'ienqu' s'asseoir, i' nou' 'oérront [ verront ] pâs ! »

To'hours qu'la vieill' monte en l'air p'is guette ! Ah ! le soèr, lés gâ' arrivent : « B'en, i' dit, on â fait' pâs trop pire ! » I's font d'la soupe au poâs, to'hours qu'i's mange' in peu. Te'hour' après qu'i' ont eu féni d'manger : « B'en, i' ont dit, on vâ compter not' argent. » Après qu'i' ont compté leu's-argents : « B'en, i' dit, oés-tu, i' dit, on l'ést t'oâs p'i' i' y a t'oâs mill' piass's qu'on a volée' aujo'rd'hui. V'lâ ton tâs, v'lâ l'mien, v'lâ l'quien [ tien ] ! »

Ah b'en ! l'aut'e, i' veut pâs comprend' çâ.

« Non !

– Le quien [ tien ], ton tâs, i' dit, j'eul l'ai compté, v'lâ l'mien, v'lâ l'quien !

– Gnegnan, gnegnan ! »

To'hours que v'lâ la chican' pris ! Ah ! la vieille 'a dit . . . Mé', avant çâ, quan i' ont fait' la soupe : « Ah ! le voleur, i' dit, si on avè' in p'tit brin d'eau salée pour saler not' soupe, ça s'rè' in 'tit brin mieux. » La vieille 'a dit : « J'envie d'lâcher d' l'eau !

– Fa's pâs çâ, fa's pâs çâ, la vieille ! On vâ s'fair' tuer !

– 'A dit, j' lâch' d' l'eau pareil. »

La vieille r'trouss' sa robe. En-'oeill' dan 'a soupe, aux voleurs. « L'Bon Guieu nous aime ! L'Bon Guieu nous aime ! D' l' eau salée ! D' l'eau salée ! » Ah b'en ! lâ, lés gârs, i's brâssa'ent leu' soupe ; 'ta't salée ! Tout d'in coup, i' i' 'n n-â in qui dit : « Si on ava't in p'tit brin d'muscade ou que'qu' chos' de minme ! » La vieille 'a dit : « J'ai envie !

– Ah ! ma vieille folle, i' dit, ma vieill' folle !

– Ah ! bla, bla, bla, bla ! »

Rabat sa robe. Proutt' ! En-'oeill dan 'a soupe. « Bon Dieu nous aime ! D'la muscade, d'la muscade ! » Te'jours, c'correck ! Ah b'en ! lâ, lés aut'e' i' ont commencé à chicâillé[9] 'a guénill' in p'tit brin. La chican' pren enteur lés t'oâs.

La vieille a dit : « Jett' ma peau d'bœuf en bâs !

– Jett' pâ' 'a peau d'bœuf, vieill' folle ! Tu vâs t'fair' tuer.

– Ah ! 'a dit, j'la jette ! »

Gorroch'[10] la peau d'bœuf. « Le guiâb' qui descend d' l'enfer pour vous

9. *Chicailler* : Fréquentatif de chiquer. *Chiquer la guenille* : bouder, être de mauvaise humeur, contester.

10. *Garrocher* : Lancer avec la main.

po'gner ! » [ d'une voix caverneuse ]. Ah bonguienne ! Lâ i's s'sont mi' à en piqué' enne[11] à travers du boâs p'i' i' ont laissé lés t'oâs mill' piass's lâ.

Lâ, la vieill' p'is l'vieux, i' ont descendu, p'i' i' ont pri' 'és t'oâs mill' piasses. I's s'sont en-r'tournés che' z-eux, p'i' i's sont raccordé' ensemb'e, p'is depu's c'temps-lâ, qu'i's ress' ensemb'e, p'is moé, i's m'on en-'œillé' écitt' vous conter çâ !

11. *Piquer* : En piquer une : S'enfuir en toute hâte ; faire une marche forcée par la route la plus directe.

## 18 – CACHOTTERIES D'AMANTS

Deux compagnons, deux grands amis ne se quittaient guère ; ils étaient presque toujours ensemble. Mais, sans se le dire l'un à l'autre, les deux étaient amoureux de la même fille.

Un bon jour, l'un des deux a vent des agissements secrets de l'autre : « Comment, dit-il à son ami, tu courtises telle fille ?

– Assurément ! Et toi aussi tu lui rends visite !

– Oui, c'est vrai ! Comme l'occasion s'en présente, j'aurais une question à te poser ! Quand tu rends visite à cette jeune fille, est-ce qu'elle te reçoit gentiment ?

– C'est évident ! Elle m'offre un verre de brandy à chacune de mes visites.

– Oui ? C'est bizarre !

– Mais toi, elle ne te sert pas un verre ?

– Non ; pas du tout !

– Ah ! dans ce cas, je lui suis plus cher que toi.

– Tes parts semblent très hautes !

– Sans blague ! Chaque fois que j'arrive chez elle, elle m'attend avec un verre de brandy et de la plus haute qualité !

– Espèce de diablesse, pense l'amant malheureux, je vais me rendre compte moi-même si elle est capable de pareille bassesse ! »

Un soir, ce dernier se rend chez la fille, avec un air découragé. « Dis-moi donc ce que tu as, toi ? lui demande la fille.

– Je suis à me demander si ce n'est pas ma dernière visite !

– Et pourquoi donc ?

– Et bien ! un de mes amis te visite souvent, et tu le reçois à la liqueur fine à chacune de ses apparitions.

– C'est vrai !

– Quand je viens te visiter, moi, tu ne me sers aucune liqueur . . .

– Écoute-moi bien ; parfois il arrive que je sois à court de liqueur forte. Mais lors de ta prochaine visite, j'en aurai ; n'aie aucune crainte ! »

Quelques jours plus tard, le même garçon retourne visiter la même fille. Celle-ci avait eu le temps de préparer cette réception. Elle avait uriné dans une bouteille qu'elle avait exposée à la lumière de la fenêtre. Le liquide avait pris une couleur appétissante en peu de temps. L'amant en question se présente ; la fille lui ouvre la porte avec grande déférence. Il est à peine entré qu'elle lui sert un grand verre du liquide de la bouteille : « Tiens, dit-elle, tu aimes le brandy, m'as-tu dit ? En voici ! » Le visiteur vide le verre, mais sans trop d'empressement. Il se dit à lui-même : « Je l'ai reconnu, ce satané brandy ! Il me faut me venger ! »

En vue de sa prochaine visite, l'amant trompé conçoit un plan : « Elle m'a fait boire de l'urine, je vais lui préparer un remède d'un calibre supérieur ! » Il rapporte du bol de toilette une masse d'excréments qu'il fait sécher sur le poêle. Il réduit ce produit en poudre très fine qu'il loge dans une de ces anciennes tabatières.

Il retourne chez la fille, le soir. Elle le fait attendre quelques instants avant de se montrer. Pendant ce temps, il éternue à plusieurs reprises avec grand bruit. Dès que la fille apparaît, il fait semblant de prendre une prise dans sa tabatière, tout en se plaignant d'avoir attrapé un gros rhume. Atchoum ! atchoum ! Il se mouche fréquemment. « Vous avez l'air d'avoir du bon tabac ? dit la fille.

– Ah, oui ! Il n'y a rien de meilleur pour nettoyer les fosses nasales.

– Moi aussi j'ai contracté un gros rhume ! Me donneriez-vous une prise de votre tabac ? »

Elle attrape une pincée de poudre dans la tabatière et s'en remplit les narines. Les éternuements se succèdent, la sécrétion nasale jaillit en abondance. « Ah ! tu ne m'avais pas trompée, dit la fille, en me disant que ton tabac était merveilleux pour libérer le cerveau. Mais je n'ai jamais utilisé de tabac si nauséabond !

– Pourtant, il est très efficace !

– Il semble excellent. Dis-moi donc où tu as pu te procurer ce produit ?

– Tu sais où tu t'es procuré ton brandy ? J'ai trouvé mon tabac à la porte voisine ! »

Finies les cachotteries . . .

## CACHOTTERIES D'AMANTS

*Historiette racontée, le 22 novembre 1959, par Maurice Prud'homme de Sturgeon Falls, Ontario ; récit appris dans les chantiers de l'Ontario vers 1918.*

*Enregistrement no 1443.*

I' y ava't deux tchomms [ chums ][1], deux amis, qui rodâillè' [ rôdailler ][2] ensemb'e. I' allè' 'oèr la minm' fill' tou' 'és deux, mé' ils l'sava'ent pâs, ni in ni l'aut'e. Son tchomm alla't la 'oèr p'is lui 'tou[3].

To'hours b'en, in bon coup, i' â déclâré dés affaires. « Comment, i' dit, toé, i' dit, tu vâ' 'oèr telle et telle fille ?

– I' di' oui ; i' dit, toé 'ssi, tu gu'y vâs ?

– I' dit, oui, c'ést vrai, i' dit, j' gu'y vâs ! 'Cou' don [ écoute donc ], i' dit, j'ai enn' chose à te d'mander. Quand tu vâs, toé, lâ, i' dit, t'és-tu b'en r'çu ?

– Ah ! i' dit, b'en çartain, i' dit, j'su's b'en r'çu ! I' dit, 'a m'traite[4] au brandy, i' dit, à chaqu' fois j'vâs lâ, i' dit !

– Oué ? C'st enne affair' curieux, çâ !

– Toé, i' dit, 'a t'trait' pâs ?

– I' dit, non, i' dit, pâ'-en-tout' !

– Ah ! i' dit, j'su's b'en meilleur a'ec ell' que toé !

– T'és bon a'ec elle, de minme !

– Moé, chaqu' fois, i' dit – pâs d'ment'rie ! – chaqu' fois qu' j'arrive, i' dit, à m'sert, i' dit, in bon verr' de brandy, p'is du tannant[5] d'bon brandy, lâ.

– Maudit' câlin ! I' dit, on vâ 'oèr si 'a vâ m'jouer dés tours de minme ! »

---

1. *Chum* (angl.) : Camarade, compagnon, ami intime.
2. *Rôdailler* : Flâner, en errant ça et là.
3. *Itou* : Aussi, pareillement. Vx fr. *Itel.*
4. *Traiter* : Donner une traite, un verre de boisson.
5. *Tannant de* : Remarquablement, extraordinairement.

To'hou's, enn' soèrée i' gu'y vâ. I' ava't pâs grand façon. 'A dit : « Dis-moé don quoi c'que t'âs ?

– B'en, i' dit, j'cré's b'en, i' dit, qu' c'é' 'a dargniér' fois que j'viens !

– Pourquoi çâ ?

– B'en, i' dit, un tel, i' dit, i' vient t''oèr ?

– 'A dit, oui !

– I' dit, tu l'traite' au brandy chaqu' fois qu'i' vient ?

– 'A dit, oui !

– P'i' i' dit, moé, tu m'trait's pâs ?

– B'en, 'a dit, 'cou' don, 'a dit, ça adenn' dés fois, 'a dit, j'en ai pâs ! Mé', 'a dit, mecqu' tu r'viennes, 'a dit, m'âs 'n a'oèr, crains pâs, 'a dit, m'as 'n a'oèr !

– Oué ! Ah b'en ! C'correck ! »

To'hours, qu'qu's jour' après, i' gu'y â r'tourné, mé', 'a s'ava't précautionné[6] d'avance. 'A pren enn' bouteille, p'i' 'a ava't lâché d' l'eau d'dans, p'i' 'a 'a bouche, p'i' 'a met çâ su' l'châssis. Heille ! C'ést v'nu rouge, c'éta't pâs long !

Te'jours, mon gâ' [ gars ] arrive. Ah ! p'i' i' ést r'çu : en rentrant, 'a griff' la bouteille, p'i' 'a gu'i en varse in plein grand verre. « Quiens ! 'a dit, v'lâ longtemps qu'tu veux 'n a'oèr du brandy ! » Il l'a bu, mé' çal l'â forcé en Jesus Pouel !

I' dit : « Houaf ! i' dit, en lui-minme c'en ést du câlin d' brandy, çâ ! »

Te'hours, i' dit : « M'âs pourtant l'amancher, elle, i' dit ! 'A m'â joué in tour, i' dit, 'a m'â fa't boèr' d'la pisse. Mé', m'âs gu'i amancher b'en mieux qu'çâ ! »

I' s'en vâ aux privés[7], p'i' i' en po'gne in p'tit bout', p'tit étron chesse, lâ, p'i' i' a met su' l'poêle, p'i' i' a fait chesser [ sécher ] b'en chesse, p'i' i' l'écras' b'en fin, p'is pren . . . i' s'ajète [ achète ] enn' tabaquér' [ tabatière ], dés ancienn's tabaquiéres, lâ, p'i' i' met çâ d'dans.

Te'hours, en rentrant, l'soèr, i' arrive, 'a dit : « Enn' menute ! 'a dit, pâ' asteur !

– Aaaah ! i' dit, j'attrapé le plus câlin' d'rhum' de çarveau qu'i' y a pâs ! » Mè' 'a main dan 'a tabaquiér' pour prend' enn' prise, p'fair' semblant . . . P'is, p'i' i' étarnua't, p'i' i' s'moucha't.

« Mé', 'a dit, ça d' l'air à êt' bon ?

– Ah ! i' di' oui ! I' dit, ça dégag' le çarveau ; i' dit, i' y â r'guien d'meilleur que çâ !

---

6. *Précautionner (se)* : Se pourvoir.
7. *Privés* (les) : Latrines.

– 'A dit, moé 'ssi, 'a dit, j'ai attrapé in rhume. 'A dit, laiss'-moé don prend'e enn' prise ! »

'A gu'i en graffe enn' pris' p'i' 'a s'met çâ dans l'nez ! P'i' 'a s'mè' à étarnuer, p'i' 'a étarnua't ! Ça r'vola't[8] partout !

– 'A dit, tu me l'ava's b'en dit, qu'ça déboucha't l'çarveau, mé', 'a dit, j'ai jama's po'gné du tabac, 'a dit, qui senta't si méchant qu'çâ. 'A dit, i' sent méchant, 'a dit !

– Mé', i' dit, i' ést b'en bon !

– Oué ! 'a dit, i' ést b'en bon ! Dis-moé don, 'a dit, où c' t'as pris çâ, c'tabac-lâ ?

– I' dit, la porte 'oésine de v'où c' t'as pris ton brandy ! »

Ça s'ést trouvé à êt' déclâré !

8. *Revoler* : Jaillir, être projeté.

## 19–LE COLPORTEUR

Une fois, c'était un cultivateur des environs de Montréal ou d'ailleurs, dans la province de Québec. C'était dans la région de Saint-Jérôme ou dans ce coin-là. Ce cultivateur avait trois grandes filles dont la plus jeune avait dix-sept ou dix-huit ans.

Une bonne journée, le fermier et sa femme se décident d'aller se promener à Montréal. Ils n'y étaient pas allés depuis longtemps. Ils recommandent bien à leurs filles d'avoir grand soin de la maison, et d'avoir l'œil aux animaux, de leur donner à boire et à manger.

Les filles rassurent les parents : « Ne craignez rien ; nous avons l'habitude de ces travaux. Nous allons prendre soin de tout !

– Alors, nous ne serons pas inquiets ; nous allons nous absenter pour une semaine ! »

Les deux paysans montent en voiture et filent à Montréal. Pendant leur voyage en ville, un colporteur se présente à la maison, portant à bout de bras deux grosses valises remplies de bibelots les plus divers. En entrant, il s'adresse aux jeunes filles : « Désirez-vous quelque marchandise ? » Il déboucle ses valises, en tire son bagage et l'expose sur une table. Ah ! les filles étaient émerveillées à la vue des bagues et des colliers. Elles auraient désiré en acheter, mais elles se plaignaient de n'avoir pas d'argent.

L'une des filles se décide à parler : « Au-dessus de la porte, j'ai trouvé une petite cassette remplie de sous ; il n'y en a pas une quantité extraordinaire, mais il y en a plusieurs !

– Eh bien ! des sous, dit le colporteur, c'est tout de même de l'argent ! »

Le marchand ouvre la cassette et y découvre une grande quantité de pièces d'or de cinq dollars chacune. Les filles ne connaissaient pas la valeur de ces pièces d'or. Le colporteur vend aux jeunes filles des bagues, des colliers, du ruban et de menus ornements. Pour se payer, il emporte une valeur de trois cents dollars en pièces d'or de la cassette. Le marchand décampe.

Deux jours plus tard, le fermier et la fermière reviennent de voyage. Les jeunes filles sont toutes heureuses de montrer à leurs parents le produit de leurs em-

plettes : de jolies petites bagues, de beaux colliers, des ornements, des boucles de ruban. Mais le paysan demande : « Où avez-vous pris l'argent pour payer ces marchandises ?

– Eh bien ! dit l'une, nous avons trouvé une cassette remplie de sous, sur le linteau de la porte.

– Une cassette remplie de sous ? C'était des pièces d'or valant chacune cinq dollars ! Jamais je ne puis croire que vous avez utilisé mes pièces d'or pour payer le colporteur ! Il a estimé chaque pièce à la valeur d'un sou. Je suis ruiné ! »

Il jette un coup d'œil dans la cassette et constate qu'il lui manque quatre ou cinq cents dollars. Les filles étaient bien humiliées de cette erreur. « Vous auriez dû nous renseigner, dit l'une des filles, sur le contenu de cette cassette ; vous auriez dû nous dire qu'il s'agissait de pièces d'or et non de sous. Ainsi renseignées, nous n'aurions pas laissé le marchand nous tromper de la sorte !

– C'est vrai, dit le fermier ; j'ai ma grosse part de responsabilité !

– Mais, continue une des filles, nous allons le recupérer, notre argent ! Nous allons rejoindre ce colporteur, et il va nous remettre la somme extorquée ! »

Le fermier attelle un cheval vigoureux et les filles roulent sur la route. À une trentaine de milles de la ferme, elles parviennent à un village où s'élevait un gros hôtel. Elles aperçoivent la voiture du colporteur dans la cour ; son cheval était sans doute à l'écurie. Elles s'écrient : « Le marchand est ici ! Bonne affaire ! Nous allons lui régler son compte ! »

Les filles entrent à l'hôtel à l'heure du souper. Rassurées par l'argent que leur avait donné leur père, elles se placent à la table. Elles soupent en compagnie du colporteur sans que ce dernier les reconnaisse. Elles font de beaux yeux au marchand et commencent à le frôler de près et à se montrer attirantes. « Voilà des filles très aimables ! » se dit le colporteur.

En peu de temps, il fixe un rendez-vous, à l'hôtel, avec les trois paysannes. Deux d'entre elles lui arrachent deux cents dollars chacune, et l'autre, cent ou cent cinquante dollars, de sorte qu'elles avaient récupéré tout leur argent. « Moi, dit l'une d'elles, je couche dans telle chambre, et les deux autres, à tel et tel numéro. À neuf heures, tu viendras frapper à ma porte et je t'ouvrirai !

– Très bien ! dit le colporteur. Mais comment te nommes-tu, toi ? Ce serait plus discret de ne pas frapper trop longtemps. En m'entendant te nommer, tu sauras que c'est moi !

– Ah ! mon nom ? J'ai un nom presque ridicule ; j'hésite à te le dire . . .

– Mais, voyons ! Dis-le-moi !

– Eh bien! mon nom . . . je m'appelle J'ai-Envie-De-Chier !

– Ah, ah, ah ! J'ai-Envie-De-Chier ! C'est un nom rare, en effet !

– Mais, vous savez, il y a toutes sortes de noms ! »

Le colporteur va trouver la seconde fille : « Et toi, quel est ton nom ?

– Ah ! mon nom ? Il n'est pas très joli ! Je m'appelle . . . mon nom . . . je m'appelle J'ai-Chié !

– Et toi, comment t'appelles-tu ? demande le colporteur à la troisième petite paysanne.

– Eh bien ! Vous voudrez bien m'excuser ! Mon nom est encore moins joli que celui des deux autres.

– Moins joli, dites-vous ?

– Certainement ! Moi, je m'appelle J'ai-Chié-Partout !

– Eh bien ! se dit le marchand, en voilà une bonne ! L'une s'appelle J'ai-Envie-De-Chier, l'autre, J'ai-Chié, et la troisième, J'ai-Chié-Partout ! Me voici dans une drôle de situation ! »

Pour respecter l'horaire des rendez-vous, le colporteur devait visiter la première fille à neuf heures, la seconde, à dix heures, et la troisième à onze heures. Couché dans sa chambre, le marchand surveillait sa montre. À neuf heures, il sort doucement, sur la plante des pieds ; il s'approche d'une porte et, toc, toc, toc . . . « J'ai-Envie-De-Chier ! » Toc, toc, toc . . . « J'ai-Envie-De-Chier ! » Toc, toc, toc . . . « Hé ! J'ai-Envie-De-Chier ! Diable de diable ! elle a le sommeil dur ! » Toc, toc, toc . . . « Hé ! J'ai-Envie-de-Chier ! »

L'hôtelier se réveille et dit à sa femme : « As-tu entendu ?

– Entendu quoi ?

– Écoute ! »

Ils entendent : Toc, toc, toc . . . « J'ai-Envie-De-Chier ! » L'hôtelier s'écrie : « Ah ! le saligaud ! je vais lui enseigner que nous avons des lieux d'aisance, ici ! » Il se lève et rejoint le colporteur : « Hé ! Tu t'es lamenté assez longtemps ! Tu sais où sont les latrines ? Marche ! Vas-y au plus tôt ! »

Le colporteur, tout interloqué, quitte rapidement la porte de la paysanne, en se disant : « Rien ne sert de continuer à alerter celle-ci ; elle a le sommeil trop dur, la malheureuse ! »

À dix heures, le marchand s'approche de l'autre porte. Toc, toc, toc . . . « J'ai-Chié ! » Toc, toc, toc . . . « J'ai-Chié ! » La femme de l'hôtelier se réveille : « Entends-tu encore ton saligaud de colporteur ? Il déclare avoir chié. Écoute-le ! »

C'était encore le même problème : Toc, toc, toc . . . « Hé ! J'ai-Chié ! Maudite engeance ! Elle a le sommeil pesant ! » Toc, toc, toc . . . « Hé ! J'ai-Chié ! »

L'hôtelier ne tient plus dans son lit : « Mon espèce de bâtard ! » Il se lève de nouveau et rejoint le marchand : « Je t'ai dit tout à l'heure que l'hôtel était pourvu

de lieux d'aisance, dans ce coin-là ! Si tu laisses des ordures quelque part, espèce de polisson, je te tordrai le cou ! »

L'hôtelier retourne à sa chambre. À onze heures, le marchand se dit : « J'espère que la troisième n'a pas le sommeil aussi dur que les deux autres ! » Il fonce à la porte de la chambre : Toc, toc, toc... « J'ai-Chié-Partout ! Hé, là-bas ! J'ai-Chié-Partout ! Ah ! la maudite paysanne, elle a le sommeil encore plus dur que les autres ! Hé ! J'ai-Chié-Partout !

— Eh bien ! dit la femme de l'hôtelier à son mari, encore ton colporteur ! L'entends-tu dire qu'il a chié partout ? »

L'hôtelier se dirige, noir de colère, vers le marchand : « Mon vaurien ! Tu avais envie de chier et tu as chié partout ? La porte ! Dehors ! »

Les filles ont rapporté tout l'argent chez leur père. C'est tout ce que j'en sais !

## LE COLPORTEUR

*Récit folklorique raconté, le 22 novembre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, appris en 1898 de son arrière grand-père François Prud'homme, père d'Alexandre ; François Prud'homme était déjà octogénaire à cette époque.*

*Enregistrement no 1445. Conte-type 1545 Var. (3 filles donnent des noms différents à un colporteur).*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'été' in cultivateur, dans l'entour de Mo'rial[ Montréal ] en que'qu' pârt, dan 'a provinç' de Québec. C'tè' à l'entour de St-Jérôme, cés plaç's-lâ, lâ.

I' y avè' in vieux cultivateur, p'i' i' ava't t'oâs grand's filles. Oh ! enne, on vâ dire, à pe' près dix-sept, dix-huit ans, lés aut'e' in p'tit brin plus vieilles.

Enn' bonn' journée, l'vieux p'i' 'a mér' se décid'nt de v'nir faire in tour en ville, à Mo'rial [ Montréal ]. Ça f'sa't plusieurs années qu'i's gu'y ava't pâ' été. I's r'command'nt b'en aux fill's d'a'oèr soin d'la méson 'omm' i' faut [ comme il faut ], d'a'oèr soin dés alimaux, d'és fér' boér' comme i' faut, p'i' 'és soégner.

Lés fill's : « Craignez pâs, i' dit, ô' ést accoutumé, on vâ a'oèr soin d'tout' !

– B'en, i' dit, on s'ra pâ' inquiète, lâ ; i' dit, on pârt pour enn' semaine ! » Bon ! c'st ô ké[1] ! i' ést allé. Embarqu' p'is guett' [ get ][2] ! S'en vâ à Mo'rial [ Montréal ].

Le temps que le vieux p'i' 'a vieille ont 'té parti' en vésite à Mo'rial, i' r'ssou' in peddleur [ peddler ][3] lâ. Deux gross' valise' à main, lâ. I' ava't t'ut' sort' de câlin d'cochonn'ries là-d'dans. I' rent'e.

I' d'mande aux filles, i' dit : « Vous a'riez pâs besoin d' que'qu' chose ? » i' dit. Sort, rouv' sés valises, p'is met çâ su' 'a tab'e, étend' çâ. Ah ! lés fille' ava'ent dés bell's p'tit's bagues, p'is dés beaux p'tits colliers. Ah ! ça leu' [ leur ] tenta't d'a'oèr

---

1. *O ké* [ O.K. ] : Façon populaire des Américains de dire oui.
2. *Get* [ to ] (angl.) : Aller. Se mettre en route.
3. *Peddler* (angl.) : Marchant ambulant, colporteur.

çâ, p'is : « Ah b'en ! on n'â pâs d'argent ! Si on ava't d' l'argent, on 'n ajet'ra't [ achèterait ] b'en ! »

I' y en â enne, 'a dit : « I' y en â dés cennes, i' y en a pâs b'en b'en ; 'a dit, i' 'n â enn' 'tit' boêt' au-d'ssus d' la porte. 'A dit, i' y â enn' tablett' au-d'ssus d'la porte, lâ, 'a dit, i' y â enn' p'tit' boête, lâ, 'a di' 'a ést plein' de cennes.

– B'en, i' dit, le peddleur dit, dés cenn's vâ fair' pareil ! »

Po'gn' la p'tit' boête, c'ta't tout' dés cinq piasse' en or qu'i' y ava't là-d'dans. I's connaissa'ent pâ' 'a diffarence, eux-aut's !

To'hours, i' on ach'té plusieurs affair's du peddleur ; dés p'tit's bagues, dés beaux colliers, du rouban . . . tout's sort's d'affair's de minme.

Te'jours, le peddleur, i' leu's arrache à pe' prè' in t'oâs cents piasses, là-d'dans. C'ta't tou's dés cinq piasse' en or. To'hours, l'peddleur pren 'a porte, p'i' good baï [ good-bye ][4] !

Deux jour' après, qui c'qui r'ssoud ? Le vieux ! Ah ! p'i' i' éta'ent content's d'montrer çâ à son pére . . . à leu' pér' p'i' 'a leu' mér' de quo' c'qu'i' avè' ach'té. Dés bell's p'tit's bagues, dés beaux colliers, tout' sort's d'affaires, dés bell's bouc's [ boucles ] de rouban [ ruban ]. Le vieux, i' dit : « Où vous avez pris l'argent, i' dit, pour payer çâ ?

– B'en, i' dit, i' y avè' enn' boète au-d'ssus d'la port' plein d'cennes.

– Plein d'cennes ! I' dit, c'ést tout' dés cinq piasse' en or i' y ava't là-d'dans. Mé', i' dit, jama's j'crérai [ croirai ], i' dit, qu'vous avez pris més cinq piasse' en or, i' dit, pour payer l'peddleur ! I' a tout's pris pour dés cennes, lui ! M'v'lâ b'en amanché ! »

I' r'gârd' dans boête. « Câlin ! i' dit, i' a quat' cinq cents piass's de partis ! » Ah b'en ! lés fille' éta'ent b'en inquiètes ! « Vous a'riez dû nous l'dire, i' dit, quo' c'que c'éta't, i' dit, c'tte affair'-lâ, qu'i' y ava't là-d'dans ; que c'ta't pâs dés cennes, que c'éta't tout's dés cinq piasses. I' dit, d'minme, i' dit, on s'a'ra't pâs fait' jouer.

– Oué ! i' dit, c'ést b'en vra', i' dit, c'ést d'ma faute !

– Mé', 'a dit, on va l'a'oér not'e argent ! 'A dit, on vâ denné' après c'te câlin d'peddleur-lâ, p'i' i' vâ nous la r'mett' not'e argent ! »

I' attelle in joual plein d'pap [ pep ][5]. I' ont fait à peu prè' enn' trentain' de milles. P'i' i' arriv'nt dan in p'tit village en d'hors. I' y avè' enn' bell' grosse hôtel, lâ. I' arriv'nt lâ, p'i' i' aparçoèv'nt-tu pâs la 'oétur' du peddleur dan 'a cour. Son joual éta't d' dans.

I' ont dit : « L'peddleur ést écitt'. Bon, 'a dit, bonne affaire ! 'A dit, on vâ l'a'oèr ! » I' arriv'nt pour souper l' soèr ; i' s'mette' à tab' pour souper, p'is le vieux

4. *Good-bye* (angl.) : Adieu, au revoir, à la prochaine.
5. *Pep* (angl.) : Energie, vigueur.

leu's avaient denné d'quoi payer. Soupe' avec le peddleur. Le peddleur lés â pâs r'connues, lui. I's commence' à faire enn' bell' façon au peddleur, p'i' s'coller du lon [ long ] in p'tit brin, p'is c'ta't comm' ci, p'is c'ta't comm' çâ, p'is, c'ta't dés fill's b'en smatt' [ smart ][6]. « Oué ! là-d'ssus, i' dit, vous m'avez l'air de d'çâ, dés fill's b'en smatt' ! »

Te'hours, i' fè' enn' déte [ date ][7] avec. Enne [ une ] 'a gu'i â arraché deux cents piasses, l'aut' gu'i â arraché deux cents piasses, p'is l'aut'e à pe' près la balanç'[8] de quoi c'qui resta't, in cent, cent cinquant' piasses. 'A dit : « Moé, 'a dit, j'couch' dans tell' chamb'e, ma sœur, couch' dans l'aut'e. » P'is gu'i denn' tout' le numéro d'leu' chamb'e. 'A dit : À neuf heures, 'a dit, tu viendras cogné' à 'a port' de ma chamb'e, p'is j'te rouvrirai la porte.

– O ké ! 'Cou' don [ écoute donc ], i' dit, p'is ton nom, toé ? i' dit, en tout câs, i' dit, dés fois, i' dit, faudrait pâs cogner trop trop longtemps, i' dit ! En t'nommant, i' dit, tu vâs l'sa'oèr, i' dit, qu' c'ést moé !

– Ah b'en ! 'a dit, moé, 'a dit, j'ai in nom pâs b'en b'en drôle. Ça m'coût' pâs mal d'teul l'dire.

– Mé', oui, mé', i' dit, dis-moé-lé !

– Oh b'en ! mon nom, 'a dit, moé, J'envie-D'chier !

– Ah, ah, ah ! J'envie-D'chier ! Ah ! c'st' in nom curguieu' [ curieux ] ennéfett' [ en effet ].

– Ah b'en ! Oui, mé', 'a dit, i' y â tout's sort's de noms ! »

I' di' à l'aut'e : « P'is toé, i' dit, comment ton nom ?

– Ah b'en ! 'a dit, mon nom, 'a dit, moé, i' ést pâs l'guiâb' mieux non plus. Mon nom, 'a dit : « J'ai-Chié ! »

– B'en ça parl'-tu pâ' au câlin ! « J'envie-D'chier », p'is l'aut'e « J'ai-Chié ! » P'is, toé, i' dit ton nom ?

– Ah b'en ! 'a dit, v's excus'rez b'en ! 'A dit, mon nom ést encôr' plus pir' que çâ !

– Plus pir' que çâ ?

– Ah ! 'a dit, oui ! 'a dit, moé, mon nom, « J'ai-Chié-Partout ! »

– Ah b'en ! Sans farce : J'envie-D'chier, l'aut' J'ai-Chié, l'aut' J'ai-Chié-Partout, m'en vâ êt' b'en att'lé, lâ. Ouè ! »

---

6. *Smart* (angl.) : Habile, intelligent, gentil, aimable.
7. *Date* (angl.) : Rendez-vous.
8. *Balance* (angl.) : Solde, différence.

Te'jours, à neuf heures, i' éta't supposé d'allé' à neuf heures, p'is l'aut' dix heures, p'is l'aut'e à onz' heures. I' éta't couché dans sa chamb'e, p'i' i' r'gârda't l'heure.

À neuf heures, i' pârt, tranquill'ment su' l'bout' dés pié' [ pieds ] i' arrive à 'a porte. Toc, toc, toc, toc, toc ! « J'envie-D'chier » Toc, toc, toc toc ! « J'envie-D'chier » Toc, toc, toc ! « Heille ! J'envie-D'chier ! » Maudit torgueux ! 'a dort b'en dur ! Toc, toc, toc ! « Heill' J'envie-D'chier ! »

L'hôtelier se réveille. « Heille, i' di' à sa femme, i' dit, attends-tu çâ ?

– De quoi ?

– Écoute !

– Toc, toc, toc, toc ! J'envie-D'chier !

– I' dit, l'maudi' enfant d'chienne, i' dit, m'âs gu'i montrer qu'i' y â dés privés[9] ! » P'i' i' s'leve ! P'i' i' arrive à lui, i' dit : « Heille ! C'st assez, çâ ! Tu sé's qu'i' y â enn' privée, lâ ? Marche ! Vas-y au plus câlin !

– B'en, j'su's mal amanché. » Pârt, s'en vâ au plus vite. I' dit : « Ça m'ser' à r'guien de r'asseiller c't all'-lâ, i' dit, 'a dort b'en trop dur, i' dit, la câlin ! »

À dix heures, s'en vâ à l'aut'e ! Toc, toc, toc, toc, toc ! « J'ai-Chié ! » Toc, toc, toc ! « J'ai-Chié ! » À s'réveille, la femm' d' l'hôtelier : « Attends-tu, 'a dit, encôre, ton câlin d'peddleur. I' dit, 'a dit, qu'i' a chié. Écout' b'en !

– Toc, toc, toc, toc ! Heille, J'ai-Chié ! Maudit câlin qu' 'a dort dur ! Toc, toc, toc, toc ! Heille ! J'ai-Chié !

– B'en, i' dit, mon maudit bâtârd ! » I' s'leve ! « J't'ai dit, t't à l'heure, qu'i' y avè' enn' privée, lâ ! Si tu peux fair' d'la salop'rie en que'qu pârt, i' dit, mon câlin, j'te tords le cou ! » Pârt, s'en vâ s'coucher, lui.

À onze heures, i' dit : « C'tta câlin'-lâ, i' dit, 'a doé' pâs dormir si dur qu'lés aut's ! » S'en vâ. « Toc, toc, toc, toc . . . J'ai-Chié-Partout ! Heill, J'ai-Chié-Partout ! Ma maudit' câline, i' di' 'a dort plus dur qu'lés aut'es, encôre. Heille, i' dit, J'ai-Chié-Partout !

– Heille, 'a dit, l'attends-tu, l'peddleur, encôre ? I' dit qu'i' â chié partout ! »

I' r'ssou' à lui, noèr de rage. I' dit ! « Mon enfant d'chienne, i' dit ! T'avè' envie d'chier, p'is t'as chié, p'i' t'as chié partout ! Dehors ! p'i' i' dit, pren 'a porte ! »

P'is c'ést tout' qu' j'en sé's. Lés fill's sont en-allées che'z-eu' a'ec leu's argents.

---

9. *Privés* : Latrines, lieux d'aisance.

## 20 – LE GÉNÉRAL PLACIDE

Je vais vous raconter l'histoire du général Placide. C'était autrefois. Le général était à la tête des armées depuis de longues années, mais il n'avait jamais perdu une seule bataille.

Dans ce pays-là régnait un roi hérétique, un protestant, une sorte d'orangiste très violent contre les Catholiques. Placide était le grand militaire célèbre par ses victoires.

Un bon jour, le général, en congé à l'occasion d'une paix, se décide d'aller faire une excursion de chasse dans la forêt du roi, territoire qu'il connaissait sur le bout du doigt. Il dit à sa femme : « Ce matin, je pars pour la chasse ! » Le soir venu, il fait demi-tour en vue de revenir chez lui, mais il est incapable de sortir de la forêt. Pour abréger le récit, disons qu'il a été trois jours dans la forêt sans pouvoir s'en tirer. Il était perdu, perdu, incapable de reconnaître les lieux, ni dans un sens ni dans l'autre.

La quatrième journée, à l'aube, il parvient à un ruisseau. Dans la forêt, parfois l'eau est rare ; Placide s'étend à plat ventre près du cours d'eau pour y apaiser sa soif. Pendant qu'il boit, il entend un cri : « Placide . . . ! Général . . . ! » Il lève la tête et regarde de tous côtés . . . il ne voit personne. Il se penche de nouveau sur le bord du ruisseau.

Quelques instants plus tard, Placide entend un autre cri semblable. Il jette les yeux alentour . . . personne ! « Qui m'appelle de la sorte ? » pense Placide. Il s'étend de nouveau et boit encore au ruisseau. Un autre cri frappe son oreille. Il lève la tête . . . et aperçoit un cerf – nous dirions un chevreuil – portant une croix d'or dans le front. « Sais-tu, général, dit l'animal, que tu es dans une situation assez décourageante ? Tu connais cette forêt comme le creux de ta main et tu n'es pas capable de t'en tirer. Voilà trois jours que tu es perdu dans ces bois sans pouvoir en sortir !

– En effet, je ne puis sortir de la forêt. Mais, dis donc, sais-tu, à ton tour, que tu es un beau cerf ?

– Oui, je le suis !

– Et comment se fait-il que tu aies l'usage de la parole ?

– Eh oui ! je vais profiter de l'occasion pour te donner un conseil, général Placide. Jamais tu ne pourras sortir de cette forêt, jamais tu ne pourras t'en tirer vivant, à moins que tu ne me promettes de devenir catholique, toi, ta femme et tes enfants. Fais-moi cette promesse et, dans quinze ou vingt minutes, tu es de retour à la maison. Mais n'oublie pas que ta femme et tes enfants doivent t'imiter dans ta conversion, eux aussi !

– Entendu ! dit Placide, je te le promets ! »

Il quitte le cerf et s'en va tout droit chez lui. En l'apercevant, sa femme vient à sa rencontre. « Dis-moi donc ce qui t'est arrivé !

– Eh bien ! il m'est arrivé que je me suis perdu dans la forêt et je ne pouvais plus me retrouver, je ne sais pourquoi. Et voici qu'en ce quatrième matin . . . »

Il la met au courant de la rencontre du cerf portant une croix d'or au front, et de la promesse de conversion de toute la famille ; c'est grâce à cette promesse qu'il a pu sortir de la forêt. « Sache, répond la femme, que moi aussi, la nuit dernière, j'ai aperçu en rêve un chevreuil qui portait une croix d'or au front ; il m'a fait promettre à moi aussi de me convertir à la religion catholique avec toi et nos deux enfants.

– Nous tiendrons notre promesse, même si nous ne savons pas comment les choses vont tourner. Tu sais que notre roi est hérétique et il n'accepte pas d'autres idées que les siennes.

– Eh bien ! advienne que pourra ! Tu as promis, moi aussi j'ai promis, dans mon rêve . . . »

Le général Placide s'éloigne de sa région en compagnie de sa femme et de ses enfants ; tous se font baptiser dans la religion catholique ; les deux enfants prennent les noms de Calixte et Carélice, Placide prend le nom d'Eustache, devenu plus tard saint Eustache.

La famille du général revient dans son milieu ; tout y est en paix, rien à propos des derniers événements ne s'est ébruité. Mais, tout à coup, le roi vient à découvrir la nouvelle de la conversion de son général. Intolérant comme il l'était dans son pays contre les Catholiques, le roi chasse Placide et sa famille de son territoire, sans aucun ménagement.

Placide vivait passablement à l'aise. Il possédait de belles propriétés, de belles bâtisses bien aménagées. Il est obligé de vendre ses biens le tiers de leur valeur pour toucher l'argent nécessaire à son voyage vers l'exil. Il monte sur un bâtiment à destination de l'Égypte.

La traversée s'annonçait coûteuse ; de plus, le capitaine de ce navire était une sorte de noir. La femme d'Eustache – appelons-le maintenant Eustache – était d'une beauté assez rare ; sorte de statue potelée sortie du ciseau d'un sculpteur. Le capitaine jette un œil sur l'épouse d'Eustache et forme secrètement le plan de s'en emparer. À l'arrivée de la famille d'Eustache sur le navire, il ne fixe pas le prix de

la traversée. Le général connaissait le tarif du passage pour avoir maintes fois fait voile vers l'Égypte. Le capitaine mijote un plan malhonnête pour ruiner le général. « Je vais, se dit-il, lui demander un prix sept fois trop élevé ; il n'aura pas assez d'argent pour acquitter cette somme, et je m'emparerai de la femme pour prix de la traversée ! »

Après quelques semaines de voyage sur le navire, Eustache approche le capitaine et lui dit : « Je suis prêt à payer immédiatement le prix de notre traversée en Égypte ! » Le capitaine lui réclame, à la suite d'explications illogiques, une somme équivalant à dix fois une traversée normale. « Voyons, voyons, proteste Eustache, il y a certainement erreur ! Voilà plusieurs fois que je fais cette traversée en bateau jusqu'en Égypte, et c'est la première fois que j'entends parler d'un tel tarif ! »

Mais le coup avait été préparé d'avance. Un groupe de sept ou huit matelots se ruent sur Eustache, le jettent dans une chaloupe avec ses deux fils et vont les déposer sur la plage. Le bâtiment continue sa course, emportant l'épouse du général. Ce dernier commence à longer la mer, sur la plage, en compagnie de ses deux fils, Calixte et Carélice. Parfois, ils doivent marcher dans le sous-bois pour poursuivre leur route. Après quatre ou cinq jours de marche, Eustache et ses enfants voient leur route barrée par une rivière passablement large qui se jette dans la mer. La rivière était trop profonde pour se laisser traverser à gué ; de plus, la présence des deux jeunes enfants commandait la prudence.

Eustache dit à l'un de ses fils : « Toi, tu vas rester ici, sur la berge de la rivière, pendant que je vais transporter, à la nage, ton petit frère sur l'autre berge, en l'emportant sur mes épaules. Quand ton frère sera en sûreté de l'autre côté de la rivière, je reviendrai te chercher à ton tour. » L'enfant accepte ce plan.

Eustache charge l'autre sur ses épaules et le transporte, à la nage, de l'autre côté de la rivière. Il avait à peine déposé son fils sur la berge quand il aperçoit un lion s'emparer de l'autre enfant à l'endroit qu'il vient de quitter. Le lion s'enfuit dans la forêt en tenant l'enfant dans sa gueule. « Ah ! s'écrie Eustache, me voilà dans une situation angoissante ! » Il se lance à la nage en vitesse, et tente de se porter au secours de son fils, mais en vain ! Il ne peut courir trop loin de peur de mettre en danger la sécurité de l'autre enfant.

Quelques cultivateurs travaillaient à une couple de milles de la rivière ; soudain, ils voient passer le lion portant sa proie. Ils font peur à l'animal. Celui-ci abandonne l'enfant, et les cultivateurs recueillent ce garçonnet qu'ils adoptent comme un membre de leur famille.

Pendant que le général tentait de secourir son fils enlevé par le lion, un loup s'empare de l'autre petit et disparaît dans la forêt. Eustache ne sait plus où retrouver l'enfant ; d'autres paysans effraient le loup, lui font lâcher le petit garçon et adoptent ce dernier comme leur fils.

Le général se retrouve seul le long de la mer ; il continue sa route. Il arrive à un petit village de campagne où habitait un seigneur. Il entre chez ce seigneur et

lui raconte ses aventures. « Écoutez Eustache, – il n'utilisait plus le nom de Placide, mais celui d'Eustache – écoutez, Eustache, lui dit le seigneur, restez chez moi. Vous allez être bien traité, vous recevrez tout ce dont vous aurez besoin : vous serez nourri, chauffé, habillé, et tout cela gratuitement. Vous allez vivre heureux avec nous ! »

Eustache accepta l'offre du seigneur. Il y demeura plusieurs années. Pendant l'été, il s'installait une tente de toile dans la cour et il y vivait seul. À l'époque des semailles, le printemps, des foins, en été, ou des récoltes en automne, il allait porter main-forte aux employés de la ferme. La journée de travail terminée, il revenait à sa tente et s'y reposait en paix. Le seigneur était assez prodigue envers Eustache ; il lui donnait de temps en temps une cruche de vin pour se rafraîchir.

Le roi hérétique, ancien souverain d'Eustache, avait été entraîné dans une autre guerre, et il n'enregistrait que des défaites très humiliantes. Il se faisait enfoncer à tout coup. Dans l'armée de ce roi, se trouvaient encore deux soldats qui avaient servi sous Placide. « Ah ! s'exclamaient-ils, si nous étions sous le commandement de notre ancien général, nous remporterions la victoire sans tarder. Mais il est parti, et nous ne savons pas où il est allé ! »

Pour faire face aux envahisseurs, les militaires du roi commencent à rechercher des recrues, des conscrits. Ils sillonnent le pays et utilisent le sort, ou le système de la courte paille, pour désigner, quand il y a deux garçons dans une famille, celui qui doit devenir soldat. Après de nombreuses et rapides recherches, les recruteurs arrivent chez l'un des paysans qui avaient adopté les deux fils d'Eustache. On tire à la courte-paille ; c'est le fils du fermier qui est désigné. Il commence aussitôt à pleurer et à se lamenter. Le fils adoptif lui demande : « Qu'as-tu à pleurer ?

– Je ne veux pas quitter la terre pour les armes !

– Eh bien ! je vais y aller à ta place ! Moi, je n'ai pas peur d'être soldat, » reprend le fils adoptif.

Les recruteurs interviennent : « Le pays y gagne à ce que le fils adoptif accepte de servir. Toi, en s'adressant au jeune homme désigné par le sort, tu as peur, tandis que l'autre n'a pas peur. Lui, il va faire un meilleur soldat ! » Le fils adoptif suit les recruteurs.

Ils se présentent chez l'autre paysan qui avait adopté l'autre fils d'Eustache. Ils y trouvent deux garçons. On tire au sort ; le fils du cultivateur est désigné. À la vue des larmes de ce dernier, le fils adoptif s'offre à servir comme soldat, et suit les recruteurs officiels.

Un autre groupe d'enquêteurs parcouraient tous les villages à la recherche du général Placide. Ils parviennent au village où habitait Eustache. Ce dernier marchait sur la grande route, une fourche sur l'épaule, de retour du champ de foin où il avait fait des veillottes. En apercevant les enquêteurs, il s'écrie : « Des militaires !

– Oui, répondent les voyageurs, des militaires ! Nous sommes à la recherche du général Placide . . .

– Le général Placide ?

– Oui ; notre pays est en guerre, et nos armées capitulent devant les envahisseurs. Si nous retrouvions notre ancien général, nous serions assurés de remporter la victoire ; mais nous ne savons pas où il a fui. Le roi l'a chassé du pays, et il semble impossible de le découvrir !

– Eh bien ! moi, reprend Eustache, je m'intéresse beaucoup aux affaires militaires. J'aime entendre parler de guerre. Revenez avec moi sur vos pas ; je vous invite à veiller avec moi. Le jour baisse, vous ne pouvez vous rendre beaucoup plus loin, ce soir ; venez dans ma tente près du manoir. J'y demeure seul. Nous y serons tranquilles pour causer ! »

Une fois dans la tente, Eustache sert à ses visiteurs le vin dont le seigneur lui faisait cadeau. La conversation s'engage ; on parle de plusieurs sujets, surtout de la guerre, des tactiques militaires du général Placide . . . « Ah ! s'écrie Eustache, le général Placide, il n'est pas meilleur qu'un autre ! Il n'est pas si différent des autres !

– Oui, c'est un homme comme un autre, mais il est général. Si nous retrouvions notre général, la victoire serait immédiatement assurée ! Mais . . .

– Bah ! le génie du général Placide ! De l'imagination ! »

Le vin commençait à faire monter le ton de la conversation. Eustache se lève soudain et dit à ses visiteurs : « La cruche est à sec . . . Avec votre permission, je vais aller refaire ma provision de vin ! » Il sort de la tente . . .

L'un des enquêteurs avait connu jadis le général Placide, mais ses souvenirs étaient tellement lointains . . . Cependant, il se rappelait que le général avait reçu une blessure au front, à la racine de la chevelure ; cette blessure avait fait disparaître une légère bande de cheveux. Quand il enlevait son chapeau, on pouvait voir cette cicatrice au cuir chevelu. Eustache, pendant qu'il causait avec ses visiteurs, portait un large chapeau de paille sur la tête. Dès que Eustache est disparu avec la cruche à vin, l'enquêteur dit à son compagnon : « À son retour, s'il peut donc enlever ce satané chapeau de paille, je vais savoir si c'est Placide, oui ou non ! »

Quelques minutes plus tard, Eustache revient avec sa cruche de vin ; on boit plusieurs rasades, et la discussion s'envenime. Eustache commence à gonfler son style ; il savait ci, il était certain de ça . . . « Votre général Placide, il n'est pas meilleur qu'un autre ! » Pour appuyer son affirmation, il lance son chapeau de paille par terre. La cicatrice du front apparaît. Les militaires immobilisent Eustache et lui disent : « Vous pouviez bien nous contredire et vous démener ; c'est vous qui êtes le général Placide ! »

Eustache accepta de suivre les militaires-enquêteurs et ils revinrent ensemble au pays. L'opinion publique voulait que le général parte immédiatement sur la ligne de feu. « Ah ! non, non, non, objectait le général. Je refuse de conduire à la boucherie une armée de jeunes recrues qui ne connaissent rien au maniement des armes ou à la discipline militaire. Non ; je vais les entraîner pendant trois semaines ou un mois, et quand mes soldats seront prêts, j'irai les mesurer à l'ennemi, mais pas avant ! »

Les exercices militaires durèrent, disons, pendant trois semaines. Au cours de cet entraînement, Eustache se choisit deux aides de camp chargés de l'encadrer partout au cours de la bataille. Sans le savoir, il choisit pour aides de camp ses deux fils. Il ne les connaissait absolument pas ; c'était de purs étrangers pour lui. Ses fils, il ne les avait pas vus depuis plus de dix ans ; il ne pouvait pas les reconnaître. Il les choisit parce qu'il voyait briller en eux le maximum d'intelligence, de bravoure.

L'entraînement terminé, les armées vont rencontrer l'ennemi. Les batailles sont sanglantes. Après une quinzaine de rencontres meurtrières, les deux partis opposés se faisaient face sans savoir qui gagnerait, tellement les résultats étaient égaux. Un jour, le général engage ses armées dans une gorge entre deux montagnes, sachant que les païens, les ennemis, ne pouvaient faire autrement qu'emprunter le même défilé. Les ennemis disposaient de forces supérieures à celles du général. Il attend que les païens s'engouffrent derrière ses armées et, tout à coup, il commande à ses bataillons de se diviser en deux colonnes, de grimper dans les flancs de la montagne et de resserrer les ennemis comme dans une pince.

En se voyant cernés, les ennemis commencent à résister durement ; on frappe, on tue, on se culbute. Le général Placide se trouve tout à coup sérieusement menacé. Sans le courage de ses deux aides de camp, le général se serait fait tuer. Les deux jeunes officiers qui l'accompagnaient partout se mettent à stimuler leurs compagnons : « Vite, en avant ! Au secours ! Le général est en danger ! Avancez, avancez ! » Protégé par ses subalternes, le général s'en tire sans même se faire blesser, et les ennemis sont obligés de capituler.

La nouvelle de la victoire se répandit rapidement. À environ deux milles du lieu de la bataille décisive demeurait un riche seigneur propriétaire d'immenses plaines. Le seigneur fait préparer pour Placide une couronne de fleurs ravissantes. En acceptant cette couronne des mains du seigneur, Placide la divise en trois parties ; il en donne une à chacun de ses aides de camp et garde la troisième pour lui-même.

Les officiers de l'armée se réunissent dans un grand parterre pourvu d'une multitude de tables. Les lieux étaient décorés et, au milieu du parterre, s'élevait une estrade d'où une femme inspectait les tables. Quand elle jugeait qu'il manquait un couvert ou un ustensile, elle lançait un cri à un domestique, et l'on venait compléter l'organisation.

Les deux aides de camp du général commençaient à trouver le temps long ; les vieux militaires commençaient à s'impatienter. L'un d'eux dit tout haut à son voisin : « Je t'assure que notre général a commis une grande erreur, qu'il nous a fait un grand affront !

– Une erreur ? Un affront ?

– Oui ; quand on lui a présenté sa couronne de fleurs, il l'a divisée en trois parties et l'a partagée avec ces deux jeunes plébéiens – nous aurions dit, des paysans – alors que nos vieux officiers qui ont servi des années et des années à la guerre, il ne leur a rien donné !

– Oui, réplique un compagnon, j'admets que ce puisse être deux paysans, mais n'oublie pas que notre général leur doit la vie. Sans le courage de ces deux jeunes fils de terriens, notre général ne serait pas parmi les vivants, en ce moment ! »

L'un des deux aides de camp se lève pour défendre son honneur : « Deux paysans, dites-vous ! Je ne connais pas les origines de mon compagnon, mais je puis vous dire, d'après mes souvenirs d'enfant, que mon père portait un chapeau à longues plumes, symbole de l'autorité militaire ! »

L'autre aide de camp intervient sans tarder : « Comment ? Ton père portait un chapeau de plumes ? Le mien aussi ! »

À la suite de cette déclaration, les deux jeunes militaires échangent leurs souvenirs. L'un se rappelle les préparatifs de voyage, et l'embarquement de la famille sur un bâtiment commandé par un noir qui les a fait déposer sur la plage, son père, lui et son jeune frère. L'un mentionne qu'il a été enlevé par un lion, l'autre par un loup ; chacun sait qu'il a été adopté par une famille qui a privé l'animal de sa proie . . .

Tout à coup, la femme qui surveillait l'organisation du parterre, quitte subitement son estrade et se met à courir ici et là autour des tables pour rejoindre les deux aides-de-camp. Après plusieurs difficultés, la femme finit par approcher les deux jeunes militaires : « Vous êtes mes deux fils, et votre père, c'est le général Placide ! Venez, nous allons aller visiter le général et lui demander un congé d'une quinzaine de jours pour fêter ensemble nos retrouvailles ! »

Tous les trois, la femme et les deux jeunes militaires, obtiennent une entrevue avec le général pour lui demander quinze jours de congé en vue de souligner le bonheur de se retrouver après de longues années. Les jeunes gens racontent au général comment ils ont retrouvé leur mère ; ils ajoutent qu'ils ont été séparés de leur père, l'un emporté par un lion, l'autre, par un loup. Des paysans les ont recueillis et élevés. Cette suite de détails amènent Eustache à reconnaître sa femme et ses deux fils.

Les fêtes de la victoire terminées, la famille retourne au pays du roi hérétique. Ce dernier essaie de les faire renoncer à leur foi chrétienne ; mais comme ses

efforts ne peuvent vaincre la résistance de ces quatre chrétiens convaincus, le roi les condamne à périr par le feu.

Il fit fabriquer une sorte de fourneau d'acier que l'on chauffa à blanc pendant trois jours, puis on y introduisit les quatre condamnés. On ferma les portes du fourneau et l'on ne les ouvrit que quatre jours plus tard. Les quatre héros étaient morts, mais leurs cadavres n'avaient subi aucune atteinte du feu.

Voilà tout ce que j'en sais !

# LE GÉNÉRAL PLACIDE

*Récit folklorique raconté, le 21 septembre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans), qui l'avait appris vers 1904, de son père, Maurice, alors âgé de 42 ans. C'est un conte que Maurice Prud'homme, père, avait appris d'un Français, dans un camp de bûcherons, en Ontario ; il était natif de St-Jérôme, P.Q., et était venu en Ontario (Clarence Creek) vers l'âge de 12 ans (aux environs de 1874).*

*Enregistrement no 1291. Conte-type 938.*

J'vâs vous dire, enn' fois, c'été' in général, l'général Placide ; i' â été en guerr' pour dés années p'is dés années, p'i' i' gâgna't te'jours la victoère. P'is dans sa place, c'été' in roi héritique, in protestant, jaune, b'en n-au contrair' dés cathaliques . . . et p'is l'général Placid' gâgna't victoère à tout coup.

Te'jours . . . enn' bonn' journée, i' été' en spère [ spare ][1], tout éta't tranquille. I' s'décide à allé' à 'a chasse, enn' bonne automne, dans la forêt du roi ; et p'is, dans c'plaç'-lâ, i' connéssa't c'tta forêt-lâ, lui, lâ, quasiment pied par pied.

I' di' à sa femme, in matin, i' dit : « J'm'en vâ' à 'a chasse. » I' pârt . . . Rendu l'soèr, i' r'vir' de bord pour s'en tourner cheu' z-eux, pâs moyen d'sortir d'la forêt ! I' â été, pour piqué' au plus court, trois jours dans la forêt sans sortir de d'lâ. I' été' écarté[2] . . . écarté . . . i' éta't p'us capab' de se r'connaît' ni d'in bout' ni d'l'aut'e.

La quatrième journée au matin, au p'tit jour, – dans l'bois, dés fois, l'eau ést râre – i' arrive à in p'tit ru'sseau. I' s'penche à plain vent' pour boére . . . Ça gu'i lâche in cri : « Placide ! général ! . . . » I' s'leuv' la tête, r'gâr' partout . . . i' voya't r'guien. I' s'penche encôre . . . Ça gu'i lâche in aut' cri . . . I' s'leuv' la tête encôre ; encôre r'guien ! « Qui c'qui crie d'minme ? » I' s'penche, boé' [ boit ] encôre . . . Ça gu'i lâche in cri encôre. I' s'leuv' la tête . . . I' aparçoé' in çarf [ cerf ], de quoi c' qu'i' appelle' in chevreu', avec enn' croix d'or dans l'front. « Sé's-tu, i' dit, général, i' dit, t'és b'en amanché[3] ; toé, i' dit, qu'tu conna's tout' çâ, c'forêt-lâ, i' dit, icitt',

1. *Spare* (angl.) : De surplus. Ici, *congé*.
2. *Écarté* : Perdu, égaré.
3. *Amancher* : Sens ironique : Dans de beaux draps.

lâ, d'fil en aiguille . . . P'i' i' dit, t'és pâs capab' d'sortir. Ça fa't trois jours qu' t'és t-écitt', i' dit, la quatrièm' journée à matin, p'is t'és pâs capab' d'sortir !

– Non, i' dit, j'su's pâs capab' d'sortir ennéfett' [ en effet ]. 'Cou' don, i' dit : sé's-tu, i' dit, qu' t'és t-in beau çarf, qu' t'és t-in beau chevreu' ?

– Oué !

– Comment qu'ça s'fa't qu'tu parles ?

– Ah ! b'en, i' dit, asteur, i' dit, j'ai que'qu' chôse à t'dire, i' dit, général Placide. Jama's tu vâs sortir de c'forêt-lâ, écitt', toé, lâ ; t'és féni ! Si tu m'promets, i' dit, de te r'virer[4] cathalique, toé, ta femm' p'is tés deux enfants, i' dit, tu vâs t'en aller cheu' vous tout drett', i' dit, ça vâ t'prend' p't'ed b'en quinze, vingt ménute' à sortir de d'citt' . . . i' dit, tu vâs t'en aller drett' cheu' vous. Mé', i' dit, faut qu'ta femm' se r'vir' cathaliqu' p'i' avec toé, p'is tés deux enfants.

– I' dit, oué, i' dit, c'ést correck, i' dit, j'te l'promets . . . »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ drett' cheu' z-eux. En arrivant cheu' z-eux, sa femm' vien au devant d'lui . . . « Dis-moé don, 'a dit, c'qui t'â arrivé ?

– B'en, i' dit, i' m'â arrivé que j'me su' écarté dan 'a forêt ; p'is, i' dit, j'pouva's pâs comprend' çâ, p'i' i' dit – la quatrièm' journée à matin ! – j'ai jamè' été capab' d'sortir du bois. »

Lâ, i' gu'i cont' c'tte histoèr'-lâ, lâ, que c'que c'chevreu'-lâ, gu'i ava't dit . . . c'tte croix d'or-lâ, dans l'front. Tu sortirâs jama's de d'lâ si i' gu'i prometta't pâs s'se r'virer cathalique, lui, sa femm' p'is sés deux enfants. « B'en, sé's-tu, 'a dit, j'ai rêvé à çâ, c'tte nuit', 'a dit, moé : in chevreu' qui m'â apparu, 'a dit, avec enn' croix d'or dans l'front, p'i' 'a dit, i' m'â fait' promett'e, 'a dit, dans mon rêve, de me r'virer cathalique avec toé, p'is moé, p'is nos deux enfants.

– I' dit, ça vâ s'faire ; i' dit, j'sé's pâs comment qu'ça vâ marcher, i' dit, avec le roi qu'on â écitte ; i' dit, tu sé's, i' dit, c'ést in héritique ; i' dit, i'a pâs confianç' dans r'guien . . . r'guien qu' dans lui !

– B'en, 'a dit, ça arriv' quoi ça voudrâ, 'a dit, tu l'âs promis, p'i' 'a dit, moé aussi je l'ai promis dans mon rêve . . . »

Te'jours . . . i's sont en-allés dan enn' place, p'i' i's sont r'virés cathaliques. I' ava'ent deux garçons : Calice [ Calixte ] et Carélice. Et p'is lâ, i' ont 'té à c'plaç'-lâ, p'i' i's sont r'virés cathaliques, i' ont 'té baptisés ; p'is lui, i's gu'i ont changé son nom. Ailleurs du général Placide, c'étè' saint Eustache, son nom. Bon !

I's s'en r'vienn'nt te'jours . . . tout étè' tranquille, tout' marcha't b'en . . . Le roi héritique, i' â-t-i' pâs déclâré qu'i' s'éta't r'viré cathalique ? I' en n'endura't pâs d'cathaliques, dans sa place. I' â été chassé du pays, chassé de d'lâ, net . . .

---

4. *Revirer* : Se convertir.

B'en ! I' â tout' vendu. C'étè' in homm' qu'étè' b'en n-en moyens, qu'ava't dés beaux terrains tout' b'en bâtis, tout' b'en amanchés[5] ; i' â 'té obligé d'vend' à peu prè' in quièrs du prix de qu'est-c' que ça vola't, pour avoèr' d'l'argent, pour s'en aller de d'lâ.

P'is, i' ont pri' in bâtiment pour s'en allé' en Égypte. Ça coûta't b'en cher ; et p'is su' c'bâtiment-lâ, le capitain' qu'i' y ava't su' c'te bâtiment-lâ, c'étè' in capitain' nègre. P'is la femm' du général Placide, c'éta't enn' bell' femme, que'qu' chôs' de beau ; b'en faite, taillée au couteau croche[6], comme on dit. Et p'is, l'nègre â-t-i' pâ' eu in œil su' la femm' de saint Eustache ? I' ava't pâs fait' de prix quand qu'i' â embarqué su' l'bateau pour s'en allé' en Égypte. I' l'ava't fait' b'en dés fois c'voyag'-lâ, lui ; i' sava't de comment c'que ça coûta't . . . Le nègre, i' dit : « M'âs l'amancher[7], moé ! i' dit, j'vâs gu'i d'mander sept fois l'prix qu'ça vaut, p'i' i' dit : i' a'râ pâs d'argent, i' dit, pour payer ; p'i' i' dit, j'vâs m'empârer d'sa femme. All right[8] ! »

Te'jou's . . . in coup qu'i' â eu fait' in bout', p'usieurs semain's su' son voyage, i' rencont' le capitain' nègue, p'i' i' gu'i dit : « On ést aussi b'en d'régler ; i' dit, comment qu'ça coûte, i' dit, pour allé' en Égypte ? »

Ah ! i' gu'i ramanche in prix, dix fois pluss' que ça vola't . . . « Voyons ! Voyons ! i' dit, ça peut pâ' arriver, çâ. I' dit, v'lâ b'en dés fois que j'fa's c'voyag'-lâ, moé, i' dit, écitte, en bateau, i' dit, en Égypte, p'i' i' dit, j'ai jama's payé in prix d'minme . . . ! »

L'conseil éta't faite : i' en griff'nt sept ou huit, p'i' i's l'agrafent, i's l'mett'nt dan enn' chaloupe avec sés deux enfants, p'i' i' 'és emmène' à terre. I's continuss'nt [ continuent ] la route, 'és aut's, avec la femm' du général Placide.

Le v'lâ à terre avè' [ avec ] sés deux enfants : Caliç' p'is Carélice ; l'long d'la mer . . . i's s'en alla'ent dans l'boâs.

A peu près quat' cinq jour' in coup qu'i' eut marché du long d'la mer, lâ, i' arrive à in brâs d'mer, enn' riviér' qui tumbè' à la mer . . . C'étè' large, p'is pâs moyen d'travarser, lâ, avè' [ avec ] cés deux enfants-lâ. Te'jou' que saint Eustache, i' di' à sés deux gars, i' dit : « Toé, i' dit, reste écitt', p'i' i' dit, j' m'âs prend' ton p'tit frér' su' més épaules, p'i' i' dit, j' m'âs l'travarsé' à la nâg' l'aut' bord. P'i' i' dit, j'viendrai t'charcher, toé, après. » All right !

I' en pren in, p'i' i' l'met su' sés épaules, p'i' i' l'travarse à 'a nâg' l'aut' bord. Aussitôt qu'i' â été rendu l'aut' bord, eur'ssou' in l'guion qui po'gn' l'aut' qu'i' ava't laissé l'aut' bord, p'i' i' prend l'boâ' avec. « Bon ! Me v'lâ b'en amanché ! » Denne à son s'cours, mé', schnick[9] ! Pâs d'éloignage !

---

5. *Amanché* : Disposé, arrangé.
6. *Couteau croche* (taillé au) : Qui accuse des formes arrondies.
7. *Amancher* (quelqu'un) : Tromper, rouler, ruiner.
8. *All right* (angl.) : Entendu ! Très bien !
9. *Schnick* : De l'angl. SNEAK, prononcé Schneak, par les Irlandais. Ici sens : Nenni ! Impossible ! En vain !

I' y ava't-i' pâs dés cultivateurs pâs b'en b'en loin de d'lâ, à enn' coupell' de milles ; i' s'adenne à pâsser lâ, p'i' i's gu'i font pêur. I' échapp' le p'tit gârs. P'i' i's l'ont pris, 'és aut's, p'i' i's l'ont gardé avec leu' leurs [ les leurs ].

Le temps qu'i' ést allé au s'cours de celui-lâ, l'aut' bord, i' vien in loup qui griff' l'aut'e, p'is good-bye[10] avec ! I' ont fait' pareil : i's gu'i ont fa't échapper, i's l'ont pri' en éleuv' [ élève ][11] lui aussi.

Mé', le v'lâ tout seul, lui, lâ. I' â continué sa rout' l'long d'la mer, tout seul. P'i' i' arrive à in p'tit villag' de campagne. I' y avè' in seigneur, lâ. I' s'en vient su' l'seigneur, p'i' i' gu'i cont' de quoi c'que gu'i avè' arrivé, tout' . . . « Ah ! b'en, i' dit, écoute, i' dit – mé', i' ronna't [ to run ][12] pâs su' l'nom d'général Placide, lâ ; i' marcha't su' l'nom d'saint Eustache – b'en, i' dit, resté' écitt', i' dit, vous êt's b'en, vous allé' avoèr tout ce que vous allé' avoèr besoin. Vous allé' êt' nourri, chauffé, habillé, tout' . . . i' dit, ça vous coût'râ pâ' enn' cenne. Vous allé' êt' b'en écitt' . . .

– All right ! »

I' â 'té lâ p'usieurs années. Dans l'été, i' s'monta' enn' camp' [ campe ][13] de touèle, p'i' i' s'metta't ça dehors, p'i' i' pâssa't l'été dans sa camp' de touèle. P'is d'temps en temps, b'en, dans l'temps dés travaux du printemps, dans l'temps dés s'mences, i' parta't, p'i' i' allè' aidé' aux aut' à fair' d'l'ouvrage ; p'is, dans l'temps dés foins, i' alla't leu' z-aidé' à fair' lés foins, p'is dans l'temps dés récott's [ récoltes ] pareil ; p'is l'soèr, i' s'en v'nè' à sa campe : i' éta't tranquille, tout seul. Et p'is l'gros seigneur i' éta't pâ' avâre : i' gu'i passè' enn' cruch' de vin d'temps en temps pour prend' in p'tit coup, pour s'rafraîchir.

Te'jours . . . v'lâ c'te vieux roi héritique-lâ, pri' en guerre. P'i' i' s'faisa't denner çâ qu'la mo'quié [ moitié ] en éta't d' trop. Oh ! i' s'faisa't denner çâ aux os. I' y ava't lés deux saldâts, lâ, qui ava'ent 'té en guerre avec le général Placide. « Si on ava't don not' général, i' dit, on gâgn'ra' 'a guerr' tout d'suite ; mé', i' dit, on l'â pâs ! Charch'[14] de où c'qu'il ést ! »

Lâ, i' ont commencé à ramasser du mond' pour allé' en guerre, dés conscrits . . . Vâ écitt', vâ lâ . . . p'i' i's faisa'ent tirer – de v-où c' qu'i' y ava't deux garçons, i's faisa'ent tiré' à 'a courte-pâille – p'is l'ceul qui tumba't dans l'sort, b'en, folla't qu'i' gu'y a'lle [ aille ].

Te'jours . . . lés v'lâ partis dan enn' plaç' p'is dans l'aut'e, p'is ça gu'y vâ ! I' arriv'nt justement su' in d'cés cultivateurs-lâ qui ava'ent ramâssé in d'cés p'tits gârs-lâ. Fa't tiré' à la courte-pâille – i' éta'ent deux – c'ést l'garçon d'l'habitant, du

---

10. *Good-bye* (angl.) : Adieu ! Salutation au moment d'une séparation.
11. *Élève* (prendre en) : Adopter, prendre la responsabilité de l'éducation d'un enfant.
12. *Run* [ to ] (angl.) : Se donner pour, passer pour, agir.
13. *Campe* : Cabane construite dans la forêt. Ici, équivaut à tente.
14. *Chercher* : Cherche ! sous la forme impérative : Je me demande, il faudrait longtemps chercher pour savoir . . .

cultivateur, qui â tumbé, dans l' sort. I' brâillè' à chaud's larmes ; l'aut' le r'gârda't : « Qu'est-c'que t'â' à brâiller ?

– Ah ! i' dit, j'veux pâs gu'y aller !

– Quiens, i' dit, j'me vâs gu'y allé' à ta place, moé. Moé, i' dit, j'ai pâs pêur de gu'y aller . . . »

Lés aut's : « On ést b'en mieux, i' ont dit, qu'tu viennes, toé, que lui, venir. Lui, i' â pêur, p'i' i' dit, toé, t'âs pâs pêur. Toé, i' dit, tu vâs fére in bon saldât ! »

Ah ! Te'jours, i' o' emm'né c'ui-lâ. I' arrive' à l'aut'. La minm' chose ! L'garçon du cultivateur â tumbé dans l'sort pour gu'y aller. I' brâilla't, lui aussi, mé' l'aut' s'ést offert. I's l'ô' emm'né lui aussi.

Lés v'lâ partis. I's ramâssè' écitt' p'is lâ, d'in bord p'is d'l'aut'e. I' arrive au général Placide, à enn' camp' de touèle. I' s'en v'na't dans l'chemin dans l'grand ch'min, avec enn' fourch' su' son dos ; i' v'na't, dans l'temps dés foins, aidé' aux gâ' à fair' dés vailloch's de foin. « Quiens, i' dit, dés gens's d'armes !

– Oué, i' ont dit, dés gens's d'armes ; p'i' i' dit, on ést en r'charche, i' dit, nous aut's, lâ, i' dit, de not' général Placide.

– Général Placide ?

– Oui, i' dit, on ést en guerre, lâ, p'i' i' dit, on s'fa't denner çâ. Si on ava't don not' général Placide, i' dit, on ést çartain d'gâgné' 'a guerre, mé', i' dit, charch' de où' c'qu'il ést ? Le roi, i' dit, l'â chippé [ to ship ][15] du pays, p'i' i' dit, on n'ést p'us capab' de tumber d'ssus.

– Ah ! b'en, i' dit, moé, i' dit, j'eum' b'en çâ, i' dit, attend' [ entendre ] parler dés affér's de guerre. I' dit, ça m'intéress' dés affér's de minme, i' dit, moé, attend' parler d'la guerre. R'virez d' bord, i' dit, v'nez-vous-en avec moé, i' dit, pâssé' 'a veillée avec moé. I' dit, i' ést târd, i' dit, vous êt's pâs capab' d'aller b'en b'en loin à soèr. V'nez-vous-en, i' dit, camper, i' dit, lâ ; moé, au râs l'gros château, i' dit, j'ai enn' camp' de touèle. J'su's b'en, tout seul ; v'nez jâsé' avec moé ! »

Et p'is l'gros seigneur gu'i fournissè' tout c'qu'i' ava't d'besoin. Te'jours . . . i's prenne' in p'tit coup, p'i' i's parl'nt d'in affair' p'is d'l'aut'e, p'is d'la guerre, p'is comment c'que l'général Placid' se prena't, p'is l'général Placide . . . « Ah ! l' général Placide, i' ést pâs meilleur qu'in aut'e ; c'st in homm' pareil comme in aut'e !

– Oui, c'st in homm' pareil comme in aut'e, mé' b'en smatt' [ smart ][16] par 'zamp'e ! Si on ava't don not' général, i' dit, on pourra't gâgné' 'a guerr' tout' suite, mé', i' dit, on l'â pâs !

– Ouash ! l'général Placide, c'ést r'guien qu'dés idées ! »

---

15. *Ship* [ to ] (angl.) : Expédier ; éloigner quelqu'un.
16. *Smart* (angl.) : Intelligent, habile.

I's commencè' à êt' chau' [ chaud ][17] in peu. Lâ, i' dit : « On manqu' de vin . . . I' dit, vous allez m'excuser, i' dit, m'en vâ' aller charcher du vin. » I' pâss' la porte.

I' y en â in dés aut's qui l'ava't connu l'général Placid' déjâ, mé', ça f'sa't b'en dés années ; i' s'rapp'la't p'us d'lui.

L'général Placide avè' eu enn' ball' dans l' front, écitt', lui lâ, qui gu'i ava't ripé[18] lés jueux, lâ ; p'is quant' i' ôta't son chapeau, on voya't la rainure d'la ball' qu'i' avè' eue su' 'a tête. I avè' in grand chapeau d'pâill' su' 'a tête. I' dit : « Mecqu'i' r'vienne, lâ, si i' peut don ôter son câlin d'chapeau d'pâille, i' dit, j'm'âs voèr si c'ést lui, oui ou non ! »

Te'jours, i' r'ssout, p'i' i's commence' à prend' que'qu's coups, p'i' i's commence' à l'ostiner[19], p'is l'général Placid' commence à s'mâter[20], c'éta't comm' ci, p'is c'éta't comm' çâ . . . Po'gn' son chapeau d'pâille, p'i' i' l'sac' [ sacrer ][21] à terre. I' dit : « I' ést pâs meilleur qu'in aut'e ! » Ah ! en gu'i voyant la rainure écitte, i's l'griffent. I' dit : « Vous pouvez b'en vous escouer, p'i' i' dit, fair' tout's sort's d'affaires, i' dit, c'ést vous qui êt' le général Placide ! » Te'jours, qu'i's l'on emm'né avec 'és aut's.

In coup rendu l'aut' bord, i's voula'ent que l'général Placid' s'en a'lle en guerr' tout' suite, au front tout' suite. « Ah ! non, non, non ; i' y â pâs d'presse, i' dit, d' s'en allé' au front ! J'su's pâs pour prend' enn' armée d'jeunes, i' dit, qu'ont jamè' eu in fusil dan 'és mains, ni pratiqué d'guerr' ni r'guien, p'i' 'és emm'né' à 'a bouch'rie. Non, non, non ! I' dit, j' m'en vâs lés pratiquer[22], i' dit, pour trois s'maine' in mois, p'i' i' dit, après çâ, mecqu'i's soueil' [ soient ] pratiqués, lâ, j'gu'irai ; pâ' avant çâ ! J'su's pâs pour prend' enn' gagn [ gang ][23] p'is lés emm'né' à 'a bouch'rie. Non, non, non . . . »

Te'jours . . . i' â pratiqué pour trois s'maines, on vâ dire. Lâ, en pratiquant, i' â choési de c'qu'on appell' sés deux gens's-d'armes, sés deux généraux, in d'chaqu' bord de lui. Lui, i' s'trouva't, on vâ dir' dans l'milguieu, p'is sés deux généraux chaqu' bord. I' â-t-i' pâs choési sés deux garçons ! I' 'és connaissa't pâs pâ'-en-tout'. C'éta't dés étrangers pour lui. I' 'és ava't pâs vus depuis l'âg' de sept à huit ans, dix ans . . . i' pouva't pâs lés r'connaît'e. P'i' i' â choési ; c'éta't lés deux saldâts lés plus smart qu'i' y ava't. I' 'és â choésis pour sés deux gens's-d'armes, chaqu' bord de lui.

In coup qu'i' ont 'té b'en pratiqués, i's part'nt p'i' i's s'en von en guerre, au front. Lâ, ça bûcha't . . . Te'jours, on vâ dire, au bout' d'à peu prè' enn' quinzain' de jours, qu'i's gu'y denna'ent çâ, lâ, i' étè' au forçail[24] : j'm'âs-t-i' l'a'oèr, j'l'a'rai-

17. *Chaud* : Ivre.
18. *Riper* (angl. TO RIP) : Enlever brutalement. Faire disparaître à jamais.
19. *Ostiner* : Contredire ; soutenir avec obstination.
20. *Mâter* (se) : Se dresser sur ses pieds de derrière (animal). Regimber, se fâcher.
21. *Sacrer* : Jeter.
22. *Pratiquer* (quelqu'un) : Exercer, entraîner.
23. *Gang* (angl.) : Troupe, groupe.
24. *Forçail* (au) : En cas d'urgence. Ici, indique que les forces s'équivalaient.

t-i' pâs ! I's s'trouv'nt dan enn' coupe enteur deux montagnes ; la troup' d'annemis s'en vient, p'i' 'és aut's rentra'ent lâ. P'i' i's pouva'ent pâs faire autrement : folla't [ il fallait ] qu'i's pass'nt lâ. P'is l'aut' troupe en arguiére, de quoi c'qu'i' app'la'ent lés . . pahins [ païens ] lâ, i' éta'ent b'en p'us forts qu'és aut's. B'en, l'général Placide a denné le sign' de sépârer la troupe en deux p'is d'fair' le tour, p'i' 'és po'gner chaqu' bord.

Le v'lâ pris, lui lâ ; quant' i' ont vu qu'i' éta't pris par en arguiére, i' ont commencé à flauber[25], p'is claque, p'is flaube ! P'is l'général Placide, i' â râsé sa vie, b'en pâssé b'en proche. Si ç'ava't pâs 'té d'sés deux gens's-d'arm's chaqu' bord de lui, i' s'faisa't teuer. Lâ, i' ont commencé à criguier : « Hôra ! p'is d'l'avant ! p'is not' général vâ s'fair' tuer ! p'i' envoueille, p'i' envoueille, p'i' envoueille ! » P'is te'jours, i' ont gâgné ; l'général Placid' s'ést trouvé clair [ clear ][26] par rapport' à sés deux gens's-d'armes. Ah ! i' ont gâgné . . . i' ont gâgné 'a guerre.

Lâ, i' y ava' in seigneur qui resta't pâs b'en loin de d'lâ, à peu prè' à in deux mill's de d'lâ, in homm' b'en riche, qui ava't b'en grand d'terrain. I' envoueille enn' couronne au général Placide, enn' bell couronn' de fleurs, que'qu' chos' de b'en beau. I' arrive, p'i' i' gu'i présent' çâ. L'général Placid' pren 'a couronne, p'i' i' 'a sépâre en trois ; i' denne [ une partie ] à in, p'i' in aut' partie à l'aut' de sés deux gens's-d'arm's, p'is lui, i' en garde enn' partie.

Te'jou's . . . lés v'lâ dan in grand parterre ; dés tab's gu'y en ava't 'ted b'en dés mille. C'était tout' garni, p'is dans l'mi'guieu [ milieu ] d'çâ, i' y avè' in trôn' d'amanché, de v-où c'qu'i' y avè' enn' femme, créature, su' c'trôn'-lâ, p'is qui r'gârda't tout's lés tab's partout, pour tout mett' b'en d'sarvi partout. Où c'qu' 'a voyé' que'qu' chos' qui manqua't, 'a lâchè' in cri à in, p'is l'aut' y emm'nè' tout', i' fournissè' tout'.

Et p'is lés deux gens's-d'armes, lâ, du général Placide, lâ, i's commençè' à avoèr chaud, p'is lés vieux saldâ' à avoèr chau' in peu étou[27]. I' y en â in dés saldâts qui di' à in aut'e, i' dit : « Sé's-tu, i' dit, qu'not' général Placide, i' dit, i' nous â fait' enn' bell' coche, i' dit, enn' belle affront.

– Comment çâ ?

– Oué ! Quant' i' on emporté sa couronne, i' dit, i' â sépâré sa couronne en t'oâs, p'i' en fair' pâr' à cés deux jeun's péliciens [ plébéiens ? ]. Lés péliciens, c'éta'ent dés habitants, çâ . . . P'i' i' dit, nos vieux saldâts, nous aut's, qui ont fait' dés années p'is dés année' en guerre, i' dit, denner cés deux affér's-lâ ! »

I' y en â in dés vieux qui dit : « Oui, i' dit, j'veux b'en craire, i' dit, deux jeun's péliciens, mé', i' dit, rappell'-toé, i' dit, qu'si ç'ava't pâs 'té d'cés deux jeun's péliciens-lâ, i' dit, que not' général parda't la vie. C'st eux aut's qui gu'i ont sauvé la vie ! »

---

25. *Flauber* : Accabler de coups.
26. *Clear* (angl.) : Libéré, quitte.
27. *Etou*, itou : Aussi. Vx fr. *Itel.*

In qui s'leuve ; « Oué, i' dit, deux jeun's péliciens, c'ést vrè', i' dit, on ést deux jeun's péliciens. L'aut'e, i' dit, je l'conna's pâs, i' dit, qui c'que c'ést, mé', i' dit, moé, i' dit, j'ai eu connaissance, que mon pére portè' in chapeau, i' dit, avec in haut pleumag' su' 'a tête ! »

L'aut' se vir' de bord : « Comment, i' dit, ton pèr' portè' in chapeau avec in haut pleumage ? I' dit, moé aussi !

— Oué ? »

La femm' qu'éta't su' l'trône, en haut, lâ, c'éta't sa femme au général Placide,çâ, qu'éta't su' l'trône, lâ. 'A débarqu' de d'lâ, p'i' 'a s'mè' à rôdâillé' écitte et lâ pour essayé' à lés r'joind', mé' alle ava't d'la misère. Tout d'in coup, 'a lés r'joint. 'A dit : « Vot' pére, 'a dit, c'ést l'général Placide ! » I' ava'ent dit comment c'que c'ava't pris, tout', qu'i' ava'ent 'té su' in bâtiment, p'is l'capitain' nègu' lés ava't mi' à terre, lui p'is son pére, p'i' in d'sés fréres. I' ava't parti par in l'guion, p'is l'aut'e, in loup l'avè' emporté, p'i' i' 'és ava'ent fait' échapper. 'A dit : « Vous êt's més deux enfants, 'a dit, vous aut's. 'A dit, on vâ aller d'mander grâce, 'a dit, au général, 'a dit, qu'i' nous accorde, 'a dit, quinz' jours de vacance' ensemb'e ! »

Lâ, i' ont parti tou' 'és t'oâs, la femm' du général Placid' p'is sés deux enfants pour aller trouver leu' pér' gu'i d'mander d'guieu [ de leur ] accordé' enn' grâç' pour avoèr quinz' jours de vacance' ensemb'e. Lâ, i's gu'i on expliqué qu'i' ava'ent trouvé leu' mér' p'is qu'i' ava'ent pardu leu' pére, que lui ava't 'té pris par in l'guion, p'is son frére ava't 'té pris par in loup, p'is qu' c'ést lés péliciens qui l's ava' ramâssés. P'is lâ, i's sont r'trouvés tou' 'és quat' ensemb'e. Lâ, i' éta't b'en content de r'trouver sa femm' p'is sés deux enfants.

Lâ, quand qu'i' on eu féni, i's son entournés su' le roi héritique, lâ. I' voula't lés fair' changé' encôre ; non, i' ont jama's voulu.

I' ont fait' bâtir in bâleur [ boiler ][28] de fer, lâ ; ça prena't t'oâs jour' à rougir, p'is t'oâs jour' à frédir, p'i' i' 'és ont mis tou' 'és quat' dedans, p'i' i' ont farmé 'és portes. Au bout d'quat' jours, i' ont rouvert lés portes : i' éta'ent morts, mé' tels comme i' 'és ava'ent mis d'dans.

C'ést tout' c'que j'en sé's !

28. *Boiler* (angl.) : Bouilloire.

## 21 – LA SOURIS BLANCHE

Il me fait plaisir de vous raconter qu'une fois c'était un roi et une reine. La reine devint enceinte et, le jour de la naissance de sa petite fille, trois vieilles, trois vieilles fées accoururent au château. Une fois accouchée, la reine demeura seule dans sa chambre pendant que les fées causaient dans une autre pièce.

Une des fées dit à ses compagnes : « Moi, je vais faire un don à cette enfant !

– Quel don vas-tu lui faire ? reprend une autre.

– Je vais lui souhaiter qu'elle devienne la meilleure cantatrice de tout l'univers, et que son chant puisse ravir ses auditeurs !

– Très bien ! répond la compagne. Moi aussi je veux lui faire un don, mais différent du tien ; ce sera un don dans le domaine pratique. Je lui souhaite de devenir la meilleure cuisinière possible ; même si elle n'emploie que de la farine et de l'eau, elle pourra produire la meilleure pâtisserie de l'univers. Qu'il s'agisse d'un gâteau ou d'une autre douceur, cette recette lui procurera un chef-d'œuvre de saveur et de délicatesse.

– À mon tour maintenant, dit la troisième fée, de faire mon souhait ! Mais il sera bien différent des vôtres. Je souhaite que cette enfant, le jour de son vingt et unième anniversaire, soit transformée en souris blanche, si elle met le pied dans la rue. Pour reprendre son allure de princesse, il faudra qu'elle me fasse éclater de rire trois fois dans un bref laps de temps ! »

La reine, de sa chambre, avait entendu tous les propos des trois fées. La petite princesse commença à grandir et à se développer. À l'âge de douze ans, elle possédait une voix merveilleuse. Ses belles manières venaient encore ajouter au charme de sa voix. Parfois, quand elle chantait, installéee dans sa chaise, les passants s'immobilisaient et s'exclamaient : « Ah ! quelle voix ! C'est ce qu'on peut appeler du beau chant et une voix d'artiste ! » On ne repartait qu'une fois la chanson terminée.

Quand elle fut assez âgée pour s'occuper au ménage et à la cuisine, à la vue de sa maman qui s'affairait à préparer de la pâte à gâteau, elle dit à la reine : « Ah ! maman, vous prenez trop de précautions pour rien ! Attendez ! Je vais en préparer un gâteau, moi, à ma façon ! »

La petite princesse mélange de la farine et de l'eau, et se contente de remuer machinalement cette pâte. La mère ne peut approuver la recette de sa fille : « Écoute-moi donc, ma fille ; que veux-tu faire de cette bouillie ? C'est un travail inutile que tu fais là !

– Laissez-moi continuer, maman ! J'essaie une nouvelle recette ; nous verrons bientôt ce qu'elle vaut ! »

La reine prépare son gâteau, la princesse, le sien. On met les casseroles au four. Dès que les gâteaux sont cuits, la princesse demande à sa mère : « Reconnaissez-vous le vôtre ?

– Eh bien ! oui. Celui-ci est le tien et l'autre est à moi !

– Papa, crie la princesse, venez ici ! Goûtez ce gâteau-ci », en indiquant celui de la reine.

Le roi prend une petite portion du gâteau désigné. « Ah ! il est délicieux, ce gâteau ! dit-il en guise de jugement.

– Maintenant, papa, goûtez le mien ! » reprend la princesse.

Le roi entame le gâteau de sa fille et s'écrie : « Mmmm . . . ! Je n'ai encore rien goûté de si savoureux dans ma vie !

– Mais, intervient la reine, son gâteau est-il meilleur que le mien ?

– Assurément, oui ! D'une saveur bien supérieure à celle du tien !

– Ah ! Tiens-toi bien ! Sais-tu quelle recette elle a utilisée ?

– Non ! Elle a dû multiplier les ingrédients ; lesquels ? Je n'en sais rien, mais ce gâteau a une saveur des plus raffinées !

– Mon cher, les seuls ingrédients qu'elle a utilisés sont de la farine et de l'eau ; elle a préparé ce simple mélange qu'elle a immédiatement confié au four. Je croyais, moi, que cette pâte sortirait du four avec la consistance de la roche. Mais, tu vois le résultat ? Je me souviens que, le jour de sa naissance, une vieille fée lui a souhaité de devenir la meilleure cuisinière de l'univers. Remarque aussi que notre fille a une voix angélique ; aucune autre voix ne peut avoir une telle emprise sur les cœurs. C'est encore l'effet du souhait de la première fée. Combien de passants s'arrêtent sur la rue pour jouir du chant de notre princesse !

– Ah ! c'est incontestable ! dit le roi.

– Mais une troisième fée lui a fait un autre souhait, un terrible souhait. Si notre princesse met le pied dans la rue, le jour de son vingt et unième anniversaire, elle sera transformée en souris blanche, d'après les propos de la fée. Il va nous falloir surveiller de près notre fille dans cette circonstance !

– Eh bien ! il nous faudra organiser une surveillance serrée ! »

Arrive le jour où la princesse atteint ses vingt et un ans. Il y a fête en ville, une longue procession s'organise, une procession sans précédent. La foule compacte bloque les rues, encombre les trottoirs.

La petite princesse commence à se trémousser, à courir ici et à courir là, dans la cour du château. Quand elle se dirige vers la rue, des gardiens lui crient : « Viens ici ! Ne va pas là ! » Quelqu'un l'attrape : « Viens ici ! » Au cours de cet affollement, la princesse met le pied sur le trottoir, et est instantanément transformée en souris blanche. Les gens du château empoignent le petit animal et le mettent en cage. Mais la princesse-souris blanche n'avait pas perdu sa voix ; elle continuait de chanter.

Dans un autre pays, un roi avait deux garçons, deux princes. Un jour, l'un d'eux fait part à son père de son désir de se marier. « Non, répond le roi, tu ne te marieras pas à moins que ton frère n'accepte lui aussi de se marier. Et moi, j'ai décidé de donner ma couronne à celui de vous deux qui épousera la plus belle cantatrice et la meilleure cuisinière ! » Les deux princes acceptent de prendre femme et de participer au concours qui va décider de la couronne. Ils partent dans deux directions différentes ; l'un va ici, l'autre va là, toujours attentifs aux talents des cantatrices et des cuisinières. L'un des princes finit par déceler une excellente chanteuse et assez bonne cuisinière. Il l'épouse. L'autre prince était toujours célibataire. « Qu'attends-tu ? lui demande son père.

– Eh bien ! J'ai parcouru plusieurs régions, mais savez-vous que l'on rencontre difficilement une fille en même temps spécialisée en chant et en cuisine ? C'est un produit très rare !

– Mais ton frère a épousé une fille à la fois bonne cantatrice et bonne cuisinière. Il va falloir te remuer un peu. Si tu trouves une épouse meilleure que celle de ton frère, c'est toi qui auras ma couronne, sinon ma couronne va aller à ton frère ! »

Le prince célibataire reprend les voyages, se promène partout, mais sans succès. Un bon jour, il vient à passer devant le château où la princesse changée en souris blanche chantait à pleine voix du fond de sa cage suspendue à l'extérieur sur la galerie. La petite souris chantait à ravir tous les passants. Le prince célibataire s'arrête et tend l'oreille, fouille du regard les environs pour y découvrir l'artiste. Il ne voit personne, sauf cette vulgaire petite souris blanche dans une cage.

Il frappe à la porte du château. Au même instant, le chant cesse. Le prince s'adresse à la reine : « Quelle est cette femme qui chantait il y a un instant ?

– Beau prince, répond la reine, je crains que vous ne soyez déçu, à sa vue ! Vous aimez son chant ?

– Évidemment ; je n'en ai jamais entendu de si artistique! Mais que se passe-t-il ? J'aimerais voir cette cantatrice, même si je dois en être déçu. Amenez-la-moi, je vous en prie !

– Vous voyez la petite souris blanche dans la cage, là-bas ? continue la reine. C'est elle qui chante de la sorte !

– C'est elle qui chante ? Je peux difficilement croire que cette petite souris soit une cantatrice de qualité si raffinée ! »

– C'est pourtant bien elle ! Continue à chanter ! » crie la reine au petit animal.

La princesse-souris attaque une autre mélodie. Le prince n'en revient pas de sa surprise ; il a l'impression que ses cheveux se dressent sur sa tête, tellement ce chant le transporte. Il ne peut contenir un aveu : « Qu'elle soit femme ou souris . . . » Mais la reine l'interrompt pour lui expliquer que cette princesse a été métamorphosée en souris par une fée. « Même si c'est une souris, reprend le prince je veux l'épouser !

– Mais vous ne pouvez épouser une souris ! insiste la reine. Quel agrément trouverez-vous dans ce mariage ?

– Agrément ou non . . . »

La souris suivait cette conversation. Elle décide tout à coup d'intervenir : « Beau prince, si vous étiez au courant de tous mes talents, vous seriez heureux de m'épouser. Je suis le meilleur cordon bleu de l'univers ; je puis défier tout autre spécialiste de l'art culinaire. De plus, je suis la meilleure cantatrice que l'on puisse rencontrer. Mon chant est capable de remuer l'âme de tout auditeur.

– Je m'en suis aperçu, princesse ! dit le prince.

– Vous seriez assez bon de m'attendre quelques minutes ? Venez avec moi ! »

Elle conduit le prince à l'intersection de deux rues, dans le quartier où demeure la vieille fée, à quelques pas du château royal. Elle le prévient de ce qui va se passer et lui demande de ne pas quitter les lieux. La petite souris se souhaite un petit carrosse attelé de quatre souris, s'assoit dans la voiture et va passer devant la demeure de la vieille fée assise sur sa galerie. La fée regarde dans la rue, voit le petit carrosse détaler à grande vitesse et entend la voix de la souris qui débite une mélodie de grand style. La vieille fée ne peut retenir un éclat de rire : « Ah, ah ! Mademoiselle Souris Blanche fait de l'orgueil, ce matin ! »

Le carrosse va faire demi-tour et revient passer, toujours au son d'une chanson, sous les yeux de la vieille fée. Celle-ci s'éclate de rire une seconde fois. Un troisième voyage du carrosse déclenche chez la fée un troisième éclat de rire. La petite souris se trouve transformée en princesse comme autrefois. Pendant ce temps, le prince attend la petite souris au coin de la rue. La princesse va rejoindre le prince et lui dit : « Maintenant, retournons au château !

– Comment ? demande le prince, retournons au château . . .

– Je suis la petite souris blanche qui vous a quitté il y a quelques minutes ! En la faisant rire trois fois, j'ai obtenu de la fée qu'elle me rende ma forme de princesse ! »

De retour au château de la jeune fille, le prince épouse l'ancienne Souris Blanche, et l'on organise des noces pour souligner ce mariage. Quelque temps après cet événement, le prince rentre au château paternel en compagnie de sa femme. Une

fois installé au château, le nouveau marié, en présence de son frère, demande que l'on procède à un concours entre les deux princesses, pour connaître la meilleure cantatrice et la meilleure cuisinière. Les deux candidates donnent, chacune à son tour, un échantillon de leur talent musical, devant le vieux roi. L'ancienne Souris Blanche l'emporte de beaucoup sur sa belle-sœur. Le vieux roi ne craint pas de reconnaître la valeur de la gagnante : « C'est la meilleure cantatrice que j'ai entendue dans toute ma vie !

– Autrefois, dit le mari de la gagnante, vous avez promis votre couronne à celui dont l'épouse serait à la fois meilleure cantatrice et meilleure cuisinière.

– C'est la vérité ! Et nous allons procéder immédiatement au concours d'art culinaire ; chacune des deux princesses va pétrir son gâteau et le mettre au fourneau ! »

Voilà les deux princesses à l'œuvre ! La première princesse arrivée au château procède avec poids et mesure pour pétrir sa pâte. La nouvelle mariée prend simplement de la farine qu'elle démêle avec de l'eau ; puis elle arrache sa bague, la jette dans la pâte et dépose la casserole dans le fourneau.

Quand on déclare les deux gâteaux cuits à point, le vieux roi s'approche pour procéder à la dégustation des deux pièces. Au moyen de son couteau, il coupe un morceau du gâteau de sa première bru, et, en le mastiquant, il donne un jugement laudatif : « Ah ! Dieu, quel goût délicat, quelle saveur ! »

Le roi dirige son couteau vers le gâteau de l'autre concurrente. En coupant le premier morceau, il sonde un objet métallique, la bague de la princesse. « Oh, oh ! s'écrie le roi, qu'est-ce que je sens, au bout de mon couteau ?

– Excusez-moi, Sire le roi, dit la deuxième bru, j'ai oublié de vous mettre au courant d'un détail ! Avant de disposer mon gâteau dans le fourneau, j'ai glissé ma bague dans la pâte afin de le reconnaître. Veuillez tailler un morceau dans une autre partie du gâteau.

– Ah, ah, ah ! s'exclame le roi, c'est ce qu'on appelle un gâteau ! L'autre est excellent, mais on ne peut le comparer à celui-ci ! »

C'est donc le prince, époux de l'ancienne petite souris blanche, qui a mérité la couronne du roi. On lui a organisé de secondes noces qui ont duré trois semaines. Les invités les plus variés, les boiteux, les bossus étaient de la fête. J'ai voulu me glisser furtivement parmi les invités, en passant, mais j'ai attrapé un coup de pied au derrière et reçu le message de venir vous raconter ces faits.

## LA SOURIS BLANCHE

*Récit folklorique raconté, le 7 novembre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario, qui l'avait appris dans les chantiers d'Ontario en 1918.*

*Enregistrement no 1418. Conte-type 402.*

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'té' in roi. C'te roi-lâ, sa femme ést v'nue enceint' p'is quant' son bébé ést v'nu au monde, i' y ava't t'oâs vieilles, lâ, t'oâs vieill's fées, lâ. Et p'i' in coup qu'i' a v'nu au monde, lâ, la femm' 'ta't t'ut seul' dans sa chamb'e et p'is lés vieill's fées 'ta'ent l'aut' bord dan in aut'e appartement.

Enn' dés vieill's fée' 'a s'mè' à dire, 'a dit : « Moé, 'a dit, j' gu'i fè' in souhait' à c't enfant-lâ !

– L'aut'e, 'a dit, tu gu'i fè' in souhait' ?

– 'A dit, oui !

– Quoi c'que tu gu'i souhaites ?

– B'en, 'a dit, moé, j'souhaite, 'a dit, qu' 'a fèz' la plus bell' chanteus' qui peut s'fair' dans tout' l'univers, p'is son chant charm' lés cœurs !

– Oué ! B'en, 'a dit, moé 'ssi m'âs gu'i en faire in souhait'. Mé', 'a dit, j' gu'i fa's pâs l'minm' souhait', mé' 'a dit, c'st in bon souhait'. J'souhaite, 'a dit, qu' 'a faiz' la meilleur' cuisigniér' [ cuisinière ] qui peut s'faire ; 'a dit, qu'avec d' l'eau p'is d'la fleur[1] qu''a faiz' la meilleu' pâtiss'rie qui peut s'faire. In gâteau, n'importe quoi, 'a dit, 'ienqu' avec d' l'eau p'is d'la fleur. 'A dit, ça vâ êt' le meilleur gâteau qui peut s'faire. 'A dit, bon goût, tend'e.

– L'aut'e 'a dit, moé, m'âs gu'i en faire in souhait' moé 'ssi. Mé', 'a dit, j' gu'i fa's pâs l'minm' souhait', moé, qu'vous aut'es. 'A dit, moé, j'souhait' qu'à l'âg' de vingt et in ans juss'e, si 'a met l'pied dans rue à l'âg' de vingt et in ans, qu' 'a soeille [ soit ] emmorphôsée[2] en souris blanche ! P'i' 'a dit, faudrâ, 'a dit, qu' 'a me

---

1. *Fleur* (angl. : flour) : Farine.
2. *Emmorphosé* (ou amorphosé) : Transformé magiquement, qui a pris magiquement une autre forme.

faiz' [ fasse ] éclater d'rir' t'oâs fois d'file, 'a dit, pour qu' 'a vienne à son normal, qu' 'a r'vienne en princess' comme 'a été' avant ! »

Te'hours, la mére éta't dan 'a chamb'e, 'a attenda't [ entendait ] tout' çâ, elle. Te'hours, 'a a commencé, d'enn' journée, d'in an à l'aut'e à vieillir, p'is vieillir, p'is vieillir. L' v'lâ rendu à l'âg' de douze ans. P'i' 'a chanta't ! Ah ! qu' 'a chanta't ! I' y ava't r'guien d'plus beau qu' l'attend' chanter. Enn' bell' magniére [ manière ], toute, enn' bell' voix, i' y ava't r'guien d'plus beau.

Dés fois, 'a été' assi' p'i' 'a chanta't, lâ, p'is l'mond' pâssa't, p'i' i' arrêta't, p'is l'écouta't chanter. « Tu parles, tu parl's si de chanter ! Çâ, 'a dit, c'ést quo' c' qu'on appell' du mond' chanter ! Enn' bell' voix, tout'. » P'i' i' arrêta'ent.

Et p'is te'hours, quand qu' 'a été assez grand' pour commencé' à travailler dans méson, fair' la cuisine, lâ, sa mér' faisa't dés gâteaux. « Mé', 'a dit, maman, 'a dit, vous fait's b'en trop d'train, 'a dit, pour çâ. Arrêtez don, 'a dit, m'âs vous en faire in, moé. » 'A prend d'la fleur p'is d' l'eau, p'i' 'a t'brâss' çâ. La mére 'a dit : « 'Cout' don, 'a dit, quo' c'tu vâs fair' lâ. C'ést bon r'guien, çâ ! Tu . . .

– Laissez faire ! 'A dit, on vâ l'asseyer, 'oèr ! »

Sa mèr' fè' in gâteau, p'i' ell' fè' in gâteau. Coup qu'lés deux gâteau' éta'ent cuits, 'a dit : « Quel est-c' qu'est l'vot'e [ vôtre ] ?

– B'en, 'a dit, çâ c'ést l'quien [ tien ], p'i' 'a dit, çâ, c'ést l'mien !

– Bon ! pepâ, 'a dit, v'nez 'citte. 'A dit, goûté' à c'gâteau-lâ. »

L'pér' goûte à c'gâteau-lâ. « Ah ! i'ést b'en bon !

– 'A dit, çâ c'ést l'mien ! Goûtez-y ! »

Ah ! i' gu'i goûte ! Mmm hmmm ! « J'ai jama's goûté de quoi si bon qu'çâ d'ma vie encôre !

– Comment ! la mére 'a dit. Son gâteau ést-tu meilleur que l'mien ?

– Ah ! i' di' oui ! I' dit, b'en meilleur que l'quien [ tien ] !

– Ah ! 'a dit, ça t'ôte enn' pér' [ paire ] de manches. Sé's-tu avec quoi c'qu'alle a fait' son gâteau ?

– I' dit, non ! I' dit, 'a doè' a'oèr mis différent's chos's dedans, b'en . . . C'ést b'en mieux que l'tien !

– Non, 'a dit. Tout c'que c'ést qu'alle â mis d'dans, c'ést d'la fleur p'is d' l'eau, p'is, 'a dit, alle â brâssé çâ, p'i' all' l'a mis dans l'fourneau. 'A dit, j'pensa's, moé, 'a dit, que ça allè' êt' in caillou, enn' roche. 'Gârde, 'a dit, asteur ! 'A dit, quant' alle ést v'nue au monde, 'a dit, enn' dés vieill's fées gu'i â souhaité qu' 'a faiz' la meilleur' cuisigniér' qu'i' y ava't pâs. P'i' 'a dit, 'gârde. P'is, 'a dit, 'a chante. La promiére, 'a dit, qu' 'a f'ra't la meilleur' chanteus' qu'i' y â pâs. P'is, 'a dit, i' y â parsonn' pour arrivé' avec elle. 'A dit, son chant charm' lés cœurs. Comment,

[ combien ] 'a dit, qu'i' y en a d'parsonn's qui pass'nt su' 'a rue, p'i' i' attendent, lâ, p'i' i' attend'nt chanter, p'i' i' arrêtent, lâ ?

– Ah ! i' dit, oui !

– Mé', 'a dit, i' y en â in aut' souhait'. 'A dit, faut la ouatcher [ to watch ][3] de d'proche. P'is l'aut' gu'i â fait' in souhait' si 'a met l'pied dans la rue â l'âg' de vingt et in ans juss'e, qu' 'a timbe emmorphôsée en souris blanche.

– Ah b'en ! I' dit, vâ fo'oèr la ouatcher, d'minme, de d'proche ! »

Te'jours, la journée qu'elle a eu vingt et in ans, i' y avè' enn' gross' procession dan 'a ville, ah! in affaire effréyant. Le monde, c'éta't d'minme, [ en montrant ses dix doigts ] lés rues 'ta'ent bouchées, lés tortoèrs [ trottoirs ] pleins.

La p'tit' commence à ch'naillé' [ chenailler ][4] écitt' p'is c'ta't p'u' enn' p'tite, vingt et in ans ! Ch'naille écitt', ch'naill' lâ. « Viens 'citt', vâ pâs lâ ! » P'is l'aut' la griff' : « Viens 'citt' ! » P'is d'in affaire à l'aut'e, met l'pied su' l'trottoèr. Bagn ! La v'lâ emmorphôsée en souris blanche. I' a griff'nt p'i' 'a ramâssent, p'i' i' 'a mett'nt dan enn' cage. Ah b'en ! ça l'empêcha't pâs d'chanter, 'a chanta't pareil.

Enn' journée, i' y avè' in aut'e roi dan in aut' place. I' ava't t'oâs garçons, t'oâs princes. Et p'i' i' y en avè' in d'eux aut's qui voula't s'marguier. Le roi dit : « Non, t'marierâs pâs ! Si v'vous marguiez [ mariez ], i' dit, vous allez vous marguier tou' 'és t'oâs. P'i' i' dit, lâ, i' dit, j'ai fait' enn' décision. I' dit, le cez' [ celui ] qui marierâ, i' dit, la plus bell' chanteuse, p'is la meilleur' cuisiniére, i' dit, c'ést lui, qui vâ a'oèr ma couronne.

– All right ! »

Non, i' étè' 'ienqu' deux garçons. « B'en, i' dit, c't all right ! » Te'jou's, i's part'nt chaquin d' l'eu' bord. In vâ lâ, l'aut' vâ icitt', l'aut' vâ lâ. I' en attenda'ent b'en du mond' chanter, p'i' i's testa'ent [ to test ][5] dés bonn's cuisigniéres, toutes.

Te'jours, i' y en a in qui en trouve anne [ une ]. Enn' bell' chanteuse, bonn' cuisigniére. 'Ta't pâs pire. Te'hou's, marie c'tte all'-lâ. L'aut' 'ta't pâs marguié, encôre. Te'jours, i' dit : « Que c'tu fa's, lâ ?

– B'en, i' dit, j'ai courâillé'[6] partout. P'i' i' dit, savez-vous, i' dit, c'ést râre à trouver çâ, i' dit, enn' bonn' chanteus' p'i' i' dit, enn' bonn' cuisigniére. C'ést b'en râre à trouver !

– B'en, ton frér' 'n â anne [ une ], i' dit, c'st enn' bell' chanteuse, p'is, i' dit, enn' bonn' cuisigniére. B'en, i' dit, vâ fo'èr [ falloir ] qu'tu t'plante'[7] in peu. I' dit, si tu trouv's que'qu' chos' mieux qu'lui, i' dit, c'ést toé qui vâ' a'oèr la couronne.

---

3. *Watch* [ to ] (angl.) : Surveiller, guetter.
4. *Chenailler* : De chenal [ chenail ], courir, se sauver, aller très vite.
5. *Test* [ to ] (angl.) : Faire un essai pour déceler aptitudes, talents, mérites.
6. *Courailler* : Traîner par les chemins ou les rues.
7. *Planter* (se) : Faire des efforts, se stimuler.

P'is, si tu trouv's pâs que'qu' chos' mieux qu'lui, b'en, i' dit, c'ést lui qui vâ a'oèr la couronne. »

T'hours, mon gârs s'prom'na't. I' alla't partout, mé', pâs moyen ! Enn' journée, i' s'adenne à pâsser de v'où c'te câlin d'souris blanch'-lâ, qu'il' ava'ent mis dan enn' cage, p'i' 'a éta't su' 'a gal'rie d'hors [ dehors ].

'A chanta't, i' y ava't r'guien d'plus beau ! Oh ! mon gâ' arrêt' p'i' i' s'mè' à écouter, p'i' i' r'gârda't partout pour 'oèr si 'oèra't pâs que'qu's-in. I' 'oêya't r'guien, i' y avè' 'ienqu' c'te câlin d'souris blanch'-lâ dan 'a cage ! S'en vâ p'is frappe à 'a porte. Fa't, quand qu'i' a frappé 'a porte, 'a â arrêté. S'adresse à 'a reine : « I' dit, qui c'que c'ést, i' dit, c'tte créyatur[8]-lâ, i' dit, qui vient d'chanter d'minme ?

– Ah ! 'a dit, mecieu', beau prince, 'a dit, vous avez pâ' aucune agrément, 'a dit, d'la 'oèr ! 'A dit, 'a chant' b'en, hein ?

– Oui, i' dit, 'a chante ! J'en n'ai jamè' attendu pareil. Que c'que c'ést ? I' dit, j'aim'ra's la 'oèr ! Quand minme, j'a'ra's pâs gran agrément, j'veux la 'oèr !

– 'Oéyez-vous la p'tit' souris qu'i' y â dan 'a cage, lâ ? C'ést elle' qui chant' de minme !

– C'ést ell' qui chant' de minme ? Ah ! i' dit, j'peux jama's crèr' qu' c'ést c'tte p'tit' souris-lâ qui chant' de minme !

– 'A dit, oui ! 'A dit, chant' don, lâ ! »

La v'lâ partie à chanter ; ah b'en ! câlin ! Mon gâ' assez surpris, lés jueux [ cheveux ] drett's su' 'a tête, d' l'attend' chanter. Ah, ah ! i' ava't r'guien d'plus beau. « Mé', i' dit, qu'ça soeill' [ soit ] quoi c' qu' 'a voudrâ ! »

La vieill' gu'i â expliqué, lâ, qu' 'a ava't 'té emmorphôsée par enn' vieill' fée. C'tè' enn' princesse, p'i' 'a étè' [ était ] emmorphôsée en souris blanche. I' dit : « J'la marie, co' minm' c'st enn' souris !

– Ah ! 'a dit, t'és pâ' 'apab' d'marguié' enn' souris. 'A dit, quel agrément vous allé' a'oèr a'ec enn' souris ?

– B'en, i' dit. . . »

'A éta't lâ, 'a écouta't tout' çâ, elle. 'A dit : « Si tu sava's tout' que j'sé's faire, 'a dit, ça t'tent'ra't b'en mieux, 'a dit, de m'marguier ! 'A dit, j'su's la meilleur' cuisigniér' qui peut s'faire au monde. 'A dit, i' s'en fait pâs pour arrivé' avec moé. P'is, 'a dit, j'su's la plus bell' chanteus' qui peut s'faire. 'A dit, mon chant charm' lés cœurs.

– Oui, i' dit, j' 'oé's [ vois ] b'en çâ !

– Mé', 'a dit, tu vâs m'attend'e. Tu vâs v'nir a'ec moé ! »

---

8. *Créature* : Femme.

'A pârt. 'A s'en vâ au coin d'rue, de v'où qu'la vieill' fée resta't, t'oâs blocs [ blocks ][9] plus loin. C'st enn' rue, comme i' y en ava't b'en, p'i' 'a gu'i racont' çâ comm' çâ. 'A souhait' quat' souris, att'lées su' in p'tit carrosse, p'i', elle, assis d'dans. P'i' 'a pâss' t'oâs fois d'fil' devant la méson d'la vieill' fée, lâ.

P'is la vieill' fée étè' assis su' la gal'rie, p'i' 'a r'gârda't çâ. P'i' ah ! lés sou'is, ça m'na't[10]. P'is la p'tit' souris blanch' chanta't, i' ava't r'guien d'plus beau. La vieill' s'éclat' de rire. « Ha ha ha ! 'A dit, ma'm'zell' souris blanch' s'en fè' accrère à matin ! »

'A s'en vâ r'virer p'i' 'a s'en vien encôre, encôre en chantant. 'A s'éclat' de rire encôre, jusqu'à la t'oâsièm' fois. La v'lâ en bell' princesse.

Mon gâ' i' étè' au coin qui l'attenda't, lâ. Alle arrive à lui, 'a dit : « Viens-t-en !

– Comment, i' dit, viens-t-en ?

– 'A dit, la p'tit' souris blanch' qui a parti t't à l'heure, 'a dit, c'ést moé, lâ, j'su's démorphôsée[11] ! »

I' ont parti, p'is sont en-r'tournés chez eux, p'i' i' ont fait' dés noces, tout' a été b'en. Après çâ, i' s'en r'tourn' chez eux, lui. T'jours, in coup qu'i' a été rendu chez eux, b'en, i' éta'ent tou' 'és deux, lâ. « B'en, i' dit, asteur, i' dit, on vâ tester, i' dit, qui c'ést qui ést la meilleur' chanteus' p'is, i' dit, la meilleur' cuisigniére ! »

Ah ! i's chant'nt tou' 'és deux, chaquin leu' tour. Ah ! mé', l'aut' 'ta't pâs capab' d'arrivé' avec elle. « Holy Jesus Pouel ! B'en, i' dit, le vieux roi i' dit, çâ, i' dit, c'ést la plus bell' chanteus' j'ai jamè' attendue [ entendue ] d'ma vie !

– Bon, i' dit, asteur, i' dit, vous avez dit, la cess' [ celle ] qui a'râ la meilleur' chanteus' p'i' 'a meilleur' cuisigniére, c'ést lui qui a'râ vot' couronne ?

– I' dit, oui ! B'en, i' dit, asteur, vous allez vous mett' tou' 'és deux, p'is vous allez fair' checun vot' gâteau ! »

I' démèl' chacun leu' gâteau, enn' lâ, l'aut'e, ah ! p'is tout's sort's de çarémonies [ cérémonies ] pour fair' son château [ gâteau ]. Elle, 'a prend d'la fleur p'is d' l'eau, p'i' 'a mêl' çâ ensemb'e. Alle arrach' son jonc, p'i' 'a l'gliss' dans son gâteau ; l'met dans l'fourneau. In coup qui ont 'té cuit', l'vieux roi s'en vient goûté' au gâteau. Prend son couteau, p'i' i' en coupe in p'tit morceau. « Câlin, çâ, i' dit, c'ést bon ! Que' chos' de bon ! »

Coupe in morceau dans l'aut' p'i' i' s'ést-i pâ' adenné' que le morceau qu'i' ava't coupé, qu'i' y ava't l'jonc d'la princess' dedans. « Oh, oh ! câlin ! i' dit, que ç' c'ést qu' j'ai po'gné lâ ?

---

9. *Block* (angl.) : Paté de maisons circonscrit par des rues.
10. *Mener* : Se déplacer rapidement, aller vite.
11. *Démorphosé* : Qui a repris magiquement sa forme humaine.

– 'A dit, escusez, mon roi, 'a dit, j'ai ô'blié d'vous l'dire ; 'a dit, quand j'ai fait' mon gâteau, 'a dit, j'ai coulé mon jonc d'dans, 'a dit, pour le r'connaît'e, mé', 'a dit, j'ai pâs pensé de vous l'dire, 'a dit ! Prenez-en in aut' morceau !

– Ah b'en ! I' dit, çâ, i' dit, par 'zemp', i' dit, çâ c'st in gâteau. L'aut'eést b'en bon, mé' i' arriv' pâ' a'ec c'ui-lâ. »

B'en, c'ést lui qui a eu la princess' du roi en mariag' [ la couronne ]. B'en lâ, i' ont r'nouv'lé leu's noces, lâ. Ça a duré pendant t'oâs s'main's de temps, lâ. Tortus, bossus, tout's sort's de monde éta't lâ. P'is moé, en pâssant, j'ai voulu snicker [ to sneak ][12]. P'i' i's m'ont denné' in coup d'pied dans l'darguiére, p'is : « Vâ conter çâ, aux aut's ! »

12. *Sneak* [ to ] (angl.) : Se glisser furtivement.

## 22 – FLORINE ET TRUITONE

C'est une histoire où il est question d'un roi et d'une reine.

Un roi avait, de son premier mariage, une fille de grande beauté appelée Florine. Devenu veuf, le roi épouse, en secondes noces, une reine dont il a une autre fille, Truitone, d'une laideur monstrueuse.

La mère de Truitone devint bientôt jalouse de Florine, dont la beauté contrastait avec la laideur de sa propre fille. La reine veillait à ce que la jolie Florine soit toujours habillée de haillons, et Truitone, d'habits très luxueux.

Un jour, un prince rend visite à la famille royale. La reine lui présente Truitone, sa fille, après avoir fait cacher Florine. Le visiteur princier, à la vue de la princesse Truitone, remarque sa laideur, mais lui accorde une certaine sympathie à cause de ses bonnes manières.

Un bon soir, le prince causait au salon avec Truitone, quand Florine débouche par hasard dans la pièce. Le prince jette un coup d'œil sur cette jeune fille et se rend compte de sa grande beauté. Une idée surgit dans son esprit : « Celle-ci est de beaucoup plus jolie que Truitone ! Je vais tenter de la rencontrer après avoir abandonné la laideron qui me tient compagnie actuellement ! »

Le roi se montrait très accueillant pour le prince. Un soir, Florine entend le visiteur frapper à la porte ; la jolie princesse se précipite pour aller ouvrir, mais Truitone la bouscule et la devance à la porte. Elle reçoit le prince pendant que la jolie Florine se contente de les observer d'assez loin. Mais le prince porte une plus grande attention à Florine qu'à la princesse laideron. La reine dit à Truitone, le lendemain ; « Il va falloir que j'isole Florine parce que, autrement, elle va t'enlever ton amant ! » Un jour, la reine renferme Florine dans une chambre. La jolie fille se désole à la pensée de se voir séparée des siens. Pendant ce temps, la reine affirme à Truitone que Florine restera renfermée jusqu'au moment où le prince sera devenu son gendre. « Sois certaine que tu épouseras ce prince ! » répète la reine à sa fille, Truitone.

Le prince n'avait aucunement l'intention de courtiser Truitone, surtout depuis qu'il avait entrevu Florine. Il ne songeait qu'à voir cette dernière, du moins au moment du départ. Mais la reine inventait tous les procédés possibles pour éloigner Florine ou la rendre détestable au prince.

Un soir, la reine dit au roi : « Te rends-tu compte que ta fille, Florine, a une conduite bien légère quand elle paraît devant le prince ? Ah ! elle se conduit d'une façon vulgaire avec ce digne visiteur ! » C'était de la calomnie, mais elle voulait nuire à la jolie princesse. Le roi, très indulgent pour sa femme, lui donna la permission qu'elle attendait : « Eh bien ! si ma fille se conduit mal, emprisonne-la ! »

La reine fit aussitôt enfermer Florine et la garda isolée pendant plusieurs jours. Le prince, à la vue de cette trahison, délaissa bientôt le château. Il savait que la reine retenait Florine prisonnière dans une chambre du second étage. La reine fait arrêter le prince par des valets préposés à la police et le fait incarcérer dans une prison, à une faible distance du château, de sorte que Florine et le prince se voyaient à la fenêtre. Parfois la princesse ouvrait la fenêtre de sa chambre et parlait au prince à travers la croisée de la prison. Elle causait avec lui chaque soir.

Le matin, la vieille reine allait porter à manger à Florine. Elle remarquait que la jeune princesse était joyeuse. Chaque soir, le prisonnier ouvrait sa fenêtre à la faveur des ténèbres pour n'être pas aperçu des gardiens. La princesse le voyait et causait avec cet ami. « C'est étonnant, se dit la reine, de constater comme la prisonnière semble heureuse ! Il doit exister certaines manigances secrètes . . . »

La reine imagine un plan. L'une de ses vieilles tantes était fille d'une fée. Tout ce que la fille demandait, la méchante femme, la fée, le lui accordait. La reine va trouver sa vieille tante et lui expose son plan de transformer le prince prisonnier en oiseau bleu, dans l'espoir que, métamorphosé en oiseau, le prince s'envolerait et quitterait à tout jamais la belle Florine.

La fée transforme le prince en oiseau bleu ; la reine s'aperçoit que l'oiseau vient se brancher tous les soirs dans un pommier sous la fenêtre de Florine pour causer avec la princesse. Au désespoir de la reine, l'oiseau ne quitte pas le jardin et cause souvent avec la prisonnière à travers la croisée de sa chambre. Elle les voit mais n'y peut rien !

Un jour, elle dit au roi : « J'en ai assez de voir cet oiseau bleu perché dans notre jardin et qui souille notre pommier ! Il faut mettre fin à ce dégât en se débarrassant de l'oiseau ! Va chez le marchand et achète tous les rasoirs de son entrepôt ! »

Le roi ne tarde pas à revenir, les bras chargés de rasoirs qu'il dissimule dans les branches du pommier. Un bon soir, l'oiseau bleu va se brancher dans son arbre préféré et se blesse une aile. Incapable de voler, l'oiseau roule sur le sol. La vieille reine fait ramasser le petit volatile et l'envoie à la vieille fée en lui recommandant de le guérir de façon qu'il puisse épouser Truitone.

La fée prend soin de l'aile de l'oiseau et finit par la guérir totalement. Au cours d'une envolée, l'oiseau croise la tante de Florine, une fée, mais une fée bienfaisante disposée à venir en aide à sa nièce. La tante de Florine redonne au prince sa forme humaine. Vers le même temps, la fée charitable délivre Florine de sa prison. La princesse, maintenant jolie adolescente, accepte d'aller occuper un emploi en dehors de la ville.

Florine travaillait depuis un certain temps, mais n'avait pas revu son prince. Un soir où le roi donnait un grand festin, la princesse rencontre le prince et converse avec lui. À la nouvelle de la reprise des amours entre Florine et le prince, la mère de Truitone fait arrêter le prince et l'enferme dans le cachot d'un palais situé au sommet d'une montagne de glace inaccessible. Dans l'esprit de la reine, c'était le seul moyen d'empêcher toute relation entre Florine et son prince.

La reine s'était transportée avec Truitone au sommet de la montagne de glace où s'élevait une ville. Elle conservait encore l'ambition de marier sa laideron de fille à l'amant de Florine. Elle proposa son plan ouvertement au prince : « Il te faut épouser Truitone ! Ne pense plus à Florine ; son sort est fixé pour toujours ! On l'a jetée en prison et elle n'en sortira jamais ! » La reine était aussi menteuse que méchante, comme on peut le constater !

Florine occupait toujours son emploi en dehors du château et se tenait en relation avec sa vieille tante, la fée bienveillante. Un jour, la princesse lui fit part de ses craintes : « La reine fait renfermer mon prince sur la montagne de glace et il va finir par épouser Truitone !

– N'aie pas peur, ma nièce, il ne l'épousera pas ! Tu vas voir ce que je vais faire pour toi. Prends ces trois petits œufs et dirige-toi vers le nouveau château de la reine. Quand tu arriveras à la paroi abrupte de la montagne de glace, ou quand tu seras devant une grosse difficulté, tu briseras la coquille d'un de ces œufs et tu trouveras une solution à tes problèmes !

– Eh bien ! ma tante, je vais me fier à vous ! »

Florine prend ses jambes à son cou et se dirige vers la haute montagne ; elle marche, marche encore, marche très longtemps. Elle arrive à la paroi verticale de la haute montagne de glace. Cet immense glacier reluisait comme un soleil. À la vue de la montagne inabordable, Florine s'interroge elle-même : « Comment vais-je faire pour escalader cette paroi ? Pourtant, mon prince est enfermé là-haut ! Ma tante m'a annoncé que ce prince serait mon époux et qu'il serait l'héritier du château. Elle m'a aussi conseillé de casser un petit œuf, si j'étais dans une situation embarrassante. Je vais donc casser un œuf ! »

Florine casse un petit œuf. Il en sort quatre beaux petits crampons qu'elle adapte à ses doigts et à ses orteils, comme le lui avait conseillé sa tante-fée en lui assurant que, au moyen de ces crampons, elle escaladerait la montagne sans s'en rendre compte.

Les mains et les pieds munis de crampons, la princesse entreprend l'ascension de la paroi de la haute montagne. Elle grimpe rapidement comme au moyen d'une échelle. Enfin elle atteint le sommet de la montagne ; la situation devenait sérieuse. La princesse était toute heureuse de se voir si près de la rencontre du prince. La tante-fée avait dit à Florine que le prince résidait dans une chambre d'hôtel. C'était un appartement appelé « chambre sourde ». C'était inutile de parler ou de crier, on n'y entendait aucun son. « La seule manière de te faire entendre du

prince, lui avait dit la fée, est de lui parler d'une autre chambre après avoir cassé un petit œuf. Tout ce que tu lui diras, il l'entendra ! »

Florine se rend à l'hôtel, y loue une chambre et se couche. Au cours de la nuit, vers onze heures, elle se décide de casser son petit œuf, comme le lui a conseillé sa tante-fée. Ensuite elle rassemble ses idées de façon à se faire reconnaître en rappelant, dans un discours élégant, des souvenirs communs aux deux amants. « Beau prince, te souviens-tu des soirées que nous passions à nous regarder de nos fenêtres, toi, dans ta prison, moi dans ma chambre ? Te rappelles-tu les douces paroles que je t'adressais ? Ne t'en souviens-tu pas, beau prince ? »

À ce discours enflammé, le prince ne répondait rien ; pourtant il entendait la voix de la princesse lui dire : « Toi aussi, tu m'avais adressé des discours charmants, la promesse de m'épouser. Maintenant nous sommes séparés . . . je sais que tu as l'intention d'épouser Truitone. Tu me délaisses, bien que je brûle de t'épouser. Tu sais que je t'aime toujours ! » Tout le répertoire des paroles doucereuses y passa. Elle lui parla pendant une heure.

Le prince l'entendait, il est évident, mais faisait mine de ne rien entendre. « Florine, se dit-il, est tout près d'ici ; je n'épouserai pas Truitone tout de suite ; je vais remettre le mariage à un peu plus tard ! Il faut que je me surveille. La vieille reine va s'apercevoir que je suis de meilleure humeur et je ferai une moins belle façon à Truitone. Peut-être va-t-elle soupçonner la présence de Florine ! »

Le lendemain soir, le prince exige de coucher encore dans la « chambre sourde » pour profiter de la chance offerte par la fée bienveillante d'entendre le discours de Florine. Celle-ci lui parle encore toute la veillée, des souvenirs du passé. « Te rappelles-tu, beau-prince, quand tu étais oiseau bleu et que, perché sur les branches du pommier . . . Te rappelles-tu l'invitation que je te faisais sous une forme poétique ?

« Beau prince charmant,
A moi promptement ! »

et tu t'envolais sur ma fenêtre. Nous causions alors de doux sujets émouvants. Je n'ai pas oublié tes paroles, je n'ai pas oublié l'élégant bracelet et la précieuse chaîne dorée que tu m'as procurés ; tous ces beaux cadeaux, je les conserve dans un mouchoir de grand luxe. » Et une foule d'autres souvenirs alimentèrent le long discours de Florine.

Le prince commença à délaisser Truitone en vue d'épouser Florine. Je ne puis raconter tous les incidents survenus au château ; mon récit serait trop long. Retenons toutefois que la jolie princesse cassa son second œuf quand elle pensa le temps venu de rencontrer le prince. C'est le conseil que lui avait donné sa tante-fée.

Aussitôt l'œuf brisé, le prince décida d'aller rencontrer Florine et de lui parler seul à seul. En voyant le prince pénétrer chez elle, Florine se lance dans les bras de son amant avec une attitude de totale confiance. « Eh bien ! annonce le prince, nous allons nous marier ! Demain matin, le mariage ! »

Florine possédait encore un troisième œuf ; elle le casse et y découvre une robe de grande valeur, une table garnie de mets, et une paire de poneys blancs attelés à un riche carrosse pour véhiculer les mariés. Le mariage eut lieu comme prévu, mais je ne puis en raconter davantage : ma mémoire a oublié les autres détails.

## 22 – FLORINE ET TRUITONE

*Récit populaire raconté, en juillet 1969, à Astorville, Ontario, par Mme Méril Gauthier (Florida Houle), âgée de 73 ans. Conte appris, alors qu'elle était jeune, de sa mère, Julie Guillemette.*

*Enregistrement no 5610. Conte-type 403 I, II (la jolie et la laide), III (prince amoureux de la jolie princesse) ; T. 432 I (prince amoureux transformé en oiseau bleu), II (rasoirs), III (oiseau guéri redevient prince, grâce à bonne fée). Autres motifs (œufs : grapins, robe) contenus dans 425-430.*

In roi p'i' enn' reine ... I's sont marguiés [ mariés ] p'i' au bout d'que' qu's années, i' ont vu [ eu ] enn' fille. Lui, i' ava' enn' fille avec sa femme, lâ, p'is lâ, la femme ést morte. Et p'is lui, i' s'ést marguié en second's noces, p'i' i' a vu [ eu ] in aut' fille, lâ, avec l'aut'e, encôre in aut' fille, b'en i' s'trouva' à avoèr deux filles, lâ. I' 'nn avè' enn' bell' p'i' enn' lait' [ laide ]. I' 'nn â un' qui s'app'lâ't Florine, p'is l'aut' s'app'la't Truitone. P'is Truitone éta't b'en lait', ah ! c'éta't lait', b'en proche in monst'e.

Et puis, te'jours, la vieille été' . . . 'a éta't jalous' de l'aut' de voèr que l'aut'e éta't si bell' p'is la sienn' 'ta't si lait'. P'i' alle habilla't te'jours l'aut'e en guenille, p'is l'aut'e 'a la qu'na't te'jours dans l'plus beau.

Te'jours, i' y â un prinç' que ... qu'i' v'na't visiter le château. Et puis, elle, 'a gu'i â présenté sa fille, 'a â présenté l'aut'e, 'a â présenté la sienne, sa fille. Lâ, la ... quant' le ... b'en le roi a vu c'tte princess'-lâ, comm' de raison, i' l'a trouva't pâs belle, mé' 'a ava' enn' si bell' magniére, p'i' enn' si bell' façon.

Te'jours b'en, in beau soèr, l'aut'e a v'nu, 'a a sorti dans l'salon, du temps qu'i' éta't ... qu'i' veilla' avec l'aut' fille. P'is quant' i' a vu c'tta fill'-lâ, i' a j'té in œil dessus. I' a trouvé qu"a éta't fait' b'en plus bell' que l'aut'e. I' di' en lui-minme : « B'en, i' dit, j'vâs b'en ... j'vâs b'en lâcher l'aut'e, p'i' i' dit, j'vâ' asseyé' à prend'e[1] avec elle ! »

Te'jours, le vieux, lui, i' faisa' enn' bell' façon au prince. Te'jours, b'en, le soèr lâ, la belle, lâ, 'a s'en vien à la port' pour ouvrir la port' quand i' a cogné à 'a por-

1. *Prendre* : Nouer des relations amoureuses.

te, p'is l'aut'e gu'i â donné enn' poussée, p'i' 'a a pâssé en avint [ avant ]. Lâ, 'a a ouvert la porte, la lait', et puis, l'aut'e 'a éta' en arguiére 'a la r'gârda't. Mé' le roi faisa't plus bell' façon à la princesse, à Florin' que l'aut'e. Et p'is . . .

Te'jours, lâ, 'a dit : « Oui, 'a dit, vâ folloèr que j'la renfarme ! » 'A dit çâ à sa fille, 'a dit : « Vâ falloèr qu' j'la renfarme ! 'A dit, l'tien, 'a vâ te l'ôter, c'te galant-lâ, 'a dit ! »

Te'jours, enn' bonn' journée, 'a l'a renfarm' dans sa chamb'e. P'is lâ, la p'tit' fille éta't b'en en pein' de d'çâ, s''oèr renfarmer. 'A dit, 'a dit : « On vâ la renfarmer, p'i' 'a dit, tu vâ 'oèr, 'a dit, tu vâs l'épouser, 'a dit, c'tte gârs-lâ, 'a dit, c'tte roi-lâ ! »

Te'jours, lui, i' ava't pâs l'idée pâ'-en-tout' . . . Quand i' a vu l'aut'e, i' n'en voula't p'us de elle, pâ'-en-tout' ; i' charcha' 'ienqu'à elle, pour sortir de d'lâ. Lâ, alle a tout' fait', lâ, pour asseyer, asseyé' à éloégner l'aut' pour gu'i faire haguir [ haïr ]. Te'jours, in soèr, lâ, 'a di' à sa . . . à son mari, 'a dit : « Sé's-tu, 'a dit, ta fille, 'a dit, lâ, 'a dit, 'a s'quient pâs b'en, 'a dit, avec c'tte prinç'-lâ, 'a dit, t'sé's. 'A dit, 'a mèn' du désorde, 'a dit, avec c'tte prinç'-lâ ! » Hein ! c' ta't pour gu'i nuire !

P'is son pér' b'en, i' dit : « D'abord, si 'a fa't pâs comm' faut, i' dit, renfarm'-lâ ! » Oué ! P'is quand . . . lâ, lui, il l'a fait' renfarmer, p'i' elle all' l'a renfarmée. Alle a été, plusieurs jours, renfarmée. Mé' lui, i' v'na't p'us, lâ, à 'a maison. Quand i' a vu qu''a éta't renfarmée, i' s'st aparçu d' que'qu' chose. P'i' elle, 'a éta't dans la chamb'e en l'air[2]. P'is lâ, lâ, lui, lâ, i' v'na't p'i' i' gu'i parla't. All' l'ava't fait' ramâsser[3] aussi, lui, all' l'ava't fait' ramasser par lés polices [ policiers ]. Dans c'temps-lâ, i' ava' in aut' nom pour çâ. All' l'ava't fait' ramâsser par dés valats [ valets ], que'qu' chos' de minme, p'i' all' l'ava't fait' mett'e en prison. P'is la prison 'ta't pâs loin d'che' z-eux, 'a 'ata't nic, proche à proche, i's s'voya'ent dans és châssis. P'i' alle ouvra't son châssis, elle, p'i' 'a d'i parla' en travers son châssis ; à tous lés soèr' 'a d'i parla't. P'i' 'a l''oéya't, l'matin, quand 'a alla't gu'i porter son assiettée d'manger, qu' 'a éta't d'bon humeur p'i' 'a éta't joyal' [ joyeuse ], la p'tit' fille. 'A dit : « C'ést curieux, 'a dit, 'a ést joyale, p'i' 'a dit, i' a de quoi qui se. . . qui fonctionn' b'en. »

Te'jours, à tout's lés soèrs, lui, i' s'approcha't du châssis, i' rouvra't son châssis, mé' à la gross' noèrceur, pour pâs qu'i' seill' [ soit ] vu. P'is lâ, lâ, b'en 'a dit : « D'abord si c'ést d'minme . . . » 'A avè' enn' vieille en . . . enn' de sés tantes, 'a éta't méchante, c'étè' enn' vieill' fée, p'i' ell' quo' c'ést qu' c'ést qu''a d'manda' à sa mère – c'éta't sa mére – b'en 'a l'exauça't. 'A dit : « Moé, 'a dit, j'veux, 'a dit, que tu vir' c'tte . . . c'tte . . . 'a dit, c'tte galant-lâ en oéseau bleu ! » 'A dit . . . 'a pensa't qu'en l'viran [ virant ] en oéseau bleu, i' prendra't sa volée p'i' i' s'en ira't, p'is lâ, 'a l''oéra't p'us.

---

2. *Air* (en l') : En haut, au deuxième étage.
3. *Ramasser* : Arrêter.

Te'jours, lâ 'a s'st aparçue que l'oéseau bleu, lâ, i' s'en v'na't dans l'pommier, p'i' i' v'na't parler, causé' avec la p'tit' fill' dans l'châssis, que tout's lés soèrs, i' v'na't. 'A s'st aparçue que c'dâmné d'oéseau bleu-lâ s'en v'na't to'jours dans son jardin . . . dans son châssis, p'i' i' parla' avec elle. Hein ! 'a l'voya't, p'is, elle . . . 'a l'voya' elle aussi. Et puis, 'a dit : « Oui, si c'ést d'minme, 'a di' à son mari, 'a dit, c't oéseau bleu-lâ, 'a dit, moé, 'a dit, j'en suis tannée[4]. 'A dit, i' ést tout l'temps branché dans le . . . pommier, p'i' 'a dit, i' salit tout' le pommier, p'i' 'a dit, ah ! » I' faisa't du dégât, p'i' 'a voula't l'fair' détruire.

Te'jours, lâ, 'a di' à son mari, 'a dit : « Tu vâ' allé' au magasin, p'i' 'a dit, tu vâ aj'ter [ acheter ] tout's lés rasoèrs du magasin ! » Lâ, i' r'ssou' [ ressoudre ][5] avec toute un' brassée de râsoèrs, p'i' i' a caché çâ dans tout's lés branches.

Te'jours, enn' bonne . . . un bon soèr, lâ, l'oéseau bleu a v'nu, p'i' i' s'ést branché dans in â'b'e, p'i' i' s'ést coupé in aile. Lâ, i' a tombé à terre, p'i' i' éta't p'us capab' voler, i' ava' un ail' de coupé. Ah ! b'en, lâ, alle â pris l'oéseau bleu, elle, lâ, la vieill' fée, alle a en-'oueillé l'oéseau bleu à sa bell'-mére . . . à sa mére. 'A dit : « Tu vâs 'nn a'oèr soin. P'i' 'a dit, mecqu'i' seill' guéri, 'a dit, i' pourrâ épouser ta fille.

— 'A dit, ah b'en ! 'a dit, c'ést correck ! »

Lâ, all' l'a soègné, p'i' all' l'a soègné, et p'i' 'a gu'i a fait' guérir son aile. Lâ, i' a r'venu bien. P'is lâ, i' a racontré [ rencontré ] la tant' d'la bell' princesse, lâ, i' a rencontré la tante. P'is lâ, sa tante elle, c'étè' enn' fée elle aussi, mé' c'étè' enn' bonn' fée, et pui' 'a travailla't pour sa . . . pour la p'tit' fille. All' l'a faite r'venir, t'sé's . . . pâ' en oéseau lâ, all' lâ faite r'venir en prince.

Et pui' 'a . . . lâ, alle a fait' sortir la p'tit' fille d'la chamb'e, p'i' 'a 'ta't rendue grand fille, p'i' 'a para't bien, elle, lâ, t'sé's. All' l'a en-'oueillée . . . fait' sortir pour qu' 'a s'en a'll' travaillé' en déhors. 'A a parti p'i' 'a s'st en-allée travaillé' en déhors. P'is lâ, lâ, alle â été pâs mal longtemps qu' 'a a travaillé en déhors, mé' 'a voya't pâs son prince.

Tout d'in coup, i's sont rencontrés dan enn' soèrée que . . . i' ava' in roi qu'i' ava't fait in gros festan [ festin ] et pui' i's sont rencontrés dans c'gros festan-lâ ; i' gu'i â parlé. P'is lâ, lâ, j'm'en rappell' p'us lâ, i' a in bout' lâ . . . i' a encôre eu de quoi, que'qu' chose, j' me souviens pâs quoi c'ést qu' c'ést . . . parc' qu'i' été encore . . . c'é' elle, ah oui ! c'é' elle. Alle â été encor' pris, quand 'a a vu qu' 'a sorta' encore avec c'gârs-lâ, alle l'â ramassé encôre, p'is lâ, all' l'â renfermé dan in cachô' [ cachot ] encore.

Et puis c'tte cachot-lâ était sur un' gross' montagn' de glace, qu'i' pouva't pâs gu'y aller. C'éta' 'a seul' magniér' qui . . . qu''a pouva't pâs qu'i' gu'y a'lle. P'i' elle, 'a resta' en l'air su' c'tte montagn'-lâ, c'st enn' ville, çâ, qu'i' y ava't là-d'ssus. P'i'

4. *Tanné* : Fatigué, ennuyé, à bout de patience.
5. *Ressoudre* : Jaillir, arriver subitement, arriver.

elle éta't lâ avec sa Truitone, lâ. Et pui' 'a éta' encôre . . . 'a voula' encôr' qu'i' mariss' Truitone.

Et puis lâ, elle, 'a gu'i a dit, 'a dit : « Si tu . . . vâ folloèr qu'tu 'a mariss's ; 'a dit, l'aut'e, 'a dit, 'a ést fénie, 'a dit, on l'â fait' renfarmer, p'i' 'a dit, 'a sortirâ p'us jama's ! » 'A 'tait b'en méchante, t'sé's. Et puis, lâ, elle . . . où c'ést qu''a travaillé' [ travaillait ] çâ . . . 'a rencontré sa tant' p'i' 'a 'i conta't çâ à sa tante. 'A gu'i disa't çâ, 'a dit : « Lés mon . . . su' c'tte montagn'-lâ, p'i' 'a dit, i' ést lâ, p'i' 'a dit, i' vâ s'marguier [ marier ], 'a dit, lâ, à l'aut'e princesse !

— 'A dit, i' 'a mariera pâs, 'a dit, tu vâ' 'oèr, 'a dit, quo' c'ést j' vâs t'faire. 'A dit, quiens, 'a dit, v'lâ t'oâs p'tits eufs [ œufs ], p'i' 'a dit, prends-les p'i' 'a dit, vâ-t-en, marche. P'i' 'a dit, quand tu s'râ' arrivée à c'tte montagn' de glaç'-lâ, tu câss'râs . . . 'ted b'en en peine, 'a dit, câsse un d'tés eufs.

— Han ! Han ! ah b'en, 'a dit, d'abord, 'a dit, j'vâs fair' çâ. »

To'jours, 'a s'en vâ p'i' 'a marche, p'i' 'a marche, p'i' 'a marche, p'i' 'a march' bien longtemps. Alle a arrivé à c'tte gross' montagn' de glace, quand . . . in vrai glacier qu' c'éta't . . . r'luisa't comme in saleil. 'A dit : « Comment j'vâs fair' p'monter là-d'ssus ? P'is, 'a dit, c'ést lâ qu'il ést ! » La princesse . . . la vieill' fée gu'i ava't dit tout' c'qui éta't pour s'pâssé' en haut ; qu'i' éta't pour la marguier, p'i' i' éta't pour êt' . . . hériter de . . . du château p'is tout' çâ . . .

Te'jours, 'a dit : « 'A m'a dit d'câssé' in œuf, 'a dit, si j' 'ta' en peine. 'A dit, j'vâs câssé' un euf ! » 'A pren in œuf — 'a 'va't dés p'tits eufs — p'i' all' l'câsse. I' a sorti quat' beau p'tit grapins ; p'i' 'a s'mat çâ dans sés doigts, 'a gu'i ava't dit, 'a dit : « Tu mettrâs çâ dans tés doigts p'is dans tés pieds. P'i' 'a dit, tu vâs monté' 'a montagne, 'a dit, tu 'a 'oèrâs pâs. »

Comm' de fait', 'a s'mat çâ, 'a 'nn ava't quat'e, un chaqu' main p'i' un chaqu' pied, p'i' 'a s'ést mis çâ p'i' 'a a commencé à grimper. A grimpa't pareill comm' dan in échelle, p'is j'te dis qu' 'a alla't vite. 'A a arrivé en l'air, lâ, c'éta't pâs dés farces ! P'i' 'a éta't contente. 'A dit : « Lâ, 'a dit, j'su's rendue, écitt'. » P'i' 'a dit : « L'aut' p'tit œuf, lâ, 'a dit, quand tu l'câss'râs, 'a dit, 'a dit, si tu veux l'voèr, lâ, 'a dit, tu câss'râs c''tit œuf-lâ, p'i' 'a dit, tu l'voèrâs ! »

Et puis, to'jours, 'a monte . . . 'a monté su' 'a montagne, p'i' alle â couché dan in hôtel. Dedans c't hôtel-lâ, lui, coucha't lâ. La vieill' gu'i ava't dit qui coucha't dans c'tte chamb'-lâ. Mé' 'a dit : « C'st enn' chamb'e, çâ, qui a pâs d'écho dedans. 'A dit, quand minm' tu parl'râs, p'is tu gu'i criera's, i' t'attendra't [ entendrait ] pâs. 'A dit, la seul' magniére, tu câss'râ' in œuf, p'i' 'a dit, ça vâ gu'i mett' comm' d'la memoère, p'i' 'a dit, i' vâ t'attend'e. Tout c'que tu gu'i d'mand'râs, 'a dit, i' vâ t'attend' [ entendre ].

Toujours, lâ, 'a dit . . . 'a pârt p'i' 'a s'en vâ à l'hôtel p'i' 'a s'couche . . . 'a d'mande enn' chamb' p'i' 'a s'ést couchée. Puis dans la nuit', à l'entour de onze heures, lâ, 'a dit : « J'vâs câsser mon p'tit œuf ! » 'A câss' son p'tit œuf, et puis . . .

c'fait qu'tel comm' la vieille gu'i ava't dit. 'A dit : « 'A m'a dit d'câsser c"tit œuf-lâ, apras çâ quo' c'ést que j' gu'i d'mand'ra's . . . »

Lâ 'a s'ést mis, lâ, p'i' 'a parla't bien, tu comprends. 'A disa't, 'a dit : « Beau . . . 'a dit, t'en rappell's-tu, 'a dit, lés beaux soèrs, 'a dit, quand on pâssa't, 'a dit, dans l'châssis. Toé, 'a dit, t'éta's dans la cellule, p'i' 'a dit, moé j'éta's renfarmée dans ma chamb'e, 'a dit, tout's lés bell's parol's que j'te disa's. 'A dit, t'en rappell's-tu ? »

Et pui' 'a gu'i disa't çâ, mé', lui, i' réponda't pâs, il l'attenda't parler. I' dit . . . 'a dit : « Tout's lés bell's paroles, p'i' 'a dit, tu m'ava's promis qu'tu m'épous'ra's, p'i' 'a dit, 'a dit, on ést renfarmé tout's lés deux. P'i' 'a dit, lâ, j'sé's qu' t'és pour renfar . . . pour marier, 'a dit, l'aut' princesse, p'i' 'a dit, moé 'a dit, j' su's t-en arguiére, p'i' 'a dit, j'aim'ra's b'en, 'a dit, t'épouser. P'i' 'a dit, j' t'aime encore . . . »

Ah b'en ! tout que c'ést qu' c'ést qu' 'a pouva't gu'i dir' de quoi d'beau, tu comprends. To'jours, alle a parlé pou in heur' de temps, lâ, qu"a a parlé, p'is lui l'attenda't, tu comprends b'en, il l'attenda't ! I' faisa't semblant de pas l'entend', mé' il l'attenda't comm' faut quo' c'qu"a disa't. I' dit : « C'é' ell' qui ést rendue lâ ! B'en, i' dit, j'la marierai pâs. I' dit, j' vâ' attend' in 'tit peu ! » Mé' 'a ava' encore in autre œuf à câsser. I' dit : « A l'aut' chamb'e, lâ, 'a vâ s'en aperce'oèr, la vieille, lâ, par la . . . lui, lâ, qui vâ êt' plus d'bonne humeur, p'i' i' f'râ pâs si bell' façon à l'aut'e. 'A vâ s'aparce'oèr d'que'qu' chose encôr' lâ ! »

'A dit, lâ, 'a dit . . . Quand qu'i' â arrivé, lâ l'lend'main soèr, lâ, i' gu'i â d'mandé pour encor' coucher . . . i's l'app'la'ent la chamb' dés échos c'tte chamb'-lâ, t'sé's. C'étè' enn chamb', çâ, elle . . . la vieill' fée, lâ, alle ava' arrangé çâ espras pour c'seille [ ce soit ] enn' chamb' d'échos pour qu'i's vinssî'[6] entend'e. P'is lâ l'lend'main soèr, c'st encôr' pareil. Alle â te'hours parlé encôr' tout' la grand veillée. P'i' 'a gu'i disa't, 'a dit : « T'en rappell's-tu, 'a dit, quand t'éta's, 'a dit, dans le pommier, t'éta's l'oéseau bleu, p'i' 'a dit, j'te disa's, lâ : « Beau roi charmant, vole à moi promtement [ promptement ] ! » 'A dit, tu vola's su' ma fenêt'e, 'a dit. P'i' 'a dit, on causa't, lâ, p'is c'éta' assez beau, c'st assez plaisant d' nous entend' parler. 'A dit, tout' quo' c'ést qu'tu m'disa's. P'i' 'a dit, tout's lés beaux cadeaux qu'tu m'â' ach'tés, 'a dit, 'és bell's mont's brac'lat [ bracelet ], lés bell's chaîne' en or, 'a dit, que tu m'â' ach'tées. 'A dit, j'ai tout' çâ, 'a dit, encôr' dans l'coin d'mon mouchoèr ! »

Ah b'en ! tout' sort' de chos' qu' 'a disa't. Te'jours, lâ. . . l'autre œuf, lâ, c'éta't sa . . . i' laissa't l'aut'e, lâ. Et p'is lâ, i' s'ést marguié avec elle. Lâ, moé, j' 'nn ai pâssé dés grands bout's, lâ, t'sé's ! J'ai pâs tout' conté lâ, j'ai 'té au plus vite. Et puis . . . lâ, lâ, b'en, 'a a câssé son autre œuf, 'a gu'i ava't dit : « Tu câss'râs ton autre œuf, 'a dit, quand tu 'oèras, 'a dit, que . . . tu l'rencont'râs pour gu'i parler ! »

To'jours, lâ, i's s'sont rencontrés, lâ, p'is, i' été dans sa chamb'e, lâ, lui. Quand i' a vu, lâ, i' a parti p'i' i' a été à sa chamb'e p'i' i' a été gu'i parler lui-minme, lâ.

6. *Vinssis* : Qu'ils en arrivent, en viennent à . . .

Ah ! p'is, lâ, 'a gu'i â sauté dans 'és brâs, hein ! p'is c'ta't pâs dés farces ! Lâ, b'en, i' dit : « Lâ, b'en, i' dit, on vâ s'marguier. I' dit, demain matin, i' dit, on s'marie ! »

P'is lâ, elle, 'a a câssé son œuf, lâ, p'is c'éta't la plus bell' rob' qu'alle ava't, dans son œuf, lâ, p'i' enn' bell' tab' garnie, p'i' enn' bell' tim [ team ][7] de ponés [ poneys ] blanc a'ec in beau carrosse pour aller s'marguier. P'is s'sont marguiés, p'is j'peux p'u' [ plus ] en conter p'us long parç' . . . que j' m'en souviens p'us !

7. *Team* (angl.) : Attelage, paire de chevaux.

## 23 – TI-JEAN ET LES CADEAUX REÇUS D'ANIMAUX

C'est un homme et une femme qui ont un fils unique. Quand leur fils atteint l'âge de sept ou huit ans, ils trouvent à la porte, un bon matin, un panier contenant un enfant étranger, probablement un enfant illégitime abandonné par ses parents. L'homme et la femme prennent soin de ce nouveau venu comme de leur propre enfant et lui donnent le nom de Ti-Jean.

Une fois rendu à l'âge de quinze ans, Ti-Jean dit à son père adoptif : « Il y a déjà très longtemps que je suis à votre charge et que vous avez pris soin de mon éducation. Aujourd'hui, je me sens capable de vivre par moi-même, et j'ai décidé de vous quitter. Préparez-moi un peu de nourriture, et je vais m'en aller ! »

Le père ne l'entendait pas sur le même ton : « Mais, non ! Tu es mon fils au même titre que mon autre enfant ! Je voudrais bien que tu restes auprès de nous !

– Ah ! non, non ; je vous remercie, mais j'ai décidé de m'en aller pour tenter de gagner ma vie ! »

Le père le laisse partir. Ti-Jean s'engage sur une route et marche, marche ; il marche plusieurs jours. Tout à coup, il aperçoit un lion venir à sa rencontre. « Que vais-je faire, s'écrie Ti-Jean, à la vue du fauve ? Un lion ! Je vais me faire dévorer ! » Mais non ; le lion passe près du jeune homme sans manifester aucune agressivité.

Ti-Jean reprend sa route et poursuit sa marche pendant longtemps. Bientôt, un gros loup se dirige vers lui. Second moment de terreur ! « Seigneur, un loup ! s'écrie Ti-Jean. Que vais-je devenir ? C'est la mort ! » Le loup croise Ti-Jean sans en faire de cas. Après une autre longue marche, le jeune voyageur rencontre un renard. Le premier moment de surprise passé, Ti-Jean voit le renard décamper dans la forêt, et il peut continuer sa marche en droite ligne. Il marche longtemps, longtemps . . .

Un jour, Ti-Jean parvient à un endroit où des fauves disputent une carcasse de chevreuil. Il remarque surtout un lion et un renard ; bientôt il s'aperçoit qu'une fourmi fait aussi partie du groupe. Quand l'un des associés veut se servir, les autres protestent. Chacun désire toute la proie pour soi. Ti-Jean s'avance et s'offre à partager le chevreuil de façon équitable. « Toi, le renard, tu as les dents acérées ; je vais te donner la chair de l'animal, et tu pourras en profiter. Toi, le lion, tu es

robuste, tu as de fortes dents ; je te donne la tête du chevreuil ; tu pourras ronger les muscles des mâchoires et en tirer un bon repas. Quant à toi, la fourmi, tu pourras t'introduire dans les cavités et te nourrir tout en étant protégée contre les méfaits de la température. »

Les trois associés se trouvent satisfaits de ce partage judicieux. Chacun décide de faire un cadeau à ce bienfaiteur qu'est Ti-Jean. Le lion lui donne une de ses barbes en lui disant : « Au moyen de cette barbe, tu peux devenir, grâce à un souhait, le lion le plus terrible de l'univers ! » Le renard demande à Ti-Jean de lui trancher le bout d'une oreille : « Muni de ce bout d'oreille, tu pourras devenir, si tu le désires, le coureur le plus rapide au monde ! » La fourmi, rassurée par l'espoir de toujours travailler à l'abri, dit à Ti-Jean : « Je vais te donner une de mes ailes. Quand tu seras dans l'embarras, tu pourras devenir une toute petite fourmi et pénétrer ainsi dans les fissures les plus étroites. »

Heureux de ces cadeaux, Ti-Jean remercie ses bienfaiteurs, comme il arrive toujours dans un conte, et reprend sa route. Il marche, marche et marche encore. Bientôt il aperçoit un château tout décoré de noir. Il s'agissait du palais d'un roi, père de trois princesses. Il avait été obligé d'aller conduire ses trois filles à un château où un lion en dévorait une chaque année. Il avait sacrifié une foule de ses sujets pour tenter de sauver la vie de ses filles, mais en vain. Le roi du château était à la veille de laisser dévorer sa plus vieille princesse par la bête féroce.

Ti-Jean fonce dans le château et demande à loger. Le roi répond : « Pour te donner à coucher, il faudrait que je te fasse préparer un lit ! » Il commande que l'on prépare pour la nuit un lit au jeune voyageur. Ti-Jean dort toute la nuit, mais le lendemain matin, le roi commence à lui raconter son embarras à propos de sa princesse qui devait se faire dévorer par le lion. Ti-Jean questionne aussitôt le roi : « Mais où est-elle, votre princesse ?

– Elle est prisonnière dans une chambre haute du château que tu vois près de la rivière. À une heure, demain après-midi, elle va être dévorée.

– Eh bien ! je vais me rendre à ce château !

– Ne commets pas cette imprudence, jeune homme ! Des milliers de mes sujets ont risqué leur vie en s'approchant de ce château et se sont tous fait dévorer. Ce lion est un monstre aussi gros qu'une maison ordinaire.

– Peu m'importe ! Je n'ai qu'une fois à mourir... aujourd'hui ou demain, quelle différence ? »

Ti-Jean quitte le roi et se rend au château du lion. Il frappe à la porte : ta, ta, ta ! Une petite voix claire laisse entendre qu'elle va lui répondre : « Grand Dieu, s'écrie-t-elle, à la vue de Ti-Jean ! Filez au plus tôt ! Vous allez vous faire dévorer en trois coups de dents !

– Mais comment le savez-vous ? Qui est votre gardien ?

– Je suis gardée, reprend la princesse, par un lion, le lion le plus puissant de toutes les forêts ! »

Ti-Jean, on le sait, possédait un poil de lion qui lui conférait le pouvoir de se transformer en lion très solide. Le gardien du château s'avance ; Ti-Jean frotte le poil magique et se trouve amorphosé en lion très féroce. Il aborde le gardien et tente de le provoquer. Au moment où le maître du château se lève pour saisir à bras-le-corps son puissant visiteur, ce dernier lance un vigoureux coup de patte à son adversaire qui va mordre la poussière. Puis Ti-Jean, devenu lion, bondit sur le gardien terrassé, le mord, lui arrache les yeux, lui laboure les chairs. Le gardien du château tombe dans l'inconscience, et bientôt gît inanimé.

Ti-Jean, maintenant transformé en homme, dit à la princesse : « Maintenant, vous allez me suivre !

– Eh bien ! vous savez . . . Mais comment avez-vous fait pour le tuer ?

– Je l'ai tué. J'ai tenu mon couteau solidement dans ma main et je l'ai tué.

– J'ai, ici, au château, vous le savez peut-être, une de mes sœurs, une autre princesse plus jeune que moi ; elle vit dans l'appartement voisin et elle doit être dévorée dans un an par un renard très féroce.

– Ah ! comme tu le vois, je n'ai pas raison d'avoir peur des renards ! »

Ti-Jean fonce dans l'appartement de la jeune princesse et referme la porte sur lui. Il lance un coup de pied au renard qui dort sur le parquet, et lui crie : « Lève-toi ! » Grâce à sa relique magique, Ti-Jean se change en renard rapide et entreprend une course folle autour de la pièce. Le renard, gardien de la princesse, se lance à la poursuite de ce concurrent. La course dure, dure longtemps, de plus en plus rapide. Tout à coup le renard féroce tombe d'épuisement, incapable de bouger, au bout de ses forces. Ti-Jean reprend sa forme humaine, saisit son couteau et égorge le renard.

La princesse se trouve délivrée mais annonce à Ti-Jean une autre surprise : « Dans l'appartement voisin vit la plus jeune de mes sœurs, gardée par un tigre, et il doit la dévorer dans un an. Je doute fort que vous puissiez la sauver !

– Laissez-moi faire ; je verrai à me tirer d'embarras ! »

Il s'agissait d'abord, pour Ti-Jean, de pénétrer dans l'appartement fermé à clé. Ti-Jean utilise son aile de fourmi, prend la forme d'une fourmi et ainsi s'introduit dans l'appartement par le trou de la serrure. Il trouve le tigre endormi sur le parquet. Ti-Jean se transforme en lion et commence à agacer le gardien. Le tigre se lève et fait face au lion. Il s'ensuit une bataille longue et meurtrière. Après plusieurs instants d'insuccès et d'incertitude, le lion finit par terrasser son adversaire. Le lion avait utilisé toute sa force à pleine capacité, mais le tigre était mort.

Heureux de ses exploits, Ti-Jean ramène les trois princesses chez le roi, leur père. Ce dernier s'empresse de demander au jeune homme : « Comment as-tu fait pour sauver la vie de mes trois princesses ?

– Eh bien ! répond Ti-Jean, je me suis battu, je me suis . . .

– Mais moi, j'ai sacrifié la vie de milliers de sujets pour maîtriser ce lion. Aucun de mes hommes n'a survécu à l'entreprise. Toi, tu as accompli seul cet exploit !

– Le principal, Sire, c'est que je sois venu à bout du terrible lion ! »

Ti-Jean se garde bien de révéler le secret qui lui avait permis de délivrer les princesses. Il épousa la plus jeune des filles du roi ; les deux autres devinrent les servantes de la nouvelle épouse.

Le roi fit à Ti-Jean de belles noces. Au cours des célébrations, le héros raconta toute sa vie, y compris le voyage qui l'avait amené de la demeure de ses parents jusqu'au château du roi.

J'ai tenté d'assister à ces noces, mais on m'en a empêchée en me renvoyant ici !

## TI-JEAN ET LES CADEAUX REÇUS D'ANIMAUX

*Récit populaire raconté, en juillet 1969, par Mme Méril Gauthier (Florida Houle), Astorville, Ontario, 73 ans. Conte appris, alors qu'elle était jeune, de sa mère, Julie Guillemette.*

*Enregistrement no 5611. Conte-type 302 abrégé : Ia, II (gardiens, animaux).*

Enn' fois, c'été' in vieux p'i' enn' vieille. P'i' i' ava' 'ienqu' in garçon ; p'is c'te garçon-lâ, lui, i' s'app'la't Ti-Jean.

Et puis, au bout de que'qu's années, lâ, apras que l' p'tit garçon a été ... dan 'és sept huit ans, in matin, i's s'leve', p'is 'nn ava' in aut'e ... i's s'leve' ... dan in pagnier [ panier ] qui ava't été exposé lâ, p'is c'ta't pâ' à 'és aut's, c'ta' in enfant, in enfan illégitime, t'sé's.

To'jours, le vieux l'a pris pareil comm' si c'éta't leur sien p'i' il l'â él'vé pareil comm' son aut'e. P'i' apras qu'i' â été pâs mal grand, rendu enn' quinzain' d'années, i' di' à son pére, i' dit : « Ça fa't longtemps, i' dit, vous m'avez su' 'és brâs[1], p'i' i' dit, vous avez to'hour' eu b'en soin d'moé ; i' dit, asteur, i' dit, j'su's capab' de gagner ma vie, i' dit, j'vâs m'en aller. I' dit, lâ, i' dit, i' dit, préparez-moé in lonnch [ lunch ][2] p'is j'vâs m'en aller ! »

L'vieux voula't pâs l'laisser partir. I' dit : « Non, i' dit, t'és mon garçon pareil comm' l'aut'e, p'i' i' dit, j'aim'ra's, i' dit, à t'garder !

– Ah ! i' dit, non, i' dit, j' m'en vâs. I' dit, j' m'en vâs, i' dit, j' vâ' aller gangner ma vie ! »

Non ! i' s'app'la't ... i' gu'i ava't donné l'nom d'Ti-Jean, à c'ui-lâ. Et puis, to'jours, i' â parti : Ti-Jean pârt, i' s'en vâ. Marche, p'is marche, p'is marche, p'is marche. I' a marché bien loin. Tout d'in coup, quoé c'ést qu'i' rencont'e ? In gros lguion qu'i' rencont'e. I' dit : « Quo' c'ést j'vâs faire, i' dit, in lguion ! I' dit, j'vâs b'en m'fair' dévorer ! »

---

1. *Bras (avoir quelqu'un sur les)* : Se charger de l'éducation de quelqu'un.
2. *Lunch* (angl.) : Repas léger, collation.

To'jours, le lguion 'n n'â pâs fa't de câs. I' â pâssé, i' 'n n'â pâs fait' de câs. Au bout' in aut' bout', march' p'is marche, p'is marche, quo' c'ést qu'i' rencont'e ? Un gros loup ! Mon Dieu Seigneur, i' dit : « In loup, i' dit, quo' c'ést que j'vâs faire ? Encore, i' dit, in loup, i' dit, j' vâs b'en m'fair' manger ! » I' pâss' p'i' i' dit r'guien.

Quo' c'ést . . . plus loin i' pâsse encôre . . . i' marche encôre, p'is fè' encore in grand bout'. Quo' c'ést qu'i' rencont'e ? In r'nârd. Bon ! Te'jours, i' â pâssé encôr' tout drett' le r'nârd quand qu'i' l'â vu i' â pris l'boâs, i' s'ést sauvé. Marche, p'is marche, p'is marche. Au bout d'in grand bout', i' ava't marché b'en loin, quo' c'ést qu'i' rencont'e ? Lés t'oâs qui éta' ensemb'e. Loup p'is le lguion, i' ava'ent ramâssé' enn' carcasse, p'i' i' éta' apras manger c'tte carcass'-lâ. P'i' i's s'batta'nt ; in voula't manger, p'i' i's voula't tout' l'a'oèr, p'is l'aut' voula't l'a'oèr, p'is l'aut' voula't 'n a'oèr, lui 'tou[3]. « B'en, i' dit, quiens, i' dit. P'i' i' dit, toé, i' dit, le lguion i' dit, t'és b'en fort, p'is t'âs b'en dés gross's dents, i' dit, j'vâs débiter, p'i' i' dit, j'vâs séparé' 'a viande, p'i' i' dit, vous allé' a'oèr tout' chacun vot' pârt !»

Lâ, le gros lguion 'ta't b'en content. I' dit : « C'ést correck ! » I' a coup', tout' débité le . . . c'st in chevreu' [ chevreuil ], t'sé's qu'i' ava't . . . dévoré, p'i' i' a ôté 'a chair, p'i' i' a denné la chair au renârd, p'i' i' a denné lés ô' [ os ] au lguion, i' dit : « Toé, t'és gros ! » Non, i' a pâs donné 'és ô' au lguion, i' a . . . c'st enn' frémill' [ fourmi ] qu'i' ava't, parç' qu'i' a donné lés ô' à la frémille. La frémille 'a dit, 'a dit . . . i' a di' à frémille : « Toé, i' dit, tu s'râ' . . . exempt' de tout's lés tempêtes, i' dit, tu pourrâs rentrer dans lés p'tits trous dés ôs, p'i' i' dit, tu s'râ' à l'abri. P'i' i' dit, toé, gros lguion, b'en, i' dit, j'te donn' la tête. I' dit, toé, i' dit, tu vâs pouvoèr manger, i' dit, la viand' qu'i' a apras çâ ! » P'is le renard, lui, i' dit : « Quiens, i' dit, j'vâs denner, i' dit, la viande, i' dit, toé, i' dit. T'âs dés p'tit's dents, i' dit, tu vâs manger la viande ! »

Ah b'en ! i' éta'nt tout's contents. Le gros lguion i' a pri' in d'sés barb's, p'i' i' gu'i a denné. Et puis, le chose, lui : « B'en, i' dit, coup'-moé, i' dit, l'bout d'in areille . . . d'mon areille, i' dit, le renard. I' dit, coup'-moé l'bout' d'la . . . » Et p'is la frémille : « B'en, 'a dit, moé, 'a dit, j'su's ta . . . dans tout l'tem à l'abri, 'a dit, j'vâs t'denné in d'més ailes. P'i' 'a dit, quand tu s'râs mal pris, t'a'râ 'ienqu' te souhaiter frémille, p'i' 'a dit, tu s'râs la frémille, tu pourrâ' aller dans n'importe quel p'tit trou ! »

P'is le renârd, lui, i' dit : « Tu s'râs, i' dit, l'homme, i' dit, le plus capab' de courir le plus fort ! » P'is le lguion : « B'en, i' dit, toé, i' dit, i' dit, avec ma barbe, i' dit, tu s'râs l'plus fort de tout's lés lguions ! » Bon ! Le v'lâ b'en i' dit : « J'su's b'en content ! » I' éta't . . . i' lés â r'marciés, tu comprends, c'st in conte ! Et pui' i' s'en vâ.

Marche, p'is marche, p'is marche, p'is marche. Te'jours, i' arrive à in château, i' ava' in château qui éta' emmorphôssé, tout' en noèr. P'i' i' ava't troâs . . . c'ta' in

3. *Itou* : Pareillement, aussi. Vx fr. *itel.*

roi, p'i' i' ava't dés princesses, p'i' à tout's lés ans, foulla't qu'i' guy a'll' [ aille ] m'né' enn' princesse à enn' tell' place, lâ, que 'a éta't dévorée par in lguion.

P'is lâ, lâ, le gârs, lâ, comment d'mond' qu'i' faisa't détruir' pour asseyé' à sauver sa princesse, p'i' 'a s'faisa't manger. A tout's lés ans, folla't qu'i' gu'y a'lle en m'né' une. P'is lâ, i' 'n ava' 'ienqu'une, emm'né une. I' rent'e à c'tte château-lâ, p'i' i' d'mande . . . i' d'mand' pour coucher. Le roi, b'en, dit : « Si . . . j'te donne à coucher, j' peux t'faire in lit ! » I' gu'i â fait in lit p'i' i' a couché. P'i' i' a commencé à conter sés affaires, le roi, i' ava' enn' princess' p'is folla't qu'i' 'a faiz' . . . dévorer par in lguion.

I' dit : « Où c'ést qu'alle ést ?

– B'en, i' dit, 'a ést su' in château, drette au râs la riviére. I' dit, lâ, i' dit, demain lâ, après-médi, à in heure, i' dit, 'a vâ-t-êt' dévorée !

– B'en, i' dit, j'vâs gu'y eller !

– Mé', i' dit, t'és pas fou ! I' dit, en â dés milliers d'hommes, i' dit, qui s'sont fait' dévorer de par . . . c'st in . . . in bétail. C'ést gros comme enn' maison, t'sé's !

– J'me saqueur [ sacrer ] pâs, i' dit, moé ! J'ai te'jours b'en 'ienque un' mor' [ mort ] à faire ! »

Te'jours, i' pârt, p'i' i' gu'y vâ. I' arrive, i' cogne à 'a porte. Tâ, tâ, tâ ! I' y â enn' p'tit' voix clair' qui s'en vient d'i répond'e. 'A dit : « Mon Dieu Seigneur ! 'a dit, allez vous-en, 'a dit, vous allez vous fair' dévorer, 'a dit, dans t'oâs coups d'dents !

– I' dit, pour . . . comment çâ, i' dit, quo' c'ést . . . qui c'ést qui vous garde, écitt' ?

– B'en, i' [ 'a ] dit, j'su's gardé, i' [ 'a ] dit, par in gros . . . lguion. P'i' i' [ 'a ] dit, c'ést le lguion le plus fort de tout's lés forats. »

P'is lui, i' ava't l'pouel [ poil ] du lguion qu'éta't l'plus fort . . . dans . . . en s'souhaitant l'guion. I' s'souhaita't lguion, p'i' i' r'vira't lguion. I' arrive . . . i' prend sa barbe p'i' i' 'a frotte, p'i' i' sort . . . tout d'in cou' i' r'vire lguion. P'is c'étè' in lguion, p'i' i' éta't mauva's. I' arrive au râs le lguion, p'is le lguion commença' à vouloèr le po'gné' à brâss'-corps[4], p'i' i' sapre in coup patte, p'is le lguion tombe à terre ; i' commence à sauter d'ssus, il l'â mordu, i' gu'i â arraché lés yeux. Ah ! Mé' i' ava't tout' déchiré la chair. Le lguion 'tè' à terr' sans connaissance, p'i' i' s' grouilla't p'us pâ'-en-toute.

Bon ! i' dit : « Bell' princesse, i' dit, v'nez vous-en avec moé !

– B'en, 'a dit, 'a dit . . . savez-vous, 'a dit . . . »

Lâ i' s'ést souhaité. . . elle a l'voya't pâs fair', voés-tu. I' s'ést souhaité homme avant d'partir de d'lâ. Et puis, lâ, 'a dit : « Comment c'vous avez faite, 'a dit, pour . . . pour le tuer ?

4. *Brasse-corps* (à) : À bras-le-corps.

– B'en, i' dit, j' l'ai tué. I' dit, j'lev' mon couteau p'i' i' dit, j' l'ai tué ! J'ai serré mon couteau.

– B'en, 'a dit, i' 'n â in aut' de més princesses, 'a dit, de més sœurs, 'a dit, qu'ést plus jeun' que moé, dans l'aut'e, 'a dit, l'aut'e appartement. P'i' 'a dit, 'a vâ êt' dévorée par in . . . 'a dit, in renârd, p'i' 'a dit, i' ést b'en mauva's.

– Oué ! i' dit . . . j'm'occup' pâs dés r'nârds, i' dit, t'sé's, i' dit. Hein ! »

To'jours, le v'lâ parti. I' rent' dans la . . . dans la chamb'e, p'i' i' farm' la porte, p'is le r'nârd dorma' à terre. I' sapre in coup d'pié' [ pied ] au r'nârd. I' dit : « Lèv'-toé ! » Lâ i' se r'viré en r'nârd, et puis le v'lâ parti à courir à l'entour, p'i' i' coura't fort, p'i' i' coura't . . . i' coura't plus fort que l'aut'e, lui, lâ, t'sé's. I' â tombé à terre, resté[5], lâ . . . bon ! I' éta't p'us capab' de marcher, i' éta't rendu . . .

Apras çâ, b'en, i' a pris son couteau p'i' il l'â saigné, i' éta't r'nârd. Apras çâ, b'en, dans l'aut'e, 'a dit : « Tu 'oés, 'a dit, l'aut' bord, 'a ést gardée par in tigu' [ tigre ] parç' qu'i' s'ést souhaité frémille, lui ; c'ést in tigu', l'aut'. Et puis, 'a dit, j'ai l'aut' plus jeun' que moé, 'a dit, qui ést dans l'aut'e appartement. P'i' 'a dit, elle aussi, 'a dit, 'a ést pour s'fair' dévorer, 'a dit, dan in an, elle aussi. 'A dit, j'sé's pâs si vous allé' êt' capab' d'la sauver.

– Ah b'en ! i' dit, j' m'arrang'rai b'en, i' dit. »

L'aut'e i' gu'i ava't denné in d'sés pouels . . . in de sés pouels, t'sé's, ou b'en don in d'sés argots, j'sé's pâs quo' c'ést qu'i' ava't donné, i' ava't denné d'quoi, lâ . . . c'ést in pouel j'cré's b'en qu'i' ava't denné. To'jours, 'a . . . i' rent' dans chamb'e et puis . . . pour commencer, i' a rentré par le trou d'la . . . d'la serrur' d'la porte ; s'ést souhaité frémille, il â rentré par le trou . . . la serrur' d'la porte, p'i' i' a rentré. P'is l'aut'e i' dorma' à terre.

Lâ i' été . . . i' s'ést souhaité, quel, don . . . ? i' a été chez . . . I' a commencé à l'agacer souvent, lâ il l'a pris lâ p'i' i' s'ést l'vé. P'is lâ, i's sont battu' à la mort . . . I' 'n ava't b'en arraché, t'sé's, i' 'n ava't vu [ eu ] d'la misére, d' c'te soèr-lâ. Il l'ava't gagné, mé' ça gu'i ava't tout' pris ! Te'jours, il l'â fait' mourir.

Te'jours, lâ, i' s'en vâ avec lés t'oâs princesses. I' a emm'né tout's lés t'oâs princesse' avec lui, p'is lâ, lâ, i's s'en alla'ent su' le roi. I' a arrivé su' le roi, lâ, avec lés t'oâs princesses. Le roi dit : « Comment c' t'âs faite, i' dit, pour m'emm'ner més t'oâs princesses ?

– B'en, i' dit, j'ai 'és . . . j'me su's battu, i' dit. P'i' i' dit . . .

– Comment, i' dit, le lguion, j'ai fait' détruir' dés milliers d'monde, i' dit, moé. I' dit, i' ont jama' été capab' . . . P'i' i' dit, toé . . .

– Ah b'en ! i' dit, moé, i' dit, j' 'n ai v'nu à bout, i' dit ! »

---

5. *Resté* : Fatigué, épuisé.

P'i' i' a pâs voulu dir' le secret, t'sé's. Te'jours, i' 'és a délivrées. I' a marguié la plus jeune, et puis lés aut's, ça été sés sarvantes. Le roi gu'i a fait' dés bell's noces, et pui' i' a tout' conté, t'sé's, son voéyag' qu'i' ava't fait', depuis qu'i' ést parti d'che' z-eux, p'is . . . T'sé's b'en, i' a commencé encor' du commenc'men allé jusqu'à 'a fin, b'en tout quoi c'ést qui s'éta't pâssé. Apras çâ, b'en, lâ, le roi l'a fait' épouser sa princesse. Et puis, moé, j'ai 'té é' [ les ] 'oèr p'i' i's m'on [ ont ] en-'oueillé' écitt' !

## 24 – BARBE-BLEUE

C'était un dénommé Barbe-Bleue. Chaque année, le roi était forcé de lui donner, en mariage, une fille et même l'une de ses propres princesses. Mais infailliblement, à chaque année, Barbe-Bleue mettait sa nouvelle femme à mort. Il la suspendait par les cheveux dans une chambre réservée à ses victimes. Cette chambre était fermée à clé et personne n'avait le droit d'y pénétrer. Dès qu'une épouse se risquait à visiter la chambre interdite, Barbe-Bleue l'étranglait, et le roi devait lui procurer une nouvelle femme. Cette fois, c'était la septième : une princesse qui avait deux frères. Ces derniers étaient partis dans des voyages lointains. La nouvelle femme de Barbe-Bleue entretenait toujours près d'elle une petite chienne blanche, d'une grande finesse, et qui obéissait au moindre signe de sa maîtresse.

Cette dernière femme de Barbe-Bleue avait reçu de son mari la même interdiction que ses épouses précédentes : défense d'entrer dans telle chambre ! Les six premières épouses n'avaient pu résister à la tentation de visiter la chambre interdite. Barbe-Bleue les avait tuées et suspendues par les cheveux dans la pièce macabre.

La septième épouse avait reçu de son terrible mari la même faveur accompagnée de la même menace : « Voici un passe-partout. Tu peux visiter toutes les chambres du château, sauf celle-ci : je te défends d'y entrer ! » La jeune princesse ne put respecter cette défense. Elle pénétra dans la chambre, et, en ouvrant la porte, la clé lui tomba des mains sur le parquet souillé de sang. À son retour, le mari constata la désobéissance de sa femme à la vue de la clé entachée de sang. « Tu m'as désobéi comme les autres qui t'ont précédée : eh bien ! tu auras le même sort ! »

Assurée de mourir dans six jours, la princesse pense à ses deux frères. Comment les rejoindre au loin ? Sa petite chienne blanche ! Cet animal pourrait repérer les deux frères, quel que soit l'endroit de leur demeure. La princesse attache au cou de la chienne un billet contenant un précieux message : « Venez me secourir au plus tôt. Barbe-Bleue doit me mettre à mort dans six jours ! » Et elle lance le petit animal à la recherche des seuls sauveteurs capables de lui inspirer de l'espoir.

Le jour de l'exécution arrive ; la princesse demande une grâce à son mari. « Il me faut gravir treize marches avant de rejoindre la chambre de la mort. Je vous demande la faveur de voir ma servante à mes côtés et de pouvoir chanter avec elle

un couplet de chanson à chaque marche ! » Barbe-Bleue accorde la faveur, ignorant que cette chanson était destinée, dans l'esprit de la princesse, à donner le temps à ses frères de revenir avant l'exécution.

La princesse place ses pieds sur la première marche et chante :

« Servante, servante, les vois-tu venir ? »

La servante répond :

« Non, non, non, maîtresse,
ils sont bien loin d'ici ! »

La princesse prend place sur la seconde marche et chante :

« Servante, les vois-tu venir ?

– Non, non, maîtresse, ils sont bien loin d'ici ! »

La princesse et sa servante échangent question et réponse à chaque marche. La servante souligne toujours que les frères n'apparaissent pas à l'horizon. À la dixième marche, la princesse et la servante échangent ce couplet :

« Servante, les vois-tu venir ?

– Ah ! oui, maîtresse, mais ils sont loin d'ici ! »

La servante voyait donc venir les sauveteurs. À la onzième marche, la princesse voit grandir son espoir ; la servante lui chante :

« Ah ! oui, belle princesse,
ils s'approchent d'ici ! »

À la douzième marche, la princesse chante encore sa question :

« Servante, les vois-tu venir ? »

La servante s'empresse de répondre, en chantant :

« Ah ! oui, ils sont tout près d'ici ! »

Le temps presse : la princesse est sur le point d'atteindre la treizième marche. Mais déjà les sauveteurs se ruent sur Barbe-Bleue placé au sommet de l'escalier et l'étouffent. La chanson était terminée, la princesse était sauvée, mais qu'est-elle devenue ? Ma mémoire défectueuse ne me permet pas d'en raconter davantage.

## BARBE-BLEUE

*Récit populaire raconté, en juillet 1969, par Mme Méril Gauthier (Florida Houle), 73 ans, d'Astorville, Ontario. Conte appris, alors qu'elle était jeune, de sa mère, Julie Guillemette.*

*Enregistrement no 5613. Conte-type 313 (simplifié) I, II, III (princesse sauvée par petite chienne) chanson permet aux deux frères d'arriver à temps.*

Barbe-Bleue . . . Chaque année, folla't qu'le roi gu'i donne enn' femme, enn' fille, enn' de sés fill's pour la marier. P'i' i' lés faisa't tout's mourir : à tout's lés ans, i' 'és faisa't mourir. I' 'és accrocha't dan enn' chamb' par lés ch'feux, pendues par lés ch'feux dan enn' chamb'e. P'is c'tta chamb'-lâ, elle, 'a éta't bârrée à clé, parsonne ava't l'droit d'aller d'dans. Et puis, à tout's lés ans, le roi i' v'na't gu'i porté' enn' femme.

P'is, la septième, lâ, b'en, elle, lâ, 'a ava't deux fréres, elle, la septième, 'a ava't deux fréres. Cés deux frér's-lâ 'és aut's, i' éta'ent su' l'voéyage. Et puis lâ, 'a éta't pour mourir, p'is c'tte . . . alle ava' enn' p'tit' chienne, elle, c'tta p'tit' princess'-lâ ava' enn' p'tit' chienn' blanche. P'i' 'a éta't b'en fin' c'tta p'tit' chienn'-lâ, tout c'qu' 'a d'manda't, t'sé's, 'a l'exauça't, t'sé's.

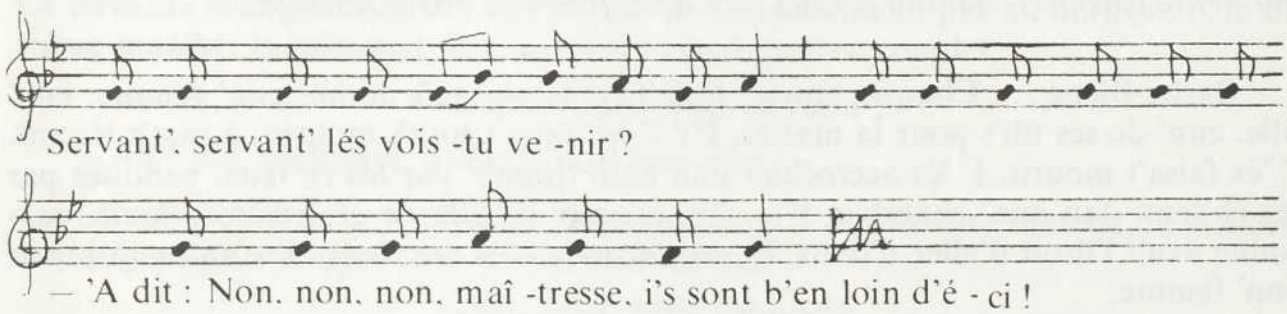
P'is lâ, lâ, 'a éta't pour mourir, 'a ava't p'u' 'ienqu' six jour' avant qu' 'a meure. Et puis sés frér's 'ta'ent b'en loin et puis, 'a 'ta't pour mourir, lâ. P'is quand qu' 'a a vu çâ, lâ, 'a di' à sa p'tit' chienne, 'a a pri' enn' not' p'i' 'a l'â écrit, p'i' 'a mis çâ dans l'nom d'sa p'tit' chienne, dans l'cou d'la p'tit' chienne, p'i' alle en-'oueillé la p'tit' chienne. Elle, 'a 'és trouva't, où v'où c'ést qu'i' éta'ent, t'sé's. 'A sava' où c'ést qu'i' été p'i' 'a lés trouva't, t'sé's. P'i' 'a faisa't dire à sés frér's de s'en v'nir, par rapport qu' 'a ava't p'u' 'ienqu' six jour' à elle, que 'a éta't pour . . . que Barbe-Bleue éta't pour la tuer.

Et puis, lâ, lui, à 'a dargniér' journée, i' gu'i ava't dit . . . 'a gu'i ava't d'mandé d' gu'i chanté' enn' chan . . . in couplet d'chanson. A chaqu' marche, i' a dit, i' dit, i' dit : « Lâ, lâ, t'âs douz' treiz' marche' à monté' avant d'êt' rentré dans la chamb'e » . . . Avant, i' gu'i ava't dit : « M'âs t'denné' enn' clé, t'sé's. Mé', i' dit, j'veux pâs qu'tu a'lles, vâ tout's dans lés aut's chamb's, mé', i' dit, dans c't all'-lâ, j'te défends d'aller ! »

P'i' elle, 'a gu'y â été, 'a a désobéi p'i' 'a gu'y â été. P'i' alle échappé la clé à terre en débârran 'a porte, p'i' i' ava't du sang dan 'a clé. Et p'is lui, i' s'ést aparçu qu' 'a gu'y ava' été p'is . . . le san ava't taché la clé. Fait comm' çâ i' a vu qu' 'a 'i ava' été. Mé' lâ i' dit : « I' vâ t'arrivé' 'a minm' chose ! »

P'is lés aut'e' ava' arrivé d'minme ; i' ava't défendu d'aller dan 'és chamb's, p'i' i's gu'y alla'ent. Lâ alle â en-'oueillé la p'tit' chienne envers . . . pour charcher sés frér's, lâ, et puis lui, i' a dit, i' dit : « Lâ, i' dit . . . 'a d'mandé, 'a dit : « J'veux, 'a dit, chanté' in p'tit couplet d'chanson, 'a dit, à chaqu' march' que j'vâs monter, 'a dit . . . » pour ça gu'i donn' du temps, que 'a p'tit' chienne eill' [ ait ] le temps d'aller charcher sés fréres. P'i' 'a dit, 'a d'mande, 'a dit . . . « Comment c' qu' 'a la chanta't sa p'tit' chanson . . .

« J'veux, 'a dit, a'oèr ma sarvante, 'a dit, au côté d'moé. P'i' 'a dit, quo' c'ést j'd'mand'rai à ma sarvante, 'a dit, j' veux, 'a dit, que vous me l'exau . . . 'a dit, l'a'oèr, t'sé's . . . » 'A dit, 'a dit, 'a premièr' marche, 'a a dit :



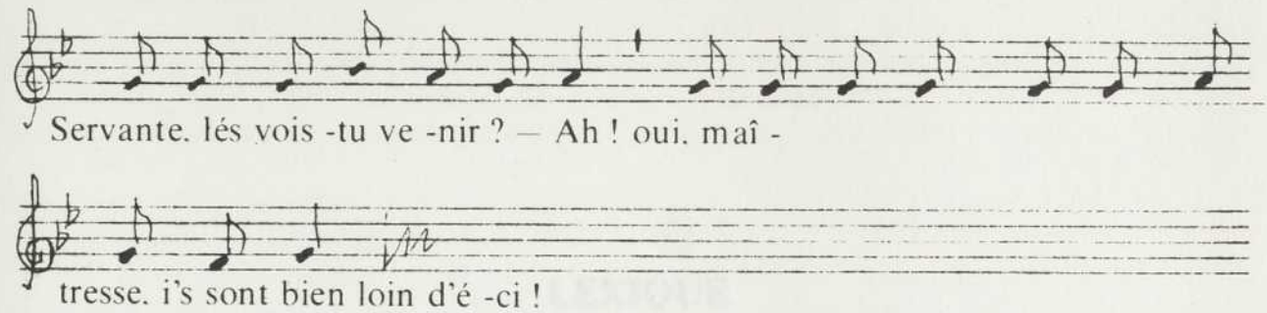

Lâ 'a monta' in aut' marche. P'i' 'a chanta' encôre.




Après çâ, 'a r'monta' encôre in aut' marche, ça gu'i f'sa't t'oâs marches. La t'oâsièm' marche 'a i' d'manda' encôre, 'a dit :



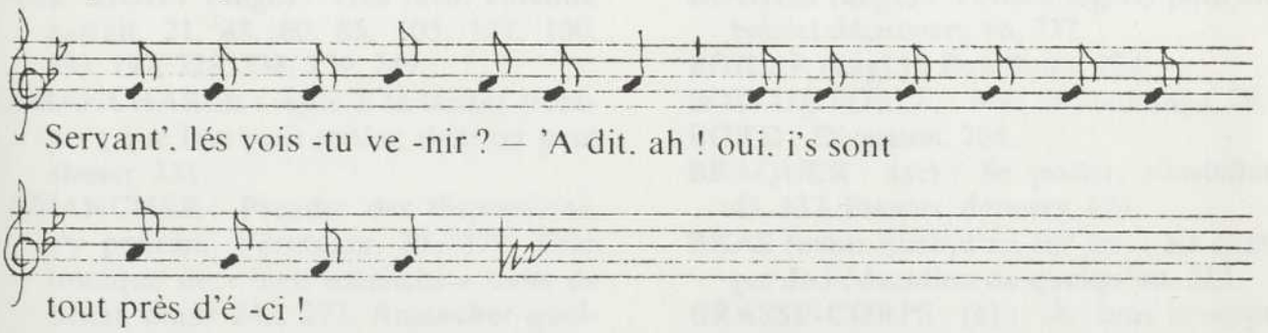
Lâ, 'a ava't, 'a prena' 'a cinquièm' marche, lâ. 'A di' encôre :




B'en loin d'éci, mé' 'a lé' 'oeya't v'nir. La sixièm' marche, 'a d'mandé encôre ; 'a chanta't to'jours c' p'tit bout d'chanson-lâ. Fait qu' 'a gu'i ava't d'mandé au roi pour gu'i chanter c'chanson-lâ. 'A dit :




Et p'is lâ, 'a a monté, 'a 'ta't rendue à la onze . . . à la douzièm' marche, 'a 'n ava't p'u' 'ienqu' une. 'A dit :




Lâ, i' arriva' à la porte. P'is lâ, alle ava't féni 'ienqu' enn' marche ! Lâ, lâ, quand alle â arrivé, lâ, su' 'a dargnièr' marche, lâ, lâ, 'a chanta't : « Lés vois-tu arriver ? »

Lâ, 'a . . . i' ont monté dan 'a chose, p'is lâ, i' ont po'gné Barbe-Bleue, p'i' ils l'on étouffé.

C'ést la fin d'la chanson, ils l'ont pâs . . . C'ést pâs la fin, i' a encôre in grand bout', mé' i' a arrivé de quoi, lâ, lui . . . J'sé's pâs quo' c' qu'i' gu'i ont fait'.

Mé', lâ, j' m'en rappell' p'us, lâ, t'sé's. C'ést le . . .

# LEXIQUE

ABORD QUE (d') : Il suffisait que, pourvu que, 127.

ACCOTER : Appuyer, soutenir, 137

ACHALER : Fatiguer, incommoder, importuner, 138. Agacer contrarier, confondre, 214.

AGRÈS : Personne mal accoutrée, de piètre mine, 46. Sens vague de choses importunes, désagréables, 81. Accoutrement, costume ridicule, équipage risible, 138, 220.

AIR : (en l') : En haut, au deuxième étage, 137, 303.

ALL RIGHT (angl.) : Très bien, entendu parfait, 21, 43, 60, 85, 105, 127, 150, 193, 197, 228, 238, 279, 249.

AMANCHABLE : Apte à se laisser tromper ; que l'on peut rouler, dont on peut abuser, 131.

AMANCHER : Prendre des dispositions, s'y prendre, s'arranger, 81, 279. Sens ironique de « bien amanché » dans de beaux draps 242, 277. Amancher quelqu'un : Tromper, rouler, ruiner, 279.

ANYWAY : (angl.) : De toute façon, 192.

APART (être à) : Travailler à son compte, vivre séparément, 154.

ARRACHER (en) : Eprouver beaucoup de difficultés, 191

ATTISÉE : Bon feu produit par une quantité de bois qu'on met en une seule fois, 91.

AVERAGE (angl.) : Moyenne, 41.

BAC : Sorte de bateau plat destiné autrefois à traverser voitures et piétons de l'autre côté d'un cours d'eau, 135.

BAD LUCK (angl.) : Malchance, 28

BALANCE (angl.) : Solde, différence, 267.

BAN : Proclamation publique, 83.

BARGUINE : Vx fr. *bargaigne*, angl. *bargain*, marché, 28, 154.

BASTRINGUE : Attirails, outils, bibelots, 28.

BATÊCHE : Sorte de juron, 154.

BEC : Baiser, 214.

BLOCK (angl.) : Pâté de maisons circonscrit par des rues, 294.

BOAT (angl.) : Bateau, navire, bâtiment. Vx fr. *bot*, 84, 111

BOGHEI (angl.) : Voiture légère, petit cabriolet découvert, 66, 237.

BOILER (angl.) : Bouilloire, 284.

BOIS DE POELE : Bois de chauffage, 20.

BORD : Direction, 204.

BRAQUER : (se) : Se poster, s'installer, 45, 137. Planter, déposer, 174.

BRAS (avoir quelqu'un sur les) : Se charger de l'éducation de quelqu'un, 313.

BRASSE-CORPS (à) : À bras-le-corps, par le milieu du corps, 60, 315.

BROSSE : Cuite, bamboche, état d'ivresse, 108.

BRUNANTE : (à la) : À la nuit tombante 219.

BUM [ to ] (angl.) : Fainéanter, vivre au crochet d'autrui, 21

CALER : Enfoncer, 183.

CALL [ to ] (angl.) : Appeler, 219

CAMPE : Cabane construite dans la forêt. Ici, équivaut à tente, 280.

CANTER : Incliner, pencher, 137, 151.

CARRÉ : Compartiment d'un hangar à grain, d'un grenier, 109.

CASH DOWN (angl.) : Argent comptant, 166.
CHANTIER : Demeure rustique érigée pour loger les travailleurs en forêt, 85.
CHARGE [ to ] (angl.) : Demander, exiger en paiement, 166, 199.
CHARNIÈRE : Charnier, 219.
CHASSIS : Fenêtre, 129, 192.
CHAUD : Ivre, 282.
CHENAILLER : De chenal [ chenail ], courir, se sauver, aller très vite, 292.
CHERCHER : Cherche ! Sous la forme impérative : Je me demande, il faudrait longtemps chercher pour savoir . . . 280.
CHICAILLER : Fréquentatif de chiquer. *Chiquer la guenille :* Bouder, être de mauvaise humeur, contester, 252.
CHORES BOY (angl.) : Serviteur préposé aux menus travaux du ménage, 66, 91.
CHUM (angl.) : Ami intime, camarade, 112, 150, 174, 257.
CLEAR (angl.) : Quitte, libéré de toute dette, 41, 165, 194, 283. Mis de côté (argent), économisé, 166.
CLOUS (cogner des) : Dormir assis, la tête oscillant de haut en bas, de bas en haut, 183.
CLEAR [ to ] (angl.) : Acquitter, se libérer de, 165. Innocenté, acquitté, absous, 243.
COAX [ to ] (angl.) : Inciter, cajoler, flatter, amadouer, 215.
COUPEURS DE GRANDS CHEMINS : Ouvriers de la forêt adonnés à l'abattage des arbres en vue de frayer une route qui sera l'artère centrale du transport des billots coupés le long des routes secondaires, 244.
COURAILLER : Traîner par les chemins ou les rues, 292.
COUTEAU CROCHE (taillée au) : Façon de décrire brièvement une femme rondelette, 226, 279.
CRÉATURE : Femme ou fille ; personne du sexe féminin, 84, 167, 185, 241, 293.
CURIEUX : Bizarre, original, 213.
DATE (angl.) : Rendez-vous, 22, 267.
DÉMANCHÉ : Désemparé, à bout de moyens, perplexe, 104.
DÉMORPHOSER : Redonner à un être sa forme première, v.g. démorphoser un homme (de cheval qu'il était), 110, 294.
DÉSERT : Lieu défriché, 129.
DEUX-PAR-QUATRE : Colombage de deux pouces par quatre pouces, 134.
DEDANS : En prison, 219. *Mettre dedans :* Faire emprisonner, 243.
DRIFT (angl.) : Flotter, dériver, aller en dérive, 89.
EASY (angl.) : Facile, 159.
EAU (lâcher de) : Uriner, 204, 251.
ÉCARTER (s') : S'égarer, se perdre, 42, 59, 107, 277.
ÉCLATS : Fragments, 91.
ÉLÈVE (prendre quelqu'un en) : Adopter, ou assurer l'éducation de quelqu'un, 86, 280.
EMMORPHOSER : Donner une autre forme à un être, v.g. emmorphoser un homme en cheval, 110, 290.
ENCANTER : Incliner, pencher, 217.
ENGAGÈRES : Servantes, domestiques, 159, 226.
ENNEFETTE : En effet, 61, 82, 242.
FILLOT : Filleul, 105.
FLASQUE : Vx fr. flacon, gourde, 133.
FLAUBER : Accabler de coups, 283.
FLEUR (angl. ; flour) : Farine, 290.
FORÇAIL (au) : En cas d'urgence. Ici, indique que les forces s'équivalaient, 282.
FOURGAILLER : Chercher partout, fureter, se déplacer sans plan précis. 158.
FRAPPER : Rejoindre, arriver, 59, 158, 165.
FREE (angl.) : Libéré de toute servitude, libre, 90.
FULL (angl.) : A plein rendement, à capacité, 84. *Full blaze :* a pleine capacité, à toute vapeur, 26.
FUN (angl.) : Plaisir, joie, 82, 244.
GAGNER : Se diriger vers un endroit, 237.
GAME (angl.) Adj. : Courageux, qui a du cœur au ventre, 25. Partie (au jeu). Par extension, toute affaire qui offre de

l'intérêt. Pas un mot sur la game : Aucun commentaire, aucune remarque, 214.

GANG (angl.) : Troupeau, groupe, bande, foule, 64, 82, 111, 282.

GARROCHER : Jeter, lancer, 174, 228, 252.

GÊNÉ : Timide, 180.

GET (angl.) : Va-t-en ! Fiche le camp. Allons ! 26. *To get :* Va-t-en ! 86, 265.

GIGOTER : Remuer. Ici, scier, travailler, 20.

GOOD-BYE (angl.) : Au revoir adieu, 46, 126, 158, 218, 266, 280.

GRATTEUX-SE : Avare, mesquin, 29

GRÉYER : Equiper, installer, 41

GRIFFER : Agripper, empoigner, saisir vivement, 89.

GUENILLE (chiquer la) : Bouder, être de mauvaise humeur, contester, 252.

INTRODUIRE : Présenter, 26.

ITOU : Vx fr. *itel.* Pareillement, aussi, 27, 198, 250, 257, 283, 314.

JOB (angl.) : Emploi, travail, position, 20, 59, 91, 109, 127, 156.

JONGLER : Réfléchir, penser sérieusement, se concentrer, 89.

JONGLEUX : Songeur, rêveur, distrait, 107.

LÂCHE : Paresseux, 21.

LOG (angl.) : Bûche, billot, 20, 85, 135.

LUCK (bad) (angl.) : Malchance, 28.

LUNCH (angl.) : Repas léger, collation, 182, 313.

MAGANER : Maltraiter, malmener, 66.

MAL (pas) : Passablement, 82, 165. Ici, d'assez grosses sommes, 40, 249.

MARIER : Epouser, 50, 87, 241.

MASSE (en) : En abondance, en grande quantité, 43, 151, 182, 216.

MÂTER (se) : Se dresser sur ses pieds de derrière (animal). Regimber, se fâcher, 282.

MENER : Aller rapidement, 204, 294.

MERRY-GO-ROUND (angl.) : Piste circulaire de chevaux de bois. Ici, immense circuit, 128.

MONEY (lots of) (angl.) : Beaucoup d'argent, 134.

NOIRCEUR : La nuit venue, dans l'obscurité, 42.

OBSTINER [ ostiner ] (s') : Discuter, s'objecter, soutenir avec entêtement, 135, 282.

O.K. (okay) (angl.) : Façon américaine de dire oui ; formule d'acceptation d'un plan, d'une suggestion, 60, 193, 199, 265.

OSTINER : Contredire, soutenir avec obstination, 135, 282.

OVERALL (angl.) : Salopette, blouse, 27, 193.

PARLAGE : Action de parler ; conversation, discussion, 88

PATCH [ to ] (angl.) : Rapiécer, raccomoder, 193.

PAWN [ to ] (angl.) : Mettre en gage dans un bureau de prêt sur gage, 219. *Pawn shop :* Mont-de-Piété, 219.

PEDDLER (angl.) : Marchand ambulant, colporteur, 265.

PEP (angl.) : Energie, vigueur, 266.

PIAILLER : Discuter âprement et souvent, 242.

PIQUER (en piquer une) : S'enfuir à toute hâte ; faire une marche forcée par la route la plus directe, 253.

PLANTER (se) : Faire des efforts, se stimuler, 292.

PLANS (plein de) : Qui fait habituellement des badinages, des plaisanteries ; habile, adroit, qui a de mauvais desseins, 105.

POÊLE (bois de) : Bois de chauffage, 20.

POLICE : Policier, agent de police, 218.

POST : Ancienne marque de plomb à fusil, 59.

POUSSER (se) : Déguerpir, détaler en vitesse, 28, 112, 242.

PRATIQUER (quelqu'un) : Exercer, entraîner, 282.

PRÉCAUTIONNER (se) : Se pourvoir, 258.

PRENDRE : S'aventurer dedans, 82. Nouer des relations amoureuses, 303.

PRIVÉS : (les) : Latrines, 258, 268.

RAIN-DE-VENT : Direction, 42.

RAMASSER : Arrêter, 303.

RAVINER : Ravager par une ravine. Creuser des ravins. Sens probable : le diable portait des blessures d'où le sang coulait comme l'eau d'un ravin, 65.

RÉDUIRE : Vieillir, mûrir. Ici, s'égoutter, 249.

REMARIER : Epouser en secondes noces, 174.

RESSOUDRE : Jaillir, arriver subitement, arriver, 92, 226, 249 304.

RESTÉ : Fatigué, épuisé, 316.

REVIRER : Se convertir, 278.

REVOLER : Jaillir, être projeté, 82, 259.

RIGHT THROUGH (angl.) : De part en part, 62.

RINCE : Volée de coups, 128.

RIPER (angl. TO RIP) : Enlever brutalement. Faire disparaître à jamais, 282.

RODAILLER : Fréquentatif de rôder : aller çà et là, 66, 106, 214, 257.

ROULETTES (aller sur les) : Fonctionner sans difficulté, avec succès, 26, 40, 94, 154, 238.

ROUND (angl.) : Promenade, ronde, excursion, 181.

RUBBER (angl.) : Caoutchouc, 184.

RULE (angl.) : Coutume, loi, habitude. Vx fr. *Rieule*, règle, 82.

RUN [ to ] (angl.) : Conduire, administrer, faire fonctionner, 29. Se donner pour, passer pour, agir. 280.

SACRER : Jeter, 282.

SCHNICK (angl.) : SNEAK, prononcé Schneak par les Irlandais. Ici, sens : Nenni ! Impossible ! En vain ! 279.

SECOUSSE : Espace de temps, période, 41, 105, 150, 198, 249.

SERVANT (angl.) : Serviteur, domestique, 181.

SET (angl.) : Assortiment, instrument, 241. Nécessaire à toilette, 184.

SETTLE [ to ] (angl.) : Régler, terminer, 221.

SHINE [ to ] (angl.) : Reliure, briller, 152.

SHIP [ to ] (angl.) : Expédier, éloigner quelqu'un, 281.

SHORT CUT (angl.) : Chemin de raccourci, un raccourci, 128.

SKID (angl.) : Sorte de glissoire pour arbres ébranchés et abattus, 20.

SLIDE (angl.) : Glissoire, 134.

SMART (angl.) : Intelligent, gentil, aimable, 59, 81, 154, 172, 217, 267, 281.

SNEAK (angl.) : Se glisser, s'en aller furtivement, 22, 157, 295.

SNOB [ to ] (angl.) : Attacher, relier ensemble, 136.

SORTIR : Fréquenter le monde, les lieux de réjouissances, 213.

SPARE (angl.) : De surplus. Ici, congé, 277.

SPORT [ to ] (angl.) : Etaler, faire parade. Avoir l'air *sport* : paraître riche, 193 ; se divertir, s'amuser, être prodigue, 24.

SPRINGS (angl.) : Ressorts, 183.

STAND [ to ] (angl.) : Supporter, endurer, 83.

STATION (angl.) : Gare, 220.

STEADY (angl.) : Continuellement sans interruption, de façon constante et ferme, 81, 135, 173. Steady full : A plein rendement, à pleine capacité, 40.

STOCK (angl.) : Troupeau, variété d'animaux, 165.

STORER : Aller d'un store à l'autre ; tenter de voir à l'intérieur à travers les stores, 66.

STRAP [ to ] (angl.) : Attacher avec une courroie, être lié étroitement. Ici, à court d'argent, 220.

STUFF (angl.) : Bien, propriété, 180. Matériaux, marchandises, tissus, 24, 82, 155.

SURE (angl.) : Certainement, évidemment, 91, 154.

SWING (angl.) : Elan, branle, balancement, 62.

TANNANT DE : Extraordinaire, remarquable, 43, 132, 220, 237, 257.

TANNÉ : Fatigué, ennuyé, à bout de patience, 304

TAPIN : Taloche, tape, 151.

TAULE : Un sou, 219.

TEAM (angl.) : Attelage, paire de chevaux, 26, 111, 307.

TED B'EN : Peut-être bien, 81.

TERRE : Ferme, 59.

TEST [ to ] (angl.) : Faire un essai pour déclarer aptitudes, talents, mérites, 292.
TIGHT (angl.) : De façon serrée, qui ne laisse aucune liberté, 84, 204, 217.
TIME (angl.) : Partie de plaisir. *Have a fine time* : S'en donner, 217.
TÔLE : Un sou, 23.
TONNE : Tonneau, baril.
TRAIN : Tapage, vacarme, grand bruit, 82, 138. Faire le train : S'occuper des travaux de l'étable, 127.
TRAITE (payer une) : Consommation, 217.
TRAITER : Donner une traite, un verre de boisson, 257.
TREMPE : Trempé, mouillé, 91.
TROUBLER (se) (angl.) : Fatiguer, user, 81.
TROUBLES (angl.) : Difficultés, soucis, ennuis, tracas, 87.
TUYAU DE CASTOR : Chapeau haut-de-forme, 193, 220.
VINSSIEZ VENIR : Veniez, 138, Vinssis : Qu'ils en arrivent, en viennent à, 306.
WATCH [ to ] (angl.) : Surveiller, faire le guet, 88. Watch out : Attention ! Prenez garde ! Surveillez-vous ! 40, 156, 227, 251, 292.
WILD (angl.) : Farouche, désordonné, déréglé, 89.

# INDEX ANALYTIQUE

ABSENCE ; L'absence prolongée de David inquiète la princesse ; elle part en voyage à sa recherche, 17.

ADOPTION ; Après avoir sauvé deux garçons de la gueule de bêtes féroces, des cultivateurs adoptent ces enfants, 271.

ÂGE ; À l'âge de vingt et un ans, une princesse met le pied sur le trottoir et est transformée en souris, 287.

AIDE ; David et la princesse viennent en aide aux parents de David en leur laissant de l'argent, 19.

AIDES DE CAMP ; Sans le savoir, Eustache choisit ses deux fils comme aides de camp, 274.

AIGLE ; Ti-Jean donne une cargaison de blé aux aigles ; pour le remercier, les aigles lui viennent en aide lorsqu'il doit couvrir de plumes différentes le toit d'une grange, 98 à 101.

AILE : Voir OISEAU, FOURMI.

ALADIN part en voyage avec un vieux sorcier. Ce dernier l'envoie dans un couloir souterrain chercher une lampe magique, mais bouche la sortie avant le retour d'Aladin. Avec l'aide des génies de la lampe, il sort du trou et réduit le sorcier en poussière ; il retourne chez lui et épouse la princesse ; un sorcier prend sa lampe et, avec un génie d'une bague, Aladin se change en oiseau et retrouve sa lampe ; un sorcier vole la lampe, le château et la princesse. Aladin les retrouve ; il se change en oiseau, s'empare de la lampe et réduit le sorcier en poussière, 141 à 149.

ALCÔVE aménagée à une princesse en visite chez ses beaux-parents, 19.

AMANT (Voir aussi AMI) ; Jean de Calais est jeté à l'eau par Golo ancien amant de sa femme, 75.

ÂME ; Parce qu'elle n'a pas voulu avouer être entrée dans une chambre interdite, une fille est punie ; elle continue de s'entêter, et libère l'âme d'une vieille de l'enfer, 231 à 235.

AMIS ; Une jeune fille avait deux amis, un beau jeune homme pauvre et un bossu très riche, 169.

AMOUR ; La jeune princesse devient amoureuse d'Aladin, 144 ; un amoureux devient jaloux à la vue de l'attention que son amie porte à un autre jeune homme, 255.

ARBRE ; Pour préparer leur bois d'hiver, les géants attrapent chacun un arbre, l'arrachent et l'apportent à la maison, 51 ; lors d'un concours de force, le géant et Ti-Jean doivent enfoncer leur poing dans le tronc d'un arbre, 53. Voir VOLEURS, OISEAU.

ARGENT que David reçoit de son père avant de quitter la maison et qu'il ne doit pas dépenser avant d'en gagner d'autre. David se sert de cet argent pour se faire confectionner un habit de papier, 12s ; argent qu'emprunte David à un roi pour acheter des marchandises destinées à approvisionner un magasin ; David pourra bientôt remettre au roi la somme empruntée grâce à une contribution généreuse de la princesse, 15 ; somme d'argent fabuleuse qu'un marchand fournit pour financer le train de vie de ses filles et qui entraîne sa ruine, 31s ; pour se libérer de Ti-Jean, trois géants lui donnent une longue botte de feutre remplie d'or et d'argent, 55 ; Jean de Calais dépense presque tout son argent pour payer les dettes d'un mort, 70 ; Corbeil veut aussi gagner de l'argent, il se joint à Pierre et Baptiste qui partaient à la dérobée, 116 ; un hôtelier donne de l'argent à un cultivateur en voyage parce qu'il a coopéré à guérir sa femme, 163 ; un père donne de l'argent à Baptiste afin qu'il se rende à Montréal, 207 ; Baptiste obtient de l'argent de deux bijoutiers en échange d'une bague et d'une montre, 211 ; certaines qu'un colporteur les a trompées, trois filles vont à la recherche de leur argent, 262.

ART ; Objets d'art rapportés du souterrain par le jeune Aladin, 142.

ASSIETTE : Voir CRIQUET.

AVENTURE de David le paresseux, qui quitte la maison pour gagner facilement de l'argent, 1s ; aventures d'un père de famille qui vole une rose et rencontre un monstre repoussant qui le laisse partir moyennant une promesse, 33s ; Jean de Calais raconte ses aventures depuis le moment où il a été jeté à l'eau, 78s.

AVOCAT ; Un avocat s'engage à défendre Pierre en cour, 188.

AVOINE ; Voir GRAIN.

BAGUE grâce à laquelle une jeune fille peut magiquement aller visiter ses parents, 37 ; Aladin frotte une petite bague et un génie apparaît, 146 ; Baptiste enlève la bague du doigt d'un cadavre, 211 ; une domestique enlève la bague de la princesse ; on demande à un devineur de la retrouver : le devineur reprend la bague et la fait avaler par un jars, 224 ; un colporteur vend des bagues et des colliers à des jeunes paysannes, 261 ; une princesse cache sa bague dans un gâteau afin de voir lequel est le sien, 289.

BALISE ; Près de balises, sur la mer, Ti-Jean rencontre des géants, des aigles et des fourmis, 98.

BAN ; Ban proclamé par le roi et suivant lequel il offre sa princesse en mariage à celui qui lui fera dire : « Tu as menti ! » 201.

BANC ; Un bossu refuse de partager son banc à l'église avec ses frères, 169.

BANDITS ; Lors d'un séjour en prison, Baptiste s'initie aux ruses des bandits, 210.

BAPTISTE et Pierre quittent le foyer pour se trouver des emplois rémunérateurs, 115 ; Baptiste, fils célibataire d'un cultivateur, n'aime pas les veillés ; ses parents inventent une ruse et envoient Baptiste à Montréal visiter des tantes qui n'existent pas ; il fait la connaissance d'une femme qui l'emmène à une maison où se trouvent une vingtaine de filles ; fatigué des caresses des filles il se couche et se retrouve sous peu, presque nu et sans argent, dans la rue. Il est arrêté par un policier et jeté en prison ; neuf mois plus tard il sort de la prison et rencontre un homme qui lui demande de voler les bijoux d'un cadavre ; il vole l'habit du cadavre en plus, et effraie son ami ; il vend les bijoux et retourne voir ses parents, 205 à 212.

BARBE ; Pendant sept ans d'isolement sur une île, Jean de Calais a laissé pousser sa barbe, 76 ; satisfait du partage judicieux que fait Ti-Jean, le lion lui donne une de ses barbes avec le pouvoir de devenir, à son loisir, le lion le plus terrible de l'univers, 310.

BARBE-BLEUE recevait une fille en mariage chaque année ; lorsque sa femme entrait dans une salle interdite, il la tuait, 319.

BATAILLES ; Au cours d'une bataille, Eustache réussit à vaincre ses ennemis, 274 ; batailles de Ti-Jean avec le diable ; autres batailles avec un nègre que Ti-Jean prend pour le diable, 57s.

BÂTIMENTS ; Campé au bord de la mer, David fait croire à un roi qu'il attend trois bâtiments de nouveautés en vue d'ouvrir un magasin, 14 ; le roi fait préparer un bâtiment et envoie Jean de Calais à la recherche de marchandises, 69 ; lors d'un voyage, Jean de Calais rencontre un bâtiment de corsaires, 71 ; Ti-Jean dit au roi que pour retrouver la plus belle princesse du monde il doit avoir des bâtiments chargés de blé et de bœuf, 97.

BÂTISSE ; Immense bâtisse de pierres ou demeurent trois géants, 51.

BEAUTÉ artistique d'un château habité par un monstre, 35 ; Sirbel Constance était une femme de grande beauté, 71 ; Un roi envoie Ti-Jean à la recherche d'une princesse d'une beauté insurpassable, 97 ; un horrible bossu très riche épouse une jolie femme ; le mari devient jaloux de la beauté de sa femme, 169 ; la beauté de la femme de Pierre était peu ordinaire, 174 ; Baptiste entre dans une maison où logent une vingtaine de filles d'une beauté remarquable, 208 ; trois filles d'une grande beauté marchaient sur une route, 229 ; la beauté peu ordinaire de la femme d'Eustache frappe le capitaine du navire, 270 ; une reine est jalouse de la beauté de sa belle-fille Florine, 297.

BEAU-FRÈRE ; Un homme, à la nouvelle que sa sœur a épousé Notre-Seigneur, demande au curé de chanter des messes ; quand le curé lui demande l'argent, l'homme lui dit de voir son beau-frère, Notre-Seigneur, 196.

BÉBÉ ; Une femme dépose un bébé dans les bras de Baptiste et disparaît, 209.

BELLE (LA) : La Belle et la Bête, 31-39.

BÊTE ; Voir BÂTIMENT et TÊTE. La Belle et la Bête, 31-39.

BIENS ; Un couple vend tous ses biens à un encan, 175.

BIJOUTIER ; Baptiste se rend chez deux bijoutiers et leur vend une bague et une montre qu'il a volées, 211.

BILLET laissé par un renard témoignant qu'un roi a gardé les pourceaux, 202 ; une princesse attache un billet au cou de sa chienne qui va avertir ses frères de venir en hâte, 319.

BLÉ ; Voir BÂTIMENT, GRAIN, FOURMIS.

BLESSURE ; Voir CICATRICE.

BOEUF ; Un bœuf recule sous l'effet du coup de fusil de Ti-Jean 53 ; Ti-Jean exige du roi un bâtiment chargé de bœuf, 98 ; sermon du curé sur l'aumône : « Qui donne gros comme un œuf reçoit gros comme un bœuf ! », 187 ; une femme folle trouve une peau de bœuf sur le bord d'une route, 247.

BOIS de chauffage débité par les fils d'un paysan pour survivre, 11 ; trois géants louent les services de Ti-Jean-sans-peur pour couper leur bois de chauffage pour l'hiver, 51s ; sous prétexte de vouloir du bois, Sirbel Constance demande qu'on lui envoie l'homme qui a son mouchoir, 78.

BOISSON (liqueur) ; Bouteille de boisson qui se présente magiquement à un voyageur, 33 ; boisson obtenue merveilleusement grâce à un souhait, 117 ; flacon magique d'où Corbeil peut tirer diverses sortes de boisson, 120.

BONHEUR ; Jean de Calais, sa femme et son fils furent toujours heureux au château après la visite du mort reconnaissant, 80.

BOSSU ; Un bossu très riche épouse une jeune fille unique qui aurait préféré un jeune homme plus pauvre, 169.

BOTTES ; Pour se libérer de Ti-Jean trois géants lui donnent une longue botte de feutre remplie d'or et d'argent, 55 ; à l'occasion de grosses coliques, un jeune homme remplit d'excréments les bottes d'un seigneur, 179.

BOUCHERIE ; Un cultivateur fait la boucherie d'automne en vue de sa nourriture d'hiver, 245.

BOUEUR ; Un boueur, employé de la ville, ramassait les cadavres et les jetait à la mer, 170.

BOURSE ; Une seconde couleuvre donne à Baptiste une bourse qui contiendra toujours cinquante dollars, 120.

BOUTEILLE de boisson qui se présente magiquement à un voyageur, 33 ; une bouteille apparaît dès que Corbeil en exprime le souhait, 117.

BRACELET ; Cadeau d'un prince à son amie Florine, 300.

BRANDY ; Faute de brandy, une fille offre un verre d'urine à son amant, 256.

BRAS ; Deux bras tombent de la cheminée dans un foyer, 57 ; Ti-Jean entre son bras jusqu'à l'épaule dans un chêne préalablement percé de trous de tarière, 53 ; un voyageur transporte sa femme dans ses bras pour tromper les plans du seigneur qui l'a hébergé, 179.

BRAVOURE ; Eustache choisit deux aides-de-camp d'une grande bravoure, 274.

BROUSSAILLES ; Une fille nue se cache dans les broussailles sur une île, 232.

BRU ; La mère de Baptiste désire une bru pour soulager ses vieux jours, 205.

BÛCHES ; Ti-Jean place des bûches à l'endroit de son oreiller pour jouer un tour à des géants, 54s.

CABANE habitée par les parents du prince David, 19.

CÂBLE ; Ti-Jean-sans-peur se sert d'un câble de deux cents pieds de longueur pour délimiter une brassée de bois de chauffage, 52.

CABRIOLET ; Trois filles voient une fée dans un vieux cabriolet, tiré par un vieux cheval, 229.

CACHETTE ; Aladin place sa lampe magique dans une cachette, 145.

CACHOT ; Un prince est enfermé dans le cachot d'un palais au sommet d'une montagne de glace, 299.

CACHOTTERIE ; Attitude cachottière d'une amoureuse qui reçoit deux amants à des soirs différents, 255.

CADAVRE ; Jean de Calais fait enterrer le cadavre d'un homme décédé avant de payer ses dettes, 70 ; un boueur va jeter à la mer les cadavres dont on veut se débarrasser, 171 ; un homme ne reconnaît pas Baptiste qui s'est revêtu de l'habit d'un cadavre, 211.

CADEAUX en argent qu'une princesse offre à David, 14 ; cadeaux en argent que le prince David offre à ses parents, 19 ; cadeaux qu'un père de famille apporte à ses filles

lorsqu'il se rend en ville, 32 ; cadeaux que font trois couleuvres à trois frères, 120 ; Aladin, amoureux de la princesse et en possession de pouvoirs magiques, procure de riches cadeaux à la fille du roi, 144 ; Pierre fait cadeau de sa vache au curé dans l'espoir d'en être récompensé, 187 ; un lion, un renard et une fourmi font des cadeaux à Ti-Jean, 310.

CADENAS ; Une femme renferme deux bossus dans une caisse et y appose un cadenas, 170.

CAGE ; Une vieille prépare une cage pour un oiseau, 147 ; on place la princesse-souris dans une cage, 287.

CAISSE ; Une femme ébouillante deux bossus dans une caisse, 170.

CALAIS ; Voir JEAN DE CALAIS.

CALÈCHE ; Un géant ramène pour Ti-Jean une calèche et un cheval, 58.

CALIXTE ; L'un des enfants de Placide prend le nom de Calixte lors de son baptême, 270.

CAMPAGNE ; Un marchand ruiné s'installe à la campagne avec ses trois filles et son fils, 31.

CANNE ; Un géant, lors d'un concours de force avec Ti-Jean, lance sa canne de fer du haut d'une montagne, 54.

CANTATRICE ; Une jeune princesse, grâce au don d'une fée, devient une cantatrice merveilleuse, 285.

CAPITAINE ; Le capitaine d'un navire demande un prix de passage tellement élevé que Placide ne peut le payer ; des matelots se jettent sur Eustache et le déposent avec ses fils, sur une plage, 271.

CARÉLICE ; L'un des enfants de Placide prend le nom de Carélice lors de sa conversion, 270.

CARESSE ; En voyant un homme caresser sa femme, un cultivateur devient jaloux ; il contrôle sa jalousie et apprend que l'homme est son fils, 163 ; Baptiste se fait caresser par des filles jusqu'à ce qu'il soit fatigué, 208s.

CARGAISON ; Jean de Calais doit revenir d'un voyage avec une cargaison de marchandises, 70s.

CARROSSE ; Après avoir fait construire un pont et atteler ses chevaux à un carrosse, une vieille va se promener sur le pont, 102 ; montée dans un carrosse qui passe devant une fée, la souris blanche la fait rire trois fois et est démorphosée, 288 ; une jeune princesse brise un œuf reçu d'une fée et y trouve une robe, une table garnie de mets et un carrosse destiné aux futurs époux, 301.

CARTES ; Lors d'une partie de cartes, une hôtelière gagne tous les biens de David, 17 ; plus tard la femme de David jouera aux cartes avec cette hôtelière et reconnaîtra sa tricherie, 18 ; Corbeil et une princesse jouent aux cartes, 121 ; un cultivateur donne de l'argent à une vieille pour qu'elle lui tire les cartes, 162.

CARTOMANCIENNE ; Un cultivateur rencontre une cartomancienne qui lui donne des conseils à la veille d'une voyage, 161s.

CASSETTE ; Trois filles trouvent une cassette remplie d'or ; elles croient que les pièces d'or sont des sous, et les donnent au colporteur, 261.

CATHOLIQUE ; Le général Placide et sa famille sont exilés par le roi parce qu'ils sont devenus catholiques, 270.

CÉLIBATAIRE ; Voir BAPTISTE.

CERCUEIL ; Baptiste se rend à une cimetière et retrouve le cercueil d'un ministre, 211.

CERF ; Voir CHEVREUIL.

CHAÎNE ; dorée donnée en cadeau à Florine par un prince amoureux, 300.

CHAIR ; Un renard reçoit en partage la chair d'un chevreuil à cause de ses dents acérées, 309.

CHAISE ; Des chaises apparaissent dès que Corbeil les désire, 117 ; on apporte dans la salle à manger d'un hôtel une chaise où est assise une femme décharnée, 162.

CHAMBRE ; Un voyageur loge dans la chambre d'un château habité par un monstre, 33 ; chambre destinée à La Belle dans un château habité par un monstre, 35 ; Sirbel Constance demande qu'on envoie le nouveau domestique lui porter du bois dans sa chambre, 78 ; Corbeil désire obtenir un lit et aussitôt trois portes s'ouvrent sur trois chambres à coucher, 117 ; un seigneur offre sa chambre à un jeune couple, 178 ; une fille conduit Baptiste à une chambre pourvue d'un beau lit, 209 ; une fille entre dans une chambre interdite et aperçoit une vieille vêtue de blanc au milieu d'une flamme, 230 ; la reine enferme Florine dans une chambre du château ; à l'aide d'un œuf magique, une princesse peut se faire entendre d'un prince enfermé dans une chambre capitonnée, 298, 300 ; une princesse entre dans une chambre interdite et échappe la clé dans du sang, 319.

CHAMP ; Eustache, à son retour du champ, aperçoit les soldats recruteurs, 272.

CHANSON ; Assis à la table, Corbeil chante une chanson en prenant un verre, 117s ; chanson que chante l'épouse de Barbe-Bleue pour retarder l'heure de sa mort, 320.

CHAPEAU ; Corbeil, fils d'une vieille dame, portait, été comme hiver, le même chapeau de paille, 115 ; Eustache portait toujours un large chapeau pour cacher la cicatrice qu'il portait au front, 273 ; Voir aussi HABIT.

CHAPELLE funéraire où Baptiste vole les bijoux d'un cadavre dans son cercueil, 211.

CHASSE ; Ti-Jean se perd dans la forêt au cours d'une partie de chasse, 51 ; le général Placide part à la chasse et se perd dans la forêt, 269.

CHÂTEAU auquel accède David et où il trouvera une princesse qu'il épousera, 13 ; château où se réfugie un ancien commerçant égaré par la tempête ; il y est nourri et logé magiquement, rencontre un monstre qui l'oblige, à cause d'un vol de rose, à y mener sa cadette, 33s ; Ti-Jean passe trois jours dans un château hanté, 56s ; En se rendant au château pour visiter son parrain, Ti-Jean est menacé par un jeune homme qui lui enlève une lettre précieuse, 96 ; Corbeil se rend à un château et rencontre une princesse qui joue aux cartes, 121s : à l'aide des génies de la lampe merveilleuse, Aladin se fait ériger un château, 145 ; un devineur prétend pouvoir trouver la bague d'une princesse ; il reste au château pendant un mois, 223 ; une fée installe une fille dans un château près de la mer, 229 ; Florine, prisonnière dans sa chambre, peut converser avec le prince incarcéré à peu de distance du château, 298 ; un prince se rend à un château où il entend une voix très riche, 287 ; Ti-Jean aperçoit un château en deuil : la fille du roi doit se faire dévorer par le lion, 310.

CHAUFFAGE ; Trois géants louent les services de Ti-Jean-sans-peur pour couper leur bois de chauffage pour l'hiver, 51.

CHAUSSURE ; Des voyageurs enlèvent leurs chaussures en entrant dans la chambre du seigneur, 178.

CHÊNE ; Ti-Jean perfore au moyen d'une tarière trois trous dans le tronc d'un chêne, fait croire aux géants qu'il a enfoncé son poing sous l'effet de sa force, 53.

CHEVAL ; Un géant ramène pour Ti-Jean une calèche et un cheval, 58 ; la dernière tâche de Ti-Jean : d'atteler deux chevaux au carrosse de la vieille, 102 ; trois jeunes filles rient d'une fée qui chemine dans un cabriolet démodé tiré par un vieux cheval, 229 ; trois jeunes paysannes trompées par un colporteur, rejoignent ce dernier en utilisant un cheval vigoureux, 262.

CHEVEUX ; Barbe-Bleue tuait ses femmes et les suspendait par les cheveux dans une chambre isolée, 319.

CHEVREUIL ; Le général Placide est appelé par un chevreuil qui porte une croix d'or sur le front, 269 ; Ti-Jean fait le partage d'un chevreuil entre un lion, un renard et une fourmi, 309s.

CHICANE ; Une princesse attache un billet au cou de sa chienne et l'envoie à ses frères leur annoncer le danger, 319.

CICATRICE ; Lors d'une discussion avec des soldats, Eustache enlève son chapeau et montre la cicatrice d'une vieille blessure ; les soldats le reconnaissent comme leur ancien général, 273.

CIMETIÈRE ; Baptiste se rend à un cimetière pour enlever les bijoux d'un cadavre, 211.

CLAIRIÈRE ; Dans une clairière, un cultivateur et sa femme retrouvent le lieu de rencontre de trois voleurs, 247.

CLÉ ; Aladin s'empare de la clé d'une valise dans la veste d'un sorcier, 149 ; une vieille donne une clé à une fille en lui interdisant d'aller dans une chambre ; la fille ouvre la porte de la chambre et la clé se couvre de sang, 230 ; la femme de Barbe-Bleue trahie par le sang qui s'attaque à la clé de la chambre interdite, 319.

CLÔTURE ; Derrière une clôture de tiges de fer, Ti-Jean retrouve le Serpent Vert, 98.

COCHONS ; Troupeau de cochons dont on ne retrouve que les oreilles et les queues, 55. Voir aussi POURCEAUX.

COEURS ; Aladin demande aux génies de la lampe ce que sont les sept cœurs de roc ; en apprenant que ce sont les cœurs des génies, il ne pose plus de questions, 147s.

COLÈRE du roi en entendant dire que son fils a épousé une esclave, 71s ; colère de Corbeil en constatant le refus de la princesse de lui remettre ses objets magiques, 125 ; une vieille cartomancienne conseille à un voyageur de contrôler sa colère, 162 ; colère d'un roi à la suite du mensonge horrible d'un écolier, 202.

COLIQUES ; Un jeune homme ressent des coliques après avoir bu de la médecine laxative, 178.

COLLIERS ; Un colporteur vend des bagues et des colliers à de jeunes paysannes, 261.

COLPORTEUR ; Un colporteur se présente à une ferme avec un assortiment de bagues, de colliers et de ruban ; il vend aux filles quelques objets pour lesquels il demande une trop grande somme, 261.

COMMERCE ; Ruiné par son commerce de magasins, un marchand va s'installer à la campagne, 31.

COMPAGNONS ; Deux compagnons se rendent compte qu'ils aiment la même fille, 255.

CONCILIABULE ; Au cours d'un conciliabule, un géant décide de se débarrasser de Ti-Jean, 55.

CONCOURS ; Un géant invente des concours pour déterminer la force de Ti-Jean : qui soufflera le plus fort ? qui frappera le plus fort sur un arbre ? qui lancera la canne de fer le plus loin ? 52ss ; un roi fait un concours pour déterminer laquelle de ses brus est la meilleure cantatrice et cuisinière, 289.

CONDITION ; L'homme mystérieux promet de transporter Jean de Calais dans son château, à condition que Jean lui donne plus tard la moitié de ce qu'il a de plus cher au monde, 76 ; Corbeil accepte de traiter la princesse à condition que personne n'entre dans la chambre, 125.

CONGÉ ; En demandant un congé au général, ses deux aides-de-camp découvrent qu'Eustache est leur père, 275.

CONSEIL d'un père à son fils : ne pas dépenser son argent avant d'en avoir gagné, 12 ; Sirbel Constance conseille à Jean de Calais de se rendre à une certaine ville pour trouver de la marchandise, 72 ; le roi conseille à Jean de Calais de ne pas voyager avec Golo, 74 ; sur les conseils d'une vieille, Ti-Jean exige du roi des bâtiments chargés de nourriture variée, 98 ; une vieille donne trois conseils à un cultivateur ; le premier est de ne pas s'arrêter sur la route mais de continuer son chemin, le deuxième est de s'occuper de ses affaires et le troisième est de remettre sa colère au lendemain, 162.

CONSTANCE : Voir SIRBEL CONSTANCE.

CONVERSION ; Voir RELIGION.

CORBEIL ; Corbeil quitte le foyer paternel avec ses deux frères ; à la longue ils trouvent une maison merveilleuse : ils n'ont qu'à souhaiter, et leurs désirs sont comblés ; ils acceptent de délivrer trois princesses changées en couleuvres. Le dernier soir, Corbeil manque à sa parole et les princesses redeviennent couleuvres ; ces couleuvres donnent un manteau, une bourse et un flacon magiques aux trois frères ; Corbeil perd les objets magiques en jouant aux cartes avec une princesse ; Corbeil tombe dans une glissoire et est jeté à la mer ; il se retrouve sur une île où il découvre des pommes qui font pousser des cornes ; il revient au château, vend les pommes à la princesse ; la princesse lui remet ses biens, Corbeil fait disparaître ses cornes et épouse la princesse, 115ss.

CORNE ; Ti-Jean exige du roi un bâtiment chargé de têtes de bêtes à cornes, 97 ; pommes merveilleuses qui font pousser des cornes, 122.

CORSAIRE ; Au cours d'un voyage sur mer, Jean de Calais croise des corsaires en possession de deux esclaves, 71.

COU ; Un jeune homme affirme s'être coupé le cou pour se libérer d'une fissure de rocher, 202 ; une princesse suspend un billet au cou de sa chienne et réussit à avertir ses frères, 319. Voir aussi COUTEAU.

COULEUVRE ; Trois couleuvres entrent dans une maison où se trouve Corbeil, 118.

COULOIR ; Baptiste se retrouve dans un couloir en dehors d'une maison, 209.

COUPLET ; Une princesse demande à Barbe-Bleue de lui laisser chanter un couplet à chacune des marches qui mènent à la chambre de la mort, 319s.

COUR ; L'homme mystérieux transporte Jean de Calais dans la cour du château, 77 ; Pierre s'engage un avocat pour plaider sa cause devant la cour, 188.

COURAGE ; Voir BRAVOURE.

COURONNE ; A l'occasion de la victoire, un seigneur envoie une couronne de fleurs à Eustache, 274 ; un roi offre sa couronne au fils qui trouvera la meilleure cantatrice et cuisinière, 287.

COUSINES ; Baptiste va à Montréal afin de visiter de fausses cousines, 207.

COUTEAU ; Un garçon se coupe le cou à l'aide d'un couteau en vue de libérer sa tête prisonnière dans une fissure de rocher, 202.

CRAMPONS ; En brisant un œuf que lui a donné une fée, Florine trouve quatre crampons ; elle fixe ces instruments à ses doigts et orteils, et grimpe jusqu'au sommet de la montagne de glace, 299.

CRIQUET ; Une princesse attrape un criquet et le cache sous une assiette ; elle demande au devineur ce qu'elle tient sous l'assiette ; le devineur s'écrie que « Criquet (son nom) est pris », 225.

CROIX ; Un chevreuil portant une croix au front, apparaît au général Placide, 269.

CRUCHE ; Le seigneur donnait facilement une cruche de vin à son hôte, 273.

CUISINIÈRES ; Jean de Calais est engagé par des cuisinières ; l'une remarque le mouchoir de la princesse et en avertit la princesse, 77s ; une fille sauvée par un pêcheur se montre une cuisinière de grand talent, 233 ; grâce au don d'une fée, une princesse devient une cuisinière hors pair, 285s.

CULTIVATEUR ; Un cultivateur, père de dix-neuf fils, cherche un parrain pour le dernier, 95 ; un cultivateur part à la recherche d'un travail rémunérateur pour payer ses dettes ; la veille de son retour il rencontre une vieille qui lui donne trois conseils ; il écoute les conseils de la vieille et revient chez lui dans une certaine aisance, 161s ; un vieux cultivateur, nommé Pierre, tente de faire marier son fils, 205ss ; un cultivateur tue des cochons pour l'hiver et se les fait voler ; il part avec sa femme à la recherche des voleurs, 245ss ; un cultivateur et sa femme partent en voyage et laissent la ferme à la garde de leurs filles, 261 ; les deux fils d'Eustache sont adoptés par des cultivateurs, 271.

CURÉ ; Un homme se présente chez le curé pour retrouver sa famille, 195. Voir PRÊTRE.

CURIOSITÉ ; Pour avoir maîtrisé sa curiosité, un voyageur guérit une femme, 163 ; malgré l'interdiction d'une vieille fée, une jeune fille ne peut tenir sa curiosité et entre dans une chambre interdite, 230.

DAVID, le fils paresseux d'un défricheur, est chassé par son père ; arrivé à une ville, il entend les plans de rendez-vous d'un prince et d'une princesse ; il se déguise en prince et gagne la chambre de la princesse ; à l'aide de la princesse il convainc le roi qu'il est un prince riche ; il épouse la princesse ; au cours d'un voyage de retour chez ses parents, il perd tous ses biens en jouant aux cartes ; la princesse vient le chercher et regagne tous ses biens, 11 à 19.

DÉCISION ; Jean de Calais, en guenilles et barbu, prend une décision : aller demander du travail aux cuisinières du château, 77.

DÉCOURAGEMENT ; Découragé de vivre dans la misère, un jeune couple quitte la région, 175.

DÉFAITES ; Multiples défaites de l'armée après le départ du général Placide, 272.

DÉFENSE ; Aladin défend à la princesse de vendre la lampe magique, 145.

DÉLAI d'un mois accordé à La Belle pour aller voir ses parents, 37.

DENTS ; Décidé de tuer Ti-Jean d'un coup de masse, le géant se fait casser toutes les dents par une bûche qu'il a prise pour la tête de sa victime, 55 ; un renard reçoit en partage la chair d'un chevreuil à cause de ses dents acérées, 309.

DÉPENSES ; Les dépenses excessives d'un marchand entraînent sa faillite, 31.

DETTES ; Jean de Calais paie la dette d'un mort et lui fait donner la sépulture. Plus tard, ce mort reconnaissant viendra récompenser Jean de Calais d'avoir payé sa dette, 70, 77.

DEVINEUR ; Un vieux Français, soi-disant devineur, retrouve la bague d'une princesse, 224.

DIABLE ; Ti-Jean bat et chasse un diable qui hantait un château, 57 ; des voleurs, installés au pied d'un arbre, sont effrayés par une peau de bœuf et se croient poursuivis par le diable, 248.

DISPARITION ; Un étranger fait disparaître le château et la femme d'Aladin grâce à la lampe magique, 148.

DOCTEUR ; Déguisé en docteur (médecin), Corbeil visite la princesse, 124s.

DOIGTS ; Voir CRAMPONS.

DOMESTIQUE ; Le roi envoie un de ses domestiques, un noir, pour obtenir des nouvelles de Ti-Jean, enfermé dans un château hanté. Ti-Jean prend le domestique pour le diable, 57 ; Jean de Calais, nouvellement arrivé de son île déserte s'engage comme domestique dans le château où vit sa femme, 77 ; une domestique vole la bague d'une princesse, 223.

DON ; Deux fées font un don à une princesse naissante : belle voix et talents culinaires, 285.

DUPERIE ; Voir TOUR.

EAU ; Une femme se débarrasse de deux bossus au moyen d'eau bouillante, 170.

ÉCHELLE dont David se sert pour rejoindre une princesse à sa fenêtre, 13.

ÉCOLE ; Dès qu'il en a l'âge, on envoie Ti-Jean à l'école, 96.

ÉCOLIER qui raconte au roi un mensonge horrible et le fait s'écrier "Tu as menti ! », 201s.

ÉCORCE ; Ti-Jean recouvre d'écorce le trou qu'il a creusé dans le tronc d'un arbre, 53.

ÉCRITEAU ; Pancarte de Corbeil annonçant qu'il est médecin, 124 ; un Français porte un écriteau qui le désigne comme devineur, 223

ÉCURIE ; Une vieille désigne deux petits chevaux de son écurie et demande à Ti-Jean de les atteler à un carrosse, 102.

ÉGLISE ; En sortant de l'église la princesse achète de Corbeil des pommes magiques, 124.

ÉGYPTE ; Au cours d'un voyage d'exil vers l'Egypte, le capitaine du navire tombe amoureux de la femme d'Eustache à cause de sa beauté, 270.

ÉLISABETH l'une des deux esclaves que Jean de Calais rachète des mains des pirates, 71.

EMPLOI ; Ti-Jean-sans-peur se présente chez des géants et leur demande un emploi, 51 ; Ti-Jean se présente chez un roi et lui demande un emploi, 56 ; Corbeil rejoint ses frères lors d'un voyage à la recherche d'emplois, 116 ; une princesse accepte un emploi en dehors de sa ville, 298.

EMPRUNTS ; Ayant dû effectuer de gros emprunts pour satisfaire les désirs de ses filles, un marchand fait faillite, 31.

ENCAN ; Un jeune couple vend tous ses biens à un encan et part en voyage, 175.

ENFANT ; La femme de Jean de Calais donne naissance à un enfant. Plus tard le mort reconnaissant demandera à Jean la moitié de cet enfant, 72, 77, 79 ; les deux enfants de Placide prennent les noms de Calixte et Carélice lors de leur conversion à la religion catholique, 270 ; des parents trouvent à leur porte un enfant déposé dans un panier, 309.

ENTÊTEMENT de David à ne plus vouloir travailler, 11 ; une fille, pour avoir refusé de dire la vérité à une fée, est punie de son entêtement, 231.

ENTRAÎNEMENT ; Les soldats d'Eustache subissent un entraînement rigoureux avant de se lancer dans la bataille, 274.

ÉPAVE ; Une fois tombé à l'eau, Jean de Calais se cramponne à une épave, 75.

ESCLAVES ; Jean de Calais achète deux esclaves aux mains des pirates, 71.

ÉTABLE ; Dans l'étable d'un château, un ancien marchand découvre une stalle apprêtée pour un cheval, 33.

ÉTUDE ; Le prince Jean de Calais n'a d'autres distractions que ses livres et ses études, 69s.

EUSTACHE ; Le général Placide va à la chasse dans la forêt ; il se perd et rencontre un chevreuil qui lui recommande de se convertir. Placide et sa femme se convertissent et Placide prend le nom d'Eustache ; ils sont exilés par le roi et au cours d'un voyage en Egypte, Eustache et ses fils sont jetés à la plage par le capitaine ; la femme du général est enlevée par les pirates. Les deux fils d'Eustache sont volés par des bêtes sauvages et adoptés par des cultivateurs ; Eustache vit chez un seigneur et, retrouvé par ses soldats, accepte de conduire l'armée du roi. L'armée est victorieuse et Eustache, en retrouvant sa femme, apprend que ses aides-de-camp sont ses fils ; la famille est mise à mort par le roi, 269ss.

ÉVÊQUE ; L'évêque bénit le mariage du prince et de La Belle, 39 ; on fait venir l'évêque pour marier Corbeil et la princesse, 126 ; l'évêque bénit le mariage d'Aladin de nouveau, 149.

EXAGÉRATION ; En exagérant son pouvoir, Ti-Jean convainc les géants qu'il est plus fort qu'eux, 52s ; exagération d'un écolier qui veut épouser une princesse, 201s.

EXCRÉMENT ; voir POT, BOTTES, TOUR.

EXIL ; Eustache et sa famille sont envoyés en exil par leur roi, 270.

EXPLICATION ; Un père explique à sa fille ses mésaventures au cours d'un voyage, 35 ; en recevant des explications de sa femme, un cultivateur se rend compte que les conseils d'une vieille cartomancienne étaient justes, 164.

EXPULSION ; Le roi expulse Jean de Calais de son château parce qu'il a épousé une esclave, 72.

FAIM ; Affamé par une longue marche, Pierre mange trop de ragoût, 177.

FAMILLE ; Un garçon quitte sa famille pour aller gagner de l'argent, 195.

FANFARONNADE ; Ti-Jean-sans-peur laisse entendre à des géants qu'il peut prendre d'une seule brassée, le bois contenu dans un câble de deux cents pieds et lancer une canne de fer de deux cents livres à son frère dans le ciel, 52, 54.

FARINE ; Voir GÂTEAU.

FATIGUE ; Rompu par la fatigue, Baptiste renvoie une fille qui l'accompagne à sa chambre, 209.

FAUX PRINCE ; Le déguisement de David le fait passer pour un faux prince et lui permet d'entrer dans la chambre d'une princesse, 13.

FÉE qui a métamorphosée un prince en bête monstrueuse annonce à La Belle qu'en promettant d'épouser le prince, elle l'a libéré, 39 ; une vieille fée enlève une fille et l'installe dans un beau château et lui interdit d'entrer dans une chambre. La fille désobéit mais refuse de l'admettre. En guise de punition, la fée lui enlève la parole et abandonne sur une île. Quelques années plus tard, elle retrouve la fille et tue ses fils ; la fille refuse toujours d'admettre d'être entrée dans la chambre ; grâce à son entêtement, la fille libère l'âme de la vieille de l'enfer, 229 à 236 ; trois fées font

des dons à une jeune princesse, 285 ; une reine demande à une fée d'amorphoser un prince en oiseau. À l'aide d'une fée, Florine retrouve le prince, 298ss.

FEMME ; Jean de Calais voit, sur le pont d'un bâtiment corsaire, deux femmes attachées à des mâts, 71 ; la femme d'un hôtelier était atteinte d'une maladie qui la rendait très maigre ; grâce au manque de curiosité d'un cultivateur elle est guérie, 162s ; un jeune homme avait épousé une petite femme de beauté peu ordinaire, 175 ; Baptiste rencontre une femme qui prétend être sa tante ; elle le mène à une maison où se trouvent une vingtaine de filles ; en se couchant, il est projeté dehors et ne peut plus entrer, 208s ; une femme dépose un bébé dans les bras de Baptiste et prend la fuite, 209 ; la femme d'un cultivateur donne trois cochons à des voleurs, 245s ; la femme de Placide lui raconte qu'elle a eu un rêve où un chevreuil lui a fait promettre de se convertir à la religion catholique, 270 ; un homme et une femme avaient un fils unique, ils adoptent un enfant trouvé, ils le nomment Ti-Jean, 309.

FENÊTRE par laquelle David peut rejoindre une princesse, 13 ; à sa fenêtre, Ti-Jean aperçoit un domestique noir qu'il prend pour le diable, 57 ; trois frères perdus dans la forêt découvre une maison dépourvue de portes et de fenêtres, 116 ; une princesse dépose sa bague sur le rebord d'une fenêtre et la perd, 223. Voir aussi PORTES.

FER ; Lors d'un concours de force, Ti-Jean fait croire au géant qu'il lance une canne de fer à son frère, forgeron dans le ciel, 54. Voir aussi CLÔTURE.

FERME sur laquelle s'installe un marchand ruiné, 31 ; au sortir d'une forêt, Ti-Jean aperçoit une belle ferme, propriété de trois géants, 51.

FEU ; Un roi hérétique fait fabriquer un fourneau et y place Eustache et sa famille ; au bout de quatre jours, on ouvre le fourneau et ils sont morts, mais le feu ne les a pas touchés, 276.

FÈVE ; Tige de fève qui permet à un écolier de grimper dans les airs et de raconter au roi un mensonge horrible, 201s.

FÉVRIER ; Un homme, après avoir volé un cochon, se présente de nouveau chez une femme folle et, en changeant son nom (Février) vole un deuxième cochon, 244.

FILLE ; Une jeune fille épouse un bossu très riche qui l'isole dans sa maison. Elle tue les deux frères du bossu et, après la mort de son époux, épouse son ancien ami, pauvre mais aimable, 169ss ; Baptiste tente de baiser une fille, mais se fait rabrouer, 206 ; trois filles marchent le long d'une route ; en voyant un vieux cabriolet tiré par un vieux cheval, les filles rient ; la vieille fée les punit, 229 ; une fille courtisée par deux compagnons sert de la fausse boisson à l'un d'eux ; il se venge en faisant sécher des excréments et lui offre en tabac, 256 ; trois filles gardent la ferme pour leur père ; trompées par un colporteur, elles le retrouvent et reprennent leur argent, 261ss ; une jeune fille douée d'une belle voix et d'un talent de cuisinière, est transformée en souris par une fée ; elle fait rire la fée trois fois et reprend la forme de princesse, 287s ; une jeune fille appelée Florine, persécutée par sa belle-mère à cause de sa beauté, obtient sa liberté et finit par épouser un prince, 298ss ; un roi était obligé de donner sa dernière fille à Barbe-Bleue, 319.

FILLEUL ; Un roi envoie son filleul, Ti-Jean, à l'école. Un étranger s'empare du titre de filleul du roi, 96.

FILLEULE ; Une vieille fée enlève une fille et convient de l'appeler sa filleule, 229.

FILS ; Trois fils de défricheur : Pierre, Henri et David, 11 ; le fils d'un marchand ruiné s'occupe de la ferme de son père pendant que ce dernier est parti à la ville, 32 ; un homme et une femme ont un fils unique, 309.

FIRMAMENT ; Ti-Jean fait croire aux géants qu'il lancera la canne de fer vers le firmament où réside son frère forgeron, 54.

FLACON ; Corbeil reçoit d'une couleuvre un flacon qui ne se vide jamais, 120. Voir aussi BOUTEILLE.

FLAMME ; En entrant dans une chambre interdite, une fille voit une vieille vêtue en blanc au milieu d'une flamme, 230.

FLEURS ; Voir COURONNE.

FLORINE, à cause de sa beauté, est enfermée par sa belle-mère quand un prince devient amoureux d'elle ; elle est libérée et à l'aide d'une fée retrouve son prince et l'épouse, 298ss.

FOIN ; Hébergé par un seigneur, Eustache s'occupe aux travaux des foins ou des semailles, 272.

FOLIE ; Une femme folle donne à des étrangers des cochons que son mari destinait à leur nourriture d'hiver, 245s.

FONTAINE près de laquelle La Belle trouve un monstre qui se meurt, 38.

FORCE ; Engendré au cours d'une tempête, Ti-Jean se sent doué d'une grande force. Il est vainqueur dans plusieurs concours de force avec les géants, chasse le diable d'un château hanté ; il perd sa force pour avoir eu peur d'une perdrix, 51 à 58.

FORÊT ; Un pauvre paysan exploite une bande de terre en pleine forêt, 11 ; après avoir suivi une route en pleine forêt, un ancien marchand découvre un château, 33 ; Ti-Jean perd sa route au cours d'une partie de chasse. Il est entraîné dans la forêt par trois géants en vue de couper le bois de chauffage, 51 ; en essayant de prendre un raccourci, Pierre, Baptiste et Corbeil se perdent dans la forêt, 116 ; un carrosse suit pendant quatre jours une route tracée dans une forêt, 229 ; au cours d'une chasse, le général Placide se perd dans la forêt, 269.

FORGERON ; Ti-Jean s'adresse faussement à son frère, qui, selon lui, est forgeron dans le firmament, 54.

FORTUNE ; Héritière de la fortune d'un riche bossu, son premier mari, une jeune femme épouse son amant d'autrefois, 171.

FOULE ; Dans une ville étrangère, Jean de Calais aperçoit une foule qui s'amuse avec la tête d'un mort, 70.

FOURGON ; Un policier fait monter Baptiste dans un fourgon cellulaire et le mène en prison, 210.

FOURMI ; Grâce à son cadeau qu'il a donné aux fourmis, Ti-Jean reçoit leur aide quand il doit trier une quantité de grain, 100 ; une fourmi donne une aile à Ti-Jean pour le remercier du partage équitable d'un chevreuil, 310.

FOYERS ; Différents membres du diable tombent de la cheminée d'un foyer pendant que Ti-Jean y fait cuire son souper, 56s.

FRANÇAIS ; Un Français, soi-disant devineur, trouve la bague d'une princesse, 224s.

FRÉQUENTATION ; Deux garçons fréquentent la même fille, 255.

FRÈRES ; Les deux frères de David réagissent contre sa paresse, 11s ; les deux frères d'un bossu lui rendent visite, le bossu refuse de leur montrer sa femme ; les frères retournent chez le bossu et rencontrent sa femme ; elle les cache dans une caisse et les ébouillante, 169s ; les deux aides-de-camp d'Eustache, en échangent des souvenirs, découvrent qu'ils sont frères, 275 ; la dernière épouse de Barbe-Bleue invente un stratagème (chanson) qui permet à ses frères de venir la sauver, 319s.

FRONT ; Un chevreuil, portant une croix dorée au front, apparaît à Placide, 269 ; Eustache avait reçu une blessure au front et il avait conservé une large cicatrice au cuir chevelu, 273.

FRUITS ; Pendant sept ans Jean de Calais se nourrit des fruits sauvages qu'il trouve sur une île, 75.

FUSIL ; Lors d'un concours où il s'agit de démontrer la force de son souffle, Ti-Jean tire un coup de fusil dans le front d'un bœuf. Le géant croit que le bœuf a reculé sous la pression du souffle de Ti-Jean, 53.

GARÇON ; Un jeune garçon allait à la même école qu'une jeune princesse et se lie d'amitié avec elle, 141 ; un garçon quitte sa famille pour aller gagner sa vie ; après quarante-cinq ans il revient et apprend que ses parents sont morts et sa sœur est devenue religieuse, 195s ; un vieux garçon, trop timide pour fréquenter les filles, est envoyé à Montréal par ses parents pour y rencontrer de faux parents, 207 ; une fée tue les garçons d'une jeune femme parce que celle-ci ne veut pas avouer son mensonge, 234.

GÂTEAU ; En mêlant de la farine et de l'eau, une princesse fait un gâteau sans pareil, 286.

GÉANTS ; Ti-Jean-sans-peur obtient un emploi chez des géants qui essaient d'évaluer la force du jeune homme en lui proposant plusieurs concours, 51ss ; Ti-Jean envoie un géant à une ville lui chercher une calèche et un cheval, 58 ; Ti-Jean donne une cargaison de bœuf aux géants, en retour les géants lui viennent en aide lorsqu'il doit construire un énorme pont et atteler deux poneys à un carrosse, 98, 102.

GÉNÉRAL ; Voir EUSTACHE.

GÉNIES ; Sept génies sortent d'une lampe magique et obéissent aux désirs d'Aladin, 143.

GLACE ; Voir MONTAGNE.

GLAÇON ; Un garçon se cramponne à un glaçon attaché à la lune, 202.

GLISSOIRE ; Une princesse se fait fabriquer une glissoire qui jette Corbeil à la mer, 121s.

GOLO, ancien amant de Sirbel Constance, jette Jean de Calais à l'eau et essaie plus tard d'épouser son ancienne amie, veuve du prince noyé, 75ss ; Golo est condamné à travailler jusqu'à la fin de ses jours, 80.

GOURMANDISE ; À cause de sa gourmandise, une princesse prend deux bouchées de pommes magiques qui lui font pousser des cornes, 124.

GRAIN ; Ti-Jean fait cadeau d'un bâtiment de blé à des fourmis. Celles-ci viennent l'aider à accomplir une tâche très difficile : trier du grain, 100.

GRANGE ; Ti-Jean doit recouvrir le toit d'une grange au moyen de plumes, de couleurs différentes et à l'épreuve de l'eau ; à l'aide des aigles, il accomplit cette tâche, 100s.

GROS-PIERRE, serviteur d'un seigneur, suit les ordres du seigneur pour se débarrasser de l'époux d'une jolie femme, 177s.

GUÉRISON ; La guérison de la femme d'un hôtelier due à la discrétion d'un visiteur, 163.

GUERRE ; Une guerre éclate et les anciens soldats d'Eustache se mettent à sa recherche, 272.

HABIT ; David se fait fabriquer un habit de prince en papier, 13 ; au cours de ses sept ans sur une île, Jean de Calais ne peut renouveler ses habits, 75 ; un avocat prête à un pauvre client un bel habit et un chapeau haut-de-forme pour paraître en cour, 189 ; Baptiste vole l'habit et le chapeau d'un cadavre ; à sa sortie du cimetière, un homme croit voir le cadavre et se sauve, 211.

HANTÉ ; Ti-Jean réussit de libérer un château hanté par le diable, 57.

HENRI nom d'un des trois fils d'un pauvre paysan, 11.

HÉRITAGE ; La veuve d'un riche bossu hérite de tout son argent et épouse le boueur, 171.

HOMME ; Un homme mystérieux se présente à Jean de Calais sur l'île et s'offre à le transporter au château de sa femme, 76s ; un jeune homme arrête Ti-Jean sur la route et lui enlève une lettre précieuse, 96 ; Corbeil rencontre un homme qui lui conseille de vendre des pommes à la princesse, le jour de son mariage, 123 ; un homme demande à Baptiste d'aller enlever les bijoux d'un cadavre, 210 ; un homme et une femme qui n'avaient qu'un fils trouvent un enfant dans un panier et le nomment Ti-Jean, 309.

HOSPITALITÉ ; Une princesse demande l'hospitalité chez des paysans, 18s ; un jeune couple demande l'hospitalité chez un seigneur, 176.

HÔTEL ; A un hôtel David joue aux cartes avec une hôtelière ; il perd tous ses biens, 17 ; un cultivateur s'arrête à un hôtel pour la nuit ; dans la salle à manger, il voit une femme très maigre dans une chaise ; se souvenant du conseil d'une cartomancienne, il ne pose aucune question à son sujet ; sa discrétion guérit la femme qui reprend son allure normale, 163 ; trois filles retrouvent dans un hôtel un colporteur qui les a trompées, 263 ; Florine loue une chambre à l'hôtel près de celle du prince, 300.

HÔTELIER ; L'hôtelier et le cultivateur qui retourne chez lui après une longue absence ; la femme maigre et le visiteur. . . 162 ; un hôtelier chasse de son établissent un colporteur qui semblent tenir des propos malpropres ; le colporteur a été victime d'une ruse de trois jeunes paysannes pleines d'esprit, 264.

HUMILIATION ; Un roi est humilié d'avoir envoyé une princesse garder des moutons, 74.

ÎLE ; Jean de Calais, jeté à la mer par Golo, s'agrippe à une épave et met le pied sur une île, 75 ; des géants construisent pour Ti-Jean un pont entre le continent et une île, 102 ; jeté à la mer, Corbeil se retrouve sur une île, 122 ; une vieille abandonne une fille sur une île, 231.

IMMONDICES ; Une princesse remplit une chaudière d'immondices et fait dire "merde" à un soi-disant devineur, 225.

IMPATIENCE ; Le sorcier s'impatiente du retard d'Aladin et le renferme dans le souterrain, 242.

IMPOSTEUR ; Un imposteur prend la place de Ti-Jean auprès du roi, 96.

INFORMATION ; Sirbel Constance, princesse tombée entre les mains de pirates, devenu épouse de Jean de Calais, n'a jamais donné d'information au sujet de ses origines, 73.

INQUIÉTUDE de la reine à la vue de la vie solitaire de son fils, 69.

INSTITUTEUR ; Un instituteur devient amoureux d'une fille muette, 233.

INTERDICTION ; Un bossu interdit à sa femme de recevoir tout visiteur, même ses parents, 169.

INVITATION ; Un roi invite un faux prince à venir veiller à son château, 16 ; Eustache invite des soldats à sa tente ; ils causent et finissent par découvrir qu'Eustache est le militaire recherché, 273.

JABOT ; Un roi retrouve une bague dans le jabot d'un jars, 225.

JALOUSIE de deux jeunes filles aiguisée par les robes somptueuses de leur sœur cadette, 38 ; jaloux de Jean de Calais, Golo le jette à la mer, 75 ; un bossu était tellement jaloux de sa femme qu'il ne lui permettait même pas de voir ses parents, 169 ; jaloux de l'attention que porte une fille à son compagnon, un homme lui joue un tour, 256 ; une reine est jalouse de la beauté de sa belle-fille, 297.

JAMBES ; Deux jambes d'homme tombent de la cheminée d'un foyer, 56.

JANVIER ; Un homme du nom de Janvier se présente chez une femme folle. Son mari avait affirmé qu'il gardait la viande de cet animal pour janvier (mois), elle donne le cochon à Janvier, 245.

JARDIN ; Trois domestiques entraînent un devineur dans un jardin et lui remettent une bague volée, 224.

JARS ; Un devineur fait avaler à un jars une mie de pain contenant une bague ; en tuant le jars, le roi retrouve la bague, 224.

JEAN de Calais, fils d'un roi, part en voyage sur mer et fait enterrer le cadavre d'un homme qui est mort endetté. Au cours d'un second voyage, il achète deux esclaves sur un bateau pirate. Pour avoir épousé l'une de ces deux esclaves, il est chassé du château de son père et vit pauvrement. Plus tard, il découvre que sa femme est fille de roi. Trahi par un ancien amant de sa femme, il est jeté à l'eau, vit sept ans sur une île, est sauvé par le mort reconnaissant ; revenu au château de son beau-père, il se fait reconnaître à sa femme et fait punir l'ancien amant qu'elle avait décidé d'épouser, 69 à 80.

LA BELLE ; Fille cadette d'un marchand ruiné, La Belle doit, pour sauver son père, se rendre chez un monstre : ce dernier pourvoit à tous ses désirs mais ne peut convaincre La Belle de l'épouser. La Belle va visiter ses parents, mais elle tarde de revenir. Elle trouve le monstre mourant et lui annonce son désir de l'épouser. . . aussitôt surgit un prince qui épouse La Belle, 35 à 39.

LAMPE ; Un sorcier envoie Aladin dans un couloir souterrain pour en rapporter une lampe merveilleuse ; Aladin découvre que cette lampe est protégée par des génies, 142ss. Voir LUMIÈRE.

LANCEMENT ; Concours entre le géant et Ti-Jean : lancement d'une lourde canne de fer, 54

LANIÈRE ; Longue lanière fabriquée d'une peau de pou, 202 ; Voir POU.

LECTURE ; Le prince Jean de Calais consacre tous ses loisirs aux lectures, 69.

LETTRES ; Sur le mouchoir que gardait Jean de Calais étaient gravées le nom de sa femme, 76 ; un imposteur enlève une lettre à Ti-Jean et se présente au château sous le titre de filleul du roi, 96.

LEVIER ; Après s'être coupé le cou, un garçon cherche un levier pour retirer sa tête d'une fissure de rocher, 202.

LION ; Un lion s'empare d'un des fils d'Eustache ; des cultivateurs éloignent le lion et adoptent le garçon, 271 ; satisfait d'un partage que fait Ti-Jean d'un chevreuil, le lion lui donne une de ses barbes ; à l'aide de la barbe il deviendra le lion le plus terrible de l'univers. En possession de ce secret, Ti-Jean se transforme en lion et tue un lion qui devait dévorer une princesse, 310ss.

LIT aménagé dans une alcôve où couche une princesse, 19 ; lit préparé pour un ancien marchand dans un château habité par un monstre, 33. Voir CHAMBRE.

LIVRES de lecture destinés à une jeune filles, prisonnière d'un monstre, 35 ; Jean de Calais se concentrait seulement sur ses livres, 69.

LONGUE-VUE dont se sert David pour scruter de faux bâtiments de marchandises, 14s ; à l'aide d'une longue-vue, un pêcheur et son petit-fils découvre une fille abandonnée sur une île, 232.

LOUP ; Après avoir laissé son fils sur la berge de la rivière pour transporter l'autre, Eustache voit un loup enlever le premier, 271.

LUMIÈRE ; Dans une pièce sombre, Corbeil souhaite de la lumière et trois lampes apparaissent, 117.

LUNE ; D'une tige de fève très élevée, un écolier saute sur la lune, 201.

MAGASIN ; Pour stimuler sa richesse, David fait croire au roi qu'il veut s'ouvrir un magasin, 14s ; deux importants magasins tenus par un marchand qui fera bientôt banqueroute, 31 ; à la veille de son retour chez lui, un cultivateur entre dans un magasin et fait la connaissance d'une cartomancienne, 161.

MAGIQUE ; Voir BAGUE.

MAISON ; Dans une plaine, trois frères découvrent une maison dépourvue de fenêtres et de portes, 116 ; un bossu fait construire une belle maison et y enferme sa femme, 169.

MANTE ; Un jeune homme se couvre d'une mante, prend sa femme dans ses bras et s'échappe de la maison d'un seigneur, 179.

MANTEAU ; Une couleuvre donne à Pierre un manteau qui le rendra invisible, 120.

MARCHAND ; Un marchand ruiné s'établit sur une ferme à la campagne. A l'occasion d'un voyage en ville, il s'arrête à un château, vole une rose pour sa cadette et se fait apostropher par un monstre qui le menace, 31ss.

MARCHANDISES ; Pour tirer son fils de la solitude, un roi décide de l'envoyer chercher des marchandises dans un pays lointain. Le prince dépense tout son argent à faire enterrer le cadavre d'un homme endetté. Deux ans plus tard, le même prince part sur la mer en quête de marchandises ; il achète deux esclaves dont l'une devient son épouse. Plus tard cette épouse lui conseille d'aller chercher des marchandises dans une ville où elle est née, 69ss.

MARCHES ; Voir COUPLET.

MARIAGE ; Un roi donne sa fille en mariage à David, 16 ; mariage de La Belle et de son prince, 39 ; le roi donne sa princesse en mariage à Ti-Jean, 57 ; le roi ne peut accepter le mariage de Jean de Calais à une esclave, 72 ; Ti-Jean épouse la plus belle princesse de l'univers, 103 ; le matin de son mariage, une princesse achète de Corbeil trois pommes magiques, 124 ; Aladin épouse une princesse, 144 ; après le mariage d'une jeune fille à un bossu, ce dernier devient jaloux et isole sa femme, 169 ; une princesse est offerte en mariage à celui qui fera dire au roi "Tu as menti !", 201 ; un instituteur épouse une fille muette dont il ne connait pas la lignée, 233 ; une princesse (souris blanche) démorphosée épouse un prince, 288 ; la princesse Florine se marie à un prince, 301.

MARS ; Après avoir volé deux cochons à une fermière faible d'esprit, un voleur se nomme Mars et prend son troisième cochon, 246.

MASSE ; Un géant frappe de sa masse ce qu'il croit être la tête de Ti-Jean, 55.

MASURE ; Jean de Calais et son épouse, chassés du château du roi, vont demeurer dans une masure, 72.

MATELOTS ; Voir CAPITAINE.

MÉDECIN ; Corbeil se fait passer pour médecin, 124.

MÉDECINE ; Un jeune homme boit un verre de médecine laxative croyant que c'est du vin, 178.

MENACE ; Deux fils menacent leur père de quitter la maison s'il ne chasse pas leur frère David, 11 ; menace d'un monstre à l'endroit d'un homme qui lui a volé une rose, 33s ; le sorcier profère des menaces à l'adresse d'Aladin pour le décider à déplacer une roche, 142 ; une vieille fée menace une fille de grands malheurs, si elle refuse de déclarer sa visite d'une chambre interdite, 231s.

MENSONGE ; Mensonge horrible d'un écolier oblige un roi à lui offrir sa princesse en mariage, 201 ; pour la punir d'un mensonge, une fée enlève la parole à une fille et l'abandonne sur une île, 231.

MER ; David se poste au bord de la mer, dans l'attente de marchandises, 14s ; après avoir perdu tous ses biens, Corbeil est jeté à la mer par la princesse, 122 ; tout cadavre trouvé dans les rues était jeté à la mer, 170 ; une fée installe une fillette dans un château près de la mer, 229 ; après avoir perdu ses deux fils, Eustache continue sa route, le long de la mer, 271.

MESSES ; Un voyageur demande au curé de chanter cinquante grand'messes : il veut en faire payer le coût par son beau-frère, c'est-à-dire Notre-Seigneur, l'époux de sa sœur, 196.

MÉTAMORPHOSE ; Un prince amorphosé en monstre est libéré lorsque La Belle promet de l'épouser, 39 ; une princesse était métamorphosée dans une sorte d'amas de guenilles, 100 ; afin de démorphoser trois princesses, Corbeil et ses frères promettent de coucher chaque soir pendant un an, avec trois princesses, sans les toucher, 118 ; une princesse est amorphosée en souris blanche, 287 ; un prince est amorphosé en oiseau, 298.

METS ; Dès que Corbeil souhaite des mets, ils apparaissent sur la table, 117.

MEURTRE ; Après avoir tué deux bossus, une femme se débarrasse des cadavres. Le vidangeur tue le mari de la meurtrière croyant qu'il s'agit d'un bossu ressuscité, 171 ; une mère est accusée du meurtre de ses fils, 234.

MIE ; Voir JARS.

MINISTRE ; Baptiste se rend à un cimetière et vole l'habit, le chapeau, la bague et la montre d'un ministre dans son cercueil, 211.

MIROIR utilisé par une hôtelière pour tricher aux cartes, 18.

MISÈRE ; Un jeune couple vivait dans la misère ; l'époux décide de quitter leur région, 175.

MOITIÉ ; Jean de Calais annonce à Sirbel Constance qu'il a promis la moitié de son plus précieux trésor à l'homme mystérieux. Ce dernier vient réclamer ce que lui a promis Jean de Calais, 78.

MONSTRE ; Pour punir un homme d'avoir volé une rose, un monstre repoussant l'oblige à lui amener sa fille au château ; le monstre témoigne beaucoup de bonté à l'endroit de la visiteuse qui le délivrera de sa laideur en l'épousant, 34ss ; Ti-Jean rencontre et devient ami avec le Serpent Vert, un monstre de quarante-cinq mètres de longueur et dont le corps atteignait la grosseur d'une grosse tonne, 98s.

MONTAGNE ; Une reine transporte Truitone et un prince au sommet d'une montagne de glace, 299.

MONTRE ; Baptiste enlève la montre d'un cadavre, 211.

MORT ; Jean de Calais fait enterrer le cadavre d'un citoyen qui est mort endetté. Plus tard ce mort lui apparaît sur une île isolée et le ramène au château de son beau-père, 70ss ; de retour après une absence de quarante-cinq ans, un garçon apprend que ses parents sont morts, 195 ; Eustache, sa femme et ses enfants sont morts dans le feu de la fournaise, mais leurs corps restent intacts, 216.

MOUCHES ; Pour expliquer l'effet d'une soi-disant taloche, Ti-Jean raconte à un géant qu'il a fait ce geste en vue de chasser les mouches, 55.

MOUCHOIR ; Jean de Calais conserve un mouchoir sur lequel est écrit le nom de sa femme Sirbel Constance, 76 ; une jeune fille tente de nettoyer une clé avec un mouchoir, 230 ; Florine conserve dans un précieux mouchoir des bijoux reçus de son prince, 300.

MOUTONS ; Le roi avait envoyé Sirbel Constance et Elisabeth garder des moutons, 74s.

MUETTE ; Une fille devient muette sous l'effet d'un sort de vieille fée, 231.

MUSCADE ; Des voleurs, en train de manger leur soupe au pied d'un arbre, souhaitent recevoir de la muscade. Une femme folle cachée dans l'arbre envoie ses excréments aux voleurs, 248.

MYSTÉRIEUX ; Voir HOMME.

NAGE ; Eustache tente de transporter, à la nage, ses deux fils sur l'autre rive de la rivière, 271. Corbeil nage toute une nuit, 122.

NAISSANCE ; Sirbel donne naissance à un fils, 72 ; une jeune femme donne naissance à deux fils qui sont tués par une vieille fée, 233s ; une reine donne naissance à une fille qui reçoit trois dons de trois fées, 285.

NAÏVETÉ ; Baptiste est tellement naïf à l'égard des filles qu'il en insulte une, lors d'une veillée, 206.

NAVIRE ; Voir CAPITAINE.

NÈGRE ; Un roi envoie son domestique, un nègre, voir si Ti-Jean est toujours en vie dans le château hanté, 57.

NIX ; Un avocat conseille à Pierre de ne répondre que Nix et Nox aux questions du juge ; grâce à ce tour, Pierre gagne le procès et garde aussi l'habit de l'avocat, 189s.

NOCES ; Les noces du prince et de La Belle durèrent trois semaines, 39 ; sorte de noces (fêtes) célébrées à l'occasion du retour de Jean de Calais, 79 ; les noces de Ti-Jean et de la princesse ont duré trois semaines, 103 ; noces, lors du mariage d'Aladin à une princesse, 144 ; un instituteur et sa femme célèbrent leurs noces une deuxième fois, 235s ; noces de l'ancienne Souris Blanche et du prince, 289 ; noces de Ti-Jean avec une princesse qu'il a sauvée de la mort, 312.

NOMS ; Pierre, Henri et David, noms de trois fils d'un pauvre paysan, 11 ; Corbeil, Baptiste et Pierre, noms de trois frères, 115 ; trois filles se donnent des noms assez surprenant pour rire d'un colporteur qui les a trompées, 262s.

NOURRITURE ; Une table couverte de nourriture s'offre magiquement à un voyageur et, plus tard, à sa fille La Belle, 33s ; au moment de partir pour aller délivrer le château hanté le roi fournit à Ti-Jean toute la nourriture dont il a besoin, 56 ; isolé sur une île Jean de Calais se contente de fruits, pendant sept ans, pour toute nourriture, 75.

NOUVELLE ; L'homme mystérieux apprend une nouvelle à Jean de Calais isolé dans son île : « Ta femme va se remarier dans deux jours », 76.

NOX ; Voir NIX.

NOYADE ; Le Serpent Vert noie une vieille, 103 ; croyant voir un revenant, un boueur jette un bossu à la mer et le noie, 171.

OBJETS MAGIQUES ; Bague grâce à laquelle La Belle peut aller visiter ses parents, 37 ; trois frères reçoivent des objets magiques de trois princesses amorphosées, 120 ; lampe magique d'Aladin, 143 ; crampons et œufs magiques, 299s ; barbe de lion, 310 ; pommes magiques, 122s.

OEUF ; Une fée donne trois œufs à une princesse ; au besoin, la princesse brisera les œufs, 299 ; un vieux paroissien écoute un sermon du curé sur l'aumône : qui donne gros comme un œuf, reçoit gros comme un bœuf, 187.

OFFRE ; Golo offre à Jean de Calais de l'accompagner sur mer, 74s.

OIES ; La présence de trois oies et d'un jars suggère une ruse à un soi-disant devineur, 224.

OISEAU ; A l'aide d'un génie, Aladin se transforme en oiseau et retrouve sa lampe magique, 146s ; un prince, amorphosé en oiseau, s'arrête chaque soir à un arbre près de la chambre de Florine ; la reine fait placer des rasoirs dans l'arbre ; blessé à l'aile, le prince tombe de l'arbre et est guéri par une fée, 298s.

OR ; Pour se libérer de Ti-Jean, trois géants lui donnent une longue botte de feutre remplie d'or et d'argent, 55 ; sur le mouchoir que gardait Jean de Calais était gravé en lettres d'or le nom de sa femme, 76 ; Aladin avait pris beaucoup d'objets d'or dans le souterrain ; il en envoie à la princesse en cadeau, 142-144 ; un chevreuil portant une croix d'or au front apparaît à Placide, 269 ; Voir aussi LETTRES.

ORAGE ; Un orage de pluie froide s'abat sur une île où est abandonnée une fille, 231.

ORDRE ; Le roi ordonne à Ti-Jean d'aller chercher une princesse, 97.

OREILLES ; Troupeau de cochons dont on ne retrouve que les oreilles et les queues, 55s ; en signe de récompense, un renard donne à Ti-Jean un bout d'oreille et le pouvoir de jouir d'une grande rapidité, 310.

ORGE ; Voir GRAIN, FOURMIS.

ORTEILS ; Voir CRAMPONS.

PAÏENS ; Bataille d'Eustache contre les païens, 274.

PAIN ; Un soi-disant devineur enroule une bague dans de la mie de pain pour détourner les soupçons, 224.

PANACHE ; Une sorte de panache d'orignal pousse sur la tête d'une princesse sous l'effet d'une pomme magique, 124.

PANCARTE ; Corbeil se fabrique une pancarte annonçant qu'il est médecin, 124.

PANIER ; Des parents trouvent à leur porte un enfant inconnu déposé dans un panier, 309.

PAPIER ; Habit de papier que porte David pour visiter une princesse qu'il épousera, 13.

PARENTS ; Les parents de la Belle reçoivent sa visite inattendue, 37s ; Ti-Jean se dit le parent du Serpent Vert, 98 ; fausse parenté entre un voyageur et Aladin, 141.

PARESSE ; À cause de sa paresse, David est chassé de la maison paternelle, 12 ; paresse des deux filles aînées d'un commerçant ruiné, 31.

PARESSEUX ; Ti-Jean traite de paresseux trois géants qui transportent seulement un arbre à la fois, 52.

PARIS ; Une princesse et une hôtelière jouent aux cartes avec des paris en argent, 18.

PAROISSIENS ; Le vieux Pierre, un paroissien a voulu suivre à la lettre la doctrine du curé. Il est traîné en cour. Un avocat, autre paroissien, défend le vieux Pierre, 187ss.

PARRAIN ; Un roi accepte de devenir le parrain du fils d'un cultivateur, 95.

PAUVRETÉ de la maison habitée par les parents du prince David, 19 ; chassé avec son épouse du château royal, Jean de Calais vit dans une grande pauvreté, 72 ; un prêtre, curé d'une paroisse, vivait dans la pauvreté, 187 ; un cultivateur pauvre élevait des cochons pour se procurer de la viande, 245.

PAYSANS ; De pauvres paysans sont les parents de trois fils, dont le plus rusé se nomme David, 11.

PAYSANNE ; Une paysanne croit que la princesse est une femme de mauvaise vie, 19.

PEAU ; Un garçon se taille une longue lanière dans une peau de pou, 202 ; une folle voit une peau de bœuf sur le bord d'une route ; elle l'apporte et s'en sert pour faire peur à des voleurs, 247.

PÊCHE ; Chassé par son père, Jean de Calais gagne sa vie en faisant la pêche, 72 ; un vieux pêcheur amène son petit-fils à la pêche, 232.

PÊCHEUR ; Un vieux pêcheur amène son petit-fils à la pêche et découvre une fillette abandonnée sur une île, 232.

PEINTRE ; Jean de Calais fait venir un peintre pour faire un portrait de Sirbel, son fils et Élisabeth, 72.

PERDRIX ; Pour avoir eu peur d'une perdrix, Ti-Jean-sans-peur perd sa force, 58.

PERTE ; Une malheureuse partie de cartes perdue entraîne pour une hôtelière la perte de ses propriétés, 18 ; à la suite d'une partie de cartes qu'il a perdue, Corbeil est placé dans une glissoire et projeté à la mer, 122.

PEUR de La Belle à la vue d'un monstre repoussant qui réussit graduellement à l'approcher, 35 ; Ti-Jean, né au cours d'un orage, se sent doué d'une grande force et défie la peur. Il tient tête à des géants, chasse le diable d'un château hanté et finalement perd sa force à cause d'une perdrix, 51 à 58 ; peur de Jean de Calais à la vue du mort reconnaissant venu reclamer la moitié de son fils, 79 ; peur d'un écolier qui se promène sur la lune, 202.

PIÈGE ; Un seigneur qui convoite une jolie femme, tend un piège à son époux, 178.

PIERRE (Aussi Gros-Pierre) ; Pierre, nom d'un des trois fils d'un pauvre paysan, 11 ; le vieux Pierre donne sa vache au curé, la vache revient à sa ferme avec les deux vaches du curé ; le curé réclame ses vaches devant la cour. Mais le juge donne gain de cause à Pierre, 187s ; Pierre, père de Baptiste, tente de convaincre son fils de fréquenter les filles ; il invente une ruse et envoie Baptiste à Montréal visiter des tantes qui n'existent pas, 205ss.

PIRATES ; Deux femmes, refusant de se rendre aux désirs des pirates, devaient être mises à mort, 71.

PISTOLETS ; A l'aide de ses pistolets, la princesse force un hôtelière à ne pas tricher aux cartes, 18 ; un cultivateur tire son pistolet de sa poche pour se venger de ce qu'il croit être l'infidélité de sa femme ; il remet son pistolet en place et le lendemain reçoit des explications de sa femme, 163s.

PLACIDE ; Voir EUSTACHE.

PLAINTES de Pierre et Henri à l'endroit de leur frère David, 11s.

PLAGE ; Eustache est jeté dans une chaloupe en compagnie de ses deux enfants, et conduit à la plage, 271.

PLAN de rendez-vous que se fixent un prince et une princesse, et dont un jeune homme rusé est témoin, 12 ; un jeune homme imagine un plan pour tromper un seigneur, 179 ; afin de décourager les avances du prince, la reine machine un plan pour que le prince soit changé en oiseau et s'envole, 298.

PLEURS ; Pour mettre fin aux pleurs d'Aladin, le sorcier frappe l'enfant, 142.

PLUME ; Voir GRANGE, AIGLES.

POÊLE ; Ti-Jean décide de coucher près du poêle pour déjouer le plan des géants qui se proposent de le tuer, 54.

POING ; Concours entre un géant et Ti-Jean : enfoncer son poing le plus profondément possible dans un chêne, 53s.

POIS ; Des voleurs en train de manger leur soupe aux pois, au pied d'un arbre, reçoivent de l'eau salée (urine) du Ciel, 247.

POLICIER ; Un policier arrête Baptiste et le mène en prison, 210.

POMMES ; Seul sur une île, Corbeil découvre des pommes transparentes qui ont la vertu de faire pousser des cornes ; plus tard, il trouve une pommier couvert de pommes rouges qui ont la vertu de faire tomber les cornes. Il s'en sert pour se venger d'une princesse, 122ss ; Voir aussi GOURMANDISE.

PONT ; A l'aide des géants, Ti-Jean construit un long pont . . . que le Serpent Vert détruit pour se venger, 102.

PORC ; Ragoût de pattes de porc, 177 ; Voir aussi POURCEAUX.

PORT ; Sirbel Constance conseille à son mari, Jean de Calais, de se diriger vers un port de mer très fréquenté par les bâtiments étrangers, 72.

PORTE ; Dans un château, deux portes conduisent un voyageur à une salle à manger ainsi qu'à une chambre, 33 ; trois frères découvrent une maison sans porte ni fenêtre, 116 ; après avoir refermé la porte d'une chambre interdite, une fille aperçoit du sang sur la clé, 230 ; trois filles demandent à un colporteur de frapper à leur porte ; l'hôtelier fâché par les propos du colporteur, le chasse de l'hôtel, 263.

PORTIQUE ; Corbeil s'installe sous le portique de l'église et vend des pommes magiques à la princesse, 124.

PORTRAIT ; Jean de Calais fait venir un peintre pour faire un portrait de Sirbel, son fils et Élisabeth, 72.

POT ; Pressé de coliques, un jeune homme remplit un pot à l'eau d'excréments, 179.

POU ; Longue lanière fabriquée d'une peau de pou, 202.

POURCEAUX ; Pour forcer le roi à dire « Tu as menti ! », un jeune homme lui dit que sa majesté a déjà gardé les pourceaux, 202.

PRESBYTÈRE ; Le vieux Pierre va au presbytère, en compagnie de sa vache et en fait cadeau au curé, 187.

PRÊTRE ; Le fils d'un cultivateur devient prêtre, 163s ; un prêtre très pauvre, curé d'une paroisse fait un sermon sur la valeur de l'aumône, 187.

PREUVES ; Jean de Calais se sert du mouchoir et de souvenirs pour prouver son identité, 77.

PRINCE ; Un prince qui avait fixé un rendez-vous avec une princesse se fait jouer un vilain tour par un dénommé David, 12s ; prince démorphosé en entendant l'aveu de

La Belle, 39 ; prince tenu à l'écart de son épouse, le jour de son mariage, pour lui éviter de constater que la princesse porte d'affeuses cornes, 124 ; deux princes se mettent à la recherche de la meilleure cuisinière et cantatrice ; un retrouve la princesse-souris qui, démorphosée, se trouve la meilleure, 287s ; un prince, vu la beauté de Florine, ne veut pas épouser la laide Truitone ; pour le punir, la reine le change en oiseau et enfin l'enferme en prison, 297s.

PRINCESSE ; Une princesse reçoit à sa chambre un faux prince nommé David ; pour réussir à l'épouser elle lui prête de l'argent avec lequel il ouvrira un magasin. Plus tard, en quête de son mari parti visiter ses parents, elle joue aux cartes avec une hôtelière et récupère tous les biens que celle-ci avait gagné malhonnêtement, 13 à 18 ; un roi donne sa princesse en mariage à Ti-Jean pour avoir chassé le diable d'un château hanté, 58 ; un roi désire épouser la plus belle princesse de l'univers. Il ordonne à Ti-Jean d'aller la chercher. Ti-Jean réussit à la ramener après avoir accompli quatre tâches difficiles. Ti-Jean finit par épouser cette princesse, 97ss ; trois princesses amorphosées en couleuvres peuvent être libérées seulement par trois frères du même lit, 118 ; Corbeil abandonne ses biens à une princesse qui joue aux cartes, 121ss ; une princesse épouse Corbeil, 126 ; Aladin et une princesse deviennent amis, 141 ; une princesse est offerte en mariage à celui qui fera dire à son père : « Tu as menti ! », 201 ; une princesse enlève sa bague, la dépose sur le rebord de la fenêtre et se la fait voler, 223 ; une princesse reçoit deux dons de deux fées et elle devient une cantatrice et une cuisinière sans pareille ; à l'âge de vingt et un ans elle est transformée en souris ; elle fait rire une fée et est démorphosée, 285 à 288 ; trois princesses, envoyées pour être dévorées par des fauves, sont sauvées par Ti-Jean, 310ss ; une princesse, épouse de Barbe-Bleue, entre dans une chambre interdite ; son époux annonce qu'elle sera mise à mort ; elle envoie chercher ses frères qui la sauvent, 319s.

PRISON ; Golo est jeté en prison pendant la période de réjouissance occasionnée par le retour de Jean de Calais, 79 ; Baptiste se fait mettre en prison, 210 ; la reine fait enfermer un prince dans une prison, 298.

PRIX ; Voir CAPITAINE.

PROCÈS ; Pour paraître en procès, Pierre demande l'aide d'un avocat, 188.

PROCLAMATION ; Jean de Calais fait lire une proclamation disant qu'il paiera toutes les dettes d'un mort, 70 ;

PROJET ; La vieille reine conçoit le projet de renvoyer son fils sur la mer pour le sortir de sa solitude, 71.

PROMESSE ; Un monstre qui s'est vu ravir une rose, fait promettre à un marchand d'amener sa fille au château, 33s ; promesse suivant laquelle une jeune fille ne doit pas être absente du château plus d'un mois, 37 ; promesse que fait le roi de donner sa princesse en mariage à celui qui chassera le diable d'un château hanté, 56 ; Jean de Calais promet à l'homme mystérieux de lui donner la moitié de ce qui lui est plus cher au monde, 77 ; Ti-Jean promet à un imposteur de ne pas dévoiler son secret, 96 ; Corbeil et ses frères promettent de coucher avec trois princesses sans les toucher, 118.

PROPOSITION que fait un monstre à un voyageur qui lui a volé une rose, 34 ; proposition d'un mariage qu'un monstre fait à La Belle et qu'elle refuse, 36.

PROPRETÉ ; Une fille muette, recueillie par un pêcheur se fait admirer par sa propreté et ses talents culinaires, 233.

PROPRIÉTAIRE ; Le monstre annonce à La Belle qu'elle est la propriétaire de tous ses biens, 36.

PUNITION que doit subir un voyageur pour avoir volé une rose sur la propriété d'un monstre, 34 ; en guise de punition, on enlève tous les biens de Golo et on le force à travailler de ses mains, 80 ; pour punir une fille d'un mensonge, une fée l'abandonne sur une île et lui enlève la parole, 231.

QUAI ; Jean de Calais s'amarre au quai d'une ville inconnue ; il y découvre le père de sa femme, roi du pays, 73.

QUEUES ; Troupeau de cochons dont on ne retrouve que les oreilles et les queues, 55s

RADEAU ; Abandonné sur une île, Corbeil se fabrique un radeau et retourne au château de la princesse qui l'a trahi, 123.

RAGOÛT ; On sert un savoureux ragoût à Pierre pour l'encourager à trop manger, 177.

RASOIR ; Une fée a transformé un prince en oiseau ; la reine dispose des rasoirs dans un arbre pour le blesser, 298.

RÉCIT ; Jean de Calais, de retour de voyage, fait à son père le récit de ses aventures : il a dépensé son argent à faire enterrer le cadavre d'un homme endetté, 71.

RECHERCHE ; Aladin doit aller à la recherche de sa lampe magique, 145 ; multiples voyages de deux princes qui partent à la recherche de la meilleure cantatrice et la meilleure cuisinière, 287 ; recherches entreprises par des militaires pour retrouver le général Placide exilé du pays, 272.

RÉCOMPENSE ; En guise de récompense, les géants, les aigles, les fourmis et le Serpent Vert viennent en aide à Ti-Jean, 100ss.

RECRUES ; Les soldats du roi se promènent à travers le pays à la recherche de recrues, 272.

REFUS de David de participer avec ses frères à l'abattage du bois de chauffage, 11s ; refus d'un roi d'accepter le mariage de son fils avec une esclave rachetée sur un bâtiment de pirates, 72.

REGISTRE ; Un curé fouille les registres de sa paroisse pour trouver ce qu'est devenue la famille d'un ancien paroissien, 195.

REINE ; La Belle, reine d'un château habité par un monstre, 36 ; la reine s'inquiète du genre de vie de Jean et propose au roi de l'envoyer en voyage, 69 ; une reine donne naissance à une fille qui reçoit trois souhaits de trois fées, 285 ; une reine, jalouse de la beauté de sa belle-fille, tente de jeter sa fille laide dans les bras d'un prince, 297.

RELIGION ; Converti à la religion catholique, le général Placide se fait chasser du pays avec sa femme et ses enfants, 270.

RENARD ; Billet laissé par un renard témoignant qu'un roi a gardé les pourceaux, 202 ; pour récompenser Ti-Jean, un renard lui donne un bout d'oreille ; grâce à ceci il deviendra le coureur le plus rapide au monde. Il épuisera ainsi un renard qui gardait une princesse prisonnière, 310ss.

RENDEZ-VOUS qu'un prince et une princesse fixent pour une soirée, 12 ; trois jeunes paysannes trompées par un colporteur extorquent de l'argent à ce dernier et lui fixent un rendez-vous dans leur chambre d'hôtel, 262.

REPAS ; Au cours de trois repas, un devineur découvre que trois domestiques ont participé à un vol, 224s.

RETOUR ; A son retour, Corbeil apprend que la princesse qui l'a trahi se marie à un prince, 123 ; Eustache accepte de retourner à son armée, 274.

RÊVE ; L'épouse de Placide raconte un rêve où un chevreuil lui a ordonné de se faire chrétienne avec son mari et ses enfants, 270.

RHUME ; Tabac original pour soigner un rhume d'amoureuse, 256.

RICHESSES ; Le roi donne à Jean de Calais de grandes richesses en récompense de l'argent versé pour racheter la princesse du bâtiment des pirates, 73 ; dans un couloir souterrain, Aladin retrouve des richesses de toutes sortes, 142 ; richesse d'un seigneur, 176.

RIRE ; Voir SOURIS.

RIVIÈRE ; Eustache laisse un de ses fils sur la berge d'une rivière pendant qu'il transporte l'autre à la nage sur ses épaules, 271.

ROBES qu'un père a l'habitude de rapporter à ses deux filles aînées lorsqu'il se rend en ville, 32 ; la jalousie des deux sœurs devant les robes et les bijoux de La Belle fait qu'elles volent la bague magique et ainsi retardent le retour de La Belle au château du monstre, 38 ; en brisant un œuf magique, une princesse découvre une robe, une table garnie de mets et une paire de poneys blancs attelés à un carrosse, 301.

ROC ; Voir COEURS.

ROCHE ; Le sorcier ordonne à Aladin de déplacer une grosse roche, 142.

ROCHER ; La tête d'un garçon reste captive dans une fissure de rocher, 202.

ROI ; Un roi est victime de la supercherie de David et lui accorde la main de sa fille, la princesse, 16 ; un roi promet sa princesse à celui qui chassera le diable d'un château hanté, 56 ; Jean de Calais avait un fils du même nom, 69 ; Jean de Calais épouse une esclave qui par la suite, se déclarera fille d'un roi, 71 ; un roi devient le parrain de Ti-Jean, 95 ; un roi est heureux de constater que sa fille aime Aladin, 144 ; un roi offre à celui qui lui racontera le plus gros mensonge, sa fille en mariage et la moitié de son royaume, 201 ; un roi est père d'une jolie princesse qui se fait voler une bague, 223 ; un roi hérétique régnait dans le pays où vivait le général Placide, lors de la conversion du général, le roi le force à s'exiler, 270 ; un roi est père d'une fille qui chante à merveille et est la meilleure cuisinière au monde, 285 ; un roi annonce à ses deux fils que celui qui épousera la meilleure cantatrice et cuisinière aura sa couronne, 287 ; un roi épouse une femme jalouse de la beauté d'une fille qu'il a eu lors d'un premier mariage, 297 ; un roi dit à Ti-Jean que ses trois princesses seront dévorées par un lion, un renard et un tigre, 310 ; un roi donne une princesse à Barbe-Bleue, 319.

ROSE ; Un père a promis à sa cadette de lui rapporter une rose. Il l'oublie, mais il en cueille une à l'entrée d'un château qu'il croit désert. Un monstre apparaît et le menace, 32ss.

ROSIER ; Dans un merveilleux rosier un père cueille une rose pour sa fille, 33.

ROUTE ; Sur une route en pleine forêt, un ancien marchand découvre un château, 33 ; au lieu de suivre la route, Pierre, Corbeil et Baptiste partent à travers la forêt, 116 ; Aladin et le sorcier suivent une route entourée de beaux parterres, 141 ; le long d'une route déserte, deux voyageurs voient une maison ; la femme convainc son mari d'aller demander l'hospitalité, 176 ; en marchant le long d'une route, trois sœurs voient un vieux cabriolet tiré par un vieux cheval ; un peu plus loin, la fée change son cheval 229 ; après la disparition de ses deux enfants, Eustache continue

sa route le long de la mer, 271 ; sur sa route, Ti-Jean voit un lion, un loup et un renard, 309.

ROYAUME ; La moitié d'un royaume est offert à celui qui racontera au roi un mensonge horrible, 201.

RUBAN ; Un colporteur vend des bagues, des colliers et du ruban à trois jeunes paysannes qui le paient en or sans le savoir, 261.

RUE ; En mettant le pied dans la rue, une princesse est transformée en souris, 287.

RUISSEAU ; Près d'un ruisseau où il voulait s'abreuver, le général Placide entend une voix qui l'appelle, 269.

RUSE ; Voir TOUR.

SABRE ; L'homme mystérieux donne un sabre à Jean de Calais, 79.

SALOPETTES ; Le vieux Pierre, le matin de paraître en cour, portait des salopettes au lieu de pantalons, 188.

SANG ; La clé d'une chambre interdite se couvre de sang que rien ne peut enlever, 230 ; Voir aussi CHAMBRE.

SANTÉ ; Lors d'un voyage, une jeune femme, de faible santé, désire dormir dans une maison, 175.

SCIE avec laquelle Pierre et Henri débitent du bois de chauffage, 11.

SEIGNEUR ; Un seigneur laisse entrer un jeune couple dans sa maison ; il conçoit un plan pour se débarrasser de l'homme, 176s ; un seigneur offre l'hospitalité à Eustache, 272.

SEL ; Des voleurs en train de manger leur soupe, au pied d'un arbre, demandent du sel. Le Ciel leur en procure (urine), 247.

SÉPULTURE ; En payant les dettes d'un mort, Jean de Calais obtient qu'on donne la sépulture à son cadavre, 70.

SERMON d'un curé qui prêche la valeur de l'aumône, 187.

SERPENT ; Ti-Jean donne un cadeau de vin au Serpent Vert. Ce dernier vient en aide à son bienfaiteur et se fait justicier pour confondre un imposteur, 99ss.

SERRURE ; Ti-Jean pénètre secrètement dans une chambre en s'introduisant, sous la forme d'une fourmi, par le trou de la serrure, 311.

SERVANTE ; Grâce à des servantes peu discrètes, Aladin apprend où le sorcier cache sa lampe magique, 149 ; une servante aide la princesse à satisfaire sa gourmandise, 124 ; après avoir délivré trois princesses, Ti-Jean épouse la plus jeune ; les deux autres deviennent les servantes de l'épousée, 312 ; une princesse condamnée à mort par Barbe-Bleue demande à sa servante de répondre à sa question par un couplet de chanson, 319s ; Voir aussi COUPLET.

SERVITEUR ; Le serviteur d'un seigneur prend soin d'un jeune couple dans la maison de son maître, 176s.

SIRBEL CONSTANCE est sauvée des pirates par Jean de Calais, et l'épouse, 71.

SOEUR ; Tois sœurs, filles d'un marchand ruiné ; la cadette se nomme La Belle, 31 ; un homme apprend que sa sœur a épousé Notre-Seigneur, 196 ; trois sœurs se font endormir par une fée ; la fée enlève une des sœurs, 229.

SOLDATS ; Eustache invite des soldats à sa tente ; les soldats lui racontent leur défaites et leur espoir de retrouver leur général ; lorsque Eustache sort pour chercher une autre cruche de vin, les soldats se rappellent la blessure sur le front du général, 273.

SOLITUDE ; Le prince Jean de Calais vie dans la solitude au milieu de ses livres, 69 ; Baptiste préférait la solitude aux veillées, 205.

SOMMEIL ; Pendant le sommeil de ses deux frères, David gagne l'alcôve de la princesse qui dort chez elle, 19.

SORCIER ; Un vieux sorcier va visiter une vieille et son fils ; un jour il part avec le jeune Aladin. Il remue une grosse roche à l'entrée d'un couloir souterrain. Aladin reçoit l'ordre de rapporter une lampe. Le sorcier recouvre le trou ; Aladin, pris dans le couloir, frotte la lampe, et, avec l'aide des génies, sort du souterrain et réduit le sorcier en poussière, 141ss.

SOUFFLE ; Un géant invente un concours où celui qui soufflera le plus fort fera reculer le bœuf le plus loin, 53.

SOUHAIT ; A ses moindres souhaits, La Belle est exaucée, 35s ; tout objet souhaité par Corbeil, dans la maison merveilleuse, lui est accordé, 116ss ; en frottant la lampe magique, sept génies accourent. Aladin n'a qu'à formuler un désir, et il est exaucé, 143 ; une fée souhaite que si, à l'âge de vingt et un ans, le pied de la princesse touche le trottoir, elle sera transformée en souris, 285.

SOUPÇONS ; Une vieille fée soupçonne sa filleule d'être entrée dans une chambre interdite, 230s.

SOUPE ; Des voleurs en train de manger leur soupe au pied d'un arbre demandent du sel. Le Ciel leur envoie une eau salée (urine), 247.

SOURIS ; Une princesse amorphosée en souris blanche fait rire trois fois une fée et reprend son apparence de princesse, 288.

SOUVENIR ; En rappelant des souvenirs au roi, Jean de Calais prouve son identité, 79 ; les deux aides-de-camp d'Eustache se partagent des souvenirs et découvrent qu'ils sont frères, 275.

STATUE ; Deux sœurs changées en statues de sel à cause de leur jalousie, 39.

SUPERCHERIE ; Grâce à un habit de papier, David s'introduit dans la chambre d'une princesse et joue ainsi un vilain tour à un prince dont il prend la place, 13 ; supercherie de David pour épouser une princesse : faire croire au père de celle-ci qu'il est très riche, 15.

SURPRISE du roi en voyant Jean de Calais, 78s ; surprise de Jean de Calais à la vue du mort reconnaissant, 79 ; un prince est surpris d'apprendre que la cantatrice qu'il recherche est une souris, 288.

TABAC ; Voir TABATIÈRE.

TABATIÈRE ; Un amant, pour se venger d'une ruse de son amie, lui offre dans une tabatière, un tabac original, 256.

TABLE ; Un ancien marchand trouve, dans un château abandonné, une table couverte de plusieurs mets, 33 ; une table, entourée de trois chaises apparaît dès que Corbeil en exprime le souhait, 117 ; Voir aussi ROBE.

TÂCHE ; Afin de libérer la princesse, Ti-Jean doit accomplir quatre tâches, 99ss.

TAILLEUR qui confectionne pour cinquante sous un habit de prince au jeune David, 13.

TALENTS ; Grâce à ses talents de cuisinière et à sa propreté, une fille muette devient l'épouse d'un instituteur, 233.

TALOCHE ; Un géant déclare qu'il s'est fait broyer toutes les dents sous l'effet d'une taloche de Ti-Jean, 55.

TANTE ; Baptiste rencontre une dame qui prétent être sa tante ; elle l'entraîne à une maison où on lui vole tout et on le jette dehors, 208.

TAPIS ; De peur de souiller le tapis dans la chambre d'un seigneur, deux voyageurs enlèvent leurs chaussures, 178.

TARIÈRE ; Au moyen d'une tarière, Ti-Jean perfore trois trous dans le tronc d'un arbre, 53 ; une femme perce sept ou huit trous de tarière dans une caisse pour ébouillanter deux bossus, 170.

TEMPÊTE ; Pris dans une tempête, un ancien marchand se réfugie dans un château ; 33 né au cours d'une tempête, Ti-Jean se croit engendré par la force du tonnerre, 51 ; lors d'une tempête, Golo réussit à jeter Jean de Calais à l'eau, 75.

TENTE ; Eustache s'installe sous une tente de toile dans la cour d'un seigneur, 272.

TÊTE d'un homme mystérieux tombe dans un foyer, 56s ; Jean de Calais s'approche d'une foule qui s'amuse à culbuter la tête d'un mort, 70 ; Ti-Jean exige du roi un bâtiment chargé de têtes de bêtes à cornes, 97 ; au cours du partage d'un chevreuil, une fourmi reçoit la tête de l'animal, 310.

TIGRE ; Ti-Jean se transforme en lion et tue un tigre qui garde une princesse, 311.

TI-JEAN, né au cours d'un orage de tonnerre, se sent doué d'une grande force. Il terrifie les géants plus par la ruse que par la force. Il chasse le diable d'un château hanté et gagne la princesse du roi en récompense. Très courageux avec les géants, Ti-Jean a peur d'une perdrix dans la forêt et perd sa force, 51 à 58 ; Ti-Jean, dix-neuvième fils d'un cultivateur, est le filleul du roi ; dès qu'il a terminé ses études, il se prépare à se présenter au roi ; il est arrêté par un homme qui lui vole son titre de filleul du roi. L'imposteur raconte au roi que Ti-Jean peut aller chercher la plus belle princesse de l'univers ; Ti-Jean part en voyage, nourrit des géants, des aigles, des fourmis et fournit du vin au Serpent Vert ; afin de libérer la princesse métamorphosée, Ti-Jean doit accomplir quatre tâches ; les fourmis, les aigles, les géants l'aident à construire un pont et atteler des chevaux indomptés ; le Serpent Vert noie la vieille et punit l'imposteur ; Ti-Jean épouse la princesse, 95 à 103 ; ses parents trouvent un enfant à leur porte ; ils le nomment Ti-Jean ; adulte, Ti-Jean quitte le foyer et part à l'aventure ; il vient en aide à un lion, un renard et une fourmi ; grâce à des cadeaux, il vainc un lion, un renard et un tigre, et libère trois princesses, 309ss.

TIMIDITÉ ; Pour vaincre la timidité de Baptiste, ses parents inventent une ruse qui l'amènera à Montréal, 207.

TOIT ; Voir GRANGE.

TOMBEREAU ; Un boueur utilisait un tombereau pour transporter les déchets, 170.

TONNEAUX ; Voir BÂTIMENT, VIN.

TONNERRE ; Né au cours d'une tempête, Ti-Jean se croit engendré par la force du tonnerre, 51.

TOURS ; David décide de jouer un tour à la princesse en se déguisant en prince, 13 ; une princesse, en vue de se débarrasser de Corbeil, fait fabriquer une glissoire qui le jette à la mer, 122 ; afin de jouer un tour à une princesse, Corbeil lui vend des pommes qui lui font pousser des cornes, 124 ; un seigneur tente de jouer un tour à Pierre en lui servant un ragoût et une médecine laxative, 177 ; ne répondant que Nix et Nox au juge et à l'avocat, Pierre gagne son procès et garde l'habit de l'avocat, 189 ; un homme joue un tour au curé en lui disant de réclamer des honoraires de messes à Notre-Seigneur, 196 ; des parents jouent un tour à leur fils en vue de

lui faire rencontrer des filles, 207ss ; un voleur joue un tour à une folle et lui vole trois cochons, 245s ; pour se venger d'un tour que lui a joué une fille, un homme fait sécher des excréments et en met la poudre dans une tabatière ; il convainc la fille d'utiliser ce tabac contre le rhume, 256 ; trois jeunes filles jouent un tour à un colporteur malhonnête en se donnant des noms assez malpropres, 262s.

TRAHISON ; Sous prétexte de l'aider à la manœuvre du navire, Golo jette Jean de Calais à la mer avec l'intention d'épouser la veuve, son ancienne amie, 75 ; après avoir abandonné des objets merveilleux à une princesse, Corbeil est jeté à la mer par cette joueuse de cartes, 122.

TRAIN ; Baptiste se rend à Montréal en train, 207.

TRAVAIL ; Un homme s'engage auprès d'un cultivateur et au bout de douze ans de travail, réussit à épargner l'argent nécessaire, 161s ; Baptiste, un célibataire ne pensait qu'au travail, 205s.

TRONC ; Le tronc d'un homme tombe de la cheminée dans un foyer, 57.

TROTTOIR : Le jour anniversaire de ses vingt et un ans une princesse est changée en souris blanche au moment où elle met le pied sur le trottoir, 287.

TROU ; Ti-Jean, au moyen d'une tarière perce dans un chêne trois trous qu'il recouvre d'écorce, 53 ; une femme ébouillante deux bossus renfermés dans une caisse qu'elle a perforée de nombreux trous, 170 ; sous la forme d'une fourmi, Ti-Jean pénètre dans une chambre par le trou de la serrure, 311.

TROUPEAU de cochons dont on ne retrouve que les oreilles et les queues, 55s.

TRUITONE est la fille laide d'une reine qui tente de la marier à un prince, 297.

URINE ; L'urine d'un écolier se promenant sur la lune forme un long glaçon sur le ventre de celle-ci, 202 ; au sommet d'une d'une pente, une femme ressent le besoin d'uriner, 247 ; Voir aussi SOUPE.

VACHES ; Un marchand ruiné ne possède maintenant qu'une ferme et quelques vaches, 31 ; Pierre donne sa vache au curé, le lendemain elle revient à sa ferme suivie des deux vaches du curé, 187s.

VALISE ; Corbeil retrouve ses biens dans la valise de la princesse, 125 ; Aladin retrouve la clé de la valise dans la poche de veste d'un sorcier ; il reprend sa lampe magique, 149 ; un colporteur se présente à une ferme avec une valise pleine de bijoux, 261.

VANITÉ ; La vanité des deux filles d'un marchand entraîne la faillite de leur père, 31.

VANTARDISE ; D'après un imposteur, Ti-Jean s'est vanté de pouvoir aller chercher la plus belle princesse de l'univers, 97.

VASE ; Une princesse lance le contenu d'un vase de nuit à la figure d'un prince, 13.

VEILLÉE ; Baptiste se rend à deux veillées pour y rencontrer des filles, 206.

VENGEANCE ; Corbeil se venge d'une princesse en lui faisant pousser des cornes grâce à des pommes magiques, 124.

VERT ; Voir SERPENT.

VÊTEMENTS ; Privée de tous vêtements, une fille se cache dans des broussailles, 231.

VICTOIRE ; Pour fêter la victoire, un seigneur envoie une couronne de fleurs à Eustache ; Eustache partage la couronne avec ses aides-de-camp, 274.

VIEILLE ; Ti-Jean a recours à une vieille qui lui dit comment procéder pour retrouver une princesse, 97 ; une vieille vivait seule avec son fils Aladin, 141 ; une vieille, tante d'un sorcier, fait entrer dans le château Aladin changé en oiseau, 147 ; un

cultivateur fait la connaissance d'une vieille cartomancienne, 161s ; Pierre raconte à sa vieille épouse le sermon du dimanche sur l'aumône, 187 ; une vieille désire que son fils se marie afin d'avoir une bru pour l'aider, 205 ; une fille voit une vieille au milieu d'une flamme, 230.

VIEUX ; Un vieux pêcheur et son petit-fils aperçoivent une fille qui se cache dans les brousailles sur une île ; ils lui fournissent des vêtements et la ramènent à leur demeure, 233.

VILLE à laquelle accède David après avoir quitté la maison familiale, 12 ; dans une ville demeure un marchand qui possède deux importants magasins, 31 ; Jean de Calais, lors d'un voyage, s'arrête dans une ville où il fait enterrer le cadavre d'un homme endetté, 70 ; Jean de Calais se rend à la ville indiqué par Sirbel Constance et y rencontre le père de son épouse, 73 ; Pierre, Baptiste et Corbeil s'installent dans une ville, riches de leurs objets magiques, 120.

VIN ; Ti-Jean charge un bâtiment de tonneaux de vin en vue d'offrir un cadeau au Serpent Vert, 98 ; un serviteur offre du vin à un jeune couple, 178 ; le seigneur donnait facilement une cruche de vin à Eustache, son hôte, 273 ; Voir aussi SOLDATS.

VISITE quotidienne d'un monstre à une fille appelée La Belle, 36 ; le roi envoie une lettre à Ti-Jean l'invitant à lui rendre visite, 96 ; deux bossus rendent visite à la jolie épouse de leur frère, 169 ; les parents de Baptiste inventent une ruse pour que Baptiste aille rendre visite à une tante imaginaire, 207.

VOIX ; Le général Placide entend une voix qui l'appelle, 269 ; une princesse possède une voix merveilleuse, 285.

VOL de la bague magique de La Belle, 38 ; Vol d'une bague par des domestiques, 223.

VOLEURS ; Trois voleurs réunis sous un arbre se disputent sur la façon de répartir le fruit de leurs vols. Une femme lance une peau de bœuf du haut de l'arbre et récolte l'argent volé, 247.

VOYAGE de David qui le mène dans une ville, 12 ; petits voyages en ville qu'un ancien marchand effectue périodiquement, 31s ; voyage au cours duquel un père de famille fait la rencontre d'un monstre à qui il vole une rose destinée à la cadette de ses filles, 32s ; Jean de Calais, à la demande du roi, son père, part en voyage en quête de marchandises, 70 ; Ti-Jean entreprend un voyage à la recherche de la plus belle princesse du monde, 97 ; Pierre et Baptiste partent en voyage à la recherche d'emplois et Corbeil se joint à eux, 115 ; Aladin et le sorcier partent en voyage. Peu à peu, la route devient très difficile, 141s ; Aladin doit entreprendre un voyage pour essayer de retrouver sa lampe magique ; à l'aide d'une bague et d'un génie, il retrouve la lampe, 145 ; un cultivateur part en voyage pour trouver un emploi, 161 ; un jeune couple part en voyage à la recherche d'une région où il pourra vivre plus facilement, 175 ; Baptiste entreprend un voyage à Montréal pour visiter une tante imaginaire, 207 ; une fée et une fille voyagent pendant quatre jours, 229 ; multiples voyages de deux princes qui partent à la recherche de la meilleure cantatrice et la meilleure cuisinière, 287 ; Voir aussi ÉGYPTE.

VOYAGEURS ; Deux jeunes voyageurs passent plusieurs nuits sur le bord de la route, 175ss.

# TABLE DES MATIÈRES

Présentation

Contes

1 – David (ou le paysan devenu prince) (conte-type 935)
Texte remanié ..... 11
Texte original ..... 20

2 – Le monstre (la Belle et la Bête) (conte-type 425)
Texte remanié ..... 31
Texte original ..... 40

3 – Ti-Jean-sans-peur (Ti-Jean engendré par la force du tonnerre) (conte-type 326)
Texte remanié ..... 51
Texte original ..... 59

4 – Jean de Calais (conte-type 506)
Texte remanié ..... 69
Texte original ..... 81

5 – Le Serpent Vert (conte-type 531)
Texte remanié ..... 95
Texte original ..... 104

6 – Le conte de Corbeil (contes-types 401, 566)
Texte remanié ..... 115
Texte original ..... 127

7 – La lampe merveilleuse (conte-type 561)
Texte remanié ..... 141
Texte original ..... 150

8 – Les trois conseils de la tireuse de cartes (conte-type 910)
Texte remanié ..... 161
Texte original ..... 165

9 – La jolie femme mariée à un bossu (conte-type 1536)
Texte remanié ..... 169
Texte original ..... 172

10 – La jolie petite femme (contes-types 1350-1379)
Texte remanié ..... 175
Texte original ..... 180

11 – Don d'un œuf récompensé par la valeur d'un bœuf (contes-types 1735 et 1585)
Texte remanié ..... 187
Texte original ..... 191

12 – Le beau-frère paiera
Texte remanié ..... 195
Texte original ..... 197
13 – Le plus gros mensonge (conte-type 852)
Texte remanié ..... 201
Texte original ..... 203
14 – Aventures d'un célibataire (contes-types 1685 et 990)
Texte remanié ..... 205
Texte original ..... 213
15 – Le bon devineur (conte-type 1641)
Texte remanié ..... 223
Texte original ..... 226
17 – Janvier, Février et Mars (conte-type 1541)
Texte remanié ..... 245
Texte original ..... 249
18 – Cachotteries d'amant
Texte remanié ..... 255
Texte original ..... 257
19 – Le colporteur (conte-type 1545)
Texte remanié ..... 261
Texte original ..... 265
20 – Le général Placide (conte-type 938)
Texte remanié ..... 269
Texte original ..... 277
21 – La souris blanche (conte-type 402)
Texte remanié ..... 285
Texte original ..... 290
22 – Florine et Truitone (conte-type 403)
Texte remanié ..... 297
Texte original ..... 302
23 – Ti-Jean et les cadeaux reçus d'animaux (conte-type 302)
Texte remanié ..... 309
Texte original ..... 313
24 – Barbe-bleue (conte-type 312)
Texte remanié ..... 319
Texte original ..... 321
Lexique .....
Index analytique .....

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la sour du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tourn vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient écha pé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouve Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collabor teur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de so énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTA RIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Suc bury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le neuvième d'une longue série qui sortira des presses d'ic quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les biblio thèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culturel Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servi à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.